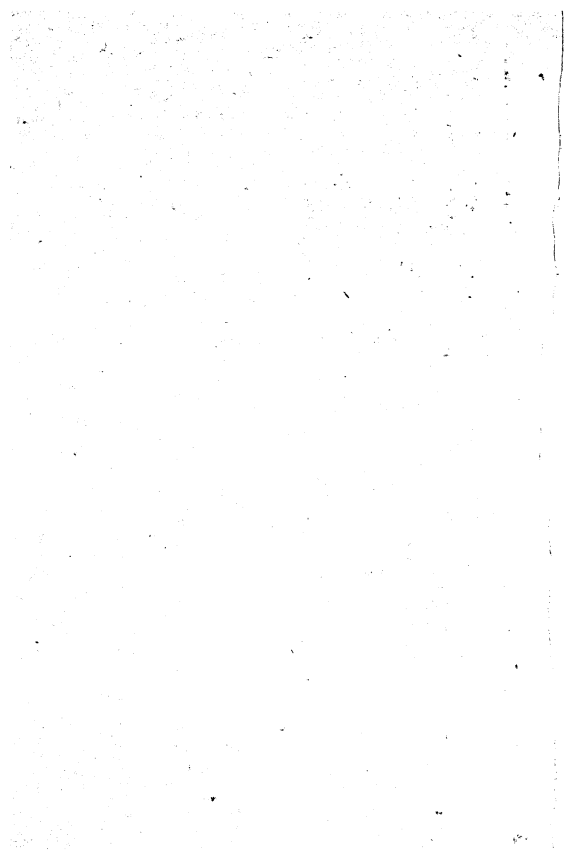


NOTES ET
DOCUMENTS
RELATIFS
A LA
VIE ET A
L'OEUVRE DU
VENERABLE
FRANCOIS-
MARIE-PAUL
LIBERMANN

1802-1826

L-2







NOTES ET DOCUMENTS

Relatifs à la Vie et à l'Œuvre

DU

Vénéérable François-Marie-Paul LIBERMANN

SUPÉRIEUR GÉNÉRAL
DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT

TOME PREMIER

(1802-1839)



PARIS

MAISON - MÈRE

—
1929

NOTES ET DOCUMENTS

Relatifs à la Vie et à l'Œuvre

DU

Vénéérable François-Marie-Paul LIBERMANN

SUPÉRIEUR GÉNÉRAL
DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT

Son Enfance, sa Conversion
1802-1826



PARIS
MAISON-MÈRE

—
1927



NOTES ET DOCUMENTS

Les Archives de la Congrégation contiennent des pièces d'une valeur inestimable pour nous ; nous y trouvons, en effet, à mieux connaître l'œuvre accomplie par nos prédécesseurs, à mieux saisir l'esprit dans lequel ils ont travaillé, à vivre plus intimement de leur vie.

Le besoin de revenir ainsi à notre passé pour le comprendre plus complètement s'est fait sentir à plusieurs de nos confrères ; de divers côtés on a demandé à Mgr Le Roy de rééditer les anciens Bulletins de la Congrégation qu'on ne possède plus, sinon en quelques vieilles Communautés.

Ce désir a été pris en considération.

Mais avant 1857, époque à laquelle parut le premier Bulletin, bien des faits intéressants s'étaient passés qui méritent d'être connus de tous. A remonter ainsi vers nos origines, il n'y a aucun motif de s'arrêter ; c'est pourquoi nous avons pensé, à l'occasion du centenaire du baptême du Vénérable Père, à dépouiller nos archives en ce qu'elles contiennent de relatif à cet événement. Nous essaierons de continuer cette œuvre en relevant les particularités du séjour du Vénérable Père à Saint-Sulpice, à Rennes, à Rome, à La Neuville, etc.

Les lettres de sa main, qui ont été publiées, sont des lettres spirituelles ; on en a supprimé à dessein des faits précis qui n'ont d'autre valeur que de fixer une date, une allitude, etc. Il faudra compléter cette publication ; d'autres papiers, lettres d'affaires, mémoires, n'ont jamais été livrés même à la publicité restreinte de notre famille religieuse : ils sont très intéressants pour nous. Enfin la correspondance de nos missionnaires avec leur Supérieur mettra en meilleure lumière la figure du Vénérable Père. Ceci, pour la période qui s'achève en 1852. Nous entreprenons là une œuvre considérable et qui demandera beaucoup de travail et de temps. Nous serons bien payés de nos peines, si par là nous contribuons à faire aimer davantage notre Vénérable Père et notre Congrégation.

1802

NAISSANCE DU VÉNÉRABLE LIBERMANN

L'année exacte de la naissance de François-Marie-Paul Libermann, — Jacob, d'après les registres de l'état civil, — fut longtemps ignorée. En 1852, la lettre de faire part de la mort du serviteur de Dieu porte qu'il est décédé dans sa 49^e année, d'où, il résulte qu'il aurait atteint l'âge de 49 ans le 12 avril suivant et qu'il serait né en 1803.

En 1867, quand on commença à s'occuper de sa Cause de Béatification, on obtint de la mairie de Saverne le document qui suit :

MAIRIE DE SAVERNE, BAS-RHIN.

Bulletin de naissance.

Il résulte des registres de l'état civil de la ville de Saverne que le sieur Jacob Libermann, fils légitime de Lazare Libermann et de Léa Haller, est né en cette commune le vingt-deux germinal, an douze.

Délivré sur papier libre à titre de renseignement administratif.

Saverne, le 12 décembre 1867.

L. S.

Le Maire : DE LATOUCHE.

Le 22 germinal an 12 correspond dans le calendrier grégorien au 12 avril 1804.

L'erreur fut reconnue en 1903 et relevée en ces termes dans le *Bulletin mensuel* n° 196, juin 1903 :

« Suivant tous les renseignements que l'on avait eus jusqu'ici, on croyait que le Vénérable Père était né le 22 Germinal an XII (12 avril 1804), et que le centième anniversaire de sa naissance allait, par conséquent, revenir l'an prochain. C'est la date que donnent l'ouvrage du cardinal Pitra et les autres vies du

serviteur de Dieu, conformément au Bulletin délivré par la mairie de Saverne, le 12 décembre 1867, d'après les registres de l'état civil.

« Cependant, nos Pères de Saverne, s'étaient préoccupés de rechercher dans les archives de la ville l'original de son acte de naissance; et après deux jours de longues et patientes recherches, le P. Aloyse Walter (1) a fini par le retrouver. Or, il en résulte que le Vénéralé Père est né, non pas en l'an XII, mais le 22 germinal an X, c'est-à-dire le 12 avril 1802. Voici la copie littérale de cet acte.

Acte de naissance.

MAIRIE DE SAVERNE.

Arrondissement communal de Saverne, du vingt-deux germinal an dix de la République française.

Acte de naissance de Jagel, né aujourd'hui à neuf heures du matin, fils de Libermann Samson, commerçant, et de Hündel Jacob conjoints (*sic*) domiciliés en cette ville.

Premier témoin : Hertzell Léon, âgé de quarante-deux ans; second témoin Jones Salomon, âgé de trente-six ans, tous les deux commerçants (*sic*) et domiciliés à Saverne.

Sur la réquisition à moi faite par ledit Libermann Samson, père de l'enfant.

Constaté suivant la loi, par moi Claude-Pierre Monet, maire de Saverne, faisant les fonctions d'officier public de l'état civil et ont le père et lesdits témoins signé avec moi.

Suivent les signatures.

Pour copie conforme :

Saverne, le 25 mars 1903.

« L'exactitude de cette date se trouve confirmée par le tableau de recensement de 1822, comprenant la liste de tous les jeunes gens de Saverne nés en 1802. On y lit en effet : 31. Libermann Jacob, né à Saverne, 12 avril 1802. Habite avec ses parents. Profession aucune. Profession du père, Rabbm (2).

(1) Le P. Aloyse Walter est mort à Saverne le 20 avril 1915, à 49 ans.

(2) Le Vénéralé Père fut dispensé du service militaire pour avoir tiré un bon numéro, 97.

« Le P. Walter nous a envoyé une autre pièce importante, qui donne la cause de l'erreur, avec la clef des changements faits en quelques-uns des noms portés à l'acte de naissance. Un décret impérial du 8 avril 1808, rendu à la suite d'une réunion du grand Sanhédrin convoqué à Paris l'année précédente, obligeait tous les Juifs à prendre des noms patronymiques et des prénoms définitifs. Ils pouvaient garder ceux qu'ils avaient ou en choisir d'autres. Or, voici la déclaration que fit alors le rabbin Libermann.

« Par devant nous, maire de la commune de Saverne, département du Bas-Rhin, s'est présenté Libermann Samson, Juif, domicilié en cette commune, qui a déclaré prendre le nom de Libermann pour nom de famille, pour prénom celui de Lazar (*sic*). Il a en outre déclaré donner à ses enfants mineurs procréés avec Hindel Jacob, son épouse, qui veut prendre le nom de Haller pour nom de famille, pour prénom celui de Léa, savoir :

A Samson, son fils, né en cette commune, le 9 octobre 1790, le nom de Libermann pour nom de famille et pour prénom celui de Samson;

A David, son fils, né aussi en cette commune, le 5 mai 1794, le même nom de Libermann pour nom de famille et pour prénom celui de David;

A Hénoch, son troisième fils, né de même en cette commune, le 25 thermidor an quatre, ledit nom de Libermann pour nom de famille et pour prénom celui de Hénoch;

A son quatrième fils Falick, né aussi en cette commune, le 7 vendémiaire an sept, le même nom de Libermann pour nom de famille et pour prénom celui de Félix;

A Jacob, son cinquième fils, né aussi en cette commune, le 22 germinal an douze (12 avril 1804), ledit nom de Libermann et pour prénom celui de Jacob (1).

A Nathanaël, son sixième fils, né le 15 pluviôse an treize, le même nom de Libermann pour nom de famille et celui de Nathanaël pour prénom;

Et enfin à Ester, sa fille, née aussi en cette commune, le

(1) On remarquera dans cette liste que le 22 germinal an douze correspond au 12 avril 1804 et le 15 pluviôse an treize au 4 février 1805.

31 mars 1807, ledit nom de Libermann pour nom de famille et pour prénom celui d'Ester;

Et a signé avec nous le 23 octobre 1808.

L. LIBERMANN, THIÉBAUT.

« On voit que, dans cette déclaration, Jacob Libermann est porté comme étant né en l'an XH (1804). De là, sans doute, l'erreur qui s'était perpétuée jusqu'ici.

« La comparaison de l'acte de naissance avec cette déclaration donne lieu ensuite à plusieurs observations que signalent nos Pères de Saverne.

« 1^o Le déclarant change son nom de Samson en celui de Lazare, mais il garde pour lui et tous ses enfants le nom de Libermann.

« 2^o Sa femme change ses noms et prénoms de Hindel Jacob en ceux de Haller Léa.

« 3^o Le prénom de Jacob est le même que celui de Jagel, les Juifs prononcent ce mot de la dernière façon, en s'exprimant en patois.

« 4^o D'après l'acte de naissance du Vénérable, son père était alors, commerçant, c'est la profession qu'il porte également dans les actes de naissance de ses autres enfants, sauf en celui de sa fille Esther, sa dernière enfant, née en 1807, où il est mentionné comme rabbin.

« 5^o Enfin il est à remarquer qu'on trouve dans les registres aucun autre Juif portant le nom de Libermann. Il ne peut donc y avoir aucun doute que l'acte de naissance reproduit ci-dessus, ne soit celui de notre Vénérable Père.

MAISON NATALE DU VÉNÉRABLE PÈRE

Le *Bulletin mensuel*, n° 168, février 1901, contient cette note : « L'acquisition de la maison natale de notre Vénérable Père, à Saverne, était depuis de longues années de notre part l'objet de pieux et légitimes désirs. La Providence a permis qu'ils aient pu enfin se réaliser. Cette maison, la synagogue qui y est attenante et quelques autres immeubles étaient la propriété de la communauté juive de Saverne. Or, au commencement de l'année dernière, le R. P. Acker apprit par les journaux que le *Judenhaus* était à vendre, et il en informa aussitôt la Maison-Mère. Mais, pour rien au monde, les Juifs n'auraient voulu la céder aux Pères du Saint-Esprit. D'heureuses combinaisons, favorisées par l'obligeant appui de deux confrères que nous pouvons nommer, le R. P. Acker et le P. Étienne Baur, sans parler d'un habitant de Saverne, M. Merklin, nous ont permis de nous en assurer la propriété : l'acte de vente définitif a été signé le 16 octobre 1900. Il a fallu cependant accepter la condition que, pendant trente ans, il n'y aurait dans la synagogue et les maisons avoisinantes, ni chapelle, ni lieu de réunion religieuse.

La synagogue avait servi au culte israélite jusqu'en avril 1900. L'usage d'une autre partie du *Judenhaus* a été assuré à la Congrégation en 1920.

LE RABBIN DE SAVERNE ET SA FAMILLE

I. Sur le rabbin de Saverne, père du Vénérable Libermann, nous citons une lettre du P. Jean Bosch, né à Steinbourg, près Saverne, en 1844, entré dans la Congrégation à Cellule, en 1862, et décédé le 8 octobre 1893.

La voix unanime de tous les Savernois juifs; catholiques et protestants, atteste que le rabbin Libermann était un homme droit, honnête et surtout plein d'une charité tout à fait chrétienne. On m'a montré, dans la maison qu'il habitait, la chambre qui était destinée à recevoir, jour et nuit, les indigents frappant à sa porte. Il les entretenait à ses propres frais sans jamais rebuter personne. Le rabbin Libermann était aussi très estimé pour sa science. Tous ses coreligionnaires, à quatre lieues à la ronde, affirment avec une certaine affectation que la synagogue n'a jamais trouvé parmi ses ministres son pareil pour le savoir. A les en croire, ses connaissances étaient très développées. Aussi tous ceux qui l'ont connu, lui portent encore aujourd'hui un amour inaltérable. Le Juif entre les bras duquel le rabbin Libermann a rendu l'âme, m'a assuré qu'il était recommandable sous tous les rapports.

Dieu avait donné plusieurs enfants au rabbin Libermann. L'aîné a étudié la médecine; le second était tailleur; un autre musicien : il est mort à Paris; le suivant était notre Vénérable Père, c'était l'enfant le plus aimé de son père (je le tiens d'un Juif de son âge), le cinquième était cordonnier : il est mort à Paris (1). Les basses professions qu'ont embrassées les trois fils du rabbin Libermann ne doivent point nous étonner, car il était très pauvre : il ne vivait que de ce que la synagogue de Saverne lui rapportait, le gouvernement ne rétribuait pas encore alors les rabbins. Sara (2), sœur de notre Vénérable

(1) Ces détails sont inexacts.

(2) Il faut lire Esther.

Père, fut mariée, malgré son père, à un nommé Libmann, qui avait étudié avec notre Vénérable Père, à Metz et était, jusqu'à la conversion de notre saint Fondateur, son ami le plus intime, et c'est pourquoi il eut Sara pour épouse.

Ce même Libmann, qui briguait une place de rabbin, y a renoncé à la conversion de notre Vénérable Père pour se faire instituteur judaïque. Il vit encore aujourd'hui et réside encore à Saverne. Il avait deux enfants de Sara : un garçon et une fille. Ces deux enfants sont mariés en Amérique et envoient de grandes sommes d'argent à leur vieux père.

Le curé de Saverne, c'est celui-là même qui a reçu notre Vénérable Père comme sous-diacre à son passage à Saverne. Ce bon curé m'a assuré que notre Vénérable Père a eu, en outre, une autre sœur qui, persécutée par les Juifs de Saverne pour son attachement à la religion catholique, est allée recevoir l'eau régénératrice du baptême à Lyon, pour monter de là au Ciel sous l'égide de Notre-Dame de Fourvières.

Ce même curé et quelques Juifs m'ont affirmé que notre Vénérable Père, à un de ses voyages à Saverne, a failli mourir sous une grêle de pierres. Les Juifs lui criaient haut : « l'apostat ».

Après la mort de Léa-Suzanne Haller, mère de notre Vénérable Père, le rabbin Libermann a convolé à de secondes noces dont il eut deux enfants, un fils et une fille. Le fils est en ce moment rabbin à Nancy, la fille est mariée à un marchand juif en Alsace...

II. Des démarches furent faites dès 1852 pour obtenir les renseignements utiles sur la famille du Vénérable Père; elles furent renouvelées en 1871, en 1878, etc. Voici, à ce sujet, quelques extraits de la correspondance alors échangée entre la Maison-Mère et diverses personnes :

1^o Lettre du docteur Libermann, frère aîné du Vénérable Père à son fils, le P. François-Xavier Libermann, 26 avril 1854.

2^o Lettre du rabbin Libermann, frère consanguin du Vénérable Père, 27 octobre 1871 : cette lettre contient quelques erreurs que nous relèverons plus loin, à l'égard de David qui mourut en 1845. Cette lettre, on le remarquera, ne fait pas mention d'une troisième sœur du Vénérable, mentionnée par le P. Bosch et qui serait morte à Lyon.

3^o Lettre de M. Gouyet (Julien), scolastique, puis novice de la Congrégation; né en 1828, entré à trente ans à Cellule,

il y rendit divers services et passa enfin au noviciat en 1880. Il fut ordonné prêtre le 24 avril 1881, mais ne fit jamais profession; il décéda comme prêtre libre à Saint-Médard, le 4 avril 1899. Son intervention ici s'explique parce qu'il fut chargé de travailler à la Cause du Vénérable à l'ouverture du Procès apostolique.

LETTRE DU DOCTEUR LIBERMANN.

Strasbourg, 26 avril 1854.

MON TRÈS CHER FILS,

Je m'empresse de répondre aux demandes que le R. P. Dom Pitra m'adressa dans ta dernière lettre.

1^o Je n'ai jamais su le nom de l'ecclésiastique qui a donné les premières leçons de latin à feu ton oncle, et je n'ai aucun moyen de me procurer des renseignements à ce sujet (1).

2^o Je ne me rappelle pas exactement l'époque de la conversion de mes frères. M. Drach pourrait peut-être donner des indications à ce sujet, ayant été un agent actif dans cette œuvre.

3^o Celui de mes frères que M. Drach appelle Nathanaël, c'est ton oncle Samuel, qui s'appelait en hébreu Nathanaël, et qui a pris lors de son baptême le nom d'Alphonse, qui était celui de son parrain, que je n'ai d'ailleurs pas connu ni d'Adam ni d'Ève. Des parrains et marraines de tes oncles, je ne connais que le nom de Récamier, célèbre médecin de Paris, qui a été le parrain de ton oncle David, qui pour nom de baptême, a pris le nom de Marie-Joseph.

4^o Celui de tes oncles que M. Drach désigne sous le nom de Fölkel, c'est feu ton oncle Félix. Ce pauvre frère se trouvait en 1825 à Leipsick où il était sur le point d'épouser la fille de son principal, relieur très bien posé à Leipsick, mais qui était protestant. Lorsqu'il nous fit connaître son projet, crainte de de le voir s'allier à une famille protestante et le devenir lui-même, je m'empressai de l'inviter fortement à revenir en

(1) C'est un laïque, M. Titescher, qui donna ces leçons; ce Monsieur passa de Metz à Lunéville, où le Vénérable Père alla à pied le remercier de ses soins gratuits.

France auprès de nous, en lui promettant que nous aurions soin de son avenir. Il ne tarda pas à se rendre à notre invitation, et après être resté quelques mois avec nous, nous l'engageâmes à se rendre à Paris, où nous l'adressâmes à M. Drach, et c'est grâce à la sollicitude de cet ami qu'il a eu le bonheur de devenir catholique. C'était le premier de mes frères qui suivit mon exemple...

LETTRE DU RABBIN LIBERMANN.

Nancy, le 27 octobre 1871.

MONSIEUR,

En réponse à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser le 22 de ce mois, que, par suite d'une absence de quelques jours, je n'ai pu recevoir qu'hier, j'ai celui de vous dire que les enfants du premier lit de feu mon vénéré père, ont tous quitté la maison paternelle dans ma première enfance, et je n'ai guère pu les connaître. Il m'est cependant possible, Monsieur, de vous donner leurs noms, suivant l'ordre de leur naissance : Samson, David (décédé israélite, en Amérique, vers 1838 ou 39) (1), Hénoc (parti pour l'Amérique en 1817 ou 1818 et dont on n'a plus rien entendu), Felkel, Jacob, Samuel et une fille, Esther (morte, bonne israélite à Zellviller, Bas-Rhin, en 1840 ou 41, épouse de M. Lazard Libmann qui habite aujourd'hui Saverne où il est clerk d'avoué).

Du second lit, feu mon père n'a d'autres enfants que ma sœur Sara (bonne et pieuse israélite qui habite Lauterbourg, Bas-Rhin) et moi.

Voilà, Monsieur les renseignements que je puis vous donner et qui sont exacts et véridiques...

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma haute considération.

I. LIBERMANN, *gr. rabbin.*

A M. Delaplace, rue Lhomond, 30, à Paris.

(1) Erreur : David (Christophe) est mort en 1845.

LETTRE DE M. GOUYET.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Je vais essayer de résumer ici les renseignements que vous pourriez chercher à recueillir sur notre Vénérable Père.

1^o On désirerait d'abord des renseignements sur ses ancêtres. Tout ce qu'on sait, c'est que son père est né à Lingolsheim, près Strasbourg et sa mère Léa Haller à Strasbourg même. Il doit y avoir là-dessus quelque tradition de famille, mais chez les membres juifs seulement sans doute. Le P. Xavier Libermann ne sait rien.

Les membres juifs sont : 1^o à Saverne, M. Libmann, clerc d'avoué, veuf d'Esther Libermann, sœur de notre Vénérable Père, par suite M. Libmann était son beau-frère.

Pour ne pas y revenir, j'indique tout de suite les autres renseignements que pourrait donner M. Libmann, si toutefois il n'est pas fatigué de nos poursuites. M. Libmann aurait été à Metz le compagnon d'études et l'ami intime de notre Vénérable Père, par suite de quoi il aurait épousé Esther.

Pour faciliter ce mariage, notre Vénérable Père lui aurait souscrit un billet de 150 francs, qu'il n'aurait pas payé, et que M. Libmann aurait encore. Ce fait est bien suspect, mais avoir ce billet et les lettres échangées, s'il y en a, serait une bonne chose.

D'après M. Libmann, notre Vénérable Père aurait fait de brillantes études, mais il serait plus important de savoir qu'elles étaient les personnes qu'il fréquentait, celles qui existent encore du moins.

M. Libmann aurait vu notre Vénérable Père commettre deux ans avant sa conversion une faute grave contre les lois fondamentales du judaïsme; quelle est cette faute, c'est à savoir.

Il devrait dire facilement aussi les traits du zèle judaïque qu'il a remarqué en lui, ce serait à recueillir.

Les membres juifs sont : 2^o Sara, du second lit, mariée à Lauterbourg. Quel est son mari? Qu'est-elle devenue elle-même, nous l'ignorons. C'est celle que le Vénérable Père a essayé de convertir

Les membres juifs sont : 3^o M. Libermann, grand rabbin à Nancy, rue de l'Équitation.

C'est lui qui raconte l'affaire du billet de 150 francs non payé .Il a lui-même reçu du Vénérable Père au moins une lettre d'affaires, lors des arrangements de famille. S'il l'avait encore, il serait intéressant de l'avoir, mais ce ne serait pas facile sans doute. Il a même peut être les lettres écrites par notre Vénérable Père à son père pour le convertir : voilà ce qu'il faudrait avoir.

Mais M. le curé de Saverne a assuré au P. Bosch qu'une autre sœur de notre Vénérable Père, autre que Esther et Sara, serait allée à Lyon, se serait faite baptiser et serait morte catholique.

Quelle est cette sœur? En quelle année est-elle partie et morte? Ce serait aussi à savoir.

Voilà les membres de la famille, si vous pouviez les voir, qui pourraient le plus probablement donner des renseignements sur les ancêtres; mais il peut y avoir des oncles, des tantes : nous n'en connaissons point.

Le P. Bosch disait, il y a quelques années, qu'il y avait encore à Saverne beaucoup de vieux Juifs qui avaient bien connu notre Vénérable Père. Tâcher de les voir, prendre des noms et adresses.

Tout cela, comme vous voyez, mon Révérend Père, n'est dit que pour vous indiquer les moyens d'avoir des renseignements sur la famille. Il s'y est bien mêlé quelque autre chose, mais ce n'est qu'accidentellement. C'est donc mon premier point...

LE RABBIN DE NANCY ET LES DEUX SŒURS DU VÉNÉRABLE

A la suite de la lettre précédente, le P. François-Xavier Corbet, mort vicaire apostolique de Diego-Suarez (25 juillet 1914), fut chargé de compléter les informations que possédaient déjà nos archives.

Il vit à Saverne le beau-frère d'Esther Libermann, M. Libmann et à Nancy le rabbin, frère du Vénérable Père; peu après, il écrivit à ce dernier : cette lettre est restée sans réponse. Le rabbin mourut à Nancy le 18 septembre 1889, comme il appert de son extrait de décès; ses deux fils n'ont pas eu de postérité, ainsi que l'atteste la lettre de la Révérende Mère Marie-Thérèse Libermann, des Religieuses de Louvencourt.

LETTRE DU R. P. CORBET.

Août 1878.

A Saverne, le 5 août 1878, j'ai vu M. Libmann, juif, vieux célibataire.

Voici les quelques renseignements que j'ai pu en avoir : M. Libmann, ancien clerc d'avoué à Saverne, époux d'Esther Libermann, a quitté son pays en 1871, après la guerre, parce que l'avoué s'est retiré des affaires. M. Libmann est allé aux États-Unis, auprès de ses enfants. Celui qui est encore présentement à Saverne, est le frère de M. Libmann qui avait épousé Esther, sœur de notre Vénérable Père. Il a parfaitement connu la famille Libermann; il a connu le Vénérable Père quand il était jeune, avant sa conversion, et il l'a revu à Saverne, après sa conversion. Malheureusement, il ne se souvient d'aucun détail concernant la famille. Il se rappelle bien cependant que le père de notre Vénérable Père était pauvre, mais très estimé et très considéré; on le regardait comme un savant et on venait de loin pour le consulter.

Le Vénérable Père, dans sa jeunesse, était distingué et passait pour un jeune homme instruit. Après sa conversion,

il est revenu à Saverne et y a passé deux jours. Les juifs le montraient du doigt, et chacun tenait à le voir quand il passait dans la rue; mais on ne l'a pas insulté, et il n'y a pas eu de scènes désagréables à son sujet.

Une des sœurs du Vénérable Père, vivant encore à Lauterbourg, où elle porte le nom de M^{me} Wolf, a dit à une personne qui lui a parlé de son frère : « Je l'ai oublié depuis longtemps, car il était regardé comme mort bien avant de mourir; toute la famille a porté le deuil à son sujet quand il a changé de religion. »

A Nancy, le 16 août 1878, j'ai vu M. Libermann, grand rabbin, frère de notre Vénérable Père. Il demeure dans la rue de l'Équitation, n° 18. En me présentant chez lui, je fus reçu à la porte par une jeune personne que je suppose être la fille de M. Libermann. A mon aspect, cette bonne demoiselle fut tout interdite; quand elle sut que je venais faire une visite à M. Libermann, elle me répondit que M. Libermann n'était pas chez lui, et disparut aussitôt. Un moment après, je fus en présence d'une dame d'un certain âge qui était sans doute M^{me} Libermann. Elle ne me fit pas entrer, et me dit tout de suite que M. Libermann était sorti, qu'elle ne savait pas quand il rentrerait, mais que je ne pourrais pas le voir à son retour, à cause de l'office (c'était vendredi soir, veille du sabbat). « Si vous vouliez me dire la raison qui vous amène, ajouta-t-elle, je ferais votre commission. » Sur mon instance de voir M. Libermann, personnellement, elle me dit que je le trouverais à la préfecture où il assistait à un conseil.

J'allais donc à la préfecture où étaient rassemblés les membres du Conseil départemental, et je me fis annoncer à M. Libermann. Il quitta la séance sur le champ.

En l'abordant, je n'eus pas besoin de lui demander à qui j'avais l'honneur de parler : le portrait de notre Vénérable Père et le souvenir du Dr Libermann que j'avais connu à Strasbourg m'ont permis de reconnaître immédiatement les traits de la famille. M. Libermann est un peu au-dessus de la taille moyenne; il a les cheveux blancs, le front large; quand il parle, il ferme un peu un œil et a un mouvement de lèvres quelque peu disgracieux; son langage est bref et sec. Nous sommes entrés dans une salle où nous avons causé vingt minutes sans nous asseoir. Je l'ai prié de m'excuser, en lui disant que je n'avais que

quelques heures à passer à Nancy, mais que j'avais tenu à lui faire une visite, venant d'un pays qui lui était cher sans doute, de Saverne, son pays natal. Il m'accueillit très bien, fut très affable et engagea la conversation sur Saverne et Hochfelden, seconde localité qu'il avait bien connue autrefois. Je lui dis alors que j'avais connu quelques membres de sa famille. « Lesquels? », me dit-il. — « Le Docteur de Strasbourg ». Il ne répondit pas grand'chose. — « Et un autre », ajoutai-je alors. — « Ah ! je sais de qui vous voulez parler : de l'abbé? » — « Précisément ». — « De grâce, ne m'en parlez pas de celui-là. » « Et pourquoi donc? » — « Pourquoi?... C'était un fils dénaturé qui a fait mourir son père; oui, il a été cause de la mort prématurée de notre père; ne m'en parlez donc pas. C'était un mauvais cœur ! » — « Mais, mon cher Monsieur, comment pouvez-vous qualifier ainsi un frère qui était bien dévoué aux siens, qui faisait et qui fait encore l'honneur de votre famille?... » — « Dévoué aux siens, l'honneur de la famille?... Oui, il l'a bien fait voir... C'était un mauvais cœur... il nous a déshonorés et nous a fait le plus grand mal... Mais il ne vaut pas la peine qu'on en parle... C'était un homme sans valeur, une nullité... Adieu, me dit-il, en me serrant la main, je suis attendu à la séance. »

Je ne voulus pas le laisser partir si brusquement et le suivis jusqu'à la porte. « Ce que vous me dites me surprend. Votre frère l'abbé a été en relation avec bien des personnes dignes, capables, et le jugement qu'on a porté sur lui est bien différent de celui que vous émettez. » — « C'est possible, mais je sais ce que je dis. C'était un enthousiaste; il a été entraîné; à son tour, il en a entraîné d'autres; il y avait du reste à cette époque un mouvement, un entraînement qui a facilité tout cela; aujourd'hui, cela ne se ferait plus... On veut en faire un saint maintenant... (avec ironie). Ce n'est pas avec des hommes comme lui qu'on fait des saints... il n'avait pas de conscience; car il n'a pas rempli un engagement d'honneur qu'il avait pris vis-à-vis de son beau-frère ». Là-dessus, il m'a raconté que notre Vénérable Père, au moment du mariage de sa sœur avec M. Libmann (1), a signé un billet de 150 francs en faveur

(1) Les lettres du Vénérable Père laissent entendre qu'après le mariage de Libmann avec Esther, les relations étaient cordiales entre l'abbé et ces parents juifs.

de son beau-frère, qu'il n'a jamais acquitté. Je lui ai demandé si M. Libmann était encore en possession de ce billet; il m'a répondu que ce billet avait été donné, il y a quelques mois, à quelqu'un de Paris, « de chez vous », sans doute, me dit-il, mais depuis ce temps tout est perdu : argent et billet. Eh bien ! je dis qu'on ne peut pas regarder comme un saint celui qui n'a pas été honnête et qui a manqué à sa parole. »

Là-dessus, il me remercia de ma visite, en me serrant la main de nouveau et me fit promettre de revenir le voir toutes les fois que je passerais à Nancy et retourna au Conseil.

LETTRE du P. CORBET AU RABBIN DE NANCY.

Paris, le 6 septembre 1878.

MONSIEUR,

En passant à Nancy, il y a quelques jours, j'ai eu l'honneur de vous faire une visite. J'ignore si vous vous souvenez encore de ce compatriote venant de Saverne qui vous a souhaité le bonjour dans une des salles de la Préfecture, un jour de réunion du Conseil départemental. Pour moi, je n'ai pas oublié la bienveillance avec laquelle vous m'avez accueilli, et je conserve le souvenir des bonnes et sympathiques paroles que vous m'avez adressées en vous quittant.

Dans notre petite entrevue, après avoir parlé de Saverne et de Hochfelden, la conversation est tombée sur votre frère l'abbé dont vous n'aimiez pas à parler. Vous m'avez dit, si je ne me trompe, qu'il avait signé un billet en faveur de votre beau-frère, M. Libmann, actuellement en Amérique, aux États-Unis. Je regrette de ne pas vous avoir demandé l'adresse de M. Libmann, je viens donc réparer mon oubli, en vous priant de vouloir bien me la faire connaître.

En parlant de votre frère l'abbé, vous m'avez fait entendre que vous n'aviez pas conservé de lui grande estime ni grande affection. Je le conçois : vous ne le jugiez que sous un point de vue. Pour vous le faire connaître tout entier, permettez-moi de vous envoyer le précis de sa vie, rédigé en articles pour le procès de Béatification. Plus de soixante témoins, laïques et

ecclésiastiques des différentes classes de la société ont été appelés à déposer sur ces articles et tous ont été unanimes à rendre un témoignage très favorable à votre frère.

En vous envoyant ce précis, je pense bien ne pas vous causer de contrariété, car il me semble que, malgré la différence de nos croyances religieuses, vous lirez avec intérêt ce qui concerne un membre de votre famille, qui a laissé des souvenirs si touchants dans le cœur de tous ceux qui l'ont connu.

Promettez-moi donc, je vous prie, mon cher Monsieur, de lire ces détails relatifs à un frère, comme vous liriez l'histoire d'un étranger dont la vie accidentée offre une foule de vicissitudes.

Il existe chez Poussielgue et Sarlet, libraires à Paris, l'histoire complète de sa vie, intitulée : Vie du P. Libermann, par le cardinal Pitra.

Acte de décès du rabbin de Nancy.

EXTRAIT DES REGISTRES DES ACTES CIVILS DE LA VILLE
DE NANCY,

chef-lieu du département de Meurthe-et-Moselle.

DÉPARTEMENT
DE MEURTHE-ET-MOSELLE
VILLE DE NANCY

L'an mil huit cent quatre vingt-neuf, le dix-huit septembre, est décédé à Nancy, rue de l'Équitation n° 18, Isaac Libermann, âgé de soixante-quatorze ans, né à Saverne (Bas-Rhin); Grand Rabbin de la circonscription israélite de Nancy, chevalier de la Légion d'Honneur, époux d'Esther Cahen, domicilié à Nancy, fils des défunts Lazar Libermann et Véronique Weil, son épouse.

Pour extrait, délivré sur papier libre, par nous, maire de la Ville de Nancy, pour renseignement.

A Nancy, le 28 novembre 1911.

L. S.

Signé : *Illisible.*

LETTRE DE LA RÉVÉRENDE MÈRE MARIE-THÉRÈSE.

Amiens, 16 septembre 1900.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Vous demandez ce qu'est devenu : 1^o un frère du Vénérable Libermann, rabbin, à Haguenau (il n'en était qu'un demi-frère, étant issu du second mariage du rabbin de Saverne), Il n'a jamais eu la moindre relation avec sa famille catholique qu'il détestait. Ayant été un jour présenté au Dr Libermann par une tierce personne qui les connaissait l'un et l'autre, et se trouvant avec eux en chemin de fer, il l'a accablé d'injures, ce qui a forcé le bon docteur à descendre à la première station. C'est la seule entrevue qu'ils aient jamais eue ensemble.

Il est mort rabbin à Nancy. Il a eu deux fils. L'un de ceux-là a accosté un jour, dans la rue, à Paris, le général de division, fils du docteur, et lui a dit qu'il était son cousin, fils du rabbin de Nancy, mort depuis longtemps, qu'il avait eu un frère qui a été tué à la dernière guerre, en 1870, et que lui, (pas marié), était dans l'industrie. Les relations se sont bornées là.

Je n'ai jamais entendu rien dire de la sœur juive du Vénérable, que dans sa vie, où on parle de Sara, qui doit être la même que la nommée Cerf; ce n'était qu'une demi-sœur, le rabbin de Saverne n'ayant eu que des fils de son premier mariage (1). Il n'y a jamais eu de relations entre la famille catholique et l'autre.

Actuellement, le général Libermann est le seul descendant de la famille qui ait un fils, jeune encore; il est né longtemps après ses sœurs. Je le recommande à vos prières afin qu'il soit digne du nom qu'il porte. Plusieurs des neveux du Vénérable ont été mariés, mais n'ont pas eu d'enfants. Ses nièces ont été presque toutes religieuses; elles *sont mortes saintement*. Il en reste encore deux, celle qui est au couvent Notre-Dame,

(1) Erreur : Esther est du premier lit.

à Strasbourg (1), et celle qui vous écrit. Je ne parle pas du Père Libermann, que vous connaissez sûrement.

Si par la suite je pouvais vous être utile en quelque chose, je le ferais volontiers.

Veillez agréer, mon Révérend Père, l'expression de mon religieux respect.

Signé : SŒUR MARIE-THÉRÈSE LIBERMANN,

R. des S. C.

(1) Il s'agit de Sœur Marie-Pauline, fille de Félix, décédée en 1906.

LES FRÈRES DU VÉNÉRABLE, CONVERTIS AU CATHOLICISME

En 1900, le R. P. Barillec demanda à la Mère Marie-Thérèse une notice sur les membres de sa famille, notice insérée dans la biographie du P. F.-X. Libermann. Nous donnons ici la partie de cet écrit qui a trait aux frères du Vénérable Père, nous réservant de relater plus loin les particularités de la conversion de Samson, le frère aîné, qui ont pu influencer sur la conversion de Jacob. La correspondance du Vénérable Père nous permettra de compléter les dires de la Mère Marie-Thérèse.

SAMSON LIBERMANN.

L'aîné des frères du Vénérable Libermann, Samson-François-Xavier, qui, le premier de la famille, embrassa le christianisme, naquit à Saverne en 1790. Il fut, depuis sa conversion, un vrai et parfait chrétien. Il aimait et vénérât son frère, et, sous sa direction, apprit à faire oraison. Il assistait presque chaque jour à la messe, autant que ses fonctions le lui permettaient; ses enfants ont souvent admiré son esprit de mortification. Il se refusait à voir des cortèges, des illuminations et autres choses permises, et se privait souvent, par amour pour Notre-Seigneur, de ce qui pouvait lui être agréable. Il prenait le plus grand soin de ses enfants, leur apprenant lui-même, dès qu'ils avaient deux ans, l'*Oraison Dominicale* et la *Salutation Angélique*. Il les interrogeait sur la Religion et l'Histoire Sainte, et ne leur permettait aucune lecture sans être sûr que les livres qu'ils avaient entre les mains ne pussent nuire à leurs âmes.

La propriétaire de la maison habitée par la famille Libermann avait une loge au théâtre; elle crut faire plaisir en invitant les deux dernières filles du docteur à y venir avec elle, une fois par semaine. « Madame, lui dit le père de famille, je vous suis très reconnaissant de l'honneur que vous nous faites, mais j'ai pour principe de ne jamais permettre à mes

enfants d'aller au théâtre sans moi. » Je ne dis pas que cette décision plût beaucoup à la plus jeune des deux sœurs, mais Dieu le permit afin que son âme restât pure.

Tous les samedis, on disait le chapelet à genoux, en famille, afin d'honorer d'une façon particulière la Sainte Vierge.

Savant modeste, très versé dans la littérature allemande et française, cherchant surtout à approfondir les secrets de son art, il étudiait chaque jour les nouveaux progrès de la médecine.

Ayant été obligé, après sa conversion, de quitter Strasbourg pour échapper à la rancune de ses anciens coréligionnaires, il fut choisi comme maire de la commune d'Illkirch qu'il habitait. Après quelques années d'absence, étant revenu à Strasbourg, il devint président de la Société de Saint-Vincent de Paul, médecin des Pères Jésuites, du petit Séminaire, du couvent de Notre Dame du Bon-Pasteur, etc.

Il assista son frère, le Vénérable, dans sa dernière maladie. Après la mort de sa femme, qui arriva en 1856, il désira ne plus penser qu'à son salut, et se retira à Langonnet, où il consacra ses dernières années aux soins des malades pauvres des environs. Il n'avait jamais enfreint les lois du jeûne, bien que son vénéré frère l'eût assuré qu'il en était exempté par la profession. L'année même de sa mort, il observa dans toute sa rigueur le carême, très rude en Bretagne. Dieu demanda à ce grand chrétien un grand sacrifice, celui d'une fille bien-aimée (1) qui le précéda de deux mois dans la tombe. Il l'assista dans ses derniers moments et lui fit faire le sacrifice de sa vie. Il rendit sa belle âme à Dieu après trois jours de maladie, le 14 janvier 1860, dans la 70^e année de son âge. Son corps repose au cimetière de la communauté, où ses trois fils, François, Henri et Léon, groupés providentiellement après la guerre, lui ont érigé un monument de leur filiale piété.

DAVID LIBERMANN.

David, second fils de Lazare Libermann, naquit à Saverne. Il reçut au baptême le nom de Christophe. Après sa conver-

(1) Marie.

sion, il se rendit en Amérique, où il se maria. Il s'occupa d'un commerce (j'ignore lequel) et mourut de la fièvre jaune, n'ayant jamais eu d'enfant.

Le Vénérable Père a raconté la conversion et le baptême de David dans une lettre déjà publiée (Lettres spirituelles, T. 1, lettre XLIX. Issy, le 29 mai 1837). Les initiales représentent, D. : *David*; F. : *Félix*; M. D. : *M. Drach*; M. R. : *M. Récamier*. Le P. Jésuite qui instruisit David est le P. Martin. Quoique dans cette lettre, il soit dit que David reçut au baptême le nom de Marie-Joseph-Philomène, on le désigna sous le nom de Christophe.

La lettre suivante, dans l'édition indiquée ci-dessus, est adressée à Pauline Libermann, fille du Docteur; elle expose les sentiments de David avant sa conversion. F. est mis pour *Félix*, A. pour *Alphonse*, C. et M. pour *Caroline et Marie*.

Le Vénérable Père fit, en 1836, un voyage en Alsace : c'est de ce voyage qu'il parle dans la lettre à Pauline; il en a raconté quelques incidents dans deux lettres du mois d'août de cette année : nous citons les passages qui concernent David et Esther, mariée à Libmann.

A M. BELLUET.

Illkirch, 27 août 1836.

J'ai vu un frère qui est encore infidèle; il est venu me voir ici et il s'y trouve encore en ce moment. Il est dans les meilleures dispositions du monde, il ne tardera pas à venir à Paris pour achever sa conversion. Il avait lu toutes les impiétés de Voltaire et les avait goûtées beaucoup; maintenant il est prêt à y renoncer et à s'instruire dans la religion chrétienne. Il attend avec impatience le moment où il partira pour Paris. Je pense que son départ sera retardé de quatre à cinq mois à cause de certaines affaires qui l'arrêtent et d'une lettre qu'il attend. Priez pour qu'il persévère. J'ai été voir une sœur (1), qui est mariée (et c'est ce qui m'a empêché de vous écrire plus tôt, parce que je voulais d'abord savoir comment cette visite réussirait; mais elle a fort mal réussi); cette pauvre sœur est mariée à un vrai juif qui ne rêve qu'argent et il ne voulut pas entendre parler de conversion, et

(1) Esther.

pour comble de malheur, cette malheureuse sœur est attequée d'une maladie dont elle ne relèvera probablement pas. Priez pour elle. Je vais voir encore une sœur (1) et un frère. J'ai quelque espérance pour cette sœur, peut-être même pour le frère. Priez pour tout cela, afin que je ne mette pas obstacle à la grâce que Dieu voudrait faire à ces pauvres gens.

A M. TELLES.

Illkirch, 28 août 1836.

(Après l'éloge du docteur et de sa famille). J'ai reçu la visite d'un autre frère, qui est encore juif ou plutôt qui n'est rien, parce qu'il ne croit qu'en Dieu et à l'immortalité de l'âme. J'ai causé avec lui de sa conversion. Mon frère qui est chrétien et moi, nous avons tâché de lui montrer qu'avec toute sa belle vertu morale, il court risque de se perdre et que Dieu ne compte pas pour la vie éternelle ces vertus qui ne sont pas fondées sur la foi. Il fut un peu touché, rabattit bien son orgueil raisonneur, me promit de s'instruire de la religion chrétienne, de lire des ouvrages, et il ajouta : « Je les lirai simplement et je n'examinerai pas les choses que je lirai, de crainte que mon incrédulité ne prenne le dessus; j'attendrai à les examiner que je sois avec quelqu'un qui soit capable de me bien expliquer les choses et de me résoudre mes difficultés. » Ces dispositions me paraissent très bonnes. Il m'a quitté tout à fait décidé de se faire chrétien et attendant avec impatience le moment où il pourrait quitter ses affaires pour venir à Paris s'instruire à fond, parce que dans ce pays-ci, c'est à peu près impossible. La semaine dernière, j'ai été voir une sœur mariée à un misérable juif et je n'ai pas trouvé d'espoir de conversion. Cela m'a fait bien de la peine, parce que cette pauvre malheureuse aurait fait une bien bonne chrétienne; mais encore une fois, la très sainte volonté de Dieu et voilà tout.

Christophe et Alphonse revinrent en France en 1839, puis retournèrent en Amérique où ils se marièrent l'un et l'autre.

(1) Sara.

Le Vénérable Père avait porté d'abord un jugement défavorable sur la femme de Christophe; après la mort de son frère (au début de 1845), il s'intéressa à sa belle-sœur et finit par accepter qu'elle revint en Europe, car elle était originaire des environs de Saint-Brieuc. Il lui vint en aide par ses conseils et par ses secours d'argent; il apprit à l'estimer et la plaça enfin chez les Petites-Sœurs des Pauvres de Dinan ou de Saint-Servan. En 1854, elle se trouvait aux Petites-Sœurs des Pauvres de la rue Saint-Jacques (Paris).

FÉLIX LIBERMANN.

Felkel, troisième fils du rabbin de Saverne, fut nommé Félix à son baptême. Il tenait à Paris une librairie et un atelier de reliure. De son mariage avec M^{lle} Berger, il eut quatre enfants : Albertine, Eugène, Amélie, Xavier.

Felkel se convertit avant son frère Jacob. Voici la mention que fait l'*Ami de la Religion* du baptême du néophyte (T. 47, p. 249).

Le Samedi-Saint, il y a eu dans l'église des Dames de la Visitation (1), de la rue des Postes, une cérémonie touchante. Un jeune juif d'Alsace, âgé de 25 ans, qui habite Paris depuis quelque temps, a reçu le baptême. Il avait été instruit par M. l'abbé Martin, de Noirliu, qui lui a adressé, pendant la cérémonie, un discours plein de force et d'à-propos. Tout le monde a paru surtout ému quand le prédicateur a rappelé la conversion si franche et si éclatante de M. Drach, qui, lui-même, se trouvait présent et qui a renouvelé tout haut les promesses de son baptême. Le lendemain, jour de Pâques, le nouveau converti a assisté à la Grand'Messe à Notre-Dame et a reçu la communion et la confirmation des mains de M. l'Archevêque. Ce jeune homme, qui montre les plus heureuses dispositions, a un frère, médecin en Alsace, qui a aussi renoncé au judaïsme et a reçu le baptême. On nomme plusieurs juifs de la même province qui ont embrassé le christianisme, M. Libermann et sa famille, M. Morel, etc. M. Morel est un médecin, comme M. Libermann.

(1) Les Dames de la Visitation occupaient alors l'ancien immeuble des Eudistes, n° 24 actuel de la rue Lhomond.

Félix était relieur, rue Mazarine, à Paris : c'est chez lui que descendait son frère *l'abbé* quand il passait dans la capitale, avant la Fusion du Saint-Cœur de Marie avec le Saint-Esprit.

Le souvenir de Félix, à travers les lettres du Vénérable Père, est celui d'un homme de devoir, bon chrétien. Félix mourut du choléra en 1849, assisté par le P. Morel-Lydrél, qui devait mourir en Gambie, le 29 septembre 1850. Le Vénérable Père relevait alors d'une grave maladie. Il se rendit pourtant le 8 mai dans l'après-midi rue Mazarine, chez son frère.

« M. le Supérieur, écrit M. Morel, était entré en convalescence depuis quelques jours; les rémittences de sa fièvre duraient plus longtemps et les accès étaient moins intenses, ou même à peine sensibles. » Les docteurs Laville, médecin de la maison, et Cruveilhaer, appelés en consultation, lui avaient conseillé de quitter Paris. « J'allai donc rue Mazarine, continue M. Morel, dans l'après-midi avec M. le Supérieur. Il ne put causer à son aise avec son pauvre frère, car, depuis les 2 heures du matin que le mal s'était fait sentir, les progrès avaient été extrêmement rapides... La secousse qu'avait éprouvée M. le Supérieur pendant l'entretien qu'il avait eu avec son frère avait été si forte, que nous avions comme exigé de lui qu'il partît dès le lendemain. Il s'était à son retour mis au lit avec un accès de fièvre; il avait veillé toute la nuit en demandant au bon Dieu que ses vœux adorables s'accomplissent sur toute la famille... M. le Supérieur se leva et revint avec moi auprès du pauvre malade qui ne put pas seulement lui répondre une seule parole; ils se touchèrent la main : c'était un adieu pour toute la vie ! M. le Supérieur frissonnait; on l'entraîna dans la voiture qui l'attendait à la porte et il se dirigea en toute hâte, avec un confrère, M. l'abbé Boulanger, son compagnon de voyage, vers l'embarcadère du chemin de fer de Tours. »

SAMUEL LIBERMANN.

Samuel, quatrième fils de Lazare Libermann, reçut au baptême le nom d'Alphonse. Il partit pour l'Amérique et demeura à la Nouvelle-Orléans. Il avait un commerce de cuirs; il épousa une anglaise catholique et en eut deux filles qui se marièrent.

Samuel était le plus jeune des garçons issus du premier mariage du rabbin. Il réussit d'abord dans ses affaires en Amérique; en 1848, il était cordonnier, occupant huit ouvriers et se proposait d'entreprendre le commerce des cuirs qu'il estimait très avantageux. Vinrent les revers. Il eut recours à son neveu, le P. X. Libermann, qui en écrivit au P. F. Levavasseur :

N.-D.-de-Langonnel, le 28 janvier 1875.

MON BIEN CHER PÈRE,

Il existe, comme vous le savez sans doute, un dernier frère du vénéré Père, qui est établi depuis 1840 à la Nouvelle-Orléans. Il y avait un commerce de chaussures et avait fait d'assez bonnes affaires, jusqu'au moment de la Guerre de Sécession qui ruina complètement son établissement et qu'il n'a pu remettre à flot depuis, en sorte qu'il vit dans la misère. Ayant pu me procurer, l'an dernier, son adresse par M. Humbrecht, qui s'est établi, lui aussi, à la Nouvelle-Orléans, je me suis mis en rapport avec lui avec d'autant plus d'empressement que le savais aussi pauvre sous le rapport de la foi que sous celui des biens; un échange de lettres a eu lieu, dans lesquelles j'ai surtout abordé la question religieuse et la question financière, et je vous transcris une partie de sa dernière lettre à ce sujet : « Matériellement parlant, ma position est déplorable. J'ai tout perdu... Ma pauvreté est à son comble; je n'ai pas même de quoi m'acheter des vêtements pour me garantir contre les rigueurs de l'hiver. L'ouvrage, ainsi que les forces, commencent à me manquer. Ma fille, qui est une excellente enfant, fait tout ce qu'elle peut pour nous aider, ma femme et moi. Au mois de mars prochain, j'atteins ma 70^e année, et sous les tropiques, le climat est énervant; je ne puis donc pas espérer une longue vie, et je désirerais finir tranquillement mes jours. Il me faudrait peu pour cela, car je ne bois que de l'eau, et n'use de tabac en aucune manière. C'est pourquoi je m'adresse à toi pour alléger le fardeau de ma vieillesse et de mon dénuement. Je te donne une preuve de mon amitié en plaidant ainsi en faveur de ma propre personne. C'est la première fois de ma vie que je demande un service aux autres. J'ai toujours, pendant ma prospérité, aidé mon prochain, et aujourd'hui encore, malgré ma pauvreté, je m'efforce de faire du bien aux malheureux dans la limite de mes faibles ressources. » Ce qu'il dit de sa charité est chose réelle; il s'est imposé beaucoup de sacrifices pour les membres malheureux de sa famille, a élevé, puis marié une pauvre orpheline et fait beaucoup d'autres bonnes œuvres. Indépendamment donc

de la considération qu'il mérite comme étant le propre frère du vénéré Père, le bien qu'il a fait et qu'il fait encore aux autres serait déjà une recommandation en sa faveur. Je m'adresse à vous, mon bien cher Père, comme si c'était au vénéré Père lui-même, pour que vous plaidiez auprès du T. R. Père la cause de son pauvre frère. Que pourrait-on faire pour lui? Il demande une petite pension pour le reste de ses jours. Cela ne peut plus être pour longtemps, puisqu'il est dans sa 70^e année, et le bien matériel qu'on lui fera, sera la voix la plus éloquente pour arriver jusqu'à son âme. Peut-être que vous ou nos Pères d'Amérique connaissez quelqu'un à la Nouvelle-Orléans ou à la Louisiane qui s'intéresserait à lui à cause de ses liens de parenté avec notre vénéré Père, et lui viendrait en aide. Voici en tout cas son adresse : M. Alphonse Libermann, 53 Third Street Nth district, New-Orléans.

Ce ne fut pas seulement par l'aide matérielle qui lui fut accordée que la Congrégation vint au secours d'Alphonse Libermann; elle lui procura, semble-t-il, son retour à Dieu par l'industrie d'un de ses membres qui glissa une photographie du Vénérable Père dans le bréviaire d'un prêtre en partance pour l'Amérique. Nous donnons pourtant, sous toute réserve, le récit suivant, emprunté aux *Annales* de l'École Apostolique de Poitiers 1887, mais dont nous n'avons pu contrôler la provenance.

Ne vous ai-je pas raconté une conversion merveilleuse, arrivée ici? Vous avez entendu parler du Vénérable P. Libermann, mort en odeur de sainteté à Paris, étant Supérieur général des Pères du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie. A mon départ de France, un Père mit comme souvenir dans mon bréviaire la photographie de ce saint homme sur son lit de mort. Je n'y fis pas autrement attention. Quelque temps après mon arrivée ici, appelé comme Français auprès d'un vieillard qui se mourait, j'appris, chemin faisant, que c'était un juif, autrefois converti, mais qui, devenu américain, avait abandonné toute religion, s'était fait spirite et voulait mourir en incrédule. Reçu par sa fille, une dame d'apparence fort pieuse, je demandai le nom du malade : « M. Libermann. Il est né en France et a été catholique; mais... Ah! faites de votre mieux. Je ne sais même s'il voudra vous recevoir. »

Frappé du nom : « Serait-ce, dis-je, un parent du Vénérable P. Libermann, mort à Paris, etc., etc.? » — « C'est son frère !... Vous l'avez connu? » — « J'en ai ouï parler, c'était un saint. » Ce disant, j'ouvre mon bréviaire et je lui montre la photographie. « C'est lui ! s'écrie-t-elle, c'est lui ! Ah ! mon Père, c'est Dieu qui vous envoie... Papa, papa, voici un Père qui a connu ton frère à Paris; il a sa photographie; regarde. Du salon, j'entendais la conversation du père et de la fille. Le vieillard, d'une voix faible, demande ses lunettes, regarde à plusieurs reprises, reconnaît, devient souriant et consent à me recevoir. Vous devinez le reste. Nous causâmes amicalement, cette fois, de la France et de lui. A la visite suivante, il exposa ses petits doutes, se confessa et fit une mort édifiante. *Nonne dignilus Dei est hic?*

La Nouvelle-Orléans, 16 mai 1887.

CONVERSION DU CHEVALIER DRACH

Le chevalier Drach eut une trop grande part dans la conversion du Vénérable Père pour que nous ne rappelions pas ici son souvenir, et pour que nous ne fassions pas mention de ses efforts pour la conversion de ses coreligionnaires. L'*Ami de la Religion*, en 1823 et les années suivantes, revint souvent sur l'œuvre du Chevalier. Nous citons quelques-uns des articles de cette revue :

M. l'abbé Burnier-Fontanel, doyen de la Faculté de Théologie de Paris, vient d'avoir la consolation d'instruire et de ramener à la religion un rabbin juif, M. David Drach, licencié de la Faculté des Lettres, âgé de 32 ans, et demeurant à Paris. Les propres réflexions de M. Drach l'ont préparé à la démarche qu'il a résolu de faire; il doit être baptisé le Samedi-Saint par Mgr l'Archevêque, après la bénédiction des fonts; deux de ses enfants auront le même bonheur. Il recevra la communion et la confirmation, le jour de Pâques. Nous reviendrons sur cette conquête, d'autant plus honorable que M. Drach est fort instruit dans les langues orientales et qu'il renonce aux avantages dont il jouissait dans son ministère, et dans sa nation (T. 35, p. 218, 1823).

M. David Drach, rabbin dont nous avons annoncé la conversion, est, comme nous l'avons marqué, une conquête importante et glorieuse. Il possède les langues orientales, l'hébreu, le syriaque le chaldaïque, l'arabe, etc. Il est auteur de plusieurs ouvrages sur la littérature hébraïque, et d'odes qui ont été présentées au Roi. Il doit publier incessamment un ouvrage sur le texte grec des Septante comparé avec le texte massorétique hébreu. Ce sont les propres réflexions que M. Drach a faites sur l'Ancien Testament, et particulièrement sur les prophéties dans leurs rapports avec l'Évangile et l'établis-

sement du christianisme; ce sont, dis-je, ces réflexions qui ont disposé M. Drach en faveur de notre religion. Il ne connaissait aucun ecclésiastique; il s'est adressé à M. le Doyen de la Faculté de Théologie, qui a eu plusieurs conférences avec lui, et a éclairci ses difficultés. Le zèle et les talens de M. l'abbé Burnier-Fontanel ont été secondés, dans cette occasion, par la candeur d'un homme qui entrevoyait la vérité, et qui était disposé à lui rendre hommage dès qu'il l'avait connue. C'est le Samedi-Saint que M. Drach a été baptisé à Notre-Dame, comme nous l'avions annoncé. M. l'abbé Burnier-Fontanel fit la cérémonie du catéchuménat pendant la bénédiction de l'eau. La bénédiction des fonts terminée, le néophyte marcha en tête de la procession, accompagné de deux de ses enfants. Il fut baptisé à l'entrée du chœur par Mgr l'Archevêque de Paris. Le dimanche de Pâques, le prélat lui donna la confirmation avant la messe pontificale, et lui administra la communion à la fin de la messe. Tous les assistants purent être édifiés de la piété de M. Drach. Il a pris au baptême le nom de Paul, en l'honneur du saint Apôtre, et il a montré un courage et une résolution dignes d'un si grand modèle. Il a eu pour parrain M. Mertian, de Strasbourg, banquier à Paris, avec lequel il était déjà lié. On ne doute pas que M. Drach ne se rende utile à la religion par son érudition et par ses travaux. Nous apprenons que la synagogue, instruite de sa démarche, l'a exclu de son sein (T. 35, p. 229, 1823).

Après sa conversion, M. Drach publia l'ouvrage dont voici le titre :

Lettre d'un rabbin converti (M. Drach) aux israélites, ses frères, sur les motifs de sa conversion.

L'auteur de cette lettre est M. Drach, ce rabbin dont nous avons annoncé la conversion dans les nos 901 et 902. Depuis, il a été éprouvé par de rudes traverses; les juifs ont rompu tout commerce avec lui, et on lui a enlevé sa femme et ses enfants, qui ont été emmenés à Londres. Il a eu beaucoup de peine à recouvrer ses derniers, et il n'a pu conférer un seul instant avec sa femme, qui est la fille du grand rabbin

de Paris (1). Ces contradictions et les voyages que M. Drach a été obligé de faire pour chercher ses enfants, l'ont empêché de publier plus tôt les motifs de sa conversion. Il commence à exécuter son projet dans cette lettre, qui n'est que la première d'un grand ouvrage : il y aura trois lettres qui formeront un volume. La seconde expliquera les prophéties qui ont trait à la venue du Messie que les juifs attendent encore avec les circonstances de sa venue suivant le Talmud. Le tout sera terminé par deux lettres de l'auteur, l'une à ses jeunes enfants qui ont été baptisés avec lui, l'autre à sa femme et à ses parents qui l'ont abandonné depuis sa conversion.

La première lettre de M. Drach, que nous annonçons aujourd'hui, est à la fois historique et polémique. L'auteur commence par montrer que toutes les vérités chrétiennes se trouvent dans l'Ancien Testament, et se prouvent par un grand nombre de passages. Il vient ensuite à ce qui lui est personnel. Né à Edenforf, en Alsace, d'un père, qui est rabbin lui-même, il fut destiné à la même carrière et se distingua par ses progrès dans ses études. Une propension secrète pour le christianisme semblait croître chez lui avec l'âge et les connaissances; elle s'augmenta surtout à Paris, par l'examen du texte hébreu et celui des Septante, par la lecture des Pères et par la fréquentation de quelques bons catholiques. Enfin il se convainquit par les Écritures que le Messie était venu et renonçant à tous les avantages qu'il pouvait attendre comme rabbin, il annonça l'intention d'embrasser le christianisme, et fut baptisé, ainsi que ses enfants, par Mgr l'Archevêque, le Samedi-Saint 1823. Il répond aux bruits ridicules qu'on a fait courir sur sa conversion, et fait assez voir qu'elle est le fruit d'une conviction sincère et profonde. Nous nous

(1) La femme de M. Drach avait nom *Deutz*; elle était la sœur de ce Simon Deutz, qui, en 1832, par trahison, livra la duchesse de Berry à la police de Louis-Philippe. A cette occasion, M. Drach adressa aux journaux une lettre où il s'exprime ainsi : « *Hyacinthe Deutz* qui, avant son baptême, s'appelait *Simon Deutz*, appartient à une famille allemande établie à Paris, laquelle a divorcé avec moi depuis près de dix ans, *uniquement et précisément* à cause de la *différence des principes* que nous professons. Cette scission est bien complète, puisque la sœur du malheureux *Hyacinthe* a étouffé dans son âme, à l'égard de mes enfants, cette tendresse maternelle dont la royale captive est une touchante et à jamais mémorable martyre. »

bornerons aujourd'hui à cet extrait de la lettre de M. Drach, qui est datée de la Sorbonne, le 15 mai 1825, et qui est accompagnée de notes savantes; le tout forme un in-8° de 88 pages. Cet écrit a été communiqué à plusieurs prélats et ecclésiastiques qui l'ont regardé comme important pour la critique sacrée. Nous souhaitons que M. Drach puisse terminer bientôt cet ouvrage qui mettra au grand jour la liaison des deux Testaments et la solidité des fondements sur lesquels repose le christianisme (T. 44, p. 399, 1825).

Dans son numéro du 6 juin 1827, l'*Ami de la Religion* annonçait la deuxième lettre de M. Drach, sous ce titre :

Deuxième lettre d'un rabbin converti aux Israélites, ses frères, sur les motifs de sa conversion : les Prophéties expliquées par les traditions de la Synagogue.

L'ouvrage, bien que daté du 20 octobre 1826, ne fut publié qu'après la conversion du Vénérable Père. Il est probable que dans les entretiens qu'ils eurent ensemble, le chevalier Drach exposa à son jeune auditeur les motifs qui l'avaient lui-même convaincu : ancien rabbin s'adressant à un ancien aspirant aux fonctions de rabbin, il était assuré d'être compris par ce dernier.

La troisième lettre de M. Drach parut en 1833.

Dans l'intervalle, il avait donné au public un autre ouvrage :

L'inscription hébraïque du titre de la sainte Croix et l'heure du crucifement de Jésus-Christ déterminée, in-8 de 46 pages. Ces dissertations sont en forme de lettres, adressées en décembre 1830 à M. Libermann, israélite converti, au Séminaire de Paris (*Ami de la Religion*, 13 juillet 1833).

M. Drach resta jusqu'au bout attaché à la personne et à la mémoire du Vénérable; c'est lui qui présenta ce dernier à Grégoire XVI en 1840. Il mourut à Rome le 2 janvier 1865 dans sa 76^e année.

Son fils, devenu prêtre, était alors vicaire à Saint-Merry; il devint plus tard curé de Sceaux et déposa dans le procès apostolique en 1881.

ÉDUCATION DU VÉNÉRABLE PÈRE

LETTRE DU DOCTEUR LIBERMANN.

... L'éducation des juifs de nos jours, tant en France que dans une grande partie de l'Allemagne, est taillée sur le même patron de celle des chrétiens. Ils ont des écoles primaires avec des instituteurs brevetés, qui enseignent aux enfants comme dans les écoles des cultes chrétiens, une masse de choses plus ou moins bien digérées. L'enseignement religieux est relégué sur le troisième plan et forme une partie très accessoire de l'éducation. On enseigne aux enfants juifs à lire l'hébreu, c'est-à-dire à épeler les mots, à écrire l'allemand dans l'écriture cursive de cette langue. Les principes de la religion sont enseignés dans un catéchisme de la fabrique du Consistoire Central, écrit en français. Il n'existe pas de catéchisme en langue hébraïque. Et comme les rabbins ne se mêlent pas de l'instruction religieuse dans les écoles primaires, cette partie est complètement négligée, et les jeunes israélites ne connaissent de leur religion que ce qu'ils voient pratiquer dans leur famille.

Il n'en était pas ainsi dans le temps où l'enseignement primaire n'était pas encore une branche de l'administration publique. Il y a trente ans, la plupart des juifs se trouvaient encore en dehors du mouvement des idées du jour. Ils suivaient leurs traditions avec fidélité. Voici en quoi consistait à cette époque l'éducation des enfants juifs : à l'âge de 4 à 6 ans, on les envoyait à l'école qui était tenue par l'individu que la synagogue du lieu avait agréé. On commençait par leur enseigner l'alphabet hébreu, puis à épeler et lire les livres écrits dans cette langue. On leur mettait à la main un Pentateuque en hébreu, que le maître expliquait mot par mot et verset par verset. Il n'était jamais question, dans ces écoles, ni de grammaire, ni de règles; l'élève lisait ainsi

les cinq livres de Moïse, depuis le premier verset jusqu'au dernier. On apprenait en même temps aux enfants les prières qu'on récite à plusieurs reprises en dehors de la synagogue. Lorsque les enfants étaient suffisamment versés dans la lecture de la Bible, on les exerçait à lire le commentaire par Rabbi Jaeche, écrit en hébreu dans l'écriture cursive, sans ponctuation; on leur apprenait également à écrire l'allemand avec les caractères hébraïques. A l'âge de 12 à 13 ans, les enfants qui fréquentaient l'école à cet âge apprenaient la *mischna*, s'ils montraient assez de capacité pour cette étude. Les parents qui désiraient que leurs enfants apprissent à lire et à écrire dans la langue du pays, leur donnaient des maîtres particuliers. Il n'est guère d'exemples que les enfants juifs aient fréquenté les écoles publiques à cette époque.

Ceux qui cherchaient à pousser plus loin leur instruction ou qui espéraient parvenir à une chaire de rabbin, se livraient à l'étude du Talmud sous la direction d'un rabbin de renom. Le haut enseignement du Talmud consiste dans l'explication de ce volumineux fatras et dans l'étude de ses innombrables commentateurs. Du matin au soir, le Talmud était l'occupation unique de ces jeunes étudiants; toute autre étude n'était entreprise qu'en sous-œuvre et à la dérobée. Feu mon frère se livrait à cette étude depuis l'âge de dix jusqu'à dix-huit ans. Il avait une grande sagacité dans les tournois talmudiques, qui consistaient à faire ressortir les difficultés et à les résoudre, au point que mon pauvre père, sous la direction duquel il faisait ses premières armes, le voyait déjà en esprit une lumière de la synagogue.

De nos jours, les études théologiques juives sont probablement plus rationnelles; les juifs s'appliquent partout à se mettre au niveau des opinions et des idées courantes; aussi les doctrines déistes tendent-elles à dominer parmi eux, et les rabbins mêmes en sont infectés.

J'ai l'honneur d'être...

D^r LIBERMANN.

1826

CONVERSION DU VÉNÉRABLE PÈRE

L'histoire de la conversion du Vénérable Père est intimement liée dans nos documents à l'histoire de la conversion de son frère Samson. Celle-ci nous est faite dans deux lettres du Docteur Libermann au T. R. P. Schwindenhammer, du 23 et du 28 mai, à la suite desquelles nous insérerons le mémoire dont il est parlé dans ces lettres.

Une *note* du Docteur complétera ces données familiales.

LETTRES DU DOCTEUR LIBERMANN.

Strasbourg, 23 mai 1853.

... 2^o Feu ma mère est morte en 1813; elle a pris peu de part à l'éducation première de mon frère; les femmes juives dans les familles orthodoxes se trouvent, comme dans les temps primitifs, soumises à une certaine dépendance respectueuse vis-à-vis de leurs maris, et elles bornent ordinairement leur sphère d'action au train du ménage.

3^o Mon frère a été destiné à devenir rabbin dès son âge le plus tendre. Mon père aurait voulu que tous ses fils embrassent la carrière talmudique, qui était à ses yeux ce qu'il y avait de plus méritoire et de plus glorieux.

4^o Avant l'établissement des consistoires israélites en France, en 1808, il n'existait pas parmi les Juifs d'autorité religieuse régulièrement établie. Les docteurs d'un certain renom conféraient le grade de rabbin; ils délivraient le diplôme, après avoir fait subir au candidat une espèce d'examen sur le Talmud. Ces examens étaient décisifs, en tant qu'à leur suite on délivrait ou l'on refusait le diplôme. L'estime publique avait conféré à feu mon père les fonctions d'inspec-

teur de quelques écoles talmudiques; pour les examens, il n'y avait ni époque fixe, ni solennité.

5^o A treize ans, le jeune israélite est déclaré, par une solennité qui se célèbre un jour de sabbat dans la synagogue, majeur; quant aux devoirs religieux, il est alors tenu d'accomplir toutes les obligations que la loi prescrit.

6^o Longtemps avant ma conversion, les subtilités et les absurdités du Talmud m'avaient inspiré un dégoût tel que je me sentais profondément humilié de m'occuper de choses aussi insipides. Je quittai donc le Talmud pour me livrer à toutes sortes d'études; je lisais beaucoup de mauvais livres, les œuvres de Voltaire, de Rousseau et d'autres, *ejusdem farinae*; je finissais par ne plus croire à rien. Je me faisais une espèce de religion sentimentale, vaporeuse, qui imposait fort peu d'obligations et qui était fort peu gênante. Cette absence totale de toute foi laissait dans mon cœur un vide immense de sorte qu'il m'arrivait quelquefois, pendant les grandes fêtes des Juifs d'entrer dans les synagogues et de m'y mettre dans une attitude de recueillement telle que des torrents de larmes se précipitaient de mes yeux, sous l'invocation de ce Dieu, qui m'était devenu inconnu. Le jour d'après, tout était oublié et je me lançais de plus belle dans la voie de l'impiété. A cette époque, je n'avais que des idées vagues sur la religion chrétienne. Plus tard, dans la première année de mon mariage, nous causions souvent religion, ma femme et moi. Elle aussi détestait ces cérémonies arides, ces pratiques qui ne disent rien, ni au cœur, ni à l'esprit, *en quoi les Juifs font consister toute leur religion*. Nous avions pour voisins une famille protestante, chez laquelle je vis pour la première fois le Nouveau Testament. On me le prêta; je le lus avec avidité; la morale sublime de ce livre divin me fit tressaillir de ravissement; ma femme partageait mon enthousiasme. Elle était enceinte de son premier enfant. Nous résolûmes, si c'était un garçon, de ne pas le faire circoncire, mais de le faire baptiser. Ne connaissant la religion chrétienne que par la lecture superficielle de l'Évangile, je ne connaissais guère ce qui distinguait le catholicisme du protestantisme. Je m'adresse alors au président de la Confession d'Augsbourg, le fameux Hofner, qui, heureusement pour moi, était encore moins chrétien que je ne l'étais alors. Je lui expose mes sentiments et lui demande ce que

j'avais à faire pour faire baptiser mon enfant, lorsqu'il viendra au monde. Voici sa réponse, à peu près : « Mon cher Monsieur, pourquoi vous presser tant de faire baptiser votre enfant? Le baptême n'est pas une chose si essentielle, je vous conseille de ne pas y penser pour le moment; plus tard, vous verrez ce que vous aurez à faire. »

Cette réception glaciale me dégoûtait des protestants, moi qui étais plein de foi pour le Christ dont j'entrevois à peine les splendeurs. Ma femme accoucha bientôt d'un enfant mort-né. C'était en 1821. A cette époque, le consistoire israélite de Strasbourg s'appliqua à organiser une école primaire. Je fus nommé membre et secrétaire du Comité, je présidai à plusieurs installations d'instituteurs primaires comme délégué du Comité. J'ai traduit, en allemand, le catéchisme du Consistoire central. Cette traduction a été imprimée et distribuée dans les écoles primaires. Dans ce même Comité, se trouvait un jeune avocat israélite et un jeune négociant qui tous les deux, gémissaient comme moi sur l'avitissement des Juifs et leur dégradation. Nous ruminions toutes sortes de plans et de projets de réforme, mais tous les trois nous entrevîmes qu'il n'y avait de civilisation possible que par le christianisme, et que toute réforme qui n'eût pour but d'amener les Juifs au sein de l'Église n'avait aucune portée. Nous rédigeâmes un mémoire dans ce sens, que nous nous propositions d'adresser aux Évêques de France; mais le siège de Strasbourg était vacant à cette époque, du moins Mgr Tharin n'avait pas encore pris possession de ce siège, nous étions embarrassés, nous ne savions à qui nous adresser. Le hasard ou plutôt la Providence nous fit faire connaissance avec un officier d'artillerie, juif nouvellement converti qui brûlait d'une grande ardeur de prosélytisme. Il nous parla beaucoup de l'aménité et de l'ardente charité de Mgr l'Évêque de Metz, avec lequel il disait être en très bons rapports. Lorsque nous lui eûmes parlé de notre mémoire, il nous engagea à l'envoyer à Metz et s'offrit à le transmettre à Monseigneur. L'avocat et moi nous apposâmes notre signature à ce mémoire et par l'intermédiaire de notre jeune officier, il partit pour Metz. Mais l'évêque de Metz ne put pas examiner notre écrit, il tomba malade et mourut bientôt. Les vicaires capitulaires de Metz trouvèrent ce mémoire parmi les papiers du défunt, et ne sachant

qu'en faire, ils l'adressèrent à Mgr Tharin, qui, sur ces entrefaites, était arrivé à Strasbourg. Mgr Tharin nous fit appeler et eut quelques conférences avec nous. Il m'adressa, moi particulièrement, à M. Liebermann, son grand vicaire, et m'engagea à y conduire aussi ma femme. M. Liebermann me fit lire plusieurs ouvrages ayant trait à la religion, entre autres le *Discours sur l'Histoire Universelle* de Bossuet, l'*Histoire de la religion*, par le comte de Stolberg, et d'autres ouvrages encore. Ma femme prit beaucoup de goût aux enseignements de M. Liebermann, qui de son côté, nous prit en amitié et eut toujours pour nous l'affection la plus tendre et la plus paternelle. Les instructions du bon M. Liebermann et la grâce aidant, nous eûmes le bonheur d'être admis au sein de l'Église, le 15 mars 1824 (1).

Lorsque ma conversion fut connue, nous fûmes remplacés, mes collègues et moi, dans le Comité par MM. Goschler, Théod. de Ratisbonne et Jules Lewel, actuellement directeur du Collège de Saint-Louis, à Rome. Deux ans à peine furent écoulés, que les nouveaux membres entrèrent également dans le sein de l'Église catholique, et tous les trois embrassèrent l'état ecclésiastique. M. Beautain, qui était alors professeur de philosophie à Strasbourg, eut beaucoup de part à cette conversion. Quelques années plus tard, M. Alphonse-Marie de Ratisbonne dirigea le même Comité, et vous savez ce qu'il est advenu.

Il est de fait qu'il y a un grand mouvement dans la synagogue; le Talmud est sur le point d'être définitivement détrôné; d'une part, la synagogue est envahie par le rationalisme et de l'autre par le christianisme. Est-ce là un signe que les derniers temps approchent?... Dieu seul le sait.

Je serais heureux, mon Révérend Père, que vous nous fissiez subir la dernière importunité dont vous nous menacez, c'est-à-dire que vous réalisiez la velléité de nous honorer de votre visite.

Je vous serai obligé, si vous vouliez bien communiquer à mon fils Xavier, que vous connaissez, je suppose, tout ce que

(1) Malgré cette affirmation catégorique, nous croyons que le baptême du Docteur n'eut lieu que vers septembre 1825; les instructions qu'il suivit pour se préparer à ce grand acte commencèrent au printemps de 1824.

je vous ai marqué au sujet de ma conversion. Cela excitera en lui un redoublement de ferveur envers la Divine Providence, qui a daigné combler sa famille de tant de grâces signalées...

Strasbourg, 28 mai 1853.

... Vous trouverez également le brouillon du mémoire dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir dans ma dernière lettre. L'avocat qui a signé le mémoire avec moi s'appelle Mayer; il a été baptisé avec sa femme un ou deux ans après moi. Le négociant qui était notre collègue au Comité s'appelle Dreyfus, il a été baptisé quelques années après moi, mais le mémoire n'a été signé que par M. Mayer et moi. L'officier qui a fait parvenir le mémoire à Mgr l'Évêque de Metz s'appelle Brissac. Il est aujourd'hui lieutenant-colonel de l'Arsenal de Strasbourg...

LETTRE DE QUELQUES ISRAÉLITES
AU CLERGÉ DE FRANCE.

Réflexions sur la conversion des seclaires de Moïse que deux Israélites français osent soumettre au respectable clergé de France (1).

Tous les hommes éclairés admirent depuis longtemps ces pieux et courageux ecclésiastiques qui, renonçant volontairement à leur patrie et aux avantages qu'elle leur offre, sacrifient leur fortune et leur santé à la conversion des peuplades sauvages dispersées sur la vaste superficie du globe. Heureux le peuple qui peut se glorifier d'avoir donné naissance à de tels hommes, qui, à l'aide de leur éloquence persuasive, coulent lentement dans les veines de leurs semblables le baume salutaire d'une religion éclairée qui place l'homme à sa véritable hauteur !

S'il est prouvé que, grâce au zèle religieux et bien entendu de ces apôtres de Dieu, des milliers d'hommes presque sauvages sont tirés de leur état d'abrutissement et se trouvent

(1) Ce sous-titre est de la même main que les annexes insérées à la fin de la lettre.

élevés au niveau de l'Européen civilisé, capables de recevoir toutes les impressions heureuses de la plus belle des croyances, du christianisme, pourquoi refuserions-nous à ces saints personnages le droit d'éclairer par le flambeau de la morale chrétienne ceux que les lois leur ordonnent de regarder comme concitoyens, mais dont les pratiques religieuses sont en opposition directe avec l'esprit social des peuples civilisés? On comprendra aisément que nous voulons parler du peuple juif, qui, malgré sa décadence, se berce encore de la chimère antique, d'être le peuple élu, le favori de Dieu!

Depuis plusieurs années, l'établissement des rapports sociaux des Israélites avec les chrétiens, parmi lesquels ils sont dispersés, a été le sujet de grandes discussions dans divers pays de l'Europe. Partout les Gouvernements et les peuples ont regardé leur avilissement comme l'effet des persécutions auxquelles ils étaient en proie durant plusieurs siècles. C'est en partant de cette opinion que, dans plusieurs pays, il leur a été accordé des droits dont ils ne jouissaient pas jusqu'alors. En France particulièrement, ils doivent à la philanthropie du roi martyr et à l'esprit de justice de son auguste successeur, le bonheur d'être assimilés en tout aux autres Français.

Je n'examinerai pas jusqu'à quel point ils ont cherché à se rendre dignes de cet inappréciable bienfait. Je dirai seulement en passant qu'on trouve aujourd'hui un grand nombre d'Israélites estimables qui se distinguent autant par leur éducation civile et morale que religieuse, et qui ne cessent de travailler à dépouiller leurs coreligionnaires de cette rouille dégoûtante qui les rendait si longtemps méprisables aux yeux des autres nations, en leur inspirant par tous les moyens possibles, qui exigent des sacrifices de temps et de fortune, le goût du travail et de l'industrie.

Mais si ces considérations, dont je ne discuterai pas la valeur, parlent assez éloquemment aux yeux de la politique européenne pour ne pas s'écarter à l'égard des Juifs des principes de tolérance animés par l'esprit du siècle, ces considérations doivent-elles empêcher les serviteurs de la religion chrétienne de répandre les bienfaits insignes de cette auguste croyance parmi le peuple au milieu duquel elle a pris naissance? Quand le sauveur du genre humain a daigné naître, vivre et mourir parmi les Juifs, pourquoi ceux qui sont appe-

lés à enseigner sa morale céleste trouveraient-ils au-dessous de leur dignité de comprendre ce peuple malheureux dans leurs pieux et généreux travaux? Vos compatriotes, vos concitoyens ont-ils moins de droits à vos bienfaisantes entreprises que les sauvages des bords du Mississippi? Or vous, ministres saints d'un Dieu de paix et de miséricorde, vous qui, dans votre zèle ardent, franchissez le vaste océan dans l'espoir de ramener quelques hommes égarés dans les voies du salut, vous qui ne voyez de félicité que dans la conscience des œuvres méritoires, daignez jeter un regard compatissant sur nos frères! ayez pitié de leur aveuglement et de leur obstination, écarter de leurs yeux le bandeau qui les couvre, rendez-les à la société et vous aurez la double satisfaction d'avoir régénéré des cœurs corrompus et d'avoir conquis à l'État des citoyens utiles!

Mais croira-t-on peut-être qu'il serait superflu de travailler à la conversion d'une classe d'hommes qui adorent le Dieu des chrétiens, seulement sous des formes différentes, et qui, grâce à nos lois, jouissent des mêmes droits civils et politiques que leurs frères, les chrétiens? Ou bien désespérera-t-on du succès de cette entreprise parce que des siècles de persécution n'ont pu la faire réussir?

Si la première de ces objections pouvait arrêter l'élan des cœurs généreux auxquels nous adressons cet écrit, nous nous permettrons de leur observer qu'il est vrai que le juif reconnaît un Être suprême et que la religion de Moïse contient des préceptes généraux d'une morale sublime; mais les grandes vérités que cette religion renferme sont perdues pour le juif, parce qu'elles se trouvent noyées dans un amas de cérémonies bizarres, que les docteurs leur enseignent comme étant l'essence, l'âme de la croyance.

En effet, que peut-on attendre pour la perfection de l'homme d'une religion qui, dans l'énumération des actions condamnables, place sur la même ligne le meurtre, l'adultère, et le travail manuel au jour du sabbat, tel que d'allumer du feu, d'écrire, etc...; d'une religion qui attache plus de mérite à l'accomplissement machinal de quelques mômeries, telles que l'application de *phylactères* sur le bras et le front pendant la prière du matin, la récitation de certaines formules cabalistiques, la manière de tuer les animaux, le repos absolu des

jours de samedi et de fêtes dont le nombre est infini; qui attache plus de mérite, dis-je, à un rituel bizarre qu'à des actions de dévotion et de piété? Le culte rabbinique est tellement vicieux qu'il avilit le cœur et l'esprit de l'homme en lui présentant la divinité comme un être capricieux se plaisant uniquement dans les simagrées de ses serviteurs.

S'il est vrai que la prière et les actes d'adoration sont l'expression de la foi et de la piété qui nous animent, quelle opinion le service divin que célèbre le juif doit il nous donner de sa vénération pour les choses sacrées! Qui d'entre nous, en entrant dans une synagogue, n'a été profondément affligé de la tenue indécente, du tumulte et du désordre qui y règnent; les contorsions sans fin dont ils accompagnent leurs cris discordants rappellent plutôt une réunion de sauvages, en adoration devant leurs faux dieux, qu'une assemblée de serviteurs de l'Être suprême, source primitive de l'ordre et de l'harmonie. Au sortir de la synagogue, au lieu de ce contentement intérieur que nous éprouvons toujours après quelques moments de recueillement religieux, nos cœurs sont remplis de tristesse et d'amertume, suite de l'affreux désordre dont nos yeux ont été attristés. Loin d'y trouver l'image du temple de la divinité, je n'y vois que la copie infidèle d'une mosquée turque.

Telle est, de nos jours, la religion que suit le juif; ce n'est plus cette antique croyance que Dieu a révélée à Moïse, qui ne respire que l'amour du prochain, la confiance dans notre créateur, la charité et la promesse d'un ordre de choses plus élevé; l'ignorance des Rabbins talmudistes et la barbarie de leurs successeurs ont tellement défiguré cette auguste religion, rendue à sa pureté primitive par l'apparition de Jésus-Christ, qu'elle n'en a conservé que le nom dont elle est indigne et quelques formes grossières.

Ces tristes vérités ne sauraient être révoquées en doute. Il n'est que trop connu combien elle est faible la garantie que la religion rabbinique offre à la société. Le Pharisien le plus zélé, qui verrait l'enfer prêt à l'engloutir, s'il buvait du vin qu'un chrétien aurait touché, est ordinairement celui qui se fait le moins de scrupules de fouler aux pieds ce que la morale et l'honneur ont de plus sacré. Tant que les juifs n'apprendront pas à distinguer le culte qui n'est que l'enveloppe, la police

dé la religion, de ce qui constitue son fond, aussi longtemps qu'ils confondront la forme et la chose, la religion, loin d'ennobler leur âme, ne servira qu'à étouffer tout germe de bien et toute disposition heureuse que la nature pourrait leur avoir répartie. Cette multitude de corvées religieuses, loi qu'un faux zèle et qu'une vaine superstition leur imposent, leur fera nécessairement oublier ou négliger ce qu'ils doivent à leurs semblables.

Nous avons assez dit pour prouver : 1^o qu'une religion qui exige de ses sectaires une suite d'actions automatiques ne saurait parler ni au cœur ni à l'esprit, un tel culte est tout au plus convenable à un peuple de sauvages dont les facultés intellectuelles sont encore dans leur berceau et qui ne sauraient s'élever au-dessus de la région grossière des sens; 2^o que la religion rabbinique est éminemment antisociale et que ce serait rendre un service signalé à la société entière et aux juifs en particulier, si l'on parvenait à les dépouiller des extravagances talmudiques qui l'écrasent. Cette religion ainsi purifiée, que peut-elle être autre chose si ce n'est celle des chrétiens? Jésus-Christ, n'a-t-il pas dit en propres termes : *Js suis venu pour accomplir la loi et non pour la détruire* (Saint MATTH., ch. 5, v. 17).

Mais, dira-t-on peut-être, ne serait-ce pas léser le juif dans ses droits civils et politiques que de chercher à lui faire quitter un culte que nos lois tolèrent?

La futilité de cette objection saute trop aux yeux pour qu'elle ait besoin d'être sérieusement combattue. En effet, est-ce attaquer les droits du citoyen français qui compètent au juif en lui procurant le moyen d'en remplir les devoirs? Est-ce porter atteinte à la liberté de conscience si on cherche à l'éclairer et à la désabuser sur des erreurs dangereuses?

On attaque les droits civils de l'homme lorsque par des violences, par des cruautés, on le force de commettre une action que la loi ne l'oblige pas de faire; mais lorsque, par des moyens doux, honnêtes, basés sur la persuasion seulement, on parvient à le porter à faire des actes licites, utiles, nécessaires, certes, ce n'est pas violer sa liberté ni attaquer son indépendance, c'est au contraire une preuve du respect que l'on porte à sa dignité de citoyen que de ne chercher que par

la détermination de sa propre volonté à réformer sa conduite civile et religieuse.

Passons maintenant à la deuxième objection tirée de la difficulté de l'entreprise. Nous observerons d'abord que les violences dont on a usé dans les siècles passés, pour faire embrasser le christianisme aux juifs, était un fort mauvais moyen de persuasion; l'expérience de tous les siècles a fait voir que jamais préjugé n'a pu être déraciné par la force; il ne faut donc attribuer le fâcheux succès de cette entreprise, dans les temps anciens, qu'aux moyens impropres qu'on avait employés. Ayant été en contact avec toutes les classes de nos coreligionnaires, nous croyons être plus à même d'indiquer les mesures à prendre pour parvenir à ce grand but.

Pour nous faire bien entendre, il importe de jeter d'abord un coup d'œil sur les obstacles que ce projet rencontrerait et sur les moyens de les vaincre.

Nous commencerons par diviser tous les israélites en deux classes, savoir : en personnes attachées fortement aux pratiques de la religion rabbinique et en celles à qui la réflexion en a fait sentir toute l'absurdité et l'impiété, et qui, par conséquent, dans le fond de leurs pensées, en sont entièrement détachées.

Le respect prodigieux des juifs rabbiniques pour les traditions absurdes et les superstitions du Talmud a sa source unique dans l'ignorance extraordinaire dans laquelle ils se trouvent encore plongés; il faudrait avoir vécu longtemps parmi eux pour concevoir jusqu'à quel point cette classe d'hommes est encore abrutie. Ajoutez-y que les rabbins, non moins ignorants que leurs ouailles, débitent les fables les plus absurdes au sujet de la religion chrétienne et de son céleste auteur, et l'on cessera de s'étonner du grand éloignement et du mépris même que montrent ces juifs pour la religion de Jésus-Christ. Ces hommes cependant ne sont qu'égarés, leur cœur n'est pas corrompu, leurs yeux seulement n'ont pas vu la lumière; comment pourront-ils jamais quitter les ténèbres qui les entourent, s'il ne se présente pas de guides pour les conduire? Le seul moyen de sauver ces malheureux c'est de leur présenter la religion chrétienne dans son vrai jour, de les convaincre par leur croyance même que Jésus-Christ est le Sauveur promis au genre humain dans toutes les prophéties

depuis Moïse jusqu'à Daniel; de leur faire sentir le sublime, le divin de la religion chrétienne; enfin de leur montrer par l'index combien toutes les prédictions de Jésus-Christ se sont réalisées jusque dans les plus petits détails, soit quant à l'avisement des juifs, soit quant à la splendeur et à la force de l'Église. Nous sentons combien cette mission serait délicate, de combien de prudence et de précaution il faudrait user pour ne pas effaroucher des hommes qui n'ont pas l'habitude de la réflexion. Mais si l'on ne peut espérer d'opérer un changement prompt dans l'esprit de cette classe d'hommes, nous croyons pourtant que par les moyens que nous allons exposer on parviendrait peu à peu à les ramener dans le bon chemin.

Mais quittons pour un moment le tableau affligeant que nous présente cette partie de nos coreligionnaires pour nous occuper de cette classe non moins intéressante d'israélites qui, depuis longtemps, luttent avec plus ou moins de succès contre l'esprit des ténèbres.

Le nombre de ces israélites qui abhorrent les doctrines dégoûtantes du Talmud, principal obstacle à la propagation du christianisme parmi eux, est heureusement plus grand qu'on ne pense. Dans plusieurs contrées de l'Allemagne, notamment les israélites antitalmudistes se sont séparés des juifs pharisiens et suivent les préceptes de Moïse dans leur pureté primitive. Si, en France, et dans d'autres pays, les israélites éclairés n'ont pas encore abjuré publiquement le Talmud, et si ceux d'entre eux qui, par la méditation, se sont convaincus de l'excellence de la religion chrétienne, ne sont pas encore entrés dans le sein de l'Église, il faut en chercher la cause et dans le défaut de point de réunion et dans les obstacles et des craintes purement humains.

On éprouverait donc fort peu de difficultés à gagner à la religion de Jésus-Christ tous ceux dont l'âme n'est plus captive des opinions rabbiniques; il ne faudrait que fortifier la foi des uns, écarter aux autres les obstacles qui les retiennent et aplanir à tous le chemin qui conduit au sanctuaire.

Toutes ces propositions trouveraient leur solution dans une seule mesure; c'est la formation d'une société pour la propagation du christianisme parmi les juifs. Cette société à la tête de laquelle se placerait le clergé de France comme son directeur naturel, serait composée peu à peu de tous les israé-

lites notables par leur position sociale ou par leurs lumières. Ses premiers travaux aboutiraient à renverser l'autorité du Talmud par des écrits qu'elle répandrait et par l'influence qu'elle chercherait à exercer sur l'instruction publique et sur les élections aux chaires rabbiniques. Avec un peu de protection, elle parviendrait facilement à placer à la tête du culte et de l'instruction des sujets qu'elle aurait élevés dans les principes de la vraie croyance, et qui seconderaient tous ses efforts. Le clergé s'entendrait avec les notables de cette association sur le choix des prêtres à placer à la tête de chaque société partielle pour la diriger et pour y exposer les bases de la religion chrétienne; les conférences de cet ecclésiastique directeur seront consignées dans un registre pour pouvoir être consultées par chaque sociétaire; les membres de la société versés dans la théologie juive, tiendraient aussi, avec approbation du directeur, des conférences comparatives, dans le but de faire ressortir de plus en plus la sainteté de la religion catholique. Les membres de la société s'engageraient à se garantir les uns les autres des vexations des sectaires du culte qu'ils quitteraient; ils s'engageraient en plus d'aviser aux moyens d'assurer l'existence de ceux qui, à la suite du changement de religion, auraient perdu leurs moyens de subsistance. Elle n'admettrait que des hommes d'une conduite irréprochable; elle s'appliquerait à former une caisse par des cotisations et par la voie de la souscription pour subvenir aux frais d'impression, aux indemnités de voyage que ses envoyés seraient dans le cas de faire et aux autres besoins éventuels. Cette société devant exercer une grande influence morale sur les juifs, le plus grand secret devrait être gardé sur toutes ses opérations et sur les noms des membres qui la composent. Son unique but étant de propager le christianisme parmi les juifs, chaque membre s'efforcerait à répandre partout les principes qu'il aura puisés dans le sein de la société afin de gagner d'autres âmes à l'Église.

Le moyen que nous venons d'esquisser aura, nous en sommes intimement persuadés, les plus beaux résultats, s'il obtient l'agrément des hommes de bien auxquels nous le soumettons; et s'ils se décident à s'en occuper sérieusement, nous nous empresserons de nous rendre à leur invitation pour nous concerter avec eux afin de donner à ce projet tout le

développement nécessaire, et nous nous féliciterons toujours d'avoir eu les premiers l'idée d'une œuvre aussi grande que méritoire.

Tout ce qui précède est écrit de la même main qui semble être celle du D^r Libermann; quelques corrections peu importantes ont été faites à ce texte. Mais le correcteur a ajouté de son écriture bien caractérisée la page qui suit où l'on trouvera les mêmes idées que ci-dessus en un style encore plus énergique.

Ces oracles d'Israël que le vulgaire stupide vénère s'appliquent à entretenir parmi le peuple les préjugés les plus absurdes, les plus scandaleux, la divine religion de Moïse, souche sacrée de tout ce qu'il y a de sublime, est convertie par eux en un amas informe de cérémonies bizarres et d'actes automatiques qui ne parlent ni au cœur ni à l'esprit. Dans leurs sermons, au lieu de chauffer le cœur des auditeurs par les vérités consolantes de la religion, ils font assaut de subtilités extravagantes en travestissant les passages les plus simples, les plus clairs de l'Écriture Sainte pour leur prêter un sens puéril.

Quelle dignité la religion peut-elle avoir, lorsqu'elle est enseignée par des barbares et des fous fanatiques? Pour lui faire reprendre son premier lustre, pour la rendre salutaire aux hommes qui la professent, il faut la dégager de l'alliage impur de la superstition et du fanatisme. On y parviendra en sollicitant du Gouvernement des mesures par lesquelles l'étude de la théologie juive sera régularisée comme celle des autres cultes (1) [par l'établissement d'écoles théologiques où régnera l'ordre et où l'on suivra une méthode faite pour conduire l'esprit dans le sentier de la raison et de la sagesse, et dans lesquelles on n'admettrait que des personnes dont les facultés intellectuelles auront été éprouvées par des études préliminaires des langues française et allemande, latine et grecque et d'une saine logique] et en n'admettant à la chaire rabbinique que ceux qui auront fait preuve qu'ils possèdent les connaissances nécessaires à des hommes à qui l'on confie

(1) Les passages entre crochets [] sont rayés dans la copie que nous possédons.

la mission importante d'expliquer la parole de Dieu. Que d'abus, que d'extravagances révoltantes disparaîtront du milieu de ce malheureux peuple, quand un jour le flambeau de la raison aura éclairé les ténèbres du Rabbanisme.

On ne doit pas se dissimuler que ces travaux demandent une persévérance à toute épreuve, des efforts prodigieux et surtout une volonté ferme qui ne craigne aucun sacrifice, une union parfaite et un concert de forces proportionnées aux obstacles innombrables contre lesquels on aura à lutter; [mais animés du plus vif désir d'opérer le bien et encouragés par la certitude qu'un grand nombre d'hommes bien pensants se joindront à nous pour travailler de concert à l'exécution de ces vues décrites plus haut, quelques israélites se sont formés en société pour travailler sans relâche à la régénération des juifs. Le règlement qui sera mis à la suite du présent qui lui servira d'introduction fera la base de la société. Puisse-t-elle prospérer aussi rapidement].

Mais animés du désir ardent d'opérer le bien et encouragés par la certitude qu'un grand nombre d'hommes bien pensants se joindront à eux, plusieurs israélites ont résolu de se réunir, d'organiser une société dont les efforts auront pour but la régénération des juifs et pour que leurs travaux s'exécutent avec ensemble et régularité, le règlement suivant a été arrêté d'un commun accord.

NOTE DU D^r LIBERMANN.

Je ne peux guère donner des détails sur l'enfance de feu mon frère, ayant quitté la maison paternelle à un âge bien tendre, et n'étant revenu au sein de ma famille qu'une ou deux fois l'année et n'y séjournant alors que peu de temps. Je me rappelle seulement qu'il avait une constitution délicate, qu'il était d'une douceur extraordinaire, ce qui le rendait le souffre-douleur de ses frères, qui cependant l'aimaient tous beaucoup. Il se distinguait toujours par sa profonde humilité, humilité tellement sincère qu'il se regardait comme le dernier des hommes. Il professait pour moi en particulier, comme l'aîné de la famille, une vénération et une confiance sans bornes; il voyait en moi un être bien supérieur à lui

sous tous les rapports. Le Seigneur m'ayant fait la grâce, malgré mon indignité, de m'appeler le premier de ma famille au sein de l'Église, l'ascendant, que de tout temps j'avais exercé sur lui, était, je n'en doute pas, un des principaux moyens dont le Seigneur se servit pour le rappeler à lui. Jusqu'à l'âge de quinze ans, il s'occupait exclusivement de l'étude de la théologie juive. Le Talmud et ses commentaires étaient l'unique objet de ses méditations. Jusqu'à l'âge de dix-huit à vingt ans, il pratiquait les préceptes du Talmud avec une scrupuleuse exactitude jusque dans les minuties les plus absurdes. Vers l'année 1823, il venait me voir un jour à Strasbourg : c'était l'année qui précédait ma conversion mais, depuis longtemps, j'avais renoncé aux superstitions judaïques. A table, mon frère gardait le chapeau sur la tête; les juifs orthodoxes ne prennent jamais leur repas la tête nue. Ma femme et moi nous nous primes à le plaisanter sur cette puérilité peu polie, mais, voyant que nos railleries le peinaient, nous ne les poussions pas plus loin. Pendant le dîner, survint un ami qui lui demanda s'il avait quelque indisposition qui l'obligeât à avoir la tête couverte pendant le repas. Il lui déclara, non sans quelque émotion, que sa religion le voulait ainsi. Voyant mon pauvre frère embarrassé par la discussion qui allait s'entamer à ce sujet, je fis tomber la conversation sur autre chose; mais mon frère eut l'air de s'applaudir d'avoir confessé sa foi à la face des impies.

Je ne veux pas répéter ici ce qui se trouve dans la notice nécrologique par Dom Pitra, au sujet de ses heureuses dispositions, de ses progrès dans la théologie juive et des espérances que feu notre pauvre père avait fondées sur ce fils chéri.

Ma conversion et celle de ma femme, qui eurent lieu en 1824, firent une profonde impression sur lui; il s'en était beaucoup affligé; il me fit d'abord des reproches amers sur ce qu'il appelait mon apostasie, qui, selon lui, devait attacher une flétrissure indélébile à toute la famille et la couvrir d'opprobre. Il paraissait cependant que mes réponses firent impression sur lui, qu'il avait enfin reconnu l'inanité des subtilités talmudiques et des pratiques judaïques. Il passa même bientôt d'un extrême à l'autre : de superstitieux talmudiste, qu'il était, il devint libre penseur, et voilà qu'il nie jusqu'à

la Révélation. Je transcris ici littéralement la lettre qu'il m'adressa de Metz, en date du 6 janvier 1826.

« Mon cher frère, ta lettre du 24 novembre excite mon juste étonnement. Il paraît que tu avais douté de mon amitié depuis ton changement de religion. Quand même, je serais le plus grand zélateur de la synagogue, je ne saurais discontinuer d'avoir pour mes frères ce sincère attachement qui, nourri en moi dès ma plus tendre enfance, faisait toujours mes délices et mon bonheur.

« La lecture de Bossuet est tout à fait inutile pour moi, et si tu connaissais mes véritables sentiments, tu ne me l'aurais peut-être pas recommandée. Voici à peu près ce que je pense de la religion :

« Dieu nous a donné la faculté de penser non pour la laisser reposer, mais pour que nous en fassions usage. Si l'homme doit laisser son esprit s'engourdir, s'il doit se livrer aveuglément aux chaînes que lui présente la religion, quelle différence y a-t-il entre lui et la brute? La religion ferait de l'homme ce que la nature opère dans la bête. Pourquoi ai-je reçu ce don céleste, sinon pour m'en servir? D'après ces considérations, j'ai formé ma religion sur ma propre raison, et je ne crois pas commettre un crime, quand même je me tromperais dans quelques-unes de mes maximes, pourvu que je ne cause point de mal à mon prochain. Mais, comme je ne connais pas les principes de la philosophie, et que je puis par conséquent facilement m'égarer, je pense devoir m'ouvrir à un homme éclairé qui puisse me ramener de mon erreur, et en ta qualité de mon frère bien-aimé, tu as la préférence à tout autre. Je vais donc te déclarer ma façon de penser, en te priant de me traiter avec un peu d'indulgence.

« Il faut regarder la Bible comme la base de toutes les religions qui dominent en Europe et en partie dans l'Asie. Or, un édifice dont le fondement est mal construit, tombe de lui-même, et, en regardant de près la Bible, on en découvre la fausseté et je me sers de la Bible même pour le prouver.

« Quelle absurdité de croire à toutes les fables qu'elle renferme! Quelle apparence que Dieu aura manifesté par tant de merveilles sa faveur accordée à Abraham, Isaac et Jacob? Quels charmes Dieu trouve-t-il à ces patriarches? Est-ce

parce qu'ils avaient des notions vraies sur la divinité au sein d'un peuple idolâtre? Mais pourquoi Dieu ne s'est-il pas intéressé de même au sort de tant de philosophes de l'antiquité? Quelle vertu extraordinaire trouvons-nous dans la vie de ces patriarches décrite avec tant d'exagération dans la Bible, si ce n'est par hasard l'hospitalité si naturelle à tous les peuples de l'antiquité? Et, supposons même qu'ils aient pratiqué les plus hautes vertus, n'est-il pas extravagant d'admettre que Dieu récompense les vertus du père dans ses arrières-petits neveux imbus de toute sorte de vices? La même réflexion s'applique à la punition d'Adam, dont le récit fabuleux est incompréhensible? Puis-je être assez injuste de penser que Dieu se vengea du crime d'Adam sur toute sa postérité? Quel blasphème abominable de parler ainsi de cet être juste et bienfaisant, tandis qu'il commande lui-même : « Ne punissez pas les enfants du crime de leur père. » Cette contradiction est si évidente qu'on ne peut manquer de s'en apercevoir.

« Nous disons que Dieu avait choisi le peuple juif pour lui donner ses lois sacrées. Qu'on m'explique ce choix. Ne serait-ce pas une injustice de la part de Dieu de choisir un seul peuple sur la terre pour l'éclairer et lui révéler les vrais principes de la religion, tandis qu'il laisse croupir tous les autres dans l'ignorance et l'idolâtrie : les autres peuples n'étaient-ils pas ses créatures aussi bien que les israélites? N'auraient-ils pas accepté cette loi sacrée, si elle leur avait été présentée comme aux juifs, avec un appareil de tant de miracles? Ensuite, si toutes les merveilles consignées dans la Bible ne sont pas fabuleuses, comment comprendre les rébellions répétées des juifs? Est-il possible que, quarante jours après avoir vu descendre Dieu lui-même sur le mont Sinai et après lui avoir entendu prononcer : « Je suis l'Éternel, ton Dieu, tu n'adoreras pas les idoles », ces mêmes juifs se soient mis à adorer le bœuf Apis, parce que Moïse retardait un peu son retour? Comment pouvaient-ils se mutiner de nouveau après avoir vu Korachi et ses partisans engloutis d'une manière si miraculeuse pour avoir ourdi une conspiration contre Moïse? Nous voyons encore ce peuple choisi de Dieu s'écrier dans une de ses révoltes : « Choisissons un chef et retournons en Égypte ». Comment eût-il pu avoir si

peu confiance en Dieu, qui leur avait montré sa bienveillance par tant de miracles, qu'il voulait plutôt subir le joug des Égyptiens que de se laisser conduire dans la terre promise : « Peu s'en fallait qu'ils ne m'eussent lapidé. » Ces observations, et bien d'autres encore, font voir que, de son vivant, Moïse ne jouissait pas de cette vénération dont il est entouré maintenant. Je pense de même de tous les prophètes. Nous voyons un Jérémie vingt fois emprisonné, et avec raison, car sans doute c'était un traître gagné par Nabuchodonosor. Tous ces gens-là étaient, à ce qu'il paraît, des rhéteurs accrédités, dont on fit dans la suite des prophètes après avoir arrangé dans la suite leurs discours; car enfin, maintenant, nous ne voyons plus de prophètes; et ne mériterions-nous pas d'avoir des Élies et des Élisées, aussi bien que les juifs qui étaient plongés dans l'idôlâtrie? Je conclus de là que tout ce que Dieu exige de nous, c'est de le reconnaître, d'être justes et humains et que Moïse avait joué son rôle, comme tous les législateurs. Ainsi, peu importe que je sois juif ou chrétien, pourvu que j'adore Dieu, que ce soit en une seule personne ou en trois. Cependant, je t'assure que je ne serais pas meilleur chrétien, que je ne suis bon juif. Voilà aussi comment je t'excuse de ton changement de religion, car je ne pense pas que tu ajoutes foi aux prophéties d'Isaïe.

« Quant à mes études, elles vont assez bien. J'ai commencé le latin il y a quinze mois, et je suis déjà assez avancé dans cette langue. Depuis deux mois, je traduis César et Virgile. Dans le grec, je suis aux verbes; je l'ai commencé il y a peu de temps. Mais un accident m'arrête tout court; mon maître est parti, la semaine dernière, pour Lunéville, où il a obtenu une place au Collège. Cependant, je ne perds pas courage; je continuerai mon travail avec plus d'opiniâtreté qu'auparavant, et, quoique le chemin soit peut-être un peu long et embarrassant pour le suivre seul, je prendrai pour guide mon application et j'espère parvenir au bout de la carrière. Jusqu'à présent, j'ai négligé mon hébreu, car je crains d'être obligé de quitter Metz bientôt, ayant tout à appréhender de la part de papa, qui a déjà dit plusieurs fois qu'il ne me laissera pas longtemps ici; c'est pourquoi je m'applique exclusivement à l'étude des langues latine et grecque, et si, dans un ou deux ans, je suis obligé de rester pendant quelque temps à

Saverne, j'aurai tout le loisir d'étudier l'hébreu et le chaldéen; cependant, lorsque je me verrai assez avancé dans le latin et le grec, je me remettrai de nouveau aux langues orientales. Je t'embrasse du fond du cœur.

« Ton frère : J. LIBERMANN » (1).

Dieu a sans doute permis que l'incrédulité la plus révoltante s'empare de cette âme candide qui était cependant prédestinée à un si haut degré de perfection, afin de débayer le terrain et de faire table rase des préjugés que les juifs nourrissent contre le Christ et sa sainte religion, afin que, lorsque le moment en sera venu, la grâce trouve moins d'obstacles dans ses opérations. Les Ratisbonne, les Lewel et d'autres illustres juifs s'étaient trouvés dans les mêmes dispositions d'esprit avant leur conversion.

Il y a trois ans, lors de son passage à Strasbourg, ma fille Marie lui fit lire la lettre sus-mentionnée. Il en a été fortement ému et il dit à ma fille qu'il se rappelait que ma réponse et les arguments, que j'y faisais valoir, l'avaient fortement ébranlé.

Dans la même année 1826, mon frère fut rappelé de Metz. Vers l'automne de la même année il vint me trouver à Illkirch, village situé à une lieue de Strasbourg, où j'exerçais alors les fonctions de médecin cantonal et de maire. Il passa plusieurs jours avec nous. On discuta beaucoup sur la religion; la grâce avait déjà effleuré son cœur, et c'est dans un de ces entretiens que ma femme lui dit qu'il serait un jour prêtre. Il fut convenu entre nous qu'il chercherait à obtenir la permission de se rendre à Paris, où il se fera instruire dans la religion chrétienne. Il s'y rendit effectivement vers la fin de cette année. Je lui remis une lettre de recommandation

(1) Pour être complet, nous donnons ici le *post-scriptum* de cette lettre, omis par le D^r Libermann :

Tu diras mille choses de ma part à Madame ma chère belle-sœur. Si j'avais encore de la place, je ne manquerais pas de lui écrire aussi. Sa lettre m'a ravi de joie. Comment se porte M^{lle} Herminie? Jusqu'à présent je n'ai rien reçu de David, fais-moi le plaisir de lui écrire qu'il m'envoie mon argent. Dernièrement il m'écrivit que je l'aurais au mois de janvier, et je me suis fié à sa parole et j'ai acheté cette semaine les oraisons de Cicéron et Virgile à crédit. Je pense que l'argent est en route.

à mon ami d'enfance, le savant M. Drach, qui avait embrassé la religion catholique, deux ans auparavant. Par M. Drach, vous pouvez avoir des renseignements exacts sur tout ce qui s'est passé avec lui, avant, pendant et après son baptême.

Je ne possède plus les lettres qu'il m'a écrites depuis son arrivée à Paris, vers la fin de 1826 jusqu'à 1828. Je me rappelle seulement encore que lors de son arrivée à Paris, il logea chez feu mon frère Félix qui n'était pas marié encore et qui exerçait l'état de relieur. Ce pauvre Félix avait travaillé en 1825 chez un maître relieur protestant, à Leipsick, en Saxe. Il était sur le point d'épouser la fille de ce maître. Pour l'empêcher de tomber entre les mains des protestants, je l'engageai à revenir en France, en lui promettant de lui procurer les moyens de s'établir à Paris. Il suivit mes conseils, et, après avoir passé plusieurs mois avec nous à Illkirek, où il se familiarisa avec les préceptes et la doctrine catholique, je le dirigeai sur Paris; la généreuse protection de M. Drach lui facilita son établissement dans cette ville, où il resta jusqu'à sa mort, qui arriva en 1849, pendant l'épidémie de choléra dont il est devenu la victime. C'est par les soins généreux de M. Drach que ce pauvre frère fut instruit dans la religion catholique et reçu dans le sein de l'Église. Deux autres frères, dont l'un est mort en Amérique, il y a une dizaine d'années, et l'autre existant encore à la Nouvelle-Orléans, doivent à cet ami si zélé pour la gloire de Dieu, le bonheur d'avoir été admis dans la sainte Église catholique.

Je ne saurais préciser l'époque du baptême de feu mon frère, mais vous trouverez à vous renseigner là-dessus auprès de M. Drach. Je me rappelle cependant encore que, dans les lettres où il m'informa de cet heureux événement, il en parlait dans des termes brûlants de charité et d'amour (1826)...

A la suite de ces documents, il faut lire la lettre suivante. Elle est adressée à M. Bas, ancien élève du Séminaire du Saint-Esprit; elle impute au jeune Jacob Libermann des vues humaines dans sa conversion; la réfutation de cette accusation est fournie dans la note qui suit.

Phalsbourg, le 28 octobre 1854.

MON CHER MONSIEUR BAS,

Je m'empresse de répondre à votre lettre d'hier pour vous dire que j'ai peu de chose de particulier à ajouter à ce que je vous ai dit dans notre conversation au sujet du P. Libermann.

C'est en 1825 que je lui donnais des leçons à Metz. C'est dans l'hiver de 1825-1826 qu'il est venu à pied à Lunéville me remercier des soins gratuits que je lui avais donnés.

Je n'ai pas conservé la lettre qu'il m'a écrite du Séminaire de Saint-Sulpice pour me demander mon avis sur son changement de religion, mais si mes souvenirs ne me font pas défaut, ce devait être fort peu de temps après la révolution de 1830. Au reste, si l'on a conservé ses papiers, et qu'il n'ait pas détruit ma lettre, elle pourra être un renseignement précis. Je crois me rappeler que je l'ai blâmé de ce changement, parce qu'il m'avouait dans sa lettre qu'il avait agi dans des vues humaines.

J'ai dû même ajouter, parce que c'était ma pensée, que quand il eût agi par pure conviction, il aurait dû attendre la mort de son père, déjà âgé, qui était rabbin et dont cette conversion devait causer le désespoir.

Je ne sais si à l'époque de sa lettre, il était irrévocablement engagé dans les Ordres; mais il paraissait un peu ébranlé par suite d'injures auxquelles il aurait été un jour en butte à Paris en traversant un pont. Il pouvait hésiter d'autant plus qu'à cause d'une infirmité physique, il paraissait peu propre à devenir desservant. Il y avait dans les lèvres et dans quelques-uns de ses mouvements, quelque chose de convulsif, et pour mon compte, je le croyais épileptique.

Voilà tout ce que je puis ajouter aux détails plus avantageux que je vous ai donnés de vive voix sur lui. Ma réponse ne lui aura pas beaucoup plu sans doute, et c'est probablement la raison pour laquelle il ne m'a plus écrit.

A part les motifs qu'il m'a donnés de sa conversion, je n'ai jamais rien vu que d'honorable dans sa conduite, et il aurait toujours eu une place dans mon cœur sans cette indignité.

Mais les vues de la Providence sont impénétrables et je ne porte pas plus loin la sévérité de mon jugement.

Recevez...

Signé : TITESCHER.

Note du P. Delaplace :

Ce M. Titescher, qui donna des leçons de latin et de grec au Vénérable Père à Metz (et dont celui-ci parle à son frère le docteur dans sa fameuse lettre de 1826) est complètement dans l'erreur, erreur qui provient très probablement d'une confusion de dates.

D'après M. Grillard, qui donne comme très authentique son récit, fait d'après les entretiens du P. Libermann, celui-ci s'était décidé à venir à Paris, en outre du motif de s'éclairer sur la question religieuse (selon les conseils de son frère le Docteur et du chevalier Drach), *en vue d'une place que ce dernier lui avait offerte, mais où il aurait à devenir chrétien.* Le Vénérable Père, en allant faire ses adieux à son ancien professeur de Metz (alors à Lunéville), n'aura pas manqué de lui parler de cette dernière proposition; et c'est ce souvenir qui l'a porté à dire qu'il n'avait pas eu de bons motifs en quittant la religion de ses pères. Car, pour lui avoir écrit dans ce sens après son baptême, et surtout étant à Saint-Sulpice, le Vénérable Père ne l'a très certainement pas fait : témoin toute sa conduite, toute sa correspondance d'alors, tous ses efforts pour ouvrir à la lumière les yeux de son malheureux père (1).

Paris, le 24 mars 1880.

Signé : DELAPLACE.

LETTRE DE M. GAMON.

La lettre qu'on va lire est de la plus haute importance : elle a été citée par le Cardinal Pitra et par le P. Delaplace.

(1) Par la lettre de M. Gouyet citée plus haut, on voit que dans la Congrégation, on croyait à l'existence chez le rabbin de Nancy, de lettres adressées par le Vénérable à son propre père, pour convertir ce dernier.

Nous la donnons ici en son entier, avec les particularités qui ont trait au séjour du Vénérable Père à Saint-Sulpice, etc.

M. Gamon dit assez, au cours de cette lettre, quels furent ses rapports avec le Vénérable Père pour que nous soyons dispensés d'y insister. Disons seulement qu'il décida à Clermont la vocation des PP. Lossodat et Thevaux. Ce dernier écrivait en 1876 au T. R. Père : « Et mon bon Père du Séminaire, M. Gamon, où est-il? est-il encore vivant? quelle serait sa joie (à la nouvelle de l'Introduction de la Cause du Vénérable)! Cette parole, qu'il me dit lorsque j'étais au Séminaire et notre Vénérable Père simple minoré et ne pouvant aller plus loin! M. Gamon me dit un jour : « Qui vivra, verra : mais je suis intimement persuadé que M. Libermann est appelé à quelque chose de grand dans l'Église de Dieu. » C'était une prophétie!

M. Gamon eut cette joie, dont parle le P. Thevaux. Il déposa au Procès apostolique en 1881. Il était alors âgé de 68 ans et sous-directeur de la Solitude à Issy.

A Monsieur l'Abbé Levasseur, Supérieur des Novices de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie.

MONSIEUR ET TRÈS CHER AMI EN N.-S.,

Vous trouverez dans ce cahier le récit que je vous ai promis sur la conversion de M. Libermann. J'y ai joint quelques souvenirs et extraits de lettres.

De plus, je vous confie à vous, et à Monsieur le Supérieur, quelques autographes ou copies faites par moi, des lettres de votre vénéré fondateur. Vous serez étonné peut-être de ce qu'il m'écrivait avec tant d'abandon. J'ai éprouvé le premier ce sentiment, mais plus j'étais indigne de tant de bontés, plus ma reconnaissance est vive. Dieu m'avait donné cet homme en 1837 pour qu'il m'aidât : il a fait tout ce qu'il a pu pour répondre aux desseins de Notre-Seigneur. J'espère qu'il en reçoit la récompense dans le ciel.

Parmi les lettres que je vous envoie, il y a surtout les numéros 1, 10, 13, qui sont bien confidentielles. Le n^o 1 (1) me regarde personnellement; mais, comme ce fut la première

(1) Réflexion faite, je garde le n^o 1 qui n'a d'intérêt que pour moi. Les idées qu'elle renferme sont magnifiques, mais vous les avez lues ou entendues sans doute plus d'une fois.

que je reçus de ce bon Père, je l'ai conservée avec soin. J'en ai plusieurs autres, mais elles n'ont d'intérêt que pour moi.

Je désire de tout mon cœur que ceci contribue à faire connaître l'esprit et le cœur de ce saint prêtre.

Je suis, Monsieur, votre très humble serviteur.

§ 1^{er}.

De sa conversion au catholicisme.

C'est de la bouche de M. Libermann lui-même que je tiens les détails suivants. Depuis 1837 que j'ai eu le bonheur de le connaître et de le fréquenter, je trouvais le plus grand plaisir à entendre parler de sa conversion. Mais ce que l'on m'en disait ne faisait qu'exciter mon désir. Quoique séparé de lui, depuis longtemps, je suivais avec le plus grand intérêt les progrès que faisait son œuvre; souvent même j'ai eu l'occasion de lui écrire et il avait la bonté de me répondre et de me témoigner une amitié qui me couvrait de confusion, en même temps qu'elle me comblait de joie.

En 1850, me trouvant à la Solitude, j'eus le bonheur de le voir, et, enhardi par l'aménité et la condescendance que j'apercevais dans toutes ses paroles, j'osai lui demander ce que je désirais entendre depuis si longtemps, le récit de sa conversion. « Très volontiers, me dit-il aussitôt, d'autant plus que l'on a dit sur ce point des choses inexactes. Mais aujourd'hui, je suis pressé. Venez dîner un jour au Séminaire du Saint-Esprit et je vous promets de vous satisfaire. »

Je ne me fis pas attendre : dès que j'eus terminé ma retraite, je courus à cette entrevue, tant désirée. Il était absent lorsque j'arrivai; Mgr Leherpeur, évêque nommé de la Basse-Terre (1), l'avait prié de l'accompagner chez le ministre; mais ses confrères, et M. François en particulier, que j'avais vu à Issy, avec son Supérieur, me reçurent très cordialement.

M. Libermann entra au moment où nous nous levions de table. Je fus heureux d'assister à son dîner. Je me rappellerai toujours la bonté et la simplicité avec laquelle il parlait au Frère qui le servait. Oh ! que les saints sont faciles à contenter !

(1) Mgr Leherpeur fut évêque de Fort-de-France.

Son frugal repas fut bientôt terminé, et tout aussitôt, il me conduisit dans une allée solitaire qui est au fond du jardin, et là, se laissant aller à cette douce aisance qui accompagnait toutes ses paroles, il me fit en substance et souvent en propres termes le récit suivant :

« J'étais âgé d'environ vingt ans quand il plut à Dieu de commencer l'œuvre de ma conversion. Mon père, qui était un rabbin distingué, m'avait fait étudier jusqu'alors auprès de lui, la science talmudique. Il était content de mes progrès et se complaisait dans la pensée qu'il me laisserait un jour l'héritier de sa fonction, de sa science et de la considération dont il jouissait auprès de ses coreligionnaires. Vers le temps dont je parle, il se décida à m'envoyer à Metz, afin que j'y achevasse mes études. En agissant ainsi, il se proposait bien moins de me faire acquérir une science que je pouvais tout aussi sûrement trouver auprès de lui, que de me donner une occasion de faire connaître mon savoir, mes talents, et de me rendre recommandable parmi les rabbins, qui viennent en grand nombre se former dans cette ville. Il me donna des lettres pour deux professeurs de l'École israélite, dont l'un avait été son élève et l'autre était son ami. Là commence à se rendre sensible pour moi, l'action miséricordieuse de la Providence. Dieu, qui voulait me tirer de l'erreur dans laquelle j'étais plongé, y disposa mon cœur en me faisant éprouver des ennuis et des rebuts auxquels j'étais loin de m'attendre. Celui des deux rabbins qui avait été l'élève de mon père et que, dans ma famille, on avait toujours traité comme un enfant de la maison, me reçut avec une hauteur et une morgue qui me blessèrent profondément et me firent, dès les premiers jours, renoncer à le voir. L'autre, vieillard respectable, me porta d'abord de l'intérêt, mais cela ne dura pas. Je voulais m'instruire, et pour cela, je me mis à étudier le français et même le latin. Il n'en fallait pas tant pour me faire perdre les bonnes grâces de mon protecteur. Les anciens rabbins avaient, par esprit de fanatisme, une telle horreur pour toute langue différente de l'hébraïque et en craignaient tellement l'influence que mon père, en particulier, ne savait écrire ni en allemand ni en français. Mon nouveau maître était de la même école : aussi grande fut sa colère quand il s'aperçut que je ne marchais pas dans la même voie. Cependant, il ne m'en

fit pas d'abord des reproches ouverts, mais il se montra à mon égard plein de dureté et de préventions; il me rudoyait sans cesse, et n'avait jamais à m'adresser que des paroles assaisonnées de mauvaise humeur. Il est vrai que je négligeais beaucoup l'étude du Talmud, et que je n'en étudiais quelque chose que pour m'épargner de plus amers reproches et échapper à l'humiliation qu'une ignorance complète m'aurait attirée.

« Dans une semblable position, je ne pouvais que m'ennuyer beaucoup. Je tombais bientôt dans une tristesse profonde. C'est l'état qui dispose le plus un cœur dévoyé à se tourner vers le Seigneur et à s'ouvrir aux influences de la grâce. Jusque-là, j'avais vécu dans le judaïsme de bonne foi et sans soupçonner l'erreur; mais en ce temps, je tombais dans une sorte d'indifférence religieuse qui, en quelques mois, fit place à une absence complète de foi. Je lisais cependant la Bible, mais avec défiance; ses miracles me rebutaient et je ne les croyais plus.

« Cependant, mon frère aîné venait de passer au christianisme. J'attribuai d'abord sa démarche à des motifs naturels. Je pensai qu'il était où j'en étais moi-même, relativement au judaïsme : mais je le blâmais d'avoir, par son abjuration, donné du chagrin à mes parents. Néanmoins je ne me brouillai pas avec lui. Nous liâmes même, en ce temps, une correspondance. Je la commençai par une lettre dans laquelle je lui faisais quelques reproches sur sa démarche et je lui exposais mes pensées sur les miracles de la Bible. Je lui disais entre autres choses que la conduite de Dieu serait inexplicable si ces miracles étaient vrais; qu'on ne comprendrait pas que Dieu en eût tant opéré pour *nos pères idolâtres et prévaricateurs*, tandis qu'il n'en faisait plus pour leurs enfants qui le servaient depuis si longtemps avec une si parfaite fidélité. Je concluais à rejeter ces anciens miracles comme une invention de l'imagination et de la crédulité de nos pères.

« Mon frère me répondit qu'il croyait fermement les miracles de la Bible; que Dieu n'en faisait plus aujourd'hui, parce qu'ils n'étaient plus aussi nécessaires, que le Messie étant venu, Dieu n'avait plus besoin de disposer son peuple à le recevoir, que tous les prodiges de l'ancien testament n'avaient eu d'autre fin que de préparer ce grand événement.

« Cette lettre me fit quelque impression. Je me disais que mon frère avait bien dans son temps, fait les mêmes études que moi. Cependant, je persistais à attribuer sa conversion à des motifs humains, et l'effet produit par sa lettre fut bientôt détruit. D'ailleurs, le doute qui s'était emparé de mon esprit était trop profond pour céder à un ébranlement aussi faible. La bonté de Dieu m'en préparait d'autres. <

« Un de mes condisciples me montra en ce temps un livre hébraïque non ponctué, qu'il ne pouvait pas lire, parce qu'il débutait dans l'étude de l'hébreu. Je le parcourus avidement. C'était l'Évangile traduit en hébreu. Je fus très frappé de cette lecture. Cependant, là encore les miracles si nombreux qu'opérait Jésus-Christ me rebutèrent. Je me mis à lire l'*Émile* de Rousseau. Qui croirait que cet ouvrage, si propre à ébranler la foi d'un croyant, fut un des moyens dont Dieu se servit pour m'amener à la vraie religion. C'est dans la confession du vicaire savoyard que se trouve le passage qui me frappa. Là, Rousseau expose les raisons pour et contre la divinité de Jésus-Christ et il conclut par ces mots : « Je « n'ai pas été à même jusqu'ici de savoir ce que répondrait « à cela un rabbin d'Amsterdam. » A cette interpellation, je ne pus m'empêcher d'avouer intérieurement que je ne voyais pas ce qu'il y aurait à répondre. Telles étaient mes dispositions à cette époque et toutefois l'œuvre de ma conversion ne faisait pas de grands progrès. J'appris alors que deux autres de mes frères qui habitaient Paris, venaient pareillement d'embrasser le christianisme. Cela m'émut jusqu'au fond de l'âme. Je prévoyais bien que le plus jeune finirait bien par en faire autant. Grâce à Dieu, cela est en effet arrivé. J'aimais beaucoup mes frères, et je souffrais en prévoyant l'isolement dans lequel j'allais me trouver auprès de mon père. J'avais un ami qui partageait mes dispositions à l'égard de la religion. Je le voyais souvent : nos études et nos promenades étaient presque communes. Il me conseilla d'aller à Paris, d'y voir M. Drach, qui, dès lors, était converti, et d'examiner sérieusement ce que j'avais à faire avant de prendre les engagements qui sont liés à la profession de rabbin (un rabbin s'engage à ne jamais abandonner sa religion). Cette proposition était de mon goût; j'y donnai une pleine adhésion; mais il fallait la faire agréer à mon père, et cela n'était pas facile. Lui écrire mes

projets eût été le moyen le plus sûr de les rendre inutiles. Je me décidai donc à aller le trouver. J'arrivai à Saverne bien fatigué du voyage que j'avais fait à pied; mon père me laissa reposer un peu avant de me parler de ses craintes; mais le jour n'était pas encore terminé qu'il m'appelle auprès de lui. Il veut, sans plus tarder, éclaircir ses doutes. Un moyen facile était à sa disposition. Il n'avait qu'à me questionner sur mes études et sur le Talmud en particulier. Mes réponses devaient lui donner la mesure de mon application. Il savait bien que l'on ne peut en imposer à ses examinateurs sur un sujet qui demande tant de travail de mémoire, tant d'aisance, tant d'habitude. Le Talmud, en effet, qui peut être saisi par un esprit d'une portée ordinaire, demande cependant quelque chose de très délié et de très exercé dans l'intelligence pour être bien rendu, bien présenté. Souvent même la plaisanterie s'y mêle et des subtilités s'y montrent presque partout. Il n'y aura jamais que celui qui a étudié longtemps et récemment ces choses, qui puisse les rendre avec cette facilité qui caractérise les habiles. Mon père était de ce nombre, et en dix minutes tous ses soupçons à mon sujet auraient été changés en de tristes réalités, si la bonté divine, qui voulait me convertir, n'était venue comme miraculeusement à mon secours.

« La première demande qu'il me fit, était précisément une de ces questions sur lesquelles il est impossible de ne pas se laisser voir tel qu'on est. Or, depuis deux ans, j'avais négligé presque complètement l'étude du Talmud, et ce que j'en avais appris, je l'avais lu comme un élève dégoûté qui veut sauver les apparences. Cependant, à peine ai-je entendu la question, qu'une lumière abondante m'éclaire et me montre tout ce que je dois dire. J'étais moi-même dans le plus grand étonnement, je ne pouvais m'expliquer une facilité si grande à rendre compte de choses qu'à peine j'avais lues. Je n'en revenais pas en voyant la vivacité et la promptitude avec lesquelles mon esprit saisissait tout ce qu'il y avait de plus confus et d'énigmatique dans ce passage qui allait décider de mon voyage. Mais mon père était encore plus émerveillé que moi-même : son cœur était enivré de joie, de bonheur et de satisfaction. Il me retrouvait digne de lui, et il voyait disparaître les appréhensions qu'on lui avait inspirées à mon

sujet. Il m'embrassa tendrement, m'inonda le visage de ses larmes : « *Je soupçonnais bien qu'ils le calomniaient encore quand ils disaient que tu te livrais à l'étude du latin et négligeais les connaissances de ta profession.* » Et il me montra toutes les lettres qu'on lui avait écrites en ce sens. A souper, ce bon père voulut me régaler, et il alla chercher une bouteille de son vin le plus vieux afin de se réjouir avec moi de mes succès.

« La permission de faire le voyage de Paris ne se fit pas attendre, et malgré les avis qu'on lui donnait que j'y allais pour rejoindre mes frères et faire comme eux, il ne put le croire. Il me donna donc une lettre pour le rabbin Deutz (1); mais, comme j'étais d'autre part recommandé à M. Drach, c'est à celui-ci que je m'adressai; cependant je portai un peu plus tard ma lettre à M. Deutz, je lui empruntai même un livre pour la forme, mais quelque temps après, je lui rendis et je n'allai plus le voir.

« Je passai quelques jours auprès de mon frère et j'étais bien touché de voir le bonheur dont il jouissait. Néanmoins, j'étais encore bien loin de me sentir changé et converti.

« M. Drach me trouva une place au collège Stanislas, et il m'y conduisit. Là on me renferma dans une cellule, on me donna l'*Histoire de la doctrine chrétienne* par Lhomond, ainsi que l'*Histoire de la religion* par le même auteur, et on me laissa seul.

« Ce moment fut extrêmement pénible pour moi. La vue de cette solitude profonde, de cette chambre où une simple lucarne me donnait du jour; la pensée d'être si loin de ma famille, de mes connaissances, de mon pays, tout cela me plongea dans une tristesse profonde : mon cœur se sentit oppressé par la plus pénible mélancolie.

« C'est alors que, me souvenant du Dieu de mes pères, je me jetai à genoux et je le conjurai de m'éclairer sur la véritable religion. Je le priai, si la croyance des chrétiens était vraie, de me le faire connaître, et si elle était fausse, de m'en éloigner tout aussitôt. Le Seigneur, qui est près de ceux qui l'invoquent du fond de leur cœur, exauça ma prière. Tout aussitôt, je fus éclairé, je vis la vérité; la foi pénétra mon esprit et mon

(1) C'est le fils de ce Deutz qui a livré la duchesse de Berry, en 1830.

cœur. M'étant mis à lire Lhomond, j'adhérai facilement et fermement à tout ce qui est raconté de la vie et de la mort de Jésus-Christ. Le mystère de l'Eucharistie lui-même, quoique assez imprudemment offert à mes méditations, ne me rebuta nullement. Je croyais tout sans peine. Dès ce moment, je ne désirai rien tant que de me voir plongé dans la piscine sacrée. Ce bonheur ne se fit pas attendre : on me prépara incontinent à ce sacrement admirable, et je le reçus la veille du jour de Noël. Ce jour aussi je fus admis à m'asseoir à la Table Sainte. Je ne puis assez admirer le changement admirable qui s'opéra en moi au moment où l'eau du baptême coula sur mon front. Toutes mes incertitudes, mes craintes, tombèrent subitement. L'habit ecclésiastique pour lequel je me sentais quelque chose de cette répugnance extraordinaire qui est propre à la nation juive (1), ne se présenta plus à moi sous le même aspect; je l'aimais plutôt que je ne le craignais. Mais surtout, je me sentais un courage et une force invincible pour pratiquer la loi chrétienne; j'éprouvais une douce affection pour tout ce qui tenait à ma nouvelle croyance.

« Je passai un an dans ce collège, pratiquant ma religion de bon cœur et avec joie. Je n'y étais cependant pas aussi à l'aise que je devais être au séminaire de Saint-Sulpice. Au milieu de bons exemples que j'avais sous les yeux dans cette maison, je trouvai un jeune homme qui pouvait me faire beaucoup de mal. Par des motifs que je ne compris jamais, il était sans cesse à me parler de ma conversion, comme d'une action que j'avais faite à la légère et sans motifs. Il me demandait les raisons qui m'y avaient déterminé, les combattait, et, à force de chicanes, finissait par me réduire au silence. Cependant, mon cœur demeurait ferme, et quoique je ne pusse pas lui bien expliquer les motifs de ma foi, je sentais que je croyais fermement.

Ce fut en octobre 1827 que M. Drach vint me présenter à M. le Supérieur de Saint-Sulpice.

(1) M. Libermann me raconta à ce propos le trait arrivé à Saverne. Il se trouvait un jour avec M. le curé de cette ville dans un chemin entouré de murs. M. le curé venait, je crois, d'administrer un malade; il était en surplis. Le rabbin de Saverne les rencontra tout à coup. Il fut si effrayé du costume ecclésiastique, que ne sachant que devenir, il se mit à grimper sur le mur pour s'échapper.

Déjà la retraite était faite. M. Drach commença par faire connaître les craintes qu'il avait sur ma santé; il appréhendait que le lever de la Communauté fût trop matinal pour moi. Le bon M. Garnier répondit rondement que dans ce cas il ne fallait pas venir au Séminaire. De plus, mon introducteur ajouta que je savais parfaitement l'hébreu, mais que j'étais bien moins fort pour le latin. « Les cours de théologie se font en latin et non pas en hébreu », reprit assez vivement M. le Supérieur. Ces deux réponses me donnaient quelque crainte; cependant elles ne me rebutèrent pas. J'eus bien occasion d'éprouver plus tard qu'une grande bonté de cœur se cachait sous cette rigidité apparente.

« Mon entrée au séminaire de Saint-Sulpice fut pour mon âme une époque de bénédiction et de joie. On me donna pour « Ange » M. l'abbé Georges (1), aujourd'hui évêque de Périgueux. La grande charité avec laquelle il remplissait sa fonction, me confondait et me faisait de plus en plus aimer une religion qui inspire des sentiments si doux et si merveilleux. Et puis, ce silence qui se garde si bien au Séminaire, ce recueillement intérieur qui se lit sur toutes les figures, et qui est comme le caractère spécial de ceux qui habitent cette sainte maison : tout cela me faisait le plus grand bien; je me sentais dans un nouvel élément: je respirais à l'aise. Une seule chose me manquait dans ces commencements, c'est que j'ignorais complètement le moyen de faire oraison. Quoiqu'en eût dit d'abord M. Garnier, il me permit facilement de me lever après les autres et je me voyais ainsi privé des répétitions et explications qui se font le samedi. Ne pouvant faire mieux, je prenais mon Manuel entre les mains et je faisais mon oraison en produisant successivement les actes que la méthode indiquait. Cet exercice, si pénible en apparence, m'était rendu agréable par l'onction de la grâce, et il me fut très salutaire. Vers Pâques, je pus me lever avec les autres, j'entendis les explications du samedi, et dès lors je fis oraison avec plus de facilité et plus de fruits.

« Ainsi s'écoulèrent les premières années de mon séminaire.

(1) Je ne crois pas me tromper et confondre ce nom avec un autre, cependant, ce serait une excellente occasion de demander à l'Évêque de Périgueux s'il a été réellement l'« ange » de notre Vénéral Défunt; car, dans ce cas, il pourrait donner d'utiles renseignements.

Tout allait selon mes désirs, lorsque, peu de temps avant de recevoir le sous-diaconat, des attaques nerveuses se firent sentir avec violence. On différa donc mon ordination, et M. le Supérieur m'envoya à Issy, espérant que l'air de la campagne me serait salulaire. J'y demeurai jusqu'en 1837. »

Le récit de M. Libermann s'arrêta à cet endroit. Je lui fis cependant encore quelques questions auxquelles il répondit avec la plus grande simplicité. Ensuite, tout content du trésor que je venais de conquérir, je me retirai en pensant aux voies admirables de la Providence qui avait ainsi préparé de longue main le fondateur d'une nouvelle Congrégation. Dès que je fus arrivé à Issy, je jetai sur le papier ce que j'avais entendu, et je suis heureux aujourd'hui de n'avoir pas laissé s'affaiblir mes premières impressions ni s'effacer mes souvenirs.

Dieu m'avait donné dès le principe une estime et une affection extraordinaire pour M. Libermann. On m'a reproché une fois de le regarder comme impeccable, et je méritais un peu ce reproche : mais je ne pouvais faire autrement : il me semblait que Dieu était toujours avec lui, et en effet, je n'ai jamais rien vu en lui qui ne fût saint, bon, surnaturel. Tant que je vivrai, j'aurai présent à mon souvenir cet air si doux, si calme, si serein, ce regard si indéfinissable qui semblait toujours sous l'impression d'une pensée céleste...

J'ai eu avec lui beaucoup plus de rapports que ne semblaient le comporter nos positions respectives. Il m'a fait tant de bien pendant que nous étions ensemble à Issy en 1837 ! Il prenait part à nos récréations, à nos promenades et surtout à quelques entretiens spirituels dont il était l'âme. Là tantôt au sujet du X^e Chapitre de saint Jean, tantôt à l'occasion de *l'esprit d'un directeur des âmes*, il nous développait la doctrine de M. Olier, nous enseignait comment ceux qui dirigent les autres doivent, dans cette action, se tenir unis à Jésus-Christ et ne faire les fonctions de pasteurs que sous la conduite et dans la lumière du Souverain Pasteur. *Ego sum pastor bonus. Per me si quis introierit salvabitur... cognosco meas..., vocem meam audient...*

... Il nous disait combien on peut nuire aux âmes, quand

on ne les dirige pas en Jésus-Christ dont elles discernent si facilement la voix...

Lorsqu'il craignait que des conversations sur des sujets de piété ne fussent pas du goût de tous les assistants, il avait une grâce toute particulière pour amener quelque récit intéressant. Mais dans sa bouche, tout devenait pieux et capable de porter à Dieu. Je le prenais souvent en particulier et selon l'avis de mon directeur, je lui faisais part des peines et des embarras de conscience que j'éprouvais. Je me rappelle encore avec un indicible bonheur l'effet que ses paroles produisaient sur moi. Je sortais de ces entretiens heureux et consolé. Oh! que Dieu lui rende au centuple le bien qu'il m'a fait pendant ces trois ou quatre mois de 1837!

Ce qu'il faisait pour mon âme, il le faisait pour un grand nombre de séminaristes, soit d'Issy, soit de Paris. Quoique simple minoré, il exerçait dans la maison un apostolat qui a produit les plus heureux fruits. Si MM. de la Brunière, Carron et Maigna, qui sont aujourd'hui avec lui dans le ciel, ne peuvent donner des détails sur ce point intéressant de la vie de M. Libermann, il y a à Paris, à Amiens et ailleurs, des témoins vivants de l'efficacité de ses discours et de ses prières. M. Levavasseur en sait là-dessus plus que moi. Je présume que tous ceux qui ont joui du bonheur de l'entendre, de le fréquenter et de le goûter, ont encore bien présents à l'esprit et les conseils qu'il leur donnait et les petites circonstances édifiantes qui accompagnaient ces entrevues. Pour moi, j'ai souvent éprouvé, depuis notre séparation, à l'égard de ses paroles, ce que Notre-Seigneur promettait à ses disciples : « *Spiritus Sanctus suggeret vobis omnia quæcumque dixerò vobis.* » Que de fois le souvenir de ses encouragements et de ses conseils m'a rendu la paix et la tranquillité!

Durant son séjour au séminaire de Saint-Sulpice, et pendant les années qu'il passa à Issy, il ne manqua pas de croix de tout genre, et cependant à le voir, on ne s'en serait pas douté. Quand il fut à Rennes, il paraît que les peines devinrent encore plus cuisantes, et cependant, quoi qu'il m'ait répondu plusieurs fois durant ces années, jamais il ne m'en a rien laissé soupçonner. Je le trouvais aussi calme, aussi suave dans

ses lettres que dans ses discours du bois de Fleury (1).

J'ai la copie d'une lettre adressée à M. Pinault pendant cette année 1838 (2). Elle fit très bonne impression dans le temps sur l'esprit de ceux qui en eurent connaissance.

Quant aux détails de la conduite qu'il tint dans le noviciat (3), je ne la connais que d'une manière très imparfaite.

Son départ pour Rome offrit bien quelques particularités intéressantes dont il m'a parlé; mais je ne les ai pas suffisamment présentes à l'esprit. Je sais qu'il fut assez durement traité par un prêtre religieux à qui il se confessa et exposa le but de son voyage. Cela ne le découragea pas. Ils s'étaient donné rendez-vous, lui et M. de la Brunière, pour tel jour, à midi, dans la Cathédrale d'Avignon. M. Libermann eut un retard d'un jour et ce ne fut qu'à Marseille qu'il put rejoindre son compagnon de voyage, qui, éprouvé lui-même par de grandes peines intérieures, fut loin de soulager le cœur de son confrère.

À Rome, il s'est imposé de grandes privations et a enduré bien des souffrances : des migraines fréquentes lui rendaient toute application extrêmement fatigante. (*Plus tard, il vint à bout de prévenir plusieurs accès au moyen du café.*)

Il écrivit de Rome à M. Cahier, alors directeur à Reims, la lettre n^o 9.

Dès que je sus qu'il était de retour, je m'empressai de lui écrire. J'en reçus une réponse qui me fit éprouver les plus vives émotions : « Vous êtes bien bon, m'y disait-il, de vous intéresser encore à moi; j'ai été bien sensible à votre souvenir. Je croyais que tous mes anciens amis m'avaient oublié à cause de ma conduite (4). »

(1) J'ai conservé quelques-unes de ses lettres et j'ai fait des extraits de quelques autres. Je les confierai volontiers à M. Le Vasseur ou à M. le Supérieur du Saint-Esprit. Il y en a trois dans la collection qui ont été adressées à M. Carof. C'est un don qui me fut fait dans le temps. Elles portent les n^{os} 2, 3, 4. Le n^o 5 est un extrait d'une lettre de M. Cahier, le n^o 7 est la copie d'une lettre à ses amis de Paris. Les n^{os} 20 et 21 montrent un côté de son esprit qui n'est pas très connu.

(2) Elle est indiquée par le n^o 8.

(3) De Saint-Gabriel, à Rennes.

(4) Il fait allusion à sa sortie de Rennes que plusieurs ne comprirent pas dans le temps.

Il m'eût été difficile d'abandonner un homme à qui Dieu m'avait uni si intimement.

Depuis ce jour, je repris la liberté de lui écrire de temps en temps. J'osai même une fois lui demander (par une indiscretion que je ne puis me reprocher), ce qu'il éprouvait en son intérieur. Sa réponse se trouve copiée à la 2^e page du n^o 10. Dans une autre lettre du 8 mai 1845 (1), il me disait : « Priez pour moi, obtenez que ce misérable ne soit pas condamné à passer son éternité en enfer avec les impies et qu'il ne perde pas la sainte œuvre qui lui est confiée, par sa malice qui surpasse toutes les bornes. Je n'ai jamais rien valu, je ne vaudrai rien encore maintenant et je prévois que je ne vaudrai jamais rien. Je serai bien heureux si un jour je me présente devant Dieu seulement avec les mains vides; je vivrais des bontés divines comme un mendiant. J'espère en la pure miséricorde, sans cela tout serait perdu. Je crois bien que je ne serai pas confondu. Apprenez par là que vous valez mieux que moi, et si moi j'ose espérer en la divine miséricorde, vous n'avez pas de quoi vous décourager dans votre état. Gardez ces choses pour vous et n'en parlez pas : si on savait ma misère, on s'en scandaliserait. Qu'il est bon, notre divin Maître de daigner vivre dans les êtres les plus abominables, pourvu qu'il y trouve une bonne volonté et de bons désirs. »

Le 19 septembre 1841, il m'écrivit : « Il s'est passé bien des choses depuis (votre dernière lettre) et de grandes choses qui m'ont empêché de vous écrire jusqu'à présent : quand je reçus votre lettre, j'étais sur le point de partir pour Strasbourg. Je demeure à Amiens, depuis le 17 de ce mois. Monseigneur m'a ordonné prêtre le 18, et demain, jour de saint Matthieu, apôtre, je vais avoir le bonheur de dire ma première messe. Jugez maintenant de la grandeur des miséricordes de Dieu sur ce misérable qui aurait dû toute sa vie être caché dans une solitude et ne pas même paraître au milieu des hommes. Priez pour que ce ne soit pas pour ma condamnation ni pour la perte des âmes que je sois élevé au divin sacerdoce. J'ose à peine croire que j'en suis là, cela me paraît un rêve parfois. Mais que faire? Que le saint nom de Dieu soit béni

(1) Le commencement de cette lettre est n^o 12.

de tout ce qu'il lui plaît et lui plaira de faire de moi et de tout ce qui m'appartient ! »

Acte de Baptême.

Nous le faisons suivre de l'entrefilet de l'*Ami de la Religion*, relatif à cet événement.

PAROISSE
SAINT-SULPICE

L'an mil huit cent vingt-six, le vingt-quatre du mois de décembre, François-Marie Paul, né à Saverne, dans la religion juive, du mariage de Lazare Libermann et de Henriette, son épouse, le 12 avril 1804, a été baptisé dans la chapelle du séminaire des Missions de France par moi, Jean-Baptiste Augé, Directeur du Collège Stanislas, ayant Commission de Monseigneur l'Archevêque de Paris.

Le parrain a été François, Baron de Malet, et la marraine Aglaé Marie, Comtesse d'Heuzé, lesquels ont signé avec moi.

Paris, le vingt-quatre décembre mil huit cent vingt-six.

AUGÉ, prêtre (1), LE BARON DE MALET,
Direct^r du Collège Stanislas. A. M. COMTESSE D'HEUZÉ.

Le dimanche 24 (décembre), un jeune juif, âgé de 22 ans, et fils d'un rabbin, a été baptisé dans la chapelle du Collège Stanislas. La cérémonie a été faite par M. l'abbé Augé, supérieur de l'établissement. Les parrain et marraine étaient M. le baron de Mallet et M^{me} la comtesse Heuzé. Ce jeune homme, dont deux frères avaient déjà embrassé le christianisme, a été, comme eux, instruit par M. Drach, qui a un zèle admirable pour la conversion de ses compatriotes. Il a été

(1) Ne pas confondre M. Jean-Baptiste Augé, directeur de Stanislas, qui mourut en 1844, avec M. Jean-Baptiste-Armand Auger, associé de M. Bernard, qui admit M. Bertout dans son collège, rue du Bac, n° 88, et mourut en 1854. Dans la suite, M. Bertout, avant de recouvrer le Séminaire de la rue des Postes, réunit ses Séminaristes, rue Notre-Dame-des-Champs, n° 15 (1817-1824). Le Collège Stanislas était situé au 28 et au 30 de la même rue.

de plus éprouvé depuis six semaines dans la Communauté où il demeure, et sa conduite pendant tout ce temps, sa candeur, son courage, ne laissent aucun doute sur la sincérité de sa démarche. Il paraît même que ce jeune homme est appelé à l'état ecclésiastique, et il va commencer ses études dans ce but.

(*Ami de la Religion*. T. 50, p. 215, 1826.)

Quelques circonstances du Baptême du Vénérable et de son séjour à Stanislas.

de M. Froment de Champlagarde.

Tulle, 29 novembre 1877.

« Je l'ai vu baptiser le jour de la veille de Noël, au séminaire annexé au Collège Stanislas, que dirigeait alors mon bon oncle, M. l'abbé Froment. J'ai eu l'avantage de m'entretenir quelquefois avec ce bon P. Libermann, pendant qu'il était au Collège, et j'ai été le voir l'année suivante au Séminaire Saint-Sulpice plusieurs fois.

Tulle, 29 décembre 1877.

J'arrivais le samedi 23 décembre au Collège Stanislas et j'appris que le lendemain devait avoir lieu le baptême d'un juif.

Je me rendis au moment de la cérémonie à la chapelle du Séminaire annexé au Collège Stanislas (1) où l'on m'a dit

(1) M. Augé, fondateur du Collège Stanislas avec MM. Liautard et Froment, en 1804, se sépara de ces derniers en 1821, pour fonder, dans une partie des bâtiments mis à sa disposition, un Séminaire qui fut d'abord appelé Séminaire des Irlandais à cause du grand nombre d'Irlandais qui y furent reçus, avant qu'ils n'eussent été réunis au Séminaire actuel des Irlandais, à la rue Lhomond. En outre, M. Augé s'affilia aux Missionnaires de France, société de prêtres qui se destinaient aux Missions à l'intérieur sous la direction de M. Rauzan. Le P. Lœvenbruck et M. Legay en faisaient partie. En 1824, M. Liautard céda à M. Augé ses fonctions de Directeur de Stanislas, et M. Froment fut mis à la tête

que plus tard le célèbre Lacordaire commença le cours de ses prédications.

Les abbés du Séminaire, revêtus de leur surplis, récitèrent un psaume. M. Augé, directeur du Collège, revêtu de la chape blanche, fit la cérémonie. On le revêtit (le baptisé) d'une robe blanche; on se servit d'une aube que l'on avait fendue par le milieu.

Votre Révérend Père finit l'année scolastique au Séminaire Stanislas. Mgr de Quélen avait manifesté l'intention de ne vouloir au Séminaire de Stanislas que les abbés qui voudraient s'associer aux Missionnaires de France...

du P. F. Le Vasseur.

Notes sur le Collège Stanislas et le séjour qu'y a fait le Vénérable Libermann : 1^o En 1830, c'était une vaste propriété de plusieurs hectares. 2^o Le terrain, après M. l'abbé Augé, a été vendu et morcelé et les bâtiments aussi. 3^o Une petite portion du terrain sans bâtiment a été réservée pour le collège actuel qui est entièrement bâti à neuf. 4^o Il ne reste des anciens bâtiments que le pavillon du directeur où logeaient en 1833 et 1834 les élèves en chambre parmi lesquels se trouvait alors le P. F. Le Vasseur. Il y est resté deux ans environ. 5^o Les bâtiments où avait logé le P. Libermann ont été détruits.

6 avril 1877.

de l'abbé Aubry, du diocèse de Saint-Pierre (Martinique).

Je n'ai point vu le P. Libermann depuis 1826 ou 27. Je fis sa connaissance par circonstance. Je fréquentai à cette époque les cours de la Sorbonne et c'est là que je l'aperçus pour la première fois. Tout son extérieur me frappa. Il y venait sans doute de temps à autre pour se récréer un peu et il nous édifiait. Je puis assurer qu'il était déjà tel que Dom

du Séminaire qui fut réservé en 1827, aux futurs Missionnaires de France.

La partie du Collège Stanislas affectée au Séminaire a été détruite pour l'ouverture de la rue Bréa et le prolongement de la rue Vavin.

Pitra le dépeint dans le livre que je viens de lire. La meilleure preuve que j'en puisse donner, c'est que j'y ai reconnu mon jeune condisciple de 1827. Il avait déjà ce cachet de douceur et de modestie qu'il a toujours conservé et je n'ai pas encore oublié après un si long intervalle l'aménité de son sourire. Je l'ai toujours vu dans le calme et déjà je lui trouvais un extérieur angélique. A cette époque j'étais rempli de mauvais penchans et plein d'agitation, je le dis à ma honte; eh bien ! il me suffisait de causer quelques instans avec ce jeune converti pour me retirer tout paisible. Un jour, extrêmement contrarié, j'eus la pensée de m'adresser à lui pour trouver conseil et consolation; j'ai rejeté cette grâce et elle ne m'a pas été accordée depuis. Ce qui prouve surtout la vertu du jeune Libermann, c'est qu'elle était tout à fait en dehors de son caractère : il était évidemment fort vif par nature; et lorsque plus tard j'appris qu'il passait pour épileptique, je n'y pus croire et j'attribuai tout à une irritation des nerfs.

(Conversation notée par le P. C. Hubert, le 28 janvier 1858.)

de M. Drach.

I. La notice sur notre Bienheureux Libermann, insérée dans le *Dictionnaire des Ordres Religieux*, renferme certaines particularités inexactes. Par exemple, à la colonne 1731, je lis : « Il devint, par un enchaînement tout providentiel de circonstances, élève du Collège Stanislas, à Paris. Là, livré à mille perplexités au sujet de ses croyances religieuses, etc. »

Yékl, comme nous l'appelions, ses frères et moi, ne s'est jamais trouvé dans des conditions propres à entrer à titre d'élève dans un collège quelconque de l'Université. A l'époque où commencèrent ses perplexités, et qui donnèrent lieu à la correspondance hébraïque entre lui et moi sur ce sujet, il était étudiant talmudiste à l'Académie juive de Metz. Quand je l'invitai à venir au Séminaire du Collège Stanislas, grâce à l'offre charitable de l'abbé Augé, de pieuse mémoire, qui me remit même de quoi payer les frais de son voyage,

je voyais clairement dans les lettres de Jacques (1) Libermann que le Christ, notre adorable Sauveur, avait vaincu dans son cœur. Aussi arriva-t-il à Paris dans les meilleures dispositions.

A la même colonne, on dit simplement que Libermann entra au Séminaire Saint-Sulpice, moyennant une bourse accordée par Mgr de Quélen, b. m. (*bonæ memoriæ*). Le R. P. Pitra, p. 68 de la vie du R. P. Libermann, a évidemment oublié les détails que je lui avais donnés verbalement relativement au passage de votre fondateur du Séminaire du Collège Stanislas à celui de Saint-Sulpice.

Ce changement eut pour unique motif la délicatesse de conscience du néophyte qui était encore alors *quasi modo genitus*.

Il est tout à fait inexact de dire que *les mains paternelles de M. Augé et de M. Buquet se fussent jamais retirées*. Non, elles ne lui auraient jamais failli tant qu'il serait resté avec ces dignes ecclésiastiques.

Mais voici une circonstance qu'il est bon de rappeler et de ne pas laisser tomber dans l'oubli. Au sortir des fonts baptismaux, le pieux néophyte promit au Seigneur de se consacrer à son service dans le ministère sacerdotal, et il resta au Séminaire de la maison, dirigé par M. l'abbé Froment. Peu de temps après, Mgr l'Archevêque ordonna que ce Séminaire ne reçut que les élèves qui se destineraient aux Missions. L'abbé Libermann me dit alors : « Ma conscience ne me permet pas de continuer à rester dans cette maison; car si je suis décidé à prendre les Ordres Sacrés, je ne puis pas savoir si Dieu me donne la vocation de Missionnaire. »

Je rapporte simplement le sens de ce qu'il me dit; car si je ne saurais garantir que ce fussent là ses propres paroles.

J'allai rendre compte de ce scrupule à Mgr de Quélen dans la pensée qu'il l'autoriserait à réster. Mais le saint Archevêque prit une décision différente : « Eh bien ! daigna-t-il me répondre, nous le mettrons à Saint-Sulpice et nous lui donnerons une bourse entière. »

Voilà comment se sont passées les choses. Je ne pensais

(1) M. Drach continua d'appeler son ami de son nom juif, Jacob, Jacobus, Jacques.

même pas à demander une place et une bourse. Monseigneur accorda l'une et l'autre *molu proprio*.

Je profite de cette occasion pour recommander au charitable souvenir de la sainte Congrégation, les bienfaitrices de son fondateur et dont la plupart *præcesserunt nos cum signo fidei*.

La bourse du Séminaire ne pourvoyant pas aux frais d'entretien, des dames pieuses, à la tête desquelles était feue M^{me} Bernard Mertian, marraine de deux de mes enfants, formèrent entre elles une société pour l'œuvre de l'entretien de notre séminariste.

Mois de mai 3, 59.

APPENDICE

Il ne sera pas inutile de citer ici une lettre du Vénérable Père à son frère sur la conversion miraculeuse du jeune Marie-Alphonse Ratisbonne. Elle éclairera le cas de Jacob Libermann.

A La Neuville, 6 juillet 1842.

TRÈS CHER FRÈRE,

... La conversion du jeune M. Ratisbonne est certaine et solide. Ce qu'il dit de sa vision est très conforme à toutes les règles et à tout ce qui arrive ordinairement dans les grâces extraordinaires. Les effets que cette grâce a produits sur lui donnent une grande certitude qu'elle était réelle. Ce bon jeune homme fut complètement changé : ce n'est plus le même homme. Ce qui manifeste surtout ce changement, c'est la simplicité, la défiance de lui-même et une humilité véritable qu'on voit dans toute sa conduite. Nous savons ce que c'est qu'un juif riche et irréligieux. La simplicité et la défiance de soi-même ne sont pas ses vertus dominantes. M. Ratisbonne n'aurait pas été capable de feindre si bien ces vertus, car il ne pouvait naturellement en avoir seulement une idée tant soit peu exacte. Il n'y a que la grâce de Dieu qui ait pu donner ces vertus par infusion, ce qui arrive ordinairement dans ces grâces extraordinaires. S'il a écrit son histoire, ce n'est pas par vanité, mais précisément par suite de cette simplicité. Plusieurs prêtres respectables ont voulu qu'il le fit, et c'est par docilité qu'il le fit quoique avec répugnance; aussi il ne dit presque rien de la grande grâce de l'apparition. Cette notice, il a été obligé de la montrer à trois personnes pour la faire corriger, de manière que s'il s'y trouvait quelque chose qui parût moins conforme aux règles de l'humilité, cela ne tient pas à lui. Il s'est laissé conduire en cela comme un enfant. Cette

simplicité et cette docilité l'exposaient même à de très grands dangers. Tout le faubourg Saint-Germain voulait le voir, et il se laissait mener d'abord comme un petit enfant quoique dégoûté de voir ainsi le monde; mais au bout de très peu de temps, il s'en aperçut et se retira. Je sais toutes ces particularités par un bon prêtre avec qui je correspondais souvent à ce sujet, car j'étais inquiet de tout ce qu'on lui faisait faire. Je connais ce que c'est qu'un jeune israélite converti et la vanité si profondément enracinée dans leur cœur. Je craignais que ce bon jeune homme ne perdît une grande partie des fruits de la grâce qui lui avait été faite. J'ai fait des démarches pour le voir, afin de lui ouvrir les yeux là-dessus. Malheureusement, celui que j'avais chargé de faire ces démarches s'y était mal pris, et j'ai soupçonné que les personnes qui l'entourent n'aient cru que je voulais l'attirer dans ma petite société (ce qui n'était jamais entré dans ma pensée).

Signé : F. LIBERMANN, prêtre

CONVERSION DU VÉNÉRABLE PÈRE

COMPLÉMENTS.

Souvenirs de Saint-Sulpice.

Après avoir entendu les témoins immédiats des faits, nous ranscrivons quelques souvenirs, recueillis à Saint-Sulpice de la bouche même du Vénérable, et qui ajoutent aux pages précédentes des détails intéressants. Par malheur, les anciens condisciples de M. Libermann ont songé bien tard à fixer ces souvenirs; ils l'ont fait quand on les en a priés, c'est-à-dire après la mort du Serviteur de Dieu, ou même, lors des procès de Béatification; on ne s'étonnera pas qu'il s'y soit glissé des inexactitudes, peut-être des erreurs. Mais tel qu'il est, cet écho des conversations de Saint-Sulpice vaut la peine d'être retenu, ne serait-ce que pour nous reproduire l'idée qu'on se faisait au Séminaire du *petit juif converti qui parlait si bien du bon Dieu*.

Le P. Leblanc, S. J., qui fut condisciple du Vénérable à Saint-Sulpice, de 1828 à 1830, raconte les menus faits suivants, dans une lettre du 18 octobre 1876, que nous citerons encore plus loin :

Il nous raconta (il s'agit de M. Libermann), lorsque nous lui fîmes des questions sur le Judaïsme, qu'il avait été dégoûté et scandalisé des prescriptions ridicules ajoutées par les rabbins à la loi de Moïse et des pénitences incroyables qu'ils infligeaient quelquefois pour des bagatelles. Ainsi, un pauvre ouvrier de Saverne vint un jour s'accuser d'avoir, par impatience, tué un jour de sabbat une petite bestiole, une puce, qui le piquait très fort. Après une sévère réprimande, le rabbin (c'était son propre père) condamna l'homme à jeûner pendant trente jours au pain et à l'eau. Lui-même l'a entendu.

Il nous raconta aussi que, lorsqu'il commença à avoir des doutes sur certains passages de l'Ancien Testament, en faveur du Messie reconnu par les chrétiens, son père se montra

fort mécontent des questions qu'il lui faisait et lui dit qu'il ne fallait pas examiner ces sortes de choses, qu'il fallait croire ce qu'on lui enseignait, et qu'agir autrement était un orgueil répréhensible.

Dom Salier, chartreux, qui suivit les cours de Saint-Sulpice en 1829 et 1830, a rassemblé ses souvenirs sur le Vénérable Père dans un écrit qu'il confia en 1860 au T. R. P. Schwindenhammer. Sur la conversion du Serviteur de Dieu il a ces lignes dont on a fait grand état, bien qu'elles contiennent quelques confusions :

Ce ne fut que longtemps après que nous nous fûmes connus qu'il m'avoua ingénument qu'il était fils d'un rabbin. Voici à peu près comme il me raconta sa conversion : « Mon père me faisait étudier l'Écriture sainte, et je l'étudiai avec grand plaisir, et il me semblait la comprendre facilement. J'avais un frère qui était parti de chez nous juif comme moi et était venu en France. Je lui écrivis : « J'étudie l'Écriture sainte et je « trouve un grand bonheur à cette étude, mais il me semble « comprendre que le Messie doit être arrivé. » En écrivant cela à mon frère, je pensais qu'il était encore juif; mais il me répondit : « Oui, certainement le Messie est arrivé; je ne suis « plus israélite, je suis catholique. Tâche de venir en France, « tu seras reçu à Paris, à tel endroit. » Je fis ce que je pus pour persuader mon père et pour recevoir sa bénédiction; mais il me maudit : et je fus obligé de partir comme un ennemi de ma maison. »

Il m'a bien raconté une ou deux grâces remarquables qu'il reçut de la Très Sainte Vierge, durant ce voyage. Mais j'ai entièrement oublié par quelle protection de cette bonne Mère il arriva et fut reçu à Stanislas et ensuite à Saint-Sulpice.

De ce témoignage, nous ne garderons qu'un détail, c'est qu'il vint à Paris attiré par son frère Félix, soit pour le combattre, soit pour le suivre, et qu'il fut question de Félix dans les entretiens de Jacob et de son père. Il semble bien que dom Salier transpose cette malédiction du rabbin à l'adresse de son fils de l'époque où le vieil israélite connut la conversion de ce dernier à celle où le jeune homme conçut la première idée d'abandonner la religion talmudique.

M. Grillard, professeur au Grand Séminaire de Luçon, répon-

dit le 16 novembre 1857 à une demande de renseignements que lui adressait le R. P. Delaplace, secrétaire général.

... Je sais qu'on a déjà publié une vie de votre saint Fondateur; je ne l'ai pas lue. Votre digne Supérieur me dit à La Rochelle qu'elle était bien incomplète et avait été faite trop rapidement. Il est à désirer qu'on en publie une autre qui le fasse mieux connaître. Qu'on ne craigne pas d'entrer dans les petits détails; c'est là que les saints se montrent.

M. Libermann nous a raconté souvent l'histoire de ses premières années, comment il se convertit vers l'âge de 20 ans, les efforts que fit son père pour y mettre obstacle, ce que fit M. Libermann pour tâcher d'ouvrir les yeux à son père. Je pense que tout cela est connu. On n'aura pas oublié non plus ce petit trait. Quand un de ses frères récemment converti au catholicisme vint le voir au Séminaire de Saint-Sulpice, il le conduisit à l'église Notre-Dame de Paris. Et là, après avoir prié ensemble pendant quelque temps, sortis à la porte de l'église, ils s'embrassèrent en pleurant, et le saint jeune homme dit à son frère, en le tenant embrassé : « Ce n'est que là que je te connaîtrai; si tu venais à abandonner ta religion, souviens-toi que je ne te connaîtrais plus. »

Je vous demande pardon, je m'arrête; je sens que j'aurais bien des choses à dire, si je voulais dire tout ce que j'ai vu d'admirable dans votre saint Instituteur ou ce que j'en ai entendu dire. Mais tant d'autres l'ont vu aussi bien que moi et vous le diront mieux que moi.

Alléché par ces sous-entendus, le P. Delaplace insista pour obtenir quelques nouveaux traits de la vie du Vénérable; en voici quelques-uns concernant sa conversion, recueillis dans une lettre du 12 février 1858.

Je désirerais bien avoir d'autres détails à vous donner sur votre Vénéré Père. Mais je vous ai déjà dit tout ce que j'en savais à peu près ou ce que ma mémoire m'en rappelait : ce qui se borne à quelques impressions générales. La gloire de M. Libermann, aussi bien que sa grâce, venait plutôt du dedans que du dehors. A l'extérieur, c'était une conduite simple et qui n'avait rien de bien extraordinaire, toujours modeste, posée, sans gêne et sans contrainte toutefois; mais Dieu seul

sait tout ce qu'il y avait de zèle et d'ardeur pour sa gloire dans cette âme d'élite. Lui-même nous raconta un soir, comme nous étions deux ou trois à nous promener avec lui, comment il s'était donné tout de bon à Dieu dès son entrée au Séminaire de Saint-Sulpice. C'était pour notre édification qu'il nous racontait ces choses et pour nous engager à l'imiter; d'ailleurs il y mêlait bien des traits qui n'étaient pas à sa louange.

Il nous raconta dans cet entretien les principaux détails de sa conversion. Je ne vous ai pas dit ces choses dans ma première lettre, parce que j'ai pensé que vous les connaissiez déjà. Voici pourtant en substance cet entretien. Son père, rabbin zélé (et qu'il pensait être de bonne foi), l'avait appliqué dès sa plus tendre enfance, dès quatre à cinq ans, à l'étude de l'hébreu, commençant dès lors à lui faire lire le Talmud. (C'est sans doute dans cette étude trop soutenue et trop appliquée qu'il avait pris le germe de cette maladie qui l'éloigna si longtemps des ordres sacrés et dont il a été, je crois, guéri miraculeusement depuis, l'épilepsie; du reste, il en tombait bien rarement.)

Dans le Talmud il avait vu qu'il était permis de voler les chrétiens; aussi, un jour, allant échanger, tout jeune encore, de la monnaie chez une femme chrétienne, celle-ci se trompa de deux sous, et l'enfant se garda bien de l'avertir de son erreur.

Un autre jour, il nous dit que, rencontrant une procession de catholiques, il entra dans l'église comme par nécessité, mais il n'avait encore aucune idée de conversion.

Vers l'âge de 15 à 16 ans environ, son père l'envoya voyager, j'ignore pour quel motif, peut-être pour achever ses études à Metz, si je m'en souviens bien. Il devait trouver un juif à qui on l'avait adressé; mais celui-ci le reçut assez durement, tandis que le même jour il fit connaissance avec un jeune homme poli et très prévenant qui lui donna à lire des livres incrédules, ceux de J.-J. Rousseau, etc. Cette lecture, jointe à l'accueil si peu gracieux d'une part, si bienveillant de l'autre, lui fit concevoir des préventions contre la religion juive et du goût pour les idées nouvelles.

Il fut quelque temps à peu près incrédule. Cependant, quelqu'un lui procura en ce temps un *Nouveau Testament*, et il se mit à lire l'Évangile. Cette lecture lui plaisait, mais il était loin encore d'être chrétien. Combien de temps s'était-il

écoulé depuis sa sortie de la maison paternelle? Je l'ignore, et j'ignore aussi comment son père vint à apprendre que son fils chancelait dans la religion juive; mais il le rappela et, pour s'assurer si ce qu'on lui avait dit était vrai, il lui fit à son retour subir un examen assez sérieux sur plusieurs points de la Bible ou plutôt du Talmud. La Providence voulut que le jeune homme satisfît à toutes les demandes, en sorte que le père, dans la joie de son âme, fit venir de suite une bouteille de bon vin pour la boire avec son fils en réjouissance.

Cependant, le jeune Libermann avait emporté secrètement le livre du Nouveau Testament, autant que je puis me rappeler, et il continuait à en lire quelque chose à l'insu du père. Celui-ci, satisfait des réponses de son fils, ne s'opposa pas à ce qu'il fit un nouveau voyage. De retour à Metz, ou dans une autre ville, quelqu'un lui offrit une place à Paris, mais dans une maison catholique et où il faudrait se faire chrétien. La pensée de trouver une place avantageuse et l'espèce d'incrédulité où était tombé M. Libermann lui fit goûter cette proposition. Cependant, arrivé à Paris, on lui parla sérieusement de conversion, et lui-même commença à y songer dans des vues plus surnaturelles.

Je crois que c'est au Collège Stanislas, dirigé alors par un ecclésiastique nommé M. Augé, que le jeune homme entra en retraite pour se préparer à son abjuration. Le Nouveau Testament fut l'une des principales lectures qu'on lui conseilla. Là, sous l'impression de la grâce, il nous dit qu'arrivé à l'endroit où il est parlé de la Consécration (c'était l'Évangile de saint Jean; était-ce à l'endroit de la dernière Cène? je l'ignore; il ne s'expliqua point là-dessus, et nul de nous ne lui en demanda davantage); arrivé donc à ce passage si mystérieux, il crut tout d'un coup et sans difficulté à la présence réelle de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie. Ainsi, Dieu prenait soin de l'instruire lui-même.

Il ne nous dit point ce qui se passa en lui dans le moment de son abjuration; mais dès cette année, chose extraordinaire, son directeur, qui était, je pense, M. Augé, lui permit la sainte Communion jusqu'à trois et quatre fois la semaine, sans doute pour donner à Celui qui avait pris soin de l'éclairer lui-même le moyen de se communiquer plus abondamment à cette âme d'élite.

Néanmoins, M. Libermann n'était pas content de cette année passée à Stanislas; il se reprochait beaucoup de froideur et d'infidélité à la grâce. L'année suivante, il entra au Grand Séminaire de Saint-Sulpice; là il se lia tout d'abord avec quelques jeunes gens pieux, avec lesquels il s'appliqua tout de bon à l'œuvre de sa sanctification. C'est aussi au Séminaire de Saint-Sulpice qu'il reçut une lettre foudroyante de son père qui lui reprochait son apostasie. Après en avoir délibéré devant Dieu, il répondit par une longue lettre des plus motivées et des plus touchantes, dans laquelle il lui expliquait au long les raisons qui avaient déterminé son changement, les preuves évidentes qui établissent la divinité du christianisme, et l'engageait lui-même avec ceux de sa famille à suivre son exemple.

M. Libermann ne reçut point de réponse à sa lettre, et il a eu la douleur de voir mourir son père dans le Judaïsme; quant à ses frères, un s'était converti avant lui, un autre le suivit, je crois, d'assez près; le plus jeune fut baptisé quand j'étais moi-même à Issy, c'est-à-dire en 1835 ou 1836. Quant à ses sœurs, au nombre de deux ou trois, elles ont persévéré, il me semble, dans le Judaïsme.

Voilà les détails que je puis donner comme très authentiques et comme les tenant de la bouche même de votre Vénéré Père. Quant aux circonstances précises de temps et de lieu que j'ai mentionnées dans ce récit, je ne puis cependant les garantir également.

On voit combien le récit de 1836 recueilli par M. Grillard a d'affinités avec le récit de 1850 rapporté par M. Gamon. Mais entre l'un et l'autre on remarque aussi de sensibles différences. Le P. Delaplace voulut expliquer ces désaccords quand commença le Procès de l'Ordinaire, et le 30 juillet 1869 il posa à M. Grillard cinq questions, auxquelles fut donnée réponse le 20 août suivant.

Voici ces questions et réponses :

1^o Q. — D'après votre récit, le P. Libermann, rappelé de Metz par son père, soumis à un sévère examen, mais sorti triomphant par une assistance spéciale du Ciel, eut *la permission d'y retourner*, et ce fut de Metz qu'il se rendit à Paris, à l'insu de son père.

D'après le récit de M. Gamon, qui s'était fait raconter par notre vénéré Fondateur sa conversion, le P. Libermann, rappelé effectivement de Metz par son père, aurait obtenu de celui-ci la permission de se rendre à Paris, après le succès remarquable de son examen.

Je suis porté à croire que votre récit est le véritable. Car, de son côté, Dom Jean Salier (chartreux), aussi condisciple du Vénéré Père, a écrit qu'il n'avait pu obtenir de son père la permission de se rendre à Paris. Il prête ces paroles au Vénéré Père : « Je fis ce que je pus pour persuader mon père (quant à ce voyage à Paris) et pour recevoir sa bénédiction; mais il me maudit, et je fus obligé de partir comme un ennemi de ma maison. »

Autre preuve. Comment le P. Libermann aurait-il même pu obtenir de son père le rabbin la permission de venir à Paris? Car ce n'était pas pour continuer ses études talmudiques et devenir rabbin, selon le vœu de son père; et il n'eût pas voulu faire accroire cela à son père, lorsque cela n'était pas.

Veillez en rafraichissant vos souvenirs me dire ce que vous pensez finalement sur ce premier point de difficulté.

R. — Je crois que le premier récit est le plus vrai. Je ne comprends pas cependant cette *malédiction* rapportée par le P. Dom Salier, après la satisfaction que le père avait témoignée à son fils après l'examen qu'il lui avait fait subir, satisfaction qui avait porté le père à aller chercher à la cave une bouteille de bon vin, pour boire un coup avec lui en signe de réjouissance.

Je crois donc que le P. Libermann est retourné à Metz, mais pour peu de temps (1).

2^o Q. — D'après certains documents, le P. Libermann se serait rendu à Paris à peu près uniquement pour s'instruire sur la véritable religion. Selon votre récit, il se proposait d'occuper une certaine place où il pourrait travailler, avoir quelques avantages, mais pour l'obtention de laquelle il fallait être chrétien. Une fois arrivé là, ses protecteurs s'occu-

(1) Nous le pensons aussi. Il n'en reste pas moins certain que Jacob Libermann obtint de son père la permission d'aller à Paris puisque son père lui remit une lettre de recommandation pour le rabbin Deutz qui habitait Paris (cf. p. 65).

pèrent surtout de sa conversion, comme but et non comme moyen.

Votre récit ici encore me paraît plus vraisemblable. Car un assez mauvais drôle (1) qui lui donna quelques leçons de latin et de grec à Metz et que le vénéré Père alla remercier à pied à Lunéville (où il était passé), avant de partir pour Paris, n'a pas craint de dire qu'il s'était converti pour se faire une position à Paris. Le P. Libermann lui avait sans doute dit que des amis lui avaient procuré une place à Paris, sans lui parler de la question religieuse. De cette façon, tout cela s'explique. Encore un mot de réponse là-dessus, s'il vous plaît.

R. — Je ne crois pas que le P. Libermann se soit rendu à Paris uniquement pour s'instruire de la religion : il était passé, vous le savez, par un état de scepticisme et d'incrédulité, par suite de ses rapports avec un ami incrédule de Metz. Et, bien qu'il lût déjà l'Évangile, il me semble, il n'envisageait encore la religion chrétienne que comme un moyen d'arriver à une place. En un mot, je crois être sûr que mon récit est le vrai (2). Cependant, je pourrais me tromper. Je n'ai entendu le récit de la vie du bon Père qu'une seule fois, un soir, dans une allée près de Notre-Dame de Toute Grâce. Il nous fit le récit détaillé de sa vie et de sa conversion, et de cela il y a trente-quatre à trente-cinq ans !

3^o Q. — Avez-vous entendu dire à notre Vénéré Père qu'étant encore enfant il avait été fort intrigué par la prophétie de Daniel (les soixante-dix Semaines) et que son père

(1) Il s'agit ici de M. Titescher, qui paraît n'avoir pas eu mauvaise réputation dans le diocèse de Nancy. Une lettre de M. Le Bègue de Girmont, chanoine honoraire de ce diocèse, s'exprime ainsi au sujet de ce professeur du Vénérable : « Je chercherai un Monsieur qui autrefois à Lunéville l'a connu (M. Libermann) particulièrement, afin de vous enrichir de nouveaux témoignages. Quand j'étais à Saint-Sulpice en 1828-29 avec M. Libermann, il me prit en affection particulière à cause du voisinage de nos deux contrées, l'Alsace et la Lorraine, et à cause de M. Titescher, professeur, qu'il avait connu à Metz ou à Lunéville » (*Lettre du 21 septembre 1869.*)

(2) On peut accepter ces conclusions de M. Grillard. Jacob Libermann venait à Paris décidé, semble-t-il, à ne pas poursuivre la carrière de rabbin. Qu'il se convertit ou non, il lui fallait une place pour vivre. Par ailleurs, dans sa lettre à son frère (cf. p. 54), il se montre indifférent en fait de religion.

lui avait répondu : « De quelque manière qu'on explique ce passage, le Messie n'est pas arrivé ! » réponse qui lui avait toujours laissé du louche. Le Vénéré Père aurait raconté cela à quelqu'un.

R. — Non (1).

4^o Q. — D'après Dom Salier (déjà cité), ayant lu et relu la Bible, il crut comprendre que le Messie était arrivé, avant même d'aller à Paris. Le Vénéré Père vous a-t-il parlé dans ce sens? Je suis plus porté à croire, d'après l'ensemble des autres pièces, qu'il avait conservé de grandes perplexités à cet égard, n'y voyant aucunement clair, jusqu'à ce qu'il fût éclairé subitement après une prière fervente au Collège Stanislas.

R. — Aucun souvenir, ou plutôt *non*.

5^o Q. — Êtes-vous moralement certain que le Nouveau Testament lui fut mis entre les mains par ses maîtres, dans cette maison, et non pas seulement l'*Histoire de la Religion et de l'Église* par Lhomond; et que c'est dans le Nouveau Testament et dans l'Évangile de saint Jean, selon que vous l'avez marqué dans vos notes, et non dans Lhomond, qu'il lut le passage relatif à la Consécration, mystère auquel il crut sans peine?

R. — Je ne puis dire si c'est en lisant le Nouveau Testament ou l'*Histoire de Lhomond* qu'il crut sans difficulté à la Présence réelle. J'ai pu facilement confondre; ce dont je crois être sûr, c'est qu'il avait commencé à lire l'Évangile étant déjà à Metz.

M. Hippolyte Vernhet, curé de Vensac, près Villefranche-de-Rouergue (Aveyron), qui connut le Vénérable en 1833, l'a entendu rapporter quelques traits dont il est difficile de préciser la portée.

Il me raconta, dit-il, l'histoire de sa vie. Il était fils du rabbin de Saverne; son père l'avait envoyé à Paris, voulant faire de lui un rabbin ou du moins un juif savant. Là il se trouva côte à côte dans une même pension avec de jeunes

(1) Le P. Delaplace croit à cet épisode, car il le raconte comme authentique dans sa déposition au Procès de l'Ordinaire.

étudiants en droit qui n'avaient du catholique que le nom; néanmoins, ils embarrassaient souvent le jeune juif avec les arguments des catholiques contre la religion juive; d'un autre côté, la conduite peu digne de ces jeunes gens ne pouvait guère lui inspirer de l'amour pour le catholicisme. Le doute dans l'âme du jeune Libermann fut la conséquence naturelle de cette alternative : il n'était pas catholique, mais il n'était plus juif. L'hôtesse s'aperçut de l'inquiétude de M. Libermann; elle le questionna et elle sut bientôt tout. M. Libermann lui promit d'aller faire une visite à son confesseur, M. l'abbé Dupanloup; ce fut là le commencement de son retour à Dieu. Bientôt il fut jugé digne du baptême, et, le jour arrivé, la cérémonie se fit avec la plus grande pompe.

Je lui demandai quels avaient été ses sentiments pendant la cérémonie du baptême; et, avec un accent qui semblait lui rappeler un souvenir bien cher à son cœur : « Ah ! me dit-il naïvement, vous dire ce que j'ai senti en ce moment solennel me serait chose impossible. Quand l'eau sainte coula sur mon front, il me semblait que j'étais au milieu d'un immense globe de feu; je ne vivais plus de la vie naturelle; je ne voyais plus rien, je n'entendais plus rien de ce qui se passait autour de moi; il se passait en moi des choses impossibles à décrire; cela dura pendant une partie de la cérémonie.

En adressant ce récit, M. Vernhet l'accompagnait d'un commentaire, le 17 novembre 1876 :

Envoyé à Paris par son père pour y pousser ses études. Cette circonstance pourrait n'être pas tout à fait juste. Vous concevez que dans une courte promenade, dans une conversation rapide, M. Libermann n'avait pas la prétention de me faire toute l'histoire chronologique et géographique de sa vie; il ne faisait qu'effleurer les faits; il pouvait passer de Metz à Paris, revenir de Paris à Metz, sans m'avertir de ces transitions. Du reste, après mûre réflexion, je doute qu'il m'ait dit avoir été envoyé à Paris par son père; je ne sais même pas s'il y serait allé malgré lui.

Quoi qu'il en soit de cette circonstance, la rencontre de jeunes incrédules (soit étudiants en droit ou en médecine ou autres, peu importe) est certaine. Je me rappelle fort bien

qu'ils travaillaient beaucoup à le démoraliser, à l'entraîner dans leurs dissolutions, mais qu'il avait une telle idée de la divinité de la loi mosaïque que rien au monde ne l'aurait pu vaincre. Alors, ces jeunes gens qui jusque-là n'en voulaient qu'à ses mœurs se ravisèrent et eurent recours aux arguments que fait valoir le christianisme contre le judaïsme. Ces arguments le troublèrent si fort qu'il devenait presque sceptique... Cette lutte intérieure rendait son récit très intéressant. Ses conférences avec M. Dupanloup n'étaient pas moins intéressantes. Je ne répondrais pas que les impies avec qui il s'était lié fussent pensionnaires chez l'hôtesse en question. M. Libermann ne pouvait qu'être alors à Paris, puisque celle-ci lui proposa d'aller trouver son confesseur.

Du reste, puisque M. Dupanloup vit encore, il serait facile d'avoir auprès de lui des éclaircissements. Se souvient-il du jeune Libermann, de son hôtesse, de ces conférences?

Quant au baptême, il avait eu lieu en grande cérémonie, et on lui donna un parrain et une marraine de haute condition. Moi, j'avais cru que le baptême avait été administré à Notre-Dame ou dans quelque grande église de Paris; n'importe! M. Libermann peut voir même au Collège Stanislas une pompe relative, un entourage brillant, et son humilité peut lui laisser croire qu'un préfet de la Seine, v. g., et une comtesse, comme il y en a tant à Paris, étaient de grands personnages.

Quant à l'espèce d'extase qu'il éprouva au moment du baptême je n'ai jamais pu l'oublier. Depuis 43 ans, je l'ai racontée en bien des endroits, ce qui m'a empêché de l'oublier et je l'attesterais avec serment au besoin.

Ces rapports du Vénérable avec Mgr Dupanloup ne sont pas à retenir. A la réception de la lettre ci-dessus, adressée à un élève du Séminaire français de Rome, le P. Eschbach, supérieur, écrivit à l'évêque d'Orléans, qui répondit ces simples mots, le 24 novembre 1876 : « Je n'ai qu'un souvenir confus de mes entretiens avec M. Libermann, en sorte que ne je peux rien vous en dire. »

En 1826, l'abbé Dupanloup, prêtre depuis 1825, était vicaire à la Madeleine, où ses catéchismes lui donnèrent une grande notoriété.

M. Gauffreteau, plus tard curé-archiprêtre de Saint-Martial à Montmorillon, condisciple du Vénérable dès la première

année passée par celui-ci à Saint-Sulpice, nous a conservé un détail qu'aucun autre n'a noté.

Je rappellerai pourtant un fait qui sans doute vous est bien connu et qu'il nous racontait un soir à trois ou quatre condisciples et à moi; je ne me souviens plus de leurs noms aujourd'hui. En nous parlant de son baptême et des exorcismes, il nous dit qu'il avait senti physiquement sa délivrance de l'Esprit de ténèbres et qu'au moment de cette délivrance il avait été violemment agité. A cet endroit de son récit, il éprouva une émotion fort sensible, qui se communiqua à nous comme une étincelle électrique et nous impressionna vivement. (*Lettre du 29 octobre 1857.*)

Sur la peine que causait au Vénérable l'obstination dans l'erreur de son père et de ses autres proches, nous avons le témoignage de **M. l'abbé Michel**, curé de Saint-Just-Malmont (diocèse du Puy), qui passa à Saint-Sulpice avant 1830.

Monsieur le Supérieur, j'ai eu l'honneur de m'entretenir dernièrement avec un de vos Pères sur le compte du regretté P. Libermann, fondateur de votre Congrégation, que j'avais eu le bonheur de connaître au Séminaire de Saint-Sulpice à Paris. J'eus même avec cet homme de Dieu des rapports assez intimes. L'ayant aperçu plusieurs fois versant des larmes pendant l'oraison, je me permis de lui demander la cause de cette grande tristesse. Il m'avoua qu'il avait appartenu à la religion juive, que ses parents pour la plupart étaient encore dans l'erreur et que la pensée qu'ils étaient dans la voie de la perdition l'affligeait profondément, que ses prières et ses larmes devant Dieu tendaient à les arracher à l'erreur. Il voulut bien recommander à mes faibles prières leur conversion. C'était là, disait-il, la seule consolation qu'il demandait au Ciel avant de mourir.

La Révolution de Juillet nous sépara; mais pendant tout le temps que nous sommes restés ensemble, j'ai été édifié par sa piété, sa régularité, sa modestie exemplaire et sa charité à l'égard de ses confrères et condisciples. Il était regardé généralement comme un saint, et moi-même je le vénérerais comme tel.

A M. l'abbé Perrée de Marseille, qui fut très lié avec notre

Vénéralable Père, et que nous citerons souvent dans ces *Notes*, nous empruntons le très bref récit de deux incidents, l'un sur la première rencontre de M. Liebermann, vicaire général de Strasbourg, et le frère aîné du Vénéralable, l'autre sur les causes du voyage de Jacob à Paris en 1826.

Voici ce que j'ai ouï dire au sujet de sa conversion et de sa vocation. Je tiens de lui-même qu'un événement tout providentiel avait apporté la connaissance de Jésus-Christ dans sa famille. Un Allemand arrivait à Strasbourg avec des lettres de recommandation et des commissions pour M. le Grand Vicaire Liebermann, auteur d'un livre de théologie bien connu. De faux renseignements conduisent ce brave homme chez le rabbin (1), où il est poliment reçu et où, reconnaissant la méprise, on s'empresse de le conduire chez le Grand Vicaire; de là, visite de remerciement et échange de politesse de la part de ce dernier, relations établies, discussions religieuses et finalement conversion franche et parfaite du fils aîné.

D'autres m'ont dit que le rabbin, plein de confiance dans le zèle et le savoir de celui qu'il destinait à lui succéder dans sa charge et qui donnait à ses coreligionnaires les plus belles espérances, l'envoya à Paris, où le néophyte (2) s'était fait baptiser pour ébranler ses convictions et que là notre M. Liebermann, dont l'esprit était très juste et le cœur très droit, s'apercevant que les raisons de son frère n'étaient pas si légères, s'enferma dans une maison chrétienne, le collège que dirigeait, je crois, l'excellent abbé Augé, Stanislas, où, en moins d'un mois, la lecture, la réflexion et les entretiens produisirent dans son cœur cette foi vive que nous avons si souvent admirée. Ses premières occupations le conduisirent au Séminaire d'autant plus naturellement que la maison paternelle lui était à tout jamais fermée. (*Lettre du 9 juillet 1853.*)

(1) Il faut lire le *médecin*, car il s'agit ici du Dr Samson Liebermann, qui habitait Strasbourg, tandis que le père, le rabbin vivait à Saverne. Ce qui est dit par M. Perrée de cette première rencontre ne contredit pas ce que raconte le docteur (cf. p. 40) : Mgr Tharin a pu adresser Samson à un prêtre déjà connu de celui-ci.

(2) Dans l'esprit de M. Perrée, le néophyte serait Samson, il y a là erreur. Samson s'est converti à Strasbourg; c'est Félix qui a été baptisé à Paris à Pâques 1826. Jacob avoue (cf. p. 65) avoir été bien touché du bonheur dont jouissait Félix après sa conversion.

L'abondance des documents que nous avons publiés sur la Conversion du Vénérable nous fait un devoir de présenter ici la suite des faits dans l'ordre où ils se sont accomplis et en négligeant les détails qui offriraient peu d'importance ou qui ne seraient pas assez solidement établis.

* * *

Tant que Jacob Libermann vécut à Saverne, sous la direction de son père le rabbin, il resta fort attaché à sa religion. L'exemple de son frère aîné, qui avait abandonné les pratiques talmudiques longtemps avant de recevoir le baptême, ne l'émut aucunement. Au contraire, l'infidélité du docteur fortifia l'élève rabbin dans sa foi judaïque; l'esprit du jeune homme, déjà porté à la raideur par la conviction de la supériorité de sa croyance, resta inaccessible au doute, tant que des raisons d'un autre ordre, de celles que la raison ne conçoit pas, n'eurent pas affaibli sa confiance en ses dogmes. Notons pourtant une confiance de notre Vénérable Père à un condisciple de Saint-Sulpice, M. Leblanc, plus tard jésuite : déjà à Saverne Jacob Libermann aurait été déconcerté par la sévérité des rabbins; on a en outre raconté que certaines explications des difficultés de la Bible par son père lui auraient paru insuffisantes.

Vers la fin de l'été 1824, il fut envoyé à Metz pour parfaire ses études rabbiniques : il était âgé de vingt-deux ans. Il était pauvre, il voyageait à pied, il comptait à Metz sur la charité d'un rabbin en renom, l'obligé du vieux rabbin de Saverne. Il fut éconduit. Ce rebut, contrastant avec la large hospitalité que pratiquait son père à l'égard de tous les malheureux et qui, à ses yeux¹ faisait partie intégrante de sa religion, diminua dans son esprit le prestige de cette religion. Elle n'était donc pas si haute et si grande qu'il l'avait cru ! Les privations journalières qui s'ensuivirent pour lui ancrèrent peu à peu en son âme ce discrédit de sa foi première.

Mais quels étaient les secrets projets de ce jeune homme, échappé enfin à la surveillance rigide de son père? Comme beaucoup de ses condisciples, il éprouvait le besoin d'une éducation plus large, l'éducation de tous ces jeunes gens, chrétiens ou incroyants, qu'il coudoyait chaque jour et au regard de qui il devait vivre. Son père poussait le rigorisme en cette matière jusqu'à ne savoir écrire ni le français, ni l'allemand, écrire en caractères hébraïques lui suffisait : on comprend que les jeunes gens, suivant l'esprit du siècle, aient voulu briser ce moule étroit.

Jacob pensa donc à apprendre le français, le latin et même le grec et se procura d'un professeur, un laïque, M. Titescher, qui lui donna gratuitement des leçons. Remarquons que notre élève rabbin n'a pas l'intention en apprenant le latin de se rendre capable de lire par lui-même les livres sacrés d'une religion abhorrée; aucune curiosité chez lui de connaître le Nou-

veau Testament : après quinze mois d'étude, il n'aura d'autre désir que de fréquenter Virgile et Cicéron.

L'étude du français et du latin, si indifférente qu'il la jugeât au point de vue religieux, lui valut une nouvelle déception : un second rabbin, à qui il avait été recommandé, et qui l'avait d'abord accueilli avec bienveillance, le traita durement dans la suite parce qu'il apprenait ces langues profanes.

L'étudiant pauvre, avide de s'instruire, rejeté par ses coreligionnaires pour des motifs qu'il jugeait outrageants et futiles, subit une crise de profonde tristesse : on le comprend d'autant mieux qu'on sait combien les juifs, minorité tenue à part au milieu des chrétiens, éprouvent le besoin de se sentir unis entre eux et soutenus les uns par les autres.

Tantôt la tristesse est mauvaise conseillère; tantôt elle oriente les âmes vers Dieu : le Vénérable Père l'observa dans son entretien avec M. Gamon : « C'est, dit-il, l'état qui dispose le cœur dévoyé à se tourner vers le Seigneur et à s'ouvrir aux influences de la grâce. » Encore faut-il que ce cœur soit pur et sincère ! A propos de cette pureté de cœur, faut-il rappeler une tradition de Saint-Sulpice que nous tenons de M. Vernhet, curé de Vensac, au diocèse de Bordeaux? Il aurait été en butte aux attaques de jeunes gens corrompus qui par dépit de ne pouvoir attenter à sa vertu auraient essayé de combattre sa foi et par leurs objections l'auraient amené à en douter.

Pendant ses appuis naturels, Jacob Libermann sentit chanceler sa foi judaïque sans que, semble-t-il, sa foi en Dieu en fût touchée.

Au désarroi moral de son âme il chercha un fondement intellectuel : il lui fallait des motifs de ne plus croire. En quelques mois il tomba dans le doute, puis dans la négation des vérités que jusque-là il avait admises sincèrement et naïvement : « Je lisais la Bible, confie-t-il à M. Gamon, mais avec défiance; ses miracles me rebutaient; je ne les croyais plus. » Nous aurons bientôt l'occasion de préciser cet état de son âme.

Survint la conversion de son frère aîné, — conversion qu'il faudrait dater vers le mois de septembre 1825, et non le 15 mars 1824, comme le font les biographes du Vénérable Père, après le Dr Libermann lui-même (1). A la première impression

(1) Devant l'affirmation très nette du Dr Libermann (p. 40) : *nous cûmes le bonheur d'être admis au sein de l'Église le 15 mars 1824*, on n'ose discuter cette date de sa conversion. Disons tout de suite qu'en la conservant, nous n'éprouvons aucun embarras à expliquer les faits qui semblent en dépendre, car le docteur lui-même affirme que son changement de religion ne fut pas connu tout de suite (cf. p. 40). Il ajoute même que MM. Goschler, Th. de Ratisbonne et Lewel se convertirent deux ans après qu'ils l'eurent remplacé, ainsi que ses collègues Mayer et Dreyfus, dans le comité juif des écoles primaires, remplacement qui eut lieu quand on sut que les membres du comité avaient passé au catholicisme. Or, MM. Goschler et Th. de Ratisbonne firent leur première communion le

de cet événement Jacob écrivit à son frère : « J'attribuai d'abord sa démarche à des motifs naturels; je pensai qu'il en était où j'en étais moi-même, relativement au Judaïsme. Mais je le blâmais d'avoir par son abjuration donné du chagrin à nos parents. » De son côté, le D^r Libermann dit : « Il me fit d'abord des reproches amers sur ce qu'il appelait mon apostasie, qui selon lui devait attacher une flétrissure indélébile à toute la famille et la couvrir d'opprobre. » Le juif vivait donc encore en Jacob, déjà incroyant : il restait attaché à l'écorce de sa religion et paraissait disposé à s'y tenir.

Son frère lui répondit le 24 novembre 1825. Nous n'avons plus cette pièce mais d'autres documents nous permettent d'en fixer la teneur. Samson fait appel à l'amitié qui avait toujours existé entre eux : un changement de religion ne devait pas rompre cette amitié. Il engageait son frère à lire Bossuet, vraisemblablement le *Discours sur l'Histoire universelle*, qui pour une grande part avait déterminé la conversion du docteur. L'aîné exposa-t-il à son cadet ses raisons de douter du judaïsme? Je ne le pense pas; il ne pouvait essayer de convertir un esprit qu'il jugeait obstiné. Il est d'ailleurs vraisemblable que Jacob n'ignorait pas les difficultés qui avaient fait impression sur son frère, car celui-ci n'en faisait pas mystère.

Les deux frères n'avaient pas les mêmes préoccupations. Samson, frappé de l'état de misère du peuple juif, s'était demandé si ce peuple dégradé était bien encore le peuple de Dieu. Bossuet lui avait montré le Messie se constituant un autre peuple, dans le magnifique tableau de la continuité de la religion qui fait l'objet des deux premières parties de l'*Histoire*

12 septembre 1827; ce fut donc vers la fin de 1825 qu'on dut apprendre la nouvelle attitude religieuse de M. Libermann. On trouvera peut-être étrange que Jacob, si lié avec son frère Samson, n'ait pas été informé plus tôt d'un événement de cette importance, car il en parle pour la première fois à la fin de 1825.

Mais nous aurions d'autres motifs pour reporter à l'automne de 1825 la conversion du docteur. Les notes de la Mère Marie-Thérèse Libermann disent en effet que Pauline, née le 28 mars 1824, fut baptisée 18 mois après sa naissance, *en même temps que ses parents*.

En outre, le mémoire du docteur, de MM. Mayer et Dreyfus fut rédigé à l'intention de Mgr Jauffret, évêque de Metz, qui mourut le 12 mai 1823 (cf. p. 39). Le Siège de Strasbourg devint vacant la même année par la translation du prince de Croy à Rouen (17 novembre 1823); Mgr Tharin y fut nommé le 24 novembre suivant et en prit possession vers la mi-février 1824. Or ce n'est qu'après sa prise de possession que Mgr Tharin appela les signataires du mémoire, eut quelques conférences avec eux, renvoya le docteur à M. Liebermann, appelé tout récemment à Strasbourg et à peine entré en charge, qui fit lire au catéchumène plusieurs ouvrages volumineux, lui donna les enseignements nécessaires, etc. En supposant même ce dernier parfaitement disposé, il semble qu'un mois n'eût pas suffi à tous ces événements, car l'évêque et son vicaire général, tous deux récemment arrivés à Strasbourg, avaient de multiples soucis.

universelle. Nous allons voir tout de suite à quelles objections se heurtait Jacob.

Jacob écrivit à son frère le 6 janvier 1826 : c'est le document le plus important que nous ayons sur les sentiments du Vénéralable Père pendant cette période, puisqu'il émane du principal intéressé et décrit ses incertitudes sans les déformations presque inévitables du souvenir.

En voici le résumé : Il ne lira pas Bossuet, parce qu'il n'a pas besoin de guide; il revendique le droit d'examiner par lui-même sa croyance; pourtant, il s'en remet à son frère de ses doutes afin d'être éclairé. Il est franchement déiste; mais, s'il nie le fait de la révélation, il n'en rejette pas la possibilité; s'il repousse toutes les religions existantes, c'est que toutes ont la même base erronée, la révélation mosaïque.

La base de cette révélation est en effet ruineuse : la vocation d'Abraham, d'Isaac et de Jacob : sans motif raisonnable; le principe que les vertus des pères sont récompensées dans les enfants : absurde; la punition d'Adam dans sa postérité : une injustice; la vocation du peuple hébreu : une injure aux autres peuples; la rébellion réitérée des Israélites : inexplicable; Moïse a une réputation surfaite; Jérémie est un traître à son pays; gens de bien très discutables l'un et l'autre. « Je conclus de là que tout ce que Dieu exige de nous, c'est de le reconnaître, d'être justes et humains. Peu importe que je sois juif ou chrétien ! » Dans le fond, ce qui déconcerte le jeune homme, c'est que le peuple qu'on lui représente comme béni de Dieu autrefois ne jouisse plus aujourd'hui du secours de Dieu; n'est-ce pas comme un ressentiment des rebuts qu'il a subis de la part des meilleurs de sa race et comme une explication personnelle de ce désastre où les vertus patriarcales ont péri?

Le ton violent de la lettre du 6 janvier a poussé le docteur à des conclusions extrêmes : il parle de l'incrédulité la plus révoltante en son frère, ce qui est inexact; mais il ajoute fort justement que par là Dieu déblayait le terrain et faisait table rase en cette âme des préjugés que les Juifs nourrissent contre le Christ et sa sainte religion, afin que, le moment venu, la grâce trouvât moins d'obstacles dans ses opérations. « Les Ratisbonne, les Weill et d'autres illustres Juifs convertis, ajoute-t-il, s'étaient trouvés dans les mêmes conditions d'esprit avant leur conversion. »

Remarquons qu'au fond des perplexités du jeune homme subsistait un désir sincère d'aller à Dieu; répétons son mot : « Tout ce que Dieu exige de nous, c'est de le reconnaître, d'être justes et humains ! » Il ne se fait pas gloire d'être un esprit fort.

« La conversion de tout homme qui n'est pas encore à Notre-Seigneur, écrira-t-il plus tard dans son *Commentaire sur saint Jean*, se fait toujours de cette manière : l'âme commence à chercher et à désirer la gloire qui est de Dieu seul. Elle est

amenée là de façon ou d'une autre, cela varie, mais il faut toujours commencer par là. »

Sans doute il avait déjà auparavant cherché et désiré la gloire de Dieu, car il était sincère dans son Judaïsme; mais, s'apercevant qu'il s'est égaré, il s'arrête, revient aux vérités et aux préceptes de la loi naturelle tels que les lui révèle sa raison. C'est la base sur laquelle va s'édifier sa foi chrétienne.

* * *

Voici en effet la seconde phase de sa conversion.

Nous sommes en janvier 1826. Jacob Libermann reste à Metz, un peu plus seul que, auparavant, puisque son professeur de latin et de grec, Titescher, vient de partir pour Lunéville. Il ne perd pas courage : « Je continuerai mon travail avec plus d'opiniâtreté; et quoique le chemin soit peut-être un peu long et embarrassant pour le suivre seul, je prendrai pour guide mon application. » Il a négligé son hébreu, parce qu'il sait qu'il a peu de temps à passer à Metz; mais il se remettra bientôt aux langues sémitiques. Pas un mot ne fait supposer qu'il ait l'intention de renoncer à la profession de rabbin, tout au contraire.

Cette question se posera plus tard.

Il a des embarras d'argent; son frère David, plus tard Christophe, après conversion et baptême, lui doit quelque somme. Jacob en a besoin pour payer un Cicéron et un Virgile qu'il a achetés à crédit.

Poursuivons l'exposé des faits.

A la lettre du 6 janvier, le docteur répond.

Lors d'un voyage en Alsace, après sa grande maladie, notre Vénérable Père passa à Strasbourg chez son frère, c'était en août 1849; sa nièce Marie lui fit lire la lettre que nous venons de résumer; « il en fut vivement ému, remarque le docteur, et dit à ma fille qu'il se rappelait que ma réponse et les arguments que j'y faisais valoir l'avaient fortement ébranlé ».

Il en témoignait lui-même à M. Gamon en 1850 : « Mon frère me répondit qu'il croyait fermement les miracles de la Bible; que Dieu n'en faisait plus aujourd'hui parce qu'ils n'étaient plus aussi nécessaires; que, le Messie étant venu, Dieu n'avait plus besoin de disposer son peuple à le recevoir; que tous les prodiges de l'Ancien Testament n'avaient eu d'autre fin que de préparer ce grand événement. »

La reconstruction commence; sous des arguments spécieux, le docteur a deviné la grande objection de son frère : si Dieu a pu autrefois opérer tant de miracles pour Israël prévaricateur, que n'en fait-il plus en faveur des Juifs qui le servent de leur mieux (1)? L'émotion du jeune homme nous laisse entendre que

(1) De M. Delucheux, prêtre habitué du diocèse d'Amiens (*lettre du 18 février 1879*) : Vous ai-je dit qu'au faubourg Noyon, le cher Vénérable me disait le soir, après souper, dans sa chambre : « Voilà ma Bible en

son esprit est touché par la solution nouvelle qu'on lui présente et qui comporte la croyance à la venue du Messie. Il va éprouver cette solution.

Cependant la question du miracle obsédait Jacob Libermann. Peu après la lettre de son frère et quand l'effet produit par elle était déjà atténué, il fut amené, pour rendre service à un condisciple, à lire l'Évangile traduit en hébreu. C'est la première fois qu'il ouvre l'Évangile. « Je fus très frappé de cette lecture. Cependant là encore les miracles qu'opérait Jésus-Christ me rebutèrent. » Il est même si préoccupé d'expliquer ces miracles qu'il n'a pas d'attention pour la beauté morale du Christ !

C'est dans ces sentiments qu'il lut l'*Émile* de Rousseau. Au IV^e livre de cet ouvrage il rencontra la *Profession de foi du Vicaire savoyard* si conforme dans ses aboutissants aux propres conclusions du jeune homme dans sa lettre du 6 janvier : usage de la raison dans la recherche de la vérité, sans jamais accepter l'autorité d'un homme ou d'un livre que cette autorité n'ait été parfaitement établie (Rousseau, il est vrai, n'admet pas qu'elle puisse l'être), et observation de la loi naturelle qui suffit à toutes les exigences de Dieu sur sa créature.

Voici ce qu'en dit l'entretien avec M. Gamon : « C'est dans la *Confession du Vicaire savoyard* que se trouve le passage qui me frappa. Là Rousseau expose les raisons pour et contre la divinité de Jésus-Christ et il conclut par ces mots : Je n'ai pas été à même jusqu'ici de savoir ce que répondrait à cela un rabbin d'Amsterdam. A cette interpellation, je ne pus m'empêcher d'avouer intérieurement que je ne voyais pas ce qu'il y aurait à répondre. »

Le Vénérable Père cite ici de mémoire. Rousseau, après avoir affirmé : « Si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu », pose en quelques mots la question de l'authenticité de l'Évangile qui raconte la vie et la mort de Jésus. « Ce n'est pas ainsi qu'on invente, dit-il... Il serait plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des auteurs juifs n'eussent trouvé ni ce ton ni cette morale; et l'Évangile a des caractères de vérité si grands, si frappants, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus grand que le héros. »

Voilà le texte exact de Rousseau. Dans ses souvenirs un peu confus, le Vénérable Père n'a retrouvé, à vingt-quatre ans de distance, qu'une conclusion de sa lecture : il est impossible

hébreu; je lis cela comme la gazette, grâce à mon judaïsme. Ce qui m'a converti, c'est que j'ai reconnu qu'Israël a été infidèle, tant qu'il a été la vraie religion, étant tenté à l'idolâtrie par Satan; mais depuis qu'il est faux, il est fidèle; Satan l'endort dans l'erreur. » Rien n'est plus juste ni plus logique.

« Quand l'eau du baptême coula sur ma tête de juif, à l'instant j'ai aimé Marie, que je détestais auparavant. »

d'opposer à la divinité de Jésus-Christ une objection solide; les docteurs juifs eux-mêmes doivent en convenir devant l'Évangile. Va-t-il admettre pour autant la vérité du christianisme? Pas encore.

Mais, par suite de cette double lecture de l'Évangile et de l'*Émile*, la divine figure de Notre-Seigneur Jésus-Christ se lève à l'horizon de Jacob Libermann. Elle n'a pas l'éclat du soleil radieux, elle est enveloppée de brumes, mais elle va monter dans le ciel, se dégager bientôt de tout ce qui l'obscurcit et s'imposer dans sa lumineuse beauté .

Jacob Libermann apprit en ce temps-là la conversion de ses deux frères Félix et Alphonse. Félix fut baptisé le samedi saint 1826 au 26 de la rue Lhomond, dans la chapelle de l'ancienne maison des Tourettes occupée autrefois par les Eudistes, à cette époque par les Visitandines. « Cela m'émut jusqu'au fond de l'âme, racontait plus tard le Vénérable. J'aimais beaucoup mes frères, et je souffrais en prévoyant l'isolement dans lequel j'allais me trouver auprès de mon père », car il était persuadé, ajoute-t-il, que le dernier de ses frères, David, se ferait aussi chrétien.

Le voilà donc frappé cette fois dans ses affections familiales, comme il avait été frappé, à son arrivée à Metz, dans son attachement à sa race. Ce coup produisit en lui des effets analogues à ceux qu'il avait déjà ressentis en 1824. En 1824 il en perd la foi au judaïsme; en 1826 il en renonce à sa vocation de rabbin.

On ne voit pas en effet qu'il prenne le deuil à la conversion de ses frères; il ne saurait les considérer comme morts, car il les aime trop, mais s'il ne songe pas encore à suivre leur exemple, il est pris d'un scrupule qui montre bien jusqu'où il s'est déjà avancé dans la voie de la conversion. Il hésita dès lors à s'engager dans la profession de rabbin : un rabbin s'oblige en effet à ne jamais abandonner sa religion, pouvait-il ainsi aliéner pour toujours sa liberté? Il consulta un ami qui partageait ses dispositions à l'égard de ses antiques croyances, ami de cœur qu'il voyait souvent, avec qui il partageait ses études et ses promenades. Cet ami se nommait Lazare Libmann; il poursuivait comme Jacob la carrière de rabbin; comme Jacob il refusa d'y entrer, mais il n'eut pas le bonheur de se convertir; il devint clerc d'avoué à Saverne, épousa Esther, sœur du Vénérable Père, et mourut à New-York, dans son judaïsme.

Libmann conseilla à Jacob de recourir à M. Drach. M. Drach était converti depuis trois ans; ancien condisciple de Samson Libermann, il était certainement connu du jeune frère de celui-ci, c'est lui qui, en se faisant le catéchiste de Félix et d'Alphonse, avait procuré leur entrée dans l'Église catholique. Il n'en est pas moins étrange que Jacob et Libmann, tous deux élèves rabbins, se soient adressés à un rabbin converti pour savoir de lui s'ils devaient continuer leur carrière. Cette démarche ne s'explique que par leur confiance en la parfaite loyauté de

M. Drach, loyauté qu'ils estimaient sans doute au-dessus de toute influence religieuse.

Jacob Libermann entra donc en rapports avec M. Drach. L'un et l'autre échangèrent à cette époque une correspondance hébraïque.

Sur quel sujet précis? Nous l'ignorons. A cette époque, M. Drach rédigeait sa *Deuxième lettre d'un rabbin converti, aux Israélites ses frères, sur les motifs de sa conversion* : elle est datée du 20 octobre 1826 et a pour objet les *Prophéties expliquées par les traditions de la Synagogue* : c'était un argument *ad hominem*, approprié à l'état d'esprit d'un élève rabbin et qui complétait par une raison topique les conclusions du docteur. Si nous n'avons pas la preuve que M. Drach ait traité des prophéties avec son jeune ami, nous savons, à n'en pas douter, par le témoignage de M. Le Blanc et de dom Salier, que Jacob Libermann s'enquit près de son père, soit de vive voix, soit par écrit, si les prophéties sur le Messie n'avaient pas déjà eu leur exécution, comme le prétendaient les chrétiens. Le père se montra fort mécontent de ces questions et répondit qu'il ne fallait pas examiner ces sortes de choses, qu'il fallait croire, et qu'agir autrement était d'un orgueil répréhensible.

* * *

Au terme de cette correspondance avec Jacob Libermann, M. Drach resta persuadé que « notre adorable Sauveur avait déjà vaincu dans le cœur » du jeune homme.

Il fut décidé que Jacob Libermann se rendrait à Paris; mais il fallait en obtenir la permission du rabbin de Saverne. Nous savons comment s'y prit notre jeune homme et comment Dieu l'aidera. Le rabbin, à qui on avait fait craindre que Jacob ne se convertît comme ses frères à la religion catholique, posa à son fils, sur le Talmud, une question décisive dont la réponse devait confirmer ou dissiper ses appréhensions. Par une grâce spéciale de Dieu, Jacob répondit de façon à satisfaire son juge. Il emporta par suite l'autorisation de faire le voyage de Paris.

Mais il fallut bien que le jeune élève rabbin alléguât à son père un motif d'entreprendre ce voyage. Sans doute il devait d'abord terminer ses études, mais, au témoignage de M. Perrée, prêtre de Marseille, « il était de notoriété publique au Séminaire de Saint-Sulpice — c'est M. Perrée qui parle — que le rabbin de Saverne, voyant avec la plus vive douleur les conversions de ses trois fils, et croyant pouvoir compter sur le zèle et les lumières de celui qu'il destinait à lui succéder, envoya celui-ci à Paris pour qu'il travaillât à ramener ses frères égarés ».

De Saverne Jacob passa jusqu'à Illkirek près de son frère aîné. « Vers l'automne de 1826, raconte le docteur, il vint me trouver à Illkirek. Il passa plusieurs jours avec nous. On discuta beaucoup sur la religion; la grâce avait déjà effleuré son cœur, et

c'est dans un de ces entretiens que ma femme lui dit qu'il serait un jour prêtre... Je lui remis une lettre de recommandation à mon ami d'enfance le savant M. Drach. »

« Il serait un jour prêtre ! » Cette prévision de M^{me} Libermann était sans doute partagée par M. Drach, qui, avant même l'arrivée à Paris de son protégé, lui assura une place au Séminaire de Star islas. Dans l'enceinte alors très vaste du collège de ce nom, l'abbé Augé avait fondé en 1820 un Séminaire qui reçut tantôt des Irlandais, tantôt des jeunes gens suivant les cours en Sorbonne : c'était déjà en 1826 comme un Institut de Hautes Études ecclésiastiques et le Séminaire des Missionnaires de France. M. Augé, devenu l'année précédente supérieur du Collège, avait confié la direction de la section d'étudiants ecclésiastiques à M. Froment. M. Drach y professait l'hébreu. Il obtint de M. Augé pour Jacob Libermann l'entrée au Séminaire et de quoi payer le voyage de Saverne à Paris.

Ici nous rencontrons un témoignage qui a déconcerté le P. Delaplace. De Saverne Jacob se rendit à Metz et de Metz à Lunéville pour voir son ancien professeur Titescher; il laissa ce dernier sous une fâcheuse impression, pour lui avoir confié qu'il se rendait à Paris, afin d'occuper une place où il serait forcé de se faire catholique. Titescher jugea que son élève agissait par des motifs intéressés et sans égard pour le vieux rabbin son père.

A M. Grillard, plus tard professeur au Grand Séminaire de Luçon, et en même temps le témoin le plus exact des conversations du Vénérable Père à Saint-Sulpice, le Vénérable raconta de même qu'il n'envisageait à cette époque la religion chrétienne que comme un moyen d'arriver à une place. Remarquons tout de suite que le Vénérable Père aimait à grossir certains incidents de sa vie de juif qui tournaient à l'humilier. Mais nous ne voyons pas qu'on puisse contester qu'au moment de quitter Metz le jeune homme se soit inquiété des moyens de vivre à Paris. Il dut demander une place à M. Drach — M. Drach ne put lui en promettre qu'à la condition qu'il se ferait chrétien. Encore une fois, Jacob Libermann n'était pas converti à cette date, et peut-être restait-il sur les positions qu'il avait exprimées à son frère dans sa lettre du 6 janvier précédent, — c'était sans doute un pis aller — : Peu importe que je sois juif ou chrétien !

M. Drach, pour sa part, allait un peu vite en besogne en lui préparant cette place au Séminaire; mais pour qui connaît M. Drach, ces audaces n'étonnent pas; son protégé au contraire entendait procéder à la grave affaire de sa conversion en toute maturité de jugement. Nous l'allons voir à l'œuvre : c'est la troisième phase de sa conversion.

A Paris, Jacob Libermann descendit d'abord chez son frère Félix, qui était ouvrier relieur. Il y passa quelques jours et fut bien touché du bonheur dont jouissait ce frère. « Néanmoins, ajoute-t-il, j'étais encore bien loin de me sentir changé et converti. »

Il l'était si peu qu'après être allé chez M. Drach, il rendit visite au grand rabbin M. Deutz, pour qui son père lui avait remis une lettre de recommandation. Ce grand rabbin, beau-père de M. Drach, n'avait cessé de persécuter celui-ci pour sa conversion à la religion catholique. A M. Deutz, Jacob emprunta même un livre qu'il alla remettre bientôt et cessa toutes relations de ce côté.

Puis il entra au Séminaire vers la mi-novembre. « Là, dit-il, on me renferma dans une cellule; on me donna l'*Histoire de la Doctrine chrétienne* par Lhomond, ainsi que l'*Histoire de la Religion* par le même auteur, et on me laissa seul.

« Ce moment fut extrêmement pénible pour moi. Cette solitude profonde, la vue de cette chambre où une simple lucarne me donnait du jour; la pensée d'être loin de ma famille, de mes connaissances, de mon pays, tout cela me plongea dans une tristesse profonde; mon cœur se sentit oppressé par la plus pénible mélancolie. C'est alors que, me souvenant du Dieu de mes pères, je me jetai à genoux et je le conjurai de m'éclairer sur la véritable religion. Je le priai, si la croyance des chrétiens était vraie, de me le faire connaître, et si elle était fausse de m'en éloigner tout aussitôt. Le Seigneur, qui est près de ceux qui l'invoquent du fond de leur cœur, exauça ma prière. Tout aussitôt je fus éclairé, je vis la vérité, la foi pénétra mon esprit et mon cœur. »

Ainsi plus de raisonnement, plus de discussion : l'esprit avait déjà de grandes clartés, le cœur n'était pas encore entraîné. Une prière y suffit et la grâce suit.

Dans son *Commentaire sur saint Jean*, notre Vénérable Père a esquissé ce mécanisme de la grâce : « La grâce, dit-il, prévient (parfois) la connaissance. Notre-Seigneur attire à lui cette âme et lui imprime dans son intérieur une grâce de foi à toutes ses paroles, sans qu'elle y comprenne rien, et cette âme est fidèle à la grâce; elle se rend sans résistance à cette foi intérieure, à tout ce qui lui vient de Notre-Seigneur, sans vouloir d'abord comprendre les choses qu'elle croit... Notre-Seigneur lui donne intérieurement des lumières et des connaissances sur l'objet de la foi, et ces connaissances sont beaucoup plus parfaites, plus intimes, plus convaincantes que celles qu'une âme acquerrait par elle-même. »

Les deux ouvrages que le jeune homme avait sur sa table n'eurent aucune influence dans ce changement subit. Il ne les ouvrit d'ailleurs qu'après avoir été pénétré de la grâce. C'étaient et ce sont encore les ouvrages classiques entre les mains des personnes qui cherchent la vraie religion. Par leur simplicité, leur bonhomie, leur candeur même, ils sont particulièrement attrayants.

Le premier a pour titre complet : *Doctrine chrétienne en forme de lectures de piété où l'on expose les preuves de la Religion, les Dogmes de la Foi, les règles de la Morale, ce qui concerne les*

Sacrements et la prière, à l'usage des maisons d'éducation et des familles chrétiennes. C'est le prototype de nos catéchismes expliqués, longtemps en usage dans les classes des Frères de Saint-Jean-Baptiste de la Salle. Le second est l'*Histoire abrégée de la Religion avant la venue de Jésus-Christ où l'on expose les promesses que Dieu a faites d'un Rédempteur, les figures qui l'ont représenté, les prophéties qui l'ont annoncé et la suite des événements temporels qui lui ont préparé les voies ; et où l'on démontre l'antiquité et la divinité de la religion chrétienne*, réduction, on le voit, du *Discours sur l'Histoire universelle*.

« M'étant mis à lire Lhomond, continue le Vénérable Père, j'adhérai facilement à tout ce qui y est raconté de la vie et de la mort de Jésus-Christ. Le mystère de l'Eucharistie lui-même, quoique assez imprudemment offert à mes méditations, ne me rebuta nullement. Je croyais tout sans peine. Dès ce moment, je ne désirai rien tant que de me voir plongé dans la piscine sacrée. Ce bonheur ne se fit pas attendre : on me prépara incontinent à ce sacrement admirable et je le reçus la veille du jour de Noël. »

La vigile de Noël tombait cette année-là un dimanche. La cérémonie eut lieu en grande solennité. M. Augé lui-même officiait. Les Séminaristes, réunis au chœur, récitèrent les psaumes du Rituel, puis la fonction se déroula suivant les rites du baptême des adultes.

Aux exorcismes, le catéchumène éprouva dans ses membres une agitation anormale qui lui faisait dire plus tard qu'il avait senti physiquement la délivrance de l'Esprit de ténèbres. En racontant ce moment de sa conversion, plusieurs années après, il était secoué à Saint-Sulpice, dans son pauvre corps d'épileptique, d'une commotion remarquée de ses condisciples et qui se communiquait à ceux-ci comme une *étincelle électrique* ; c'est le mot de M. Gauffreteau, archiprêtre de Saint-Martial à Montmorillon.

Un autre condisciple, déjà cité, M. Vernhet, insiste sur une autre circonstance non moins merveilleuse, dont il est certain, dit-il, et qu'il a racontée souvent. Voici les termes mêmes qu'il met dans la bouche de son ami pour la relater : Quand l'eau sainte coula sur mon front, il me semblait que j'étais dans un autre monde; j'étais comme au milieu d'un immense globe de feu, je ne vivais plus de la vie naturelle; je ne voyais plus rien, je n'entendais plus rien de ce qui se passait autour de moi; il se passait en moi des choses impossibles à décrire; cela dura pendant une partie de la cérémonie.

Admettons, si vous le voulez, que, à raconter souvent ce fait, M. Vernhet lui ait donné un éclat qu'il n'avait pas dans le principe; il faut néanmoins en retenir que le nouveau baptisé fut favorisé d'une sorte d'extase dont les effets moraux au moins sont indéniables, comme nous allons le voir.

A la fin, le néophyte fut revêtu, comme vêtement blanc, d'une

aube fendue de haut en bas. Ces détails ont été observés par un neveu du directeur, Froment de Champlagarde, arrivé la veille au Séminaire. Les parrain et marraine furent le baron de Maler et la comtesse d'Heuzé.

« Je ne puis assez admirer le changement qui s'opéra en moi au moment où l'eau du baptême coula sur mon front, lisons-nous dans l'entretien avec M. Gamon, je deviens vraiment un homme nouveau. Toutes mes incertitudes et mes craintes tombèrent subitement. » On remarquera ce mot : la grâce sacramentelle ajoute son efficace à l'effet de la première grâce; l'illumination subite de la cellule du Séminaire est complétée par une énergie inconnue jusque-là, infusée à la volonté, et qui chasse toute hésitation : l'élève rabbin est désormais pleinement chrétien.

« Je me sentais un courage et une force invincible pour pratiquer la loi chrétienne; j'éprouvais une douce affection pour tout ce qui tenait à ma nouvelle croyance. »

M. Drach, qui reçut les confidences de notre Vénérable Père, ajoute : « Au sortir des fonts baptismaux, le pieux néophyte promit au Seigneur de se consacrer à son service dans le ministère sacerdotal et il resta au Séminaire dirigé par M. Froment. » C'est probablement à cette détermination que fait allusion ce mot du converti lui-même dans sa relation à M. Gamon : « L'habit ecclésiastique, pour lequel je me sentais encore quelque chose de cette répugnance extraordinaire qui est propre à la nation juive, ne se présenta plus à moi sous le même aspect, et je l'aimais plutôt que je ne le craignais. »

A la messe qui suivit la cérémonie du baptême, François-Marie-Paul fit sa première communion, et il fut confirmé par Mgr de Quélen, archevêque de Paris, non pas le jour même ou le lendemain, comme on l'a dit, mais le jour de Pâques 1827, à Notre-Dame avec d'autres juifs convertis.

AU COLLÈGE STANISLAS

Le Vénérable passa au Collège Stanislas la plus grande partie de l'année scolaire 1826-27, c'est-à-dire de la fin de décembre 1826 au 16 août 1827. Son professeur de philosophie fut M. Michelle, dont les élèves avaient constamment remporté des prix au concours général depuis trois ans. On le considérait comme l'un des professeurs les plus distingués de la capitale, non moins estimable pour ses principes que considéré pour ses talents (*Ami de la Religion*, LIII, p. 63).

Parmi les élèves qui suivaient le cours de philosophie à Stanislas en cette année 1827, se fit remarquer Eugène Boré, plus tard supérieur général de la Congrégation de la Mission, qui obtint au concours général le prix d'honneur de philosophie (dissertation latine).

Nous savons en outre par M. Aubry (cf. p. 75) que M. Libermann fréquentait alors les cours de Sorbonne.

Deux entrefilets de l'*Ami de la Religion*, t. LI, parlent d'un jeune ecclésiastique, israélite récemment converti, qui nous paraît bien être notre Vénérable.

Cet ecclésiastique assiste, le dimanche 18 février, le duc de Rohan, plus tard archevêque de Besançon, qui administre le baptême à un juif de trente-trois ans, préparé depuis un an par les soins de M. Drach (p. 58). Ce même ecclésiastique, semble-t-il est confirmé par l'Archevêque de Paris, le dimanche de Pâques 15 avril, à Notre-Dame, à l'issue de la grand'messe, avec d'autres néophytes (1).

Les émotions de sa conversion durent ébranler les nerfs de M. Libermann, qui eut une forte attaque de sa maladie en février 1827 (cf. lettre du 27 juillet 1828). Il retrouva assez vite le calme, et pour dix-huit mois environ.

Le 9 juin, M. Libermann reçut la tonsure à Notre-Dame, comme clerc du diocèse de Strasbourg. Voici ce que dit de cette cérémonie l'*Ami de la Religion* (LII, p. 118) :

(1) Pour affirmer qu'il s'agit ici du Vénérable Père, il faudrait être assuré qu'à Paris il n'y avait pas d'autre séminariste, israélite converti. MM. Théodore de Ratisbonne, Lewel et Goschler, qui tous trois furent prêtres (le dernier fut directeur du collège Stanislas de 1846 à 1855) n'étaient pas encore baptisés à la date du 15 avril ou demeuraient encore à Strasbourg.

« L'ordination de samedi dernier a été une des plus nombreuses qu'on eût vues depuis le rétablissement de la religion; elle s'est faite dans l'église métropolitaine; elle a commencé à 7 heures du matin et n'a fini qu'à une heure. M. l'Archevêque était assisté de MM. les grands vicaires et d'un nombreux clergé. Les ordinands étaient au nombre de 237... »

Quelques-uns d'entre nous se sont demandé s'il ne serait pas possible d'éclairer les données philosophiques que le Vénéral Père disperse à travers ses écrits spirituels par la doctrine qui lui fut enseignée au Collège Stanislas. Nous ignorons tout des cours de M. Michelle; les manuels en usage dans les Séminaires à cette époque sont tout imprégnés des idées de Descartes et de Leibnitz; ils ne posent guère d'autres problèmes que ceux qui ont occupé ces philosophes. Aurions-nous d'ailleurs le manuel usité à Stanislas, nous pourrions encore nous méfier de toute conclusion rigoureuse des doctrines de ce manuel aux théories du Vénéral, qui ne visait pas tant à se faire le tenant d'une philosophie qu'à donner une explication commode.

Rappelons enfin le mot de M. Grillard, cité plus haut, que « M. Libermann n'était pas content de cette année passée à Stanislas; il se reprochait beaucoup de froideur et d'infidélité à la grâce ».

A SAINT-SULPICE

Le Vénérable fut présenté à Saint-Sulpice par M. Drach et accueilli par M. Garnier (p. 66 et 67). Ce qu'était alors le Séminaire, le cardinal Pitra l'a très bien dit (*Vie de F.-M.-P. Libermann*, 5^e édition, p. 62 et suiv.) en rappelant les noms des élèves qui y furent formés à cette époque, célèbres les uns par leur talent, d'autres par leur piété.

Mgr Georges fut, nous l'avons vu, l'*Ange* de M. Libermann à l'arrivée de celui-ci au Séminaire en 1827 : il s'en souvient dans une lettre au Vénérable lui-même (17 mai 1850) :

Mon cher Monsieur Libermann, je vous remercie du bon souvenir de celui que vous appelez votre Ange du Séminaire et qui est devenu un bien pauvre évêque pour lequel vous prierez souvent...

Comme ils étaient beaux ces jours de Saint-Sulpice, n'est-il pas vrai, Monsieur le Supérieur, et depuis cette époque que d'événements !!!

L'important pour nous est de nous sauver en sauvant avec la nôtre le plus d'âmes possible. Il s'en perd tant !

Je suis heureux d'avoir cette occasion, mon cher Monsieur Libermann, de vous dire que je ne vous avais point oublié. Veuillez dans vos prières vous souvenir bien souvent d'un pauvre évêque, qui succomberait sous le fardeau si Dieu ne le soutenait.

Votre respectueusement affectionné

† JEAN, évêque de Périgueux.

Le 29 mars 1857, Mgr Georges écrivait au T. R. P. Schwindenhammer :

... Malheureusement, il m'est impossible de vous donner aucun détail particulier sur cette vie de séminariste, tant elle fut humble et cachée en Notre-Seigneur, même aux yeux de

ceux qui, comme moi, eurent le bonheur de l'approcher de plus près.

Selon le langage aimable et gracieux de Saint-Sulpice, je fus désigné pour son *Ange*, à son arrivée dans cette sainte maison.

Je me rappelle que j'étais tout humilié et confus de porter ce titre, surtout près de ce saint jeune homme dont les vertus ont laissé dans mon cœur un souvenir et un parfum délicieux.

Recevez...

† JEAN, évêque de Périgueux.

De **Mgr Dupont des Loges**, évêque de Metz :

Metz, le 16 juin 1853.

.....

Ma mémoire me fournit peu de détails sur les premières années que M. Libermann a passées au Séminaire de Saint-Sulpice. Il a toujours évité de se singulariser : un extérieur modeste, une conduite simple et unie, une vie commune en apparence, cachaient aux regards des hommes les trésors de grâce de cette âme d'élite. Quelques confrères seulement l'avaient deviné.

Une des choses qui me frappa le plus vivement fut sa dévotion envers le Très Saint Sacrement. Il est d'usage au Séminaire de Saint-Sulpice que les élèves, une fois chaque semaine, aillent passer une demi-heure en adoration devant le Saint-Sacrement au jour et à l'heure qui leur sont indiqués sur un tableau. J'ai été chargé pendant quelques années du soin de dresser ce tableau. Afin d'avoir auprès de moi, durant cette adoration, un modèle qui excitât ma dévotion, une âme fervente qui dédommageât Notre-Seigneur de mes distractions et de mes langueurs, j'assignai à M. Libermann le même jour et la même heure qu'à moi. J'eus tout lieu de me féliciter de cet innocent calcul qu'il était loin de soupçonner. Combien de fois ne l'ai-je pas considéré à mes côtés dans une sorte d'extase, la poitrine gonflée de soupirs ardents, le visage enflammé, les yeux à demi fermés d'où s'échappaient de douces larmes, tel à peu près qu'on représente saint Louis de Gonzague au pied des autels ! Ce souvenir m'est encore présent ; il m'attendrit et me confond.

Ce ne fut que sur la fin de mon séjour au Séminaire, d'où je suis sorti longtemps avant lui, qu'il commença d'exercer parmi ses confrères cette espèce d'apostolat qui a été si fécond en fruits de grâce. Dieu lui donnait une sorte de doux empire sur les cœurs, et il s'en servait avec zèle pour les porter à la vie parfaite. C'est ainsi qu'il a attiré autour de lui plusieurs jeunes gens pleins de talents et de ferveur avec lesquels il a jeté les premiers fondements de sa Congrégation. Ce qui me paraît le plus remarquable dans ce succès, c'est qu'il ne s'explique pas humainement. M. Libermann n'était point doué de ces qualités brillantes qui font de vives impressions; il ne sortait jamais de son calme et de son humble modestie; ses parolés étaient très simples, mais l'esprit de Dieu leur donnait une grande efficacité.

Je ne possède qu'une lettre de M. Libermann; je vous en envoie ci-joint une copie : elle peint bien son humilité, sa défiance de lui-même et la force de l'inspiration intérieure qui l'a poussé à établir sa Congrégation.

† PAUL, évêque de Metz .

La lettre dont il est ici parlé est du 27 septembre 1847 : à l'occasion d'une demande qu'il présente en faveur du P. L. de Régnier, le Vénérable s'explique au Prélat sur la fondation de sa Congrégation.

Comme M. Dupont des Loges fut ordonné prêtre en décembre 1828, il nous est facile de fixer aux derniers mois de cette année les premiers commencements de l'apostolat du Vénérable Père à Saint-Sulpice, c'est-à-dire à peine un an après son entrée dans la maison.

Quant aux phénomènes remarquables par le futur évêque de Metz pendant l'adoration du Saint-Sacrement en son condisciple, ils se rapprochent des effets décrits par le Vénérable au chapitre quatrième de son traité sur l'*Oraison d'affection* comme effets propres de ce mode d'oraison (cf. *Écrits spirituels*, p. 173). Nous retrouvons, dans une lettre de M. Dupont, vicaire à Saint-Sever, la mention par M. Gallais des mêmes manifestations de piété devant le Saint-Sacrement, rapportées aux premières années du Vénérable à Saint-Sulpice.

« M. Gallais, de Saint-Sulpice, m'a raconté le fait de ses contemplations habituelles durant ses premières années et comment ses condisciples admiraient souvent ses yeux fixés constamment vers le ciel, tandis que cependant des larmes en coulaient presque continuellement jusqu'à terre, contrairement à l'usage ordinaire

où les yeux ne laissent échapper de pleurs qu'à travers les paupières presque fermées.

« C'est de cette habitude de la contemplation que résultèrent sans doute pour M. Libermann ces vues extraordinaires sur les différents états et les besoins des âmes. C'est de là aussi, je pense, que procédait cette facilité à écrire et à parler sur les sujets les plus spirituels et les plus profonds. Jamais je n'ai rencontré d'homme allant si promptement que lui *usque ad divisionem spiritus et animæ*, comme dit saint Paul. »

La discrétion avec laquelle le Vénérable exerçait son apostolat près de ses condisciples n'est nulle part plus fortement marquée que dans ces mots de **Mgr Maupoint**, évêque de la Réunion, qui entra à Saint-Sulpice quelques mois après M. Libermann.

Le R. P. Libermann a été l'un de mes condisciples de Séminaire, l'un de mes *anges* et l'un de mes amis. Il venait souvent passer la récréation avec moi qui n'avais alors que dix-sept ans, et a donné à mon inexpérience une foule de bons avis qui n'ont pas été sans effets. Ce n'est que plus tard en lisant sa vie que j'ai vu que c'était un apostolat qu'il exerçait dans le Séminaire tout entier, mais il le faisait si adroitement que jamais je ne m'en suis aperçu. Ses vertus faisaient impression sur moi; je le vénérerais autant que je l'aimais.

† AMAND-RENÉ, évêque de Saint-Denis.

Voici un témoignage qui tranche parmi tous ceux qui ont été recueillis sous la plume des anciens condisciples du Vénérable à Saint-Sulpice : il a été noté par M. Gouyet (cf. p. 10) de la bouche de M. l'abbé Bossuet, curé de Saint-Louis-en-l'Île.

J'ai vu ce matin, 31 août 1878, **M. l'abbé Bossuet**, au sujet du Vénérable Père.

M. le curé est entré à Saint-Sulpice en 1827, comme notre Vénérable Père; mais il a fait à Issy deux ans de philosophie et par conséquent n'a guère pu pendant ce temps connaître le Vénérable Père, qui se trouvait à Paris. Mais à Paris il s'est trouvé avec lui pendant un an au moins, de 1829 à 1830.

Les souvenirs de M. le curé ne sont pas bien précis sur ses rapports avec le Vénérable Père à ces deux époques; il se le rappelle particulièrement habitant déjà à Issy pendant les quelques mois que lui-même y a passés pour se préparer à son

ordination au sacerdoce. Cela montrerait que déjà le Vénérable Père y avait été envoyé, sans doute tout de suite après l'achèvement de ses cours de théologie, c'est-à-dire vers la fin de 1830 (1).

Toutefois, si M. le curé ne se rappelle pas bien les époques, il se rappelle très bien M. Libermann. Il avoue ingénument qu'il lui paraissait d'un esprit étroit et borné. M. Bossuet aimait et étudiait la littérature et plus d'une fois M. Libermann l'en reprit : « Vous êtes, disait-il, comme saint Jérôme; quand vous paraîtrez au jugement de Dieu et qu'on vous demandera si vous êtes chrétien, vous serez trouvé cicéronien ou je ne sais quoi. Eh bien, cher, à quoi cela vous servira-t-il? — Laissez-moi donc tranquille, occupez-vous de vous-même; au jugement nous verrons », répondait M. Bossuet. Quelquefois on l'attaquait : « Est-ce que j'ai de bonnes notes sur votre petit cahier? » lui demandait-on.

Dès ce moment, en effet, M. Bossuet affirme que M. Libermann s'occupait à porter ses confrères à la ferveur; mais il s'y prenait, trouve le bon curé, assez maladroitement, assez gauchement, d'une manière trop raide, trop rigide. Il semblait à M. Bossuet qu'il exigeait trop et s'occupait trop de petites pratiques de piété; en le voyant dire ses *Ave Maria* au pied de chaque statue, il se disait : « Il n'en finira pas; s'il y avait des statues tout autour du parc, il ferait une jolie procession ! »

Cependant, il remarquait parfaitement son zèle ardent; il ressemblait, disait-il, à une flèche lancée avec force à son but. Rien n'arrêtait M. Libermann : les directeurs avaient dit ou conseillé cela, il fallait le faire, sans aucune considération de quoi que ce soit.

Il était encore impossible de ne pas reconnaître sa charité : il était toujours disposé à rendre service. Avait-on quelque chose à porter, quelqu'un à chercher, il s'offrait aussitôt et faisait tout ce qu'il pouvait.

Les directeurs l'estimaient beaucoup, et un jour l'un d'entre eux dit à M. Bossuet : « Vous avez tort de vous moquer ainsi de M. Libermann; c'est un saint, voyez-vous, que M. Libermann. — Ah ! un saint ! Ah bien ! des saints comme cela n'ont

(1) Cette conclusion ne paraît pas rigoureuse. M. Bossuet a dû achever son cours de théologie en 1832; il se serait donc préparé à la prêtrise à la rentrée d'octobre de cette année.

pas grand mérite : il n'a même pas la connaissance pour commettre un péché mortel ! »

Il y avait en ce moment comme trois grandes bandes au Séminaire : la bande joyeuse, qui aimait à s'occuper de musique, etc. : M. Couturier avec un autre directeur étaient à leur tête; la bande littéraire ou savante; et la bande des fervents. M. Libermann se trouvait déjà comme à la tête de cette bande.

Tel a été en substance le récit que m'a fait avec beaucoup de franchise et d'humilité M. l'abbé Bossuet : « C'est ma confession que je vous fais », m'a-t-il dit plusieurs fois.

Mais tout en reconnaissant ses torts, il paraissait toujours croire que notre Vénérable Père était à ses débuts assez borné. « Mais en cela, ajoutait-il, le doigt de Dieu n'en paraît que davantage. » Il me semble que cette impression s'explique facilement d'une autre manière. Pour le latin, notre Vénérable Père était réellement et naturellement faible, puisqu'il n'avait point fait de classes; pour la théologie, il devait par là même être très gêné et considéré aussi comme faible; mais ses succès dans ses études talmudiques avaient dès longtemps montré la finesse de son esprit.

de Dom Salier, dont nous avons déjà cité un trait :

De la Grande Chartreuse, le 21 décembre 1860.

Je vous envoie de mon ami tout ce que je possède : quatre lettres et quelques pieux souvenirs. Je conservais ces lettres comme des reliques d'un saint, et toutes les fois que j'en lisais quelques pages, j'en éprouvais un renouvellement intérieur. Maintenant, il ne me restera plus de ce cher ami que la confiance qu'il prie pour moi. J'espère aussi que vous prierez un peu pour ma conversion.

.....

Du vivant de Libermann, je me tenais comme un des vôtres; je ne sais si je suis déchu de cette grâce !

Jean SALIER.

Supplément *

IN X^{to} MEMORANDA

LIBERMANN.

Mes souvenirs concernant ce cher ami que je vénère et que j'invoque dans le secret de mon âme, comme un des plus saints serviteurs de Dieu et de Marie :

C'est au Séminaire de Saint-Sulpice à Paris que j'ai connu M. Libermann durant les années 1829 et 1830. Le Séminaire était alors fort nombreux. Ce qui m'attira vers M. Libermann et me lia de suite intimement avec lui, ce fut sa modestie, l'humilité et la simplicité de ses entretiens, la piété solide et l'esprit intérieur qui coulaient de ses lèvres comme d'une source ignorée d'elle-même.

Il me dit un jour en allant à Issy : « J'espère que Notre-Seigneur se servira de moi et que je ferai tout ce qu'il voudra, même les choses les plus difficiles. » Je lui demandai ce qui lui donnait cette confiance. « C'est, me dit-il, que je suis comme une bête, je n'ai ni esprit, ni vertu, ni rien de ce qu'il faut pour réussir naturellement en quoi que ce soit. De cette manière ce n'est pas moi qui ferai, mais Notre-Seigneur. »

Les sujets ordinaires de nos conversations en récréation étaient la vie intérieure, l'esprit de M. Olier, la dévotion à Marie. Je ne me rappelle pas ses propres paroles en tout cela ; mais le sentiment et la pensée que j'en ai conservés, comme si j'entendais encore sa voix angélique, c'est que Notre-Seigneur est mort et que, pour être unis à Notre-Seigneur, il faut que nous soyons morts.

C'est de lui-même que j'ai appris qu'il était sujet à tomber du haut mal : il n'en paraissait pas plus affecté ni affligé que de la chose la plus indifférente. Je croirais même volontiers qu'au fond de son cœur il s'en réjouissait et en bénissait Dieu comme d'une grâce et d'une faveur.

J'ai souvent vu mon ami Libermann verser des larmes, mais jamais en telle abondance que lors de l'explosion des trois journées de juillet 1830. La communauté du Séminaire de Paris s'était rendue de grand matin, selon l'usage, au Séminaire d'Issy pour y prendre un jour de délassement. Vers les 8 heures on commence à entendre le tocsin et la canonnade. On ne tarde pas à apprendre que tout Paris est

en armes et que l'impiété triomphe. Tous les élèves sont saisis d'effroi. On se réunit auprès des directeurs, on ne parle qu'à voix basse; les directeurs eux-mêmes justement alarmés n'osent nous assurer d'une heure de vie. Ils nous inspirent les plus vives inquiétudes sur la position de M. le Supérieur général et des autres directeurs qui étaient restés au Séminaire de Paris. Cependant, les quarts d'heure et les demi-heures se passent sans autre nouvelle que le redoublement des coups de canon et un bruit sombre et lointain comme d'une mer en furie. Désirant me recueillir et vaquer à la prière, je me sépare de mes compagnons et me dirige vers une allée solitaire. Je rencontre là M. Libermann tout pensif. Je l'aborde; son visage est couvert de grosses larmes; je lui demande ce qu'il a. Il me répond ces propres paroles : « Personne ne pense à Notre-Seigneur. C'est maintenant qu'il faudrait penser à Notre-Seigneur pour lui être fidèle; c'est maintenant qu'il faudrait se réunir ensemble pour secourir les âmes et mourir, s'il le faut. »

Je dis que ce sont ses propres paroles, parce que ce qu'il me dit alors me fit une telle impression qu'il me semble encore l'entendre me parler. Cependant, comme il y a longtemps, je ne pourrais pas assurer de n'avoir changé quelques-unes de ses expressions. Mais ce sont certainement ses propres pensées.

J'entrai de tout mon cœur dans les sentiments de mon ami; je ressentis profondément cet abandon presque universel, où, en pareilles circonstances, se trouve réduit le cœur du Sauveur. Mais je n'avais aucune idée de secourir les âmes. Je convins donc avec mon ami de penser plus que jamais à Notre-Seigneur, pour lui être fidèle, même jusqu'à la mort. Et nous nous séparâmes pour prier en solitude et en silence.

J'ai vu plusieurs fois mon ami Libermann se trouver dans des circonstances assez humiliantes, en présence de ses supérieurs et de ses condisciples. Mais il était là comme dans son centre; pas le moindre signe d'embarras ni d'inquiétude; toujours la même sérénité modeste et gracieuse.

Ce cher ami m'a servi, non seulement de près, mais de loin. Quelques jours après avoir reçu l'habit de novice ou peut-être le jour même que je reçus ce saint habit, ici en Grande Chartreuse, je perdis mon scapulaire du Carmel et je négligeai de m'en procurer un nouveau. La nuit suivante, endormi ou

éveillé, je n'en sais rien; ce que je sais, c'est que je me trouvais tout d'un coup si vivement pressé d'une tentation impure que je ne me rappelle pas de ma vie m'être trouvé dans une position aussi cruelle. J'étais comme enfoncé dans un trou de muraille si étroit que je ne pouvais du tout pas me remuer. Je résistai à la tentation, mais, comme je ne pensais pas à prier, la tentation allait toujours croissant. Dans cet état désespérant, M. Libermann, revêtu d'un surplis blanc comme neige et à grandes ailes selon l'usage de Saint-Sulpice, respirant un air tout céleste, paraît devant moi portant à la main un scapulaire du Carmel, qu'il paraît vouloir me faire remarquer. La vue de ce scapulaire me délivre aussitôt de toute tentation. Au même instant, je vois à la suite de M. Libermann plusieurs autres séminaristes de Saint-Sulpice que je ne connais pas, mais qui me paraissent comme lui favorisés d'une pureté angélique. Ils étaient revêtus du même surplis et portaient à la main le même scapulaire, comme des braves revenant du Champ-de-Mars porteraient des palmes de triomphe. Ils étaient placés en bon ordre auprès de M. Libermann. Après que je les eus contemplés à mon aise, ils firent quelques pas en avant et tout disparut. Je ne manquai pas dès le jour suivant de me procurer un scapulaire du Carmel et, grâce à Dieu, je ne l'ai plus quitté.

M. Libermann était chargé de servir la messe de M. Faillon une heure avant le lever de la Communauté; et, comme j'avais la permission de me lever à la même heure, j'avais prié ce cher confrère de vouloir bien m'éveiller en passant devant la porte de ma chambre. Je lui dis un jour en récréation : Ah ça ! mon cher frère, que pourrai-je faire pour reconnaître le grand bien que vous me faites chaque jour? Vous me donnez chaque matin une heure de vie. — Comment cela? — Le sommeil n'est-il pas une espèce de mort? En m'éveillant, vous me rappelez à la vie. Vous faites à mon égard l'office de Notre-Seigneur qui réveilla par trois fois ses disciples pour prier avec lui. — C'est vrai. Mais ce serait peu que de vous donner à vous une heure de vie; ne pouvons-nous pas penser qu'en priant nous faisons vivre Notre-Seigneur en nous? Ainsi, si vous voulez bien, je donnerai une heure de vie à vous et une heure de vie à Notre-Seigneur : à vous, pour vous faire vivre en Notre-Seigneur, et à Notre-Seigneur qui

vit en vous toujours, mais plus encore quand vous le priez. »

Tel fut à peu près notre entretien que je n'ai pu reproduire que sur un souvenir assez confus, mais qui m'a toujours laissé une haute idée de la piété de mon ami.

Le souvenir de la candide véracité de mon ami et la crainte de l'offenser m'obligent à déclarer qu'en écrivant ce dernier article, ma mémoire et ma conscience étaient bien d'accord jusqu'à ces mots : *en m'éveillant vous me rappelez à la vie.* Mais, quant à ce qui suit, ma mémoire me rappelle bien que maintes fois j'ai eu de semblables entretiens avec M. Libermann : que Notre-Seigneur a souvent exhorté ses disciples à la prière; que, lorsque nous prions avec humilité, Notre-Seigneur prie en nous; que, lorsque nous nous rendons service les uns aux autres, nous rendons service à Notre-Seigneur; mais ma conscience ne peut pas m'assurer que nous avons tenu ces discours justement dans la circonstance où je voulais lui témoigner ma reconnaissance du service qu'il me rendait en m'éveillant le matin.

A Dieu seul toute gloire; à moi la confession et la confusion !

de **M. de Rivières**, chanoine d'Albi :

C'est vrai, j'ai eu des rapports très intimes avec le vénéré fondateur de votre Congrégation; mais il ne me reste d'autre souvenir de lui que sa très grande charité, sa simplicité toute sulpicienne, et puis cette modestie qui faisait qu'il était toujours prêt à se mettre au dernier rang, sans trouver extraordinaire qu'on ne fit pas de lui un cas particulier.

Nous étions unis dans le cœur du bon Jésus, trouvant cela tout naturel, comme deux petits séminaristes, nous assistant comme on le fait entre bons confrères, mais voilà tout.

Je ne possède pas de lettre de votre vénéré M. Libermann. Il m'écrivit une fois en 1842 ou 1843; mais à cette époque j'étais pourchassé par l'ennemi commun des pauvres prêtres qui veulent glorifier Notre-Seigneur, et je ne donnai aucune suite à la communication si précieuse que je reçus. Je l'ai toujours regretté comme la perte d'une véritable grâce (1).

(1) Le Vénérable recommandait à M. de Rivières une des postulantes qu'il envoyait aux Sœurs de l'Immaculée Conception.

Tout cela est bien vague et ne dit absolument rien, mais je n'en sais pas davantage. Ce que je n'oublierai jamais, et je finis par là, c'est que dans le Séminaire tous se plaisaient, anciens et nouveaux, à entourer de vénération ce séminariste humble, petit, charitable, bon, modeste, qui avait l'air de se regarder comme le serviteur de tous.

F. DE RIVIÈRES, *pr.*, *chan.*

(*Lettre du 2 août 1869.*)

Vous me demandez encore ce qu'il en était au sujet de sa terrible maladie qui si longtemps le tint sur les limites du sacerdoce. Mon Dieu ! nous le savions, qu'il était malade, nous le regrettions ; mais nous ne l'en aimions pas moins. Lui, il était comme si rien n'existait en lui d'extraordinaire, toujours serein, toujours prêt à rendre service, toujours bon séminariste, comme on l'est à Saint-Sulpice.

Je fus très heureux quand je sus que la Très Sainte Vierge l'avait guéri ; du moins c'est là ce qui me fut rapporté ; et sa fondation ne m'étonne pas du tout, parce que à Saint-Sulpice il y a eu et il y aura toujours cette génération d'âmes héroïques capables de tout croire, de tout espérer et de tout entreprendre pour la gloire du bon Maître.

(*Lettre du 21 août 1869.*)

du **P. Leblanc**, *S. J.*

Paris, 18 octobre 1876.

J'ai eu par la grâce de Dieu le bonheur d'avoir M. Libermann pour condisciple au Séminaire de Saint-Sulpice, tant à Issy qu'à Paris pendant les années 1828, 1829 et 1830, jusqu'aux journées de la Révolution de Juillet qui forcèrent les séminaristes à se disperser. Au Séminaire, nous passions souvent les récréations ensemble, et pendant les vacances nous nous écrivions, car il voulait bien m'honorer de son amitié et je cherchais à profiter de ses bons exemples et de ses conseils.

En juillet 1831, je quittai ma famille et je brûlai malheu-

reusement ses lettres à cette époque où je me rendis en Suisse pour y commencer mon noviciat à Estavayer sous la direction des PP. de la Compagnie de Jésus. Dix ans après, pendant l'été de 1842, j'allai faire ma grande retraite à Saint-Acheul et j'eus la consolation de revoir à la Neuville, près de Saint-Acheul et d'Amiens, le R. P. Libermann devenu prêtre et fondateur de sa Congrégation du Saint-Cœur de Marie. Nos Pères de Saint-Acheul rendaient volontiers à ce saint homme et à ses enfants spirituels les services dont ils pouvaient avoir besoin. Depuis lors, nous ne nous sommes plus revus; ç'a été pour moi une grande faveur d'aller cette année 1876 m'unir au triduum célébré au Séminaire du Saint-Esprit pour remercier Dieu de ce que le R. P. Libermann avait maintenant le titre de Vénérable. J'ai pu à cette occasion vénérer son cœur autrefois tout brûlant d'amour pour notre divin Sauveur Jésus-Christ.

Quand je vis pour la première fois M. Libermann au Séminaire, il avait déjà eu plusieurs attaques d'épilepsie et nous voyions bien sur sa figure les traces des douleurs et des contractions nerveuses. Son front et ses tempes ainsi qu'il l'a dit lui-même, étaient ceints, comme d'un bandeau de fer; mais, malgré ses souffrances, je n'ai *jamais* remarqué en lui les signes d'une tristesse peu résignée; au contraire, sa sérénité était imperturbable. Nous l'aimions et nous l'estimions tous à cause de son aménité joyeuse et de sa grande charité. Sa timidité naturelle n'arrêtait pas l'élan de son zèle. Il fut, quoique sans éclat et sans la moindre ostentation, un apôtre au Séminaire dans toute l'acception de ce mot. L'on était toujours sûr d'être édifié en l'approchant. Il parlait d'une manière si naturelle et avec tant de cœur du bon Dieu, de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de l'oraison, de la sainte communion, de la piété, etc., qu'on le quittait embaumé de sa conversation.

Il avait une foi très vive. Le baptême l'avait transformé en un autre homme. Il était pénétré d'une profonde reconnaissance pour la grâce de sa conversion au christianisme.

M. Libermann était si pénétré des dangers que couraient les Juifs pour l'éternité, qu'il évitait de parler de ses anciens coreligionnaires..... Mais ce qu'il y avait en lui de caractéristique, c'était sa grande charité pour Dieu et pour le prochain. L'amour de Dieu débordait de son cœur, et ses lettres en étaient

la vive expression. Il entretenait avec ses confrères, durant leur absence du Séminaire, une correspondance active dans laquelle il laissait courir sa plume selon les affections de son âme. Il ne pouvait tarir quand il parlait du bonheur de servir Dieu, du désir de sa perfection, de l'amour incomparable de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère pour nous. Ses lettres renfermaient des conseils et des encouragements chaleureux à se donner tout à Dieu, sans réserve et sans partage et pour toujours.

Avec de telles dispositions, il n'est pas étonnant qu'il ait fait tant de bien à Saint-Sulpice et que Dieu l'ait choisi pour fonder une Congrégation destinée au salut des âmes les plus abandonnées et qu'il ait fortement recommandé à ses disciples le renoncement, la charité et l'amour de la croix.

M. Libermann était au Séminaire un modèle parfait d'humilité, de simplicité, de renoncement et de régularité. J'ai eu souvent l'occasion de l'observer, et je puis dire que jamais je n'ai remarqué en lui une parole de vivacité ou d'impatience même légère, jamais rien qui sentit l'amour-propre ou l'estime de ses idées, jamais un acte ou un mouvement de pure nature. Tout en lui démontrait l'action constante de la vie surnaturelle.

Voilà ce que je puis dire avec vérité à la gloire de notre divin Sauveur et pour honorer la mémoire de ce saint homme. Je prie Dieu de m'accorder la grâce de marcher sur ses traces et de mourir aussi de la mort des justes.

LEBLANC, *prêtre de la Compagnie de Jésus.*

Un ancien séminariste de Saint-Sulpice, qui quitta le Séminaire n'ayant reçu d'autres Ordres que les Ordres Mineurs, était heureux en 1877, à soixante-neuf ans, de célébrer les vœux de son ancien condisciple : c'est M. Pierre Lachèze.

Qui nous eût dit, il y a plus de quarante-sept ans, en 1830, que notre heureux collègue et aîné au Séminaire de Saint-Sulpice à Paris, que nous avons entendu et vu de la manière la plus cordiale et la plus intime, serait appelé *Vénérable*, puisqu'on introduit la cause de sa béatification et de sa canonisation ? C'est pour nous une joie et une bénédiction, dont nous ne pouvons assez remercier la divine Providence.

Admis au Grand Séminaire de Saint-Sulpice à Paris, après avoir fait notre philosophie sous le savant professeur M. Michelle au Collège Stanislas, nous fûmes surpris et étonné de voir que la soutane fut pour nous un poids, une charge que quelqu'un devait nous aider à porter. Le noble ami, avec son abord d'un insaisissable agrément, nous introduisit par son affabilité dans l'intérieur du sanctuaire dont nous n'osions même aborder le parvis. Il nous semblait que cette nature si belle et si pure était pour nous un ange, qui nous ouvrait et préparait les voies au milieu même de nos perplexités et de nos doutes sur notre vocation. Nous reçûmes la tonsure cléricale en même temps qu'il recevait les Ordres Mineurs, le 20 décembre 1828, en la chapelle de l'Archevêché, qui fut ensuite saccagée en même temps que Saint-Germain-l'Auxerrois, le 14 février 1831, et plus tard démolie.

Dès ce moment, nous étant retiré, il nous fut permis de suivre comme externe les cours de notre troisième année de théologie, jusqu'au mois de septembre, même année, où nous sommes sortis du Séminaire par la bonne porte. Nous avions pourtant reçu les Ordres Mineurs dès la Trinité de 1829; et tous deux, le Vénérable Libermann et nous, étions contraints de rester comme deux pierres d'attente; la sienne était polie et tout à fait adaptée à l'érection de l'édifice sacerdotal; la nôtre était informe et brute à cause de notre hésitation à faire le grand pas qui clôt à jamais le monde sous la prostration du jeune lévite. Notre généreux ami au contraire ne soupirait qu'après sa guérison du mal caduc dont il était affecté et souffrant, pour pouvoir se consacrer âme et corps au service du sanctuaire, dont les portes lui étaient fermées par les saints canons. « Ah ! mon cher ami, nous disait-il souvent, priez avec moi la Sainte Vierge, car j'espère obtenir de la Mère de Dieu ma guérison. »

Nous l'avons vu souvent tomber au milieu des saints exercices et même dans l'ancienne chapelle dont il ne reste plus que le bas d'un pilier, et nous l'avons nous-même, malgré notre répugnance, aidé à le porter à quatre dans sa modeste cellule, afin que l'on pût y calmer ses terribles convulsions. Après cette douloureuse épreuve, qui nous déchirait le cœur à tous, il revenait à la sérénité et à l'épanouissement de sa belle âme; et son doux sourire nous prouvait mieux que la

parole, qui ne lui était pas aussitôt rendue, toute la sincérité de sa reconnaissance pour les bons services qu'il avait reçus de nous tous. Il avait sur toute sa physionomie un air de douceur qui attirait les cœurs.

..... Tous ceux de ses confrères qui l'ont connu ont apprécié comme nous la prudence et l'activité de son zèle pour porter les cœurs vers l'apostolat. C'était comme un envahissement et comme une pénétration dans les âmes pour les attirer en cette sorte hors d'elles-mêmes et les porter du moins par le désir vers les régions inhospitalières où il voulait faire éclater et répandre la sublime lumière de l'Évangile (1).

Mais on voyait bien qu'il puisait cette vive ardeur au Cœur de Jésus. Lui, le premier (car la dévotion du mois du Sacré-Cœur, pour honorer en trente-trois jours de chaque mois les trente-trois années de la vie de Notre-Seigneur, cette dévotion était loin d'être aussi répandue qu'elle l'est aujourd'hui), c'est lui, le premier, qui, pour ainsi parler, furtivement et comme à la dérobée, a rassemblé au Séminaire les trente-trois associés dont nous avons fait partie.

Mais en adorant et aimant le Cœur de Jésus, l'on est irrésistiblement entraîné à honorer et aimer le saint Cœur de Marie, elle qui a senti toutes les douleurs, qui a compris toute la portée du sacrifice de Jésus sur la croix. Aussi le dévot serviteur de Dieu présenta à plusieurs d'entre nous la médaille miraculeuse (de Notre-Dame des Victoires) qui dès 1830 a fait tant de bruit dans Paris (2).

de M. Jarrier, curé d'Aulnat, diocèse de Clermont :

M. Libermann, si pieux et si édifiant, terminait son cours de théologie lorsque j'entrai au Séminaire de Saint-Sulpice pour y commencer le mien. J'eus peu de rapports avec lui.

(1) Il ne s'ensuit pas qu'en 1828 ou 1830, le Vénérable Père eut déjà des idées d'apostolat près des infidèles. M. Lachèze était de Paris, de la paroisse de Notre-Dame des Victoires; il continua d'avoir des rapports avec son ancien condisciple quand celui-ci fondait l'Œuvre des Noirs.

(2) La dévotion à Notre-Dame des Victoires ne fut inaugurée par M. Desgenettes qu'au mois de décembre 1836, mais la première médaille de la Confrérie fut la Médaille miraculeuse révélée à Sœur Catherine Labouré en 1830. La dévotion au Saint Cœur de Marie venait d'être vivement recommandée dans le diocèse de Paris par un mandement de l'archevêque Mgr de Quélen (1827).

J'ai gardé de lui le souvenir, la bonne impression et la reconnaissance des faits suivants :

Un jour de vacances, nous nous promenions ensemble avec quelques autres; il se mit à me plaisanter, mais avec un ménagement qui ne pouvait en rien compromettre la charité et faire tant soit peu de peine; néanmoins, sa conscience lui en fit bientôt un reproche; il me prit à part pour me faire les plus humbles excuses.

Au commencement de la première année de ma théologie, en février ou mars 1830, je fis au Séminaire une maladie très grave; quoique assez mal portant lui-même, M. Libermann ne voulut pas céder aux autres tous les actes de charité, il vint me faire compagnie. J'étais levé, mais sans pouvoir m'aider d'une jambe, tout entière en plaie par la moutarde qu'on m'avait laissée vingt-quatre heures; je tenais cette jambe étendue sur une chaise. M. Libermann en face me présentait un prospectus quand il fut atteint d'une forte attaque d'épilepsie. Le domestique infirmier l'étendit par terre de manière que je ne pusse pas voir son visage; il appelle les abbés qui occupaient les chambres voisines; on le mit sur mon lit quelques minutes; l'attaque lui passa, on le conduisit dans sa chambre. A cause de cet accident, on ne le laissa plus venir dans ma chambre, à son grand regret; mais lorsque je pus descendre dans la cour, il fut des premiers et des plus empressés à venir me demander de mes nouvelles.

Le souvenir de cette attaque me rappelle une autre circonstance que vous devez savoir et qui fait voir tout son abandon à la volonté de Dieu.

Un évêque d'Allemagne très renommé par sa sainteté (1), qui passait pour thaumaturge, vint à passer quelques jours à Saint-Sulpice. La pensée vint à tout le monde de lui faire faire une neuvaine pour la guérison de M. Libermann, qui était

(1) Il s'agit ici du prince Alexandre de Hohenlohe, que plusieurs qualifient d'évêque mais qui ne fut que chanoine de Gross Wardein en Hongrie. Ce prince était très pieux et avait une confiance sans borne dans la prière. Aux malades qui s'adressaient à lui il demandait d'avoir la foi dans le pouvoir de Jésus-Christ de guérir toutes les infirmités et leur enjoignait de prier avec lui à des jours et heures donnés. De nombreuses guérisons s'opérèrent ainsi par son entremise en Autriche, en France, en Angleterre, aux États-Unis. Il mourut en 1849, sans que sa renommée eût faibli.

aimé et vénéré de tous. Le saint évêque se prêta volontiers à ce désir, mais il voulut que M. Libermann y donnât son adhésion et s'unît d'intention à cette demande. M. Libermann refusa obstinément cette adhésion, disant qu'il ne méritait pas que le bon Dieu fit de miracle pour lui, que si Dieu voulait le faire, il en serait bien content, mais qu'il ne voulait pas le demander. Je crois que la neuvaine n'eut pas lieu, mais cet évêque fut grandement édifié d'une si grande foi.

Je crois avoir entendu dire que plus tard ce miracle s'était fait sans avoir été demandé.

JARRIER, curé d'Aulnal.

de M. Gauffreteau, archiprêtre, curé de Saint-Martial à Montmorillon :

Montmorillon, le 29 octobre 1857.

Non, vous n'êtes point importun en me demandant des renseignements sur M. Libermann, que j'ai connu en effet assez particulièrement au Séminaire de Saint-Sulpice, il y aura bientôt une trentaine d'années. Depuis notre séparation, je n'ai eu aucune relation avec ce saint prêtre : il ne m'a jamais écrit.....

La modestie et l'humilité de l'abbé Libermann l'empêchaient de se produire : c'était un juste qui vivait de la foi dans un profond recueillement et paraissant toujours uni à Notre-Seigneur Jésus-Christ. J'ai de lui une relique qui m'est bien chère : c'est une gravure sur gros papier, d'un genre pauvre et sévère, de saint Vincent de Paul, que me donna l'abbé Libermann à l'époque de mon diaconat, 20 décembre 1828. C'était sans doute le modèle qu'il se proposait à lui-même et à moi : il a travaillé à l'imiter et il est allé le rejoindre, *consummatus in brevi*, tandis que nous, notre exil est bien prolongé. Au dos de la gravure sont écrites ces paroles, précédées de ce signe † *Dilectissimo in X^{to} Jesu diacono Gofferteau. — F. M. Libermann. Ora pro me. — Justus ex fide vivit.* La pauvreté de la gravure d'un côté et de l'autre l'écriture d'un saint mériteraient l'honneur d'un double cadre. J'espère la considérer tous les jours de ma vie et la garder précieusement jusqu'à ma

dernière heure. C'est un excellent souvenir et un encouragement à la vertu.

M. Gauffreteau raconte ensuite un épisode du baptême du Vénérable, rapporté déjà plus haut.

Dom Gardereau, bénédictin de Solesmes, qui fournit à dom Pitra bien des traits de la *Vie du R. P. Libermann*, se plaint dans une lettre du 24 février 1870 que cette Vie n'ait pas été conçue dans le sens des indications données par lui, en particulier que l'auteur, entraîné par l'instinct du panégyriste, n'ait pas su reconnaître que le zèle du Vénérable dans ses efforts pour porter les Séminaristes à la perfection n'ait pas été parfaitement prudent : ce zèle en effet aurait eu tendance à troubler la Communauté et à gêner la conduite des directeurs.

Pour les âmes trempées extraordinairement comme la sienne, écrit-il, je crois bien volontiers qu'il a bien fait de marcher à la perfection par un sentier plus rude, plus rigoureux; mais, jeune et ardent comme il était, le R. P. Libermann aurait voulu dans sa ferveur étendre la même règle à tous ses confrères, et il en résultait un blâme au moins indirect sur le régime suivi dans la communauté; ajoutez une scission funeste, car une réaction contre l'esprit et les pratiques introduites à la sourdine mais avec tant d'activité par M. Libermann devenait inévitable. Pour moi, j'avoue que sans cesser, comme quelques autres, de lui être attaché, je me faisais un point de conscience de combattre la propagande qu'il tâchait de faire dans la communauté.

C'était bien pourtant le même saint personnage que j'ai vu depuis à la tête de sa Congrégation du Saint-Cœur de Marie, si prudent, si indulgent, si attentif à diriger chacun dans la voie marquée par la divine Providence, ménageant les faibles, n'imposant à personne un fardeau qu'il ne pût porter. Mais dans cet intervalle il avait grandi constamment dans la vie spirituelle; et plus il avançait, plus il était complet et éclairé de la grâce, plus aussi son zèle devenait souple, sans rien perdre de sa ferveur, mais était d'autant plus apte à diriger les âmes selon les lois de la discrétion, selon la portée de chacun et la mesure des desseins de Dieu.

Peut-être suis-je dans l'erreur. Mais il me semble que la gloire du vénérable serviteur de Dieu n'y aurait rien perdu,

si l'auteur de sa vie avait voulu tenir compte des progrès de la lumière et de la grâce en cette âme admirable. Et la vérité y eût gagné, comme aussi la justice envers une Société fort digne de respect et qui s'est toujours admirablement conduite en tout cela et en autre chose à l'égard de M. Libermann.

Lui aussi a montré de son côté la plus admirable patience à l'égard de ceux qui le contredisaient en ses tentatives de transformation de la discipline, comme je le faisais et tant d'autres. Ceci se passait en 1829 et 1830.

À ces observations, le P. Delaplace répondit par une longue lettre du 16 avril 1870. Il y remarque que le Vénérable eut une mission à remplir à Saint-Sulpice et qu'en tout ce qui s'y fit alors se voit vraiment la main de Dieu : ce qui justifierait la conduite du Vénérable Père. En tout cas, le reproche d'avoir agi à l'encontre des intentions des directeurs ne s'applique pas à la période du séjour du Vénérable à Issy, puisque M. Pinault ne cessa de le soutenir dans son action extérieure. Il n'est pas davantage mérité pour la période précédente, car nous savons par le témoignage même des directeurs que M. Libermann se conformait à l'avis de M. Garnier sur les différents moyens qu'il se proposait d'employer, en particulier sur le rétablissement d'usages anciens tombés en désuétude.

Voici d'ailleurs deux réflexions du P. Delaplace qui éclaireront cette question : « Je ne pense pas, sauf meilleur avis, que le P. Libermann ait eu la pensée et le dessein de changer la discipline du Séminaire. Son action, ses conseils, s'étendaient à des choses de surrogation, non contre la règle, mais quelquefois en dehors et au-dessus de la règle; et c'était précisément pour rendre les séminaristes plus fidèles observateurs de leur règle, non seulement quant à la lettre, mais encore et surtout quant à l'esprit. » « Quand il parlait à tous, ou agissait sur l'ensemble, alors il énonçait toute la perfection de ses principes, déployait toute l'énergie éclairée et prudente de son action; mais dans le particulier, dans les rapports d'âme à âme, il savait parfaitement s'accommoder à chacun, se rapetisser à sa mesure, se faire en un mot tout à tous. Il n'avait rien tant à cœur, pour lui et ses disciples, que la charité, la condescendance, la modération, selon l'état, le caractère, la grâce, les dispositions de chacun. »

Ce qui importe dans le témoignage de dom Gardereau, c'est qu'il signale une seconde classe d'opposants à M. Libermann, à côté de la *bande joyeuse* et de la *bande littéraire et scientifique*, la classe des séminaristes attirés par la sainteté de leur condisciple mais retenus à distance par l'attachement au règlement commun qu'ils estimaient lésé par des pratiques particulières.

Sur les dix-huit derniers mois du séjour du Vénérable à Saint-

Sulpice (1830 et 1831), nous possédons quelques souvenirs de **M. Fournier**, aumônier du Pensionnat des Oiseaux à Paris, que le P. Clément Hubert tenait de sa bouche et qu'il a mis par écrit sans retard. Le P. Hubert avait fait visite à M. Fournier en compagnie du P. Delaplace.

Le P. Delaplace lui expose l'objet de notre visite : « J'ai peu connu M. Libermann, dit-il; mais pendant les dix-huit mois que je l'ai vu à Saint-Sulpice, je l'ai toujours regardé comme un très saint homme; tout le monde le tenait pour un saint. Si j'eusse prévu ce qu'il devait être plus tard, j'eusse été plus attentif à tout recueillir; mais alors il était affligé de maladies, il ne suivait pas régulièrement les cours, et chaque jour on pouvait s'attendre à le voir partir. Les supérieurs étaient incertains dans le doute sur ce qu'il y avait lieu de faire à son sujet. Ce que j'ai le plus admiré en lui, c'est son esprit d'indifférence complète sur son sort. Son avenir était évidemment compromis au dernier point, et il n'en semblait pas agité, préoccupé même le moins du monde. — N'auriez-vous pas eu quelques correspondances avec lui? demande le Père. — Mon Dieu, non. J'avais assez peu de rapports, si ce n'est pour la distribution qu'on faisait aux pauvres le mercredi et que nous fimes longtemps ensemble. — Quelle distribution, s'il vous plaît? était-ce celle de l'argent ou des vivres? — C'était celle des vêtements; on ne donnait guère d'argent; cela n'entrait pas dans les vues des directeurs. Il était le premier aumônier; le P. Libermann, aumônier des pauvres! c'était comme de fondation; mais je présidais comme diacre, parce que lui était seulement minoré, et souvent j'ai eu occasion d'admirer sa charité et sa compassion pour les pauvres. Je me rappelle un trait entre autres. La première fois que j'assistai à cette distribution, je trouvai quelques pauvres qui, avides de tenir ce qu'on allait leur donner, se pressaient avec précipitation pour l'obtenir. De suite j'y vis un désordre auquel il fallait remédier, et je disais à part à M. Libermann : « Ne pourrait-on pas leur dire qu'on ne donnera rien mercredi « à ceux qui se pressent de la sorte? — Eh ! imposer une pénitence aux malheureux ! » me répondit-il aussitôt d'un accent qui ressentait l'étonnement et une tendre compassion. J'étais jeune et sans expérience; lui, il avait l'expérience, et à son défaut l'esprit de Dieu y suppléait. Depuis je ne demandai

plus semblable chose. — Il devait être bien bon et bien humble en servant les pauvres? interrompit le P. Delaplace. — Oh! oui, bien bon et plein d'humilité. Nous faisons chacun à notre tour une petite instruction-exhortation à ces pauvres. Il fallait l'entendre leur parler pour comprendre la charité dont il était animé pour eux. C'était bien simple, comme tout ce qu'il faisait, mais bien suave et bien pénétrant. Il se confondait ensuite au milieu d'eux et disait à chacun son petit mot plein d'à-propos et de charité. Je me rappelle peu de chose, et je n'aurais rien à ajouter après avoir lu sa vie. On a surtout très bien fait ressortir son esprit de renoncement à lui-même qui était sa vertu extérieurement caractéristique. D'autres pourront vous donner de nombreux détails, surtout les anciens condisciples d'Issy. Là il était à la tête de toutes les bonnes œuvres, quoique remplissant des fonctions obscures, il était l'âme de la ferveur, tandis qu'à Saint-Sulpice il se tenait plus à l'écart; vu l'incertitude de sa position, il avait peu de rapports avec les élèves.

Il me souvient encore qu'étant son voisin de chambre, j'ai souvent été réveillé au milieu de la nuit par ses austérités. Le P. Delaplace et moi marquâmes notre étonnement à cette révélation : on ignorait jusqu'ici des cas positifs de mortification extérieure; on y pensait d'autant moins que cela paraissait plus incompatible avec son triste état de santé. « Je puis vous assurer, nous dit M. Fournier, qu'il se donnait à Saint-Sulpice de rudes disciplines au milieu de la nuit. — Le faisait-il fréquemment? — Je ne saurais vous dire; j'avais alors un sommeil de jeune homme et je n'entendais pas probablement chaque fois. D'ailleurs, on voyait bien dans toute sa conduite et dans tout son être que c'était un homme extrêmement mortifié, bien qu'il rayonnât toujours sur sa figure un air de douce gaité et suavité. Le bon Dieu l'a éprouvé et exalté; il bénit son œuvre parce que c'est la sienne. »

CORRESPONDANCE AVEC M. VIOT.

Ce sont les premières lettres *spirituelles* de notre Vénérable Père; elles n'ont pas le coulant et la facilité de celles qu'il a écrites plus tard quand il eut acquis l'habitude de traiter avec

les âmes et plus d'aisance dans le maniement de la langue. On y verra que ses doctrines sont déjà fixées dès sa première année de théologie, qu'il voit le renoncement à soi-même et à toutes les jouissances comme le fondement de toute sainteté.

M. Viot entra à Saint-Sulpice en 1827 et quitta le Séminaire après la Révolution de 1830. Il ne devint prêtre qu'en 1833. Jusqu'à cette année il fut employé au Petit Séminaire de Saint-François, près de Tours.

Nous citons d'abord quelques lettres de M. Viot, soit parce que nous y trouvons quelques renseignements sur le Vénérable, soit parce que l'auteur nous y fait connaître sur sa personne ce qu'il nous importe de savoir, soit aussi pour l'histoire de ces lettres.

De M. Eugène Viot, chanoine de la cathédrale de Tours :

Tours, 6 mars 1858.

Monsieur l'abbé, c'est avec un vrai plaisir que je vous communique quatre lettres que m'a écrites mon vénérable ami, le P. Libermann, avec qui j'ai fait mon Séminaire à Saint-Sulpice de Paris. J'ai eu le bonheur de le revoir une fois depuis la Révolution de 1830 et même de lui donner l'hospitalité dans ma maison, il y a environ six à sept ans; et depuis je n'ai entendu parler de lui qu'au moment de sa sainte mort.

Je l'ai toujours regardé comme un prédestiné et je le regarde maintenant comme un saint.

Je ne puis vous envoyer ces quatre lettres qu'à titre de prêt, et je vous prie de vouloir bien me les renvoyer avant Pâques prochain. Si vous avez une vie ou une notice imprimée sur mon saint ami, je vous serai bien obligé de me l'envoyer.

De M. Viot :

Tours, 16 mars 1858.

Monsieur l'abbé, ce que vous me dites du plaisir que vous a fait la lecture des quatre lettres que m'a écrites ce cher M. Libermann, mon ancien condisciple, mon grand et presque unique ami de Saint-Sulpice, m'a été fort agréable.

J'ai été trois ans avec lui à Saint-Sulpice; mais la troisième année nous ne nous voyions que le mercredi, parce que j'étais à Issy et lui à Paris. Il avait peu d'amis intimes, et je suis

porté à croire que j'étais celui avec lequel il avait le plus de rapports.

J'ai déjà commencé à lire sa vie que vous avez eu la bonté de m'envoyer, et j'ai reconnu une foule de détails sur sa conversion dont il m'avait fait confident. Je me souviens encore de sa profonde douleur et de son admirable résignation lorsqu'il reçut la lettre dans laquelle son père l'accablait de reproches au sujet de sa conversion et le maudissait. Il était tout en larmes et me disait : « Mais je suis chrétien. » Et au milieu de ses larmes, j'apercevais le sourire de la joie et du bonheur.

Une de ses premières attaques d'épilepsie a eu lieu en récréation dans la grande salle d'exercices du Séminaire de Paris, où nous nous promenions à cause du mauvais temps. J'étais à côté de lui avec un ou deux autres Séminaristes. Nous l'emportâmes sur son lit, dans sa chambre, et nous ne le quittâmes que lorsque la crise fut entièrement passée. Il me serait difficile de vous décrire avec quelle sérénité et quelle douce reconnaissance il nous parla, dès que la connaissance lui fut revenue.

De M. Viot :

Tours, 1^{er} août 1869.

Monsieur l'abbé, j'ai lu avec un intérêt plein d'affection et de respect la vie de mon saint ami de Saint-Sulpice, le vénérable François-Marie Libermann. Cette vie m'a appris beaucoup de détails que j'ignorais surtout sur sa vie depuis sa promotion au sacerdoce. Comme il y a maintenant environ quarante ans que nous nous sommes quittés, je ne me rappelle rien de bien précis ni d'intéressant pour vous à ajouter à ce que je vous ai écrit et à ce que j'ai lu dans sa vie.

Mais en faisant des recherches dans mes anciennes lettres, j'ai retrouvé d'autres lettres de lui que je ne vous avais pas envoyées. Quoiqu'il y ait dans ces lettres certaines choses qui regardent ma conscience, parce qu'il était mon moniteur, je crois cependant pouvoir vous les envoyer et vous autoriser à les lire et à en extraire ce qui peut vous être utile, et je compte sur votre prudence et votre discrétion pour ne faire connaître mon nom que dans les choses où votre prudence et

votre charité n'y verraient aucun inconvénient. Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien me renvoyer ces lettres d'ici à une quinzaine à peu près, car j'y tiens beaucoup, les regardant comme des reliques de mon saint ami que je prie déjà comme mon intercesseur auprès de Dieu.

De M. Viot :

Tours, 7 mars 1877.

Monsieur l'abbé, je viens de lire dans l'*Univers* la lettre pastorale de S. Ém. Mgr l'Archevêque de Paris, laquelle ordonne à tous ceux qui possèdent des écrits émanés de la main des trois serviteurs de Dieu dont la cause peut être introduite, de les lui faire connaître et de les lui remettre.

J'ai connu assez intimement à Saint-Sulpice, pendant plusieurs années, le Vénérable François Libermann; j'étais même son ami. Il m'a écrit depuis six ou sept lettres, qui m'ont été demandées, il y a quelques années, par un des directeurs du Séminaire du Saint-Esprit, à l'époque où l'on écrivait sa vie pour la seconde fois. Je les ai envoyées et on me les a rendues deux mois après. On a reproduit trois de ces lettres dans les *Lettres Spirituelles* du V. François Libermann. Si pourtant on croyait avoir encore besoin de ces lettres, je me ferais un plaisir et même un devoir de vous les adresser, avec prière de me les renvoyer; j'y tiens beaucoup pour plusieurs raisons, et en particulier parce qu'elles pourraient plus tard devenir de précieuses reliques.

Dans ces six ou sept lettres, il y en a une que je prie Son Éminence de me permettre de ne pas envoyer, parce qu'elle contient des détails très intimes sur ma conduite et une réponse à une confidence que je lui avais faite (du for intérieur).

De M. Viot :

Tours, 9 janvier 1878.

Monsieur le Supérieur, selon le désir que vous m'exprimez dans votre lettre du 6 janvier dernier, je m'empresse de vous envoyer les sept lettres du R. P. François Libermann, mon ancien et précieux ami de Saint-Sulpice.

La huitième, que je n'avais pas jugé à propos de vous adresser, il y a déjà longtemps, n'existe plus : je l'ai brûlée, je crois, lors du premier envoi.

Je vous prie en grâce d'avoir bien soin de ces sept lettres, mes précieuses reliques de mon très cher ami, et de me les renvoyer lorsqu'elles ne seront plus nécessaires.

J'étais en récréation avec le Vénérable François Libermann lorsqu'une de ses premières attaques d'épilepsie, je crois même la première, le frappa et le renversa, et j'eus l'honneur de le transporter sur son lit avec deux ou trois de ses confrères et de lui donner mes soins.

Cinq des lettres à M. Viot ont été publiées presque intégralement; deux sont inédites : ce sont les deux premières en date.

A Monsieur,

Monsieur E. Viot,
rue Porte-Rauline, n° 2, Tours.

Issy, le 24 octobre 1828.

CHER ABBÉ,

Vous mériteriez certainement quelques reproches (de ce) que vous m'avez laissé si longtemps sans m'écrire; mais il faut imiter en tout Notre-Seigneur Jésus-Christ; et Notre-Seigneur nous pardonne nos fautes, quand nous les confessons; or, vous avez confessé la vôtre, donc il faut que je vous la pardonne. Cet argument, quoiqu'il ne soit pas bien en forme, est très fort; aussi vous l'ai-je déjà pardonné.

Je suis bien content de voir dans votre lettre que vous vous êtes bien amusé pendant ces vacances; cela vous donnera, avec la grâce de Dieu, de nouvelles forces pour reprendre vos exercices au commencement de l'année prochaine. Vous m'avez paru bien fatigué à la fin de l'année passée, et vous aviez bien besoin de vous restaurer. Mais, mon cher, vous me parlez de visites, de courses, de parties de campagne, et vous ne me dites pas avec qui vous les avez faites ni comment vous vous êtes comporté; vous me dites seulement en passant qu'elles vous ont empêché de garder votre règlement : tout cela me donne sujet à beaucoup de craintes. Je connais votre

naturel extrêmement vif, et je crains que vous ne vous soyez laissé emporter par le plaisir; je crains qu'il ne se soit passé beaucoup de ces parties de plaisir sans que vous les ayez offertes à Dieu; bien des journées se sont peut-être passées sans que vous pensassiez à notre bon et divin Sauveur, à notre tendre Mère qui est dans le ciel; ces deux objets qui seuls doivent occuper notre esprit et avoir toute la tendresse de notre cœur ont peut-être bien des fois été effacés du vôtre par le trop grand amour du plaisir mondain qui ne nous est que trop naturel dans notre misère ici-bas. Ce que je crains encore, c'est que, mon cher ami, vous n'ayez fait ces courses, etc., avec des personnes qui appartiennent encore tout à fait à ce monde et que par là vous n'ayez contracté certaines habitudes mondaines, ce qui serait un grand malheur; car enfin quelle peine ne vous coûtera-t-il pas d'extirper de nouveau toutes les habitudes vicieuses auxquelles vous vous êtes assujetti et que vous aviez presque vaincues dans cette année que vous avez passée au Séminaire. S'il fallait recommencer le combat contre la vanité, la sensualité et tant d'autres misères dans lesquelles nos cœurs pervers sont plongés, ne serait-ce pas bien malheureux? Seriez-vous sûr d'obtenir les grâces que Dieu vous a accordées dans la première année de combat que vous avez passée au Séminaire? Mais, mon cher ami, je vous demande bien pardon; mon amitié pour vous m'emporte un peu trop loin; je vous fais peut-être de la peine en vous disant des choses si dures et si désagréables; mais, mon cher, vous savez bien mes intentions; vous savez que tout cela part d'un cœur qui ne cherche qu'à vous faire plaisir, et que je dis cela seulement parce que je crois qu'il pourra vous être utile. Je vous supplie donc, mon cher, de faire réflexion sur le temps passé, d'entrer dans la moindre circonstance, mais de prendre bien garde de ne pas vous faire illusion.

Avant de finir, je vous demande encore une fois pardon; car ce n'est certainement pas à moi à vous parler de cette manière, puisque moi qui suis au Séminaire j'ai bien des fautes à me reprocher; mais c'est cela même qui m'a fait craindre pour vous. Je suis comme toujours votre Argus bien grognon.

F. LIBERMANN.

Présentez mes très humbles hommages à votre respectable famille, ainsi qu'au bon M. Bonneville. Je n'ai plus de place, sans quoi je vous écrirais davantage.

A Monsieur,

Monsieur l'abbé Viot,
rue Porte-Rauline, n° 2, Tours.

Issy, le 18 septembre 1829.

MON CHER AMI,

Hier j'ai reçu votre lettre, j'y ai vu avec plaisir que vos maux de tête ont passé; ils vous auraient empêché de travailler l'année prochaine, s'ils avaient duré. Il est possible que l'air vif d'Issy vous fasse du bien; vous pourrez avoir raison de vouloir aller l'année prochaine à Issy. Mais, mon cher ami, je vous prie de me permettre de vous représenter les mauvaises sources d'où peut provenir le désir de quitter Paris, si vous l'avez, afin que vous vous examiniez là-dessus et que vous ne fassiez rien qui soit contraire à la volonté de Dieu; vous savez bien que ma qualité d'admoniteur m'oblige à ne pas vous cacher mes réflexions, quoique ordinairement elles soient anciennes et insignifiantes.

Voici donc ce que je pense. Le désir de changer peut provenir du caractère commun aux Français, surtout à ceux qui s'approchent du midi de la France, qui n'aiment pas les choses monotones; elles les ennuient; ils aiment à changer souvent. Il est possible aussi que ceci provienne de ce que vous avez quelques amis à Issy, ou peut-être le genre de vie de ces Messieurs d'Issy vous convient mieux que celui des Parisiens. Si une de ces raisons influait sur la pensée que vous formez d'aller à Issy, je crois que vous devriez chercher à la détruire et à l'effacer de votre pensée, car chaque chrétien et surtout chaque ecclésiastique ne doit se conduire que par la volonté de Dieu à toutes nos actions et à toutes nos pensées même. S'il est possible, nous devrions nous dire : Notre-Seigneur Jésus-Christ voudrait-il que je fisse cela? et ne jamais rien faire sans jeter les yeux de notre cœur sur cet aimable Sauveur pour lui demander son avis. Ce serait là un moyen

infaillible de bien faire toutes nos actions et de nous tenir continuellement en sa sainte et aimable présence. O mon cher ami, si nous étions habitués à cette sainte pratique, que nous serions heureux ! Notre vie se passerait dans les délices de la divine charité ! C'est alors que nous serions des hommes vraiment mortifiés ! tous nos désirs seraient selon la divine volonté de notre Sauveur, toutes nos pensées charnelles seraient sacrifiées à son divin amour ; alors nous ferions de bons prêtres ; rien ne nous empêcherait plus de bien servir notre bon Sauveur ; tous nos désirs consisteraient à lui sauver des âmes ; aussi tout ce que nous entreprendrions pour sa divine gloire nous réussirait, puisque l'esprit de notre Sauveur seul nous ferait agir et rien sur la terre ne pourrait arrêter notre action : fortune, amis, parents, santé et la vie même, tout serait sacrifié à la gloire de notre bon et aimable Sauveur. Vous sentez bien, mon cher ami, que tout ce que je vous dis là est très vrai et que rien n'y est exagéré ; nous devrions donc tâcher de parvenir à cette sainte perfection, et pour cela il faut prier beaucoup que Dieu nous la donne ; car de nous-mêmes nous ne pouvons rien du tout. Il faut aussi avoir soin d'être fidèles aux moindres grâces que Dieu nous accorde, à chaque sentiment intérieur qui nous porte à faire le bien, sans cependant nous inquiéter si nous avons manqué quelquefois. Dans ces occasions il faut nous humilier et prendre la résolution de faire mieux.

M. Renault est parti pour être supérieur à Bourges. A Issy, on ne fait pas de catéchisme. Ma santé va bien ; mes nerfs sont calmes depuis les vacances, et je n'ai pas eu d'attaque depuis celle que vous savez. Je me promène beaucoup quand le temps me permet ; je ne travaille rien du tout. On s'amuse beaucoup dans le Séminaire ; on chante tous les soirs trois ou quatre chants. M. Aibrant a été nommé curé du Parnasse ; il amuse beaucoup.

Je vous embrasse du baiser de la divine charité. Votre ami en J.-C. notre bon Sauveur,

F.-M.-P. LIBERMANN.

Mes hommages très respectueux à vos parents et à M. Bonnevillle. Vous ne me dites pas comment va sa santé : elle m'intéresse beaucoup.

La lettre suivante ne porte pas de date; comme elle est adressée à M. Viot, au Séminaire d'Issy, elle doit être des premières semaines de l'année scolaire 1829-1830, que M. Viot passa à la maison de campagne; elle fait mention de la retraite, qui semble être la retraite de rentrée, puisque on n'y voit aucune allusion à une ordination. La première phrase de cette lettre a été mal lue : nous la reproduisons telle qu'elle existe dans l'original. On se souviendra que Félix, le frère du Vénérable, était relieur; le dictionnaire grec dont il est parlé dut être confié à Félix pour être relié.

A Monsieur,

Monsieur l'abbé Viot,
au Séminaire d'Issy, Issy.

Mon très cher ami, j'avais déjà fait votre commission avant d'avoir reçu votre lettre, mais je suis bien fâché de ne pouvoir vous remettre votre dictionnaire : mon frère ne me l'a pas encore apporté. C'est une occasion, etc. (cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 1).

(Après la signature) : Faites mes amitiés en Notre-Seigneur Jésus-Christ à mon cher frère Ozanam.

Une quatrième lettre est publiée au vol. I des *Lettres Spirituelles*, p. 16. Voici le début qui a été supprimé. M. Viot a quitté le Séminaire pour n'y plus revenir; dans sa précipitation, après les journées de juillet 1830, il a laissé ses effets dans sa chambre : il a ensuite prié M. Libermann de les lui faire parvenir à Tours.

A Monsieur,

Monsieur E. Viot,
rue Porte-Rauline, n° 2, Tours.

16 octobre 1830.

Mon très cher ami, je suis confus et je n'ose presque pas vous écrire : j'ai si mal fait vos commissions !

Dès que j'ai reçu votre lettre, je me suis donné des mouvements pour m'en acquitter. N'ayant pas trouvé de clef pour ouvrir la commode, j'étais forcé d'en forcer les serrures, sans cependant rien casser ni à la commode, ni aux serrures.

J'étais fort surpris de n'y trouver ni camails, ni manteaux longs, ni serviettes, ni, etc.; comme vous m'avez dit; je fouillai de côté et d'autre sans rien découvrir; alors je balançai un peu si je devais vous envoyer toutes les vieilleries que j'avais trouvées dans la commode; j'ai pensé cependant que, comme vous m'avez demandé tout, je devais vous envoyer tout cela, quoique ce ne valût presque pas le port. J'aurais bien désiré pouvoir vous envoyer des rabats, des images et des cols; mais je ne pouvais pas pour une excellente raison : vous savez que les boutiquiers ne sont pas d'humeur à vendre à crédit, et d'un autre côté vous savez que je suis un pauvre homme; j'avais encore trois sols et demi à la poche; j'étais donc dans une impossibilité physique de faire votre commission; j'ai cependant proposé au boutiquier de prendre en gage votre commode et d'en prendre le prix quand elle sera vendue; il ne voulait pas à cette condition non plus. Car, disait-il avec raison, on ne pourra pas vendre la commode cette année-ci, vu le peu de séminaristes qu'il y aura à Issy; car vous savez bien que ce ne sont que les physiciens et les philosophes qui resteront, et ils seront au nombre de vingt à trente tout au plus. J'ai mis vos effets qui restent encore entre les mains de M. Millault, quoique je ne pense pas qu'il puisse les vendre.

M. Garrigues est économe au Séminaire d'Orléans, et M. de Cambis le remplace à Issy. Si vous pouvez lui envoyer sa malle, il la prendra, m'a-t-il dit. Quant à nous, mon cher ami, nous sommes entrés à Paris; nous sommes au nombre de soixante-dix à peu près..., etc. (cf. *L. sp.*, I, p. 16).

A la fin de la page 18, *Monsieur N.* est mis pour M. Mollevault.

A Monsieur,

Monsieur E. Viot,
au Petit Séminaire de Saint-François près Tours
à Saint-François.

Paris, le 26 janvier 1831.

Cette lettre est reproduite presque textuellement au 1^{er} vol. des *Lettres Spirituelles*, p. 19.

A la fin du second alinéa, p. 21 :

MM. Sieuray et Henry ne sont pas revenus cette année. Nous sommes parfaitement tranquilles ici...

P. 22, après : hors du séminaire, en habit laïque, ou un manteau sur la soutane, *ajouter* :

ou même une houppelande. Nous allons à la paroisse en surplis, mais non en procession.

avant : Adieu, mon cher ami :

M. le Supérieur va mieux cette année-ci; il ne souffre presque plus, et les directeurs sont les mêmes, excepté M. Rony qui n'est pas ici. M. Merle le remplace et professe la morale; MM. Combes et Faillon, le dogme. Les cours de MM. Carrière et de M. Hugon, c'est-à-dire du droit canon, n'ont pas lieu cette année. M. Cartal se porte à merveille; je ne l'ai pas encore vu depuis que j'ai lu votre lettre. Je lui ferai vos compliments. Je viens de voir que votre lettre a été écrite le 31 octobre; je ne l'ai reçue qu'hier.

J'ai oublié de vous parler du Séminaire d'Issy. Il n'y reste que la Philosophie et la Physique; ils sont à peine vingt-trois ou vingt-cinq. M. Millault m'a loué la régularité et la ferveur de quelques-uns. C'est tout ce que j'en sais.

A Paris, nous sommes à peu près cent dix, je crois.

A Monsieur,

Monsieur l'abbé Viot,
professeur au Petit Séminaire, Tours.

cf. Lettres Spirituelles, I, 39, sauf ce post-scriptum :

M. Millault est en vacances à cause de sa santé. Je me ferais un plaisir de vous envoyer les images que vous demandez; mais le parent dont vous parlez n'est pas venu ici et votre lettre a été mise à la poste à Tours (1).

(1) Le parent dont il s'agit devait sans doute en même temps remettre la lettre et l'argent pour l'achat des images.

A Monsieur,

Monsieur Eug. Viot,
rue du Général-Meunier, 4, Tours.

Issy, le 17 mars 1833.

Lettres Spirituelles, I, p. 42.

... qui cherche toujours à se faire estimer des autres.

J'ai cherché partout les effets que vous me demandez, et je ne les ai pas retrouvés. J'en ai parlé à M. l'Économe et à M. l'Aumônier des pauvres; ils m'ont dit que c'était impossible de me les rendre parce qu'on ne sait pas ce qu'ils sont devenus; et moi, je ne reconnaitrai plus ces objets, si même je les voyais; ce qui rend la restitution impossible.

M. Ozanam (1), dont il est parlé plus haut, comparut au procès ordinaire (19^e session — 30 novembre 1868) et au procès apostolique (9^e session — 21 février 1879). De son témoignage nous recueillons ces particularités.

Je n'ai connu le P. Libermann que jusqu'au moment où il reçut les Ordres Mineurs. J'ai remarqué en lui une foi peu commune, un zèle ardent pour la sanctification de ses disciples. Quelquefois je l'ai trouvé tellement élevé dans son ascétisme que j'étais porté à le croire exagéré.

Je ne puis entrer dans de grands détails, parce que je n'ai eu avec lui que des rapports peu fréquents qui m'ont pourtant donné lieu de constater l'ensemble de toutes ses vertus théologiques et cardinales et la constance avec laquelle il les a pratiquées. Ainsi, j'ai remarqué en lui une grande égalité de caractère et une sérénité constante.

Il me reste une impression générale de sa sainteté et de ses vertus peu ordinaires. Comme je l'ai déjà dit, je le regarde comme un saint et je l'invoque dans mes prières.

Dom Gardereau s'est trompé quand il a affirmé que M. Liber-

(1) M. Ozanam était le frère de Frédéric Ozanam et du docteur Ozanam, qui soigna avec tant de dévouement le T. R. P. Schwindenhammer.

mann à Saint-Sulpice voulait étendre à tous ses confrères la même règle de conduite trop élevée pour beaucoup d'entre eux; on voit au contraire qu'il sut accommoder ses conseils aux besoins de M. Lachèze par exemple, ou de M. de Farcy qui ne parvinrent ni l'un ni l'autre au sacerdoce et restèrent toute leur vie dans une voie très commune. Nous avons vu quel souvenir précieux M. Lachèze garda de son guide spirituel; voici le sentiment de M. de Farcy, non moins empreint de la plus vive sympathie pour son ami de Saint-Sulpice et de Rennes.

CORRESPONDANCE AVEC M. DE FARCY.

De M. de Farcy :

Rennes, le 29 mars 1877.

Mon Révérend Père, il est vrai que j'ai eu le bonheur de connaître très intimement au Séminaire de Saint-Sulpice le Vénérable P. Libermann, votre bien-aimé fondateur; mais je ne pourrai rien vous dire de particulier à son sujet, si ce n'est que je l'ai toujours connu comme un modèle et comme un des plus fervents séminaristes de Saint-Sulpice, se distinguant surtout par sa dévotion toute particulière envers le Très Saint Sacrement et envers la Très Sainte Vierge, et son amour pour l'obéissance, par sa charité pour le prochain et sa grande humilité. Il me témoigna toujours beaucoup d'amitié et de charité, et c'est un de ceux du Séminaire de Saint-Sulpice avec qui j'ai toujours été le plus lié de sainte affection.

Du reste, je n'ai trouvé que quatre lettres de lui; je vous les envoie comme vous me les demandez; mais, comme je tiens beaucoup à les conserver, je vous prie, mon Révérend Père, lorsque l'on n'en aura plus besoin à l'Archevêché, de me les renvoyer toutes exactement, car je peux les regarder comme de précieuses reliques et je serais bien fâché de les perdre. J'y joins une consécration au Cœur immaculé de Marie, que le Vénérable P. Libermann m'a faite, un billet pour la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus et une petite image du Sacré-Cœur de Jésus qu'il m'a donnée en souvenir et signée de lui.

Si, en me renvoyant tout cela, comme je vous le demande, vous pouvez y joindre un portrait du Vénérable P. Libermann,

ainsi qu'une notice sur sa vie et ses vertus et un fragment de quelqu'un de ses habits, vous me feriez bien plaisir.

De M. de Farcy :

Rennes, le 22 avril 1877.

Mon Révérend Père, ayant fait une absence de plusieurs jours, cela a contribué au retard que j'ai mis à vous répondre. D'abord, je vous prie de remercier beaucoup de ma part le T. R. P. Général des deux photographies du Vénérable P. Libermann et surtout du morceau de la soutane qu'il m'a envoyé : je les conserverai comme de précieuses reliques.

1^o Maintenant... je vous dirai que j'ai eu beau chercher dans mes papiers, je n'ai point trouvé d'autres lettres du V. Père Libermann que celles que je vous ai envoyées (1).

2^o C'est le V. P. Libermann qui me conseilla fortement pendant son séjour à Rennes, vers 1832 ou 1833 (2), de me consacrer au Cœur immaculé de Marie, en me disant qu'il en résulterait pour moi les plus grands biens; et comme je lui dis que je ne savais pas en quels termes la faire, il me composa celle-là, qui est si remplie d'amour et de confiance envers la Vierge immaculée; je ne me souviens pas si c'était pour remédier à des troubles et inquiétudes de conscience, mais cela pourrait bien être, car j'y suis assez sujet, et le Vénérable me recommandait toujours la paix de l'âme.

3^o Quant au petit billet du Sacré-Cœur, je crois que ce fut le V. P. Libermann qui forma lui-même au Séminaire de Saint-Sulpice une petite association de plusieurs séminaristes, afin de consacrer tous les jours de la semaine au Sacré-Cœur de Jésus; il me proposa de faire partie de cette association et j'eus le jeudi de chaque semaine pour mon jour d'adoration du Sacré-Cœur. La petite image du Sacré-Cœur qu'il me donna était un petit souvenir à mon départ du Séminaire, que l'on donnait souvent à ses meilleurs amis lorsqu'on les quittait.

4^o Pendant deux ans, vers 1832 ou 1833, j'eus le bonheur

(1) Il en envoya deux autres dans la suite.

(2) M. de Farcy avance toutes ses dates de cinq à six ans.

d'avoir à Rennes le V. P. Libermann, qui était maître des novices Eudistes et que j'allais voir de temps en temps pour profiter de ses bons conseils et de ses saintes exhortations; mais je ne me souviens de rien de bien saillant, si ce n'est que ici, comme au Séminaire de Saint-Sulpice, il était un modèle de vertu et de piété humble et simple.

5° Je n'ai point cessé mes rapports avec le Vénérable Père depuis qu'il fut au Séminaire de Strasbourg, et je peux dire que jamais notre amitié n'a cessé sur la terre. J'espère que du ciel il se souviendra encore de son ancien ami, qui a un si grand besoin de ses prières.

Étant allé à Paris vers 1845 ou 1846, je ne manquai pas d'aller le voir au Séminaire du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie dont il était alors supérieur; il me reçut avec sa bonté et son affabilité ordinaires. J'éprouvai beaucoup de consolation à le revoir. Alors il me dit : « Mon bien cher, c'est demain notre promenade, venez donc nous voir à notre campagne, située, je crois, sur la route de Fontainebleau; vous prendrez l'omnibus qui vous conduira jusqu'à tel endroit, et de là vous trouverez vite notre maison. »

Je me rendis volontiers à sa bonne invitation et je trouvai facilement la campagne du Séminaire. Il me reçut encore avec la même charité. Je passai quelques instants avec lui : c'est la dernière fois que j'eus le bonheur de le voir. Avant de quitter Paris, j'allai encore au Séminaire pour lui faire mes adieux; mais il était sorti en ville. Alors je remis au portier une petite image derrière laquelle j'avais, je crois, écrit mon nom en le priant de remettre cette image, comme un souvenir de ma part, au V. P. Libermann.

A M. Édouard DE FARCY,
place Toussaint, à Rennes.

23 octobre 1830.

MON TRÈS CHER FRÈRE,

J'étais charmé de voir les excellentes dispositions où je vous vois dans votre lettre. Vous désirez ardemment que la très

sainte volonté de Dieu s'accomplisse en vous; vous voudriez que Notre-Seigneur fasse de vous tout ce qu'il voudra, qu'il vous façonne à son gré; oh! certes vous avez raison: quand la volonté de Dieu est faite en nous, il ne reste plus rien à faire, et je crois que ces dispositions sont si bonnes que vous ne pouvez en désirer de meilleures; mais, mon cher ami, je vois que vous êtes chancelant, vous tremblez toujours, jamais assez de confiance en Dieu, toujours des craintes, toujours des troubles et des inquiétudes; vous voulez que je prie pour que le bon Dieu vous rende souple et docile? c'est très bien sans doute, c'est une grâce très grande que celle qui nous rend dociles en tout et partout aux saintes inspirations de Dieu; mais pourquoi n'osez-vous pas la demander vous-même? ou plutôt vous n'avez pas besoin de la demander; allez dans le trésor de notre cher Père qui est dans le ciel et prenez tout ce que vous voudrez, c'est-à-dire allez vous présenter en toute confiance devant la très sainte et très puissante Mère de Dieu, et vous aurez tout ce que vous voudrez; ne savez-vous pas que c'est un trésor que le saint Cœur de Marie? Jésus-Christ y a mis une si grande plénitude de grâces et de faveurs qu'il y aura de quoi rassasier non seulement le monde tout entier, mais cent mille mondes et beaucoup davantage encore; et pourquoi, mon cher, notre bon Seigneur a-t-il mis tant d'abondance dans le saint Cœur de Marie? Oh! cela est facile à deviner: c'est qu'il connaît la grande misère où nous nous trouvons tous; alors, il a dit en soi-même: il faut que je fasse un trésor que je mettrai entre les mains de ma bien-aimée Mère pour que les chers enfants puissent venir chercher auprès d'elle tout ce qu'il leur faut pour satisfaire à leurs besoins qui sont bien grands; aussi, il me semble que j'entends cette sainte Mère nous crier à nous tous: venez, mes chers enfants, venez à moi; si vous êtes affamés de justice, j'ai de quoi vous rassasier; si vous avez soif, je vous donnerai à boire de cette eau vivifiante qui donne la vie éternelle; si vous êtes fatigués, venez vous reposer sur mon cœur; mon cher Fils y a mis une si grande abondance que j'aurai de quoi vous satisfaire tous. Eh bien, mon cher frère! allez, courez, jetez-vous entre les bras de cette bien-aimée et sainte Mère; allez lui dire avec confiance, simplicité, tendresse et amour: O ma bonne Mère, vous savez depuis longtemps que je suis votre enfant et que

je vous aime; voyez, que mes besoins sont extrêmes, et je ne trouve de secours qu'en vous. J'ai une soif dévorante, donnez-moi à boire de cette eau vivifiante du salut qui puisse me faire plaisir à mon Sauveur; donnez-moi le baiser de paix; voyez-vous, les mères qui ont des enfants selon la chair, quand ces enfants sont tristes, elles les embrassent et par là leur rendent la joie et le contentement. Eh bien! ma bonne Mère, vous m'aimez mille et mille fois plus que les mères aiment leurs enfants, et vous me laisseriez dans la tristesse sans me donner du secours! C'est impossible; montrez que vous êtes ma chère Mère et que je suis votre enfant : *montra le esse matrem*. Voilà, mon cher ami, comme il faut faire; il faut forcer pour ainsi dire notre incomparable Mère à nous donner tout ce dont nous avons besoin; mais il faut venir avec une grande confiance et une grande simplicité; si vous venez en tremblant vous présenter aux pieds de Marie, ce serait lui faire la plus grande injure; les Anges qui voient cela doivent être bien surpris et bien scandalisés. Ils diront : Voyez comme il se présente devant notre Mère, comme si elle était une tyranne! et ils auraient raison sans doute d'être fâchés contre vous, car ils savent combien Marie est bonne et combien elle vous aime. Allez donc avec confiance devant Jésus et Marie, et vous aurez tout ce que vous voudrez. Marie est incomparablement bonne, mais Jésus est infiniment meilleur encore. Oh, le bon Père! oh, la bonne Mère! quelle confiance cela doit vous inspirer! et si vous avez un si bon Père et une si bonne Mère, devenez aussi un bon enfant.

Mais je vois que je n'en finis plus, et je n'ai plus beaucoup de place. Je crois que tant qu'il plaira à Dieu de vous laisser ces peines (ce qui ne peut plus durer longtemps si vous faites ce que je vous dis), vous devez les supporter avec patience et joie même, et dire vous-même, non pas faire dire par moi : *non sicut ego volo sed sicut tu*, vous unissant aux souffrances infiniment plus grandes de notre cher et adorable Père et Seigneur. Sachez que les souffrances sont une chose absolument nécessaire pour entrer dans le ciel; l'unique chemin qui y conduit est celui que Notre-Seigneur a pris, c'est-à-dire la croix; c'est pour cela qu'il faut vous réjouir si Dieu vous envoie des souffrances, parce que c'est une preuve qu'il vous veut avoir dans le ciel.

Il faut que je vous dise aussi un moyen infaillible de vous épargner une infinité de peines intérieures de tout genre : c'est de ne jamais dire à personne les peines, les scrupules que vous éprouvez, ni aucune chose qui vous tente intérieurement soit sur votre vocation, soit sur différentes autres choses que vous voudrez ou devrez faire pour la gloire de Dieu; il doit vous suffire d'en parler à votre directeur et faire tout ce qu'il vous dira; mais jamais ne consulter personne sur quoi que ce soit.

Quelquefois, quand il s'agit de faire quelque chose, vous vous trouverez dans l'indécision, quand votre directeur vous aura dit son avis, ou avant que vous ayez demandé à votre directeur; vous vous direz en vous-même : je m'en vais parler de cela à Maman ou à telle autre personne que j'aime; cela ne vous soulagera point du tout, cela ne manquera jamais de vous jeter dans un plus grand trouble. Je vous prie de prendre garde à cela : ne jamais rien dire à Maman ni à qui que ce soit, excepté à votre directeur que Dieu vous a donné pour vous déclarer sa sainte volonté; c'est lui qu'il faut seulement écouter, et c'est à lui qu'il faut obéir seulement et en tout; mais ce que tout autre vous dira sur les choses de votre salut ou qui regarde les œuvres de Dieu, n'écoutez pas, mon cher, fût-ce l'homme le plus sage et le plus savant qui vous le dit. N'est-ce pas Dieu qui le dit : c'est la chair et le sang, c'est une prudence charnelle et purement humaine, qu'il faut rejeter.

Je n'ai rien vendu de vos effets, excepté la commode que j'ai vendue six francs; je ne pourrai pas vendre toutes les petites affaires que vous m'avez laissées; il y a trop peu de nouveaux; il y en a tout au plus 6 ou 10; tous les autres sont des anciens; nous sommes maintenant entre 80 et 90, et j'espère que nous irons toujours en augmentant. Je vous enverrai dans quinze jours les effets que vous m'avez demandés; pour le reste, je ne sais qu'en faire; je tâcherai de conserver le pupitre et le bonnet carré; le reste, je le donnerai aux pauvres, si vous y consentez; je crois que ce serait convenable. Vous êtes riche, et il faut prendre garde de ne pas thésauriser les biens de ce monde : c'est par là qu'on perd beaucoup de grâces.

Adieu ! Je vous embrasse, mon très cher frère, dans la sainte

charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de sa sainte Mère et me recommande beaucoup à vos prières.

F. LIBERMANN, *acol.*

M. Galland vous fait dire bien des choses; il ne revient plus; il m'a écrit et vous croyait ici. Je lui répondis que non et lui envoyai votre adresse. Il vous écrira, m'a-t-il mandé. Je vous recommanderai aux prières de plusieurs pieux séminaristes, surtout à celles de M. Estève, que vous n'estimerez pas de peu de valeur. Unissez-vous à nous et priez pour nous aussi. — J'ai vendu votre bois trente sols, et sans y penser j'ai donné l'argent à l'aumônier des pauvres; dites-moi dans votre prochaine lettre si je dois le lui laisser ou non et ce que je dois faire des petits objets qui vous restent encore. J'attends votre réponse.

M. Édouard de Farcy,
place Toussaint, Rennes.

J. M. J. † L. J. C.

MON CHER AMI,

Dans ma dernière lettre, je vous ai dit que je ne voulais pas prendre les six francs que vous m'aviez offerts pour le port des lettres que vous m'écrirez; mais depuis, j'ai pensé qu'au contraire je devais les prendre, et voici pourquoi : c'est que j'aurai besoin de quelque argent pour acheter des livres de piété pour les distribuer aux enfants pauvres à qui on fait le catéchisme ici au Séminaire; et, n'ayant pas d'argent à moi, car vous savez que je suis un gueux, alors j'ai pensé que ces six francs me serviraient à cette bonne œuvre; et désormais vous aurez toute liberté de m'écrire autant de lettres qu'il y a de jours dans l'année. C'est M. Dupont qui me les a avancés; je vous prie de vouloir bien les lui remettre.

Adieu, mon très cher; que la paix de N.-S. J.-C. soit toujours avec vous!

Votre très humble serviteur et ami en Jésus et Marie,

F. LIBERMANN, *acol.*

Paris, le 25 juillet 1831.

A Monsieur,

Monsieur Édouard de Farcy,
place Toussaint, Rennes.

Paris, le 30 octobre 1831.

La lettre est donnée intégralement, *Lettres Spirituelles*, I, p. 22, sans suppressions. A la page 28, la lettre E désigne M. Estève.

En juillet 1888, M. de Farcy, âgé de 80 ans, vint de Rennes à Paris pour témoigner dans le procès de *Fama sanctitatis*. Nous relevons ce passage de sa déposition :

Comme je l'ai déjà dit, c'est en 1829, ou plutôt à la rentrée d'octobre 1828, que j'arrivai à Saint-Sulpice. M. Libermann y était déjà depuis un an; il était minoré; il me fit un accueil plein de charité qui m'attira vivement vers lui. Tandis que la vertu de certains autres m'effrayait, j'étais à l'aise avec lui, car il se faisait tout à tous. Il avait dans le Séminaire la réputation d'un modèle de vertu. Il m'a dit plusieurs fois à cette époque : « Je suis un pauvre homme, je ne sais pas ce que ces Messieurs de Saint-Sulpice feront de moi. »

CORRESPONDANCE DU VÉNÉRABLE AVEC SON FRÈRE.

Dans les lettres du Vénérable à son frère aîné nous trouvons des détails circonstanciés sur son état de santé, sur ses relations avec ses frères de Paris, d'ordinaire en de courtes allusions qui ont été omises dans l'édition des *Lettres Spirituelles*. Nous rétablirons ces omissions.

La première des lettres écrites de Saint-Sulpice que nous possédions est en allemand. M^{me} Libermann en effet s'exprimait plus volontiers en cette langue, et son beau-frère pour lui être agréable s'en sert une fois au moins. Nous en donnons ici la traduction.

Monsieur Libermann, maire à Illkirch.

Paris, le 7 avril 1828.

CHERS FRÈRE ET SŒUR,

Déjà depuis un quart d'heure je réfléchis pour vous donner quelque nouvelle et je ne trouve absolument rien, sinon qu'il y a bien quatre ou cinq mois que nous n'avons pas reçu de nouvelles de votre part. Le prêtre qui vous apporte cette lettre est un homme qui mérite toute vénération; il me serait très agréable, ainsi qu'à Félix, si vous le traitiez avec tout l'honneur possible : il est pour moi un excellent ami. J'ai passé une année avec lui au Séminaire; il était aussi le confesseur de Félix. Je pourrais vous dire sur lui bien des choses encore, mais je n'ai pas le temps. Je vais toujours très bien. M. l'abbé Holzschneider pourra vous donner de nos nouvelles plus au long. Félix n'a absolument pas le temps de vous écrire maintenant. Comme il ne restera plus longtemps dans son logement actuel, vous pourrez envoyer à mon adresse la prochaine lettre que vous lui écrirez. C'est tout ce que j'ai à vous mander cette fois-ci.

Votre frère et ami,

F.-M.-P. LIBERMANN.

Samuel vient me voir très rarement. Il avait l'intention de retourner à la maison; maintenant il est entièrement résolu de rester ici chez Félix.

P.-S. — J'aurais dû vous apprendre aussi que notre père sait que je suis baptisé; mais le temps me fait défaut et David vous aura certainement écrit toute l'histoire.

Monsieur Libermann, maire à Illkirch.

Paris, ce 27 juillet 1828.

MES CHERS AMIS,

Il y a longtemps que je vous dois une lettre, et je viens maintenant mal acquitter ma dette en ne vous disant que très peu

de mots. J'espère que vous me pardonneriez cette fois-ci. J'ai un long examen à préparer avant d'entrer en vacances, qui commenceront au milieu du mois d'août.

J'aurais eu beaucoup de plaisir de les passer avec vous; j'aurais pu catéchiser notre petite demoiselle, qui en a peut-être besoin, et j'aurais pu m'entretenir avec vous pendant tout ce temps; j'ai tant à vous dire ! mais l'argent me manque et je ne veux pas vous être à charge pendant deux mois. Il faut donc le laisser pour une autre fois. Les draps et les chemises que Barbe m'a envoyés m'ont fait beaucoup de plaisir, surtout les draps qui sont très gentils.

Alphonse n'a pas eu encore le temps de venir me voir. J'ai eu dernièrement une visite de Pauline. Elle a bien su profiter du temps qu'elle a passé dans le couvent du Sacré-Cœur; elle parle passablement bien le français; elle a surtout profité par rapport à la piété, et c'est une grâce spéciale que Dieu lui a faite de la faire venir à Paris. Quant à moi, je suis toujours content, toujours heureux; mon cœur est toujours dans une parfaite tranquillité et rien ne sera capable de troubler cette paix. Tous mes désirs se bornent à servir mon Dieu, autant qu'il est en moi, et j'espère que sa bonté infinie ne me refusera pas ses grâces et me conduira au bout de cette pénible carrière sans que je puisse jamais l'offenser. Ma santé va bien; mon mal de nerfs est, je crois, sur son déclin; depuis le mois de février de l'année passée, je n'ai pas eu de fortes attaques et je me lève le matin maintenant à cinq heures et je fais mon oraison, exercice qui est le plus capable de les irriter et je ne sens cependant rien du tout; c'est sans doute encore une grâce que Dieu m'a accordée et que je n'ai pas méritée.

Je finis ma petite épître en vous embrassant de cœur.
Votre frère,

F.-M.-P. LIBERMANN.

Présente mes très humbles hommages à M. Liebermann. Je lui rends mille remerciements de la bonté qu'il a eue de m'envoyer des livres.

A propos, on m'a dit que tu as montré ma dernière lettre à M. Liebermann; cela m'a fait beaucoup de peine; je te prie de ne plus le faire : j'ai mes raisons pour cela.

J'embrasse les petits.

Monsieur Libermann,
médecin à Illkirch, près Strasbourg (Bas-Rhin).

Paris, le 8 avril 1829.

Cette lettre est reproduite *Lettres Spirituelles*, t. I, p. 5.

ajouter, p. 5, après : je ne saurais lui donner des bonbons de ce monde par la raison que je n'en ai point et probablement je n'en aurai jamais, car je ne m'en soucie guère.

p. 7 après : les biens de l'autre vie.

Présentez, je vous prie, mes hommages très respectueux à M^{me} Hallé. J'ai recommandé la petite Marie-Antoinette à saint Joseph et je prierais M^{me} Hallé de vouloir bien me permettre de donner à l'enfant encore le nom de Joséphine, en signe qu'elle est sous la protection spéciale de ce saint. Faites aussi mes remerciements à M. Poirson d'avoir bien voulu me remplacer. Je n'ai pas l'honneur de connaître ce Monsieur, mais d'après tout ce que j'en ai entendu dire, j'ai lieu de regretter de n'avoir pu remplir ma charge (1) moi-même et j'aurais eu l'avantage de faire sa connaissance.

p. 7 après : cet hiver ils m'ont joué de mauvais tours.

Je crois que le travail d'esprit m'avait fatigué; j'étais occupé toute la journée sans relâche à l'étude de la théologie; aussi maintenant, dès que je veux travailler un peu, je sens un serrement à la tête, comme si le front et les tempes m'étaient ceints d'un bandeau de fer. Tout cela m'oblige à prendre du repos pendant quelques années jusqu'à ce que ma santé soit tout à fait remise. J'ai résolu de me retirer pour quelque temps du Séminaire; je ne sais pas encore où j'irai, mais je ne suis pas inquiet là-dessus. M. Auger, supérieur d'un collège, m'a offert de me donner quelque emploi dans sa maison où je n'aurai pas besoin de travailler, et il est possible que j'accepte. Au reste...

(1) Il s'agit ici de la charge de parrain au baptême de Marie; M. Poirson avait tenu la place du Vénérable. M^{me} Hallé était la marraine.

p. 8 après : je n'en finirais jamais.

Félix et Samuel vont me gronder que je ne leur aie pas laissé de place; mais j'étais en train de barbouiller le papier et je ne pouvais pas m'arrêter.

Sur Marie Libermann nous avons une notice due à la plume de la Mère Marie-Thérèse :

Marie, troisième fille du docteur et de M^{me} Libermann, naquit aussi à Illkirch en 1829. Peu avant sa naissance, il arriva à sa mère une chose singulière. Très charitable, elle accueillait avec bonté les voyageurs et les pauvres. Un matin on lui annonça qu'une jeune femme modestement vêtue désirait lui parler. L'inconnue lui dit qu'elle se rendait à Marienthal et qu'elle demandait la permission de se reposer un moment. M^{me} Libermann lui fit servir à déjeuner et, dans le courant de la conversation, la pria de ne pas l'oublier auprès de la Vierge miraculeuse : « Je vais bientôt avoir mon troisième enfant, dit-elle; demandez à notre Mère du ciel que ce soit un fils : mon mari le désire tant ! — Vous aurez une fille, répondit l'inconnue : ce sera une enfant de bénédiction; appelez-la Marie en l'honneur de la Sainte Vierge. Surtout n'oubliez pas de me faire visite quand vous viendrez à Marienthal, je demeure là; tout le monde m'y connaît; je m'appelle Marie. » En disant ces mots, elle prit congé. M^{me} Libermann lui offrit de quoi poursuivre son voyage, mais elle ne voulut rien accepter. Elle laissa une impression suave au cœur de la jeune mère. Les choses arrivèrent comme elle l'avait annoncé, et lorsque, quelques mois plus tard, M. et M^{me} Libermann se rendirent pour la première fois au célèbre pèlerinage (qui, à cette époque, n'avait, en dehors de l'église, qu'une hôtellerie pour recevoir les pèlerins) et demandèrent si on ne connaissait pas une personne nommée Marie, qui demeurait là : « Oui, répondit l'hôte en riant, il y en a une, c'est la Sainte Vierge. »

Marie eut pour parrain son oncle vénéré, qui eut toujours pour elle une affection particulière. Sa marraine, M^{me} Hallé, femme du directeur d'une fabrique d'acier, n'ayant pas d'enfants, la demanda à ses parents lorsqu'elle eut deux ans; elle resta chez elle plusieurs années, mais elle venait presque chaque jour voir ses parents.

Monsieur Libermann, médecin, Strasbourg.

Issy...

Lettre reproduite p. 13, t. 1, *Lettres Spirituelles*.

La mention de la date de cette lettre n'existe plus à l'original, dont la première page a un coin enlevé. Au dos on lit péniblement le cachet de la poste : 12 septembre 1829. Si on a rapporté cette lettre à 1830 dans l'édition des *Lettres Spirituelles*, c'est qu'elle est adressée à Strasbourg, tandis que la lettre suivante, datée de juillet 1830, est adressée à Illkirch.

Ajouter p. 14 au premier alinéa.

Encore ceci n'est-il qu'une supposition, car jamais une personne riche ne se marie avec un pauvre ouvrier; ce qui plus est, Félix a besoin de quelqu'un...

C'est Félix qui est partout désigné sous la lettre F et Alphonse sous la lettre A.

Monsieur Libermann,
médecin à Illkirch, Bas-Rhin.

Paris, ce 8 juillet 1830.

Cf. *Lettres Spirituelles*, t. I, p. 8.

Le cher fils si longtemps attendu est François-Xavier, né le 21 juin 1830, qui fut le P. F.-X. Libermann.
au bas de la page 11 :

Mais je sens bien que je fais là une indiscretion, que ce n'est pas à moi à vous donner un conseil. Je serais bien content de ne l'avoir pas mis sur le papier; mais il me coûtera trop de peine de recommencer la lettre et je n'ai d'ailleurs pas le temps; c'est pourquoi je me contente de vous en demander pardon.

p. 13 à la fin du P.-S. :

Comment se portent la petite Marie-Antoinette et *la pelite paysanne* (1)? Ce n'est plus maintenant la petite Pauline,

(1) Le mot est en patois alsacien.

c'est une grande demoiselle; j'espère qu'elle aura soin des petits enfants et surtout de son petit frère. Je désirerais qu'elle nous écrivit bientôt une grande lettre en français.

J'ai mis l'adresse de cette lettre à Illkirch, parce que je croyais l'envoyer par je ne sais quelle occasion; mais comme je vois que cette occasion ne vient pas, j'ai craint que vous n'ayez de l'inquiétude sur mon compte, et je vous l'envoie par la poste.

Monsieur Libermann,
médecin à Strasbourg.

MON TRÈS CHER FRÈRE ET MA TRÈS CHÈRE SŒUR,

Nous avons toujours à nous plaindre les uns des autres : tantôt c'est moi qui suis en retard d'une lettre, tantôt c'est vous, tantôt l'un et l'autre; nous devrions enfin mettre fin à toutes les contestations, en nous fixant un temps où nous écrirons exactement; et si ensuite on a quelque chose de particulier à se dire avant le terme, on est toujours libre de s'écrire plus tôt. Maintenant, je crois que c'est à votre tour et par conséquent c'est à moi à me plaindre; mais je pense que ce ne sera pas toujours moi qui me plaindrai; une autre fois il m'arrivera bien aussi d'être paresseux; alors vous pourrez être mécontents aussi.

Je vous écris maintenant pour vous réconcilier avec David, car d'après sa lettre il y a une brouillerie entre vous tous; mais vraiment je n'y conçois rien; il semblerait que vous ne vous réconciliez que pour vous rebrouiller de nouveau. Je vous prie de lui faire satisfaction; le brave homme, il débourse tout son argent et l'on est encore mécontent de lui! Faites-moi le plaisir de lui écrire et de vous mettre bien avec lui; il a le cœur si bon qu'il est sensiblement affligé quand il se voit mal avec ses frères.

Je sais bien que la source de tous ces mécontentements est l'argent, ce misérable argent, qui causera perpétuellement tous les maux sur la terre! David prétend que vous lui devez et vous vous moquez de lui. Vous devriez tâcher de trouver un accommodement et de ne pas faire tant d'attention à

l'argent. Je vous assure que véritablement il me vient quelquefois dans l'idée de désirer que vous fussiez tous pauvres; alors vous n'auriez pas tant à démêler ensemble à cause de l'argent!

David est surtout fâché contre Samuel, qui, à ce qu'il paraît, lui a écrit une lettre bien offensante, tellement qu'Esther ne la lui montra pas et ne lui permit pas de la lire, car Esther était alors justement à Herlisheim. Il se plaint surtout de ce que vous avez permis que Samuel lui écrive de la sorte. Et en effet je ne vois pas pourquoi Samuel lui dit des injures; il ne les mérite pas. Il me dit qu'il pardonne facilement à Samuel, qui a pu manquer par légèreté; mais, ce qui le surprend, c'est que Samson, qui a l'esprit posé, permit cela. Ainsi voilà un grief sur lequel vous devriez vous excuser.

Je pense que vous n'avez pas lu la lettre de Samuel. Je ne veux pas vous ennuyer davantage avec toutes ces histoires; seulement je vous prie d'apaiser David, afin que vous soyez désormais toujours en paix ensemble.

Quant à moi, je vais toujours comme à l'ordinaire; je suis encore au Séminaire, et j'y resterai jusqu'à ce que MM. les Supérieurs jugent à propos de me renvoyer, car ils ne pourront pas m'y garder toujours, étant incapable de devenir prêtre. Et par rapport à cela, je vous prierai encore une fois de ne pas vous en affliger ni vous inquiéter du tout sur mon compte. Mon Père qui est dans le ciel saura bien ce qu'il fera de moi; mon corps, mon âme, tout mon être lui appartient et dépend entièrement de lui. C'est tout ce que je puis vous dire par rapport à cela. Il me semble que je vous ai cité dernièrement ces paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui dit que son Père nourrit les oiseaux des champs, qu'à plus forte raison il ne négligera pas ses serviteurs qui valent toujours mieux que les oiseaux. Je sais que vous êtes bons chrétiens, et par conséquent vous entendez parfaitement ce langage.

Adieu, mes chers frère et sœur, je suis tout à vous en Jésus et Marie, que j'aime de toute l'étendue de mon âme et que je vous recommande d'aimer autant et beaucoup davantage.

Votre frère,

F. LIBERMANN, *acol.*

Paris, le 7 novembre 1831.

P. S. — J'allais oublier le plus essentiel : c'est de demander comment vont nos chères petites nièces. Donnez-nous des détails là-dessus. Je prie surtout ma bonne sœur de vouloir bien se charger de nous raconter ce qui regarde ces chères enfants; cela nous intéresse beaucoup, et vous ne nous en parlez jamais. Pauline doit être bien sage maintenant? que fait-elle? va-t-elle à l'école? apprend-elle quelque chose? La seconde, dont j'ai même oublié le nom, comment va-t-elle? Et ma petite filleule surtout, qui doit m'intéresser davantage, dites-moi ce que vous en savez.

Mon cher Samuel, je n'ai qu'un mot à te dire car il faut laisser de la place à Félix. Je te prie de te réconcilier avec David; je trouve que tu n'aurais pas dû lui écrire si durement. Il paraît que tu as envie de revenir à Paris. Je ne puis pas te donner conseil là-dessus, je n'entends rien à cela. Tout ce que je sais, c'est que d'un côté j'aurais beaucoup de plaisir à te revoir; mais d'un autre côté je vois beaucoup d'ouvriers sur le pavé. Félix est plus en état de te donner quelque lumière là-dessus. Il y a un certain temps que je ne l'ai pas vu.

Adieu, mon cher frère; tâche, je t'en prie, d'être plus fidèle à accomplir tes devoirs de religion que tu n'as fait à Paris, car il faut avouer qu'à Paris tu étais un avorton.

Je t'embrasse en priant Dieu pour ta conversion.

Ton frère,

F. LIBERMANN, *acol.*

LA VISION DE 1831.

Le cardinal Pitra, dans sa *Vie du Vénérable Libermann*, raconte (5^e édition, p. 90), la vision que le Vénérable eut à Saint-Sulpice le jour de la fête du Sacerdoce de Notre-Seigneur en 1831. A ce sujet, M. Pinault donne les détails suivants :

29 avril 1854.

Mon cher ami (P. Delaplace), M. Faillon m'a dit que c'était Notre-Seigneur et non un ange qui avait apparu à notre cher et très honoré défunt. A l'explication de cette vision par M. Libermann, qui la regardait comme l'excluant du sacer-

doce, M. Faillon n'opposa aucune autre explication; il se contenta d'observer à son pénitent qu'en bonne règle spirituelle on ne doit pas se diriger d'après des visions d'une signification si incertaine. M. Faillon, en comparant son propre récit et le mien, croit qu'ils portent sur une seule et même vision; et, après l'avoir entendu, je partage son avis. Seulement, il est possible que M. Libermann ait changé d'avis sur la même vision et que la croyant d'abord un signe d'exclusion du sacerdoce lorsqu'il faisait son Séminaire à Saint-Sulpice, il l'ait regardée plus tard comme un signe de sa mission pour diriger une communauté d'ecclésiastiques quand il se vit chargé du noviciat des Eudistes à Rennes. M. Faillon était encore le directeur de M. Libermann à l'époque de cette vision, et celui-ci la raconta à son directeur le jour même ou le lendemain : c'était à la grand'messe, dans la chapelle du Séminaire le jour du Sacerdoce. Quant à moi, je m'étais figuré, d'après la lettre que m'écrivit là-dessus M. Libermann de Rennes, que c'était pendant la grand'messe à la paroisse de Saint-Sulpice, parce qu'il ne me dit pas l'endroit de cette vision; mais le reste des détails que me donna M. Faillon me paraît si bien d'accord avec ce que m'avait écrit M. Libermann que je ne doute pas qu'il n'y ait eu qu'une vision.

PINAULT, *prêtre.*

RÉSUMÉ DU SÉJOUR A SAINT-SULPICE.

Le Vénérable resta au Séminaire de Paris depuis la rentrée de 1827 jusqu'à la fin de l'année scolaire 1831. Les époques marquantes de ce séjour sont peu nombreuses. Dans l'hiver de 1827-28, le Vénérable « résista à son père, qui voulait l'arracher à la foi » (Lettre du 3 août 1846. *Lettres Spirituelles*, IV, p. 327); c'est de cette date qu'il fait remonter l'action miséricordieuse de Dieu sur son âme : « J'ai renoncé à lui (mon père) plutôt qu'à la Foi. Après ce fait, le bon Maître vint à l'improviste m'arracher à moi-même. »

A la rentrée de 1828 et pendant tout l'hiver il eut de fortes attaques de sa maladie, ce qui ne l'empêcha pas d'être promu aux Ordres Mineurs, au titre non plus de Strasbourg, mais du diocèse de Paris, auquel il est agrégé.

L'ordination du 20 décembre 1828 eut lieu à Notre-Dame. Ce fut l'ordination de septembre précédent qui se fit à la chapelle

de l'Archevêché (20 septembre) (1) : le témoignage de M. Lachèze sur ce point est erroné, et nous serions porté à penser que M. Lachèze a pu se tromper sur la date sans se tromper sur la coïncidence de la présence de M. Libermann à la chapelle de l'Archevêché. L'ordination aurait eu lieu avant la reprise des attaques d'épilepsie.

En avril 1829, à la fin de cet hiver si douloureux pour lui, M. Libermann prévoit qu'il va quitter le Séminaire. Il y demeure pourtant; sa santé s'améliore même : en juillet 1830 ses nerfs sont beaucoup plus calmes, mais la maladie persiste toujours. Il semble qu'on ait eu quelque espoir qu'il guérirait puisqu'on le garda à Paris l'année suivante 1830-31. Cet espoir fut trompé.

Le **P. Coyer**, Eudiste, rapporte ainsi les circonstances qui conduisirent M. Libermann à Issy :

J'ai entendu raconter à M. Pinault, devenu ensuite son émule dans la piété, son ami le plus intime et le confident de ses plus secrètes pensées, comment le Supérieur du Séminaire, M. Garnier, ayant déclaré au pauvre séminariste affligé et dépourvu de toutes ressources (son père l'ayant déshérité et maudit à cause de sa conversion au christianisme) que sa maladie étant venue mettre un obstacle insurmontable à son avancement dans les Ordres, il se voyait dans la nécessité de le prier de se retirer du Séminaire. M. Libermann, qui sans doute avait déjà compris la gravité de sa situation, reçut cette déclaration avec un calme et une soumission qui frappèrent d'étonnement M. Garnier. Sans faire la moindre observation, le jeune clerc minoré allait se retirer, lorsque M. Garnier, inquiet de son sort, lui demanda s'il avait quelque asile pour se réfugier et où il se proposait d'aller.

« Je n'ai ni ressource, ni asile, répondit-il humblement et tranquillement; je vais aller dans la rue, et la Providence me conduira où elle voudra que j'aile. » Cette réponse, si simple et si sublime, jeta M. Garnier dans l'admiration. « Je ne puis, lui dit-il, vous laisser partir ainsi, nous allons tâcher de vous trouver un moyen de subsistance. » Ce fut alors qu'on l'envoya au Séminaire d'Issy.

(1) Cf. *Ami de la Religion*, t. LVII, p. 199; t. LVIII, p. 198

ISSY

Le passage qui suit du *Mémoire* du P. Tisserant fera la transition entre les années de Saint-Sulpice et les années d'Issy. On y verra que ce fut M. Carbon et non M. Garnier qui déclara au Vénérable qu'il eût à se faire une position dans le monde : cette différence importe peu, M. Carbon parla au nom de M. Garnier. On remarquera en outre que les cinq années pendant lesquelles Dieu tint captives les facultés de son serviteur (Cf. lettre du 3 août 1846, déjà citée) s'achèvent quinze ou dix-huit mois après son entrée à Issy, quand il commence son ministère près des âmes.

Peu remarquable dans son cours de théologie, M. Libermann l'était beaucoup, il est vrai, pour la piété; mais le genre même de cette piété, qui le portait à suivre la vie commune, et à se cacher beaucoup, était précisément, parce qu'elle ne s'écarte pas des principes communs, ce qui contribuait à le laisser dans cette obscurité profonde qui faisait ses plus chères délices, comme elle doit faire celles de toute âme qui désire ne vivre que pour Dieu.

Il est vrai que Dieu, qui n'agit d'ordinaire par une âme pour le bien des autres qu'autant qu'elle chérit cet état d'anéantissement qui la met à sa place véritable, le néant, Dieu ne permit pas que M. Libermann passât inconnu aux yeux de tous. Les Supérieurs ne furent pas sans remarquer les grâces déposées dans son cœur et sans en remercier Dieu; quelques condisciples de notre Père se sentirent, dès les premières années qu'il passa à Saint-Sulpice, portés à s'aider de ses conseils pour la vie spirituelle. Recevant des lumières pour la conduite des âmes, il ne devait pas par une fausse humilité les laisser s'éteindre, lorsque la volonté de Dieu était qu'elles fussent manifestées et qu'elles servissent à d'autres. D'ailleurs les lumières ne rendent pas l'homme saint, mais bien les bonnes œuvres auxquelles elles portent si on est bien fidèle à la grâce.

Durant les quatre années de théologie qu'il fit au Sémi-

naire de Paris, Dieu lui envoya une épreuve bien sensible; il ne put durant tout cet intervalle recevoir d'ordre supérieur à celui d'acolyte, à cause d'une maladie qui lui survint peu après son entrée à Saint-Sulpice. Il tombait d'épilepsie; et le moment des approches de l'ordination était celui où d'ordinaire il faisait une rechute; non qu'il redoutât le saint ministère dont il se croyait toutefois indigne, mais par une disposition particulière du Seigneur pour le tenir continuellement dans l'attente de sa Providence, dont plus tard la conduite à son égard devait lui apparaître si admirable et si miséricordieuse. *Attingit ad finem suaviter, sed fortiter.* Ainsi se passèrent les quatre premières années de M. Libermann à Saint-Sulpice.

Vers la fin de la dernière année qu'il y vécut comme élève, son infirmité persévérant toujours, un arrêté du Conseil de Mgr de Paris, dont il était diocésain, lui ôta sa bourse; et il lui fut signifié par un membre du Conseil, M. Carbon, qui s'acquittait à regret de sa triste mission, que, n'ayant plus d'espoir de pouvoir jamais parvenir à la prêtrise, on l'engageait, dans l'intérêt de son avenir, à quitter le Séminaire, et à profiter du reste de sa jeunesse pour prendre un état. Ce monsieur, qui l'aimait en père, et qui, à l'heure qu'il est, est l'un des protecteurs les plus zélés de la petite Œuvre du Cœur de Marie, lui offrit même de lui fournir les moyens qui pourraient l'aider à rentrer dans le monde. M. Libermann reçut de la main de la Providence cette nouvelle avec paix et reconnaissance; et remerciant ce charitable Supérieur de ses bontés et du grand intérêt qu'il lui avait-toujours porté, il se contenta de lui demander d'un air résigné de vouloir bien le prévenir du jour où il lui faudrait quitter le Séminaire, en ajoutant d'un ton calme : « Mais, pour le monde, je ne puis y rentrer; Dieu, je l'espère, voudra bien pourvoir à mon sort. » Ces dernières paroles touchèrent si vivement le cœur de ce bon Supérieur, que tout ému de compassion il se hâta d'assurer M. Libermann que, puisque son attrait de ne jamais rentrer dans le monde était si ferme et si résolu, il allait user de tout son pouvoir pour que le Séminaire de Saint-Sulpice le prit à sa charge jusqu'à la mort.

M. Libermann fut donc, à partir de cette époque, aux frais de la Compagnie de Saint-Sulpice, qui voulut bien lui fournir

les ressources dont il avait besoin, jusqu'au moment, pour lors si caché, où Marie devait venir le prendre du milieu de son obscurité pour l'établir père de cette petite famille dont son Cœur lui réservait la conduite. Que Marie, qui aime tant la Société de Saint-Sulpice et y est si fidèlement servie, veuille bien devenir elle-même sa récompense pour le bien que cette Compagnie nous a fait à tous en la personne de notre futur Père, alors sans asile !...

Les Messieurs de Saint-Sulpice envoyèrent, vers la fin de 1831, M. Libermann à Issy, où il fut environ quinze ou dix-huit mois à n'avoir guère d'autre occupation que celle de son intérieur et de broser les arbres (1); c'est ce qu'il m'avoua, il y a très peu de temps. Les années suivantes furent moins infructueuses, il est vrai; ému chaque jour, très souvent jusqu'à répandre des torrents de larmes, à la vue de la dissipation où le choléra et les crises politiques de cette époque avaient jeté le plus grand nombre de Séminaristes d'Issy et de Paris, il lui fut impossible de contenir plus longtemps l'ardeur que Dieu allumait dans son cœur de se rendre utile au prochain. Il demanda avec instance et une sorte d'importunité, et obtint des Supérieurs de Paris et d'Issy, qu'il lui fût permis d'employer tous les efforts que le zèle de Dieu pourrait lui inspirer, pour ramener le véritable esprit de Notre-Seigneur dans ces âmes destinées à devenir le canal de cet esprit à l'égard des peuples (2). Et ce fut dans cet exercice caché, obscur, qui lui suscita bien des peines, où il trouva des difficultés de tout genre, et eut pour contradicteurs des hommes même remplis d'amour et de générosité pour Dieu, qui pensaient sérieusement servir sa cause en s'opposant aux moyens que M. Libermann avait si fortement à cœur d'établir pour faire revivre le véritable esprit du sacerdoce.

Ce petit apostolat, s'il eut ses épines, eut aussi ses roses et ses consolations; car Dieu daigna y donner bénédiction pour le bien de plusieurs, du nombre desquels Marie me réservait,

(1) La maladie même du Vénérable Père exigeait qu'il eût une occupation au dehors et sans fatigue.

(2) Il s'agit ici de l'établissement des bandes de piété au Séminaire Saint-Sulpice, qui furent le moyen le plus efficace dont se servit M. Libermann pour ranimer dans le Séminaire la ferveur, qui était sensiblement diminuée depuis plusieurs années.

dans sa miséricorde inexprimable, le bonheur de faire partie. Ainsi s'écoulèrent les cinq dernières années du séjour de M. Libermann à Saint-Sulpice; il y exerçait le modeste emploi de sous-économiste du Séminaire d'Issy.

C'est donc à la fin de 1831 que M. Libermann passa du Séminaire de Paris à celui d'Issy, non pas à la fin de l'année scolaire 1830-1831, mais au mois de décembre 1831; les deux dernières lettres que nous possédions de lui datées de Paris sont du 30 octobre et du 7 novembre de cette année; elles expriment l'incertitude de son avenir et son abandon complet à la Providence. La première lettre datée d'Issy est du 21 mai 1832.

Cette lettre parle de l'épidémie de choléra qui sévit à Paris à partir du 26 mars 1832. Les mandements de l'Archevêque, Mgr de Quélen, dont il y est parlé sont, le premier, du 30 mars, le second, du 18 avril, pour demander des prières. Le mandement pour les enfants des victimes est du 11 mai. En outre, de nombreuses circulaires de l'autorité diocésaine tinrent le clergé au courant des démarches faites ou à faire en de si douloureuses circonstances.

C'est le 3 avril que M. Garnier offrit au ministre des Cultes les services de ses élèves et mit le Séminaire de Paris à la disposition des malades. Le samedi 21 avril, l'*Ami de la Religion* note que « l'hôpital temporaire de Saint-Sulpice est en activité; on y reçoit les malades, et il y en a déjà près de 20... Les jeunes ecclésiastiques du Séminaire se relèvent dans les salles; ils sont en soutane, et cet habit console plus qu'il n'effraie. »

L'intensité du fléau fut bien vite extraordinaire. Dans les derniers jours de mars, on compta 98 décès; dans les deux premières semaines d'avril il y en eut 7.533, et jusqu'à 861 en un seul jour, le 9 avril; le mois tout entier donna 12.723 morts; mai n'en eut que 812; en juillet, on en enregistra 2.577. A la fin d'août, le chiffre total des décès atteignait 18.000, mais l'épidémie était en décroissance; on cessa de publier les statistiques quotidiennes le 23 septembre.

Bientôt le Séminaire mit 80 lits à la disposition des cholériques. Comme le fait remarquer le Vénérable, tous ceux qui y moururent reçurent les secours de la religion. Il y eut même des morts édifiantes; on publia le récit de l'une d'elles: c'était un jeune apprenti de 15 ans, Ladislas Grandrémy.

CORRESPONDANCE DU VÉNÉRABLE AVEC SON FRÈRE.

Monsieur Libermann, médecin,
à Strasbourg (Bas-Rhin).

Issy, le 21 mai 1832.

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 29.

p. 37, lire *Babelle* pour *B*; *Pauline* pour *P*; *Marie Antoinette* pour *M. A.*

p. 38, *Félix* pour *F*... Ajouter à la fin du 1^{er} alinéa p. 38 :

Du reste, il s'est toujours très bien porté ainsi que sa femme.

Monsieur Libermann, médecin,
Strasbourg.

Issy, le 10 septembre 1833.

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 48.

p. 50, après la quatrième ligne, lire :

Il est inutile de vous en parler davantage : vous devriez sentir vous-même que j'ai raison en tout ce que je vous dis là. Tâchez de le pratiquer : cela n'est pas, etc.

après la signature :

Je me porte assez bien dans ce moment, et ce n'est pas par défaut de santé que je ne suis pas venu chez vous. Je vous dis cela parce que vous auriez pu croire que cette circonstance imprévue dont je vous parle était la maladie, ce qui n'est pas vrai. Je désire beaucoup avoir une lettre d'Esther et de Libmann. Je suis fort étonné qu'ils me laissent depuis tout ce temps sans me donner aucune nouvelle.

Monsieur Libermann, médecin,
à Illkirch, près Strasbourg.

Issy, le 24 août 1834.

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 56.

C'est de M. Pinault qu'il est parlé à la première ligne.
p. 57, après le 1^{er} alinéa :

Il m'a promis qu'il ira lui-même porter ce billet à mon frère.

p. 59, après *au nom de la très sainte Vierge* :

Il y a longtemps que je n'ai pas eu de nouvelles de David; où en est-il pour sa conversion?

Monsieur Libermann, médecin,
à Strasbourg.

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, 70.

p. 73, après le premier alinéa :

Pour ce qui regarde les médailles que tu me demandes, mon très cher frère, je t'en enverrai à peu près quatre-vingts; elles seront toutes bénites. Je les remettrai entre les mains de Félix, qui te les fera parvenir par la prochaine occasion.

Les miracles dont tu me parles sont très vrais; au moins il y en a un grand nombre dont nous sommes certains. En voici encore un qui est arrivé à un professeur de théologie du Séminaire de Reims. Ce monsieur a un grand mal à l'estomac depuis plus de quatre ans, et il est allé prendre les bains de mer avec moi il y a trois ans, sans éprouver le moindre soulagement. Son mal empirait toujours et les médecins désespéraient de le guérir et même de le soulager, tellement qu'au commencement de cet hiver il n'attendait plus que la mort. Un directeur du même Séminaire lui présenta un jour une de ces médailles qu'il avait bénites auparavant. En la prenant, le malade se sentit animé d'un vif sentiment de confiance que la

Sainte Vierge le guérirait. Il commença une neuvaine; il eut encore beaucoup à souffrir pendant ce temps; sa confiance ne diminua pas cependant pour cela. Il dit, dans une lettre qu'il a écrite à un Monsieur de notre Séminaire, qu'il était à peu près à l'égard de la Très Sainte Vierge comme un enfant qui montre son mal à sa mère chérie, dans la ferme espérance qu'elle le guérirait. Le huitième jour il alla un peu mieux et le neuvième il se trouva totalement guéri. Il mangea le lendemain de tout ce qui se présenta au réfectoire; il jeûna les Quatre-Temps, il chanta des grand'messes, tout cela sans éprouver la moindre douleur, tandis qu'auparavant il ne pouvait presque rien manger, encore moins jeûner et chanter la grand'messe. Depuis ce temps, il suit le train ordinaire de la Communauté, sans en sentir le moindre mal.

La brochure où se trouve la relation des miracles de sainte Philomène est authentique, et je tâcherai de vous envoyer une gravure qui représente le reliquaire de la sainte : elle m'a été donnée par un maître des novices des Frères de Saint-Jean-de-Dieu, qui m'a assuré la vérité de ces miracles accomplis en si grand nombre en Italie. Il me dit même qu'il s'en est fait plusieurs dans le pays de Lille par le moyen de cette petite image.

Ma santé va bien; voilà un an qu'il ne m'est pas arrivé d'accident. Je n'en suis pas guéri pour cela et je ne crois pas que le bon Dieu me veuille dans le sacerdoce. S'il m'y appelle, je suis à lui; il sait que je suis prêt à tout ce qu'il lui plaira.

Monsieur Libermann, médecin,
à Illkirch, près Strasbourg
(Bas-Rhin).

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 117.

p. 121, après le premier alinéa :

Aussi ma joie est grande, parce que j'espère qu'il vous en arrivera un grand bien pour le salut et la perfection de vos âmes.

Ma santé du reste est toujours dans le même état. Il y a un intervalle de quatorze à quinze mois entre un accident et un

autre; mais au bout de ce temps il en est venu un très léger, il est vrai; il tardera peut-être à venir autant de temps, peut-être moins, peut-être plus. N'importe tout cela ! Aimez Dieu de tout votre cœur, cela vaut mieux que tout le reste.

Félix me parle du désir que vous avez de mettre Pauline au Sacré-Cœur à Paris. Je m'en suis occupé. On m'a dit que ce ne serait pas un grand avantage qu'elle fût là, parce que l'éducation qu'on y donne est trop relevée. Un monsieur m'a raconté avoir vu une jeune personne sortie de ce couvent qui ne pouvait presque pas se faire aux manières des personnes de son rang, de manière qu'elle n'était bonne qu'à être suivante ou femme de chambre de quelque dame de haut rang. De plus l'entretien te coûterait beaucoup plus que tu ne pourrais donner, à moins qu'on obtienne même l'entretien; du reste, je ne sais pas s'il est bien facile d'obtenir cette grâce au Sacré-Cœur; je n'y connais personne, et je suis tout à fait ignoré dans Paris. Mais voici cependant une chose qui pourrait bien être notre affaire, si le bon Dieu le fait réussir : pour moi, je préférerais cela au couvent du Sacré-Cœur.

Il y a à Nancy un couvent où on élève les enfants d'une manière plus simple qu'au Sacré-Cœur à Paris; cependant on leur donne une très bonne éducation, et les plus riches habitants y envoient leurs enfants. Ce sont les Dames de la Doctrine chrétienne. Voici l'adresse de la Supérieure : Madame Pauline de Faillonnet, Supérieure des Dames de la Doctrine chrétienne à Nancy. Il faut donc écrire une lettre à cette Supérieure pour la prier de vouloir bien s'intéresser à ton enfant auprès de la nièce de M. Mollevault, supérieur de la Solitude à Issy, afin qu'elle-même veuille bien s'intéresser à cette enfant pour la mettre dans la pension du couvent. Il faut ajouter que, si cette enfant était appelée à l'état religieux, ce serait un grand sujet de joie pour toi et que tu serais bien heureux de consacrer l'aînée au service de Dieu. Il faut dire à cette Dame que M. Mollevault te recommande à sa nièce et qu'il la prie de vouloir bien faire quelque chose pour ton enfant. Tu dois ajouter que tu as obtenu la protection de M. Mollevault par un frère que tu as au Séminaire d'Issy et qui est intime avec M. Mollevault. Il faut prier cette dame de s'informer de vous deux auprès de M. Mollevault, qui le désire.

Voilà toute l'instruction que M. Mollevault m'a donnée

là-dessus. Il a ajouté même qu'il serait bon que tu dises que tu as été infidèle autrefois; mais tu y auras sans doute de la répugnance; ce n'est pas nécessaire. Je te prie de ne pas omettre les autres circonstances.

P. S. J'ai oublié de te dire que cette nièce de M. Mollevault a été élevée elle-même dans ce couvent, et maintenant elle paie souvent des pensions pour les enfants qui n'ont pas assez de moyens pour le faire.

Monsieur Libermann,
médecin à Illkirch,
près Strasbourg.

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 157.

p. 159, vers la fin après

pour votre salut et votre perfection.

Dans l'affaire de votre petite Caroline, je ne puis rien vous dire encore de positif. On écrira à cette personne de Nancy, mais on ne peut pas encore écrire en ce moment. Dès que j'aurai quelque chose de favorable à vous dire, je ne manquerai pas de le faire. Adieu, mes très chers. Il faut laisser une petite place à Félix.

(P. S.) Ma santé va assez bien; je n'ai rien eu depuis l'an dernier. Cependant ne comptez pas me voir prêtre un jour. Je suis vraiment peiné de ne rien pouvoir trouver pour notre bon David. Engagez-le à avoir patience; le bon Dieu lui procurera des moyens de subsistance, s'il persévère dans son bon dessein.

Le 1^{er} dimanche de carême tombait le 20 février en 1836; le timbre de la poste au recto de la lettre porte la date du 8 mars.

Monsieur Libermann, médecin,
à Illkirch, près Strasbourg
(Bas-Rhin).

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 196.

p. 197, 2^e ligne, lire :

J'ai employé le moyen que Christophe me donna pour voir Sara.

vers le milieu de la même page, *N* tient lieu de *Félix*.
p. 198, lire *Élise* au lieu de *C.* et *son frère* au lieu de *N.*
p. 200.

(Ainsi je l'ai quittée sans avoir rien obtenu de positif; mais il y a des espérances pour l'avenir). Je lui ai demandé plusieurs fois de ne pas se marier si tôt, ou au moins de ne pas se marier à un (*illisible*) afin de ne pas devenir une (*illisible*). w

En somme voici... elle me l'a promis.

Elle me raconta une singulière aventure dont il faut que x
je vous parle. Il faut savoir d'abord que sa mère loge des étrangers, et dans le temps elle avait des soldats dans la (chambre d'études). Un soir arrive un jeune homme un peu plus grand que moi; il était maigre, bien fait, les cheveux presque blonds, les yeux bleus. De suite en arrivant, il dit : (*illisible*).

On lui répondit que oui; il s'assit sur le canapé, il avait l'air rêveur; il adressa cent mille questions à Sara; tout cela sur notre famille, il lui dit entre autres choses qu'il avait lui aussi plusieurs frères, qu'il ne savait où ils étaient, qu'il ne les avait pas vus de longtemps. Il parla tant que Sara le regardait comme moitié fou. Cela l'amusa; mais il l'ennuya tellement par cette foule de questions qu'il lui adressa qu'elle le laissa là et se mit à travailler.

Sur ces entrefaites arrive un des militaires qui logeaient dans la maison; il lui fit aussi une multitude de questions, lui dit qu'il avait été militaire et lui montra son congé; le militaire le lut à voix haute et Sara ne fit pas attention à ce qu'ils avaient ensemble. Le lendemain, cet homme parti, le militaire vint voir Sara dans la matinée et lui dit que ce jeune fou d'hier au soir s'appelait Libermann, qu'il avait lu ce nom dans son congé de réforme. Sara courut bien vite dans la chambre qu'il avait occupée pour voir s'il n'avait pas laissé quelques mots d'écrits; elle ne trouva rien. Elle le chercha lui-même dans toutes les auberges de la ville et ne le retrouva plus. Elle dit que ça pourrait bien être. Je ne sais ce que je dois penser de cette histoire. Il y a déjà longtemps que cela est arrivé. Il avait l'air d'un homme entre trente et quarante ans

et n'était pas fort bien habillé. Depuis elle n'en a pas eu de nouvelles. A Dieu...

p. 201, dans le P. S. il s'agit de M. et M^{me} Halé; plus bas de François et Élise; lire à leur sujet :

Qu'ils soient sages, qu'ils ne se battent pas ensemble et qu'ils s'aiment de tout leur cœur.

La lettre qui suit a été corrigée d'un bout à l'autre par l'emploi du pluriel au lieu du singulier, *vous* au lieu de *tu*, sans que pourtant la pensée ait été altérée.

Monsieur Libermann,
médecin à Illkirch,
près Strasbourg.

Issy, le 1856.

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 219.

p. 221.

Je te réitère à cette occasion le conseil que je t'ai donné à Illkirch. Il n'y a qu'une seule chose à faire pour te tirer d'embarras. Il faut quitter ton confesseur. Et qu'en dira-t-il? Cela m'est fort égal, et tu dois être parfaitement indifférent là-dessus. Il faut te confesser même à M. Muhe de Strasbourg. Je ne vois pas vraiment de meilleur remède à tes maux; car ce sont de véritables maux. Étant avec M. Muhe, tu auras bientôt toute la facilité possible de fréquenter les sacrements. Il faudrait commencer par une confession générale...

p. 223. Tu demanderas des conseils et le bon Dieu t'éclairera et te donnera la force de les suivre. Je crois qu'il n'y a que M. Muhe dans ce pays. Si tu veux correspondre avec M. Mollevault sur ces matières, je crois que j'obtiendrai de lui la permission de le faire, et dans ce cas tu n'auras qu'à m'envoyer une lettre où tu lui diras avec simplicité ton désir et les obstacles que tu rencontres, et tu peux hardiment suivre les conseils qu'il te donnera. Seulement il ne faut pas lui donner des louanges ni faire de compliments, mais parler avec simplicité.

Le défaut de préparation et le manque de méthode sont le

deuxième et le troisième obstacles. Voilà pourquoi je veux te dire en peu de mots une méthode à suivre; ensuite je te mettrai un sujet d'oraison, comme si je faisais moi-même mon oraison, afin que tu aies plus de facilité à suivre la méthode, que j'appliquerai au sujet que je prendrai.

p. 225, ligne 8, au lieu de *études sérieuses* il y a dans l'original *études de médecine*.

p. 226, à la fin du premier alinéa :

et pour cela il serait bon autant que possible de ne s'occuper de rien avant d'avoir fait son oraison, à moins que la charité ne l'exige pour les besoins d'un malade, car dans ces cas toute autre chose doit être mise de côté.

p. 231, vers le milieu :

On prend ensuite des résolutions pour ôter les obstacles : par exemple de se préparer de son mieux à la communion, de prendre des résolutions vigoureuses et de calmer son esprit, mettant toute sa confiance en Dieu, après avoir pris les moyens de nous préparer comme il faut et prendre la résolution ferme de fréquenter la sainte Eucharistie autant que possible. Ces résolutions doivent être prises avec une grande fermeté et une grande confiance. Connaissant notre faiblesse...

p. 232, après le premier alinéa :

Médite à loisir tout ce que je viens de te dire sur l'oraison; lis souvent cette lettre afin de te pénétrer de tout cela et de t'y rendre familier. Si tu ne comprenais pas un passage, demande-moi des explications, mais cite-moi tout le passage et la partie de l'oraison par rapport à laquelle je l'ai dit, afin que je voie sur quoi roulerait ta difficulté. J'ai oublié de te dire par rapport aux résolutions qu'elles sont très importantes, qu'il ne faut jamais quitter l'oraison sans en prendre. Il faut qu'elles soient prises avec fermeté et il faut se mettre en devoir de les exécuter aussitôt que la circonstance se présente. Il faut qu'elles soient pratiques et qu'elles ne consistent pas seulement dans un vague ou dans un temps indéterminé. Je t'ai déjà dit qu'il ne faut pas mettre ta confiance dans ta propre force pour les mettre en pratique, mais en Dieu seul, et prier sans cesse à cette intention.

P. S. — M. le Curé de Saverne m'a bien reçu et m'a offert l'hospitalité tout le temps que j'aurais voulu rester chez lui. Seulement d'abord il y avait un quiproquo : il attendait un professeur du petit séminaire de la Chapelle, qui est son grand ami. En me voyant arriver pendant la nuit, il vint courir vers moi jusque dans la cour, pensant que c'était ce professeur : ce qui le troubla un peu au premier moment. Je lui ai laissé le reliquaire pour le mettre dans une des succursales de sa paroisse, parce que dans l'église principale il y en a un.

Je me porte fort bien jusqu'à ce moment. Il semble que j'ai beaucoup plus de force dans les membres depuis mon voyage.

Ne m'oublie pas auprès de M. et M^{me} Halé.

Félix n'a pas encore pu faire rentrer toute la somme que la faillite de son libraire l'expose à perdre. Il te paiera quand cela rentrera, je ne sais pas quand; mais il paraît que l'argent est sûr. S'il peut, il te paiera plus tôt.

Un monsieur m'a chargé d'une commission très pressée; je te prie de vouloir bien la faire au plus tôt. Il s'agit d'acheter quelques ouvrages allemands qui puissent être utiles à un jeune protestant converti. Je t'en enverrai le prix de suite après les avoir reçus. 1^o Un bon catéchisme un peu étendu; 2^o un livre de prières où se trouvent la prière du matin et du soir et les prières pour la messe; 3^o un abrégé de la Vie des Saints, le tout en allemand; 4^o un livre qui traite de spiritualité. Si tu pouvais t'en informer auprès d'un bon prêtre et me les faire parvenir au plus tôt, ce serait une bonne œuvre que tu ferais. Je n'ai pas de place pour écrire à ma chère belle-sœur. Ce sera dans un mois d'ici. Je la prie de vouloir bien patienter un petit peu. J'étais enchanté des lettres de Caroline et de Marie. Je leur répondrai aussi dans un mois d'ici, parce que je n'ai presque pas un instant de reste. Pauline ne m'a pas encore écrit. Je ne sais si c'est timidité ou l'embarras de ne savoir que dire.

Madame Libermann,
à Illkirch, près Strasbourg.

Monsieur S. Libermann, Docteur en médecine,
à Illkirch, près Strasbourg.

Issy, le 29 mai 1837.

Mon très cher frère et ma bien chère sœur en N.-S. Jésus-Christ.

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 262.

p. 263, il est question de David deux fois sous la lettre D. Le frère mentionné vers le milieu de la page est Alphonse.

A la dernière ligne *F.* remplace *Félix*.

Je l'attendais chez Félix, où nous déjeunâmes ensemble. Depuis tout ce temps, trois fois la semaine j'allais déjeuner chez Félix, qui de ce coup ne peut manquer d'être ruiné.

p. 264, le *P. Jésuite* est le P. Martin; le baptême eut lieu le 28 mai; c'est M. Drach qui procura à David un parrain et une marraine, M. Récamier et sa femme.

p. 267.

(P. S.) — Dites, s'il vous plaît, à mon frère que son paquet de livres est prêt depuis très longtemps; il manque seulement un seul que Félix veut relier depuis tout ce temps; la semaine prochaine il l'aura dans tous les cas, car, s'il n'était pas relié, j'enverrais mon paquet tout de même. Il y a une lettre dedans pour mon frère.

Mademoiselle Pauline Libermann,
au Pensionnat du Couvent,
à Ribeauvillé (Haut-Rhin).

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, 267.

p. 268 : *C.* et *M.* lire *Caroline et Marie*; *l'oncle C.* lire *l'oncle Christophe*; vers la fin du second alinéa, après *c'était là la seule raison du dégoût que vous aviez pour lui*, le texte porte :

Il disait aussi toujours des mensonges.

même page, dernière ligne, au lieu de *il* : *le gros Christophe*.

p. 269, *l'oncle A* pour l'oncle Alphonse.

p. 270, 3^e alinéa :

Présentez mes respects à votre bonne maîtresse, qui a bien voulu me faire l'honneur de m'écrire deux mots au bas de votre lettre. C'est malheureux que oncle Félix ait si tôt perdu cette lettre. Quoique je n'en aie plus...

APOSTOLAT DU VÉNÉRABLE A ISSY

Les témoignages sur l'apostolat du Vénérable à Issy sont nombreux : ne pouvant les relater tous, nous nous contenterons de ceux qui ont un caractère plus original. Leur classement est difficile. Suivant la méthode adoptée jusqu'ici, nous donnons chacun d'eux en son entier, bien qu'il touche à des sujets autres que celui qui nous occupe. Nous reproduirons d'abord divers documents émanés de Dom Gardereau, de M. Millault, curé de Saint-Roch, qui ont trait aux premiers temps du séjour du Vénérable à Issy autant qu'à ses derniers mois de Saint-Sulpice; puis nous donnerons les jugements de MM. Icard, Pinault, Nicolas, Grillard, Gamon, tous Sulpiciens à cette époque ou se préparant à le devenir.

Après les maîtres, les élèves, MM. Leray, X., Liévin, correspondants du Vénérable : par les lettres de M. Libermann à ces jeunes Séminaristes nous serons amenés à l'Œuvre des Bandes à Issy, sur laquelle les papiers abondent : généralités sur les Bandes, dans les témoignages de MM. de Brandt, Le Vavasseur; organisation des Bandes, dans les lettres du Vénérable à MM. Delasorne, Telles, et celles des trois séminaristes cités plus haut, Leray, X., Liévin.

Viendront ensuite les écrits du Vénérable lui-même à ce sujet et les souvenirs de nombreux élèves, tous d'importance, soit pour leur portée générale, soit par quelque détail vécu.

de Dom **Gardereau.**

Aux extraits déjà cités de la correspondance de Dom Gardereau nous ajoutons ce passage emprunté à une lettre de 1885 et qui a trait à des faits postérieurs à la sortie du Séminaire du futur bénédictin.

J'ai su depuis une seule circonstance que je me suis empressé de communiquer à l'un de vos Pères : c'est M. l'abbé Malet, curé-archiprêtre de Mont-de-Marsan, dans les Landes, qui me l'a apprise. Lui et plusieurs de nos anciens confrères de Saint-

Sulpice, qui se trouvaient placés près du P. Libermann pendant l'exercice de l'Oraison, avaient remarqué chaque jour que la planche sur laquelle il était agenouillé était tout arrosée de ses larmes. Je n'étais déjà plus au Séminaire quand cette observation a été faite; je crois bien même qu'elle n'aurait pas pu l'être de mon temps; car pendant les deux dernières années que nous y avons passées ensemble, M. Libermann m'a dit à plusieurs reprises, du reste avec un admirable accent de résignation et de confiance dans cette épreuve, que Dieu à cette époque-là le privait de toute lumière et de toute consolation sensible dans l'exercice de la Méditation. Il n'en avait pas été ainsi dans les premiers temps de sa conversion au christianisme.

C'est assez peu d'années avant sa bienheureuse mort que j'ai eu le bonheur de le revoir à Paris pour la première fois depuis notre séminaire. Il me parut alors un homme tout nouveau. Au Séminaire, au moins dans les deux dernières années que nous avons passées ensemble, son austérité me faisait penser aux Pères du désert; il avait acquis depuis lors une suavité, un moelleux, un esprit d'indulgence qui me rappelait saint François de Sales.

Ce n'est pas qu'il n'y eût chez lui, dès les premiers temps, une grande charité et une douceur angélique. Il entra à Saint-Sulpice en 1827; j'y étais déjà depuis un an, et nous avons passé trois ans ensemble. Il était plein d'aménité; sa candeur et sa modestie, jointes à sa piété si fervente, lui gagnaient toutes les âmes. Mais au bout de la première année le caractère de cette piété parut se modifier notablement; elle prit un air d'austérité qui effrayait plus qu'elle n'attirait ses disciples, quelques-uns exceptés, avec lesquels il passait les récréations en pieux exercices et à parler de Dieu seul. Sa préoccupation habituelle était que par la plupart Dieu n'étant pas servi avec assez de zèle, nous devions tous entrer dans la voie d'une vie plus pénitente et plus mortifiée.

Il y avait sans doute dans cette conduite un grand esprit de foi et de zèle; du reste, notre saint condisciple était tout surnaturel; mais il aurait voulu que tout le monde le fût; il allait à la perfection par le chemin le plus droit, et il ne s'apercevait peut-être pas assez que tout le monde n'avait pas des ailes assez vigoureuses pour le suivre. Dans l'ardeur et l'intensité

de son zèle il avait quelque chose qui nous repoussait et nous faisait peur. Pour ma part, je le dis à ma honte, non seulement je ne pouvais pas marcher aussi vite que lui à beaucoup près, mais de plus j'avais le tort très blâmable de regimber contre l'aiguillon. Nous avons eu cent fois à cet égard des discussions ensemble; car, je dis encore ceci à ma confusion, il avait eu l'extrême bonté de m'adopter dès le commencement comme l'un des siens, me croyant plus surnaturel, détaché de moi-même et de la vanité, que je ne l'étais en effet. Je me rappelle en particulier que j'attachais trop d'importance aux moyens humains, et en particulier à l'étude. Nous disputions là-dessus, lui avec une extrême charité, moi avec humeur. Le tort était certainement de mon côté. Mais je suis persuadé pourtant que nous nous serions trouvés plus facilement d'accord ensemble s'il avait eu dès lors cette condescendance et, pardonnez-moi l'expression, cette souplesse spirituelle dont il était rempli quand plus tard je l'ai retrouvé à Paris à la tête de sa grande œuvre; car il aurait tenu compte alors de mon imperfection et ne m'aurait demandé que la mesure de zèle et de mortification que j'eusse été capable d'offrir.

Au procès *de fama sanctitatis*, M. Millault, curé de Saint-Roch, à Paris, fit, le 3 août 1888, la déposition suivante; il était âgé de 79 ans :

J'entrai au Séminaire d'Issy le 9 octobre 1829; je crois n'avoir vu le Vénérable P. Libermann qu'aux promenades qui suivirent Pâques 1830, jours auxquels les deux Séminaires se trouvaient réunis. Je le vis beaucoup plus fréquemment l'année suivante, où il servait comme de trait d'union entre les deux communautés de Paris et d'Issy, et où il se chargeait de beaucoup de commissions en faveur de nos communs confrères. Je l'ai beaucoup connu en ma première année de théologie; je l'ai moins fréquenté dans les deux années suivantes, où il habitait à Issy, moi étant à Paris. Je l'ai rencontré plusieurs fois depuis mon sacerdoce, soit à Paris, soit à Rennes.

J'ai pour le Vén. Serviteur de Dieu une dévotion véritable à cause de l'impression que m'a laissée sa paix, sa douceur inaltérable, à cause des soins qu'il a pris de mon âme et de la profonde reconnaissance que j'en ai conservée...

Je sais que le Vén. Serviteur de Dieu est entré au Séminaire de Saint-Sulpice pour y faire ses études théologiques. Il y est resté plusieurs années. Je me rappelle que MM. les Directeurs, le voyant rester si longtemps sans espoir du sacerdoce, à cause de sa maladie, lui insinuèrent qu'il ferait bien de se retirer; il répondit : « Je n'oserais me retirer de moi-même, ne sachant pas quels sont les desseins de Dieu sur moi; mettez-moi dehors, et alors je consulterai Dieu pour savoir ce qu'il veut que je fasse. » Les Supérieurs furent touchés de cette réponse. M. Mollevault ajouta : « Il a répondu comme un saint et comme l'aurait fait un homme d'esprit. » Ils se résolurent de le garder à Issy dans une situation mitoyenne, où, n'étant plus élève et n'étant pas cependant directeur, il rendrait les services qu'on pourrait lui demander.

Quand en 1830 je me trouvai pour la première fois en rapport avec le Serviteur de Dieu, ce qui me frappa d'abord, ce fut la paix profonde et la douceur angélique répandue sur tous ses traits. Sa parole était si aimable, ses manières si engageantes, que la plupart étaient immédiatement saisis, et ceux mêmes qui peut-être lui eussent été moins favorables étaient bientôt subjugués et vaincus. Il avait particulièrement pour les nouveaux venus au Séminaire et les âmes affligées des tendresses inexprimables. Il avait un zèle ardent pour le règne de Dieu dans les âmes, et quand il avait entrepris une d'elles, il ne la quittait pas qu'il ne l'eût amenée à Dieu. Je l'ai éprouvé moi-même : encore jeune, j'étais bouillant et impétueux; il supportait mes petites saillies patiemment, m'amenait à la paix de Dieu et me disait : « Je suis content de vous parler parce qu'à mesure que je le fais, je vois la paix de Dieu qui s'établit dans votre âme. » Il souffrait quelquefois beaucoup de la part de Dieu, qui voulait le façonner; il souffrait aussi beaucoup des approches de la maladie terrible dont il était alors travaillé; et il m'avoua lui-même que, les deux ou trois jours qui précédaient ses crises nerveuses, il se trouvait dans un état qui eût été le désespoir sans une forte intervention de Dieu; et néanmoins dans cet état si terrible sa parole était toujours si douce et aimable qu'il était le seul à souffrir. Je l'ai vu quelquefois dans ses angoisses, à deux genoux, à la chapelle, surtout dans celle de Lorette (Issy); il était pâle, abîmé; il ressemblait à un mort : son visage était décomposé et

cependant il avait sur cette face meurtrie un rayon de paix, de soumission, d'amour; et je puis dire en toute vérité une auréole de sainteté qui le rendait vénérable à tous. Dans le commerce ordinaire de la vie, son visage revêtait souvent une beauté surnaturelle. Je le rencontrai une fois dans la rue Royale; il venait de s'entendre avec M. Romain-Desfossés, ministre de la Marine, sur ce qui pouvait être fait pour le salut des Noirs; en m'apercevant, il me tendit les bras; et en ce moment l'amour pour ses frères était si fort dans son cœur que son visage revêtait un reflet céleste; et un homme considérable qui passait s'arrêta pour le contempler, saisi d'admiration.

Au milieu de ses désolations les plus grandes il conservait une paix profonde, et il m'a dit que souvent, afin qu'aucun sentiment de découragement n'entrât en lui, il considérait cette étreinte de son âme comme se passant dans un autre que lui; et qu'alors dans la paix il admirait la conduite et l'action de Dieu, entrant dans les sentiments d'une humble soumission.

de M. **Icard**, plus tard supérieur général de Saint-Sulpice, suivant sa déposition au procès apostolique.

Au sortir de Saint-Sulpice, il est allé au Séminaire d'Issy, sa maladie ne permettant pas de l'appeler aux Ordres sacrés. Je l'y retrouvai en 1833.

Là sa conduite fut très édifiante. Il s'occupait de ses exercices de piété, des séminaristes, auxquels il rendait un grand nombre de petits services, et de la sanctification des domestiques.

En ce qui concerne les séminaristes, il ne négligeait rien pour les porter à l'esprit intérieur, à l'esprit de foi, au détachement et à l'union à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il eut par là même une grande influence sur les jeunes gens qui eurent une grande confiance en lui. Sous l'inspiration de son zèle et l'impulsion d'un directeur, il crut devoir isoler dans une certaine mesure les jeunes gens qui avaient une grande piété de ceux qui étaient moins réguliers.

Son humilité et sa grande charité envers les séminaristes le portaient à se charger de toutes leurs commissions lorsqu'il venait en ville, car, sa maladie exigeant beaucoup de mouve-

ment, les Supérieurs lui permettaient de venir souvent à Paris : c'est ce qui a porté quelques personnes à croire qu'il était un employé du Séminaire et que ses services étaient compensés par son séjour dans notre établissement, ce qui était tout à fait contraire à la vérité.

au Procès apostolique de *Fama sanctitatis*.

Un jour que je causais avec lui sur différentes situations qui pouvaient s'ouvrir devant lui, mais ne sachant si elles pourraient se réaliser, il me dit : « Si tout cela me manque, je compterai sur Dieu, je m'appuierai sur lui seul. »

Je dois avouer que, sous l'inspiration de son zèle, il poussa un certain nombre de ses jeunes confrères à s'isoler du reste de la communauté, dans le désir de les conserver dans une plus grande ferveur en les soustrayant au danger du relâchement. Cette conduite pouvait avoir et eut plus tard, pendant quelque temps, des inconvénients auxquels les Supérieurs durent remédier; mais nous n'avons jamais vu rien en cela qui fût contraire à la sainteté du Serviteur de Dieu. C'était un effet de son inexpérience.

Et il faut ajouter qu'il se montra toujours docile aux conseils qu'on lui donna, qu'il ne chercha jamais dans cette conduite que la gloire de Dieu, et qu'il était conduit même dans ces circonstances par les conseils de deux directeurs qui ne prévoyaient pas plus que lui les inconvénients qui pouvaient en résulter.

de M. **Pinault**, sulpicien.

On sait par Dom Pitra quels furent les rapports du Vénérable Père avec M. Pinault; on sait aussi, de la même source, ce que fut ce remarquable Sulpicien. Nous citerons ici quelques extraits de ses lettres qui montrent son estime pour M. Libermann. Les deux premiers extraits sont adressés à un séminariste, M. Guédant, qui mourut en odeur de sainteté dans sa famille; le troisième à M. de Villequier, élève du Séminaire français de Rome.

Juin 1842.

Continuez à correspondre avec M. Libermann; la main de Dieu est sur lui : ainsi ses lettres ne peuvent que vous être très utiles.

janvier 1843.

Je suis bien aise que vous soyez de l'Association du Sacré-Cœur; guidez-vous en tout à cet égard d'après M. Léré. Intéressez-vous au succès de l'Association des SS. Apôtres, puisque vous en faites partie. M. Libermann a fait beaucoup de bien par cette association.

Je vous félicite de votre attrait persévérant pour la dévotion au Saint-Sacrement. Vous ne pourrez que le nourrir dans la maison que vous habitez; car je ne doute pas que tous ceux qui la composent, et surtout MM. les Directeurs, ne soient remplis de l'esprit du P. Libermann. Or ce mien et bien cher ami était si adonné à cette salutaire dévotion qu'il aurait passé tout son temps au pied des saints autels. C'est là qu'il savourait l'onction des croix nombreuses et bien lourdes qu'il a eu à porter parmi nous. Priez Dieu que je ne perde rien au bien immense qu'il a fait à mon âme.

A **Mgr Luquet**, qui s'ouvrait à lui du projet d'écrire, après Dom Pitra, une nouvelle *Vie* du Vénérable, M. Pinault répondait :

1855.

Très cher Seigneur, vous êtes peut-être étonné de ne pas avoir de réponse à votre très honorée lettre du 16 juin dernier. Mais c'est qu'avant de vous répondre j'ai voulu lire la vie de M. Libermann par D. Pitra. Vous ne comprendrez pas sans doute comment il s'est fait que je n'avais pas encore lu cette vie qui devait tant m'intéresser. Mais voilà comme je suis : Dieu en Jésus-Christ me suffit si pleinement que je ne me sens d'empressement pour rien. D'après cela, remettant toujours les choses dont j'ai quelque raison de m'occuper à un moment plus favorable, je finis par les perdre de vue, surtout quand ce sont des choses dont mille autres s'occupent de leur côté et qui ne pressent pas.

Je suis bien aise d'avoir lu cette vie; cela m'a réconcilié avec l'auteur. Quelques passages, que j'avais lus çà et là et où j'avais trouvé diverses inexactitudes, m'avaient mal disposé à son égard. Mais maintenant, sans la trouver parfaite, je reconnais néanmoins que c'est un bon livre, propre à faire du

bien. Dans les feuilles ci-incluses vous trouverez signalées les inexactitudes dont je viens de parler. On m'avait cité dans le temps je ne sais quelle phrase défavorable à Saint-Sulpice : je n'ai pas trouvé ce passage. Cela vient sans doute de la manière rapide et souvent interrompue dont j'ai lu ce livre. Ces interruptions m'auraient fait sans doute omettre la page où se trouve ce passage. Mais l'eussé-je trouvé, que je ne l'aurais pas condamné, car je me rappelle que quand on me le cita j'étais intérieurement de l'avis de D. Pitra.

Vous me demandez, cher ami, de vous communiquer ce que j'ai été si à même de connaître sur cette chère âme. Mais je ne connais de M. Libermann que ce qu'ont été à même de connaître de son caractère, de sa piété et de sa vie tous ceux qui ont vécu quelques années sous le même toit avec lui. J'aurais pu assurément entrer bien avant dans son intérieur et dans ses antécédents; mais c'est encore là un des traits de mon caractère de ne pouvoir me déterminer à de pareilles enquêtes.

Pour moi, M. Libermann, pendant qu'il était à Issy, ne m'a jamais dit un mot de ce qui concernait son âme. A son retour de Rennes, après que je lui eus répondu sur quelques difficultés qui l'embarrassaient fort, il me dit avec vivacité, en me mettant la main sur le bras : « Vous êtes mon homme », voulant dire sans doute : dès ce moment je vous prends comme mon directeur; et je l'acceptai de grand cœur. Mais le tout s'est réduit à deux ou trois confessions qu'il me fit dans les quelques semaines qu'il resta alors à Paris et à me mettre au courant de loin en loin dans la suite des progrès que faisait l'Œuvre des Noirs, pour se déterminer d'après mes réponses. Cela dura jusqu'à la réunion de ces Messieurs à la Neuville; à partir de là je devins complètement étranger aux affaires de M. Libermann et de ses confrères; M. Gallais continua à les suivre... J'ai bien appris tantôt une chose, tantôt une autre, soit sur M. Libermann, soit sur bien d'autres amis que j'ai et qui sont répandus dans divers lieux; mais je me tiens tranquille dans mon coin.

Quand après bien des années de silence je vois reparaître un de ces bons amis ou une lettre de lui, j'en éprouve une grande joie et je réponds de grand cœur à ce qu'on demande de moi, pourvu que cela n'exige pas, ce qui est bien rare, la connaissance de tout ce qui est arrivé depuis que nous étions ensemble.

Tout cela chez moi n'est pas manque de zèle; au contraire, j'ai même à me repentir de m'être écarté par zèle quelques fois rares de cette réserve que je crois devoir observer.

Vous voyez donc que je n'ai jamais été le directeur proprement dit de M. Libermann. Mais l'eussé-je été, que d'après mon genre en direction je ne pourrais pas donner grands détails sur son âme. Vous savez par votre propre expérience que ma direction se borne à inculquer les grands principes de la vraie et consommée perfection, lesquels se résument tous dans le rien de toutes choses et dans la vie réelle qui se trouve exclusivement en Dieu avec Jésus-Christ. Quoique je laisse toute liberté à mes pénitents de me parler de leur intérieur présent et passé et que je désire beaucoup les voir entrer dans ces détails, presque aucun ne le fait. Je ne me rappelle même aucun qui l'ait fait, car je ne compte pas une multitude de détails souvent insignifiants dans lesquels plusieurs entrent quelquefois.

D'après tout ceci vous voyez, cher Seigneur, que je ne dois pas avoir grand'chose à vous communiquer sur notre cher défunt. Je ne veux point vous détourner de faire une *Vie* de cet ami tant regretté; mais je me permettrai seulement de demander si l'on ne pourrait pas faire pour le R. P. Libermann ce que le D^r Collet a fait pour saint François de Sales dans son livre intitulé : *La vraie et solide piété d'après les écrits de saint François de Sales?* c'est une chose que vous pourriez méditer devant Notre-Seigneur.

PINAULT, *prêtre.*

L'ascendant de M. Pinault était tel qu'un séminariste, M. Dupont, entreprit de recueillir des conversations de ce directeur les traits les plus frappants. Du cahier ainsi formé nous extrayons les pages suivantes, qui ont trait au Vénéralle Père.

« Père Pinault, me disait ce bon Libermann, j'ai vu quelques-uns de ces jeunes gens; oh! ils se font illusion! — Comment donc? — Oui, ils se font illusion! J'en ai trouvé qui sont dans une grande ferveur, qui sont pleins de zèle et d'ardeur, qui veulent se donner tout à Dieu; rien ne paraît les arrêter, ils semblent prêts à tout; mais je les ai examinés: ils n'aiment pas à être mal, ils recherchent leurs commodités; ce qui peut

leur être tant soit peu nuisible ou désagréable ils le rejettent bien loin; oui ils s'abusent eux-mêmes; ils ne seront jamais parfaits en allant comme cela. »

Il avait bien raison.

C'est cette pure intention de faire tout en Jésus-Christ qui explique pourquoi certaines âmes avancent en si peu de temps. M. Libermann, par exemple, ne faisait rien d'extraordinaire, nulles austérités, ni jeûne, ni abstinence, même les jours ordonnés par l'Église, ayant une misérable santé que l'obéissance le forçait à soigner. D'où vient donc qu'il est arrivé si haut? Ah! le voici : il avait le secret de faire les actions les plus communes d'une manière non commune, c'est-à-dire de faire toutes ses actions en Notre-Seigneur; tout en lui était si bien réglé que Dieu pouvait dire à chaque instant : « Voilà mon fils bien aimé; c'est là sa démarche; ce sont là ses paroles, ses actions; il n'y a plus rien d'humain dans cet homme, tout est consommé à ma gloire en mon fils. » Lorsqu'il était malade, on voyait clairement, sans être spirituel, que ce n'était pas lui qui souffrait, il semblait uniquement prêter son corps à Jésus-Christ pour souffrir en lui. Efforçons-nous donc de faire tout en Notre-Seigneur; demandons-nous souvent : Est-ce ainsi qu'agirait Jésus-Christ, s'il était à ma place? C'est là la perfection où nous devons aspirer; sans doute tous ne suivent pas les mêmes voies pour y arriver; mais par quelque moyen que nous allions à Dieu, nous n'y parviendrons que par Jésus-Christ; les uns aiment le genre d'un P. Claver, les autres de M. Olier, d'autres de sainte Thérèse : c'est toujours Jésus-Christ pour tous...

Quelquefois on entend un prédicateur dire les choses les plus admirables sur la perfection, sur le renoncement, l'abnégation entière de soi-même, et l'on s'étonne de voir qu'il n'est pourtant pas un prêtre intérieur. D'où vient en effet cette espèce de contradiction? Ah! le voici : c'est que ce qu'il dit c'est l'étude qui le lui a appris, et ce qu'il dit ne va pas pour sa conduite plus loin que l'esprit, tandis qu'un prêtre intérieur, quand même il n'aurait pas de grands talents, tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend, tout ce qu'il étudie ne s'arrête pas à l'esprit, mais passe aussitôt au cœur, où la grâce opérant lui apprend à s'en servir pour régler sa vie, ses paroles et ses actions, selon ce qu'il sait. C'est ainsi qu'était notre Liber-

mann; il n'avait pas grande ouverture pour les sciences; il a fait ses études, mais comme bien d'autres; tandis que, le cœur toujours plein de Dieu, ne voyant que ce seul objet en tout, il nous embrasait tous dans ses conversations; on voyait qu'il s'animait, qu'il prenait feu, qu'il sentait ce que c'est que d'aimer et de faire aimer.

Mais ce qui doit nous encourager, c'est qu'il n'en est pas venu là du premier jour; bien longtemps il lui a fallu lutter contre la nature; il a eu plus d'une fois des indigestions de piété; il en avait par-dessus les yeux; mais il a tenu bon, et il est impossible que le cœur de notre bon Maître soit insensible aux efforts d'une âme qu'il sait vouloir aller toute à lui, malgré tous les obstacles que le démon et la nature s'efforcent d'opposer à la grâce. Allons donc aussi avec courage et confiance; aimons, et tout sera facile.

Citons encore un mot de M. Pinault : nous l'empruntons à un essai de biographie de ce prêtre, manifestement inspirée pour ce passage par l'ouvrage du Cardinal Pitra, sauf ce mot :

« C'est par les jeunes gens de M. Libermann, nous disait un jour M. Pinault, que j'ai commencé à voir clair. Après avoir causé avec eux je rentrais dans ma chambre, je prenais M. Olier, dont ils venaient de me citer quelque parole brûlante, et je trouvais là une profondeur et une élévation de doctrine qui me ravissaient. C'est ainsi que je suis entré peu à peu dans cet esprit et que la lumière s'est faite en moi. »

Dans une conversation qu'il eut en juillet 1869 avec Mgr Besieux en présence des PP. Delaplace et Dupraz, M. Pinault expliquait ainsi cette *conversion*; c'est de M. Pinault que parle le rédacteur de ces lignes.

Il avait depuis longtemps déjà senti le vide et le creux des sciences humaines, bien qu'il y eût beaucoup de goût et d'aptitude; à quoi tout cela sert-il? A certains avantages temporels, c'est vrai; mais voilà tout. Il était dégoûté de la science des hommes, mais il ne connaissait pas encore la science des saints; il ne soupçonnait pas d'abord qu'elle se trouvait dans M. Libermann; mais quand il l'eut plus fréquenté, plus entièrement et plus intimement connu, cette science lui fut comme révélée : « Je vis, dit-il, que Libermann avait le vrai pour lui. »

Il avait la vraie science, la chose vraiment utile, la seule nécessaire.

De M. **Nicolas**, sulpicien.

Son témoignage a été recueilli par les PP. Lebelley et Leloup, en ces termes :

Pendant que notre vénéré Père était à Issy, il se retirait souvent dans la *Sainte Camine* de la chapelle de Lorette; c'est là que, caché aux yeux de tous, entre le tabernacle et la statue miraculeuse, il aimait à répandre ses prières.

Un de ses pèlerinages les plus chéris, après celui de Lorette, était celui de Notre-Dame des Pauvres, pauvre petite statue cachée dans un coin du parc; il allait aussi bien souvent s'agenouiller devant elle.

Pendant qu'il était sacristain d'une petite chapelle qui se trouve au dernier étage de la maison, un autre séminariste, probablement chargé d'en ramasser les balayures, les y ayant laissées par sa seule faute, des reproches assez vifs en furent faits par un directeur à M. Libermann, qui reçut tout sans dire le moindre mot.

M. Nicolas, en nous promenant dans les corridors de la maison, nous montra le modeste portrait de notre vénéré Père, suspendu parmi ceux des ancêtres. Il nous dit enfin qu'il avait une ou plusieurs lettres de notre vénéré Père, écrites à lui-même, qu'on ne connaissait pas encore.

de M. **Grillard**, Sulpicien, professeur au Grand Séminaire de Luçon.

Séminaire de Luçon, le 16 novembre 1857.

Monsieur l'Abbé, je regrette d'être en retard à vous satisfaire concernant les lettres du vénérable M. Libermann. Je comprends que tout ce qui touche à votre bienheureux Père et fondateur vous intéresse infiniment et que vous fassiez tous vos efforts pour recueillir jusqu'aux moindres paroles tombées de la bouche de cet homme de Dieu. Mais, de mon côté, je tiens beaucoup à ces lettres qui me rappellent quelques-uns des bons avis que voulut bien me donner autrefois M. Libermann.

Je n'ai reçu que quatre lettres de lui; son départ pour Rome m'obligea de cesser ma correspondance, qui aurait pu m'être d'un grand secours. Je ne vous envoie que trois de ces lettres. Bien qu'elles renferment certaines choses personnelles, je vous permets bien volontiers de les copier en entier, en supprimant toutefois, s'il devait en paraître quelque chose, le nom de celui à qui elles furent adressées. La quatrième roule tout entière sur des choses trop personnelles pour que je puisse vous l'envoyer : le tout aurait été à passer.

Déjà, votre digne Supérieur, que j'ai eu l'honneur de voir au concile de La Rochelle, m'avait demandé ces lettres. M. Libermann, neveu de votre saint fondateur, que je vis à Poitiers il y a deux ans, me renouvela la même demande. Mais la crainte que ces lettres ne vinsent à s'égarer et ne me fussent point rendues me fit hésiter aux deux fois. A présent, Monsieur l'Abbé, sur l'assurance formelle que vous me donnez que l'original même me sera rendu, je n'hésite plus à vous les faire parvenir. Mais je tiens beaucoup à ces lettres qui me rappellent le souvenir d'un saint.

Vous me demandez aussi quelques détails sur sa bienheureuse vie. Il me faudrait dépasser de beaucoup les limites d'une lettre, si je voulais seulement vous faire un tableau abrégé des vertus que j'ai pu admirer dans le saint jeune homme, surtout pendant les deux ans que j'ai passés avec lui au Séminaire d'Issy. Mais M. Pinault, professeur de physique à Issy, qui a connu M. Libermann bien plus longtemps et plus intimement que moi, pourra vous raconter en détail tout ce que je puis vous dire. Il doit connaître bien des particularités intéressantes sur cette précieuse vie; il vous dira le bien immense qu'il faisait dans cette maison d'Issy.

Avec quelle charité, quelle cordialité il accueillait les nouveaux venus ! Pour moi, la première fois que je l'aperçus en entrant dans cette maison, il me sembla voir un ange, tant il y avait de candeur et de gracieuse ouverture dans ses traits; mais un ange non pas absorbé dans une pieuse contemplation, un ange tout empressé dans son recueillement modeste et son aimable simplicité à vous rendre service.

M. Pinault vous dira comment ce pieux et fervent jeune homme réussit à introduire dans le Séminaire l'esprit de piété, mais d'une piété solide et véritable, fondée sur le renoncement

à soi-même et l'union à Dieu. Il avait formé dans le Séminaire une petite association pour laquelle il avait tracé un règlement et qui avait ses réunions tous les huit jours. Je conserve encore une copie de ce règlement, que je crus pouvoir faire un peu frauduleusement, car on devait simplement le lire. J'ai aussi le sujet de plusieurs instructions qu'il nous faisait aussi le soir des jours de congé : elles avaient été recueillies rapidement par M. Maigna, l'un de ses plus fervents disciples.

M. Maigna était du midi de la France. C'était un grand jeune homme tout épris de l'amour de la science profane, quand il vint au Séminaire. Mais touché des leçons et des saints exemples de M. Libermann, il s'adonna tout entier à la pratique des plus solides vertus. Il est mort diacre ou sous-diacre, et sa fin a été des plus édifiantes. Je ne sais à quelle occasion il me remit les notes qu'il avait recueillies de la bouche de M. Libermann. Il prenait ces notes après les entretiens, et il s'en servait ensuite pour transmettre à quelques-uns de ses frères la doctrine du maître. Ces notes renferment douze ou treize sujets, partie sur l'esprit de renoncement et d'union à Dieu, partie sur les principales fêtes qui se célèbrent vers la fin de l'année. Mais ces notes écrites à la hâte sont difficiles à déchiffrer et elles ont pu ne rendre qu'imparfaitement quelquefois la pensée de M. Libermann. D'ailleurs, bien qu'elles ne soient pas bien volumineuses, il en coûterait encore pour les envoyer par la poste. Enfin, je ne doute pas que votre saint fondateur n'ait répété et bien souvent aux religieux de sa Compagnie ce qu'il enseignait à des enfants.

Je m'arrête, Monsieur l'Abbé. Encore une fois, consultez M. Pinault, qui a plus que personne recueilli l'esprit de M. Libermann.

Le reste de cette lettre est reproduit p. 83.

Séminaire de Luçon, 13 janvier 1858.

Monsieur l'Abbé, me voici bien en retard pour répondre à votre lettre du 25 novembre et à la demande que vous m'y faisiez.

Vous aurez craint peut-être de me faire de la peine en insistant près de moi pour avoir communication de la lettre de votre Vénérable Père que je n'avais pas cru devoir vous

envoyer. Mais non ! En la relisant, il m'a semblé que les avis que me donnait ce bon P. Libermann pourraient peut-être être utiles à d'autres. D'ailleurs, l'assurance que vous me donniez que nul autre que vous ne prendrait connaissance de cette lettre et que mon nom ne figurerait pas dans la copie que vous en prendriez eût suffi pour me tranquilliser. Ce qui m'a vraiment retardé, c'est la copie que j'ai fait faire par quelques séminaristes des quelques sujets d'instructions ou de conférences dont je vous avais parlé.

C'était le soir après le souper que M. Libermann communiquait ainsi ses idées de perfection. Je dois ces quelques notes, comme je crois vous l'avoir dit, à l'un de ses plus zélés disciples, M. Charles Maigna, originaire de Carcassonne. Il avait une très grande facilité, une mémoire prodigieuse, et il se hâtait dès le soir de jeter sur le papier ce qu'il avait entendu de la bouche de son saint maître. Mais nous avons eu beaucoup de peine à déchiffrer ces manuscrits faits si à la hâte. Je pense même que quelques-unes de ces petites instructions se sont perdues, car j'ai conservé les titres des sujets tels que je les avais copiés moi-même dans le temps, et je crois qu'il y en avait dix-sept à dix-huit, au lieu de treize qui ont été conservés. Je vous envoie ces titres pour suppléer à ce qui manque.

Vous me demandez encore quelques détails sur notre vénéré Père. Je vous ai déjà dit l'impression qu'il m'avait faite lors de mon arrivée à Issy. Pendant tout le temps que je l'ai connu, c'est-à-dire pendant deux ans, je n'ai rien remarqué en lui de bien extraordinaire : c'était une vie en apparence assez commune, une vie uniforme, un caractère toujours égal, un air toujours modeste, un abord toujours simple, doux et prévenant; point d'éclat, rien de bruyant : on eût pu dire de lui, comme de son divin Maître : *Non audielur vox ejus foris, non contendet neque clamabit. Non habet amaritudinem conversatio illius, sed lætitiã et gaudium.*

Néanmoins, quand il s'agissait de porter à la vertu et à la perfection, son ton et sa voix devenaient plus animés; on voyait qu'il sentait vivement, et il aurait voulu faire passer dans le cœur des autres les sentiments qui le pénétraient. Il voulait qu'on se donnât à Dieu tout de bon. J'ai entendu dire qu'on l'avait trouvé quelquefois dans sa chambre pleurant à chaudes larmes sur l'infidélité à la grâce de quelques jeunes

gens qu'il croyait appelés à une perfection plus éminente et qui y mettaient obstacle. Ce zèle des âmes était très pur en lui : c'était Dieu qu'il avait en vue, et nullement les créatures ni aucun motif naturel. Je crois d'ailleurs qu'il ne perdait guère de vue la sainte présence de Dieu, car on le voyait toujours recueilli, modeste et composé, sans gêne ni aucune contrainte. M. Gallais, alors professeur de dogme à Saint-Sulpice, et qui connaissait assez particulièrement M. Libermann, dit un jour devant moi qu'il ne pensait pas qu'il y eût en France deux âmes plus élevées en oraison.

M. Libermann a été autrefois en correspondance de lettres avec M. Bernier, chanoine honoraire de Luçon, ancien secrétaire de Mgr l'évêque de Luçon, et mort à Rome cette année. J'ignore si quelques lettres de votre saint Supérieur seraient parvenues à sa famille et auraient été conservées. La chose me paraît bien peu probable. Vous pourriez peut-être vous en informer en écrivant à M. Goudonin, curé de Saint-Pierre-du-Chemin.

M. Belney, aujourd'hui curé de Notre-Dame à La Rochelle, était au Séminaire d'Issy de mon temps et pourrait vous donner quelques détails peut-être sur M. Libermann. Je vous indiquerai encore M. Cacheleux, aumônier, je crois, de Religieuses à Amiens, M. Paul Carron, à Paris, et surtout M. de Brandt, grand vicaire d'Amiens, auteur de quelques œuvres de piété.

Je ne vous envoie pas le règlement composé par M. Libermann pour une petite association de perfection. Je suis sûr que vous l'aurez trouvé entre les mains de M. Pinault, professeur au Séminaire d'Issy. Il commence par ces mots : *Tout à la très grande et unique gloire de Dieu*, et finit par ceux-ci : *et il fera tout son bon plaisir*. Si vous n'avez pas pu vous le procurer, je me ferais un plaisir de vous en procurer plus tard une copie.

GRILLARD, *prêtre*.

Séminaire de Luçon, 12 février 1858.

Monsieur l'Abbé, je ne veux pas vous priver plus longtemps du règlement si précieux que votre vénéré Père avait composé

pour nos petites réunions du Séminaire d'Issy. Je l'avais copié moi-même sur l'original de la main même de M. Libermann, autant que je puis m'en souvenir. Je m'étonne que cet écrit se soit perdu. Il aurait dû se trouver entre les mains de M. Pinault. Cependant, M. Libermann a pu l'emporter avec lui quand il est parti de Saint-Sulpice pour aller à Rennes chez les Eudistes.

Je ne doute pas que le supérieur actuel des Eudistes, M. Gaudaire, n'ait eu des relations assez particulières avec M. Libermann, car nous nous sommes trouvés ensemble à Paris, et M. Gaudaire devait être à Rennes quand M. Libermann y a été. M. Gaudaire se tient habituellement à Redon, où ils ont une maison florissante et leur noviciat. Nous avons ici, il est vrai, des Eudistes, à la tête de notre collège Richelieu, et le supérieur de la maison, M. Jolivel, a dû aussi avoir des rapports avec M. Libermann pendant son séjour à Rennes; vous pourriez lui écrire pour le lui demander. J'avais bien chargé quelqu'un de me donner des renseignements à ce sujet, mais on ne m'a point fait de réponse. Je n'ai pu sortir moi-même pour aller le voir, étant obligé de garder la maison depuis quelques semaines, à cause d'un mal de jambe. D'ailleurs, vous serez plus sûr d'avoir des renseignements positifs en vous adressant directement à lui. A Paris, vous pourriez aussi trouver des renseignements précieux auprès de M. Catholin, professeur, je crois, au Petit Séminaire d'Orléans.

Le reste de cette lettre est cité plus haut p. 83.

de **M. Gamon**, sulpicien.

30 mars 1852.

Monsieur le Directeur (P. F. Le Vavas seur), depuis le jour où j'ai appris la sainte mort du vénérable Supérieur du Saint-Esprit, je n'ai cessé de penser à lui. J'ai lu avec le plus grand plaisir la notice publiée dans l'*Univers* sous le nom du R. D. Pitra. Mais mon cœur désire autre chose. L'excellent M. Libermann mérite plus qu'une notice. J'espère que vous écrirez ou ferez écrire sa vie. Ce ne sont pas seulement ses enfants qui doivent faire un pareil vœu; ses nombreux amis, et j'ose me mettre du nombre, n'ont rien tant à cœur.

J'ai reçu dans le temps un grand nombre de lettres écrites en entier de sa main; je les conserve avec soin comme un trésor. Il y a quinze mois, ce cher Père a eu la bonté de me raconter l'histoire de sa conversion. J'ai précieusement recueilli ces détails, et si, par hasard en vue d'une vie à écrire, et les lettres et le récit pouvaient avoir quelque intérêt, je suis prêt à en faire des extraits et à vous l'envoyer. Dieu m'avait donné pour ce saint homme tant d'affection et tant de confiance à l'époque où je le connus pour la première fois (en 1837) que depuis je n'ai cessé de le vénérer et de m'intéresser extrêmement à tout ce qui le concernait.

J'aurais un grand désir de connaître quelques-unes des circonstances de sa bienheureuse mort; la notice ne fait qu'indiquer qu'il y en a eu de très édifiantes. J'ose, Monsieur le Directeur, vous prier de m'en faire connaître les principaux détails : mieux qu'un autre, vous savez que mon cœur en peut retirer de grands avantages.

Si la notice publiée dans l'*Univers* avait été imprimée à part, comme cela a lieu quelquefois en pareille rencontre, je vous serais bien reconnaissant si vous m'en envoyiez un ou deux exemplaires. Ce serait pour moi une grande consolation que de pouvoir le faire lire à nos Séminaristes. Il me semble que cela pourrait être utile à l'Œuvre du Saint-Cœur de Marie.

GAMON, p. S. S.

P.-S. — Malgré l'humilité du Père et des enfants, n'aura-t-on pas pris les traits du vénérable défunt, et une lithographie ne sera-t-elle pas exécutée? Et le vieil ami de M. Libermann, le missionnaire des *Tartares Long-Poil*, n'aura-t-il pas aussi sa notice? Je présume que vous pourrez aussi m'apprendre quelque chose sur ce vénérable ami.

A la suite de cette lettre, M. Gamon écrivit celle que nous avons déjà citée p. 59 et qu'il faut rapporter à l'année 1852.

23 mars 1854.

Mon Révérend Père, ce serait pour moi une bien grande consolation que de pouvoir contribuer à faire connaître votre saint Fondateur : j'ai tant de raisons de le vénérer! Notre-

Seigneur m'a fait tant de grâces par son moyen que je ne regretterais ni temps ni peine si je pouvais espérer qu'à force d'efforts je viendrais à bout de trouver quelque chose d'intéressant à vous communiquer.

Mais après y avoir pensé pendant plusieurs jours, je crois devoir avouer que tous mes souvenirs sont épuisés et que vous avez dans les pages que je remis, il y a quinze mois, au R. P. Lannurien tout ce que je puis fournir de lettres et de souvenirs. Il est vrai que pendant le séjour que le P. Lossedat a fait au milieu de nous, j'ai encore retrouvé quelques restes de la correspondance que j'ai eu le bonheur d'entretenir avec le T. R. P. Libermann, mais franchement cela ne renferme rien qui puisse entrer dans une *Vie*. Je ne puis que vous indiquer un fragment de lettre qui a été imprimé dans le temps chez M. Charles Letaille dans un petit opuscule intitulé *Pratique de l'union à Notre-Seigneur*. Il est question de M. Liévin, jeune diacre mort à Saint-Sulpice en 1836. M. Libermann lui avait écrit une lettre qui est rapportée à la page 24. Elle est fort belle, et tout cet imprimé donne une belle idée de l'influence que votre saint fondateur avait dès lors sur les plus pieux séminaristes de Paris et d'Issy.

Ce point est connu de l'auteur qui a écrit la *Notice* du R. P. Libermann. Il me semble mériter quelques détails de plus. Il sera facile à D. Pitra de se les procurer, quoique plusieurs de ceux qui ont profité des conversations du cher M. Libermann soient aujourd'hui avec lui dans une vie meilleure. J'en ai connu parmi eux de bien pieux : MM. Maigna, de la Brunière, Carof, etc. Ils sont tous morts.

J'ai joui moi-même pendant trois ou quatre mois du grand avantage de passer un jour par semaine avec ce grand serviteur de Dieu. Il n'était que minoré, et nous étions prêtres; mais que de bon cœur nous nous faisons ses disciples et apprenions de lui les voies du renoncement à soi-même et de l'abandon à Notre-Seigneur ! C'était là le sujet ordinaire de ses conversations. Il ne tarissait jamais, et sa parole était toujours onctueuse, abondante, simple : peu de citations, mais beaucoup de développements sur quelques mots de saint Jean ou de saint Paul.

Je n'oublierai jamais la charité extrême avec laquelle il nous consolait, nous encourageait. Il lisait dans le cœur, et

l'on était toujours compris de lui. Évidemment il s'était fait notre serviteur en Notre-Seigneur. Il nous accompagnait et quelquefois fort loin dans nos promenades pour être plus longtemps avec nous. Son union à Dieu était continuelle. Je l'ai vu une fois verser des larmes d'amour en entendant chanter le cantique *Par les chants les plus magnifiques*.

Son zèle était aussi éclairé que fervent; sa conversation toujours pieuse était toujours du goût des assistants. Un jour qu'il se trouvait avec quelques ecclésiastiques qu'il ne connaissait pas parfaitement, au lieu de parler d'union à Notre-Seigneur et d'abandon, il parla du vénérable supérieur, sous lequel j'avais fait mes études ecclésiastiques et qui s'était trouvé à Issy durant les journées de juillet en 1830. Il nous a, pendant une heure au moins, entretenus d'incidents très piquants et capables d'intéresser toute sorte de personnes; et cependant il n'a pas dit un mot qui ne portât l'empreinte de la piété et de la confiance que l'on doit avoir en la Providence. C'est là qu'il a fait venir un beau trait du R. P. Estève, qui est mort au Maduré.

Je me rappelle parfaitement encore sa manière de parler, d'expliquer ses pensées, l'impression profonde que faisaient sur nous les moindres paroles qui sortaient de sa bouche. C'était dès lors un homme de Dieu, qui parlait vraiment les discours de Dieu. Tout ce qu'il nous disait ne coûtait ni travail, ni effort; cela coulait de source. Il ne l'avait pas puisé dans les livres, mais dans l'union à Notre-Seigneur. Du reste dès lors il ne pouvait pas lire, sinon un peu le texte du Nouveau Testament. Il conseillait en lisant ce livre divin de s'abandonner à l'esprit qui a illuminé les évangélistes; non qu'il proscrivît la lecture des commentateurs pour s'instruire, mais il nous recommandait spécialement de lire pour nous édifier.

M. Libermann a souffert beaucoup, même durant son séminaire et le temps qui l'a suivi jusqu'en 1837. Sa patience a été admirable, et souvent, nous a-t-il dit quelquefois, Dieu l'a consolé de la manière la plus extraordinaire. Mais ce fut surtout à Rennes que la Providence l'éprouva par les peines les plus cuisantes. On l'a soupçonné, je crois, d'avoir attiré des sujets appartenant à d'autres congrégations. Je crois savoir que rien n'est moins fondé qu'un pareil soupçon. Sa compa-

gnie sait les difficultés qu'il a faites à M. Laval (1), qui cependant n'était chez les Eudistes qu'à cause de lui. Je connaissais beaucoup cet excellent prêtre. Il a fait sa *Solitude* avec moi et était dès lors un des disciples du P. Libermann. Je sais aussi qu'un autre ecclésiastique de grand mérite, appartenant pareillement à une congrégation, l'a supplié de le recevoir dans la sienne. Il s'y est refusé absolument et a eu assez d'autorité sur lui pour l'engager à demeurer dans la vocation à laquelle Notre-Seigneur l'avait appelé.

Je crois aussi que quelques personnes ont blâmé sa sortie de chez les Eudistes; mais il me semble que la suite a bien fait voir que la main de Dieu le conduisait.

Je m'arrête, mon Révérend Père; en voilà assez pour vous faire comprendre que je suis rempli de vénération et d'estime pour votre saint fondateur. Je l'ai trouvé un homme de Dieu dans tous les rapports que j'ai eus avec lui, et aujourd'hui encore je me rappelle avec une consolation très vive les paroles que je lui ai entendu proférer il y a dix-sept ans. Depuis sa mort je l'invoque comme mon protecteur auprès de Dieu.

Pardonnez-moi, mon Révérend Père, si j'abuse de vos moments en vous entretenant de choses si minces et si peu utiles pour la *Vie* de votre vénérable fondateur. Je les ai écrites sous la pensée que tout ce qui vient d'un père est agréable à ses enfants. Peut-être aussi ai-je été trompé par le plaisir que je prenais moi-même à me reporter par la pensée vers ces jours si agréables dont le cher P. Libermann faisait tout le charme et que je ne me rappelle jamais sans fruit.

Le P. Lossodat a dû prier le R. P. Supérieur de ne pas laisser connaître par qui avaient été fournis les documents que j'ai envoyés. Je souffrirais un peu de me voir désigné dans un livre comme celui que vous vous proposez de nous donner. Je ne pourrais contribuer qu'à affaiblir l'intérêt que peuvent offrir les détails que j'ai été heureux de vous communiquer dans mon premier écrit.

GAMON.

(1) Il s'agit ici du P. Paul Laval, mort en Guinée.

29 octobre 1854.

Monsieur le Supérieur, je suis vraiment désolé de me trouver hors d'état de satisfaire vos désirs. Je n'ai plus de votre vénérable fondateur qu'une lettre qu'il m'écrivit en 1837, au moment où il arriva à Rennes. Cette lettre qui m'est toute particulière ne renferme absolument rien qui puisse servir à faire connaître votre excellent supérieur. D'ailleurs je l'avais communiquée sous le voile de l'anonyme à M. Lossodat, et je sais qu'il en avait pris une copie. Quant à la lettre dont ce cher Père vous a parlé et dont il prétend que je l'ai entretenu dans son dernier voyage, je ne puis bien me la rappeler. Cependant j'ai quelque souvenir d'avoir dit que le vénérable P. Libermann m'avait fait des confidences qui m'avaient bien touché, tout en me couvrant de confusion. Je faisais allusion à une lettre que j'ai détruite depuis assez longtemps dans laquelle, il est vrai, ce saint prêtre, que j'aimais tant à nommer *mon père*, me faisait part des peines qui opprimaient son cœur. Il me parlait, en particulier, des embarras et des inquiétudes que lui donnait son œuvre; de l'espèce d'isolement où Dieu le tenait. Je me souviens qu'il m'avouait que, parmi ses prêtres, il n'y avait guère que vous qui lui fussiez un ami dans le cœur duquel on s'épanche et de qui on prend conseil. Encore sur plusieurs choses il n'osait vous consulter. Je crois que Dieu le conduisait par une voie très dure à l'esprit propre. Il avait quelquefois des désolations et des craintes extrêmes sur sa Compagnie. Vous savez que les blâmes et les contradictions ne lui ont pas manqué : c'est là ce qui le jetait dans de si vives appréhensions. « Un jour, me disait-il, ne voyant plus sur quoi ni sur qui m'appuyer et craignant d'agir de moi-même, je vais trouver M. Carbon et lui expose mon embarras, mes craintes et surtout les frayeurs que j'éprouvais sur ma manière de conduire la Congrégation et les affaires que j'avais sur les bras. » M. Carbon, y ayant pensé un moment, lui répondit avec le ton que vous lui connaissez : « Soyez tranquille, continuez, vous n'avez pas lieu de craindre ». Là dessus, ajoutait le bon Père, je me retirai soulagé. C'était, je crois, le seul mot de consolation qui lui fut adressé dans tout ce temps de ténèbres.

Voilà, Monsieur et très vénéré Supérieur, ce que j'ai appris il y a bien longtemps de votre saint fondateur. Je ne sais si

cela peut vous être de quelque utilité. Dans tous les cas je vous l'envoie sans difficulté, ainsi que je vous confierais volontiers tout ce qui pourrait vous être utile ou agréable. M. Libermann a été pour moi un véritable père, et sa Congrégation me sera toujours chère.

GAMON, p. S. S. (1).

Solitude d'Issy, le 18 février 1870.

Mon très Révérend Père, le désir de faire quelque chose pour le vénéré P. Libermann et d'être agréable à un de ses fils me fait passer sur la petite répugnance que j'avais à communiquer la lettre que vous me demandez. Je vous l'envoie donc en vous priant : 1^o de me renvoyer l'autographe quand vous en aurez tiré copie; 2^o de n'en communiquer que ce qui devra entrer dans la nouvelle édition de la *Vie* du très vénéré P. Libermann. Il n'y a rien, je crois, qui puisse blesser les RR. PP. Jésuites, car la conduite du R. P. de Villefort a été très sainte en cette affaire. Cependant voyez avec le R. P. Le Vavas seur ce qu'il y aurait à retrancher.

Vous remarquerez que cette lettre ne m'a pas été adressée à moi, mais à un de mes confrères qui est mort depuis longtemps. Mgr Pinsonnault vit encore et habite les États-Unis, mais son nom ne fait rien à la chose.

Je suis pour ma part très heureux que l'on fasse une nouvelle édition de la *Vie* du bon P. Libermann, pour lequel je conserve tant de vénération et tant d'affectueuse reconnaissance.

Je crois qu'il est à propos d'y faire les deux améliorations dont vous me parlez; peut-être même serait-il juste et convenable d'aller un peu plus loin; et puisque le R. P. Le Vavas seur porte la condescendance jusqu'à me demander des indications, je signalerai une phrase de la page 115 où il est parlé des trois maisons de Paris, d'Issy et de la Solitude. Cette dernière ne devrait pas être nommée. Il est vrai que M. Libermann y est venu pendant trois mois en 1837, mais un petit

(1) Nous citerons plus loin la lettre du Vénérable à M. Gamon, à laquelle il est fait ici allusion, ainsi que la consultation demandée à M. Carbon.

nombre de Solitaires proprement dits eurent avec lui les relations que la phrase suppose. Pour moi, je bénis Dieu de l'avoir connu et entretenu alors. J'ai ouï dire que le P. Pinault n'avait rien compris au rôle qu'on lui fait jouer dans les pages 118 et suivantes. Cette mise en scène paraît faite d'imagination sur quelques mots recueillis après coup. Le R. P. Le Vavasseur, qui a vu Issy et la fin du séjour que le Père y a fait, doit être à même de rectifier quelque chose en ce passage. La page 125 mérite surtout qu'on s'informe de la vérité (1).

19 février. — Je me suis interrompu en cet endroit, mon Révérend Père, pour aller voir M. Pinault. Quoique bien accablé par les douleurs qu'il ressent, il m'a entretenu plus d'une demi-heure sur le R. P. Libermann (2). Il m'a dit qu'il avait fait dans le temps, à la sollicitation de Mgr Luquet, qui n'était pas satisfait de l'œuvre de Dom Pitra, une note critique et explicative qui rectifiait quelques-uns des points dont je parlais plus haut. Il sait que sa note a été connue du R. P. Supérieur. Vous devez l'avoir, et l'on fera bien d'en tenir compte.

M. Pinault convient volontiers que durant quelque temps il eut des préventions contre M. Libermann. Il m'a raconté, mais un peu autrement que ne le fait la *Vie*, l'incident de la promenade, p. 124, ainsi que le voyage d'Issy à Paris dont parle la page 125. Sur ce point, je dois l'avouer, le récit est tout à fait imaginaire. M. Pinault ne m'a dit que ceci : « C'était une année où la Communauté allait mal; M. Gosselin venait de congédier plusieurs élèves. » M. Pinault croit avoir dit le premier, mais sans ce *long silence* d'embarras que suppose la *Vie* : « Mon cher ami, notre Communauté ne va pas. » Et puis la conversation a suivi une marche régulière sans cet exposé de plans réformateurs. Voilà, mon Révérend Père, ce qui, je crois, est la vérité. Mais l'éminent auteur ne peut

(1) La page 115 de la première édition correspond à la page 114 de la cinquième; la page 118 de cette dernière reproduit l'ancienne page 118 avec une addition, l'avant-dernier alinéa tout entier; et ainsi jusqu'à la page 123 des deux éditions, sauf le second alinéa de la page 122 qui a été ajouté en 1872. La page 125 du premier travail a été modifiée d'après les observations de M. Gamon.

(2) M. Pinault, gravement malade le 19 février, mourut le 12 mars suivant, dans sa 77^e année.

refaire son travail. Voyez ensemble ce qu'il est expédient de lui proposer. Quant à mon nom et à ma lettre, il est convenu d'avance qu'ils doivent être laissés de côté.

On fera bien de faire rectifier le nom de M. Ruben, qui est écrit *Rubens* à la page 177.

GAMON, pr. S. S.

Solitude d'Issy, le 16 mai 1874.

Mon très Révérend Père, le cadeau que vous m'avez fait des lettres et du commentaire de votre vénéré fondateur m'a fait le plus grand plaisir. Je lis cela avec la plus grande consolation; je me sens reporté à trente-sept ans et à ces conversations que nous avons soit à Issy, soit le jour de la promenade dans les bois des environs.

Je vous envoie un assez grand nombre de lettres trouvées dans les papiers de MM. Telles, Cahier et Caduc. Ces dernières vous seront sans doute spécialement précieuses, car elles sont adressées à M. Tisserant. Usez de tout cela avec votre discrétion et priez le P. Delaplace, que je salue affectueusement, de prendre les précautions pour que cela ne tombe pas dans des mains indiscrètes. Il y a une lettre de M. de la Brunière qui a son prix, mais dont je redemande l'autographe.

GAMON, p. S. S.

M. Gamon remit encore à la Maison Mère trois autres lettres autographes du Vénérable, plus une lettre signée par lui.

Dans une lettre du 1^{er} avril 1872, adressée par l'abbé Bagnol au P. Hubert, nous trouvons le souvenir vivant de l'influence exercée par la doctrine et les exemples du Vénérable Père sur les Séminaristes de Clermont, par l'intermédiaire de M. Gamon qui y était professeur :

(M. Gamon) nous racontait la conversion (de M. Libermann), son admirable constance, sa guérison miraculeuse; il nous parlait de son esprit intérieur qui lui faisait rechercher et découvrir dans certains passages de l'Écriture un sens particulier et nouveau, que son âme, comme une abeille au fond d'une fleur, savourait délicieusement. Ainsi je me rappelle que,

soupçonnant à ces mots de l'apôtre saint Paul *Pax Dei quæ exsuperat omnem sensum*, un autre sens que celui qu'on lui attribue communément, il trouva enfin, en méditant au pied du Tabernacle, que le verbe *exsuperat*, qu'on traduit ordinairement par *surpasse*, *excède*, pouvait aussi signifier *triomphe* (qui triomphe de tout sentiment) : ce qui donne à ce passage une toute autre portée.

Au rapport du P. Lossédats voici quel fut l'ascendant du Vénérable Père au Séminaire de Clermont.

Pendant notre philosophie, M. Poupart, alors professeur et plus tard économiste du Séminaire de Saint-Sulpice, nous parlait souvent de Saint-Sulpice, du P. Mollevault et autres saints personnages de la Compagnie de Saint-Sulpice. Il ne laissait pas non plus de nous entretenir des personnes édifiantes qu'il avait connues et surtout de notre vénérable fondateur, dont il avait admiré les vertus à Issy ou à la *Solitude*. Quand nous entrâmes en théologie, nous prîmes tous deux (PP. Lossédats et Thevaux) pour directeur spirituel M. Gamon, qui, comme vous le savez, était en correspondance avec notre Vénérable Père. Il nous tenait au courant de tout ce qu'il lui écrivait. Nous sentîmes un grand goût et un grand attrait à tout ce qui intéressait les projets de notre vénérable Père. Quand l'œuvre fut fondée, M. Gamon nous en parla plus en détail. Après avoir bien réfléchi et prié de part et d'autre, il crut voir la volonté de Dieu que nous nous consacrons à cette œuvre qui demandait de grands sacrifices et un absolu dévouement. Ces grandes idées allaient bien à nos caractères et tempéraments ardents. Nous écrivîmes une lettre commune à notre Vénérable Père, qui nous répondit.

A partir de cette époque, notre union devint de plus en plus intime; nous nous entretenions souvent de notre commune future vocation; nous nous unîmes pour renouveler une association d'élèves à l'instar de celle de Saint-Sulpice. Elle avait pour vocable le *Saint-Cœur de Marie*. Nous étions environ vingt-deux séminaristes : ce fut comme un renouvellement de ferveur dans le Séminaire. La moitié des membres entra dans diverses congrégations...

CORRESPONDANCE AVEC M. LERAY.

du R. P. **Coyer**, Eudiste, (janvier 1887).

La Congrégation de Jésus et de Marie, dite des Eudistes, rétablie seulement en 1826 par le respectable P. Blanchard, demeura plusieurs années dans un état de grande faiblesse. La maison Saint-Martin, qui était son second berceau, suffisait outre mesure pour employer les quelques sujets qui s'adjoignirent au P. Blanchard et, après sa mort (14 septembre 1830), au R. P. Louis, qui lui succéda. Comme on n'avait personne pour diriger un noviciat et former un scolasticat, on envoyait à Saint-Sulpice les quelques sujets qui demandaient à entrer dans la petite Société. Le premier qui, à ma connaissance, fut ainsi envoyé au Séminaire d'Issy pour y faire sa philosophie, puis à la maison de Paris pour y suivre les cours de théologie, fut le P. Guy Leray, sujet extraordinairement distingué par sa piété et ses talents, sur lequel le P. Louis avait fondé des espérances, trop tôt détruites, pour le relèvement de la Congrégation.

Pendant son séjour à Saint-Sulpice, cet excellent séminariste se lia naturellement à tout ce que la maison avait d'ordinands plus remarquables par leurs études et leurs vertus. En sorte qu'à la fin de son séminaire, à son retour à Rennes, il y attira une demi-douzaine de bons sujets, ce qui permit d'ouvrir enfin un noviciat pour la Congrégation. C'était en septembre 1837.

L'abbé Leray n'avait pas encore l'âge requis pour être prêtre. Parmi ces précieuses recrues se trouvait M. François-Marie-Paul Libermann.

M. Leray fut absent de Saint-Sulpice en 1834-35; les deux lettres qui lui sont écrites par le Vénérable dans le cours de cette année scolaire sont adressées *aux Capucins, rue d'Antrain*. M. Louis avait en effet acheté en 1828 l'ancien couvent des Capucins pour y loger les grands élèves qui suivaient les cours du collège royal pendant que M. Blanchard continuait à résider à Saint-Martin.

M. Guy Leray mourut en 1843 : M. Louis le regardait comme le plus saint et le plus capable de ses enfants.

Monsieur
Monsieur l'abbé G. Leray,
au presbytère, à Tremblay,
Ille-et-Vilaine.

Cf. *Lettres Spirituelles*, p. 61.

p. 52, à la fin du premier alinéa :

Il me semble que cela est vrai.

à la fin de cette même page *N* désigne M. Lebeuf.

p. 53, à la fin du 1^{er} alinéa :

N'est-ce pas que j'ai raison? Il me semble que vous êtes de mon avis.

plus bas après *et tout ce qui nous regarde* :

(Il est bon surtout de s'expliquer là-dessus pendant les vacances.)

p. 55, à la fin du premier alinéa :

M. Lebeuf est parti il y avait lundi huit jours. On craignait beaucoup pour sa santé. M. Lombard rassura M. l'Économe, lui disant que ce n'était qu'un affaiblissement de poitrine, causé par la croissance, qui se rétablirait pendant les vacances. Pour lui, cela ne lui a rien fait perdre de sa paix : quand on lui a dit de partir, il était aussi tranquille qu'auparavant, et il partit avec le même plaisir avec lequel il serait resté.

Monsieur l'abbé G. Leray,
au presbytère, à Tremblay,
par Antrain.

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, 64.

p. 68, *N* est mis pour *Dupont*, de *Rennes*.

p. 69, dernier paragraphe :

Il faut que je vous annonce la nouvelle que M. Cahier va nous quitter bientôt; il sera supérieur des philosophes à Cler-

mont; il aura à conduire une maison de cent à cent trente élèves. M. Telles le remplacera dans l'économie. M. Dorveau le remplacera auprès de nous. C'est une grande perte pour nous. J'espère que ce sera une petite souffrance de plus pour moi, parce que M. Cahier nous soutenait.

Monsieur
Monsieur l'abbé Leray,
aux Capucins, rue d'Antrain,
Rennes.

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 73.

p. 76, au second alinéa, ajouter :

Je crois que vous dites bien en ce que vous m'avez dit dans votre lettre en cette manière.

p. 77, M. N. est M. *Lebeuf*.
plus bas avant l'adieu :

M. de Brandt va guérir bientôt : il est hors de tout danger.

Monsieur l'abbé Leray,
chez M. Louis, supérieur de la maison des Capucins,
rue d'Entrain, Rennes.

Que la divine volonté soit notre règle en tout.

Cf. *Lettres Spirituelles*, p. 78.

p. 79, ligne 3 :

avec MM. de Brandt, Liévin, Lelasseur, Laval et de Folleville.

M. Le Lasseur devint jésuite; il était né à Nantes et fit ses études ecclésiastiques à Saint-Sulpice de 1833 à 1837; il déposa au procès de l'Ordinaire.

M. Laval est le P. Paul Laval qui mourut en Guinée.

p. 79, au premier alinéa ajouter :

M. Roussel avec quelques-uns des plus fervents d'Issy s'y joignent, de manière que nous faisons une bande d'une douzaine.

C'était le jour de congé qui précédait la fête du Très Saint Sacrement, mystère qui fit naturellement le sujet de la conversation; nous suivons la même méthode que celle que nous suivions quand vous étiez encore avec nous; seulement ces Messieurs ne me laissent pas tant babiller que l'an dernier; ils disent aussi leur petit mot. Il s'agissait, etc.

p. 85, vers la fin :

Pour vos petits enfants, je voulais en parler à M. Millault.

p. 86, au second paragraphe :

Vous me félicitez sur M. Limonin.

p. 86, au second alinéa :

un enfant de notre joie. M. Saget va très bien : il est depuis longtemps dans les meilleures dispositions du monde, et j'espère que l'an prochain il ira mieux encore. M. Roussel n'est pas bien portant; sa tête est très fatiguée; il va s'en aller au bout de quelques jours. Du reste, il est toujours le même, c'est-à-dire tout à Dieu. Nos autres Messieurs vont à merveille sous le même rapport. En outre, nous avons encore plusieurs autres Séminaristes d'une ferveur exemplaire. Que le bon Dieu en soit béni !

Monsieur,
Monsieur l'abbé Leray,
Tremblay, par Antrain.

Cf. *Lettres Spirituelles*, p. 131.

p. 131, 4^e ligne :

J'ai conféré principalement là-dessus avec M. de Brandt, dont la piété et la ferveur me causent toujours plus de joie et de consolation. Voici à peu près ce dont nous sommes convenus. Je ne pourrais pas vous rapporter au long tout ce que M. de Brandt a entre les mains par écrit là-dessus, parce que je ne m'en souviens plus parfaitement, et je pense que vous pourriez le lire à votre arrivée à Paris, si le bon Dieu le veut.

Je vous donnerai donc seulement un abrégé des idées que nous avons eues ensemble sur ce point.

p. 134, à la fin du second paragraphe :

Je crois qu'il faudra faire attention au choix de ceux qui en doivent faire partie. Si l'on prend quelqu'un qui n'entre pas dans toutes les vues des autres, cela pourrait arrêter tout le fruit ou au moins une grande partie. Cette union de charité parfaite n'existerait bientôt plus, et par là le grand moyen de faire le bien serait enlevé.

p. 138, *après* ce sera un jour de communion :

Voilà à peu près tout ce que j'ai à vous dire là-dessus.

p. 138, *après* je ne vois rien que de confus en ce moment :

J'en écrirai plus tard à M. de Brandt si le bon Dieu me donne des idées nettes là-dessus. Je vois bien déjà les choses maintenant, mais c'est tellement confus que je n'en saurais mettre une ligne sur le papier.

p. 139, *après* la première ligne :

J'ai dit à M. Carbon ce que vous m'avez chargé de dire. Il m'a montré beaucoup de contentement de vous voir venir au Séminaire.

p. 139, *après* pour la réception des nouveaux.

M. Carbon m'avait chargé de leur dire que cela lui ferait grand plaisir. Faites ce que vous voudrez là-dessus ou plutôt ce qu'on vous ordonnera de faire.

(P. S.) — M. Gottofrey m'a proposé une neuvaine pour obtenir le renoncement le plus parfait, la paix et le calme intérieur et l'union à Dieu la plus parfaite et la plus continue. J'en écrirai à nos bons Messieurs. Unissons-nous tous ensemble ; mettez-vous avec nous. On commencera le 1^{er} octobre jusqu'au dimanche veille de la rentrée. On offrira toutes ses actions à Dieu en union à Notre-Seigneur Jésus-Christ avec la très sainte Vierge et M. Olier. On offrira d'une manière la plus spéciale la sainte messe et la très sainte communion. On la fera une fois de plus qu'à l'ordi-

naire, si c'est possible, et le chapelet. Quelques-uns de l'élite de nos Issyens que vous ne connaissez pas se joindront à nous; pensez à eux aussi.

M. Roussel va mieux : il y a quelque espérance qu'il puisse revenir. Mais M. Lebeuf ne viendra pas au commencement; peut-être viendra-t-il seulement à Pâques.

Monsieur l'abbé Leray,
au presbytère de Tremblay,
par Antrain (Ille-et-Vilaine).

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 186.

p. 186 :

Mais il paraît que le P. Pinault s'en est mêlé, et ils font maintenant tout ce qu'ils veulent.

p. 187, vers le milieu :

Je verrai à mon arrivée à Issy, j'examinerai le tout avec M. Laval et M. de Staplande, qui s'y trouvent seuls.

plus bas :

Je n'ai pas besoin de parler de MM. de Brandt, Laval et de Staplande. qui sont des colonnes.

J'ai eu des nouvelles aussi de M. Carron, qui est toujours dans les plus belles dispositions. Je pense le voir au Séminaire la semaine prochaine; il doit venir passer l'Octave. MM. Haf-fray, Cacheleux, de la Brunière et Maigna sont tous bien solides au poste.

p. 188, 2^e ligne :

M. Daveluy est charmant.

vers le milieu :

M. de Brandt m'a donné des nouvelles consolantes de tous les confrères d'Amiens. Priez pour eux et surtout pour M. Daveluy pour qu'il persévère. M. Liévin est guéri, voilà tout...

(P. S.) Je vais partir pour Issy après-demain, c'est-à-dire le 10 septembre.

Monsieur l'abbé Leray,
au presbytère de Tremblay, par Antrain.

Mon très cher Frère,

Je vous écris ceci pour vous prévenir que M. de Brandt vous enverra un de ces jours le papier que je vous ai promis. Je vous l'aurais envoyé moi-même, mais c'est bien long, et je n'aurais pas eu le temps de le copier, avant le départ de M. Maigna. M. Laval, qui écrit précisément à M. de Brandt, le copiera pour le lui envoyer.

En arrivant ici j'ai trouvé toutes choses en bon état. Ces chers Messieurs ont eu d'abord quelque peine à obtenir la permission de se voir; mais tout va bien maintenant, ils se voient en promenade. M. Laval les conduit; ils font leur Écriture Sainte d'abord ensemble et le reste après. En outre, ils se voient encore deux ou trois fois la semaine pour causer de piété sans se fixer un sujet. MM. de la Brunière, Maigna et Grillard sont très ardents pour s'y trouver. Quelques Issyens du second ordre se négligent un peu. Priez pour eux. M. Levillain est de ce nombre : il a perdu un peu de sa ferveur, mais il se propose de recommencer et de se remonter. Je tâcherai de le voir pour cela. A votre retour nous nous expliquerons davantage sur certaines choses qui regardent le papier que M. de Brandt nous enverra.

Plusieurs Séminaristes ont manifesté un grand mécontentement de nos réunions et se proposent de les traverser l'année prochaine de tout leur pouvoir, disant qu'ils croient rendre par là un grand service à l'Église. Prions pour eux, s'il vous plaît : il y a beaucoup d'irritation dans leur esprit, et je crains qu'ils ne soient coupables devant Dieu, quoiqu'ils croient sérieusement avoir raison. Pour nous, ne nous inquiétons de rien. S'il plaît à Dieu de jeter un regard de bonté sur nous, nul homme ne pourrait nuire à nos entreprises pour sa très grande gloire et son unique amour; et s'il ne nous approuve pas, pourquoi nous travailler de faire une chose qu'il n'agrée pas? Suivons toujours le désir que le bon Dieu a mis dans nos âmes; unissons-nous et travaillons doucement, paisiblement et vivement à plaire à notre Dieu et à établir son règne et son

amour dans nos cœurs et dans tous ceux de nos confrères. Si on nous lie une main, travaillons avec l'autre; si on nous lie de manière à ne pouvoir remuer aucun membre, tâchons alors de nous abandonner entièrement à l'amour de notre bon Seigneur Jésus et ne nous inquiétons de rien; il saura bien faire son ouvrage sans nous.

Il paraît que M. Louis était ici et qu'il aurait désiré me voir. M. Mollevault m'a dit qu'il m'aurait amené volontiers. Je lui ai répondu : Envoyez-moi, et j'irai avec joie. Il m'a dit ensuite que la Providence de Dieu doit décider cela. Cela m'a fait voir que M. Mollevault n'a aucune connaissance certaine sur la chose, et ni moi non plus. Le bon Dieu ne m'a encore rien dit de précis. Que son saint Nom soit béni sur tout ce qu'il lui plaît et plaira de faire de moi et de tous ceux qui veulent lui appartenir.

Je vous embrasse de cœur dans le très saint amour de Jésus et de Marie.

F. LIBERMANN, *acol.*

J'oubliais de vous dire que j'ai proposé à M. Roussel de faire des démarches auprès de M. Louis, pour être reçu eudiste. Il m'a semblé que ce serait un bon sujet à acquérir pour votre Société, qu'il pourrait y servir Dieu avec de très grands succès. Vous connaissez son talent, mais surtout sa simplicité, son obéissance et ses grands désirs pour parvenir à la plus grande perfection, et les progrès qu'il a déjà faits. J'ai pensé que peut-être M. Louis le recevrait malgré son indisposition, pour l'employer, en attendant sa guérison, à des niaiseries qui ne le fatigueraient pas. Et si l'on voyait que sa maladie traîne trop en longueur et qu'il serait trop à charge, on pourrait toujours le renvoyer, car on ne le prendrait qu'à l'épreuve. Ce serait tirer ce brave et cher M. Roussel d'un fameux embarras et d'un grand danger de perdre tout ce qu'il a gagné au Séminaire. Dites-moi, je vous prie, ce que vous pensez de ce projet, si vous croyez que votre supérieur y consentirait, et alors je presserais M. Roussel là-dessus.

CORRESPONDANCE AVEC M. X.

Nous avons quatre lettres de cette époque adressées à un Séminariste qui ne nous a pas laissé connaître son nom. Il semole être du groupe des Picards; notre Vénérable Père ne le vit pas à son voyage de 1835, nulle part il ne s'excuse de n'avoir pas poussé jusqu'à lui; ce qui nous ferait croire qu'il s'agit ici de M. Boulanger, à qui M. Telles, économe, porta les excuses de M. Libermann. La perte que ce M. X. venait de faire de sa mère explique peut-être qu'il n'ait pu recevoir son ami.

I

Issy, le jour de la fête du Sacerdoce 1835.

Mon très cher Frère,

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, 87.

p. 93, au second alinéa, ajouter :

Je ne vois pas de nécessité d'avoir un second directeur dans votre pays. Correspondez avec celui que vous avez à Paris; pour les choses pressantes, découvrez-vous à votre confesseur; je ne crois pas qu'il serait excessivement utile de vous ouvrir entièrement à votre confesseur; vous avez votre directeur à Paris pour cela. Si vous n'avez pas de confiance en votre ancien directeur, je ne vois pas de nécessité de vous ouvrir à lui, ni même de le garder, à moins qu'il n'y ait des circonstances particulières qui vous obligent de le ménager : c'est sur quoi on ne m'a pas bien instruit.

II

Issy, le 9 août 1835.

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, 96.

p. 97.

Vous me demandez premièrement quelle méthode suivre pour bien profiter de la sainte communion. Je n'ai pas besoin

de vous dire tout au long tout ce qu'il y a à faire; nous en avons parlé la semaine de la fête du Très Saint Sacrement, comme vous vous le rappelez bien sans doute. La manière de s'y préparer...

(voir à ce sujet la lettre à M. Leray du 28 juin 1835).
p. 98, vers la fin après :

principalement en nos actions extérieures.

Je ne sais si je m'explique bien ou mal; il me semble que je dis vrai. Prenez garde de vous laisser aller là dedans à l'entraînement de votre imagination et d'expliquer mal le sens de choses si difficiles.

Voici, ce me semble, la pratique de cette admirable vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ en nous, sur laquelle il y aurait des choses admirables et délicieuses à dire, si je n'étais un trop pauvre homme pour en parler; c'est pourquoi j'aime mieux me taire. Je crois qu'à peu près tout ce que nous pouvons faire pour mener cette vie, etc.

p. 100, dernière ligne :

Il faut encore que cela n'empiète pas sur vos exercices, ne vous empêche pas de vous coucher à l'heure que vous devez, et ne nuise pas à votre oraison.

p. 102, vers le milieu. :

Je ne crois pas qu'il soit bon que vous lui mettiez entre les mains la méthode que l'on enseigne ici au Séminaire; elle est trop sèche et trop détaillée. C'est dans les conversations, etc.

p. 104, vers le milieu :

2^o Si l'on ne trouve aucun motif humain, comme par exemple l'économie, le désir du repos, le respect humain ou autre raison semblable, il faut se tenir parfaitement tranquille (je vous prie de m'excuser si je vous indique cet examen; je suis persuadé que la personne dont vous parlez ne se trouvera pas coupable sur ces points; mais, comme vous ne me donnez aucun renseignement à ce sujet, je crois que je devais en parler), et s'abandonner entièrement, etc.

p. 106, vers la fin :

Voilà, mon très cher, tout ce que je sais vous dire. Si tout ce que je dis est bon et vrai, je vous aurais dit beaucoup de bonnes choses; si j'ai dit des bêtises, comme on ne peut et on ne doit pas en douter, le bon Dieu saura bien vous en faire tirer du profit pour le salut et la perfection de votre âme, lui qui a fait dire de bonnes choses à l'ânesse de Balaam.

Je vous embrasse, etc.

III

Issy, le 27 septembre 1835.

Mon très cher Frère,

Que la paix de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous, vous conserve en son saint amour et vous rende pur et agréable devant son Père. Cette pensée me donne une grande joie et une grande consolation; car j'espère qu'il voudra bien nous accorder à tous cette grâce si chère à nos cœurs et qu'il vous réunira bientôt dans le Séminaire de Paris, plus disposés que jamais à l'aimer et à le servir dans toute la pureté et toute la haute sainteté de son amour. Soyez donc fidèle et tenez-vous toujours dans une douce paix devant lui, afin que nous ayons bientôt la consolation de vous voir plus pur, plus saint et plus agréable à Dieu que vous n'avez été avant de partir. M. Carbon m'a chargé de vous dire à tous que vous lui feriez beaucoup de plaisir de vous installer à Paris trois ou quatre jours avant la rentrée à cause des nouveaux. Il y a encore une autre raison pour quoi je désirerais que tout le monde fût réuni quelques jours avant la rentrée : c'est pour concerter ensemble définitivement ce qu'il faudrait faire et comment toutes choses doivent être arrangées. Nous causerons alors ensemble sur la manière de recevoir les nouveaux. M. Carbon nous a accordé toutes les permissions nécessaires pour tout ce qui est renfermé dans la lettre de M. de Brandt. Lisez cette lettre, s'il vous plaît, et si vous avez quelque chose à me communiquer là-dessus, je vous prie de m'écrire, ou, si vous aimez mieux, nous en parlerons à votre arrivée. Le plan général de la chose est 1^o d'être des saints et de très grands saints, des hommes parfaitement

renoncés et parfaitement intérieurs; 2^o ce qui est égal à la première chose et fondé là-dessus, c'est de répandre la plus grande ferveur dans la communauté. Il faut faire l'impossible pour que tout le monde soit bon et régulier. Mon avis est que vous qui êtes en petit nombre, tous bien unis en toutes choses, vous vous occupiez de la manière la plus spéciale des mieux disposés dans la communauté, sans cependant négliger les autres : je veux dire que vous veilliez d'une manière très particulière sur les bons pour les rendre meilleurs, que vous tâchiez par tous les moyens de les attirer entièrement à Dieu. Le nombre pourrait en être encore assez grand, et tous ceux-ci ne doivent rien savoir de votre réunion particulière qui doit être ignorée de tout le monde. Il faut ensuite employer ceux-ci pour vous aider à répandre la ferveur dans la communauté. Je crois que tout le monde n'est pas de mon avis, ou plutôt tout le monde est d'accord pour la pratique; on croit seulement que je pousse les choses plus loin que je ne veux les pousser. Nous causerons de tout cela dès que le bon Dieu nous aura réunis. Nous ferons une neuvaine depuis le 1^{er} octobre jusqu'au 9 inclusivement pour demander à Dieu la grâce de la plus grande perfection de nos âmes telle que celle dont nous avons tant parlé et que nous désirons si ardemment. J'en ai parlé à MM. de Brandt, Roussel, Cacheleux, Leray (qui viendra cette année); MM. Aubriot et Gottofrey en sont aussi. Pensons pendant cette neuvaine à nos autres bons frères auxquels je n'ai pas pu écrire. Pensez aussi à notre bon M. Lebeuf, qui ne pourra pas venir au commencement de l'année et qui court du danger dans le monde. Pendant cette neuvaine nous offrirons toutes nos actions de la journée à cette intention et en union à Notre-Seigneur Jésus-Christ par la très sainte Vierge et M. Olier. C'est le désir de M. Gottofrey. On fera, s'il est possible, la sainte Communion une fois de plus qu'à l'ordinaire et on l'offrira toujours ainsi que la sainte Messe et le chapelet d'une manière plus spéciale.

Je vous embrasse de tout mon cœur en la très sainte charité de Jésus et de Marie.

Votre tout pauvre frère et serviteur,

F. LIBERMANN, *acol.*

Issy, le 18 juin 1836.

Mon bon et cher Frère,

Je vous prie de vouloir bien m'envoyer le billet *Des vertus renfermées dans le renoncement*. On me le demande ici, et je ne l'ai pas reçu. Je l'ai demandé mercredi à M. Laval; il me dit que c'est vous qui l'avez.

Je ne viendrai probablement pas à Paris cette semaine, parce que j'espère faire une petite retraite, si le bon Dieu le veut bien. Vous pouvez dire à M. de Brandt que je me chargerai tout de même de sa bande mercredi prochain. Priez bien le bon Dieu qu'il me sanctifie pendant cette pauvre petite récollection. Que son très saint nom soit béni sur tout ce qu'il lui plaira de faire de nous tous et que son très saint amour soit exalté au-dessus de tout amour! Qu'il vive et règne surtout dans nos âmes à tous et qu'il les gouverne comme sa très sainte volonté gouverne tout le monde entier, c'est-à-dire, sans la moindre résistance ni le moindre obstacle.

A Dieu et à Marie. Tenez-vous toujours dans une sainte paix et une douce récollection intérieure en Notre-Seigneur Jésus-Christ, et alors son très grand et très cher amour régnera toujours en votre âme.

Tout à vous en notre cher amour.

F. LIBERMANN, *acol.*

L'ŒUVRE DES BANDES.

M. de Brandt fait remonter l'Œuvre des Bandes à 1833, et le P. F. Le Vavasseur à 1835 : entre ces deux témoins de première valeur pour nous il n'y a pas contradiction. L'Œuvre des Bandes à Issy ne commença qu'en 1835, mais auparavant le Vénéral réunissait les élèves de Paris les jours de promenade pour s'entretenir avec eux de sujets de piété : la correspondance avec M. Leray en 1834 en fait foi. M. Cahier fut en 1834 le soutien de ces réunions. Le bien qui en résulta pour les élèves de Paris détermina M. Libermann à tenter le même moyen à Issy; à cet effet il consulta ses principaux collaborateurs de Paris et établit avec eux les bases de son œuvre : son voyage en Picardie en 1835 lui en donna en partie l'occasion. Il exposa son pro-

jet dans les *Notes pour Issy* destinées sans doute aux Directeurs et dans l'*Appel aux Issyens de bonne volonté*.

A Issy l'apostolat des entretiens de piété s'adressa d'abord aux philosophes; dans la suite en 1837 il s'étendit aux prêtres de la *Solitude*, avec qui le Vénérable semble avoir eu au début de son séjour à Issy des rapports suivis, qui cessèrent pour être repris au temps de M. Gamon.

Avant tout autre document sur les entretiens de piété, nous citons quelques passages d'un règlement du Vénérable sur l'*Association du Sacré-Cœur*, établie depuis longtemps au Séminaire et qui fut, au moins à Paris, le fondement de l'apostolat du serviteur de Dieu.

Sur le voyage en Picardie et le projet des Bandes on lira avec intérêt la correspondance avec MM. Liévin et Delasorne et avec M. Telles. Nous y ajouterons les lettres à M. Mangot, élève au Séminaire d'Amiens, où il se fit le disciple de M. Libermann, et introduisit les pieuses industries qui réussissaient si bien à Saint-Sulpice. Après ces documents nous reproduirons les *Notes pour Issy*, l'*Appel aux Issyens*, les *Notes pour la réception des Nouveaux* et quelques compléments sur les Entretiens de piété.

Association du Sacré-Cœur.

MOYEN PROPOSÉ DANS L'ASSOCIATION POUR RÉPANDRE LA FERVEUR DANS LE SÉMINAIRE.

On a vu par l'expérience de tout le temps passé que lorsque l'Association ne se propose pas un plan de conduite suivi, elle ne produit point ou peu de fruit pour la sanctification du Séminaire. Tous les ans on se reproche de n'avoir rien fait l'année précédente; on prend de grandes résolutions qui n'aboutissent à rien de solide, et l'on est ainsi tous les ans à recommencer. Cela vient de ce qu'on était trop isolé; chacun se propose ce qui lui vient à l'idée, et il n'y a pas d'accord ni d'uniformité dans la conduite. Depuis quelques années on a observé ce défaut d'union et on a pris des moyens efficaces pour mieux faire, et il a plu à Dieu de répandre parmi nous une si grande bénédiction qu'on voit évidemment que sa sainte volonté est dans cette union parfaite qui règne en ce moment dans l'Association...

Ainsi donc, le grand plan de conduite de l'Association consiste en ce moment à réunir de cette manière, c'est-à-dire par une charité parfaite et un ardent désir de servir Dieu et de ne

vivre que pour lui seul, de réunir ainsi, dis-je, non seulement ses propres membres, mais tout ce qu'il y a de plus fervents séminaristes dans la maison, de répandre parmi ces bons séminaristes l'esprit de piété, de renoncement, d'amour de Dieu, d'humilité, d'obéissance et de recueillement qui règne dans son propre sein...

On voit que le moyen le plus efficace et le plus simple serait de répandre parmi ces bons séminaristes la *Congrégation des Saints Apôtres*, dévotion entièrement dans les vues de notre vénérable père M. Olier, et par conséquent tout à fait conforme à l'esprit du Séminaire pour faire entrer parfaitement ceux qui font partie de cette Congrégation dans les vues de M. Olier; il faudrait tâcher de les faire avancer grandement dans la vie parfaite, car M. Olier n'aimait pas qu'on fit les choses à demi. L'Association du Sacré-Cœur doit donc être comme un foyer de l'amour de Dieu et du zèle pour le salut et la perfection de leurs frères, et ils doivent répandre à pleines mains ce feu divin dans les âmes de ceux qui seront dans l'Association des Saints Apôtres.

On formera donc plusieurs Congrégations des Saints Apôtres dans la maison, chacune composée de 12 séminaristes. L'Association du Sacré-Cœur se divisera et se distribuera dans les différentes congrégations : par exemple, si l'on en forme trois, il y aura trois membres dans chacune et, ainsi de suite. Dans chaque Congrégation il y aura un seul fonctionnaire qui doit arranger et régler tout ce dont on l'aura chargé. Ce fonctionnaire doit toujours être membre de l'Association (du Sacré-Cœur).

L'Association du Sacré-Cœur doit régler les sujets des conversations pour les réunions..... Arranger les combinaisons des réunions des membres de la Congrégation de façon qu'il se trouve toujours dans chaque bande un membre de l'Association du Sacré-Cœur; les jours de grand congé on doit trouver moyen de réunir les meilleurs Issyens avec les meilleurs Parisiens, afin de former la connaissance avec eux pour les préparer et les rendre fervents dès leur arrivée au Séminaire de Paris.

A la suite de ces recommandations dont nous ne citons que l'essentiel, le Vénérable a écrit de sa main (car le reste du manuscrit n'est pas de sa plume) :

Pour résumer en peu de mots l'esprit qui doit animer l'Association du Sacré-Cœur et qu'elle doit répandre sur celle des Saints Apôtres, c'est la sanctification de chacun de ses membres, et c'est sur cette sanctification propre que doit être fondé tout le bien qu'ils doivent produire dans le Séminaire. L'Association du Sacré-Cœur ne doit donc pas tellement s'occuper de celle des Saints Apôtres qu'elle oublie l'avancement de ses propres membres; au contraire, elle doit commencer à s'occuper beaucoup plus de la perfection de ses propres membres que de celle de l'Association des Saints Apôtres, qui doit leur être cependant extrêmement chère. Et ils doivent inspirer le même esprit aux chers confrères des Congrégations par rapport aux membres de la Communauté.

Ainsi, le plan que suit en ce moment l'Association du Sacré-Cœur consiste à former dans le Séminaire un petit nombre de Séminaristes qui forment le dessein de parvenir à la plus grande sainteté; c'est à cette fin qu'ils se tiennent dans une parfaite union entre eux et ils tâchent par le moyen de l'Association des Saints Apôtres d'augmenter ce noyau de la bénédiction de Dieu, non en se séparant et se répandant et se dispersant en dehors; mais en attirant peu à peu la communauté à eux par les moyens indiqués dans le règlement des Saints Apôtres et ces observations à l'Association du Sacré-Cœur.

de **M. de Brandt**, vicaire général d'Amiens (procès apostolique).

Étant au Séminaire de Saint-Sulpice, il s'adonna aux études théologiques jusqu'au moment où il reçut les Ordres mineurs. Alors il commença à sentir les atteintes de cette maladie d'épilepsie qui dura dix années consécutives. Il ne pouvait rien faire, ni lire, ni écrire; et son état d'âme était tel qu'il était comme anéanti; c'est au point qu'il ne pouvait même pas se rappeler les commissions dont on le chargeait. Alors la Compagnie de Saint-Sulpice prit la résolution de le garder à Issy et de l'y employer à des soins matériels. Il y est resté depuis 1828 jusqu'en 1838. C'est dans cet intervalle que je l'ai connu à Issy, lorsque j'y suis venu en 1832.

Les bandes ont commencé en 1833 à la suite de plusieurs entretiens qu'il avait eus avec quelques séminaristes pendant les récréations ou pendant les promenades..... Il n'y a jamais

eu de défense interdisant ces bandes; plusieurs directeurs, MM. Mollevault, Pinault, Carbon, Le Hir, Gallais et autres étaient ravis du résultat de ces bandes. Mgr Pie et M. Le Hir faisaient partie de ces bandes qui ont duré au moins sept ans, et jamais le Séminaire, au dire des Directeurs, n'avait été aussi fervent. Les meilleurs sujets en faisaient partie et les dirigeaient sous l'inspiration et d'après les notes du P. Libermann. Jamais on ne s'est plaint de tension d'esprit ni d'aucune exagération, et plusieurs séminaristes ont largement profité dans la suite de ce qui se passait dans ces réunions. Je me rappelle encore les noms de Mgr Duquesnay, archevêque de Cambrai, et de Mgr Daveluy, martyrisé en Corée.

du P. **F. Le Vasseur**, au procès apostolique.

On lui offrit le Séminaire d'Issy, jusqu'à nouvel ordre, comme résidence. Cette mesure fut surtout provoquée par l'esprit de piété, la résignation avec laquelle il accepta cette décision. Il l'accepta comme une faveur insigne, et tous les Séminaristes reçurent cette nouvelle avec une grande joie, à cause de l'estime et de l'affection que ses vertus leur avaient inspirées, bien loin de leur faire éprouver de la répugnance que provoque cette horrible maladie. Ses crises inspiraient cette estime et cette affection plutôt que de l'éloignement, tant sa résignation et sa vertu s'y manifestaient.

Il se confessait à M. Mollevault et n'agissait que d'après ses conseils. L'homme de Dieu ne put que l'encourager beaucoup dans ce projet (d'apostolat). M. Libermann s'y met donc de tout son cœur, mais avec la plus grande prudence. Toutefois, malgré toutes les précautions, les inconvénients ne pouvaient pas manquer de surgir bientôt, parce qu'il était impossible de ne pas s'apercevoir des soins plus particuliers qu'il donnait plutôt aux uns qu'aux autres, et dès lors il devait naturellement s'établir deux catégories dans le Séminaire, ce qui était un inconvénient regrettable.

C'est en effet ce qui arriva, et les Directeurs s'en préoccupaient. Il y eut parmi eux division : les uns furent pour le projet de M. Libermann, les autres y furent opposés. Les premiers Supérieurs ne se prononçant pas absolument contre lui et M. Mollevault l'engageant à suivre les aspirations de son zèle, il continua en confiance. M. Pinault, l'un des Direc-

teurs, fut d'abord très prévenu contre lui. Il l'épia de fort près, mais, comme il était animé lui-même des meilleures intentions et Dieu bénissant celles de M. Libermann, il devint celui qui le seconda avec plus d'ardeur. Les autres Directeurs qui pensaient de même se prononçant davantage dans le même sens, et les opposants, à cause du grand bien dont il était question, se montrant plus réservés, M. Libermann devait donner carrière à son zèle avec plus de confiance encore.

Voici comment il organisa cette sorte d'apostolat. Il choisit, comme nous l'avons déjà dit, les élèves les plus fervents; il s'en occupa d'abord séparément. Quand il fut suffisamment sûr de leurs dispositions et qu'il les vit décidés à se donner à Dieu sans réserve, il leur proposa de se réunir pour s'exciter mutuellement au travail de leur sanctification. Ces propositions furent accueillies avec un grand empressement, et les choses étant toujours soumises à l'autorité qui laissait faire, il composa ses premières bandes. Chacune d'elles était composée chaque semaine de membres différents et se réunissait aussi en des lieux différents. Un chef était chargé de prévenir ceux qui devaient se trouver ensemble et indiquer le sujet de l'entretien spirituel qui devait être l'objet de la réunion, bien que chacun restât libre d'énoncer ses pensées sur quelque autre sujet quand il lui semblait utile. Aussi, quand on était réuni, on causait en toute simplicité avec la plus grande aisance, chacun disant ce qui lui revenait soit sur le sujet donné, soit sur ce qu'il lui semblait bon d'y joindre.

Le temps de la réunion durait ordinairement une demi-heure ou trois quarts d'heure, et on se dispersait peu à peu d'une manière autant que possible inaperçue, comme on le faisait pour se réunir.

Voilà comment les choses se pratiquèrent au Séminaire d'Issy pendant la première année.

Les jours de promenade, ce qui se faisait au Séminaire avait lieu dans les bois de Meudon avec plus de facilité encore. En ce cas les réunions étaient encore moins ostensibles.

Lorsque les philosophes d'Issy initiés à ces bandes pendant la première année de leur organisation furent passés à Paris, ils réalisèrent les espérances de M. Libermann. Ils furent des modèles de ferveur et de régularité et continuèrent, pendant les promenades à Issy les mercredis, les bandes dont ils avaient

fait antérieurement partie, en s'adjoignant les élèves de Paris qu'ils trouvaient disposés à en profiter. Quelquefois, il y avait des réunions un peu plus considérables, présidées par M. Libermann ou par M. Pinault. C'est de ces réunions dont parle le Cardinal Pitra dans sa *Vie* du Serviteur de Dieu. Généralement, elles se faisaient dans les lieux les moins apparents, et entre autres dans l'allée dite de la *Quarantaine*, du parc d'Issy.

Il serait difficile de se faire une idée, quand on n'en a pas été témoin, des effets de grâce dont Dieu bénissait ces réunions. Quand surtout M. Libermann ou M. Pinault les présidait, on en sortait avec une ardeur de bons désirs qui se manifestait par une plus grande ferveur dans le travail de la perfection.

Toutefois, les inconvénients qu'on craignait ne manquèrent pas de se manifester. Malgré toute la prudence recommandée par M. Libermann, il y eut quelques maladroites de commises. Les bandes devinrent bientôt un fait patent, et le Séminaire se divisa en mystiques et en ceux qui ne voulaient pas faire partie des bandes. Néanmoins, ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que le Serviteur de Dieu sut inspirer un tel esprit de charité et de condescendance à ceux qui les composaient que cette division, qui devait avoir des effets très fâcheux et inspirait des appréhensions aux Directeurs opposants, ne produisit pas des résultats aussi sensibles qu'on le craignait. Pendant tout le temps que M. Libermann put les diriger, il en fut ainsi.

Quant à la mortification, M. Libermann savait garder le juste milieu qui convenait à des séminaristes. Tout en portant à la mortification des sens, il combattait beaucoup ce qui pouvait y être de trop contraint et d'excessif. A ceux qui le pouvaient sans aucun inconvénient et toujours, bien entendu, avec l'avis de leur directeur et selon leur attrait, il conseillait de petites chaînes aux bras, quelques disciplines fort modérées, jamais ou fort rarement des jeûnes, et, tout en inspirant l'estime pour ces moyens de sanctification, il portait beaucoup plus à la mortification intérieure qu'exigeait le renoncement posé par lui comme base de la perfection.

Puis il faisait considérer, comme cela est, la vie commune, l'observation très fidèle des règlements, pour la véritable

mortification des séminaristes, la vie s'opposant à des pénitences austères.

Aussi les Directeurs qui le connaissaient plus intimement, comme MM. Pinault, Mollevault, Gallais et autres, lui envoyaient avec la plus grande confiance leurs pénitents, en leur recommandant de s'en rapporter à M. Libermann comme à eux-mêmes.

Dans ces directions il avait, on peut dire, un don extraordinaire pour inspirer la confiance autant que pour remplir les cœurs de courage et d'énergie. C'est ce que j'ai bien souvent constaté par ma propre expérience. Et on peut dire qu'on n'a jamais eu à lui reprocher aucun conseil exagéré ou quelque mauvais effet pour ceux qui s'adressaient à lui. Il était toujours d'une grande prudence dans sa doctrine spirituelle et évitait avec soin toute exagération.

Dans ses rapports si délicats et si nombreux avec les séminaristes de Saint-Sulpice, il n'est jamais résulté aucun mal; bien au contraire, ils ont produit les plus heureux effets pour leur avancement spirituel et la régularité générale du Séminaire.

Il avait surtout remis en très grande ferveur la petite Congrégation dite des Apôtres, établie dans le Séminaire depuis longtemps par l'autorité légitime et composée des plus fervents d'entre les bandes. Il en a été de même de celle dite du Sacré-Cœur de Jésus, qui était secrète et plus restreinte encore.

Les bandes ont commencé à la fin de 1835 et ont duré encore deux ou trois ans après le départ de M. Libermann pour Rennes, qui eut lieu à la fin de 1837. N'étant plus dirigées et soutenues par son influence, les abus inséparables de cette œuvre si bonne ayant prévalu, les Directeurs crurent devoir les supprimer.

CORRESPONDANCE AVEC M. LIÉVIN.

de M. A. **Liévin**, professeur au Grand Séminaire d'Arras.

Arras, 8 août 1853.

Monsieur, je suis enchanté de pouvoir vous envoyer quelques lettres de votre cher Père M. Libermann adressées à mon frère,

avec lequel il était intimement lié, comme vous le verrez. Ces lettres seules suffiraient à donner de votre vénéré Père la plus haute estime : quelle piété, quel détachement, quel amour de Dieu ! Il me semble voir ces deux amis, si unis en Dieu et selon Dieu ici-bas, s'applaudir là-haut de s'être tant encouragés l'un l'autre à l'amour de Dieu et à la perfection.

Si ce bon frère, que je regrette en certains sens, vivait encore, je ne doute pas qu'il n'eût beaucoup de détails très intéressants à vous communiquer, vu ses rapports si intimes. Quant à moi, je ne puis que vous dire, ce que tant d'autres vous auront dit, qu'il nous édifiait tous par sa bonté, sa douceur, son amabilité, sa piété, sa dévotion si tendre envers la sainte Eucharistie que trahissaient ses larmes à l'Élévation et à la Sainte Communion, sa régularité, etc. Nous le regardions déjà comme un saint et il a été de ceux dont il est écrit : *Ibunt de virtute in virtutem*. Je pense donc qu'il occupe une bien belle place dans le ciel. *Fiant novissima mea sicut novissima illius*.

Vous m'excuserez de ne pas vous donner de plus amples détails, d'autant mieux que, nous trouvant à la veille d'une retraite, je suis obligé d'abrégé le plus possible.

Je dirai volontiers quelques *Ave Maria* de mon mieux pour que le bon P. D. Pitra nous donne une œuvre digne du sujet et de son talent.

A. LIÉVIN.

Monsieur l'abbé François Liévin,
à Bapaume (Pas-de-Calais).

Issy, le 10 septembre 1834.

Cf. *Lettres Spirituelles*, p. 59.

P.-S. Je vous prie de ne pas rapporter à des personnes du Séminaire de Paris, ni à qui que ce soit qui aura occasion de voir ces bons Messieurs, les choses édifiantes que je vous en ai dites. Profitez-en pour avancer dans le saint amour de Dieu et le renoncement à vous-même et aux autres créatures. M. Récourt vous dit bien des choses.

Monsieur l'abbé François Liévin,
chez ses parents,
à Bapaume (Pas-de-Calais).

Cf. *Lettres Spirituelles*, p. 111.

A deux reprises au cours de cette lettre a été supprimée une mention renvoyant à plus tard quelques développements sur des sujets qui y sont touchés; puis à la page 117, à la sixième ligne on a omis le long exposé qui suit :

Maintenant il est temps que je vous parle de nos affaires. J'ai vu nos Picards; ils sont tous fervents. MM. Lebeuf et Roussel ne reviendront probablement pas cette année, mais nous aurons M. Leray. J'ai remis à M. de Brandt quelques pensées sur ce dont il vous a déjà parlé. Je vous en donnerai ici un abrégé; quand nous serons ensemble à Paris, nous en parlerons plus au long. J'ai dit deux mots à M. Carbon de cette coalition. Il m'a répondu : « Tant mieux ! » On a pris la résolution de revenir quelques jours avant la rentrée. Réglez cela avec M. de Brandt et ces autres Messieurs. M. Carbon non seulement vous le permet, mais il m'a chargé de vous dire à tous « que cela lui ferait grand plaisir. » Il faut garder le secret sur cette coalition.

Voici donc à peu près le plan qu'il me paraîtrait bon de suivre. Dites-moi et à ces autres Messieurs votre sentiment et dites-moi aussi les idées que le bon Dieu vous suggérera par rapport à cela.

Le principal but et même l'unique est de répandre la ferveur dans la communauté et de ranimer le courage de tous les membres qui la composent chacun selon sa mesure. Pour réussir en cela, je crois 1^o que le fondement de toute cette réunion doit être la plus grande perfection des membres qui la composent. Il ne s'agit pas d'avoir quelques mouvements de zèle pour les autres et d'éprouver quelques sentiments de piété, d'être régulier, aimable et gai; il faut être des saints, pratiquer la plus grande perfection de l'Évangile, se renoncer en toutes choses, ne chercher que Dieu seul, ne vivre que pour lui et en lui. Je n'ai pas besoin de m'étendre là-dessus; vous savez déjà quel est mon désir extrême de vous voir tous

saints et remplis des grâces de Dieu. Mais remarquez bien que ce doit être la base et le fondement de tout zèle pour la gloire de Dieu.

Pour cela 2^o les membres doivent être ensemble dans la plus grande union de cœur et d'esprit et de volonté, comme des hommes qui ne vivent plus sur la terre, mais en qui Dieu vit et règne tout seul. Cette union doit être tendre, vive, sincère, fondée sur l'unique amour de Dieu et tendant à ramener tout à Dieu seul; il faut qu'elle soit pure et uniquement à Dieu; il faut qu'elle procède du même sentiment par lequel nous aimons Notre-Seigneur Jésus-Christ, la Très Sainte Vierge et les Saints; il faut qu'on ne cherche aucunement à jouir de cette union et à la goûter; il ne faut chercher et ne désirer que Dieu seul. Il faut faire attention à ce dernier point : il faut se montrer mutuellement, en tout temps et en toutes circonstances, qu'on ne se souhaite qu'une seule chose, c'est-à-dire la plus grande perfection de l'Évangile; jamais aucune autre joie, aucun autre contentement ne doit entrer en nos cœurs que ceux de voir nos très chers frères marcher vigoureusement dans les saintes voies de l'amour de notre âme.

3^o Toutes les semaines, choisir un jour que tout le monde passera en union de prières pour le mutuel avancement dans la perfection; ce serait une petite retraite qu'on ferait tous ensemble chaque semaine; ou plutôt on passera le jour en esprit de retraite et de renouvellement avec un désir plus grand d'aimer Dieu uniquement et d'être unis à lui d'une manière plus parfaite; ce sera un jour de communion générale.

4^o On se fera la monition sur toutes les fautes que l'on apercevra et que l'on croira pouvoir arrêter son frère dans le chemin du plus parfait renoncement, etc.

— Il vaudrait mieux, je crois, faire ces monitions en particulier.

5^o On pourra se voir ensemble de temps à autre pour parler de la manière de servir Dieu dans la plus grande perfection de son amour. On parlera aussi des moyens pour rendre le Séminaire plus fervent. On se proposera mutuellement ses idées avec simplicité; on s'indiquera les séminaristes dont il faudrait avoir soin; ceux qui s'ennuient, ceux qui sont bien disposés, etc., etc...

6° On aura un soin particulier de ceux qui montrent de bonnes dispositions à une grande piété, pour tâcher de les rendre plus fervents encore; on ne négligera pas pour cela les moins favorisés et les moins bons, mais on s'attachera principalement aux meilleurs, leur proposant toutes sortes de moyens pour les faire avancer, par exemple une communion de prières, des neuvaines, une réunion de temps à autre pour parler de la manière de bien servir Dieu. Il faut tâcher de les soutenir en toutes manières. On les engagera à répandre la ferveur dans la communauté en leur proposant toutes sortes de moyens pour les faire avancer, leur indiquant les personnes qui ont besoin de secours, comme aussi ceux qui sont fervents, afin qu'ils se joignent à eux et s'exhortent mutuellement à la plus grande perfection. On ne leur dira pas le secret de la réunion, mais on peut leur proposer comme de son propre chef tous les moyens qui sont employés par ceux qui se sont unis pour cette bonne œuvre. Chacun aura particulièrement soin de ceux qui semblent avoir confiance en lui et de ceux qui le prennent pour moniteur.

7° On doit avoir un zèle ardent pour le salut et la perfection de nos confrères. Ce zèle doit être fondé sur l'amour le plus pur : il faut qu'il soit prudent, humble, paisible et dégagé de toute affection d'amour-propre; éviter les caractères du faux zèle, l'empressement, le trouble, une trop grande vivacité, la sévérité, l'aigreur etc., etc. On aura encore un jour dans la semaine que l'on consacrerà à Dieu pour la ferveur de nos confrères de la communauté. On passera ce jour en esprit de sacrifice pour ses confrères. On s'unira au sacrifice de Notre-Seigneur Jésus-Christ pour la rédemption de tous les hommes. On fera ce jour la sainte communion et toutes ses actions à cette intention. Chaque jour de la semaine il y aura quelqu'un qui sera la victime offerte à Dieu pour la Communauté par les mains de la Très Sainte Vierge, et les autres s'uniront à lui d'intention et de cœur. Ce jour, on visitera les malades. On visitera plus souvent, si l'on veut, surtout ceux qui ont de la confiance en quelque membre ou les plus fervents afin de les soutenir et de les faire profiter de leur maladie, et ceux dont on est le moniteur. On ne choisira pour faire partie de cette bonne œuvre et de cette communion de prières que ceux qui sont pleins de courage et de désirs de ne vivre

que pour Dieu seul. Il faut de plus qu'ils soient parfaitement d'accord sur tous les rapports avec tous ceux qui en font partie, afin qu'il y ait parmi tous : union de cœur, c'est-à-dire, charité mutuelle; union de désirs, c'est-à-dire, le renoncement le plus complet et l'union à Dieu la plus parfaite; union d'intention, c'est-à-dire, la plus grande gloire de Dieu, le salut et la plus grande perfection de tout le Séminaire; et union de vues dans les moyens à employer pour cet effet; de cette manière on produira un véritable fruit.

9^o On aura un soin très particulier des nouveaux. C'est de quoi nous aurons besoin de parler encore ensemble. S'il platt à Dieu de montrer la manière de s'y prendre avec eux, nous nous en écrirons.

Monsieur
Monsieur François Liévin,
chez ses parents,
faubourg Péronne, Bapaume.

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, 212.

p. 213, vers la fin :

on vous amusera avec des jeux, des nouvelles et toutes sortes de bêtises. D'ailleurs la vue seule de vos parents est un sujet de relâchement et un lien qui serait capable de vous rattacher à la terre. Le désir de les contenter vous fera faire bien des sottises. Les ecclésiastiques que vous aurez occasion de voir vous porteront au relâchement. Prenez garde à vous, mon cher, et ne vous y laissez pas prendre.

Monsieur
Monsieur François Liévin, diacre,
faubourg Péronne,
Bapaume.

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, 216.

p. 218, vers la fin :

un instant d'amour, de renoncement à toute créature et d'abandon à Dieu effacera tout.

Je ne sais pourquoi je vous écris en ce moment. Je pense que vous pourriez peut-être en avoir besoin et vous pourriez peut-être vous laisser aller au découragement et vous relâcher; au moins cela pourra vous préserver si des tentations vous survenaient.

Je vous embrasse...

Monsieur
Monsieur François Liévin, diacre,
faubourg Péronne,
Bapaume.

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 254.

(P. S.) Vous avez sans doute reçu les lettres que MM. de Brandt et Leray vous ont écrites successivement.

M. Liévin mourut en 1837. Le Vénérable composa un mémoire sur les trois dernières années de la vie de ce pieux séminariste en vue d'une biographie qui fut éditée chez Letaille sous ce titre : *Pratique de l'union à Notre-Seigneur*. Ce mémoire a été reproduit dans les *Écrits spirituels du Vénérable Libermann*, pp. 605-640.

M. Gamon, dans son témoignage rapporté plus haut, parle d'un opuscule publié chez Ch. Letaille sur M. Liévin : en voici le titre complet : *Petit livre d'oraison dédié à Marie. Vie Intérieure. Pratique de l'union à Notre-Seigneur. Manele in me... Vos in me et ego in vobis (S^t J.)*. Paris, chez Charles Letaille, éditeur d'imagerie religieuse et livres de piété, rue Garancière, 13. Et à l'intérieur ce sous-titre : *Pratique de l'union à Notre-Seigneur ou quelques mots sur la manière dont un jeune ecclésiastique mort il y a peu d'années s'appliquait à former en lui les vertus de Notre-Seigneur*.

Nous transcrivons la première page :

Jésus-Christ n'est pas seulement le modèle que les personnes qui tendent à la perfection doivent se proposer d'imiter; comme il est de plus l'auteur de la grâce et que c'est lui-même qui doit former en nous les traits de sa divine ressemblance, le principal travail d'une âme qui veut devenir agréable à son Dieu consiste à faire régner en elle l'esprit de

Jésus-Christ sur les ruines de l'esprit propre. Comment y réussir? C'est à Dieu seul qu'il appartient de nous en instruire. Toutefois l'étude des voies par lesquelles il conduit certaines âmes privilégiées peut nous donner de grandes lumières, et nous avons cru que sous ce rapport une courte notice sur l'intérieur de M. L., jeune diacre, mort il y a quelques années avec toutes les marques de la prédestination, pourrait tourner à la gloire du Souverain Maître. Tout ce que nous allons rapporter ici, nous le tenons d'un de ses confrères, M., auquel il découvrait volontiers ce qui se passait dans son âme et dont les conseils lui ont été d'un grand secours.

La lettre du Vénérable citée dans cet opuscule est celle du 11 septembre 1835.

CORRESPONDANCE AVEC M. DELASORNE.

de M. l'abbé **Delasorne**, archiprêtre d'Abbeville.

Abbeville, le 6 juillet 1869.

Monsieur, j'ai reçu la lettre du 23 juin par laquelle vous me priez de vous envoyer quelques autographes de M. Libermann, que je possède.

Je me fais un devoir de me rendre à vos désirs, j'ai l'honneur de vous en adresser la copie. Ce n'est pas sans répugnance, car ces lettres sont intimes, mais je cède au respect et à la reconnaissance pour M. Libermann et aussi au désir de vous être agréable et de contribuer à la bonne édification; il va sans dire que je ne veux pas être connu; il y a aussi dans ces lettres des noms propres que je ne vous livre que parce que je me fie à votre prudence. Je conserve les originaux, qui sont pour moi de chers souvenirs, persuadé que vous ne manquez pas de ces précieux manuscrits; mais je garantis les copies parfaitement conformes.

Vous me priez encore de mettre par écrit ce que je sais sur les vertus du vénérable M. Libermann. Je ne pourrais rien vous en apprendre que vous ne sachiez déjà mieux que moi. Ce qui m'édifiait en lui, c'était son humilité, sa simplicité, sa douceur, sa charité, son humeur toujours égale, son détache-

ment parfait, sa résignation, son esprit d'oraison sublime, sa continuelle union à Dieu, et sa piété éclairée et éminente.

Il se peint dans ses écrits. Ne croirait-on pas lire une page de la séraphique sainte Thérèse ! Je regrette de ne pouvoir contribuer davantage à l'honneur de cette sainte mémoire.

DELASORNE, *curé-doyen de Saint-Valfran,*
archiprêtre d'Abbeville.

Abbeville, 9 juillet 1869.

Monsieur, je m'empresse de répondre à vos nouvelles demandes. Je pense que le voyage fait par M. Libermann à Amiens et à Abbeville avait pour but, comme vous le dites, de voir plusieurs bons séminaristes, et de les affermir dans leurs bonnes dispositions. Je crois aussi qu'il se proposait d'organiser les réunions désignées depuis à Saint-Sulpice sous le nom de *bandes*, et parmi lesquelles il devait recruter les premiers membres de sa Congrégation. Je ne suis pas éloigné de croire que ce soit la première manifestation des pieux projets qu'il avait conçus. Je ne sais pas si avant cette époque il faisait de ces sortes de voyages pendant les vacances.

Vous me demandez ce que sont devenus MM. Goret, Delgove, Lebeuf, et s'ils auraient conservé des lettres de votre vénéré fondateur.

M. Goret, au sortir du Séminaire, a été secrétaire particulier de Mgr Mioland, puis aumônier d'une pension de demoiselles à Amiens. Il est sans fonctions.

L'aîné des deux frères Delgove est mort à Doullens, où il était aumônier, après trois ans de ministère. L'autre, après avoir été vicaire dans la même ville pendant douze ans environ, fut nommé curé de Long, paroisse importante, et aujourd'hui on le dit promu au doyenné de Poix, vacant depuis peu; il est connu par plusieurs ouvrages historiques. Je doute que ces Messieurs aient des lettres émanées de M. Libermann.

Quant à M. Lebeuf, c'est autre chose : il a dû en avoir beaucoup; mais il ne pourra vous les procurer lui-même, car il n'est plus ; sa tête affaiblie dès le Séminaire ne s'est jamais complètement remise; il a succombé il y a une dizaine

d'années. Ses papiers ont dû tomber entre les mains de ses frères : l'un d'eux demeure à la ville d'Eu, et s'il a quelques-uns de ces précieux papiers, vous pourriez peut-être les obtenir par le doyen, M. Dechanteloup : c'est un ancien élève de Saint-Sulpice, ou plutôt d'Issy, qui a bien connu aussi M. Libermann; par son intermédiaire, vous pourriez peut-être posséder ces précieux manuscrits.

DELASORNE.

A. M. Delasorne, à B., par Doullens (Somme).

Abbeville, le 24 août 1835.

Mon très cher Frère,

Que la paix de Notre-Seigneur Jésus-Christ remplisse votre âme et vous conserve pendant les vacances, comme pendant tout le reste du temps, dans l'amour de Dieu le plus pur, le plus saint et le plus parfait.

Je me proposais de venir vous voir, et ce serait un grand sujet de joie pour moi; mais j'ai si peu de temps que je ne puis exécuter ma promesse et le très grand désir de mon cœur. Je n'ai que quinze jours à passer hors du Séminaire, et de ces quinze jours j'ai déjà consumé quelques-uns à attendre M. Roussel à Amiens, et inutilement. Je vous prierai donc de venir à Eu; je partirai demain d'Abbeville pour m'y rendre et j'y resterai quelques jours. Tâchez, je vous prie, pour l'amour de Dieu et la grande charité que vous avez pour moi et pour M. Lebeuf, de venir nous voir et d'y passer quelques jours avec nous; suppléez à l'impossibilité où je me trouve de venir chez vous. Je désire ardemment vous voir afin de connaître par mes propres yeux combien le bon Dieu vous a fait de grâces pendant ces vacances et de nous exhorter mutuellement à conserver la paix et à être fidèles à la grâce de Dieu qui est en vous avec une si grande abondance. Je dois vous prévenir que vous feriez bien de ne pas loger chez M. Lebeuf; cela pourrait gêner ses parents; moi, je n'y logerai pas non plus. A Dieu et à Marie, mon très cher frère. Je ne vous en dis pas davantage dans l'espérance de vous voir bientôt et de

vous embrasser dans le très saint amour de Jésus et de Marie, dans lequel tout seul doivent être consumées toutes les facultés de votre âme.

Votre tout pauvre serviteur,

F. LIBERMANN, *acol.*

J'écris cette petite lettre chez M. Goret, qui me charge de vous faire ses amitiés très sincères. Bien des choses aimables et charitables à MM. Delgove; autant de la part de M. Goret.

Je viens de voir sur la carte que vous êtes bien éloigné d'Eu et qu'il faudrait passer par Abbeville. Voilà pourquoi je vous ajoute que vous pourrez venir à Abbeville au lieu d'aller à Eu. M. Goret vous y invite. Cependant, nous ne pourrions pas parler de nos affaires à Abbeville. Faites selon que vous le jugerez à propos et selon la pleine et entière volonté de Dieu; tâchez de venir où le bon Dieu voudra. *Laudetur Jesus Christus.*

Si vous voulez venir à Abbeville, écrivez-moi à Eu pour que je puisse vous fixer le jour de mon retour à Abbeville, ce que j'ignore maintenant. Mon adresse serait : *A M. Lebeuf, chez Mme sa mère, pour remettre à M. Libermann*; si vous écrivez, faites-le de suite.

A M. l'abbé Delasorne, à B., par Doullens (Somme).

Issy, le 9 septembre 1835.

Mon très cher Frère,

Que la charité et la paix de Notre-Seigneur Jésus-Christ remplissent votre âme.

Il y a longtemps que j'attends de vos nouvelles, et il ne m'en vient point; je ne sais pas pourquoi. Je pense quelquefois que c'est peut-être parce que je ne suis pas venu vous voir étant si près de vous; ensuite il me vient du scrupule sur cette pensée : la charité doit être trop profondément gravée dans votre cœur pour que vous puissiez être fâché pour une cause encore beaucoup plus grave que celle-ci. Vous pouvez bien présumer que je ne pouvais pas venir par l'extrême désir que j'avais de vous voir et par le grand contentement que cela vous aurait causé. Je vous prie donc de me tirer de la peine où je suis et de

m'écrire le plus tôt possible. Avant de quitter M. Lebeuf, je lui ai fait promettre d'aller chez vous, et il s'est chargé de vous tranquilliser sur ce point et de vous exposer l'impossibilité de la chose. Ainsi, je ne vous en parlerai pas plus longtemps.

J'ai trouvé le bon M. Lebeuf aussi fervent que j'ai pu le désirer, comme vous verrez bien par vous-même; il a conservé toute sa simplicité, sa douceur et son recueillement intérieur : que le bon Dieu en soit béni ! Sa longue absence du Séminaire, sa maladie et l'inapplication le soumettaient à de très grands dangers; mais le bon Dieu a combattu pour lui et l'a préservé du mal; sa santé va beaucoup mieux et laisse espérer un prompt et entier rétablissement. Cependant, je ne pense pas qu'il revienne encore cette année; M. Mollevault ne le veut pas jusqu'à présent.

M. Roussel ne va pas si bien; il m'a fait peur le premier jour de son arrivée à Eu, tant j'ai trouvé de changement dans toutes ses manières ! j'ai vu depuis que c'était la fatigue qui en était la cause; il s'était donné trop d'agitation et de mouvement; cela l'a fatigué davantage; il se calma quelques jours après. Je ne crois pas cependant qu'il puisse revenir cette année à Paris; il est incapable de toute occupation sérieuse; une conversation suffit pour le fatiguer, pour peu qu'elle soit suivie. Aussi a-t-il déconcerté tous mes beaux projets; il a fallu s'amuser avec lui, ne causer et ne s'occuper que de bêtises. M. Cacheleux s'est chargé de continuer ce train de vie avec lui jusqu'à la fin des vacances; cela pourra peut-être le soulager un peu de sa fatigue. Priez le bon Dieu pour ce bon M. Roussel pour que cet état pénible ne nuise pas à son âme. Je pense que ce mal de tête n'aura pas de suites fâcheuses, et qu'après un repos d'un ou deux ans il pourra se remettre au travail : que la très sainte volonté de Dieu soit faite en toutes choses !

Du reste, M. Roussel aime toujours Dieu de tout son cœur; il est prêt à tout ce qu'il plaira à Dieu de faire de lui; il n'y a que le recueillement qui lui manque en ce moment.

M. Cacheleux va très bien; il est toujours bien fervent et sert le bon Dieu de toute la simplicité et toute la vivacité de son cœur.

M. Daveluy est parti d'Amiens pendant que j'étais à Eu,

mais je l'avais vu auparavant. Il est toujours bon petit enfant. Priez bien le bon Dieu pour lui.

J'ai vu aussi M. de Brandt, qui est une colonne dans la maison de Dieu.

M. Duquesnay est toujours brave homme. Je l'ai vu rarement, parce qu'il est toujours enfermé chez lui. Nous l'avons cependant entraîné une fois chez M. de Brandt.

Je suis de retour à Issy depuis le vendredi dernier. Hier, nous avons célébré la fête de la très sainte Vierge; on y a mis le plus de pompe possible; on a fait une illumination magnifique : il y avait dans l'allée de Lorette seule plus de sept cents lumières; en tout plus de douze cents, partie lampions, partie verres de couleur; on a fait aussi cinq transparents, quatre à Lorette, un à Toutes-Grâces. Mais la sainte Vierge a voulu nous mortifier : pendant que nous soupions, il vint une pluie qui éteignit une grande partie des lumières, tellement qu'il n'en resta pas la moitié, et le vent déchira et emporta le plus beau transparent; les autres restèrent intacts. M. Pradines, qui s'est donné le plus de mouvement pour mettre sur pied tout cela, a dû faire bien des actes d'adhésion à la volonté de Dieu; il avait l'air parfaitement tranquille au milieu de ce désastre. Du reste, la fête a été assez belle encore; la pluie cessa, et après le souper on se rendit à Lorette pour voir les débris des belles choses qu'on avait préparées pour honorer la très sainte Vierge, et l'on chanta plusieurs choses à sa gloire.

Pardonnez-moi, mon très cher, de ce que je semble craindre que vous ne soyez fâché; dans le fond de mon cœur je suis bien convaincu que ce n'est pas vrai. Ne vous attristez pas que je vous écris une lettre si insignifiante, c'est pour vous punir de ce que vous ne m'avez pas encore donné de vos nouvelles. Écrivez-moi le plus tôt possible, je vous en prie, afin que nous soyons contents l'un et l'autre et que nous servions le bon Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme et de toutes nos forces : c'est à quoi il faut nous exhorter mutuellement sans cesse.

Je vous embrasse de toute mon âme en la très sainte charité de Jésus et de Marie.

Votre tout pauvre frère et serviteur,

F. LIBERMANN.

J'espère toujours que nous nous reverrons les premiers jours des petites vacances. Mes amitiés à MM. Delgove. Comment vont-ils? Reviendront-ils tous les deux?

A M. l'Abbé Delasorne,
à B., par Doullens (Somme).

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 123.

p. 126, après *de dégagement total pendant ses vacances*, ajouter :

c'est de M. de Brandt que je parle.

p. 127, au premier alinéa.

Vous prendrez une sainte habitude d'écouter sa voix et vous serez fidèle à ses grâces. Pardonnez-moi mon singulier langage : vous comprenez ce que je veux dire et vous voyez ce qu'il faut faire.

p. 130 :

Quant à ce que vous me dites que vous ne viendrez pas avant la rentrée, cela me fait de la peine. Si M. Telles vous a dit d'en agir ainsi, je dois me taire; mais si vous avez consulté votre directeur de chez vous, je crois que vous avez mal fait. Malgré toute sa sagesse et sa piété, il ne pourra pas savoir toutes les circonstances importantes soit pour votre propre bien, soit pour le bien du Séminaire, qui semblent exiger votre retour pour les petites vacances : il n'y a qu'un directeur du Séminaire d'Issy, qui en connaît tout l'esprit et les différentes circonstances, qui puisse juger sainement de ces sortes de choses. Cependant, ne vous troublez pas pour cela : que le saint nom de Dieu soit béni sur toutes choses. J'ai parlé la semaine dernière à ce sujet à M. Carbon pour les MM. de Paris; il me dit qu'il serait bien content s'ils venaient quelques jours plus tôt pour la réception des nouveaux, et il me chargea de leur dire que cela lui ferait grand plaisir. Agissez en cela....

P.-S. Ne m'oubliez pas auprès de MM. Delgove; dites-leur que je leur souhaite de très bonnes vacances pour qu'ils

reviennent bien vigoureux; mais que je souhaite et j'espère les voir revenir pleins d'ardeur pour leur perfection et pour celle de tous leurs confrères du Séminaire. S'ils n'aiment pas le bon Dieu de tout leur cœur, nous ne voulons pas d'eux.

CORRESPONDANCE AVEC M. TELLES.

M. l'Abbé Telles de la Poterie,
chez M. Delaunay, rue de Paris, n° 5, Lisieux (Calvados).

Issy, le 12 septembre 1835.

Mon cher et bon Monsieur l'Économe,

J'ai fait votre commission auprès de M. Carbon. Il a fini par accorder à M. Boulanger la remise, non seulement pour l'avenir, mais même pour l'année qui vient de se passer, s'il n'a pas encore payé toute sa pension. Je pense bien que s'il avait déjà donné ses cinq cents francs, il n'entendrait pas qu'on lui rendit ce qu'il aurait donné de trop; au moins il ne s'est pas expliqué là-dessus, parce que je ne lui ai pas demandé.

Si vous écriviez à M. Boulanger, faites-lui, s'il vous plait, mes excuses de ce que je ne suis pas venu le voir. M. Goret m'est témoin que je le désirais de tout mon cœur et que j'avais fait même toutes les dispositions pour y aller. Voici comment les choses se passèrent. Je suis allé d'abord passer deux ou trois jours à Amiens; de là je me suis rendu à Abbeville, qui est à quelques lieues de M. Boulanger. Si je n'avais pas écrit à M. Lebeuf que j'allais venir à Eu le lendemain, je serais resté à Abbeville le jour suivant et j'aurais vu M. Boulanger; mais, comme le temps me pressait, je pensais y aller à mon retour de la ville d'Eu; ce qu'il n'aurait pas manqué sans M. Roussel, qui m'en empêcha. Il se trouva chez M. Delasorne, à qui j'écrivis pour l'inviter à venir à Eu, lorsque celui-ci reçut ma lettre. Dès qu'il apprit que j'étais avec M. Lebeuf, il quitta M. Delasorne pour m'y joindre, et dès le lendemain de son arrivée, il fallut partir pour Amiens avec lui; nous nous mîmes donc tous les trois en route pour Amiens, et vous pensez bien qu'il n'y avait plus moyen de m'arrêter à Abbe-

ville pour aller voir M. Boulanger. Je ne pouvais pas non plus quitter ces deux Messieurs; je suis donc parti dès le lendemain avec eux pour me rendre à Amiens, où je suis resté à peu près encore huit jours. J'aurais bien désiré voir aussi M. Delasorne, mais on ne m'a donné que quinze jours, et M. Delasorne ne demeure pas sur le chemin d'Amiens à Eu; cela m'aurait coûté deux jours, et je ne pouvais pas entraîner ces deux Messieurs avec moi jusque-là.

Il faut que je vous donne maintenant quelques renseignements sur ces bons Messieurs. J'ai trouvé M. Lebeuf en très bonne santé; il a très bonne figure, je crois qu'il se rétablira entièrement; il lui reste seulement quelques petites misères qui l'empêcheront probablement de venir au Séminaire cette année. Il vaut mieux qu'il se rétablisse entièrement avant de recommencer ses études que s'il les reprenait pour être obligé peut-être de les quitter de nouveau. Du reste, il est toujours le même pour les dispositions intérieures : toujours simple, doux, recueilli, plein de ferveur et du désir de ne vivre que pour Dieu seul. Il a gagné sous le rapport de la gaité, il n'éprouve plus ces violentes tristesses et accablancements.

M. Roussel ne va pas si bien; sa tête est plus fatiguée que jamais; il est obligé de s'amuser continuellement et ne peut s'occuper sérieusement. Il suffit quelquefois d'une conversation un peu grave pour le fatiguer. Il ne reviendra bien sûrement pas cette année; bienheureux s'il parvient à se rétablir par un an de repos.

M. Cacheleux est toujours bien fervent; j'ai logé tout le temps chez lui.

Je n'ai vu M. Daveluy que les trois premiers jours, et pendant ce temps je l'ai vu rarement. Sa famille est comme un couvent où l'on est peut-être plus en la présence de Dieu que dans le Séminaire; aussi j'espère qu'il nous reviendra pour le moins aussi bon qu'il l'était avant son départ. S'il vient me voir rarement, c'est sans doute que ses parents n'aimaient pas à le laisser sortir beaucoup. Il n'alla nulle part ailleurs non plus. Je ne suis pas allé le voir souvent non plus, de peur de le gêner; par conséquent vous voyez que j'ai causé peu avec lui et qu'il était mieux chez lui qu'avec moi. La seule chose qui me fit peine, c'est que j'aurais voulu qu'il allât voir M. de Brandt, qui lui serait d'une grande utilité dans le Séminaire de

Paris. Il nous a accompagné, un bout de chemin, mais il ne voulut aller que jusque chez lui. Je présume que ses parents l'en ont empêché. Il a été obligé même de refuser à M. de Brandt l'offre que celui-ci lui avait faite de venir le voir dans le pays où il se trouve maintenant, et qu'il avait acceptée. Cela lui fit de la peine, je l'ai bien remarqué. M. de Brandt ne s'en est pas inquiété beaucoup, parce qu'il n'aime que Dieu seul et ne cherche que lui dans toutes ses actions. La seule chose que je crains, c'est que le bon petit enfant ne soit désormais un peu gêné avec lui, à cause de ce refus. Mais le bon Dieu arrangera tout cela pour sa plus grande gloire. Que son très saint Nom soit béni sur tout ce qu'il lui plaît de faire de ses serviteurs. N'importe comment toutes choses s'arrangent, pourvu que nous l'aimions de toute la plénitude de notre âme et que nous n'aimions que lui; tout le reste est indifférent.

A Dieu et à Marie. Votre tout pauvre serviteur en leur très saint amour.

F. LIBERMANN, *acol.*

Monsieur

Monsieur l'Abbé Telles,

économiste au Séminaire,

Issy, près Paris.

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 178.

p. 180 :

Je n'ai pas eu de nouvelles de M. Pierre. Ayez la bonté d'en parler à M. Pinault et de lui présenter mes respects très sincères. J'ai écrit à M. Mollevault afin de savoir ce que j'ai à faire.....

Je viens de recevoir une lettre de notre cher M. Daveluy. J'en suis enchanté.

NOTES POUR ISSY

Il est de la plus haute importance pour le séminaire de Paris qu'on entretienne celui d'Issy dans la plus grande ferveur. Si après deux ans de philosophie, les Issyens vont à Paris lâches, dissipés et pleins d'eux-mêmes, ils auront bientôt ruiné l'esprit de ferveur qu'ils trouveront au séminaire de Paris. Au contraire, si les Issyens sont bien formés, ils ne manqueront jamais de donner le ton aux Parisiens, et s'ils n'augmentent pas leur ferveur, au moins ils les y entretiendront. Cette alternative est nécessaire, parce que les Issyens feront toujours une bonne partie du séminaire de Paris; et ceux qui viennent d'autre part que d'Issy, venant en petit nombre à la fois, prennent, à mesure qu'ils arrivent, l'esprit et le train de la maison, tels que l'exemple du grand nombre le leur donne. Une autre raison encore : c'est que les étrangers en arrivant ont ordinairement bonne volonté et désirent de bien faire. Si le grand nombre est bon, ils le seront aussi; si au contraire le grand nombre est léger et tiède, ils perdent peu à peu cette bonne volonté. De plus les étrangers en arrivant sont timides, cherchent toujours à sonder et à connaître les usages de la maison et son esprit, et tâchent de s'y conformer de leur mieux, et même ceux qui sont mal disposés n'osent pas d'abord manifester leurs mauvaises dispositions; tandis que les Issyens connaissent parfaitement le train de la maison, ses usages et son esprit. Ils ont même déjà beaucoup de connaissances auxquelles ils se joignent pour le bien comme pour le mal, selon leurs dispositions. Ils sont plus hardis et ne se gênent en rien. S'ils sont fervents, ils s'y adonnent tout entiers, s'occupent des nouveaux et tâchent d'attirer les autres et de leur inspirer leur esprit de ferveur; leurs exemples et leurs paroles font beaucoup d'effet. S'ils sont mauvais, lâches, tièdes, dissipés, etc., ils auront eu le temps de se fortifier et de s'endurcir dans leur mauvais

état pendant les deux ans qu'ils ont passés à Issy. Ils sont hardis dans leur mauvaise conduite; ils ne font aucun cas des fervents qu'ils trouveront à Paris, parce qu'ils les auront connus et peut-être méprisés avant d'avoir quitté Issy. Ils se joindront d'abord aux séminaristes les plus dissipés de Paris, et ils entraîneront peu à peu le grand nombre.

Pour que les Issyens puissent produire ce grand effet et donner le ton au séminaire de Paris, il faut qu'ils ne soient pas médiocres en leur piété. Une simple régularité, soit dans leur conduite, soit dans l'observation de la règle et des usages de la maison, ne suffit pas. Il faut qu'ils soient pleins d'une ferveur solide et véritable, de manière à pouvoir se joindre aux plus fervents dont ils auront fait une intime connaissance, et avec qui ils seront liés parfaitement pour se perfectionner de plus en plus, et leur aider à répandre cette même ferveur dans la communauté. Il faut qu'ils se distinguent dès le premier moment parmi les plus avancés par la solidité et la ferveur de leur piété. Il faut que toute la communauté les regarde dès le premier moment comme des exemples à suivre, et des modèles de piété pour le séminaire. S'ils sont médiocres, ils n'ont pas une haute idée de la véritable piété, et par là ne se porteront point avec ardeur pour s'unir aux plus fervents de Paris, qui les décourageront même quelquefois par leurs exemples et leurs paroles; ils n'auront pas d'ardeur pour rendre fervents les nouveaux qu'ils fréquentent; ils iront leur train, passeront peut-être tout le temps de leur séminaire pour de bons jeunes gens, mais ne feront aucun progrès pour eux-mêmes ni pour les autres. Si par hasard ils ont quelque zèle pour le bien de leurs confrères, ce zèle sera de petite durée; ils se décourageront facilement et se lasseront bien vite. Si ce zèle durait quelque temps, il ne servirait pas à grand'chose; il aboutirait tout au plus à quelques paroles de piété vague et sans suite. D'ailleurs les choses étant établies à Paris sur un ton de ferveur très solide, des Issyens solides seront nécessaires pour soutenir et pour la même œuvre sur le même ton; autrement tout tombera bientôt en décadence, et si les Issyens qui arrivent à Paris sont médiocres, non seulement par leurs dispositions, mais même par les progrès qu'ils ont déjà faits, ils ne peuvent plus être joints aux MM. de Paris qui se trouvent à la tête des affaires, parce que ceux-ci, n'ayant

que des vues pures et surnaturelles et n'étant animés que du désir unique de la gloire de Dieu et de son unique amour, ne chercheront qu'à rompre avec toute créature, toute affection et désir naturel, et ayant déjà presque entièrement subjugué leurs inclinations naturelles et leur amour-propre, et vivant dans une bien grande et continuelle union intérieure avec Dieu; ces Messieurs, dis-je, ne pourront pas vivre d'accord et agir de concert avec les Issyens, qui n'auront que des vues et des désirs médiocres de la perfection, et qui ne vivront pas de cette vie d'union à Dieu; car on ne saurait se faire une idée combien il est difficile de s'entendre, quand les vues sont si différentes.

En outre, les Issyens ne visant pas à la plus grande perfection, et ne sachant pas se vaincre en tout et partout, ne se laisseront plus changer et ne plieront plus devant les fervents de Paris, qui seuls seraient capables de les faire avancer, et bien plus ils s'en éloigneront peu à peu et en éloigneront les autres, parce que, ayant passé deux ans à Issy et étant regardés comme pieux, ils auront une certaine opinion de leur piété, et voyant que ceux de Paris ne semblent pas leur montrer cette estime, et avoir des maximes et une conduite toute différente de la leur, ils les regarderont comme des gens qui exagèrent, se mettront d'abord en défiance, finiront par les désapprouver, les traiter comme des gens imprudents et à fausse piété, et feront la plus forte opposition au bien que les anciens et fervents séminaristes désirent faire. Au bout de deux ou trois ans les anciens partiront, et ces mêmes Issyens deviendront des anciens, resteront seuls maîtres, et détruiront ainsi toute la ferveur existante au Séminaire.

Celui qui a écrit cela sait bien que les choses sont ainsi; il a vu l'origine et le progrès de la ferveur qui règne actuellement au séminaire de Paris; il a vu les moyens qu'ont employés les fervents séminaristes d'Issy et de Paris pour allumer le feu et l'amour de Dieu dans leurs cœurs, aussi bien que dans les autres. Il connaît l'esprit qui règne parmi ce qu'il y a de plus fervent et de plus solide au séminaire de Paris, et en même temps l'esprit des Issyens qui sont allés (depuis quatre ans) successivement à Paris, l'effet qu'ont produit les différents Issyens selon leur avancement dans la perfection; et c'est d'après ces observations qu'il rend témoignage pour la

très grande gloire de Dieu et l'avancement des âmes. Je proteste de toute la sincérité de mon âme que, si les Issyens n'ont pas cette plénitude d'esprit de ferveur, ils ruineront la piété dans le séminaire de Paris. Il est donc essentiel de les former à la plus grande perfection, de ne pas les laisser dans l'enfance de la piété, de leur inspirer des vertus solides, de vaincre leur légèreté et leurs enfantillages, de les appliquer à une vie de renoncement universel, de recueillement et d'union à Dieu, de ne pas se contenter qu'ils observent le règlement, et qu'ils fassent ensuite dans la journée ce que bon leur semblera, etc., etc.; mais de les appliquer fortement et spécialement à une vie tout intérieure. Ils sont dociles tant qu'ils seront à Issy. Une fois arrivés à Paris, ils ont pris leur pli et ne changeront plus. S'il s'en trouve (et ce sera toujours le grand nombre) dont la portée ne va pas aussi haut qu'on le désirerait, on pourra bien ne pas les surcharger, mais les mener selon l'ordre de la volonté de Dieu sur eux. Mais toujours on trouvera un certain nombre qui iront loin, et ce sont ceux-là qui seront la fleur et l'espérance du séminaire de Paris. Les autres leur aideront toujours, les estimeront et auront une haute idée de la piété. Mais si on ne se met pas en train de porter tout le monde à la plus grande perfection, premièrement, ceux qui montrent de grandes dispositions seront négligés, parce qu'ils ne les montrent pas toujours dès le premier moment, et puis ils éprouveront souvent de grandes difficultés, et puis d'ailleurs, si on ne leur parle pas continuellement de la perfection et de la vie intérieure, ils ne la connaîtront pas et ne s'appliqueront qu'à une vertu médiocre, et c'est ainsi que leur talent restera enfoui; en second lieu, ceux de médiocre portée seront lâches et mous ou dissipés et finiront par être mauvais.

* * *

Cela étant ainsi, quels moyens pourrait-on employer pour atteindre cette fin si désirable? Outre les instructions et les gloses où on leur parle continuellement de ce renoncement parfait et de cette vie tout intérieure, toute en Notre-Seigneur (ce qui déjà fait une grande impression sur eux, mais ce qui ne suffirait pas du tout, si ce n'était soutenu par d'autres moyens), le moyen le plus important et qui renferme tout ce

qu'on propose, c'est de réunir les séminaristes les plus fervents, non pas précisément pour la fin de répandre dans le séminaire le bon esprit qu'ils ont, mais plutôt pour les faire avancer de plus en plus dans la vie la plus parfaite et la plus intérieure. Ceux-ci attireront à soi peu à peu ceux qui sont les mieux disposés, et par là augmenteront leur nombre.

Mais il faut s'expliquer un peu là-dessus.

1^o Ce moyen paraît le plus important : l'expérience a montré que c'est le vrai moyen à employer, puisqu'on l'a mis en exécution dans le même sens dans lequel on va l'expliquer, et que le bon Dieu s'est plu à y répandre une pleine bénédiction.

Il s'agit donc : 1^o de réunir tous les plus fervents séminaristes. Cela ne veut pas dire qu'on réunisse leurs personnes, mais qu'on établisse parmi eux une grande charité et une union parfaite : union de cœur par la véritable charité purement surnaturelle qui régnera parmi eux; union de désir, l'unique gloire de Dieu et la sanctification de leurs âmes; union de volonté, d'aller droit à Dieu et de le servir tout seul; union d'esprit, soit dans la vue de perfection qu'on se propose et de l'idée qu'on s'en forme, soit dans les moyens qu'on emploie pour parvenir à la fin de leur union. De cette manière il régnera une paix continuelle et un accord parfait parmi eux; il y aura un ensemble de conduite qui ne manquera pas d'obtenir la chose tant désirée, c'est-à-dire la sanctification propre et le bien du séminaire. Tandis que si chacun va selon sa pensée et qu'on ne se réunisse point, il ne résultera aucun bien pour le séminaire, ou au moins très peu. Même ceux qui sont fervents ne font pas beaucoup de progrès, parce qu'ils sont trop isolés et trop abandonnés à eux-mêmes; au lieu qu'en se réunissant, ils se communiquent mutuellement leurs bons désirs et leurs bonnes affections, et s'éclaircissent une infinité de difficultés qui n'auront jamais été éclaircies par les directeurs, parce qu'on n'aurait jamais pensé leur en parler. On s'encourage et se fortifie, et on s'exhorte toujours à devenir plus fervents et à avancer davantage. Lorsqu'on est isolé, chacun travaille selon son bon plaisir et selon ses idées propres pour le bien des autres, et l'expérience de longues années a bien manifesté que les plus remarquables même dans le séminaire ne font presque rien pour le bien de la communauté. Tandis qu'en se réunissant, comme on emploie des

moyens communs à tous, tout le monde fait du bien dans la communauté, même ceux dont on avait le moins à espérer. D'ailleurs on attirera tous les jours quelques nouveaux à ces réunions, lorsqu'on y apercevra de bonnes dispositions, de manière que tous ceux qui sont susceptibles d'avancer seront attirés dans cette réunion et feront du progrès.

En second lieu, on dit qu'il ne faudrait pas les réunir précisément dans la fin de répandre le bon esprit qu'ils ont dans la communauté, etc. On a observé que jusqu'à présent il y a eu toujours des associations dans le séminaire, et cependant, quoiqu'on eût pris ce moyen, elles n'ont presque rien produit.

On a remarqué deux défauts qui ont paru certainement être la cause de leur inutilité, défauts qui certainement n'existaient pas dans l'origine, lorsqu'elles ont été adoptées, mais que le relâchement a dû introduire.

Le premier, c'est le défaut d'union dont on vient de parler; on se voyait les jours de réunion, on se parlait avec une certaine complaisance, mais cette charité n'avait pas d'âme; chacun avait ses désirs, ses vues et ses maximes particulières; aussi n'a-t-on jamais avisé sérieusement aux moyens d'obtenir le but qu'on se proposait.

Le second défaut est donc celui dont il s'agit maintenant. Dans les réunions on ne faisait jamais attention que la première chose qu'on avait à faire était la sanctification propre; ce qui était le très grand mal, et faisait qu'on ne s'occupait jamais que des autres et ordinairement des dissipés; on se demandait quel moyen prendre; on concluait qu'il fallait aller dans les bandes dissipées et tâcher de dire un mot du bon Dieu, ce qui ne servait de rien du tout, excepté le plus souvent à dissiper ceux qui y allaient avec cette intention, parce qu'il fallait faire l'aimable et le gai avec eux, et peu à peu on se dissipait. Quelquefois on s'attachait à les gagner, ce qui paraissait plus sage, mais presque toujours inutile ou au moins très difficile. De plus, en attendant qu'on s'occupe ainsi des autres, on s'oublie soi-même; on ne travaille pas avec ferveur à déraciner ses vices, ses désirs et ses mouvements naturels. Dans son oraison et ses exercices de piété on pense toujours aux autres, et si on n'y pense pas, c'est une preuve qu'on n'a pas pris grand goût à l'association dont on fait partie, puisque, si on en faisait grand cas, on suivrait

l'esprit qui y règne, et si on suivait l'esprit qui y est établi, on aurait toute la journée dans l'idée les choses qu'on s'était proposées, et les jeunes gens qui ne sont pas bien solidement établis ne pourront dans ce cas s'empêcher de s'en occuper pendant les exercices. Voilà au moins l'expérience d'une multitude de séminaristes que j'ai connus. Dans tous les cas, il est vrai qu'on ne tire aucun profit pour soi des réunions où l'on se trouve, et l'on persévéra toujours dans des idées fausses sur la véritable piété, qui pose toujours pour premier principe son propre avancement spirituel. Voilà pourquoi on propose de prendre une méthode tout opposée.

Au lieu de se réunir pour répandre la ferveur dans les autres, on doit se proposer de s'avancer mutuellement dans la perfection. Si on fait attention, on verra l'avantage précieux qui résulte de là. Au lieu de se répandre parmi les autres, on attirera les autres à soi, au moins ceux qui sont capables de s'avancer dans la piété.

La première chose qui résultera de cette méthode, c'est que ceux qui seront dans ce nombre, c'est-à-dire les meilleurs, se perfectionneront bien vite, et dans très peu de temps seront très solides, et par là même plus capables de produire un bien beaucoup plus considérable, non seulement dans le séminaire, mais dans la suite pour toute l'Église.

En second lieu, ils attireront à eux peu à peu ceux qui manifesteront quelques bonnes dispositions. Ce nombre augmentera considérablement; vers la Pentecôte il y a d'ordinaire au delà du tiers de la communauté qui est admis dans ces réunions; encore on en exclut par prudence un grand nombre qui sont certainement très bons et vraiment fervents. Les autres profitent tout de même de ces réunions lorsque par hasard ils se trouvent dans une bande où il y a plusieurs qui parlent ensemble d'objets pieux, et d'ailleurs même les dissipés sont retenus par les grands exemples de ferveur qu'ils voient devant eux en si grand nombre.

Cette manière d'agir a encore un grand avantage sur l'ancienne méthode des associations établies : c'est qu'auparavant il n'y avait qu'un petit nombre de séminaristes qui se répandaient dans la communauté pour porter à la piété, tandis que maintenant le tiers au moins de la communauté fait pour ainsi dire une seule et même association, et à Issy la moitié

de la communauté, et ils portent tout le monde à la ferveur, soit par leurs exemples, soit par leurs paroles, soit par leurs prières.

* *

On pourrait peut-être objecter qu'on abandonne de cette façon les plus dissipés et les plus lâches de la communauté. J'en doute, parce que dans l'ancien état des choses ils étaient peut-être autant et plus abandonnés, parce que, malgré les belles résolutions, je sais de science certaine qu'on n'en faisait jamais rien. J'en attribue la cause à la grande difficulté qu'il y a pour un séminariste vraiment bien disposé et désireux de se sanctifier, de se trouver souvent avec des gens dissipés, etc. Quelle mine fera-t-il parmi eux? S'amuserait-il, se dissiperait-il avec eux, ce ne peut être qu'à contre-cœur et d'une manière affectée. Prendrait-il un air sérieux, et voudrait-il désapprouver ce qu'ils font, il serait fort mal reçu, et même on le quitterait, et souvent on serait fort embarrassé, parce qu'on est obligé quelquefois de désapprouver. Prendra-t-il un ton mitoyen, un air gai mais d'une gaieté modérée (et ce serait la seule manière qu'il pourrait prendre raisonnablement)? dans ce cas il les gênerait et les ennuerait, parce qu'il les embarrasserait, et s'il y revient plusieurs fois, on le prendrait pour un espion, et on lui montrera même son mécontentement. Il en est de même des tièdes qui ne s'occupent que de bagatelles, de science, etc. Si un bon séminariste reconnu pour tel se trouve avec eux, il sera obligé ou de faire comme eux ou de ne rien dire ou de dire le contraire. Dans tous les cas, ils s'en apercevront, et cela ferait le même effet que pour les dissipés. D'ailleurs, le grand gain que de placer par-ci par-là quelque mot de piété qui sera étouffé dès qu'il aura paru? Ne vaut-il pas mieux avoir soin de ceux qui ont de bonnes dispositions, et de les faire avancer, et par le grand nombre qui se perfectionneront, donner à la communauté un ton de régularité et de piété, qui tiendra en respect les dissipés mêmes, que de s'occuper inutilement ou presque inutilement des dissipés et de négliger l'avancement des bons; on ne produira rien ou presque rien parmi eux, et la communauté prendra un train de médiocrité qu'elle conservera toujours, car il est certain qu'un fervent séminariste qui tournerait ses

principaux efforts vers les mauvais séminaristes, supposé qu'il réussisse, tout le bien qu'il ferait, ce serait d'empêcher le mal, et il est obligé de négliger les bons; tandis que si tous les bons réunissent leurs efforts pour leur propre sanctification, et pour la sanctification de ceux qui sont disposés à se sanctifier comme eux et à imiter leurs exemples, ils augmenteront en sainteté et feront avancer tous ceux-ci. Il est donc extrêmement important de prendre ce dernier moyen préférablement au premier.

Dans le temps on m'a fait l'objection que l'esprit sacerdotal consiste à laisser quelques bonnes brebis et de courir après celle qui est égarée. C'est une mauvaise raison, et mal appliquer les saintes maximes de Notre-Seigneur; il ne s'agit pas de brebis ici, il s'agit de former de bons pasteurs; et ne vaut-il pas mieux former vingt ou trente pasteurs médiocres, mais bien disposés, pour en faire vingt ou trente pasteurs excellents, que de courir après un pasteur mauvais pour lui donner peut-être une certaine médiocrité? C'est là le cas. Il s'agit de former de bons prêtres : un prêtre médiocre est un prêtre presque inutile, tandis qu'un bon prêtre est un trésor dans l'Église de Dieu. D'ailleurs les séminaristes viennent au séminaire non pour faire du bien aux autres, mais pour leur propre sanctification, et ils doivent employer pour cela, et on doit leur fournir tous les moyens les plus efficaces. Ils doivent s'occuper spécialement de leur propre sanctification, le reste est accessoire.

D'autres font d'autres difficultés. Les fervents doivent donner les premiers l'exemple de la régularité, et la régularité exige qu'on prenne la première compagnie venue, et qu'on ne choisisse pas ceux avec lesquels on veut aller de préférence à d'autres. Je dirai d'abord que cette règle ne veut nullement dire qu'il ne faille se réunir et se rechercher pour se porter mutuellement à la ferveur. La chose est évidente, puisque M. Tronson, *Traité de l'obéissance*, en donnant les moyens de pratiquer cette obéissance, donne entre les principaux la fréquentation des fervents. Il ne laisse passer aucune occasion de le recommander. Il y revient dans ses examens particuliers. Les vacances, où le danger de l'infraction de cette règle : *Ne pas faire des bandes à part, et ne pas rechercher et préférer les uns aux autres*, est bien autrement grand que pendant l'année,

pendant les vacances un des sujets d'oraison ne traite que de cela; ce sujet se termine par la résolution de fréquenter beaucoup les plus fervents, et se trouver avec eux de préférence aux autres. Le même jour, examen particulier sur le même point. D'ailleurs, si M. Tronson n'en avait pas parlé, la chose paraît si utile et si importante, que je ne conçois pas comment on pourrait seulement mettre la chose en discussion. Jamais les séminaristes qui se sont réunis avec des intentions, une fin si pure et si sainte, et avec une si grande ferveur, n'ont abusé, et jamais ils n'abuseront de leur union, principalement en prenant les choses sur le ton de la piété où elles se trouvent en ce moment. De plus, si on défend aux fervents de se réunir, et si on leur dit qu'il faut aller avec le premier venu, c'est détruire tout le bien qu'ils pourront faire; je dirai bien, ce serait amortir leur propre ferveur et quelquefois la détruire entièrement. Un séminaire mis sur ce train, supposé qu'on réussisse à faire aller tout le monde avec les premiers venus, serait tout au plus un séminaire insignifiant. Chacun travaillerait pour soi, comme ça arrive ordinairement à ceux qui s'occupent de leur sanctification dans l'isolement et sans être stimulés et excités par leurs confrères, c'est-à-dire mollement et en se traînant; et s'il se trouvait quelques-uns qui iraient bien, ils seraient en bien petit nombre, et ils auraient été infiniment mieux, si on les avait mis en relation de piété et de ferveur ensemble. Du reste, le gros de la communauté, c'est-à-dire peut-être les dix-neuf vingtièmes seront lâches ou dissipés, parce qu'ils n'auront rien qui les tienne. Les conversations seront toujours inutiles ou frivoles pour le moins, souvent mondaines, politiques, etc. Voilà l'état du séminaire dans la supposition qu'on réussisse à mettre tout le monde à cette règle. Mais il est bien certain qu'on n'en viendra jamais à bout, et en usant de ce moyen on se priverait d'un secours puissant, de l'unique secours contre les maux qui ne manqueraient pas d'arriver dans cette circonstance, maux qu'on a prétendu éviter par cette uniformité à laquelle on veut forcer les plus fervents du séminaire, je veux dire les amitiés particulières, les réunions de ceux qui se plaisent ensemble, soit à raison de pays, d'uniformité de sentiments, de caractère, etc., etc.

Il est certain qu'on ne réussira pas par ce moyen, parce que

ceux qui ont le goût des amitiés particulières, ceux qui aiment à vivre à leur aise, qui ne veulent avoir qu'un petit cercle d'amis, etc., tout ce monde-là ne se propose pas pour exemple un séminariste fervent; il ne se dira jamais : Monsieur un tel est un saint séminariste, il va simplement son chemin, ne se fait pas une petite bande à lui, je m'en vais en faire autant. Jamais l'idée ne lui en vient. Il aime ses amis, ses aises, etc., il veut s'abandonner à son goût.

En second lieu, on se privera d'un grand secours contre les maux, parce que les bons séminaristes se perdant ainsi dans la foule ne pourront pas chercher et n'auront pas même l'idée de rechercher ces Messieurs pour les retirer de leur mauvais état. De manière que ce moyen ferait précisément l'opposé de ce qu'on prétend obtenir. Il privera les bons d'un secours efficace et éminent pour leur avancement, et plongera les mauvais dans un plus grand mal. Si on approfondit bien cette méthode, on verra que c'est l'effet de la plus haute imprudence, parce que plus on y pense, plus on trouve qu'elle a des conséquences funestes. Il vaut donc infiniment mieux réunir en esprit de charité et d'union les plus fervents pour les sanctifier.

*
* *

Et voici comment on pourrait s'y prendre : en hiver, au retour de leur promenade, ils se réuniront dans la *Quarantaine*. Jamais personne n'y vient; voilà deux ou trois ans qu'on le fait sans jamais avoir été gêné. Si quelqu'un venait, on continuerait sa marche, comme voulant faire le tour du parc. On pourrait fixer pour heure du rendez-vous 25 minutes après la rentrée de la promenade. Là on traitera un sujet déterminé, d'une manière solide et sérieuse; ce sera toujours un sujet important et pratique pour la plus grande perfection. Dans cette réunion, chacun présidera sa semaine. Cette présidence consiste à commencer la conversation et à tâcher de l'entretenir. Tous les autres parleront selon que le bon Dieu le leur inspirera. Il faut avoir soin de ne pas laisser le Président parler tout seul; autrement la conversation tarirait, et cela produirait mauvais effet. On pourrait y ajouter si on veut, quelque exercice, comme la coulpe et la monition. A la fin, on conviendra d'un sujet pour la semaine suivante. Pendant la semaine,

chacun aura soin de penser à ce sujet devant le bon Dieu. Le Président pourrait s'occuper d'avance du sujet que l'on doit proposer pour la semaine suivante, en conférer avec un directeur qui porterait intérêt à ces réunions, lui demander le sujet et les différents points que l'on pourrait traiter dans ce sujet.

Outre cette réunion fixe où l'on ne doit parler que de la perfection et de son avancement, et où l'on doit prendre de bonnes résolutions, outre cette réunion, dis-je, ils doivent tâcher de se rencontrer dans la semaine dans les différents groupes, et même seuls si cela se rencontre, et alors ils doivent mettre de suite la conversation sur un objet pieux et même solide et sérieux. S'il se rencontre d'autres avec eux, on pourrait parler d'une manière plus légère, conter des traits d'histoire pieux, etc. Ils doivent s'exciter continuellement à se sanctifier et à n'avoir l'un pour l'autre d'autre désir que celui-là.

Au commencement, il est important qu'ils soient en petit nombre et qu'ils ne réunissent avec eux que des âmes ferventes; ensuite ils pourront peu à peu augmenter ce petit nombre par tous les plus fervents, en qui ils reconnaîtront un certain désir pour leur avancement, et à qui ils verront que les réunions feraient plaisir. Ils doivent être bien réservés et bien prudents dans ce choix. Jamais on ne doit admettre personne sans en avoir conféré avec tous les confrères qui en sont; et après avoir leur avis, si le grand nombre l'admet, en parler alors à un directeur sage, que l'on saurait favoriser ses réunions, et suivre tout ce qu'il dira là-dessus.

L'Association du Sacré-Cœur doit être à la tête de toutes ces réunions, et ce sont eux qui doivent régler toutes choses; c'est à eux qu'il appartient d'y mettre la plus grande ferveur; ce sont eux qui doivent être les premiers séminaristes de la maison pour leur piété. Ils doivent donc choisir des séminaristes pleins de la plus grande ferveur, puisque ce sont eux qui doivent donner le ton à tout; et comment peuvent-ils être à la tête de ces choses-là, s'ils n'étaient pas, dans la plus grande estime parmi leurs confrères, les plus pieux de la maison? De là, on ne doit pas tant regarder sur le talent de ceux qu'on admet dans cette Association; pourvu qu'ils aient un esprit juste et qu'ils veuillent marcher grandement dans la voie de la perfection, on doit les admettre de préférence à

d'autres qui seront plus forts dans leurs études, plus aimables même dans leurs manières, parce que les bons séminaristes ne font pas attention à cela, et ce ne sera ni leur science ni leur amabilité qui les touchera ou leur donnera quelque influence sur eux. Ceux qui sont savants ou aimables pourront bien faire plus d'impression sur les dissipés à la bonne heure; mais l'Association ferait beaucoup plus de bien si elle peut être à la tête des bons que si elle admet dans son sein des personnes dont la piété est inférieure à celle de quelques autres qui sont en dehors, parce que ces autres seront plus estimés, et on aurait plus de peine à être d'accord avec eux. D'ailleurs, si dans l'Association même il ne règne pas la grande ferveur, je veux dire si on ne se propose pas dans l'Association la plus grande ferveur et le plus grand avancement spirituel, il n'y aurait jamais d'union entre ses membres, union qui est de la plus haute importance pour entreprendre quelque chose. Il n'est pas nécessaire d'appuyer beaucoup là-dessus en cet endroit, on en a parlé ailleurs.

L'Association, outre ses séances, doit se réunir dans les intervalles, soit pour parler de l'avancement de ses membres, soit pour parler des moyens de faire avancer les chers confrères, qu'ils réunissent à la *Quarantaine* et ailleurs. Après avoir réglé ensemble ce qu'il y aurait à faire, l'exécuter avec prudence et ferveur, et en laisser le soin à Dieu, et ne s'occuper eux-mêmes que de leur sanctification, et ne pas s'imaginer qu'ils sont des hommes importants dans la communauté.

En été, où ces réunions du mercredi ne sont pas possibles, tâcher de se réunir avec les plus fervents du séminaire de Paris. Faire cela sur le plan de celles qui ont eu lieu jusqu'à présent.

Ces réunions sont de la plus grande utilité. D'abord elles instruisent beaucoup nos bons Issyens, qui malgré leur piété sont encore grands enfants; et ces Messieurs de Paris savent mieux ce qu'il faut faire pour avancer; ils font ces conversations avec plus de sagesse, et même avec beaucoup plus de solidité et de ferveur.

En second lieu, elles produisent beaucoup plus d'effet sur les Issyens que leurs propres réunions, et non seulement elles empêchent qu'on ne se dissipe un peu ce jour de congé, mais leur donnent de la ferveur pour toute la semaine. On a vu

par expérience que ce jour est comme une retraite pour eux, ils l'attendent avec impatience. Plusieurs m'ont toujours dit qu'ils aiment mieux un jour de grand congé qu'un jour de grande fête, et ils me disaient cela en esprit de piété et par rapport aux sentiments intérieurs.

En troisième lieu, elles les mettent en relation avec les meilleurs séminaristes de Paris, et les unissent ensemble d'une union de piété et de charité fort intime, tendre et toute sainte. En cela, c'est une très grande utilité pour eux-mêmes : de suite, en arrivant à Paris, leurs connaissances sont toutes faites, et ces connaissances sont les meilleures du séminaire, ceux qui seront les plus capables de les porter à la plus grande perfection. Une fois qu'ils ont pris une marche fervente, en union avec les plus fervents, non seulement ils persévèrent, mais ils vont toujours en avant.

Il y a de plus encore un très grand bien pour le séminaire de Paris. Les bons de Paris se forment peu à peu des successeurs, et cela sans s'en douter; de cette manière, le même esprit persévère, se continue et se perfectionne. A peine les Issyens arrivent-ils à Paris, qu'on les incorpore dans les différentes réunions auxquelles ils seront propres, ils aident tout de suite les meilleurs Parisiens dans le bien qu'ils ont entrepris, se joignent à eux et augmentent leur nombre. Les Messieurs de Paris connaissant bien tous les Issyens, savent de suite à quoi les employer et comment les placer. De plus, les Issyens arrivant à Paris auront tout de suite le même esprit, et pourront agir de concert avec eux et seront parfaitement d'accord.

Voilà pourquoi il serait bien bon d'entretenir une parfaite union et de porter les bons Parisiens à rechercher beaucoup pendant les grands congés les meilleurs Issyens, et *vice versa*. Ils feraient bien de se voir même hors les réunions, surtout ceux qui sont de grande espérance à Issy avec les principaux parmi les fervents de Paris.

POUR LES ISSYENS DE BONNE VOLONTÉ

Nous possédons trois copies de ce *règlement des Bandes* : l'une de la main de Mgr Luquet, dont le titre est écrit par M. Pinault, les deux autres faites par les Séminaristes, qui n'ont pas laissé leurs noms. A l'une de ces dernières manquent les avis pour la réception des nouveaux. En outre, M. Grillard a fourni une quatrième copie : M. Libermann y parle plus directement à ses disciples d'Issy et se met lui-même en cause. Ce caractère plus personnel dénote certainement une rédaction plus ancienne : nous donnons ici un texte où ont été rassemblés avec bonheur les éléments des quatre copies qui se ressemblent fort entre elles. Nous reproduisons en tête les premières lignes de la copie de M. Grillard.

Tout à la très grande et unique gloire de Dieu et à notre sanctification selon toute l'étendue de la miséricorde de Dieu sur nos âmes.

Je vous écris ces choses, mes très chers frères, non pas comme règlement de conduite, mais comme résumé des résolutions prises entre nous pour l'unique gloire de Dieu, pour nous rendre agréable à ses yeux et pour accomplir ce qu'il demande de nous selon son bon plaisir et pour son unique amour qui tout seul doit vivre et régner dans nos âmes, dans toute sa pureté et dans toute sa sainteté.

Jésus, Marie, Joseph !

Que tout hommage, toute gloire et tout amour soient rendus à la Très Sainte et Très adorable Trinité, par Notre-Seigneur, dans tous ceux qui lui appartiennent, et qui veulent vivre uniquement pour lui, et s'immoler et se sacrifier à sa très grande gloire et à son unique amour !

Comme il a plu à notre bon Seigneur Jésus de nous remplir du désir de mourir complètement à nous-mêmes et à toute créature, et de ne vivre que pour lui seul et en lui seul, et de

nous consumer et sacrifier continuellement à sa très grande gloire et à son unique amour, pour obtenir l'accomplissement de ce saint désir qu'il a bien voulu graver profondément dans nos âmes, nous avons pris la résolution de nous réunir au nom du bon Père, notre souverain et unique Seigneur Jésus, et au nom de notre bienheureuse Mère, la très sainte Vierge Marie, comptant fermement sur la parole de notre bon Maître, par laquelle il nous promet de se trouver au milieu de nous, et espérant qu'il nous animera tous de son Saint-Esprit, afin de nous remplir de son saint amour et d'obtenir les effets que nous désirons pour ces saintes réunions.

Tout doit être saint et pur en tout ce que nous faisons et entreprenons pour cela, afin que Notre-Seigneur Jésus puisse demeurer parmi nous, et que son Saint-Esprit puisse résider dans nos âmes et agir en elles selon son bon plaisir. C'est pourquoi on a pris plusieurs résolutions, qu'on se propose d'exécuter avec la grâce de Dieu; ceux qui ne voudront pas s'y soumettre, sont toujours très libres de se retirer, et on leur promet d'avance qu'on aura pour eux autant de charité qu'au-paravant, et qu'on leur prêtera tout secours possible pour la sanctification de leurs âmes. Ceci est très important : tout le monde doit être libre d'agir selon sa conscience, et le bon plaisir de Dieu et sa sainte volonté sur un chacun.

Tout parmi nous doit viser à la plus pure et à la plus parfaite sainteté, et les personnes qui se réunissent, et la fin qu'elles se proposent, et les moyens qu'elles emploient pour obtenir cette bienheureuse fin.

* * *

On se propose deux fins dans ces réunions : la première et la principale, c'est notre propre sanctification. Si quelqu'un ne se propose qu'une piété ordinaire et qu'il ne se sente pas dévoré du désir de renoncer à toutes choses sur la terre, de se renoncer à soi-même en tous ses plaisirs et contentements, affections, volontés et en toute l'étendue de son amour-propre, afin de ne plus vivre que de la vie de Notre-Seigneur et de ses saints; celui-là ne doit pas se mêler dans une si sainte réunion; il serait capable d'éloigner de nous la grâce de Dieu, de faire

retirer Notre-Seigneur et son Saint-Esprit du milieu de nous, et d'y établir l'esprit de la chair et du sang, au lieu de l'esprit de pureté et de sainteté, de simplicité et d'amour unique de Dieu seul, que Notre-Seigneur veut absolument fonder dans nos âmes.

On se rappellera sans cesse la perfection à laquelle Dieu veut nous faire parvenir, et toute la grandeur et l'étendue de la sainteté que nous nous proposons, et l'on s'efforcera en tout et par tout ce que nous faisons, d'y parvenir, afin de se rendre agréables à Notre-Seigneur qui demeure parmi nous, et dignes des grâces immenses dont il nous comble au milieu de ces saintes réunions, qui doivent être pour nous une source inépuisable de sainteté et d'amour de Dieu seul, au détriment et à la ruine entière de toute créature.

Il doit exister entre nous une communion de prières continues, et une communauté de biens spirituels complète. Voilà au moins de quoi l'on est convenu, de manière que :

1^o Le même amour qui nous transporte pour Notre-Seigneur Jésus, la très sainte Vierge et les Saints, doit nous animer mutuellement les uns pour les autres, de tendresse sainte, d'affection pure et de douceur angélique. Nous devons nous aimer du même amour avec lequel Jésus nous aime, parce que c'est Jésus lui-même qui est le mobile, la source et le fondement de cet amour. C'est Jésus qui les aime par notre organe; aussi cet amour doit être affectif et effectif; il doit être pur, saint, sans tache et tout en Dieu, de manière que la vue et la pensée d'un de nos confrères doit nous transporter de tendresse envers Dieu, et pour la sanctification de ce frère, en Dieu et pour Dieu. Il faut se rappeler toujours que nous ne devons pas nous considérer comme nous réunissant nous-mêmes, mais que Notre-Seigneur, par son esprit d'amour, veut bien nous joindre et nous unir ensemble dans ce même esprit d'amour, pour la très grande gloire de son Père céleste. Chacun doit veiller sur soi-même par rapport à cette sainte et pure charité, afin de n'y pas mêler la chair et le sang, et de ne pas mêler l'impureté et la corruption d'une affection purement naturelle à cet amour pur, saint, céleste et si agréable à Dieu, notre Père et unique Seigneur. Si quelqu'un sentait ce mélange infect, il ne doit pas manquer d'en parler au directeur qui s'intéresse le plus à ces saintes réunions, et qui sera

capable de le surveiller et de le conseiller là-dessus, afin qu'il apprenne à se vaincre et à se tenir dans toute la pureté de l'amour céleste.

Cette affection et tendresse d'amour pur et tout en Dieu, qu'ils auront les uns pour les autres, leur donnera une sainte liberté et fraternité les uns avec les autres. On agira avec son frère et on lui parlera comme avec un autre soi-même. On se regardera cependant et on se traitera mutuellement avec un saint respect, comme avec Notre-Seigneur lui-même, et comme avec un frère, tout rempli de l'esprit de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Il faudrait surtout éviter cette légèreté de conduite les uns à l'égard des autres, cette familiarité qui vient d'une liaison naturelle et qui l'entretient de plus en plus, parce que notre tendresse de charité, quelque forte et vive et pénétrante qu'elle soit, ne doit jamais cesser d'être grave et sainte et toute en Dieu; elle ne doit pas être pour nous amuser, mais pour notre plus grande sanctification; elle ne doit pas venir de la nature, mais toute de l'esprit de Jésus-Christ qui nous anime.

Cette charité si pure, si sainte, doit produire parmi nous une union aussi pure, aussi sainte, aussi parfaite :

Union des cœurs par la charité, parce que Notre-Seigneur Jésus-Christ a mis en nous son Saint-Esprit, qui est un esprit de charité et d'amour pur; et cet esprit d'amour étant le mobile de toutes nos affections, il doit nous lier tous ensemble et nous porter au même amour;

Union des esprits : nous visons tous au même but qui est Dieu seul, où tous nos esprits doivent se réunir, et ne former qu'une seule et même chose, y étant poussés par le même principe, qui est l'Esprit d'amour et qui doit lier tous nos esprits dans notre bien-aimé Seigneur, où nous aboutissons tous. Nous visons tous aux mêmes moyens pour parvenir au but tant désiré;

Union des volontés et des désirs, qui consiste à nous renoncer en tout, partout et toujours, et de ne vivre que pour Dieu et en Dieu seul. Si quelqu'un ne peut pas pratiquer cette union parfaite et entière, il ne doit pas rester avec nous, parce qu'il gênera l'œuvre de Dieu, qui ne peut se faire qu'en toute paix et suavité, et qui ne peut s'exécuter que par le

même et en le même esprit, qui est l'esprit d'amour et d'union entière en Dieu et pour Dieu.

2^o La joie que nous avons de voir notre avancement spirituel et les grâces abondantes que le bon Dieu met en nous doit être aussi grande à la vue de l'avancement de nos frères et des faveurs insignes dont Dieu les comble. Ce doit être là un effet puissant de l'amour pur, vif et tendre envers Dieu et en Dieu, envers ces chers frères qu'il nous a donnés.

Dans cette ardeur et ce même amour, nous devons prier continuellement pour la sanctification de nos très chers frères. Ce désir continuel, pur et ardent que nous en avons et que nous ne cesserons un instant d'avoir, sera devant Dieu une prière très agréable et qu'il exaucera infailliblement par un effet de son amour incompréhensible pour nous.

Chaque semaine, on a fixé un jour spécial où tous se réuniront devant Dieu dans un esprit de recueillement, de prière et d'amour. Ils offriront tous pour la même intention, c'est-à-dire pour la sanctification de tous, toutes les actions de la journée, surtout l'oraison, la sainte messe et la sainte communion; tous les exercices qui se font devant le Très Saint Sacrement et tous ceux qui se font en l'honneur de la très sainte Vierge. Ce jour sera un temps de récollection particulière; on s'examinera sur les progrès que l'on aura faits dans la perfection, telle qu'on se la propose dans cette sainte réunion, et on prendra de nouvelles résolutions, aussi fermes et aussi efficaces qu'il nous sera donné de Dieu. On mettra ce jour sous la protection spéciale de la très sainte Vierge; de même toute cette réunion de prières et d'amour sera mise sous cette protectrice et mère de tous les enfants de Jésus (Ce jour sera fixé au dimanche).

Par cette même charité et en cette même charité tous se feront la monition des fautes ou du relâchement qu'on aura aperçu dans son frère; on n'attendra pas qu'on nous le demande, mais on le fera avec un grand esprit de douceur et de charité, dès qu'on s'en aperçoit ou au moins le lendemain. (Il faut éviter de faire une monition dans le moment même où l'on vient de commettre la faute.) Par ce même esprit, on doit se manifester en toutes circonstances le désir que l'on a de l'avancement spirituel de tous nos frères, et on ne doit avoir aucun autre désir à leur égard dans le cœur. On peut de

temps en temps se prendre en particulier pour demander qu'on nous fasse la monition et pour causer de piété ensemble.

Tous les jours de promenade pendant l'hiver, 25 minutes après le retour de la promenade, on se réunira à l'allée de la *Quarantaine* ou à un autre endroit commode où l'on s'entretiendra environ trois quarts d'heure d'un sujet de piété qu'on se serait fait déterminer par le directeur qui s'intéresse à ces réunions. Chacun y présidera à son tour; celui qui préside est chargé d'ouvrir la conversation et de la soutenir; les autres y doivent contribuer avec ferveur, de façon que la conversation ne languisse point. Pour cela, ils doivent se faire donner leur sujet dès huit jours avant, et chacun doit s'y préparer devant le bon Dieu. Si l'on s'apercevait que malgré cela la conversation languit, ou qu'il s'y glisse quelques défauts, on doit en parler tout de suite au directeur à qui l'on s'adresse pour tout ce qui regarde ces réunions, afin de viser avec lui aux moyens d'y remédier. Tous doivent être exacts à ces réunions, afin de ne pas faire attendre leurs chers confrères. Il ne faut jamais être en retard, mais se trouver au rendez-vous à l'heure précise. Si quelqu'un manquait d'exactitude deux fois de suite, il demandera pardon à ses frères, à genoux, si le président le juge à propos. Celui qui préside doit être exact plus que tous les autres, et si l'on avait une raison suffisante de retard, on doit la dire. Il faut cependant qu'on prenne garde au trouble et à l'empressement, si l'on craint d'être en retard; tout doit se faire en esprit de paix et de suavité.

Toutes ces conversations doivent avoir pour sujet ou au moins pour but le renoncement le plus parfait et le plus universel, une vie tout à fait intérieure et en Dieu, une paix et une union à Dieu la plus sainte, la plus forte et la plus pleine d'amour. En général, dans ces conversations, doivent paraître en évidence la paix, la douceur, le désir de sanctification, la charité et tendresse mutuelle, qui remplissent les cœurs de ceux qui se réunissent ainsi autour et au nom de Notre-Seigneur, qui se trouve bien sûrement au milieu, et qui répand dans leurs âmes cette suavité, cette paix et cette douceur de sainteté, d'amour, qui les embaument et en font un objet d'amour pour son Père et de joie pour sa très sainte Mère.

La deuxième fin qu'on se propose, c'est la perfection et l'avancement spirituel de tous nos confrères et de la communauté. Ici, il faut faire attention à ne pas se laisser aller à un faux zèle, qui, loin de venir de Dieu, ne vient que d'un principe mauvais. Il faut se rappeler sans cesse que toute vertu doit contribuer directement à notre sanctification, et par conséquent le zèle, qui est une des plus belles vertus, loin de nous déranger et de nous empêcher d'agir, doit au contraire nous perfectionner et nous remplir de Dieu. Ainsi, dès que notre zèle nous dissipe, nous éloigne de la paix et nous empêche de travailler avec ferveur à notre propre sanctification, nous pouvons croire hardiment qu'il n'est pas véritable. Il faut que notre grand et unique soin soit de faire vivre et régner Dieu en nous. Il faut dans notre zèle nous laisser conduire par sa main, sans jamais la quitter. Il faut considérer cette seconde fin par rapport à la première, comme Notre-Seigneur nous fait regarder la charité envers le prochain par rapport à la charité envers Dieu. La dernière est le grand précepte, la source d'où découle tout le reste; la première n'est que secondaire et coule nécessairement de la charité envers Dieu, ou plutôt elle y est renfermée, et c'est pour nous une preuve de son existence dans nos âmes. Étant tout vides des créatures et de nous-mêmes, et tout pleins d'un amour de Dieu si pur et si saint, ce même amour de Dieu ne manquera pas de se produire au dehors et de se communiquer à tous nos confrères, plus ou moins, selon le plus ou moins de dispositions, et selon le plus ou moins d'empêchements que nous y mettons par nos propres misères. Nous aurons par le fait un zèle ardent et éclairé pour le bien spirituel de nos frères; ce zèle coulera de source et sans qu'il nous semble y toucher.

Ce principe une fois posé, il faut nous laisser aller doucement au mouvement intérieur qui nous pousse aux œuvres de zèle, et nous occuper sans crainte de la perfection et de l'avancement spirituel de nos confrères, mais toujours en suivant ce principe. Il faut seulement veiller sur soi-même :

1^o Afin de ne pas se répandre au dehors sous prétexte de zèle; car, dès que nous perdons notre union à Dieu, nous sommes nuls et incapables de quoi que ce soit; au moins nous

perdons beaucoup des grâces que nous aurions eues sans cette disposition;

2^o De ne pas se négliger soi-même afin de penser aux autres *Quid prodest homini si mundum, etc.*;

3^o De ne pas perdre la paix intérieure un instant de la journée seulement; car, si nous la perdons, nous ne saurons plus où nous en sommes, et nous coupons le canal intérieur des grâces de Dieu avec nos âmes;

4^o De ne pas mettre de la recherche dans les moyens que nous voulons employer pour le bien de nos frères; mettre toute notre confiance en Dieu, s'abandonner entièrement à Lui et se servir en paix et en toute suavité des moyens qu'il nous mettra entre les mains et qu'il nous inspirera, sans combinaisons et recherches dans notre propre fonds. Dieu seul, toujours Dieu seul, en tout et partout Dieu seul;

5^o De ne pas se rechercher soi-même, en se faisant illusion par la pensée d'être agréable et de plaire à ceux que l'on veut rendre fervents; il ne faut chercher à se rendre agréable qu'à Dieu seul. Il faut seulement tâcher de toutes ses forces de se remplir de tendresse pour eux, de compatir sincèrement et vivement (mais selon Dieu seulement) à leurs maux corporels et spirituels, à leurs faiblesses, à leurs caprices;

6^o De ne pas se réjouir de cette joie sensible et naturelle qui provient d'amour-propre, lorsqu'on réussit; comme aussi de ne pas s'attrister ou se décourager, si l'on a mal réussi, ou que l'on ait fait quelque bévue, ou que l'on ait été mal reçu. Ceci est ordinairement une preuve de mélange d'amour-propre dans notre amour et zèle pour le prochain. En général, nous devons toujours conserver notre union avec Dieu, union paisible, douce et suave, ne faisant rien qu'en vue de Dieu et en esprit de paix et de douceur.

Pour pratiquer plus sûrement ce zèle dans sa perfection, et pour éviter les défauts du mauvais zèle, nous nous bornerons à attirer à nous ceux de nos confrères de la communauté qui sont le mieux disposés et les plus capables de parvenir à une plus grande perfection. On tâchera d'entretenir et d'augmenter leur ferveur, autant qu'il nous sera donné d'en haut, et par là nous nous entretiendrons nous-mêmes dans le désir de ne vivre que pour Dieu seul. Pour cet effet, ceux qui sont ainsi réunis dans le secret et pur amour de Notre-Seigneur, se

diviseront en deux ou trois bandes, selon le besoin, et attireront à eux les mieux disposés dans la communauté, à qui on donnera rendez-vous pour la récréation du soir, et on causera avec eux d'objets pieux et d'une manière fervente. Le sujet sera déterminé, et chacun de ceux qui assistent à ces bandes sera chargé de traiter un point du sujet proposé : on fera cela par manière de conversation, et tous les autres ajouteront les réflexions qui leur viendront sur le point dont on parlera, afin que la conversation soit toujours fervente et animée. C'est pourquoi il faut se faire déterminer le sujet et les différents points sur lesquels chacun doit parler, et l'on doit s'y préparer au moins deux ou trois jours d'avance. On fera en sorte que les mêmes ne soient pas toujours ensemble; les membres de la réunion secrète et intime doivent toujours être distribués dans les différentes bandes, être à leur tête sans que ça paraisse. Ce sont eux qui doivent indiquer la bande respective, et le rendez-vous de chacun des bons confrères de la communauté qui doivent s'y trouver.

Quant aux promenades, on déterminera deux ou trois, selon le besoin, qui doivent se tenir dans la cour, dès le second coup de la promenade, afin que les gens de bonne volonté puissent se réunir à eux, pour former deux ou trois bandes, et s'en aller ensemble pour parler de bonnes choses. Étant arrivés au lieu de la promenade où on s'arrête, ils se réuniront, autant qu'ils le pourront facilement, sans qu'on aperçoive trop, et tous ceux qui sont de bonne volonté avec eux; et dans toutes ces circonstances, on parlera de choses pieuses, sans avoir rien de fixé, mais selon que le bon Dieu l'inspirera. En général, soit pour la promenade, soit pour les récréations, ils tâcheront de se lier plus intimement avec ceux qui sont plus fervents, et lorsqu'ils verront quelqu'un assez avancé pour l'admettre dans leurs réunions secrètes et intimes, ils le proposeront au directeur qui s'intéresse à ces réunions et feront ce qu'il leur dira. C'est ce même directeur qu'ils devront consulter dans toutes les difficultés qui se rencontreront. Il faut lui demander et régler avec lui les membres qui doivent être admis dans les bandes.

Ils feront et feront faire des neuvaines à tous les fervents séminaristes pour se préparer à toutes les grandes fêtes de l'année; pendant la neuvaine, le mystère ou le saint dont

on fera la fête sera le sujet au moins d'une conversation.

Chacun aura un jour par semaine qu'il offrira à Dieu tout entier pour la communauté. On se présentera ce jour devant Dieu comme une victime immolée à la très grande gloire de Dieu et pour l'avancement spirituel de toute la communauté. On prendra un jour de communion, s'il est possible, et l'on s'unira dans la sainte communion à Notre-Seigneur, dans son esprit de victime, tout pur, tout saint, afin de participer à son zèle pour le salut des âmes. On pourrait même faire quelque mortification à cette intention avec la permission de son directeur. Ce jour, on aura soin de visiter les malades en même esprit de charité qui nous rend victimes pour la très grande gloire de Dieu : tout cela se fera en l'union et dans l'intérêt de ses frères.

*
*
*

Tous s'occupent d'une manière spéciale des nouveaux, afin d'en faire de bons et fervents séminaristes, chacun selon ses dispositions et la grâce qui lui sera donnée d'en haut.

Règles qu'il serait bon de suivre pour cela.

I. — Venir deux ou trois jours avant la rentrée pour les recevoir et les habituer dans la maison dès le premier moment de leur arrivée : leur aider à monter leurs effets, arranger leur chambre et leur procurer ce qui leur est nécessaire.

II. — Ne pas se contenter de les habituer dans la maison, et les faire se plaire, mais avoir uniquement en vue leur avancement spirituel; tout le reste doit tendre à ce seul point. Il faut tâcher de leur donner une bonne idée du séminaire, et du bonheur qu'on y éprouve en observant la règle et en travaillant à sa sanctification; il faut faire cela avec prudence.

III. — Il faut veiller beaucoup qu'ils ne tombent point entre les mains des dissipés, surtout ceux qui semblent avoir quelques dispositions. Il ne faut pas non plus les laisser dans les mains des séminaristes lâches et froids, ni même avec ceux qui sont bons, qui aiment à s'occuper à les habituer dans la maison, mais qui ne cherchent point à en faire de bons séminaristes. Ces personnes, quoique assez régulières elles-mêmes,

ne leur inspireront pas l'esprit ecclésiastique, les laisseront toujours dans la médiocrité, et les habitueront à une vie purement naturelle.

IV. — Porter les fervents anciens à recevoir les nouveaux, leur apprendre qu'il ne suffit pas de les habituer et de leur procurer ce qui pourrait les faire se plaire dans la maison; mais il faut leur en apprendre l'esprit, chacun selon sa portée; s'entretenir quelquefois avec ces anciens sur les dispositions des nouveaux, afin d'apprendre leurs besoins, leurs peines, leurs bons désirs et ce que l'on pourrait attendre d'eux, et s'ils se laissent aller dans les compagnies dissipées.

V. — Avoir pour les nouveaux une charité toute pure, toute sainte, très douce et très vive. Il faut toujours agir avec eux dans cet esprit de charité intérieure qui vient de Dieu et qui va à Dieu. On pourrait en les abordant s'adresser à la Sainte Vierge, à l'ange gardien du séminaire ou aux leurs, pour leur obtenir de Dieu des grâces surabondantes pour leur sanctification; on ferait bien de se proposer des neuvaines à cette intention pendant le premier mois.

VI. — Il serait bon d'avoir un soin particulier et beaucoup plus grand que pour les autres, de ceux qui parmi eux sont déjà très pieux, et qui ont besoin de secours pour avancer davantage, comme aussi de ceux qui viennent du monde et en qui on remarque une grande disposition à bien faire. Il faudrait tâcher de leur procurer la connaissance des meilleurs de la maison, les prendre de temps à autre dans les conversations de piété, sans leur dire qu'il y a quelque chose de fixe, et plus tard, si l'on voit qu'ils y prennent goût, leur proposer (après avoir demandé conseil) de se réunir quelquefois pour parler de bonnes choses; prévenir quelques bons anciens de leurs dispositions, afin de les porter de se donner tout à Dieu.

VII. — Il faut supporter avec patience, tranquillité et amour leurs dégoûts, leurs caprices, leurs ennuis, leur mauvais caractère, leur humeur, leur hauteur, leur grossièreté même et tous les autres défauts qu'ils pourraient avoir. Il faut entrer dans leurs dégoûts, faire semblant de ne pas nous en apercevoir, les approuver même quelquefois, tout cela selon les différentes circonstances. Il faut aimer de la même tendresse et donner le même soin à ceux qui ont un extérieur méprisable selon le monde qu'à ceux qui ont des qualités naturelle-

ment aimables et qui sont favorisés selon le monde; si quelqu'un paraît paysan, grossier, sans éducation, sans beaucoup d'esprit, cela ne doit faire aucune impression sur nous; comme aussi il faut avoir autant de soin de ceux qui paraissent bien partagés des dons de la nature. Nous ne devons chercher dans cet amour envers le prochain que Dieu seul et l'établissement de son règne dans nos âmes, n'importe dans lesquelles. Tous doivent nous être égaux en cela; seulement, il faut donner plus de soin à ceux qui paraissent avoir de plus grandes dispositions, parce que Notre-Seigneur y sera plus glorifié.

VIII. — Il faut avoir un zèle sage, c'est-à-dire, il ne faut pas agir au détriment de nous-mêmes, il ne faut pas oublier un instant que l'on veut vivre pour Dieu seul et que c'est là toute notre vie, et que tous nos désirs et nos actions intérieures et extérieures n'aboutissent qu'à ce point. Il faut veiller beaucoup sur notre amour-propre, le désir de paraître, d'être regardé par les nouveaux comme quelque chose de bon et d'utile dans la maison, comme un jeune homme qui a de l'esprit, de la piété; la complaisance en nous-mêmes si quelque chose nous réussit, comme aussi il faut nous mettre en garde contre tous les autres contentements naturels qui veulent s'y mêler, quoique dans le fond nous ayons des intentions pures et saintes. Veiller sur les affections naturelles, si le nouveau a des qualités aimables; se garder de rechercher ceux qui ont l'air intéressant, de s'attacher à ceux qui nous plaisent par leur extérieur; ne pas se laisser aller à des idées imaginaires sur ce point.

IX. — Il faut que notre zèle soit selon Dieu et tout en Dieu : par conséquent, ne pas y mettre du nôtre, être exempt de toute gêne, de toute précipitation, de toute préoccupation intérieure, tellement que notre cœur doit être dans la paix, le calme et la douceur devant Dieu, et bien uni à Notre-Seigneur, au moment de notre plus forte occupation auprès des nouveaux. Cette paix et cette douceur intérieure ne doivent pas nous quitter. Notre charité auprès d'eux, si elle est selon Dieu et en Dieu, ne doit jamais nous donner de distractions et de préoccupations d'esprit; elle doit produire les effets contraires.

X. — Lorsqu'un nouveau paraît prendre mal une chose que nous lui dirons ou ferons, ou si nos soins réussissent mal,

si un d'entre eux ne nous regarde qu'avec mépris, si même tout cela venait par une imprudence que nous aurions faite, ou par plusieurs même, cela ne doit aucunement troubler la paix de l'âme, et si le trouble s'ingère chez nous, il ne faut pas nous inquiéter, mais élever notre cœur à Dieu et oublier tout : nos imprudences ne doivent jamais nous empêcher d'agir auprès d'eux comme auparavant. Il faut que nous prenions garde de perdre la liberté et la simplicité dans notre manière d'agir avec eux, lorsque nous nous sommes aperçus de quelque faute. Il faut que notre âme vive avec une grande simplicité devant Dieu : elle doit s'abandonner pleinement entre ses bras en tout ce que nous disons, en tout ce que nous faisons, lui laissant le soin d'agir dans les âmes des nouveaux auprès desquels nous nous occupons, et ne pas nous inquiéter du reste, même de nos imprudences et de nos fautes; il saura bien rectifier tout, si nous agissons dans une grande pureté devant lui.

XI. — Notre zèle doit être, à l'extérieur, actif, doux, paisible, modéré, simple, modeste, charitable et poli.

1^o *Actif*. — On ne doit pas être lent et froid dans les services que l'on rend aux nouveaux, sous prétexte d'agir avec paix intérieure. Cette paix n'empêche pas que nous n'ayons cette activité.

2^o *Doux*. — Dans nos paroles, comme dans nos actions, montrer beaucoup de douceur et de suavité de cœur, ne nous laissant jamais aller à des mouvements passionnés ou pénibles, mais en toute suavité intérieure et extérieure.

3^o *Paisible*. — Il faut que la paix, aussi bien que la douceur qui réside en nous, paraisse au dehors dans toutes nos actions et paroles; de là aucune agitation et précipitation extérieure; toujours nous posséder parfaitement en dedans et au dehors. Cette paix doit tempérer la trop grande activité, tout aussi bien que l'activité doit nous empêcher de tomber dans la lenteur et la froideur.

4^o *Modéré*. — Il faut prendre garde de parler et d'agir brusquement avec les nouveaux, de leur faire violence et d'aller avec trop de vivacité dans les services que nous leur rendons, lorsqu'ils se défendent de les recevoir. Il faut les obliger en quelque sorte de les recevoir, si nous voyons que c'est par timidité et modestie qu'ils refusent; si c'est par

un autre motif qu'ils refusent, par exemple, par mauvaise humeur, il faut alors agir avec plus de prudence encore.

5° *Simple*. — Il faut avoir dans nos conversations avec eux une grande simplicité surtout, et la plus grande ouverture de cœur; il faut cependant prendre garde à ne pas nous laisser aller à la fougue de notre imagination, disant tout ce qui nous passera par la tête, sans prudence et sans discernement. Tant que nous procéderons dans la paix, nous ne craindrons rien par rapport à cela. Il faut encore éviter de prendre avec eux un ton trop mondain et de leur parler d'une manière recherchée; il faut qu'ils reconnaissent dans notre conversation un homme de Dieu et non un homme du monde.

6° *Modeste*. — Cette modestie doit exister non seulement dans nos actions et nos paroles, mais aussi dans le ton que nous prendrons avec eux; il ne faut pas avoir l'air d'un homme qui est au-dessus d'eux, mais plutôt au-dessous, les aborder avec respect, douceur et humilité, et traiter toujours de la sorte avec eux.

7° *Charitable*. — Il faut leur montrer dans toute notre manière d'agir que nous les aimons de tout notre cœur, et que nous désirons sincèrement leur faire du bien et plaisir en tout. Il ne faut pas de recherche là dedans, ne pas même le leur montrer trop par l'expression de nos paroles, mais plutôt par l'ensemble de toute notre conduite. Il ne faut jamais rien affecter par rapport à cela. Si nous sommes pleins d'une charité sainte pour eux, cela ira tout seul, sinon, nous n'y parviendrons jamais.

8° *Poli*. — C'est-à-dire politesse chrétienne et non mondaine; elle ne consiste pas dans les manières affectées et les démonstrations extérieures et fausses, au moins quant à une partie; mais c'est une démonstration simple, douce et paisible du désir que l'on a de rendre quelque service et de faire plaisir. Cette politesse doit se manifester dans toutes nos paroles et nos actions, et dans nos manières avec les nouveaux. En tout cela, il faut éviter toute affectation et toute recherche. Si nous agissons avec les dispositions intérieures déjà marquées plus haut, nous aurons avec toute la facilité possible, sans affectation, toutes ces dispositions extérieures si nécessaires.

XII. — Une grande règle qu'il ne faut pas oublier, c'est d'observer les sentiments intérieurs des nouveaux, soit par

rapport à nous, soit par rapport aux choses que nous leur faisons ou désirons faire, afin de prendre le ton et les manières diversement, selon les diverses dispositions d'un chacun, et de dire à chacun ce qui lui est propre; prendre garde de s'inquiéter, de peur de faire les choses de travers, ou de se préoccuper l'esprit et de faire des efforts, afin de faire toute chose comme il faut. Il faut absolument s'abandonner entre les mains de Dieu, espérant qu'il nous conduira, et ne mettant aucunement notre confiance en nous et en notre esprit, mais en lui seul. Il faut aller en grande et très grande liberté devant lui, et il fera tout selon son bon plaisir.

* * *

Le nombre de ceux qui doivent être admis dans cette sainte réunion sera petit. On n'y admettra que ceux qui sont disposés à quitter tout et à ne vivre que pour Dieu et en Dieu seul, et qui prennent des moyens efficaces pour parvenir à cette vie parfaite et tout angélique.

On gardera le grand secret sur tout ce qui est renfermé dans ce cahier et sur les opérations des membres réunis au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

LES ENTRETIENS DE PIÉTÉ

Nous possédons cinq recueils des sujets d'entretien distribués en billets par M. Libermann aux Associés des Bandes. Deux d'entre eux sont particulièrement précieux pour avoir été transcrits par MM. de la Brunière et Luquet et pour avoir passé à l'usage des PP. F. Le Vasseur et Tisserant à Issy. Ce sont aussi les plus anciens. Le cahier de M. de la Brunière contient 7 sujets, celui de M. Luquet 13, en tout 16 sujets différents : c'est à une unité près le nombre admis par M. Grillard, tandis que le nombre de 13 est celui du cahier de M. Maigna (Cf. lettre de M. Grillard); nous verrons plus loin que 17 sujets seulement étaient connus à Saint-Sulpice à la première époque des bandes. M. de la Brunière a en outre reproduit l'Appel aux Issyens transmis par M. Grillard.

Deux des autres recueils sont anonymes; ils se rapprochent de celui de M. Luquet quoiqu'ils contiennent des sujets nouveaux, sur saint Joseph, sur la Pentecôte, sur le Mois de Marie, sur Noël, sur saint Jean, qui ne se trouvent ni dans la compilation de M. Luquet, ni dans celle de M. de la Brunière. Ajoutés aux 16 déjà recensés, ces cinq sujets donneraient 21 sujets en tout.

Enfin une dernière collection a été faite de copies dûes à cinq séminaristes différents, dont deux ont inscrit leurs noms, MM. Eugène Dupont et de Brandt; elle donne 14 sujets qui tous se retrouvent dans les précédents recueils, sauf peut-être un seul, qui pourtant n'est qu'une partie d'un autre sujet.

Or le *Supplément aux Écrits spirituels du Vénérable Libermann* a publié 21 entretiens, dont le premier n'appartient pas à nos cahiers mais a été transmis par le Vénérable à M. Clair en 1839; ce sujet hors série a pris la place du premier sujet de M. Luquet, avec lequel il eût fait double emploi : *Pourquoi ces réunions?* et qui se lit aussi en tête des deux anonymes.

Les mêmes sujets dans les divers cahiers ne sont pas toujours rédigés en termes identiques : on en a combiné les différents textes pour en faire un texte composite qui reproduit exactement les idées communes à tous; on ne s'en est pas tenu à la rédaction la plus fruste qui semble être la rédaction originale; mais cette façon d'agir a son excuse dans l'utilité déjà admise au temps du Vénérable de donner aux entretiens une forme plus étudiée.

L'un des manuscrits contient une pièce que nous reproduisons ici : on verra par la lettre du 5 mars 1837 à M. Mangot que le Vénérable la considérait comme partie intégrante de la série de ses entretiens.

Résumé des entretiens des mercredis.

On s'est proposé dans l'ensemble des entretiens et dans chacun d'entre eux en particulier la sanctification de tous ceux qui en faisaient partie : ce doit être le but de toutes les actions, les pensées, les résolutions de tous les chrétiens; montrer la raison pour quoi au Séminaire le grand nombre de ceux qui veulent servir Dieu de tout leur cœur ne font pas grand progrès dans la piété et ne parviennent pas à cette piété solide qui fait la sainteté. On devient un prêtre pieux qui est moitié à Dieu, moitié aux créatures, et l'on ne fait jamais grand'chose dans le saint Ministère; on sort du Séminaire avec quelques sentiments, de bons désirs, peu d'acquis et beaucoup de vanité, et l'on est plein de confiance en soi-même. Et si on sent sa faiblesse, c'est un sentiment naturel, sous lequel on est abattu et incapable d'entreprendre quelque chose de solide pour la gloire de Dieu; on finit par s'enhardir, mais en prenant plus de confiance en soi-même, de sorte que de sa première ferveur on se relâche, on se dissipe, on se modèle sur le commun des prêtres et puis on devient un homme purement naturel, quelquefois mondain, ne faisant les choses que par manière d'acquit. Et cela vient de ce qu'on n'a pas fait de progrès dans le Séminaire; la généralité des séminaristes n'avancent pas parce qu'ils ne cherchent pas Dieu comme il faut. Les uns ont le cœur partagé; ils désirent servir Dieu, mais ils veulent conserver leurs affections terrestres, leurs goûts, leurs caprices; d'autres cherchent la sensibilité dans la piété; ils servent Dieu pour jouir ou au moins ils pensent ne le bien servir que lorsqu'ils jouissent. Ils donnent beaucoup à l'imagination, à la sensibilité du cœur : tous ceux-ci bâtissent sur du sable. D'autres cherchent Dieu sincèrement, veulent le servir sérieusement; il y en a parmi ceux-ci qui n'avancent point parce qu'ils veulent se fixer un chemin à eux-mêmes; par exemple, ils auront lu la vie d'un saint dont ils ont mal saisi l'esprit et ils veulent

se proposer pour modèle un saint imaginaire. Il y en a qui n'avancent pas à cause de la ténacité, de la raideur de leur esprit avec laquelle ils marchent dans le chemin de la piété; ils s'attachent quelquefois à une vertu dont ils auront entendu parler merveilleusement, quelquefois à une idée qui les a frappés ou à quelque dévotion qu'ils ont goûtée, ils s'y attachent avec acharnement jusqu'à se fatiguer la tête et c'est un pur jeu d'imagination qui leur est plus nuisible qu'utile, qui ne sert qu'à les éloigner de leur objet. D'autres partagent trop leur attention, et ils n'ont pas de route suivie; aujourd'hui on leur parle d'humilité, et ils sont tout feu pour l'humilité; demain de l'obéissance et ils ne voient plus que cela; après demain de la douceur, et ils ne voient plus que douceur; par défaut de voie fixe, par cette attention partagée et cette incertitude sur toutes choses, ils se rendent presque incapables d'entendre la voix de Dieu, encore plus de la suivre selon toute son étendue; du moins cela leur est difficile : ils ont bien de la peine à démêler la voix de Dieu en eux et à devenir des hommes intérieurs. Cependant, comme ces derniers sont bien disposés, Dieu se plaît quelquefois à les instruire par lui-même et à les attirer à lui; mais c'est rare.

Voilà pourquoi dans toutes les réunions on a visé à ces trois points fondamentaux de la vie intérieure sur lesquels on n'a jamais manqué de revenir afin de fixer toute notre attention à ces points d'où dépend tout l'édifice de notre perfection, et en l'accomplissant on accomplit tout le reste; ces points consistent : 1^o dans le renoncement le plus parfait qui vise à nous détacher de nous-même aussi bien que de toute créature, afin de ne vivre que pour Dieu seul et à ne rechercher en quoi que ce soit notre repos, notre contentement, jouissance et amusement, aucune complaisance en nous-même; cette résolution posée d'une manière ferme devient inébranlable; 2^o dans une grande paix, douceur et suavité devant Dieu, désirant paisiblement de nous tenir dans une grande pureté et dégagement devant lui, et nous tenir ainsi paisiblement unis à lui pendant toute la journée, sans effort mais paisiblement, et veiller ainsi sur nous-mêmes dans une grande paix et toujours sans effort, afin de ne laisser entrer jamais aucune souillure de quelque affection ou de quelque désir que ce soit dans les créatures et nous-mêmes.

Ces deux points ont toujours été le fond de tous les entretiens; ils ont dû être la continuelle résolution de tous; une fois affermi là-dedans, on avance grandement.

Il y a 17 entretiens en tout, dont le premier sur **l'utilité et la manière de s'y prendre pour en profiter**. D'après ce qui vient d'être dit, on en voit l'utilité; il y en a encore bien d'autres, surtout celle de nous dégoûter des conversations futiles et des amusements puérils auxquels on se livre quelquefois pendant la récréation. Parler du goût que les esprits légers prennent quelquefois aux conversations légères, badines, qui les amusent; montrer la dissipation qui s'ensuit et quelquefois même le dégoût et le relâchement, l'incapacité de s'appliquer après cela aux choses sérieuses, surtout aux exercices de piété. Tirer de là la conclusion qu'il faut rechercher les bons et éviter les dissipés et les esprits légers; en montrer l'utilité. La communauté de prières établie entre eux, l'impression de leurs exemples et du désir qu'ils ont de notre sanctification : montrer que c'est là seulement qu'on trouve la véritable charité; montrer qu'il faut de plus se lier intimement avec les plus fervents. Cette union doit être toute spirituelle et par là plus forte et sans familiarité mais en très grande liberté; se préparer à être tous bien unis ensemble afin d'achever notre sanctification, celle du Séminaire.

Les 16 autres entretiens ont été partagés en deux parties : 8 sur la pratique de la doctrine de Notre-Seigneur, et 8 sur les mystères dont on célébrait les fêtes.

Montrer que les mystères que nous honorons et les dévotions que nous avons doivent viser toujours au même point et nous détacher de plus en plus des créatures et à nous unir à Dieu. Toutes choses nous sont données pour notre sanctification; nous n'en profitons pas comme il faut et selon les vues de Dieu si nous nous contentons du simple sentiment de notre dévotion et de l'expression sensible de notre amour et des autres hommages rendus à Dieu, à la Sainte Vierge et aux Saints. Ces choses-là sont bonnes, mais elles doivent viser à nous unir à Dieu de plus en plus et à nous sanctifier en nous dégoûtant des affections terrestres.

Pour les 8 qui traitaient de la pratique de l'Évangile, on avait commencé par établir dans le premier en quoi consiste

la perfection chrétienne : 1^o dans le renoncement parfait à tout amour et affection terrestres, à tout désir de se montrer, de jouir, et à toute espèce d'amour-propre et de retour sur nous-mêmes; 2^o dans une union parfaite de notre âme avec Dieu formée par la charité unique avec Dieu seul et par le désir unique de ne vivre qu'en lui et de sa vie.

Cela posé, on a fait deux entretiens, l'un sur le **renoncement** en général et l'autre sur l'**union à Dieu**, afin d'expliquer ce qu'est l'un et l'autre, d'en montrer la bonté, la douceur et la grandeur, et porter tout le monde à embrasser ces deux points essentiels de la perfection chrétienne.

Le 3^e était de l'**esprit du monde et de son opposition avec l'esprit de Notre-Seigneur**, qui n'est rien autre que l'opposé du renoncement et de l'union à Dieu; on est entré dans quelques détails sur ce mauvais esprit qui règne dans le monde, pour en montrer la méchanceté et le ridicule et en même temps pour montrer que le renoncement et l'union continuelle de notre âme à Dieu est nécessaire pour nous affermir de plus en plus dans le désir de les mettre en pratique.

Après cela on a parlé en détail **du renoncement, c'est-à-dire, des vertus qu'il renferme**; on a montré combien ces vertus mènent à Dieu et nous sanctifient (4^e).

Dans le suivant on a parlé **des vertus renfermées dans l'union de notre âme à Dieu**; on a montré les plus grandes vertus de Notre-Seigneur; on a conclu que toutes les vertus dans leur plus grande perfection sont renfermées dans ces deux points, et par conséquent en, appliquant sérieusement et uniquement notre âme à ces deux points, nous acquerrons l'ensemble de toutes ces vertus (5^e).

On a fini par donner encore un entretien sur **la facilité de mettre en pratique ces deux choses au Séminaire** et d'y atteindre ainsi le sommet de toute perfection (6^e). On a ajouté quelques écueils que l'on pourrait rencontrer et quelques moyens d'y parvenir plus vite. Des circonstances ont fait parler encore deux fois sur ces vertus :

1^o **Des vacances**, où l'on veut s'exhorter à persévérer dans les mêmes desseins de sainteté; et ce désir de renoncement et d'union paisible de notre âme à Dieu même pendant ce temps dangereux pour les âmes peu solides et qui n'ont pas encore combattu assez longtemps pour avoir acquis cette

fermeté inébranlable (7^e); une autre fois sur l'**Ordination**, sur notre consécration à Dieu, en quoi elle consiste, à quoi elle oblige; tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons appartient à Dieu par cette consécration à Dieu, et pour cela nous devons être nuls à toute créature, à nous-mêmes, et toute créature doit être nulle pour nous afin que toute notre vie et toute notre existence ne soit plus qu'à Dieu et pour Dieu (8^e).

Quant aux autres entretiens qui traitaient des dévotions et des mystères : le 1^{er} de l'**intérieur de Notre-Seigneur**, à l'occasion de cette fête, même tout droit à l'objet qu'on se propose en toute la vie intérieure d'union amoureuse de notre âme à Dieu. Résolution d'être mort intérieurement à toutes choses, à nous-mêmes, afin que Notre-Seigneur vive seul en notre intérieur et qu'il y mette ses dispositions et ses sentiments; union à l'intérieur de Notre-Seigneur en tout partout et toujours.

Le 2^e du mois de **Marie** : on propose la grandeur de Marie et la beauté de ses dispositions intérieures pour accroître notre dévotion, et les moyens d'employer ce mois pour notre sanctification.

Le 3^e, l'**Ascension**; l'accomplissement de tous les mystères de Notre-Seigneur; importance pour nous d'avoir Notre-Seigneur à la droite de son père pour accomplir en nous la consommation de toute perfection; le détail de cela tend à une union parfaite et courageuse quoique non sensible.

Le 4^e, la **Pentecôte**; le Saint-Esprit demeurant dans notre âme, pureté singulière de la demeure de l'Esprit-Saint, retraite intérieure douce et paisible pour écouter et suivre ses attraites et nous abandonner à son amour et à sa conduite.

Le 5^e, la **Fête-Dieu**; désir ardent de Notre-Seigneur de nous unir à lui d'une manière intime et parfaite; moyen de se préparer à la sainte Communion : grande pureté, paix profonde et douce, recueillement continu et désir fort et tranquille de vivre uni à Notre-Seigneur.

Le 6^e, **Saint-Pierre et Saint-Paul**; esprit apostolique de ces saints; surtout le zèle; comment toutes ces grandes vertus procèdent de l'union amoureuse avec Dieu; elles ne

peuvent pas exister autrement que par le renoncement et la paix.

Le 7^e, le **Sacré-Cœur**; les grands trésors d'amour parfait renfermés dans ce Cœur, qu'il veut établir en nous; moyen d'y participer par l'union paisible de notre âme avec lui.

Le 8^e, **Sacerdoce**; le prêtre; comment Notre-Seigneur lui-même le remplit de son esprit; il représente les hommes pécheurs auprès de Dieu et la sainteté de Dieu auprès des hommes; ces qualités exigent de lui de grandes choses; montrer que pour participer à la grandeur de cet esprit il faut s'y préparer, en pratiquant ce qui a été dit à l'ordination.

Le *Supplément* aux Écrits spirituels contient les entretiens dans l'ordre où ils sont énumérés plus haut. Il ajoute les entretiens sur saint Joseph, Noël, la Fête de la Chaire de saint Pierre, saint Jean. On remarquera que le manuscrit anonyme qui donne le précédent résumé où les entretiens sont réduits au nombre de 17 fournit seul trois des entretiens supplémentaires; le quatrième supplémentaire s'y trouve aussi, en même temps qu'il se trouve dans un seul autre manuscrit.

Après ce résumé qui peut servir de préface à la série d'entretiens, voici celui qui est désigné sous ce titre : *Pourquoi ces réunions* ou encore *de l'utilité de ces réunions et de la manière de s'y prendre pour en profiter*. Il a place dans trois manuscrits.

Pourquoi ces réunions ?

I. — Pour parvenir à la plus grande perfection; ne pas se contenter d'une conversation édifiante, mais se réunir pour pratiquer ce qui sera proposé; par conséquent, la conversation doit être pratique et viser à la vie la plus parfaite et la plus intérieure. Tout le monde doit prendre la résolution de mettre en pratique les choses qui se diront; pour cela le sujet de conversation doit être un point essentiel et important pour notre sanctification. Avoir une grande charité les uns pour les autres; rappeler combien Notre-Seigneur le désire de ses serviteurs; faisons comme un apprentissage de la charité de Notre-Seigneur : 1^o les mêmes mystères auxquels nous participons nous y engageant; 2^o la même gloire où nous sommes destinés; 3^o le même Esprit qui nous anime et par l'impulsion duquel nous devons tous agir; plus nous serons parfaits, plus nous aurons de tendresse les uns pour les autres;

4^o conformité de désirs et d'affection : gloire de Dieu et notre sanctification; de là notre union de tendresse et charité doit être fondée sur le renoncement le plus parfait; montrer comment on doit nécessairement s'aimer davantage quand on est bien renoncé, n'ayant plus d'attaches; comparaison des frères selon la nature, *a fortiori* selon la grâce; de là grand désir de notre mutuelle sanctification; prier dans la semaine les uns pour les autres; y penser une fois surtout à la sainte communion; quand on se rencontre dans la semaine, se fortifier dans le désir de la pratique résolue le mercredi précédent.

Cette perfection doit consister dans le renoncement le plus parfait et l'union à Dieu la plus intime; c'était la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ et des Saints, qu'il faut imiter.

II. — Pour répandre la ferveur dans la communauté; il faut le faire plutôt par notre propre ferveur que par nos paroles et les inventions de notre esprit. Quelques règles du véritable zèle : *Ignem veni mittere in terram*. Notre sanctification est l'unique but pour lequel nous sommes dans le Séminaire et non pas celle des autres Séminaristes; notre unique attention doit être pour notre propre sanctification; le reste est accessoire et comme une suite de notre propre sanctification; montrer comment c'en est la suite nécessaire : 1^o l'amour de Dieu établi en nous vise à le faire régner partout, mais sans que nous semblions y toucher; 2^o notre sanctification consiste à nous unir à Notre-Seigneur et à établir en nous les dispositions de son intérieur qui doit être tout pur, saint et plein d'amour pour son père, et de cette source partait son zèle. Comparaison d'un canal rompu en plusieurs endroits, qui ne vaut pas grand'chose; rien ne doit embarrasser notre esprit, notre cœur; nous ne devons faire que ce qui vient de Dieu et qui nous unit à Dieu en toute paix, suavité et amour.

CORRESPONDANCE AVEC M. MANGOT.

La Correspondance avec M. Mangot se lie étroitement au voyage en Picardie et à l'Œuvre des Bandes. Lors du voyage

en Picardie, le Vénéralé rencontra probablement ce séminariste d'Amiens qui jamais ne vint à Saint-Sulpice; si cette rencontre n'eut pas lieu, c'est bien pourtant à l'apostolat exercé alors près des Picards du Séminaire de Paris et à l'ascendant de M. Libermann sur eux qu'il faut rattacher les démarches de M. Mangot pour entrer en rapports avec l'initiateur du bien accompli à Saint-Sulpice et pour en faire bénéficier le Séminaire d'Amiens. En outre, la dernière lettre adressée d'Issy à M. Mangot contient une suite de notes sur les entretiens de piété.

La lettre que nous plaçons en première place est reportée, dans le recueil des lettres imprimées, à la fin de 1836 ou mieux à une date incertaine de 1836; nous n'en avons qu'une copie sans date aucune. Il nous semble qu'elle est la première parmi toutes celles qu'écrivit le Vénéralé à ce séminariste d'Amiens et que nous possédions.

Mon très cher Monsieur Mangot, j'ai bien tardé à répondre à votre lettre, qui m'a pourtant fait grand plaisir. Nous avons eu quelques malades à l'infirmerie qu'il n'a pas fallu négliger, quel qu'eût été mon plaisir de vous écrire. Je tâcherai de réparer par la longueur de ma lettre la faute que j'ai commise de vous la faire attendre si longtemps car je prévois que j'aurai beaucoup de choses à vous dire.

Je remercie le bon Dieu..., etc. Cf. *Lettres spirituelles*, p. 245.

p. 246 :

Désormais il ne faudrait plus penser à rien autre chose qu'à parvenir à la plus grande perfection. Voilà pourquoi je vais vous dire quelques mots sur ce que j'ai vu pratiquer aux plus fervents séminaristes que j'ai connus.

Parlons d'abord de la direction.

p. 253 :

En vous disant tout cela, mon but n'est pas de prôner et de faire ressortir la ferveur des séminaristes de Saint-Sulpice. Il me semble que je puis dire hardiment que ce motif n'entre aucunement dans mon esprit. Vous ne doutez pas de mes intentions qui sont uniquement de vous inspirer le courage...

Monsieur
Monsieur l'Abbé Mangot,
au Séminaire d'Amiens.

Issy, le 10 avril 1836, achevée le 22.

Mon très cher Monsieur Mangot,

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 160.

p. 166 :

vu qu'il ne trouve guère par où l'attaquer ailleurs. Voilà pourquoi les Saints se sont mis tant en peine de s'humilier et ont eu de si grandes joies quand il leur arrivait quelque bonne humiliation. Ainsi, mon cher, il ne faut nullement vous inquiéter quand il vous arrive quelque petite misère, des dégoûts, des tristesses, des ennuis et des difficultés dans la pratique de l'obéissance et des autres vertus chrétiennes, dans l'oraison même et la sainte présence de Dieu. Toutes ces choses sont bien précieuses à une âme qui a bonne envie de se renoncer en toutes choses et de ne plus vivre que pour Dieu seul.

p. 162 :

Voilà ce que je sais vous dire là-dessus en ce moment.

Je crois que vous feriez bien de vous mettre en rapport avec M. Roussel. Si vous trouviez quelque passage dans cette lettre où je me fusse mal expliqué, montrez-le à M. Roussel; il vous expliquera cela mieux que moi. Il n'a pas l'air d'être bien intérieur, et cependant, si vous le connaissiez, vous trouveriez en lui un grand secours. Vous pourriez avoir confiance en lui : dans les moments où il n'a pas la tête fatiguée, il parle des choses intérieures d'une manière touchante et capable d'éclairer sur les choses les plus intérieures.

Quant à votre petite association...

plus bas il s'agit de M. Roussel.

p. 167 :

Vous pourriez peut-être choisir le jour de promenade et

faire cela de manière que les autres élèves ne s'en aperçoivent pas, au moins qu'ils ne sachent pas qu'il y a un dessein formé là-dessous. Vous ne feriez pas mal...

Mais en voilà assez pour cette fois, j'espère. J'ai tardé à vous répondre parce que je n'ai pas trouvé d'occasion jusqu'à présent. Si je n'avais pas craint vous être à charge, je vous aurais écrit par la poste. Je vous prie de ne pas vous gêner et de m'écrire par la poste, sans craindre de me faire dépenser quelques sous, surtout quand vous vous trouvez dans quelque peine et que je puis vous être utile en quelque chose (1).

Je vous embrasse.

Monsieur l'abbé Mangot,
au Grand Séminaire, à Amiens,
Somme.

Issy, le 27 mai 1836.

Mon très cher Monsieur Mangot,

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 167.

p. 167, dernière ligne :

J'ai toujours vu qu'on avait peur quand il s'agissait d'y avancer, mais ceci n'est pas une raison pour qu'il faille en avoir. Il serait possible que, si je voyais la chose de près, j'en aurais aussi et que je ne conçois pas très bien cette crainte, parce que je suis en assurance de ce côté-là. Mais je vous avoue que j'ai toujours été étonné de voir les grandes frayeurs des nouveaux sous-diacres.

p. 173, au lieu de : *La vue de notre incapacité* :

Voyant que nous sommes si niais et si incapables, nous pouvons être convaincus que Dieu Lui-même, etc.

p. 175 :

tout notre bonheur et toute notre vie.

M. Daveluy est en retraite pour recevoir la tonsure, et il la fait en ange.

(1) Le timbre-poste n'était pas encore en usage. Le destinataire à la réception de la lettre payait le port, suivant la distance parcourue.

(P. S.). — Dites, s'il vous plaît, à M. Roussel que si j'avais eu un petit instant je lui aurais écrit, mais l'occasion est partie et je n'ai pas eu le temps, et je ne veux pas écrire par la poste pour ne lui dire que deux mots, de peur de le fatiguer. Je lui suis toujours bien uni dans l'ardente charité de Notre-Seigneur.

Monsieur
Monsieur l'abbé Mangot,
au Séminaire d'Amiens.

Issy (date incertaine).

Mon cher Monsieur Mangot,

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, 149.

C'est de M. Cacheleux qu'il est parlé pp. 151 et 155.

Cette lettre, dont nous n'avons pas l'original, est datée dans la copie elle-même du 8 janvier 1836. Cette date est erronée. Quand cette lettre fut écrite, M. Mangot vient d'être ordonné sous-diacon; or la lettre du 27 mai 1836 fait allusion aux craintes de M. Mangot à l'époque où il est sur le point de recevoir le sous-diaconat. Comme le samedi des Quatre-Temps tombait en 1836 le 28 mai, il n'est guère probable que l'ordination ait eu lieu ce jour-là, sans quoi la lettre du 27 mai n'eût pas eu sa raison d'être. La lettre dont nous parlons est peut-être du 8 juillet.

Monsieur
Monsieur l'abbé Mangot,
au Séminaire d'Amiens.

Issy, le 2 octobre 1836.

Mon très cher Monsieur Mangot,

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, 207.

p. 212 : il est question de MM. de Brandt et Cacheleux.

Monsieur
Monsieur l'abbé Mangot,
au Grand Séminaire d'Amiens,
Somme.

Issy, le saint jour de Noël 1836.

Mon bien cher Monsieur Mangot,

Cf. *Lettres Spirituelles*, p. 233.

p. 240 :

Ici on est très fervent par la grâce de Dieu. Je vous envoie cette lettre à la poste, parce que je ne trouve pas d'occasion pour le moment.

Je vous embrasse...

Monsieur
Monsieur l'abbé Mangot,
au Séminaire d'Amiens.

Issy, le 5 mars 1837.

Mon bien cher Monsieur Mangot,

Cf. *Lettres spirituelles*, I, p. 257.

p. 258...

Cette illusion n'est pas rare...

J'ai un peu tardé à répondre à votre lettre, parce que j'ai voulu vous faire quelques remarques sur les petits billets dont vous vous servez dans vos conservations de piété. Comme je ne suis guère instruit dans les choses spirituelles, et que, au contraire, je suis très ignorant en cette matière, comme en bien d'autres, j'ai eu peur qu'il ne se soit glissé des erreurs, peut-être même des hérésies, dans les choses que j'avais écrites à la hâte sur des matières si relevées. Ces deux circonstances, c'est-à-dire la promptitude avec laquelle j'étais obligé

de faire ces billets et la hauteur de la matière qui y est traitée, ont augmenté ma crainte. J'ai donc mis tout cela entre les mains d'un homme instruit dans cette partie, pour l'examiner; et grâce à la bonté de Dieu, il ne s'y trouve pas grande erreur : c'est par-ci par-là quelques expressions obscures, des phrases peu intelligibles à cause du mauvais français, etc. Je m'en vais vous donner ici quelques observations pour prévenir les difficultés qui en résultent, d'après les remarques de ce bon Monsieur qui a examiné ces billets.

Celui qui traite de l'**Union à Dieu** : La conformité à la volonté de Dieu, sans laquelle on n'est pas *chrétien*, c'est-à-dire *dans la grâce de Dieu*.

Le **renoncement** : *Il est plus facile de se renoncer entièrement qu'à demi*, parce que la grâce de Dieu est plus forte, la ferveur intérieure est plus grande; on est moins lâche et on court moins de dangers, etc. Il s'agit ici non des commençants mais de ceux qui une fois se sont mis en chemin et qui ont travaillé quelque temps, peut-être même des commençants.

Esprit du monde; vers la fin : *Ne pas faire attention si les personnes pieuses, etc., nous blâment, etc. Et ce n'est pas une présomption, etc.* Il ne faut pas faire cela par mépris, mais avec une grande défiance de nous-mêmes. Il faut examiner devant Dieu quelle est sa sainte volonté dans la chose en question, parler même à son directeur quand les circonstances le permettent. Alors que nous croyons être sûrs que nous suivons les maximes de l'Évangile et que nous faisons ce que le bon Dieu demande de nous, ne pas craindre les jugements même des hommes pieux et sages. Seulement il faut traiter avec eux avec beaucoup de douceur et beaucoup d'humilité.

Des vertus qui proviennent de l'Union : *Une âme unie à Dieu n'a que du dégoût pour les créatures*; il faut : *Une âme parfaitement unie à Dieu, etc.* Plus bas, parlant de la gravité : *Il me semble que celle perdu est plutôt pour l'esprit que pour le cœur, tandis que la modestie est plutôt pour le cœur que pour l'esprit.* Ceci veut dire que la gravité a plus de rapport avec l'esprit que la modestie, mais non que l'une est uniquement pour l'esprit et l'autre uniquement pour le cœur. Les vices et les défauts de l'esprit sont plus directement opposés à la gravité qu'à la modestie.

Des moyens de se mortifier dans le Séminaire. — En parlant

de la mortification extérieure, on dit : *Elle n'est pas nécessaire*. Il s'agit ici des mortifications pratiquées avec rigueur comme les cilices, les haïres, les disciplines, etc., tels que les saints les ont pratiquées. Plus bas : des amitiés particulières : *on n'en vient pas toujours à bout*. Cela veut dire que l'inclination nous reste quelquefois très longtemps, mais on vient toujours à bout de se vaincre sur cette inclination mauvaise, quoiqu'elle nous fasse longtemps encore sentir son aiguillon. Plus bas : *Fuyons les dissipés*. Cela ne veut pas dire qu'il ne faut jamais se trouver avec eux; il est même bon de les rechercher quelquefois; cela veut dire seulement qu'il ne faut pas faire liaison avec eux, qu'il ne faut pas prendre goût à leur dissipation, ne pas même se trouver trop souvent avec eux; avoir cependant une grande douceur, charité, humilité avec eux, non pas seulement à l'extérieur mais dans le plus profond de notre âme, ne les fréquenter que dans ces vues surnaturelles et non pas par aucun motif naturel ni par manière d'acquit et par habitude. Plus bas : *Il n'y a pas de vertu sans charité envers Dieu*. Il faut, il n'y a pas de vertu *solide et parfaite* sans charité, etc.

Résumé des entretiens, etc. Il faut faire attention, en lisant ce billet, pour ne pas se laisser aller à juger ses confrères. Ne jamais appliquer aux autres les choses qui s'y disent mais uniquement à soi.

Sur le Très Saint Sacrement. Vers la fin : *ne pas tenir à faire tel acte*. Cela ne veut pas dire qu'il ne faille jamais faire d'acte. Le plus parfait serait de s'abandonner entre les mains de Notre-Seigneur et de s'unir à Lui selon son bon plaisir. Si nous sentons le désir de faire quelque acte, le faire, mais ne pas nous faire violence pour exprimer tous les actes. Si nous sentons notre âme amoureusement unie à Notre-Seigneur, cela vaut mieux et alors il ne faut pas chercher à faire des actes. Il ne faut pas se prescrire tel acte ou telle affection que l'on fait quelquefois, malgré un autre désir que nous avons et qui est bon. Cet acte en ce cas dégénère en pure formule.

Sacré-Cœur. En parlant des grâces et des beautés renfermées dans le Sacré-Cœur de Jésus : *la très sainte Vierge l'a connu un peu, c'est-à-dire en partie*. Plus bas : *Le Sacré-Cœur de Jésus formé du Saint Cœur de Marie est l'organe et le réceptacle de tout l'amour du Père pour le Fils et de tout l'amour du*

Fils pour le Père ; il faut est l'organe de l'Esprit-Saint qui est tout l'amour du Père pour le Fils. Au moins, c'est là le sens qu'on a voulu donner à cette phrase. Il paraît que la phrase, telle qu'elle est dans le billet, annoncerait une erreur et peut-être même plusieurs. Au moins ne pourrait-on pas dire que l'amour du Père pour le Fils, c'est-à-dire l'opération d'amour pour le Fils attribuée à la personne du Père, réside dans le Cœur de Jésus, encore moins qu'elle se fait par l'organe du Cœur de Jésus. Ce n'était pas là non plus le sens que je voulais donner à cette phrase, mais celui que je vous indique. S'il est erroné, je n'y tiens pas; il faut y renoncer. Plus bas : *Avant l'incarnation, les Anges pouvaient encore la concevoir, etc., tandis qu'après elle est devenue incompréhensible.* On observe que si les Anges ne pouvaient concevoir la grâce de la Sainte Vierge après l'Incarnation, on ne peut guère affirmer qu'ils l'aient pu concevoir avant. Voilà pourquoi il faut entendre par ces mots : *Les Anges la pouvaient encore concevoir*, non pas une affirmation, mais un doute; c'est-à-dire peut-être la concevaient-ils; il serait possible qu'ils la conçussent. Du reste, quoique cette pensée soit honorable à notre chère Mère, il ne faut pas y tenir, si l'on craint qu'elle ne soit pas vraie.

L'intérieur de Notre-Seigneur. *Parce que la raison seule ne peut pas atteindre si haut.* La raison seule n'est pas capable d'atteindre au moindre degré de vertu chrétienne, parce que la raison purement naturelle ne peut atteindre les vertus surnaturelles. Ici, on veut dire qu'un homme qui a certains principes de la raison et une certaine bonne volonté, mais qui n'a pas renoncé à sa propre raison pour la soumettre entièrement à la foi, est capable de pratiquer la vertu chrétienne mais ne parvient pas bien loin.

Sacerdoce. L'ancien prêtre pouvait prier Dieu d'ouvrir ses trésors; le nouveau y entre de plein droit et *par sa propre autorité.* On parle ici de l'esprit sacerdotal de Notre-Seigneur, résidant dans le prêtre, ou du prêtre dans son union intérieure avec Notre-Seigneur, et ayant en lui la vertu même de Notre-Seigneur. Comme aussi ces paroles : *Le beau médiateur qui a besoin de médiation.* Le prêtre du Nouveau Testament n'a pas besoin de médiation, parce que c'est Notre-Seigneur qui paraît en lui par son esprit sacerdotal. Plus bas : *1° la sainteté doit déjà être en lui avant qu'il entre dans le sacerdoce.* On

objecte que cela ne paraît pas assez prouvé par ce qu'on dit en cet endroit. Il me semble que si. Il est certain que le sacrement de prêtrise ne donne pas la sainteté; d'un autre côté, dès qu'on a en soi l'esprit du sacerdoce, on doit se présenter devant Dieu, puisque c'est de l'essence de cet esprit d'être médiateur auprès de Dieu; et comment se présenter devant Dieu pour impétrer pour les péchés des autres, n'étant pas saint? donc il faut qu'on ait déjà la sainteté en soi, toujours bien entendu par l'union et la participation à la sainteté de Notre-Seigneur. Plus bas : *Il ne représente pas sa justice, etc.* Il faut ajouter : *Et, s'il la représente, elle est tellement tempérée par la miséricorde, qu'à peine y paraît-elle.* J'ajoute cela parce qu'on m'a fait la réflexion qu'au saint tribunal il impose des pénitences véritablement vindicatives. Il faut remarquer que son principal pouvoir au saint tribunal est celui d'absoudre et que ces pénitences sont si peu de chose en comparaison de la peine méritée par le péché, que la miséricorde y paraît beaucoup plus que la justice.

Saint Pierre et Saint Paul. *Il leur a donné pouvoir sur toute créature.* C'est trop général, il faut excepter les anges, etc. Plus bas : *Par la charité nous aimons Dieu uniquement à l'exclusion de toute créature, etc.,* c'est-à-dire que, même dans notre amour pour le prochain et pour nous-même, il faut avoir Dieu seul en vue. Mais cela ne veut pas dire qu'il ne faille pas aimer le prochain ni nous-même. Il faut l'aimer, mais en Dieu et pour Dieu. La même observation doit avoir lieu plus bas, à la même expression à *l'exclusion*. Plus bas : *Une autre vertu c'est le mépris de tout secours humain, de science, etc.* Il ne faut pas que cela favorise la paresse. Il faut étudier, et étudier sérieusement toutes les sciences auxquelles on nous applique, mais il ne faut mettre notre confiance qu'en Dieu seul. Il ne faut pas non plus y attacher notre cœur. Il faut étudier, Dieu le veut; il faut étudier même de toute notre force et avec goût, Dieu le veut encore; mais il ne faut étudier qu'en vue de Dieu et pour son unique amour.

Outre ces remarques, on m'a fait observer quelques endroits obscurs par mon mauvais français. J'ai pensé que ce n'était pas la peine de vous les marquer. Je vous ai noté ceux-là seuls qui pourraient prêter à des erreurs.

Ayez soin, je vous prie, de ne parler à personne de l'usage

que nous ayons fait ici de ces billets; il serait bon même qu'on ne sût pas que cela vient de moi; donnez cela comme si c'étaient vos idées, je veux dire, sans faire connaître à qui que ce soit si cela vient de moi, ou d'où cela vient, si même on croyait que ce sont vos propres idées, ou donnez-le comme des choses que vous auriez trouvées quelque part. Si cependant vous en aviez parlé à quelqu'un, ne vous en inquiétez pas, soyez seulement prudent; ne lisez pas ces billets en public; je crois qu'il vaudrait mieux en parler de vive voix. Du reste, j'abandonne le tout à votre prudence.

Je finis ma lettre, étant un peu pressé. Vous voyez que nous avons commencé à exécuter ce que nous vous avons promis par M. de Brandt. Vous avez sans doute déjà reçu quelques lettres.

Je vous salue et vous embrasse.

Comme on le voit, tous les sujets d'entretien ne sont pas recensés ici; ils ne devaient pas l'être tous. Sur les 8 qui, d'après le Résumé cité plus haut, traitent de la doctrine spirituelle, il n'est fait ici mention que de cinq dans l'ordre du Résumé, à cette exception qu'il est parlé de l'*Union* avant le *Renoncement*. Des 8 qui ont trait aux Dévotions et Fêtes nous en retrouvons 5 ici dans l'ordre du manuscrit de M. de La Brunière qui ne contient d'ailleurs que les sujets des Dévotions et Fêtes.

Quelques-unes de ces réflexions ont été portées en note dans les *Écrits spirituels*.

De M. de Béchillon, vicaire général de Poitiers :

Poitiers, le 31 décembre 1857.

Monsieur le Supérieur, je suis bien en retard vis-à-vis d'un de vos Messieurs qui m'a fait l'honneur de m'écrire vers le milieu du mois de novembre dernier au sujet du vénéré P. Libermann, que j'ai eu le bonheur de connaître autrefois au Séminaire Saint-Sulpice. Je regrette beaucoup de ne pouvoir apporter ma part de concours à une biographie plus simple, plus nourrie de faits, de détails, et qui rendit mieux que ne le fait la *Vie* écrite par D. Pitra la physionomie si douce, si calme, si uniformément suave de votre vénéré fondateur. Je ne pourrais formuler aucun fait particulier; le P. Libermann m'avait précédé de deux années au moins au Séminaire; je

n'ai point eu de rapports avec lui depuis, sinon d'une manière très passagère, lors d'un voyage qu'il fit à Poitiers en compagnie du P. Boulanger, notre compatriote; mais je puis bien dire d'une manière générale que la lecture que j'ai faite de sa *Vie* ne m'a aucunement satisfait. Cette appréciation a dû vous revenir d'autre part, car il est impossible qu'aucun de ceux qui ont connu ce saint prêtre ait reconnu dans le portrait qu'en fait D. Pitra ce séminariste si éprouvé, mais si résigné, si doux et d'une humeur si égale au milieu de toutes ses tribulations, si charitable, si prévenant et si affectueux pour tous, et particulièrement pour les nouveaux venus. D. Garde-reau, de l'Abbaye de Solesmes, pourrait avoir quelques souvenirs plus précis que moi. Les Évêques de Rennes, de Périgueux et d'Angoulême (1) doivent aussi avoir eu avec le P. Libermann des rapports plus particuliers que moi. Peut-être même auraient-ils des lettres de lui.

A. DE BÉCHILLON, *vic. gén.*

De M. l'abbé **Truel**, vicaire général de Rodez :

Je n'ai jamais reçu de lettre du Vénérable P. Libermann.

J'ai passé trois ans au Séminaire de Saint-Sulpice à Paris, et je le voyais quelquefois à Issy, soit les jours de congé, soit pendant les vacances. Il était très lié avec un très pieux séminariste, notre ami commun, M. Liévin, du diocèse d'Arras, mort avant la fin de son cours de théologie. M. Libermann parlait peu, avait un air très modeste, semblait vivre dans un constant recueillement et d'une vie tout intérieure. Je ne l'ai jamais vu prendre part à nos jeux, et je crois me rappeler qu'il ne causait guère que de matières de piété, fort goûtées de M. Liévin. Il avait la réputation d'un saint. On disait d'ailleurs qu'il était malade, que juif converti il était mal vu et repoussé par ses parents. C'est par là, ce me semble, que je m'expliquais sa présence au milieu de nous. Je crois le voir encore avec son air recueilli, ses yeux baissés et ses mains engagées l'une dans l'autre. Mais j'avoue que, quoique j'eusse pour lui une grande estime, je ne soupçonnais pas tous les

(1) NN. SS. Brossais Saint-Marc, Georges, Cousseau.

trésors de vertu cachés dans cette âme. Je n'ai jamais eu le bonheur d'avoir avec lui un entretien seul à seul.

TRUEL, *vic. gén.*

De M. l'Abbé **Raymond**, vicaire général de la Nouvelle-Orléans :

Aigueperse, 5 août 1878.

J'ai en effet connu votre saint fondateur et connu très intimement.

Il était au Séminaire d'Issy et j'étais à la *Solitude* située dans le même parc. Je le voyais très souvent à la récréation qu'il venait passer avec nous; nous le rencontrions dans la chambre de M. Mollevault, supérieur de la *Solitude*, un autre grand saint; nous étions souvent ensemble à la chapelle de Lorette.

Et je puis vous assurer que sa vue seule inspirait la dévotion. Il y avait dans sa figure quelque chose du ciel qu'on ne rencontrait point ailleurs; ses conversations étaient toutes en Dieu et pour Dieu; et il le faisait si naturellement, on avait tant de plaisir à l'entendre qu'on pouvait se répéter comme les disciples d'Emmaüs : Notre cœur n'était-il pas brûlant d'amour quand il nous parlait? Mais c'est surtout quand il était devant le Saint-Sacrement à la chapelle de Lorette qu'il nous paraissait abîmé, absorbé en Dieu. La chapelle de Lorette lui était particulièrement agréable, parce que, outre sa dévotion au Très Saint Sacrement, il trouvait de quoi satisfaire sa dévotion envers la Sainte Vierge.

Il était sans doute affligé de ne pouvoir être encore promu aux Saints Ordres; mais son humilité lui faisait accepter et supporter son état avec un parfait abandon à la volonté de Dieu.

M. Mollevault, dans le but de lui procurer un exercice utile à sa santé, l'envoyait presque tous les jours faire ses commissions à Paris, et il paraissait aussi heureux de les faire que si Dieu Lui-même l'en avait visiblement chargé. Il se chargeait aussi avec le plus grand plaisir des nôtres quand nous en avions à lui donner.

J'ai passé une année et trois vacances à la *Solitude* et une année au Séminaire de Paris.

Pendant les vacances que nous passions à Issy, où il résidait lui-même et où nous avons souvent permission d'aller à Paris, il s'offrait à nous avec la plus aimable charité pour nous accompagner aux lieux que nous ne connaissions pas bien.

Nous le regardions comme un saint, et c'est le nom que nous lui donnions : le saint du Séminaire d'Issy. On ne pouvait découvrir aucun défaut en lui, pas le plus léger. Toutes les vertus au contraire brillaient en lui du plus vif éclat; il n'est pas difficile de prouver qu'il a pratiqué toutes les vertus à un degré héroïque.

Ce que je dis se passait dans les années 1833, 1834, autant que je puis me souvenir. Mais quoiqu'il y ait longtemps, le souvenir m'en est aussi présent que si les choses ne s'étaient passées que d'hier.

Demeurant presque dans la maison et nous voyant à chaque instant, je n'avais pas l'occasion de lui écrire. Je n'ai malheureusement rien de lui. Mais le témoignage que je puis rendre à son éminente sainteté, je le rends avec bonheur : il est au ciel, priant pour nous; il est au ciel, où je le prie avec ferveur de m'obtenir les grâces dont j'ai un si grand besoin et que j'espère obtenir par son intercession, et j'espère que bientôt nous pourrons célébrer sa fête, fête glorieuse pour l'Église, pour la France et pour votre sainte Communauté, dont il est le glorieux et bienheureux fondateur.

G. RAYMOND, *vic. gén.*

Prié de donner son témoignage au procès de béatification, l'abbé Raymond s'en excusa le 19 août 1878 sur son prochain départ pour la Nouvelle-Orléans, tout en se disant prêt à attester par serment ce que contenait sa lettre précédente.

De M. l'Abbé **Balme**, aumônier du Pensionnat Notre-Dame, Courbevoie :

Institution de M^{lle} Cologne,
Pensionnat Notre-Dame.

Courbevoie, le 3 juillet 1869.

Pendant mon séjour au Séminaire Saint-Sulpice je n'ai pas eu l'avantage d'être particulièrement lié avec le P. Libermann, votre vénéré fondateur. Cela tient sans doute à ce que nous ne suivions pas les mêmes cours. Mais je me souviens parfaitement de lui; ses traits même me sont présents de la manière la plus précise, ce que je ne saurais dire de la plupart de mes anciens condisciples.

En recueillant mes impressions devant cette image qui m'était tout à fait sympathique, je crois pouvoir la caractériser par une bonté et une sérénité inaltérables qui étaient comme l'épanouissement habituel d'une âme angélique.

Sa piété était proverbiale parmi nous; et il s'attachait à sa personne une idée d'édification qui n'était pas seulement de l'estime, mais qui tenait de la vénération. Sous la simplicité la plus gracieuse et la plus aimable, on découvrait facilement une âme intérieure, unie à Dieu et familiarisée avec la méditation.

Enfin, Monsieur, pour vous rendre toute ma pensée, quoique je le mette en parallèle avec ceux de mes bons confrères dont la piété et les vertus m'ont laissé la plus heureuse impression, je n'en trouve aucun qui l'ait surpassé et auquel j'ai pu appliquer plus spontanément et plus véritablement ce mot : c'est un saint.

Je vous remercie, Monsieur, de l'occasion que vous voulez bien m'offrir de rendre hommage aux mérites et au caractère de ce grand serviteur de Dieu que je m'honore plus que jamais d'avoir connu et d'avoir eu pour frère.

BALME, aumônier du Pensionnat Notre-Dame.

M. Balme, qui a fondé et dirigé le Pensionnat Notre-Dame à Courbevoie, près Paris, a conservé un tel souvenir d'édification de notre vénéré Père qu'il parle quelquefois de lui aux jeunes personnes qui sont à la tête de cet établissement, ce que m'ayant appris l'une des sous-maîtresses, je me suis empressé d'écrire à ce prêtre pour lui demander des renseignements sur le vénéré Père, et c'est là-dessus qu'il m'a écrit cette lettre précieuse (Note du P. Delaplace).

De M. l'Abbé **Delgove**, curé-doyen de Poix :

Poix, le 23 juillet 1869.

Monsieur le Supérieur, je me fais un devoir de répondre à la lettre par laquelle vous me priez de vous faire part de mes appréciations et de mes souvenirs concernant votre vénéré fondateur.

J'ai en effet connu M. Libermann au Séminaire de Saint-Sulpice à Issy, où de mon temps il remplissait les fonctions, officieuses sans doute, de sous-économe, et je n'ai pas oublié ses vertus, dont j'ai été pendant deux ans l'heureux témoin.

M. Libermann était affable à tous ses condisciples, plein de charité et de prévenances. Je le vois encore d'ici s'emparer des nouveaux venus, venir au secours de leur timidité, les initier à tous les détails de la vie de séminaire, faire lui-même leur lit, approprier leur chambre et leur offrir ses services en toute chose. Et comme ceux-ci s'attachaient vite à la maison où ils se voyaient si fraternellement accueillis !

La charité de M. Libermann connaissait les transitions saintement adroites des choses matérielles aux choses spirituelles, et alors elle devenait de l'apostolat. Sa conversation entraînait doucement et sans effort les esprits vers les pensées religieuses. Sur ce sujet, c'était chez lui la bouche qui parlait de l'abondance du cœur, et le contentement intérieur se reflétait dans les traits du visage. On sentait qu'il était là, dans son élément; mais malgré sa préférence pour les choses de la piété, il ne cherchait pas à imposer son goût particulier.

Ce qui m'a le plus frappé chez M. Libermann, c'était son humilité. Il s'en faisait un voile épais, sous lequel disparaissait la réalité de son mérite et de ses qualités; voile que l'œil encore trop peu exercé des séminaristes ne savait pas toujours percer. Nul ne sut mieux mettre en pratique l'*ama nesciri et pro nihilo computari*. Il passait presque inaperçu au milieu de nous. Les circonstances antérieures de sa vie jetaient bien sur lui quelque intérêt, mais le soin qu'il prenait de se faire petit, de s'amoindrir sans cesse, avait éveillé autour de lui une sorte de commisération qui n'eut pas toujours pour objet que son infirmité physique. J'avoue en toute simplicité y avoir été trompé moi-même. Il était alors minoré, et l'on croyait bien

qu'il ne lui serait jamais donné de faire un pas de plus dans l'ordre hiérarchique. Je me rappelle encore ses crises d'épilepsie. Comme ses traits étaient altérés lorsqu'il reparaisait aux exercices communs après quelques jours de repos ! Une fois entre autres, j'ai aidé à le transporter sous une fenêtre pour lui donner de l'air.

D'autres ont dû vous dire sa piété, sa dévotion pour la Sainte Vierge, la ferveur avec laquelle il récitait le petit-office. Pendant la méditation, il était notre modèle à tous ; presque toujours à genoux, et immobile, il paraissait à peine appartenir à la terre. Il en était de même à la chapelle, soit pour la messe, soit pour les visites au Saint-Sacrement ; presque toujours agenouillé, on l'eût dit supérieur à toute fatigue.

Voilà, Monsieur le Supérieur, les impressions qui me sont restées et que je retrouve dans mes souvenirs. Je n'ai pas eu de rapports épistolaires avec M. Libermann, et il ne se trouve aucune trace de relations de cette sorte dans les papiers de mon feu frère. J'ai même à peu près perdu de vue votre saint fondateur, après ma sortie de Saint-Sulpice, m'étant trouvé éloigné d'Amiens et de l'Abbaye du Gard.

Agrérez, Monsieur le Supérieur, l'assurance de mon profond respect et les vœux que je forme pour la canonisation du saint prêtre que j'ai eu pour condisciple et ami.

E. DELGOVE, *curé-doyen de Poir.*

De M. l'Abbé **Courbeire**, curé de Vernet-la-Varenne :

Vernet-la-Varenne (Puy-de-Dôme), 22 août 1869.

Monsieur, ma déposition en faveur de M. Libermann aurait simplement consisté à dire que ce vénérable séminariste était d'une piété exemplaire, d'une humilité profonde, d'une paix intérieure et d'une douceur remarquables, d'une modestie sensible, et je crois que je pourrais ajouter d'une conformité parfaite à la volonté de Dieu et d'un recueillement qui supposait la présence de Dieu dans son âme, dont seuls jouissent les saints. Si donc je ne suis pas venu à Paris, c'est parce que j'ai pensé que cette déposition avait été souvent répétée et qu'alors elle était inutile.

De Mgr **Daveluy**, vicaire apostolique de la Corée :

Corée, le 25 octobre 1856.

Monsieur, j'ai reçu, il y a quelques mois, la lettre bienveillante dans laquelle vous me faites part du désir où sont les membres de votre Congrégation de recueillir tout ce qui concerne la vie du vénérable M, Libermann, votre fondateur, et en même temps vous me priez de vouloir bien vous mettre entre les mains tout ce que je pourrais avoir ou savoir d'intéressant sur ce sujet. Il y a longtemps que j'aurais fait réponse à cette lettre si j'avais eu occasion de faire passer la mienne; et vous voudrez bien me pardonner ce retard, en pensant que nous pouvons à grand'peine communiquer à l'étranger une fois l'an et que ce n'est pas indifférence de ma part.

J'ai eu, il est vrai, avec M. Libermann des rapports bien intimes pendant bien des années, et, si je me trouvais près de vous, peut-être bien des souvenirs pourraient intéresser votre pieuse Congrégation. J'ai toujours regardé celui que vous regrettez comme favorisé de grâces spéciales, et je bénis encore la Providence de l'avoir eu pour ange tutélaire, pour directeur dans les voies spirituelles. A cette époque, ses paroles ne tombaient pas à terre; je les recueillais avidement, et même il avait eu la bonté de me mettre bien des choses par écrit, outre un certain nombre de lettres qu'il m'adressa avec une sollicitude toute paternelle.

Mais ayant été appelé de Dieu à quitter la France pour venir en ce pays où nous ne pouvons guère rien porter avec nous, ces précieuses lignes ont eu le sort de tant d'autres papiers que je n'ai pas cru pouvoir conserver; il ne me reste rien entre les mains, et maintenant éloigné de tout rapport avec le pays, ma mémoire seule ne pourrait rien fournir d'exact ou d'intéressant. Vous le comprendrez facilement. Vous voudrez donc bien m'excuser si je ne puis concourir à un travail (1) qui du reste a toutes mes affections et pour lequel vous me permettrez de vous encourager de plus en plus. Ce grand Serviteur de Dieu a passé bien vite; mais j'ose espérer que ses œuvres et son esprit contribueront encore à

(1) La *Vie* du Serviteur de Dieu.

la gloire de Dieu; lui aussi sans doute veille sur ses enfants, il veille aussi sur moi qu'il voulait bien chérir; et sa pensée ne me revient jamais à l'esprit sans quelque fruit de salut.

Je n'ai pas d'autre titre à votre recommandation; mais puisque, si je puis m'exprimer ainsi, nous avons sucé le même lait de sa doctrine spirituelle, si j'ai eu tant de rapports d'amitié avec un si grand nombre de généreux confrères, qui avec lui ont formé et réalisé le projet d'évangéliser les malheureux, vous me permettrez à ce titre de réclamer une part aux prières et bonnes œuvres de votre pieuse Congrégation; et, quoique aux extrémités de la terre, vous ne me refuserez pas une union de prières et de sacrifices dont je sens tout le prix et qui me rappellera de plus en plus le pieux ami dont je ne puis plus avoir les conseils. Votre œuvre et la nôtre ne sont au fond que des branches d'un même tronc, et la charité que vous exercez envers moi tournera toute à la gloire du Dieu unique qui a bien voulu nous enrôler sous ses étendards.

A. DAVELUY,

min. apost. de la Soc. des Miss. Étr.

Nicolas-Marie Antoine Daveluy, né à Amiens le 16 mars 1818, prêtre en décembre 1841, devint en décembre 1855 évêque d'Acônes *in partibus* et coadjuteur de Corée. Il ne fut sacré que le 25 mars 1857 et fut décapité pour la Foi à Hang-Tsiou (Corée) le vendredi-saint, 30 mars 1866.

Du P. **Ducournau**, Mariste :

10 mai 1853.

M. Clément, représentant de la maison de commerce de mon frère, a dû vous remettre le crucifix de M. Libermann. Je vous avoue que j'avais presque envie de le remporter à Lyon, car il me semblait que vous y teniez bien peu, puisque depuis le temps que vous saviez que je le possédais à Paris, aucun membre de votre Communauté n'a daigné venir le chercher (1). Enfin vous l'avez. Voici son

(1) Ce reproche du P. Ducournau, relativement au crucifix de notre

histoire, il faut que vous puissiez en constater l'authenticité.

Le saint M. Libermann l'a eu tout le temps de son séminaire à Issy et à Saint-Sulpice, et c'était l'unique ornement de sa chambre. Il le tenait sur sa table, que couvrait toujours, m'a-t-on raconté, une serviette blanche. Comme il sentait que ses attaques allaient le prendre, il se fermait chez lui et se plaçait devant ce crucifix, auquel il offrait et l'humiliation et les souffrances de sa maladie.

M. Douai s'était attaché à lui, il avait même pensé à entrer dans sa Société, il fit même partie du pèlerinage que firent à pied à Notre-Dame de Chartres MM. Le Vasseur, de Bourbon, Bouchet aîné, Dupont de Rouen, deux autres et votre serviteur qui vous écrit, mais qui n'était pas dans le secret. M. Libermann lui laissa ce crucifix. Quand je facilitai le départ de M. Douai pour la Cochinchine, ce cher confrère n'eut rien de plus précieux à m'offrir en témoignage de reconnaissance que ce crucifix qui depuis ce jour ne m'avait jamais quitté. Quand j'entrai chez les PP. Maristes, je le fis voir au P. Lagniet, provincial, qui me dit : « Gardez-le, emportez-le partout où vous irez, ce sera une relique.

« Vous l'avez, conservez-le et priez pour moi. »

Maintenant, que vous raconter de ce cher et admirable défunt?

Un jour M. Carbon se promenait avec huit ou dix Séminaristes; on parla de la fondation de La Neuville, et un de la bande ayant dit : « Oh ! que le bon Dieu a donc éprouvé ce pauvre M. Libermann ! qu'il l'a fait souffrir ! Onze ans minoré, sans pouvoir avancer dans les ordres ! quelle conduite de Dieu ! — Que dites-vous là ? reprit M. Carbon, Dieu avait des desseins plus grands que ceux d'éprouver et de faire souffrir M. Libermann ; il voulait donner au Séminaire Saint-Sulpice un modèle qui le réformât : voilà pourquoi il l'y a tenu si longtemps. » Je puis donner cette parole pour textuelle.

Une autre fois M. Libermann traversait la Seine sur un pont, en compagnie d'un Séminariste; il cherchait à calmer

V. Père, n'est nullement fondé. Plusieurs fois on le lui a demandé avec instance, ainsi que tous les renseignements qu'il pouvait avoir. Et si on avait su qu'il avait un crucifix et qu'il était disposé à le donner, on serait allé le chercher immédiatement (*Note des PP. Delaplace et Barillec*).

son compagnon avec cette suavité de parole qui lui était habituelle; le Séminariste agité le fixe : « Ces conseils sont bons à donner quand on est soi-même heureux, toujours calme, quand on ne sait pas ce que c'est que l'inquiétude ! On voit bien à votre ton, à vos traits, que vous n'avez jamais passé par ces épreuves, vous ne souririez pas si continuellement. — Ah, mon très cher, lui répondit notre Bienheureux, je ne vous souhaite pas de passer par le crible où j'ai passé; je ne vous souhaite pas que la vie vous soit jamais à charge comme à moi. Je ne passe jamais sur un pont sans que la pensée de me jeter par-dessus les parapets ne me vienne pour en finir avec ces chagrins; mais la vue de mon Jésus me soutient et me rend patient. »

Ce fait m'a été rapporté par un condisciple qui le tenait de celui qui avait reçu cette confiance.

Il paraît en effet que dans ses grandes tribulations la tentation de suicide tourmentait le cher défunt. Aussi avait-il soin, je tiens ceci de quatre ou cinq témoins, de faire enlever de sa portée les couteaux ou objets tranchants qu'il aurait pu saisir durant ses attaques d'épilepsie.

Le P. Pitra, dans sa notice, cite un fait sans le détailler assez. C'est le mot qu'il dit à M. Maigna. Quand M. Libermann entreprit de mettre dans le Séminaire d'Issy cet esprit intérieur si nécessaire à un noviciat du sacerdoce, il trouva des contradicteurs. Il y avait une bande d'opposants, M. Maigna à la tête, lançant des lazzi, cherchant à détourner ceux qui paraissaient vouloir écouter notre Bienheureux. Or un jour de grand congé, M. Libermann, son couvert à la main, cherchait une place; justement il y en avait une d'inoccupée à côté de M. Maigna, qui, voyant ce voisin, fit une grimace de dégoût, à faire rire tous ceux qui, sachant son antipathie, regardaient curieusement ce qui allait en advenir. N'y tenant plus, M. Maigna lui dit : « Ah ! si vous saviez comme je vous déteste ! » Et M. Libermann de jeter sur lui un coup d'œil, comme devait en avoir saint François de Sales pour ceux qui l'insultaient, lui dit avec un aimable sourire qu'inspirait le cœur : « Et vous, si vous saviez comme je vous aime ! » M. Maigna fut atterré; il ne croyait pas à tant de vertu; son esprit et son cœur en furent troublés. Il ne parla presque plus pendant le diner.

Il voulut savoir d'où provenait cette force de supporter si patiemment, sans en être ému les injures grossières. Il s'abouche avec M. Libermann; l'entretien se prolonge. Au sortir de là, M. Maigna va trouver ses amis; il leur répète : « *Pax Dei quæ exsuperat omnem sensum*. L'avez-vous cette paix? je veux la chercher, moi; j'ai appris où elle se trouve. » On croit qu'il veut singer M. Libermann par plaisanterie, et un rire fou éclate. On applaudit le prétendu mime. Mais pas du tout! c'est sérieux; il répète : *Pax Dei quæ exsuperat omnem sensum*. « Ah çà! disent les autres, Maigna devient fou. » Oui, il était devenu fou à la façon de saint Paul et de saint François d'Assise, fou de l'amour de Jésus et de sa Croix, fou de la paix de Dieu.

Dès lors il fit deux parts de ses livres : d'un côté ses poésies, ses histoires, ses ouvrages de science (il était si passionné pour la géométrie qu'il faisait des figures sur ses mains pendant ses visites au Très Saint Sacrement à Lorette); de l'autre ses livres de piété, *Novum Testamentum*, *Imitation*; et montrant les premiers, il disait : « Voici le vieux Maigna; et voici le nouveau », désignant les seconds. Dès lors fidèle à écouter notre Bienheureux, il lui amenait à chaque récréation quelque nouvel auditeur.

On sait comment ce converti, étant à Saint-Sulpice, sans que les Directeurs et les élèves en sussent rien, soigna longtemps un vieux portier malade, le veillant des nuits entières. Mort peu après dans sa famille, M. Maigna laissa des papiers. Quand son père eut lu ce qu'il avait écrit sur la mortification, il vint trouver le Supérieur de Saint-Sulpice : « Vous avez tué mon fils, lui dit-il, vous l'avez laissé s'épuiser par des austérités. »

Dans toutes les vies des Saints on trouve relatées des conversions opérées par leur ministère; je doute qu'on en cite de plus étonnantes que celle-ci.

Tous les détails m'en ont été racontés par plusieurs témoins oculaires amis de M. Maigna, et notamment par M. Mellet, du diocèse d'Albi, dont M. Libermann fit cet éloge. Comme on le pressait de faire quelques démarches pour attirer à sa Société naissante M. Mellet, vrai prodige d'humilité, de pauvreté, de simplicité et d'obéissance, il répondit : « Je me garderai bien de lui en parler : il a l'âme trop pure pour que

Dieu ne lui fasse pas connaître directement sa sainte volonté; je craindrais ou de devancer ou de contrarier la Providence. Je puis certifier la vérité de cette réponse, je la rapporte textuellement.

J. DUCOURNAU:

De M. l'Abbé **de Goy**, curé de Blismes (Nièvre) :

Blismes, canton de Châteaue-Chinon (Nièvre).
27 mai 1852.

Monsieur le Supérieur, j'apprends par ma sœur, M^{me} Rémond, de Semur (Côte-d'Or), que vous cherchez à rassembler les lettres de M. Libermann pour aider à écrire sa vie; c'est pourquoi je vous adresse d'abord celle-ci. L'état de vétusté dans lequel elle se trouve vient de ce que je l'ai portée souvent avec moi depuis quinze ans pour la relire. Il y a aussi quelque chose de bâtonné, parce que je l'ai prêtée à quelqu'un à qui je voulais rendre un service, sans lui faire tout à fait connaître les particularités qui sont effacées. Il va sans dire que malgré cette suppression je ne voudrais pas la prêter à tout le monde telle qu'elle est. Je vous l'envoie en confiance pour ne vous en servir qu'en ne disant pas à qui elle est adressée. Il me sera facile de rétablir ce qui est bâtonné si vous le désirez, mais je pense que ce n'est pas nécessaire. Les autres lettres que j'ai de lui sont plus courtes et moins remplies de conseils spirituels que celle-ci; elles donnent bien aussi de connaître plusieurs particularités de mes affaires, non seulement intérieures mais même extérieures. Si cependant vous les désirez, je vous les enverrai après les avoir copiées. Il y en a une, c'est la première de toutes, qui s'est perdue, et je n'en ai que la copie; la désirez-vous?

C'est moi qui l'ai fait connaître à ma sœur de Semur (Côte d'Or), qui est en correspondance avec vous maintenant. Le bon Dieu m'avait fait la grâce de le connaître à Issy. C'est lui qui m'a reçu le 20 novembre 1834 au Séminaire, à Issy, où il était sous-économe. Il a porté ma malle dans ma chambre avec moi, a fait mon lit et balayé ma chambre devant moi et avec moi le premier jour; il m'a accompagné partout pour me mettre au courant des usages du Séminaire et me

diminuer charitablement la peine que l'on a quelquefois à s'habituer. Il a été mon moniteur pendant deux ans en 1835 et 1836 et m'a écrit de Rennes la plupart des lettres que j'ai encore. Je l'ai trop aimé, et le bon Dieu me l'a ôté longtemps avant sa mort. Il a continué à parcourir la carrière d'un saint et je n'ai pas fait de même; je ne l'ai revu qu'une fois après 12 ans, et encore je ne me suis pas senti capable de bien profiter de ses bons avis, pas même de les lui bien demander, et j'ai fait depuis sa mort d'amers *mea culpa*. Cependant j'ai osé le prier, et je crois qu'il a prié pour moi et m'a secouru; il y a même quelque chose que je ne comprends pas.

Je ne doute pas que ce ne soit un saint du premier rang et que Dieu veuille le glorifier bientôt par les honneurs de la béatification et de la canonisation régulière. En ce qui dépendra de moi, je ferai connaître bien volontiers tout ce que je sais de lui, car j'ai eu plusieurs rapports directs et indirects avec lui. Je dirai seulement aujourd'hui que je lui ai vu souvent pratiquer des vertus héroïques, mais que jamais je n'ai surpris en lui la moindre imperfection même indélébile.

Louis DE GOY, curé de *Blismes*.

2 février 1853.

Monsieur le Supérieur, je voulais copier toutes les lettres de M. Libermann, avant de vous les envoyer; je voulais du moins les lire toutes...; elles mettent un baume dans l'âme surtout de celui qui en connaît l'auteur et se rappelle les circonstances, la charité qui les inspirait même dans ce qu'elles ont de plus dur, la compassion, la patience de ce saint qui pouvait bien dire comme saint Paul, *filioli, quos iterum parturio donec formetur Christus in vobis*, ou encore *quis infirmalur et ego non uror!*

Il y a aussi dans ces lettres quelque chose qui regarde d'autres personnes que moi; des personnes, les unes mortes, les autres vivantes et tenant un rang dans Paris; j'hésitais si je devais supprimer leur nom, car il en est parlé avec blâme.

Tout cela, joint à plusieurs occupations et dérangements et

préoccupations diverses m'a mis tellement en retard que je n'aurais plus osé vous en parler si ma sœur ne m'avait écrit que vous y pensez toujours et ne les avez pas oubliées. J'avouerais ingénument que peut-être le pauvre amour-propre, qui est rarement le dernier dans les affaires, m'a aussi un peu retenu, parce qu'il m'est pénible de placer dans des archives immortelles un monument de mes anciens défauts, qui ne sont plus tout à fait les mêmes. Je fais aujourd'hui le sacrifice de mes affections et de mes répugnances en me dessaisissant de ces lettres qui sont mon trésor et ma condamnation. Le bon M. Libermann a bien souffert pour moi; il faut que je contribue, en ce qui dépend de moi, à sa gloire.

Si je pouvais vous raconter tous ses soins, ses attentions, ses industries charitables pour gagner le cœur de ceux qu'il voulait amener à Dieu et corriger de leurs défauts! Il était très simple dans toutes ses manières; j'avais cependant remarqué dès les premières fois quelque chose de si calme, si suave en lui, que j'en étais étonné, quoique je fusse bien loin alors de penser que j'étais en présence d'un saint à canoniser.

Il présentait le calice dans les ordinations (à l'église des Carmes) (1) à tous les ordinands après la Communion; je me rappelle avec ravissement son air de recueillement et d'humilité; après les ordinations il venait donner le baiser de paix avec un air de charité, de compassion, du plus vif intérêt pour le jeune ordinand; c'est là après mon ordination de tonsure qu'il m'a gagné tout à fait.

Il m'avait fait insinuer par quelque autre de le demander pour moniteur particulier (du moins je puis soupçonner cela de sa charité industrielle, à moins qu'un autre ne m'ait rendu ce service de lui-même), et c'est alors qu'il m'a écrit le premier billet ci-joint (2).

Il menait les bandes de séminaristes et tenait la conversation gaie et pieuse sans faire parade de science et sans avoir l'air de prêcher ni même de présider, tant cela venait tout naturellement.

(1) Les ordinations publiques signalées par les journaux de l'époque, les premières après la Révolution de 1830, ont lieu dans la chapelle des Dames Carmélites de la rue de Vaugirard (1832).

(2) Nous n'avons pas retrouvé ce billet.

Il faisait souvent devant moi ce que j'aurais dû faire, pour me donner l'exemple, mais sans affectation ni aucun air de critique et de censure. Ainsi, j'étais très brusque et précipité alors, il me regardait avec un sourire plein de charité et faisait très posément devant moi ce que, moi, je faisais brusquement; j'en étais tout étonné d'abord, puis tout édifié. Dès qu'on m'appelait, je partais brusquement, toujours courant, sans réflexion; lui, avait soin de se faire appeler comme pour quelque chose de pressé et ne partait pas de suite, mais posément et quelquefois après avoir été appelé deux ou trois fois; j'étais fort étonné, je dirais presque, scandalisé d'abord; et puis je réfléchissais et découvrais avec admiration son adroite et charitable correction. J'allais souvent à *Marie-Thérèse* (3) par le jardin du Luxembourg et j'allais ordinairement à perdre haleine. Ce saint, qui avait à cœur de me corriger, allait quelquefois d'avance là, et s'avancant avec gravité faisait contraste à ma précipitation et me regardait avec un sourire qui valait un sermon.

Mais mon cœur se plie en deux quand je me rappelle mille détails attendrissants et bien des choses que je ne puis dire.

Je souffrais le froid avec impatience et je me chauffais plus par instinct brut que par raison; il venait me voir dans ma chambre, ayant les pieds glacés, le corps transi de froid, et se mettait avec calme et une sorte d'insensibilité, sans affectation, vers mon feu; sa figure s'altérait de souffrance sans qu'il fit de mouvement; mais il continuait de m'écouter et me conseiller; il me dit quelquefois : « Je souffre beaucoup, mais cela ne fait rien. »

C'était un chagrin et une humiliation de voir tous les jeunes gens avancer aux ordres et lui seul rester minoré. Il était admirable de soumission à Dieu.

Quand on parlait de cela, il se regardait comme le serviteur de tous. Vous verrez dans la lettre n° 3 (7 mai 1838) ce qu'il m'a écrit en 1838, que ce sont les pauvres gens comme lui à qui Dieu fait la grâce de n'être rien.

L'année 1836, qui est, je crois, la dernière année de M. Libermann à Issy, il avait tellement gagné tout le monde à la fer-

(1) Il s'agit de l'infirmerie Marie-Thérèse, maison où se retirent les prêtres âgés.

veur que tout le Séminaire, à l'unanimité, était un composé de saints. J'ai entendu dire plus d'une fois à des anciens professeurs, entre autres à M. Ruben, que jamais il n'avait vu aller si bien le Séminaire: que c'était étonnant! On était très fervents tous, et la singularité aurait consisté à ne pas l'être. Et c'était M. Libermann qui était l'âme de tout cela. Il y avait, comme du temps des apôtres, des dons visibles et extérieurs du Saint-Esprit; une espèce de *possession* de Dieu, bien différente de la possession du démon, s'emparait des jeunes gens et les rendait dociles à toute espèce de bonnes inspirations, les rendait supérieurs à eux-mêmes et éloquents pour les choses de Dieu. On avait l'âme toute ravie d'aller entendre parler des heures entières sur les choses spirituelles. Je pense que plusieurs autres vous auront raconté cela mieux que moi. Il y avait entre autres un nommé M. de Brandt, autant que je puis me rappeler, puis une foule d'autres dont j'ai oublié les noms.

Après son départ, il écrivait, comme à moi, à une foule de personnes par toute la France.

Il commençait à former un noyau de Congrégation pour les Nègres; je ne connaissais guère cela alors, mais j'avais tant d'estime et d'affection pour lui que je lui avais témoigné le désir de le rejoindre à Rennes. Cette affection pour lui est devenue pour moi et pour lui une source de croix, car les Sulpiciens pensaient autrement, et cela m'a occasionné des tracasseries sérieuses et des peines nombreuses, comme vous le verrez dans ses lettres, car, vif comme j'étais, je m'irritais des contradictions, surtout des oppositions et obstacles que l'on créait injustement, selon que je le pensais alors, à mon bien spirituel et j'étais en cela appuyé sur l'avis de M. Libermann (dans la lettre n° 3). Les affaires se sont ensuite de plus en plus embrouillées; j'ai quitté Issy, et il y est venu un mois environ — il m'a écrit que les démons mêmes avaient conspiré contre sa Congrégation, vous verrez cela dans une de ses lettres — puis il m'a été ôté violemment: on m'a fait entendre que ce serait le compromettre que de lui écrire davantage. Lui-même m'a écrit de ne plus penser à lui.

Et il s'est passé dix ans; et je ne l'ai revu qu'une fois, à Paris, rue des Postes; j'ai dit la messe, assisté au chœur et dîné chez lui un dimanche.

Voilà, je crois, tout ce qu'il est utile de dire pour l'intelligence des lettres que je vous envoie aujourd'hui et que j'enverrai demain, etc., parce que le paquet serait trop gros en une fois.

Je vous prie, Monsieur le Supérieur, de vouloir bien excuser charitablement le délai que j'ai mis à vous écrire et de prier pour moi le bon M. Libermann, en échange des reliques que je vous envoie de lui. Il m'a déjà rendu service depuis qu'il est dans le ciel. Je vous dirai cela.

Louis DE GOY, *curé de Blismes.*

23 avril 1853.

Monsieur le Supérieur, la longue maladie et la mort de mon bon frère le curé est cause du retard que j'ai mis à vous envoyer le reste des lettres de M. Libermann, car je voulais en copier quelques passages et y joindre ce qu'elles me rappelleraient de ce saint or, une multitude de voyages et d'affaires m'en ont empêché sans profit, car le temps me manque encore à présent.

Je vous envoie cependant les nos 5, 6, 7, 8, 9, 10 et 11 de la main de M. Libermann, et le n° 12 qui est seulement signé de lui (1). C'est le reste de mon trésor, car l'autre lettre qui me reste est de M. Levavasseur seul, de sa part; il m'a paru inutile de l'envoyer.

Le n° 12 paraît assez insignifiant, s'il ne témoignait encore une de ses pieuses industries pour encourager et soutenir la confiance des âmes, même sans rien dire. Vous verrez au-dessus de mon nom sur cette lettre une *Sainte Vierge* penchée vers moi ce qui je vous l'avoue m'a inspiré une grande consolation, de croire que telle était la pensée de M. Libermann pour moi. Et puis, plus bas, on voit cette familiarité sainte et confiante : *J'ai dit à la Sainte Vierge, etc...* C'est la dernière qu'il m'a écrite, et comme il a fini avec moi

Pour les nos 5, 6, 7, etc., il faut savoir que la position de

(1) Ces lettres sont respectivement datées du 29 octobre 1838, 4 décembre 1828, 26 janvier 1839, 5 avril 1839, 20 avril 1839, 1^{er} juin 1839, 27 septembre 1839. Le n° 12, du 23 juin 1850, est de la main du P. François.

M. Libermann et la mienne étaient devenues extrêmement délicates à plusieurs titres : 1^o d'abord mon directeur critiquait, contredisait, blâmait comme des minuties plusieurs des moyens qui m'étaient conseillés par M. Libermann pour avancer dans la correction de mes défauts ou dans la perfection. Cette contradiction me mettait fort en colère et me causait des perplexités très grandes et des difficultés, car M. Libermann avait seul ma confiance, et l'autre paraissait être seul le représentant de l'autorité dans ce qui tenait à la conduite extérieure au Séminaire et la destination future. Ce dernier point surtout me mécontentait, car on paraissait disposer de moi à mon insu autrement que je ne voulais, et c'est là le 2^o à remarquer pour comprendre les lettres.

On voit dans le n^o 7 que j'avais prié M. Libermann d'être mon directeur tout à fait, et il a refusé.

Il parle dans le n^o 6 des tracasseries qu'il a eu à subir chez les Eudistes et de la part des hommes et de la part des démons.

Le n^o 8 parle de la résignation à la volonté de Dieu en tout et les n^{os} 10 et 11 de même.

Il y aurait bien à dire, mais je suis si fatigué et pressé que je ne me rappelle rien de ce que je voulais ajouter à mon autre lettre.

Je vais seulement citer quelques traits isolés que je pourrai me rappeler.

Un jour, il est tombé à la renverse par derrière, s'étant empêtré dans sa soutane; c'était grave pour lui, car on soupçonnait une autre cause. Il a fait comme dit saint François de Sales à sa Philothée; il s'est réjoui de cette abjection et s'est relevé sans trouble ni rougeur, comme si rien n'était arrivé.

Il disait que quand on se sent de la confusion et du trouble au visage, il ne faut pas chercher à cacher sa face, mais supporter en paix cette confusion sans y réfléchir : je lui ai vu pratiquer cela le jour où il a quitté pour toujours Issy en 1836, je crois; car lui, qui prêchait aux autres la paix intérieure, a éprouvé involontairement une émotion sensible quand tout le monde lui dit adieu. Dès qu'il s'en est aperçu, il s'est placé à la vue de tout le Séminaire qui partait à la promenade, afin, je pense, d'avoir une abjection, car il pouvait rester sous le portail où il était.

On m'a dit qu'un jour il s'est mis à genoux devant un séminariste peu fervent et l'a prié d'être meilleur; il l'a gagné à la ferveur.

Un jour il était venu me donner conseil dans ma chambre et m'avait dit en arrivant : Il faut que je parte à telle heure sous peine d'aller à pied de Paris à Issy, et cela m'est mauvais pour la santé. Je l'ai retenu pour voir sa fermeté jointe à sa douceur. Il s'est par charité arrêté un peu plus, s'exposant à manquer la voiture, et est cependant parti malgré moi, sans le moindre mouvement de vivacité ni de plainte contre moi de ce que je l'avais exposé à un grand désagrément, étant bien averti. Il était toujours tout rayonnant de douceur, de calme, de charité, de paix. Je n'ai pas su s'il a manqué la voiture; il ne m'en a jamais parlé.

Lorsqu'il avait donné un conseil spirituel important, il se retirait si on ne le pratiquait pas, afin d'exciter la paresse naturelle qu'on a de se vaincre, et revenait encourager dès qu'on avait commencé. Il me disait un jour : « Si vous saviez quel bien vous perdez en ne pratiquant pas cela ! On ne sait pas tous les biens qui se trouvent là dedans ! » Il n'attaquait qu'un défaut à la fois, mais poussait fortement jusqu'à ce qu'il fût déraciné.

Après le Carême, à Pâques, il craignait qu'on ne se livrât à quelque sensualité, et entourait les jeunes gens les uns après les autres pour les exciter à la ferveur, tout en accordant à la nature une cessation de la pénitence qui eût été contraire à la joie du temps pascal.

Il faisait circuler des petits bulletins ou écrits spirituels pour la préparation aux retraites, ordinations, fêtes, etc.

Il voulait qu'on ait l'esprit libre et calme dans les grandes douleurs. Je souffrais des dents et n'étais guère patient; il avait la bonté de venir me parler et m'occuper d'autres choses, exprès pour m'habituer à ne pas tant fixer mon attention sur ma souffrance. Il ne parlait de lui que pour le bien du prochain, et me dit un jour : « Je souffre beaucoup; il me semble que quelque chose me tord et me déchire les entrailles : c'est très douloureux. » En disant cela, il éprouva en effet quelques variations dans sa figure par l'excès de la souffrance; mais il était calme et continuait ensuite à me parler de tout comme à l'ordinaire, et tout le temps que je voulais recevoir ses conseils.

A l'époque de l'année où sa maladie devait éclater ou quelque temps après, il paraissait plus souffrant; il semble qu'il parlait avec une certaine oppression; cela lui attirait quelque mépris des séminaristes un peu étourdis qui savaient sa maladie et le comparaient aux malades des hospices; il s'en apercevait bien, mais était également bon et affable pour tous. Il éprouvait pourtant un chagrin de ne pouvoir jamais être admis à la prêtrise et d'être ainsi le serviteur de jeunes gens du monde qui tous passaient successivement devant lui en dignité.

Sauf sa réputation de piété, il était quelquefois traité à Issy comme le premier des domestiques, mais aussi comme dans un état de service honoré par la soutane et les Ordres mineurs.

Il était résigné à tout. Son père est mort juif : c'était un vrai chagrin; il était résigné et soumis aux desseins secrets de Dieu.

On m'a raconté que lorsque sa maladie a paru la première fois publiquement devant trois cents élèves à la salle des exercices, le supérieur lui parla de lui faire apprendre un métier et quitter la soutane; son confesseur le fit rester, mais sous conditions : on était libre de le renvoyer chaque jour; il habitait une petite chambre sans feu et aidait M. l'Économiste, etc... Combien cela dut être pénible à la nature, car il était d'une condition meilleure.

Louis DE GOY, *curé de Blismes.*

La sœur de M. de Goy, M^{me} **Rémond**, dont nous parlerons plus loin, ajoute ces quelques détails au sujet des rapports de son frère avec le Vénéral :

Mon frère a passé trois années avec M. Libermann à Issy. M. Libermann a été son directeur. Il vient de me dire que pendant ces trois années il n'avait pas aperçu la moindre faute dans ce saint jeune homme, pas même de ces petites fautes qui échappent et dont on fait des excuses, mais que sa charité envers tous était toujours égale et très grande.

Une fois il mit une malle de mon frère dans la cour au moment des vacances, pensant que c'était celle-là qu'on devait prendre. Comme elle devait rester au Séminaire, il

s'aperçut de l'erreur le lendemain, sans voir que la malle avait été mouillée pendant la nuit. Un mois après, mon frère, étant de retour, ouvrit sa malle et trouva ses livres et ses effets gâtés. M. Libermann en fut si peiné et si humilié qu'il fut impossible à mon frère, qui était assez vif, d'ouvrir la bouche pour lui faire un reproche.

Dans le temps de sa maladie, il lui disait quelquefois : Que vous êtes heureux, vous ! vous serez prêtre !

Sa charité et sa foi profonde avaient le don de se communiquer.

Pendant les récréations, il écoutait quelquefois les autres et parlait fort peu ; il était doux et simple...

De M. l'Abbé **Perrée** :

M. Perrée, de Marseille, connut le Vénérable Père à Saint-Sulpice, le vit à Marseille en 1839, traita avec lui d'un établissement pour les Noirs à fonder dans le Midi, le rencontra encore en 1846 et 1848. Il nous a laissé deux cahiers de notes sur son ami.

9 juillet 1853.

SOUVENIRS SUR M. LIBERMANN.

Lorsque j'arrivai à Paris au Séminaire de Saint-Sulpice, en janvier 1836, un jeudi dans la matinée, ces Messieurs jugèrent à propos de m'envoyer tout de suite à la maison d'Issy pour y refaire ma philosophie. Je fis route avec un des directeurs qui partait à l'instant, et nous arrivâmes au moment de se mettre à table. La promenade suivit le repas et les élèves me pressèrent vivement d'y prendre part. J'hésitais, parce que mes effets étaient encore à Paris, que je voulais profiter de cette après-dîner pour ranger tout dans ma cellule et me mettre au courant des lieux et des usages, à quoi il me fallait un peu de temps, n'étant jamais sorti de chez moi. Cependant, la bonté de MM. les Séminaristes me gagna.

Mais au retour je me hâtai de chercher mes effets et de monter dans la chambre qui m'avait été destinée. Quel fut mon étonnement d'y trouver tout ce qu'il fallait parfaitement en ordre et que je n'avais qu'à prendre mon bonnet de nuit, déjà placé sur le lit, pour me coucher ! Informations

prises, je sus que M. Libermann, que je n'avais point vu encore, mais qui était aux aguets de tous les nouveaux pour les gagner par ses bonnes manières, s'était privé de la promenade, dont il avait besoin plus que bien d'autres, et avait même renoncé à tout le bien qu'il savait y faire pour accomplir cet acte de charité. Il en faisait souvent de semblables et de plus admirables.

Généralement, il était le commissionnaire et le chargé d'affaires de tous les Séminaristes, et il ne partait pas une seule fois d'Issy, où alors il résidait, pour se rendre à Paris, sans être accablé d'une foule de demandes qu'il classait parfaitement dans sa tête et auxquelles il satisfaisait beaucoup mieux que nous l'aurions fait nous-mêmes. Il allait ainsi par les rues de Paris dans le plus profond recueillement et dans une oraison perpétuelle, marchant avec beaucoup d'activité, mais avec le plus grand calme et avec toute la dignité et la modestie qui convient non seulement à un ecclésiastique, mais à un religieux.

Ici se place le fragment déjà cité page 92.

Ses occupations étaient celles de sous-économe à la maison des philosophes. Il y avait été conduit par des infirmités qui l'empêchaient, bien qu'il eût terminé son cours de théologie, de recevoir le sous-diaconat, et par la haine que son père, rabbin juif de Strasbourg, portait à la religion.

C'est là (à Saint-Sulpice) qu'il fit éclater la plus ardente piété et plus tard la plus profonde sagesse. Ces MM. de Saint-Sulpice le retinrent par estime et par affection dans le moment de ses épreuves; et bien qu'il semblât n'être plus propre au service du Seigneur, c'est alors qu'il se rendit si utile à un grand nombre de séminaristes pour leur avancement dans la vertu, qu'on disait hautement qu'il avait renouvelé dans le Séminaire la ferveur des premiers temps de M. Olier.

Sa charge, qu'il exerçait bien qu'il ne fût pas de la Compagnie, le mettait aussi à même de travailler au bien spirituel des domestiques, dont plusieurs devinrent très vertueux; le portier entre autres fut si exemplaire et si intérieur que les plus pieux et les plus éclairés des élèves demandaient en grâce pendant la récréation la permission de passer quelque temps dans sa loge à l'entendre parler du bon Dieu.

On ne peut dire quel bien nous a fait M. Libermann. Sa manière gaie et facile de traiter les vérités de la religion attirait à lui; sa bonté gagnait les cœurs, son zèle sincère et son air si pénétré allait au fond des âmes; on voyait bien par la vivacité qui étincelait dans tout son être, jointe au calme, à la modération, à la gravité qui le distinguait, qu'il avait dû s'imposer de grandes violences pour se donner à Dieu tout entier.

C'était déjà une prédication muette qui faisait rougir de soi-même et aimer la vertu. Il suffisait d'un coup d'œil jeté sur M. Libermann pour abattre une tentation, pour ranimer la lâcheté, calmer l'âme la plus agitée, faire succéder le recueillement à la dissipation. J'en ai fait souvent l'expérience en le regardant même de très loin; et mes confrères m'ont raconté bien des fois des impressions semblables; à l'église, à la salle d'exercices, c'était à qui se placerait plus à portée de le voir. Il était immobile sans affectation, les yeux modestement baissés; sa physionomie animée alors d'un très doux sourire laissait percer quelque chose des sentiments de son intérieur. On ne pouvait le voir sans aimer Dieu. Les plus ardents des séminaristes, ceux qui avaient eu le plus de contact avec le monde et qui semblaient en avoir retenu le plus je ne sais quelle odeur bien différente des parfums de Jésus-Christ, étaient ceux auxquels il s'attachait de préférence et que, souvent après de grandes résistances, il gagnait le mieux et portait le plus loin dans la vertu. J'en ai vu un, qui passait pour avoir été des plus vifs et des plus fiers, ne jamais lever les yeux un seul instant au réfectoire pendant deux ans que je l'observai avec soin, étant vis-à-vis.

Dieu avait donné en effet à M. Libermann des lumières grandes et sûres sur les âmes, les voies intérieures et les opérations de la grâce, lumières qui semblaient lui être venues surtout par son expérience et par de nombreuses épreuves. En un instant il avait connu à fond une âme; il semblait même l'avoir connue par avance, et souvent on doutait si ce n'était pas une sorte d'inspiration. J'ai eu, Dieu merci, de fort bons directeurs dans ma vie, hommes de grande réputation; mais je puis assurer que nul ne m'a jamais si bien connu que M. Libermann l'a fait dès la première entrevue, allant droit au fond de mon caractère et de mes besoins, et me signalant de suite

le régime à suivre et les remèdes à employer, me faisant remarquer la liaison et la portée d'une foule de choses que j'avais à peine entrevues jusqu'alors dans moi-même.

Je trouvai en lui-même lucidité et sûreté de coup d'œil quand il me fallut étudier et déterminer ma vocation ultérieure. Nul ne m'a plus nettement déroulé le présent et l'avenir, et plus complètement fixé et rassuré sur ce point si délicat et si important. C'est pour cela que nos directeurs nous envoyaient souvent vers lui, comme fit le mien en cette occasion; et eux-mêmes disaient hautement avoir beaucoup avancé dans la connaissance des choses spirituelles par les entretiens de M. Libermann.

Je pourrais citer M. Gallais, M. Mollevault et M. Pinault. Ce dernier surtout, qui professait une grande admiration pour M. Libermann, parut, il y a une douzaine d'années, tout à coup transformé en un homme tout nouveau, dans les paroles et les œuvres duquel on pouvait assez bien reconnaître son modèle; et tous disaient que M. Libermann vivait en lui et parlait encore par sa bouche. Les conversations de l'un attiraient, éclairaient et échauffaient comme avaient fait peu auparavant celles de l'autre, en sorte que leur apparition dans le jardin portait peu à peu tous les séminaristes dans l'allée qu'ils occupaient, où l'on était obligé de se former sur trois et quatre rangs bien serrés.

Outre les biens sans nombre et l'agrément que nous trouvions dans sa conversation, M. Libermann avait beaucoup travaillé à nous procurer des avantages semblables dans nos conversations mutuelles. Pour cela, il ne se bornait pas à nous recommander de saisir toutes les occasions où la Providence nous réunirait avec les plus fervents pour parler librement du bon Dieu; mais, d'accord avec les Supérieurs, il n'avait pas cru qu'il fût contraire à l'usage et à la règle, bien qu'ils ordonnent de se trouver indifféremment avec tous, de se choisir de temps en temps une petite compagnie toute pieuse pour s'y délasser et s'y enflammer pendant quelques instants en des paroles simples, toutes de cœur et dites joyeusement. Ces petits entretiens du bon Dieu, qui se tenaient ordinairement les jours de congé à la maison de campagne ou dans les bois, étaient par lui organisés de manière à éviter tout embarras, toute préoccupation, tout ennui : le lieu, les personnes, le

sujet, étaient indiqués d'avance; chacun à tour de rôle présidait pour maintenir l'ordre et entretenir la conversation; mais on parlait avec abandon, respect mutuel et des choses les plus usuelles et les plus certaines.

M. Libermann allait tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre de ces petites bandes, s'assurer si tout se passait bien; sinon on lui rendait compte de l'entretien.

Je ne sais comment les inconvénients qu'on a cru y remarquer, et qui ont engagé plus tard MM. de Saint-Sulpice à retrancher ce moyen de sanctification, ont pu s'y glisser; mais je sais bien qu'il n'y en eut aucun tant que le fondateur de cette petite œuvre a été parmi nous. Je sais que la grâce et l'impression de ces entretiens étaient si remarquables que souvent, pendant plusieurs jours, nous n'aurions pu choisir d'autre sujet de l'oraison que celui de l'entretien. Je sais que souvent les sacrifices les plus difficiles, contre lesquels la nature luttait depuis longtemps, ont souvent été emportés d'assaut par un mot de cœur naïvement échappé le jour de congé, si bien que nous regardions ces jours comme des jours de sanctification.

Du reste, nul n'était plus exact à se fondre ordinairement dans tous les groupes de la récréation que celui qui faisait partie de ces réunions de congé, lesquelles d'ailleurs ne duraient jamais plus d'une demi-heure entière. M. Libermann tenait beaucoup à cette charité universelle et à répandre l'édification par cette fusion.

Sa piété était très éloignée de toute affectation et de toute contrainte : toujours gaie, pratique et sans excès, toujours fondée sur la saine théologie, qu'il possédait fort bien, sur l'exemple de Notre-Seigneur et des Saints. Sa doctrine au fond était celle de M. Olier, dont on disait qu'il avait renouvelé l'esprit, toujours si vivant dans son Séminaire. Il la développait et l'appliquait dans les détails; d'autres fois, la resserrait et la fixait en quelques points enchainés l'un à l'autre qui la faisaient retenir parfaitement.

Après avoir raconté divers incidents des années qui suivirent, M. Perrée continue .

Outre une haute vertu, il possédait un esprit grand, ouvert et pénétrant, un coup d'œil très sûr et un jugement très droit.

L'étude avait développé ces heureuses dispositions. Car il avait étudié, comme il nous apprenait à le faire, avec ce calme qui laisse aux facultés leur libre exercice, avec cette droiture d'intention et cette union à Dieu qui en double l'étendue et l'énergie. Il passait surtout pour très habile dans les antiquités hébraïques et tout ce qui concerne l'Écriture Sainte : les directeurs de Saint-Sulpice eux-mêmes le consultaient plus d'une fois là-dessus ou nous renvoyaient à ses lumières.

Aux qualités de l'esprit, il joignait celles du cœur, qu'il avait chaud, noble, tendre et délicat; aussi ne pouvait-on l'approcher sans l'aimer et sans l'admirer.

Voilà quelques-unes des choses que j'aurais à dire sur ce saint homme, si la mémoire, les forces et le temps ne me faisaient défaut.

J'attesterai en finissant tout le bien que j'en ai ouï dire par les autres. Chaque séminariste le regardait comme un saint, comme un homme extraordinaire, éclairé des lumières d'en haut et assisté surnaturellement dans toutes ses œuvres. C'était à qui pourrait l'approcher et à qui raconterait les bienfaits spirituels et temporels qu'il en avait reçus. Nul de ceux qui l'ont connu ne l'a oublié, et c'est une joie quand on se retrouve de parler de M. Libermann. Je me suis surpris à y employer des heures et à prolonger la soirée bien avant dans la nuit par l'attrait d'une si douce conversation dont on sortait toujours meilleur.

Puisse le Seigneur, pour sa gloire et pour le bien des âmes, manifester les merveilles qu'il a opérées dans son très fidèle serviteur ! Je m'estimerai fort heureux si je pouvais tant soit peu y contribuer par ce petit écrit que je ne croyais pas pouvoir achever sans une protection spéciale de la Providence.

Marseille, 9 juillet 1853.

PERRÉE, prêtre, vicaire à la Trinité.

M. Perrée, appelé à déposer au procès de béatification, prépara par écrit ses réponses aux divers articles de Postulateur. De son manuscrit nous extrayons quelques passages qui regardent le séjour du Vénérable à Issy, et en général sa jeunesse.

Il m'a toujours semblé, et à tous ceux qui l'ont connu, que

le R. P. était naturellement droit, franc et d'un cœur tendre, mais d'un caractère très vif et même violent, ainsi que le comportait son tempérament bilieux et sanguin. On le voyait se comprimer et se contenir sans cesse. Quelquefois sa vivacité s'échappait malgré lui en quelque mouvement brusque; mais aussitôt il se reprenait et faisait paraître la plus extrême douceur avec une sorte de confusion, en sorte qu'on peut affirmer de lui, comme de saint François de Sales, que son calme imperturbable, sa bonté inépuisable, n'étaient pas des fruits de la nature, mais bien le résultat des combats perpétuels contre la nature et des triomphes incessants de la grâce.

Il n'était pas timide, mais doucement et sagement composé; naturellement, il aurait été fier et brusque.

Il ne paraît pas non plus que sa complexion ait été frêle et malade avant ses épreuves et ses maladies, que l'on a toujours regardées comme accidentelles et même surnaturelles. Son aspect annonçait une certaine vigueur et une force musculaire dont je l'ai vu, même après ses maladies, donner des preuves qui nous étonnaient, comme des marches longues et forcées, des poids considérables soulevés aisément. A Rome, j'avais peine à le suivre dans les pèlerinages lointains, et jamais il ne paraissait fatigué. Pendant mes quatre années de Séminaire, je ne lui ai connu aucune indisposition et n'ai pas ouï dire qu'il soit monté à l'infirmerie, si ce n'est pour visiter les autres, ce qu'il faisait très souvent.

Je le répète, l'opinion bien tranchée de tous ceux qui l'ont suivi de près est que tout ce qui a paru en lui de faiblesse et d'infirmité était contraire à sa nature et tout providentiel.

* *

Il nous expliquait admirablement la Sainte Écriture, même pour le sens littéral et nous donnait souvent des explications tirées d'une connaissance approfondie de l'hébreu et des explications rabbiniques.

* *

Un jour de grande fête du Séminaire, plusieurs fervents élèves racontant devant lui les élans de piété et la joie divine

avec lesquels ils avaient assisté aux cérémonies du jour : « Et moi, nous dit Libermann, j'ai été tout le jour comme une bûche, sans pouvoir parler à Dieu, ni penser, ni sentir. » Et comme plusieurs de ses confidents ordinaires se trouvaient là, il échangea avec eux un sourire significatif qui nous fit comprendre que c'était depuis longtemps son état habituel, supporté avec une parfaite résignation et une sorte de joie.

Par rapport aux peines intérieures, il m'a dit dans ses confidences intimes qu'elles étaient si violentes et accompagnées d'une si terrible tentation de désespoir que plus d'une fois, longeant les quais de la Seine, il s'était vu forcé de prier son compagnon de le bien tenir pour l'empêcher de se jeter dans la rivière.

A l'égard de sa maladie, arrivé au Séminaire à Issy où il habitait, je n'en ai vu aucune crise, ni suite, ni les symptômes que j'ai si bien observés en d'autres. Je dois dire que, d'après mes observations et l'opinion commune de mes amis, cette maladie devrait être regardée comme une malignité satanique, une sorte d'obsession du démon.

* * *

Je l'ai toujours vu dans les dispositions qui éclataient visiblement sur son extérieur, accompagnées d'une douce joie. Il est incroyable quelle quantité de commissions pour tous les quartiers de Paris il recevait des Séminaristes, avec quelle fidélité il les remplissait, comme dans les courses et ses nombreux embarras il conservait la présence de Dieu et l'esprit d'oraison, faisant, nous disait-il, *dépêcher les jambes*, mais conservant *la tête et le cœur dans une profonde paix*.

* * *

J'ai raconté son extrême charité envers moi lors de mon arrivée à Issy. Il me vit souvent depuis lors et me soutenait dans les peines que me causaient mon grand éloignement de mon pays et de ma famille et le brusque changement de toutes mes habitudes.

Lorsque je passai, six mois après, au Séminaire de Paris, sans cesser de me voir de temps en temps, il me confia parti-

culièrement à deux ou trois de ses meilleurs amis. Je sus plus tard que c'était son usage de donner des *anges* aux nouveaux et d'être lui-même comme leur archevêque.

• •

Je déclare devant Dieu que rien au monde ne m'a paru égaler la régularité et la ferveur qui régnaient de mon temps au Séminaire, d'Issy surtout. Il m'a toujours semblé qu'on pouvait les comparer à la primitive Église et aux déserts de la Thébàide, etc. Il était notoire et évident qu'on les devait aux soins et aux exemples de M. Libermann.

• •

La vivacité de sa foi nous avait persuadés à Saint-Sulpice qu'il y a une grâce spéciale et très abondante réservée aux juifs baptisés.

• •

Pendant les vacances il venait souvent par zèle et dévouement assister à nos promenades dans les bois de Clamart et de Meudon. Il ne manquait jamais de nous y expliquer l'Évangile de saint Jean, mais avec des lumières et une ardeur qui marquaient bien qu'il en faisait la nourriture ordinaire de son âme.

• •

Il nous exhortait beaucoup à la propreté et à la décence dans les vêtements ecclésiastiques et à faire les cérémonies avec la ferveur et l'exactitude dont nous étions capables. Ceux qui avaient le bonheur de soigner une sacristie ou de balayer une chapelle étaient vivement poussés par lui à le faire en esprit de foi, avec respect et recueillement. Il avait parfaitement réussi à pénétrer un grand nombre de ces beaux sentiments.

• •

Sa piété n'avait rien d'exagéré ni de singulier; il priait paisiblement, les yeux baissés, le corps dans une posture tranquille et respectueuse; mais les mouvements de son âme perçaient malgré lui sur sa physionomie par je ne sais quel mélange d'ardeur et de calme, de vénération et d'abandon. Il était impossible de le voir dans la prière sans être plus recueilli, plus porté à l'amour et à la fidélité envers Dieu.

* *

De la même manière on voyait la paix, que de fortes luttes et l'habitude des plus généreux renoncements avaient enracinée au fond de son cœur, se refléter par son extérieur et ses actes. Rien ne l'étonnait, rien ne le troublait; comme il voyait tout en Dieu et Dieu en tout, il était bientôt soumis à ses volontés, qui lui paraissaient uniquement désirables.

Il nous portait beaucoup à cet abandon prompt et absolu entre les mains de la Providence, avec tranquillité et joie. Son exemple nous y poussait encore mieux que ses paroles.

* *

J'ai bien des fois reçu ses encouragements et lui en ai vu bien souvent distribuer à ceux mêmes qui n'osaient pas les lui demander. Dès qu'un de nous paraissait triste, chacun l'engageait à voir M. Libermann ou bien on l'en avertissait lui-même et tout s'arrangeait bientôt. On aurait pu appeler Issy la maison de la paix, grâce à son influence.

* *

Quand je le revis à Rome en 1848, je trouvai que son amour envers Dieu avait pris plus d'activité à l'extérieur et une forme pour ainsi dire plus tranchée. C'était alors moins dans les paroles et plus dans les actions que cet amour se manifestait par plus de rondeur et de générosité.

* *

Le soin qu'il mettait à nous donner le goût de l'oraison et

les sages conseils pour nous aider à la bien faire montraient clairement qu'il l'avait longtemps et parfaitement pratiquée. Il avait réponse à toute difficulté.

..

C'est dans la charité envers le prochain que j'ai vu toujours exceller le serviteur de Dieu. Il épiait toutes les occasions d'être utile au corps comme à l'âme; il rendait tous les services qui lui étaient possibles, et même plusieurs qui auraient semblé pour lui impossibles; et cela avec ardeur, avec une joie visible. Il recherchait de préférence tous ceux qui satisfaisaient moins la nature ou qui paraissaient plus abandonnés; surtout on le voyait parler avec une extrême bienveillance à ceux qui étaient connus par leur antipathie contre lui; il les servait avec plus de bonheur que les autres.

..

M. Libermann s'était entièrement pénétré de la doctrine et de l'esprit de M. Olier; il ne perdait pas une occasion de les inculquer, de les développer; il y rapportait toutes ses instructions et pressait vivement les Séminaristes d'y rapporter tous leurs sentiments, tous leurs projets et toute leur conduite durant le Séminaire et après durant toute la vie. Il contribua grandement à pénétrer tous les cœurs de ce désir de connaître et de glorifier M. Olier, qui, appliquant les Séminaristes durant plusieurs années à la recherche minutieuse de tout ce qui le concernait, a produit dans sa *Vie nouvelle*, écrite par M. Faillon, cette exactitude et cette richesse de détail qu'on ne saurait trop admirer. C'est par cette ardeur à rendre le saint fondateur plus què jamais vivant dans son œuvre que le serviteur de Dieu a surtout contribué à la rénovation de Saint-Sulpice.

Je ne saurais exprimer en outre le respect qu'il témoignait en toute occasion pour chacun des directeurs des deux Séminaires d'Issy et de Paris, pour les maximes et les usages de Saint-Sulpice. Par lui nous étions tous pénétrés d'estime, d'affection et de dévouement pour nos maîtres. On peut dire qu'il a rendu en nous ces sentiments ineffaçables.

* *

Je puis attester que M. Libermann, comme tous les hommes de Dieu, était passionné pour l'oraison, la solitude et la vie cachée; que tout ce qu'il faisait pour les autres était pour lui un sacrifice, dont néanmoins il était difficile de s'apercevoir, tant sa charité était vive et expansive. Ses œuvres extérieures ne lui étaient inspirées que par les motifs de la plus pure foi et le désir de la gloire de Dieu.

* *

Vérité et charité. On voyait qu'il y faisait la plus grande attention. Il nous conjurait souvent d'y apporter la plus grande attention nous-mêmes. Il nous montrait comment on peut accorder la vérité avec la charité.

* *

Pendant toute notre union, jamais je ne lui ai vu faire une seule action par un motif purement naturel; jamais je ne l'ai entendu alléguer de pareils motifs, mais seulement ceux de la pure foi et du pur amour.

* *

On ne pouvait se lasser d'admirer la rare aptitude qu'il montrait même dans les choses toutes nouvelles pour lui. De bonne heure il parut avoir une expérience consommée; jamais on ne s'est mal trouvé d'avoir suivi ses conseils, qui frappaient toujours comme des traits de lumière. On se demandait comment il voyait d'abord à fond ce que n'avaient pas entrevu les yeux les plus exercés.

* *

Rien peut-être n'attirait davantage pour la gloire de Dieu vers son serviteur Libermann que le caractère très saillant de simplicité, de calme et même de gaieté qu'il avait imprimé à tous les actes de sa piété, si bien qu'elle lui semblait natu-

relle, quoique acquise avec grand labeur. Il rendait la vertu agréable et facile à tous. Ses meilleurs disciples ont été comme lui remarquables par une sage et aimable piété. Je pourrais citer bien des noms.

* * *

Ses yeux étaient presque toujours baissés, ses bras croisés ou ses mains jointes. Tous ses mouvements étaient retenus et modérés, bien qu'on soupçonnât dans lui une extrême vivacité naturelle. C'est d'après son expérience qu'il nous recommandait tant de dominer l'activité naturelle qu'il signalait comme un des principaux obstacles à la perfection.

La perfection, nous disait-il souvent, est renfermée en deux mots : renoncement à tout, union entière à Dieu.

* * *

Il est certain que, si l'on n'avait été averti de son mal, on n'en aurait eu aucune connaissance par son extérieur, puisque pendant plusieurs années de séminaire je n'ai pu, quoique averti, en apercevoir aucun symptôme.

* * *

Sa vue seule consolait et fortifiait : l'entrevoir de loin suffisait pour ranimer une âme accablée; tous, nous l'avons expérimenté mille fois. Mais ses paroles avaient une tout autre efficacité : quelle que fût la peine, elle cédaient bientôt à la force de ses raisons et à l'intérêt qu'il témoignait, à l'exemple de sa fermeté et de son calme. Aussi était-il toujours assiégé d'âmes en peine, qui s'en retournaient parfaitement tranquillisées. Pour ma part, je ne conçois pas comment, sans lui, j'aurais pu achever mon séminaire.

* * *

Chasteté. Il était à cet endroit si angélique dans ses discours, ses manières, etc., qu'on aurait pu croire son âme et son corps préservés de toute atteinte la plus éloignée du vice impur.

En sa compagnie on se sentait participant dans quelque mesure à ce privilège. Il n'est pas venu à ma connaissance qu'il ait eu à lutter sur ce point contre les dangers ni les tentations.

* * *

M'enseignant comment il faut planer au-dessus du monde dans le saint ministère, il me disait qu'il faut se voir alors au milieu des hommes comme on serait dans un jardin au milieu des carottes et des choux, ou bien comme quelqu'un qui, regardant ailleurs et songeant à autre chose, passerait sans les voir à côté de fourmis qui s'agitent, et leur monterait dessus. C'était bien ce qu'il faisait.

* * *

A Saint-Sulpice on comparait souvent ce qu'on lisait des saints et ce qu'on voyait dans M. Libermann, et l'on était forcé d'y remarquer la plus grande ressemblance. On était persuadé qu'il ferait de grandes choses dans l'Église pour la gloire de Dieu; on espérait généralement qu'il laisserait après lui une odeur de sainteté et qu'un jour on songerait à le mettre sur les autels.

* * *

J'ai toujours remarqué en lui le parfait abandon entre les mains de Dieu en toutes choses et la grande paix qui en était le fruit. Cependant, ses vives lumières lui faisaient entrevoir les difficultés en toute chose et son extrême sensibilité les lui faisait douloureusement ressentir.

De M. **Senez**, missionnaire apostolique :

M. Senez fut l'un des premiers adhérents à l'Œuvre des Noirs; il persévéra à solliciter de son évêque l'autorisation de s'y dévouer et se préparait même à accompagner le P. Tisserant en Haïti. Empêché de suivre cet attrait, il passa dans la suite aux États-Unis et devint curé de Sainte-Marie à Jersey-City, diocèse de Newark.

Beauvais, 3 février 1858.

Pour ce qui est de *lettres*, je n'en ai qu'une seule, et encore je l'ai laissée en Amérique. Cette seule lettre est pour moi un vrai trésor, car elle m'a servi de guide depuis 22 ans; et après un si long temps, lorsque je la relis, je la trouve toujours aussi nouvelle, intéressante et utile qu'au commencement.

Vous comprendrez la haute idée que je me fais de la sainteté de votre fondateur, lorsque je vous assurerai qu'il ne se passe presque pas de jour que je ne l'invoque comme un saint jouissant de la gloire et disposé à étendre sur moi la protection d'un tendre père; car je l'ai toujours considéré comme le père de mon âme et j'ai continuellement remercié Dieu de m'avoir accordé la faveur de ses saints exemples et de ses conseils charitables. Je dis *conseils*; mais il faut que j'ajoute que non seulement le P. Libermann avait reçu de Dieu une grâce singulière pour conduire les âmes apostoliques à la perfection, mais qu'il avait aussi le don de les deviner et de les enfanter en Jésus-Christ, de sorte que ces âmes, sentant ce qu'elles avaient reçu de lui, éprouvaient à son égard une disposition filiale.

Vous me demandez ce que je pense de ses vertus; j'atteste devant Dieu que je n'en connais pas une dont il n'ait donné de hauts exemples; il les possédait certainement toutes, car il en parlait comme un homme qui en a une connaissance pratique; il savait les inspirer puissamment, car on savait bien qu'il faisait ou qu'il était généreusement disposé à faire tout ce qu'il disait. Son courage était vraiment héroïque, et il était fort pour souffrir comme pour agir. Ce courage me paraissait venir d'un amour sans bornes pour Dieu; cet amour était toute sa vie; il ne pensait, il ne respirait ni n'agissait qu'en lui, et comme il savait d'une manière pratique que cet amour était né en lui et ne pouvait s'accroître que par l'union à Jésus, tout son bien était de se tenir paisiblement uni à ce cher amant des âmes; de cette union découlaient toutes ses vertus : sa simplicité de colombe (il m'a toujours semblé qu'il y avait dans ses yeux et sa bouche quelque chose de la colombe), sa douceur, son humilité, sa prudence, son zèle et toutes les lumières dont il usait avec réserve et seulement pour plaire à Dieu, car, quoique son ardeur fût très grande, elle ne

l'emportait jamais plus loin qu'il ne voulait et il ne parlait ni n'agissait que d'après le mouvement de la grâce, selon la maxime qu'il aimait à nous enseigner de la part de Notre-Seigneur : *Pater usque modo operatur et ego operor*. Voilà en attendant mieux ce que j'ai pensé vous écrire maintenant.

L. D^r SENEZ, *miss.*

CORRESPONDANCE AVEC M. BELUET.

De M. l'Abbé **Beluet**, archiprêtre de Jonzac (dioc. de La Rochelle) :

Jonzac, le 4 août 1869.

Monsieur et cher confrère, j'ai en effet connu et assez particulièrement le saint abbé Libermann, et cependant il me serait assez difficile de vous rien dire qui ne vous ait été déjà dit par ceux qui ont eu le bonheur de se trouver avec lui. Nous le regardions tous comme un saint; c'était le *lucerna ardens et lucens*.

Après l'avoir entendu dans ses pieuses conversations et surtout dans ses explications mystiques de l'Évangile selon saint Jean, pour lequel il avait une toute particulière prédilection, nous nous disions les uns aux autres comme les disciples d'Emmaüs : *Nonne cor nostrum, etc.*

Ce qui nous touchait le plus et nous ravissait d'admiration, c'était sa profonde humilité; elle ravissait tous les cœurs et les amenait littéralement aux pieds de cet homme qui, à l'époque dont je parle (1835), n'était même pas notre confrère, mais simple employé pour les commissions de la maison.

J'aimais singulièrement, à cause du besoin particulier que j'en éprouvais sans doute, à me rapprocher du bon P. Libermann, comme nous l'appelions. Contrairement à ce que dit l'*Imitation* pour la fréquentation du monde, j'en sortais toujours *major homo*. Il me fut surtout utile dans quelques épreuves que j'eus à supporter. Sa vue seule remontait mon courage.

J'ai entretenu avec lui un commerce de lettres. Quelque

restreint qu'il ait été, si je venais à le retrouver dans un immense inventaire de papiers que je me propose de faire cet hiver, je me ferais un plaisir et un devoir de vous les communiquer.

Jonzac, le 10 août 1869.

Vous êtes plus qu'indulgent, mon cher Monsieur, de vouloir bien attacher quelque valeur aux courts et simples détails que je vous ai donnés sur le bon P. Libermann. Ce m'est une vive et particulière peine, je vous assure, de ne savoir mieux dire, alors que j'aimerais tant à payer un tribut de reconnaissance à cet *ange* qui me fut donné pour garder ma jeunesse sacerdotale.

N'ayant fait que des études laïques, y compris la philosophie, j'entrai au Séminaire Saint-Sulpice. Je n'y fus pas tout d'abord bien entouré, ou plutôt je fus moi-même un mauvais entourage pour mes confrères. Toujours est-il que je ne mordais pas à la théologie et que je travaillais peu. Bientôt la nostalgie s'empara de moi : mon examen fut nul, et on m'engagea à refaire mes études philosophiques à Issy. C'était là que je devais rencontrer M. Libermann, qui s'attachait tout de suite à moi, comme il s'attachait à tout ce qui était souffrant, découragé et malheureux. Je voulais à toute force rentrer dans ma famille. Il s'y opposa énergiquement et je ne saurais sans une monstrueuse ingratitude oublier toutes les industries de sa charité. Il me fit nommer sacriste de Notre-Dame de Toutes Grâces, située dans un coin isolé du parc d'Issy. Ce me fut un grand soulagement. Ah ! comme il excellait à pratiquer le *Manus lassas roborasti, le vacillantes confirmaverunt sermones tui*.

Quand il me voyait plus abattu que d'ordinaire, il me lançait au réfectoire un de ces regards puissants que je ne saurais mieux définir qu'en pensant à celui que Notre-Seigneur lança à saint Pierre, qui en fut à jamais touché et converti. Il me conduisait à ma chère chapelle; là, nous priions quelques instants, devant cette statue qu'avait tant aimée, priée et consultée M. Tronson !

Un jour que j'étais à bout de défaillances, il exigea que je fisse une retraite près du vénérable M. Mollevault, de sainte

mémoire. Il ne cessait de me faire subir, avec l'influence si salutaire de ses exemples, cette sainte contagion de la vertu à laquelle rien ne résiste.

Il me fit donc rester au Séminaire, *utinam bene!*

Il y a longtemps que je me proposais de relire les quelques lettres que j'aurais pu conserver de lui; et pour cela, je commençai l'an dernier le dépouillement de ma correspondance, gardée depuis plus de trente ans.

Ce travail a été interrompu par la reconstruction de mon presbytère, pendant laquelle il m'a fallu entasser pêle-mêle dans une chambre louée en ville et mes livres et mes innombrables paperasses.

Si je viens à les retrouver, Monsieur, ces lettres, vous les aurez; car si je devais en éprouver quelque petite humiliation, j'avouerais simplement que je ne l'aurai que trop méritée.

Jonzac, le 7 mai 1870.

Monsieur l'Abbé, je m'étais bien trompé en pensant que les lettres de M. Libermann se trouvaient mêlées avec toutes celles qui sont indifférentes. Je me rappelais bien en avoir mis à part; mais trois déménagements successifs avaient mis un grand désordre dans mes affaires.

Je les ai, Dieu merci, retrouvées; et, sans les travaux de ce temps qui ne nous laissent aucun répit, je n'aurais pas attendu que vous me les demandassiez de nouveau pour vous les adresser.

Les voici donc. Nul ne comprendra mieux que vous, Monsieur l'Abbé, que je ne vous les confie que comme un dépôt sacré, dont je revendique la propriété.

Je les ai pieusement gardées, je les ai lues souvent comme méditation et lecture spirituelle; elles m'ont toujours fait du bien et fait respirer le souffle puissant de sainteté qui animait notre saint confrère et qu'il savait bien communiquer à tout ce qui l'approchait.

C'est vous dire avec quel intérêt je lirai la vie que vous publiez, aussitôt qu'elle aura paru.

A. BELUET, *archiprêtre de Jonzac.*

P. S. Je ne vois guère à supprimer dans les lettres que le nom de M. l'abbé de Bouchaud, aujourd'hui, s'il n'est pas mort, membre distingué de la Compagnie de Jésus.

Monsieur
Monsieur l'Abbé Beluet,
à Tonnerre (Yonne).

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, 107.

p. 108, ligne 3 :

Je vous dirai ce qu'il m'en semble et vous en ferez ce que vous croirez bon et convenable. Je vous avoue que depuis bien longtemps j'en avais une idée très vague.

p. 108, plus bas :

Il n'a jamais parlé d'une manière vague et indéterminée; il a eu le temps de préparer ce qu'il avait à nous dire et d'arranger ses phrases afin de se faire comprendre, puisque de toute éternité il avait prévu...

p. 110, à l'alinéa :

Mais c'est assez vous parler sérieusement. Je ne dirai donc pas le reste de ce que j'avais à vous dire de peur de vous fatiguer et de vous ennuyer. J'aurais bien voulu vous écrire d'une manière plus agréable, mais que voulez-vous faire? *Nemo dat quod non habet.*

Je ne saurais vous donner des nouvelles du Séminaire; j'en suis parti deux jours avant l'arrivée des Parisiens (1). J'ai remis avant mon départ à M. de Bouchaud une lettre que le P. Barbier m'a remise pour vous : elle vous sera sans doute parvenue.

Je suis à Amiens en ce moment.

(1) C'est-à-dire avant l'arrivée à Issy des élèves de Paris.

Monsieur
Monsieur l'Abbé Beluet

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 139.

p. 141, à la fin :

qu'ils auraient dû faire de telle façon ou de telle autre.

Cette réflexion vous fait rire sans doute, parce que l'an dernier je vous ai cherché querelle là-dessus.

Quiconque a parfaitement renoncé...

p. 143, 6^e ligne :

à cause de votre caractère expansif.

Si vous vouliez rester un chrétien médiocre, vous causeriez peut-être un grand relâchement dans le Séminaire. Mais le bon Dieu vous en préservera, je n'en doute pas. Vous chercherez Dieu simplement.

p. 143 :

achever aussi bien son ouvrage.

M. de Bouchaud m'a fait beaucoup de peine pendant ces vacances. Je suis vraiment affligé qu'une âme aussi belle que celle de M. de Bouchaud se traîne ainsi dans la boue et la misère. Il serait capable de plus grandes choses et il laisse aller son cœur à la dissipation, à la frivolité et à ses vains désirs et affections de la terre. Dieu sait combien je l'aime et combien j'avais un désir ardent de lui être utile et de me faire le dernier de ses serviteurs, pourvu qu'il voulût écouter la voix de Dieu et se donner à lui; mais je ne trouve pas moyen de m'approcher de lui; il est dans des défiances continuelles contre moi; il a semblé même quelquefois affecter du mépris pour moi. Cela ne me rebute cependant pas encore. Je tâcherai de lui montrer toujours l'estime et l'affection que j'ai pour lui; il est vrai que je suis un peu plus réservé maintenant que je n'étais au commencement et j'ai un peu l'air de ne pas faire trop d'attention à lui; je fais cela parce que je vois bien qu'il a mal pris les prévenances que j'ai tâché d'avoir pour lui, croyant peut-être que je voulais l'espionner, car il m'a semblé qu'il a donné dans cette erreur.

J'espère, mon très cher, que vous ne vous imaginerez pas que je veuille me plaindre de lui en vous disant cela, et je crois pouvoir me rendre ce témoignage que je n'ai pas recherché M. de Bouchaud pour moi-même, mais uniquement dans l'espérance de le gagner à Dieu. Je vous dis cela pour que vous tâchiez dans la circonstance de l'adoucir et de lui montrer qu'il a pris un mauvais chemin en se dissipant et en se laissant entraîner à toute la vanité, l'amour-propre et les désirs de son cœur. Montrez-lui qu'il est fait pour Dieu seul. Voilà déjà deux ans de perdus pour lui; s'il continue de ce train, ça n'irait pas bien.

Cette pensée, mon très cher ami, me transperce le cœur et me cause une profonde tristesse. Cette bonne âme est déjà toute flétrie par l'orgueil et tous les désirs que l'amour-propre y produit. Si cela continue de ce train, mon Dieu ! qu'est-ce que cela deviendra ? Je vous assure que cela me déchire et m'afflige à l'excès. Mais la très sainte volonté soit faite dans toute sa plénitude; nous sommes tous entre ses mains comme des vases d'argile; il en fait tout ce qui lui plait; et qui lui dira : « Pourquoi faites-vous cela ? »

Je crois que le mal est grave. Il serait possible que le désir extrême que j'ai pour le salut et la perfection de cette bonne âme et la grande affection que j'ai pour lui me trompent. Portez-y remède, si vous le pouvez. Ne brusquez pas les choses; allez avec douceur, tendresse et modération. On ne gagne pas par brusquerie. C'est à vous seul, mon très cher, que j'ai parlé et que je parlerai de cela. Prions ensemble pour cela. Que le bon Dieu fasse ensuite tout ce qui lui plaira bon et agréable.

Adieu...

P. S. Je vous ai écrit une lettre; je ne sais si vous l'avez reçue ou non.

Monsieur
Monsieur l'Abbé Antoine Beluet,
Poste restante à Tonnerre, Yonne.

Issy, le 8 octobre 1835.

Monsieur
Monsieur l'Abbé Beluet,
Poste restante à Tonnerre (Yonne).

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 175.

p. 177, vers la fin :

non pas au centuple, mais à l'infini.

Mon voyage a été assez paisible; je n'ai pas été fatigué du tout en arrivant à Strasbourg. J'ai trouvé en arrivant à Illkirch mon frère et toute sa famille, qui est assez nombreuse, dans de très bonnes dispositions. Mon frère est un fervent chrétien; il est instruit de sa religion. C'est un homme d'un très grand sens qui voit les choses comme il faut les voir. Il travaille sérieusement à sa sanctification et pense de tout son cœur à parvenir au renoncement parfait. Sa famille est pieuse; il élève très bien ses enfants, je veux dire d'une manière très chrétienne. J'ai vu un frère qui est encore infidèle.

A Dieu...

P. S. Je vous prie de m'envoyer votre réponse à Issy; j'y serai le 15.

CORRESPONDANCE AVEC M. FRÉRET.

De M. l'Abbé **Fréret**, curé de Conteville (dioc. d'Amiens) :

Conteville, le 11 juillet 1854.

Monsieur l'Abbé, je vous envoie une lettre de M. Libermann. C'est la seule que j'aie pu retrouver et cependant je suis sûr d'en avoir encore d'autres. Si je les retrouve, je vous les enverrai. Vous ferez de cette lettre l'usage que vous croirez devoir en faire; mais vous me la retournerez dès que vous n'en aurez plus besoin, car je tiens essentiellement à avoir quelque chose d'un si saint homme.

Je ne saurais vous donner de grands détails sur son compte. Ce qui m'a le plus frappé chez lui, c'est cet esprit intérieur.

cette connaissance si sublime des voies de Dieu, cette connaissance si approfondie de l'Écriture Sainte et surtout de saint Paul, qu'il avait étudié non dans les livres mais devant le Saint-Sacrement. Ce qui m'a le plus frappé encore, ce sont les paroles de feu qui sortaient de sa bouche lorsqu'il parlait du bon Dieu, son cœur qui se gonflait et sa voix qui devenait entrecoupée.

Mais je ne vous apprends rien, vous l'avez vu comme moi, et assurément vous l'avez mieux apprécié. Car quoiqu'il eût la charité de me donner quelquefois des avis, j'ai eu le malheur de ne pas les suivre.

Je connais un prêtre qui a été intimement lié avec lui et qui pourra vous en dire plus que moi. C'est M. l'abbé de Brandt, qui doit être grand vicaire d'Amiens. Il a assurément des lettres de M. Libermann et il doit connaître beaucoup de choses intéressantes sur son compte. Vous avez le Séminaire de Saint-Sulpice, où il a été élevé. Ce que je connais de sa vie, tout le monde le connaît, et j'en connais fort peu. Aussi, dès que sa vie aura paru, j'espère le savoir par le journal *l'Univers*, et assurément je l'achèterai.

FRÉRET, curé de Conteville.

Monsieur
Monsieur l'Abbé Fréret,
à Criquebeuf-sur-Seine,
près le Pont-de-l'Arche
(Eure).

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 181.

p. 185 :

Que son très saint Nom soit béni, loué et adoré à jamais.

Vous faites bien sagement de ne pas vous occuper de vos sœurs. Laissez aux morts enterrer leurs morts. Si elles viennent chercher des conseils auprès de vous, donnez-les leur paisiblement, mais ne vous en préoccupez pas l'esprit et ne courez pas trop après. Si elles vous parlent de leurs morts, laissez-leur le soin de les enterrer et ne vous y mêlez pas. Le tout avec la

plus grande douceur, la plus grande suavité, mais avec une résolution ferme.

A Dieu et à Marie.

CORRESPONDANCE AVEC M. CARRON.

M. Carron, neveu de deux saints prêtres de Rennes qui eurent quelque notoriété sous la Restauration, promettait lui-même beaucoup par sa piété et ses talents. Dès son ordination il fut adjoint au Secrétariat de l'Archevêché de Paris et se montra dans cette charge tout dévoué au Vénérable Père.

Monsieur
Monsieur l'Abbé Paul Carron,
au Plessis-Chenet, par Corbeil
(Seine-et-Oise).

Issy, le 21 septembre 1836.

Que le bon Dieu vous conserve, mon très cher frère, dans sa paix et dans son saint amour !

Vous devez me regarder comme un grand coupable de recevoir deux lettres et de n'avoir pas répondu à une seule : c'est impardonnable, n'est-ce pas ? Cependant ma faute n'est pas bien grande. Je vous aurais répondu de suite à la première si je ne devais partir quelques jours après ; je pensais vous voir avant que vous eussiez pu recevoir ma lettre, parce que je croyais que vous resteriez pendant toute l'octave à Issy, et ma lettre n'aurait pû arriver chez vous que pendant votre absence. Pour la seconde j'ai voulu absolument vous envoyer les papiers ci-inclus, et ils n'étaient pas prêts jusqu'à ce moment. M. de la Brunière, qui les copie, s'est mis un peu en retard ; mais n'importe, pourvu que vous aimiez le bon Dieu et moi aussi, nous pouvons être contents tous les deux.

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, 192.

p. 195, au bas de la page, ajouter :

Tâchez, je vous prie, d'entrer dans l'esprit de la chose que l'on veut établir et qui est approuvée, comme vous pensez

bien. La grande Association sera toujours maîtresse de tout; c'est elle qui décidera et conduira tout. Je vous donnerai encore quelques explications quand vous serez de retour dans ce pays chéri de Dieu.

Soyez toujours...

La grande Association est sans doute celle des Apôtres, ainsi qu'il est dit plus haut; mais on remarquera que l'Œuvre des Bandes dont il est question ici eut deux organisations successives, l'une en 1835, l'autre l'année suivante.

Monsieur

Monsieur l'Abbé Paul Carron,
au Plessis-Chenet, par Corbeil
(Seine-et-Oise).

Très cher frère, je vais être plus prompt cette fois-ci : à peine ai-je reçu votre lettre que je vous répons.

Vous êtes surpris qu'on veuille vous mettre dans ces affaires; et moi, je suis surpris de votre surprise, car il ne s'agit là dedans que de la sanctification de votre âme et nullement de vous occuper d'autrui, et ce n'est que pour votre bien spirituel que je vous l'ai proposé. Quand on dit qu'il faut s'occuper de soi-même, cela ne veut pas dire qu'il faille s'isoler et ne faire cause commune avec personne; ce serait très dangereux; vous vous priveriez d'un moyen puissant pour votre avancement; non, mon bien cher, il faut vous joindre avec les plus fervents et les plus fidèles serviteurs de votre bon Seigneur Jésus, afin qu'ils vous communiquent les biens intérieurs dont ils sont remplis. J'espère que le bon Dieu répandra sa bénédiction parmi nous et nous fera prospérer dans la sainteté de son amour.

Quant à ce qui regarde le zèle pour les autres, vous voyez bien combien nous avons pris de précautions pour ne pas en souffrir et combien on recommande dans ce papier de ne pas le regarder comme chose principale et d'en éviter les défauts qui seuls peuvent nuire à ceux qui commencent. Du reste, je n'ai pas besoin de m'étendre là-dessus; quand vous viendrez ici, je vous expliquerai le tout, et je suis persuadé que vous n'aurez plus de crainte, lorsque vous aurez bien saisi l'esprit

de la chose. Tenez-vous en attendant bien tranquille et bien paisible devant Dieu; tout s'arrangera pour le bien de votre âme et vous faire parvenir à la plus grande sainteté.

J'en ai parlé à M. Galais, qui accorde cela de grand cœur et s'y intéresse beaucoup. Je lui ai exposé en peu de mots l'esprit de la chose et les pratiques extérieures auxquelles on s'assujettit et je lui ai dit aussi votre désir de n'être mêlé en rien, mais de vous occuper de vous-même; il m'a répondu que probablement vous n'aviez pas bien compris l'esprit de la chose et qu'il fallait vous répondre affirmativement. Il m'a conseillé de recommander le plus grand secret sur tout cela et, il a raison.

Ainsi, mon cher, regardez-vous comme des nôtres, mais uniquement en Notre Seigneur Jésus-Christ et pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, selon l'ordre établi parmi nous que nous soyons tous tout en Dieu et rien hors de lui.

Vous n'avez pas besoin de copier ce papier que je vous ai envoyé; si vous voulez l'avoir, gardez-le; je n'en ai pas besoin; mais prenez garde de le perdre.

Vous deviez vous réjouir... etc. (*Lettres Spirituelles*, I, p. 202).

Ce qui suit est un billet, adressé d'Issy au Séminaire de Paris.

à M. Paul Carron,
élève au Séminaire de Paris.

26 mars 1837.

Que la paix et l'amour tout pur et tout saint de Jésus et Marie remplissent votre âme, très cher frère. Je vous envoie une caisse blanche et un petit pupitre de table, noir; l'un et l'autre appartenant à M. Pradines. Faites-les monter à sa chambre, s'il vous plaît.

Ayez aussi la bonté, je vous prie, de dire à M. Dardé que mardi prochain je viendrai le voir à 10 heures au lieu de 11, parce que à 11 heures je ne serai plus au Séminaire. Je suis obligé de m'en revenir pour midi. Dites aussi, s'il vous plaît, à M. Valée que je désirerais bien le voir encore un instant, mardi; s'il pouvait se trouver chez lui à 8 heures et demie, il me ferait grand plaisir, parce que je n'ai guère que ce moment pour l'aller voir. Voilà toutes mes commissions; faites-les

pour l'amour de Jésus et de Marie. Soyons bien unis ensemble en leur pur et unique amour et réjouissons-nous de toute la plénitude de notre âme de posséder en nous notre cher amour crucifié pour nous et demeurant en nous; soyons aussi crucifiés en lui et demeurons-y attachés, cramponnés et cloués de manière à ne plus pouvoir nous remuer par nous-mêmes et à ne recevoir de mouvement qu'en lui, avec lui, par lui. Vive Jésus dans notre âme, mon très cher; j'espère grandement qu'il opérera cette grâce immense en vous. Soyons fidèles, espérons tout de son amour; mais il ne faut rien avoir en nous que ce cher et saint amour, en lequel je suis tout vôtre.

F. LIBERMANN.

Issy, le lendemain de la très sainte Compassion de notre bien-aimée Mère.

Pour clore les lettres que le Vénéable envoie d'Issy à Paris, il se sert d'un pain à cacheter entre les deux feuilles; sur la feuille supérieure il applique un cachet oblong : le monogramme de Marie dans une couronne d'épines; ainsi en a-t-il agi pour le billet qui précède.

Monsieur
Monsieur l'Abbé Paul Carron,
au Plessis-Chenet, près et par Essonne,
(Seine-et-Oise).

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 271.

p. 271, à la quatrième ligne :

M. Louis est ici depuis mardi; il est parti hier pour Amiens et m'a laissé ici. Il reviendra dans huit à dix jours et repartira après pour Rennes. Il a décidé que je partirai avec lui. Je ne puis pas vous dire au juste le jour de son arrivée à Paris et de son départ pour Rennes; voilà pourquoi je vous prie de venir un peu plus tôt que vous n'avez projeté : il serait possible que de dimanche en quinze je ne fusse plus à Paris (1).

(1) Ce dimanche tombait le 23 juillet.

P. S. — Si vous ne pouvez pas venir à Paris avant mon départ, faites-le moi savoir, je vous prie.

LETTRE A M. LOUIS.

De cette lettre nous n'avons qu'une copie qui ne mentionne pas la suscription. M. Louis est à Rennes, comme on le voit par la teneur même de la lettre : c'est donc là qu'elle lui fut adressée.

Cf. *Lettres Spirituelles*, p. 259.

Il y est question de MM. Dupont, Roussel, Horay, Mollevault, désignés chacun par les initiales de son nom.

RÉSUMÉ DU SÉJOUR A ISSY.

La retraite à Issy profita beaucoup à la santé de M. Libermann; ses occupations en plein air, ses courses à Paris calmèrent ses nerfs; les crises de sa maladie furent moins fréquentes : nous trouvons mention d'une première crise à la fin de 1833 (Cf. lettre du 3 janvier 1835) et d'une seconde, qualifiée de faible, dans les premiers mois de 1835; aucun nouvel accident n'était encore survenu au printemps de 1836; jusqu'en juillet 1837 rien n'est signalé à ce sujet, si bien que les jeunes séminaristes d'Issy connaissent sa maladie par oui dire, sans avoir jamais été témoins des atteintes qu'il en subit. Un fait qui prouve l'amélioration de l'état du malade est la grande activité intellectuelle à laquelle il se livre en 1835 et 1836. Pendant l'année scolaire il écrit peu sans doute; c'est surtout aux vacances qu'il répond à de nombreuses lettres par de longs exposés de sa doctrine ou par de copieux conseils. Par ailleurs il semble toujours prêt à prendre la plume dès qu'on l'en prie ou que les circonstances le demandent.

Outre les écrits que nous avons cités, il en est d'autres qu'il a composés à cette époque : *Des Pèlerinages lointains, Pèlerinage à N.-D. de Chartres* publiés dans les *Écrits spirituels*; un *règlement de vacances* et des *instructions sur les fonctions de sacristain* (avis généraux; pour le Sacristain de Lorette; pour

le Sacristain du Sacré-Cœur; avis à celui qui a soin des lampes; avis aux balayeurs). Quand on l'envoie à Rennes, on peut donc le considérer non comme guéri, car il garde des symptômes indéniables de son mal, mais comme capable de diriger un noviciat.

Son apostolat à Issy et au Séminaire de Paris consiste à renouveler l'esprit et les procédés des Associations qui existent déjà au Séminaire : association du Sacré-Cœur, association des Apôtres, et à en étendre les bienfaits à tous. Bientôt on perd de vue que toute son œuvre existait en germe avant lui, pour ne plus considérer que le propre de son action au Séminaire et en vérité c'est son esprit, plus que ses moyens extérieurs, qui transforme les âmes autour de lui; et il eût été lui-même bien étonné qu'on pût attribuer quelque efficacité à des agencements inventés par lui : le bien qu'il a fait, il l'a produit par la grâce de Dieu en agissant sur l'*intérieur* des jeunes gens.

LA FIN DES BANDES DE PIÉTÉ

Le P. Frédéric Le Vavasseur s'étend longuement dans ses notes sur les inconvénients que présentaient les *Bandes de piété*. Nous reproduisons ici tout ce qu'il dit de l'institution de ce moyen d'action du Vénéral Père à Issy et à Saint-Sulpice.

Notre très cher Père avait une grâce extraordinaire pour diriger les âmes et les faire avancer dans la perfection. Tous ceux qui tendaient à Dieu fortement se trouvaient attirés à lui invinciblement, comme vers un aide qu'ils sentaient devoir les soutenir et les faire arriver au terme de leurs désirs; il était comme une sorte de centre auquel aboutissaient tous ceux qui cherchaient sincèrement la perfection, et par lui les plus fervents se trouvaient réunis en un point commun.

Mais il avait besoin d'un appui dans le Séminaire, d'un directeur qui, entrant parfaitement dans ses vues et comprenant son cœur et la grâce de Dieu qui le conduisait, pût être une sorte d'autorité sous laquelle son action devait être légitimée et conduite. Il priait et demandait à Dieu, s'il voulait l'exécution de ces désirs, de lui donner l'homme qui lui manquait. Il voyait en M. Pinault, soit à cause de sa position à Issy, soit à cause de son caractère ferme et fort et de sa piété, de son esprit de foi et de pénitence, bien des qualités qu'il désirait en celui qu'il cherchait, mais, ne le connaissant pas à fond, il était arrêté et en suspens.

Un jour qu'il revenait de Paris ou qu'il s'y rendait avec ce bon Père, il se trouva naturellement amené par leur conversation à lui faire communication de ses désirs et de ses pensées sur le bien qu'il voulait essayer de faire dans le Séminaire. Cette occasion lui paraissait ménagée par la Providence; il crut qu'il devait en profiter et fit une ouverture assez complète de son cœur à celui qui devait si bien le comprendre.

Je dois faire observer ici, pour ne pas l'oublier, l'attention, le grand soin qu'avait notre cher Père, quand il avait quelque

bonne œuvre à faire ,d'attendre le moment de Dieu. Il n'était pas lent quand il fallait agir, mais il savait attendre longtemps les marques de la volonté de Dieu et ses moments; cette dépendance de la conduite de Dieu, cette fidélité à observer ses moments, il les portait jusque dans les moindres circonstances.

A la première ouverture qu'il fit à M. Pinault des pensées de son cœur, il se vit compris au delà de ce qu'il aurait jamais osé espérer. M. Pinault vit de suite l'usage que le cher Père voulait faire de lui et sentit l'esprit de Dieu qui l'animait. M. Libermann, se voyant compris, ouvrit son âme sans réserve et lui exposa toutes ses vues sur le bien à faire dans le Séminaire. Le bien était évident, mais de grands obstacles et de grands inconvénients qui y étaient inhérents apparaissaient aussi. Ce qui se voyait tout d'abord était que pour l'œuvre à entreprendre il fallait une détermination à toute épreuve, une patience, une prudence excessive.

Voici en quoi elle consistait. M. Libermann se trouvait en rapports intimes avec les plus fervents séminaristes de Paris et d'Issy, et, voyant les effets de la grâce en leurs âmes, qu'ils lui ouvraient avec la confiance et la naïveté la plus grande, sentait la nécessité de les soutenir et de les exciter les uns par les autres. Plusieurs de ces fervents jeunes gens se sentaient eux-mêmes fortement portés à s'ouvrir les uns aux autres et à se communiquer mutuellement les bons désirs et les dispositions que Dieu mettait en eux : c'était la monition, en pratique au Séminaire de Saint-Sulpice, mais étendue à des communications et à des ouvertures de cœur, non plus d'un à un, mais d'un à plusieurs. On sentait le besoin de parler ensemble de Dieu. Le mouvement intérieur poussait M. Libermann à porter ses jeunes amis à ces conversations pieuses et à ces ouvertures de cœur, et les résultats admirables qu'elles produisaient lui persuadaient qu'il fallait réunir comme en un noyau toutes les âmes ferventes, afin que plus nombreuses et plus unies aussi, elles produisissent au milieu de leurs confrères ce que produisent, dans un foyer rempli de charbons plus ou moins chauds, mais éteints, le rapprochement et l'entassement d'un certain nombre de charbons ardents; il s'en élève une flamme qui embrase tous ceux qui les entourent et qui ne brûlaient pas encore. L'œuvre qu'il proposait à M. Pinault

avait donc pour but d'établir entre les fervents ces rapports réguliers qui devaient les unir ensemble au milieu des autres Séminaristes, pour que, formant comme un noyau, un foyer de ferveur, ils s'excitassent eux-mêmes et excitassent les autres à aimer Dieu et à se donner à Lui sans réserve.

Le projet fut médité, puis proposé au Supérieur général et au Directeur du Séminaire de Saint-Sulpice; il fut toléré tacitement. On en espérait du bien, mais on craignait du mal aussi.

M. Libermann commença cependant; il se souciait peu des désagréments qui pouvaient lui en survenir. Il s'estimait bien heureux de pouvoir souffrir quelque chose pour Dieu et la sanctification de ses prêtres. Il proposa donc ses pensées aux Séminaristes qu'il jugea propres à commencer cette union de cœur et d'âme. Elles furent recueillies avec grand empressement : c'était ce qu'il désirait.

Voici comment cette œuvre fut organisée :

On divisa les Séminaristes qui voulaient en faire partie en bandes de quatre ou cinq. On nommait à chaque bande un chef destiné à prévenir ceux qui devaient la former et à entretenir la conversation quand ils seraient réunis. Le lieu et l'heure de la réunion étaient déterminés; elle devait se faire de manière qu'on la crût toute fortuite. Les uns arrivaient d'un côté et les autres d'un autre côté; d'autres attendaient d'avance au lieu du rendez-vous; on prenait toute sorte de moyens pour ne pas être remarqué en se rendant au lieu désigné pour la réunion de chaque bande et pour qu'on ne la soupçonnât pas. Quand quelqu'un d'étranger y arrivait, on continuait tout simplement ce que l'on disait, puis peu à peu on passait à quelque sujet de conversation tout ordinaire. On n'évitait personne, au contraire on allait au-devant de ceux qu'on ne pouvait éviter sans faire soupçonner la réunion.

Dans les réunions il fallait toujours parler de Dieu, mais de l'abondance du cœur; chacun disait sur le sujet proposé tout ce qui lui venait, et quelquefois, souvent même, ces communications produisaient les fruits les plus extraordinaires de ferveur.

Quand le cher Père s'y trouvait, ses paroles enflammaient; on se sentait tout feu, tellement qu'on sortait de la récréation bien plus fervent que de l'oraison.

Mais ces bandes suscitèrent une vive opposition de la part

des élèves qui n'avaient pas assez de piété pour les goûter et de la part des directeurs alarmés de la division qu'elles pouvaient mettre dans le Séminaire. Ceux qui en faisaient partie étaient appelés par les autres les *mystiques* ; on les critiquait, on riait des airs de contention dont chacun d'eux, les commençants surtout, marquait sa piété ; on les trouvait faux et exagérés dans leurs conversations.

C'était vrai ; ils outraient les principes. La ferveur de leurs désirs, comme il arrive presque toujours à ceux qui commencent, les portaient à des manières de penser et de parler qui n'étaient pas toujours exactes. Mais comme c'était par excès de bonne volonté qu'ils allaient trop loin, il était toujours aisé de les rappeler à une piété raisonnable. Le caractère, le naturel se mêlait dans chacun d'eux aux excitations que trouvait leur piété dans les exemples, les entretiens des autres, et quelquefois vraiment on a pu faire des reproches fondés à ces bons séminaristes ; mais en somme c'était un excès de bien ; cet excès passait bientôt, et le bien solide et raisonnable restait.

La doctrine spirituelle de ces bandes était fondée sur les principes spirituels de M. Olier, le renoncement et la mort en soi-même, l'amour des mépris et des croix, la douceur et la paix, la mortification de l'activité intérieure et extérieure, le zèle des âmes, exercé surtout au Séminaire, en faisant tout ce qu'il était possible pour conserver et augmenter la ferveur, l'esprit de sacrifice, l'union à Dieu, l'oraison, l'imitation de Notre-Seigneur, de la très sainte Vierge, des Apôtres et des Saints, la dévotion à Marie la plus tendre et la plus ardente, à saint Joseph, à saint Jean, aux saints Anges, l'esprit de charité poussé à toute sa perfection, le zèle de la maison de Dieu dans le soin des chapelles, la mort et l'opposition au monde, l'amour de l'Église, du Pape, etc.

Dans ces réunions on ne devait parler que de piété mais sans contention, gaiement, de cœur, s'abandonnant à ce que Dieu inspirait et sans trop s'astreindre au sujet proposé ; chacun donnait en simplicité ce qu'il avait, et souvent, commençant sur un sujet, on finissait sur un autre.

Outre les excès de ferveur de certains de ceux qui composaient les bandes, plusieurs, après en avoir fait partie, s'en dégoutaient ; car la nature ne trouvant pour l'ordinaire rien

pour son compte en ces conversations pieuses, ceux qui ne voulaient pas la sacrifier sans réserve à Dieu et cherchaient encore leur propre plaisir, finissaient par prendre en répugnance ces entretiens et ceux qui les tenaient, puis exprimaient aux autres leur mécontentement et opposition à ces moyens de ferveur.

Malgré toutes les précautions qu'on prenait pour que les bandes ne fussent pas aperçues et remarquées, ceux qui n'en faisaient pas partie finissaient par reconnaître les moments et les lieux où elles se tenaient; dès lors ils les regardaient comme des comités secrets de perfection dont ils étaient exclus, et ils en étaient indisposés, sans se rendre compte de ce qui se passait en eux.

Un autre inconvénient était que ces bandes ayant pour fin la plus grande ferveur et sainteté, ceux qui n'en étaient pas exigeaient en ceux qu'ils reconnaissaient pour en être, une telle perfection que les moindres fautes qu'ils faisaient devenaient graves à leurs yeux; ils en parlaient, s'en scandalisaient et se montraient envers ces bons Séminaristes d'une exigence qu'il n'était pas possible de contenter.

Le point le plus grave était que les fervents qui composaient les bandes n'étant pas assez condescendants, ne se faisant pas assez tout à tous et suivant avec trop de scrupule et de roideur les attrait intérieurs qui les portaient à se tenir en Dieu, toujours occupés de lui, et à parler de lui, déplaisaient à ceux qui n'en faisaient pas partie, de sorte que ces indispositions et ces répulsions, les éloignant des fervents, rendaient plus frappante la division déjà apparente dans le Séminaire par la conduite différente des deux partis. Les fervents repoussés, les plus dissipés s'unirent davantage.

Le cher Père, voyant se préparer cet état de choses qui ne venait que peu à peu, faisait tout ce qu'il pouvait pour l'empêcher et par lui-même et par le P. Pinault et par les plus prudents des Séminaristes qui composaient les bandes.

Les plaintes des mécontents arrivaient aux divers directeurs. Les uns étaient opposés *a priori* et en principe à ces bandes; les autres les jugeaient d'après la division qu'elles semblaient produire ou augmenter dans le Séminaire; d'autres enfin, voyant de près et à fond le bien extraordinaire qu'elles produisaient, sans blâmer leurs confrères, engageaient à con-

tinuer avec le plus de prudence possible; du nombre de ces derniers étaient en première ligne M. Mollevault, M. Gallais et M. Carbon.

C'est dans cet état de choses que notre cher Père laissa le Séminaire pour aller à Rennes prendre la direction du noviciat des Eudistes.

M. Pinault resta seul chargé des bandes; il avait pour le seconder M. de la Brunière, M. Meigna (tous deux morts), M. de Bonalgue, moi, et Mgr Luquet surtout; nous pûmes les conserver et elles subsistèrent encore jusqu'à ce que les oppositions fussent devenues plus grandes de la part des directeurs. M. de Courson, à ce que je crois, en devenant supérieur général des Sulpiciens, les supprima.

Il serait difficile de dire le bien qu'ont fait ces bandes au Séminaire au temps où nous y étions. Tous ceux qui en faisaient partie, sans aucune exception, je crois, occupent dans l'Église des positions remarquables par le bien qu'ils font.

Rien n'était plus admirable que l'influence du cher Père sur tous ces bons jeunes gens; tout ce qui venait de lui avait une telle grâce pour leurs âmes qu'on recueillait ses moindres paroles, on copiait ses lettres et ses écrits sur les sujets de piété. Il avait fait un recueil des sujets d'entretien et plusieurs autres petits écrits que nous avons et dont on était insatiable. Étant à Rennes, il continua son œuvre par ses lettres : on les dévorait, c'était le mot. Pour mon compte, elles m'impressionnaient tellement, par la grâce qui les accompagnait, que je n'ai certainement jamais rien lu qui m'ait produit dans le cœur ce que me faisaient sentir ces lettres. Cet effet était encore plus fort en plusieurs de mes confrères de ce temps-là.

Outre ces bandes, qui étaient tacitement tolérées, il avait fondé ou remis en vigueur l'*Association des Saints Apôtres*, dûment approuvée dans le Séminaire; nous avons leur règlement qui est fait, je crois, par lui. Les apôtres avaient pour fin de recevoir les nouveaux, de les habituer au Séminaire, de leur faire connaissance avec les plus fervents et de les porter à entrer fortement dans une vie sainte et parfaite.

Voici encore à ce sujet une lettre d'un jeune Séminariste à l'un des novices de La Neuville.

Moniseur
Monsieur Ducournau,
chez M. Libermann, prêtre.
à La Neuville,
près d'Amiens, Somme.

Jour de saint Mathieu (1842).

Que vous dirai-je, cher ami, du tout aimable et tout doux Jésus qui doit être à nous tous notre bonheur et notre vie pendant qu'il vous manifeste si clairement tous les artifices de son ingénieux amour par l'intermédiaire d'un saint qui peut dire comme saint Paul : *Imitatores mei estote sicut et ego Christi*. Quelle reconnaissance ne lui dois-je pas moi qui ai si mal répondu à ses inappréciables faveurs? Où en serais-je, cher ami, si j'étais venu une année plus tard à Saint-Sulpice?

Après la conclusion du Grand Conseil, M. Carbon fit appeler M. Lézé chez lui pour lui annoncer sa détermination quant à nos bandes du soir : il ne s'en reparlera plus; seulement il lui a bien dit que par là l'on ne prétendait pas défendre les conversations de piété; qu'au contraire il désirait beaucoup qu'elles ne propageassent au Séminaire, mais seulement qu'on se donnât des rendez-vous fixes pour cela.

Mais que nous importe, nous pourrons toujours aller à Jésus quand même; nous irons à lui et à lui seul. Oui, c'est bien dans ces moments-là qu'il faut dire comme l'auteur de l'*Imitation* : *Nudus nudum sequere Jesum!* Et nous nous efforçons de suivre son conseil en bénissant la Providence de ne nouveau bienfait qui en vaut bien un autre. Tous les saints en passent par là, et je vais vous en transmettre un exemple assez frappant que vous ne savez pas peut-être. M. Luquet, lui qui ne rêvait que la Chine, qui n'était entré aux Missions Étrangères que pour aller en Chine, on lui fait espérer aujourd'hui, à la veille de son départ, qu'on l'enverra à Siam, où il n'y a que des dormeurs, comme il me l'a dit lui-même, c'est bien amer à ce qu'il me l'a dit; et néanmoins il n'aurait qu'à dire un mot pour influencer la détermination des directeurs; et ce mot, il ne le dira jamais, il veut laisser faire la Providence...

F. GARTEILLA, cl. tonsuré.

A RENNES

Nous classons les divers documents de la période de Rennes dans l'ordre suivant :

- Notices émanant des Eudistes;
- Lettres du Vénéralle à son frère, le D^r Libermann;
- Lettres à divers amis de Saint-Sulpice;
- Lettres à MM. de Brandt et Carron qui ont une importance particulière;
- Témoignage de M. Mangot;
- Lettres à MM. Feret et de Bogenet : affaire des Jansénistes;
- Opuscules divers;
- Écrits spirituels.

A l'ouvrage du P. A. Pinas, Eudiste, *Le Vénéralle Père Eudes et ses œuvres* (1601-1901). Paris 1901, nous empruntons les lignes qui suivent sur la restauration de la Congrégation de Jésus et Marie au XIX^e siècle.

L'institut avait été tellement éprouvé et ses membres tellement dispersés qu'il semblait englouti pour toujours. Cependant, en 1826, un Eudiste, le P. Blanchard, en essaya le sauvetage. Mais c'était un peu tard; la plupart des anciens membres de la Congrégation avaient quitté ce monde; les rares survivants étaient avancés en âge, engagés dans des postes qu'il leur était impossible de quitter, et hors d'état, du reste, de reprendre la direction fatigante de séminaires ou de collèges.

Pourtant, le P. Blanchard, homme d'une grande foi et d'un zèle ardent, ne put se résigner à l'éternelle disparition d'une société qu'il avait vue si prospère et si utile à l'Église.

Le P. Blanchard, né en 1755, à Carentilly, dans le diocèse de Coutances, avait été préfet, puis supérieur du petit séminaire de Rennes. Pendant la Révolution, il s'était réfugié en Espagne, et, rentré en France dès 1797, il s'était tenu caché à Rennes jusqu'en 1802. Dès qu'il crut le moment favorable, il réunit des jeunes gens, de ceux surtout dont il espé-

rait faire des prêtres; l'Église en avait si grand besoin! Il se servit à cet effet des mansardes de l'hôtel de Talhouet, puis de l'ancien Couvent des Cordeliers, où il établit petit et grand séminaire. Mais il lui fallut y renoncer en 1811, n'ayant pas voulu promettre de n'enseigner que les doctrines patronnées par le Gouvernement. Honoré du titre de vicaire général en 1813, nommé recteur de l'Académie de Rennes en 1815, décoré de la Légion d'honneur en 1820, par suite des succès de ses élèves dans les concours, il avait en même temps installé un petit collège particulier dans sa propriété du Pont-Saint-Martin, sous la direction d'un pieux laïc, M. Louis (de la Morinière), professeur de l'Université.

M. Louis, venant matin et soir faire son cours au lycée, amenait avec lui les élèves des classes d'humanités. Ainsi l'exigeaient les ordonnances royales. Le P. Blanchard, au milieu de ses honneurs et de ses charges, entretenait toujours le secret désir de faire revivre la Société des Eudistes.

En 1825, il réunit à cette intention un certain nombre d'ecclésiastiques, dont la plupart l'avaient eu pour maître. On ne put s'entendre sur les Constitutions rédigées par le P. Eudes : les uns les trouvaient bonnes, les autres les jugeaient surannées et inapplicables, vu les exigences du temps. Une nouvelle réunion des anciens Eudistes, le 9 janvier 1826, eut, cette fois, un meilleur résultat. La Congrégation fut officiellement rétablie avec ses anciennes Constitutions et accepta comme un de ses membres M. Louis, devenu prêtre. Le P. Blanchard reçut le titre de supérieur général; mais, il faut bien l'avouer, il était un chef sans armée, chacun des anciens Pères conservant sa position et ses habitudes de vie.

Cependant, le P. Louis, professeur au collège royal, continuait d'y conduire les élèves des classes supérieures. Ce parcours d'une demi-heure quatre fois le jour lui parut une perte de temps préjudiciable aux études. Pour plus de facilité, il acheta de ses propres deniers en 1828, un ancien couvent de Capucins, situé dans la vieille et étroite rue d'Antrain, l'une de celles que le terrible incendie de 1720 avait épargnées. Il y vint habiter en 1829 avec la division des grands élèves, tandis que les jeunes enfants restaient au Pont-Saint-Martin avec le P. Blanchard. En 1830, le P. Louis, par suite du refus de serment, fut privé de sa chaire de rhétorique et le P. Blan-

chard fut remplacé comme recteur à l'Académie. La mort du P. Blanchard suivit de près; elle eut lieu le 14 septembre de cette même année. Les temps étaient si troublés qu'il ne fut guère possible de réunir de nouveau les anciens Eudistes, qui n'avaient d'ailleurs aucune part active aux travaux de leurs jeunes confrères. En réalité, la Congrégation ne se composait que de six membres, dont le P. Louis et le P. Guérard incorporés en 1836, et les quatre autres en 1830 seulement.

Le P. Louis, légataire universel du P. Blanchard et supérieur des Capucins, se trouva, par la force des choses, supérieur général, et son autorité n'a jamais été contestée. Le P. Louis, alors âgé de quarante ans, n'était animé que par des vues surnaturelles, et ce fut là le secret de son courage au milieu des épreuves sans nombre qui remplirent le reste de sa vie. Il trouva aussi un appui et un conseiller dans un Sulpicien, M. Mollevault, supérieur de la *Solitude* d'Issy, où le P. Louis s'était préparé au sacerdoce.

Un des premiers soins du nouveau supérieur fut de réunir les ouvrages du P. Eudes et de les faire réimprimer, car il ne voulait pas bâtir sur des fondements étrangers : « On ne peut rien faire de mieux, lui écrivait M. Mollevault, que de remonter à la première institution d'une Congrégation, de ramener continuellement à l'esprit primitif, d'inspirer un profond respect pour les saintes traditions. » Des conseils si sages ne sauraient surprendre de la part d'un fils de M. Olier (1). Le P. Louis s'y conforma respectueusement et se garda bien d'altérer l'œuvre du P. Eudes. M. Mollevault lui écrivait encore en 1837 dans le même sens, au sujet de la formation des novices : « Mettez en première ligne les livres de votre saint Instituteur. Si un Ordre prend d'autres ouvrages de spiritualité que ceux de son fondateur, l'esprit premier ne saurait ni se former dans les jeunes, ni se conserver dans les plus avancés. Une autre marche vous procurerait une réunion de saints prêtres : un corps, surtout *un corps d'Eudistes*, non. Or, c'est cependant le but que vous devez, que vous voulez atteindre. » Ce conseil était donné au P. Louis parce qu'il venait d'acheter, près des Capucins, où se trou-

(1) De même, à Saint-Sulpice, on travaillait alors à ranimer l'esprit du fondateur : M. Faillon était chargé de rassembler les documents à cet effet.

vaient réunis maintenant maîtres et élèves, une maison dite la *Petite Cochardière*, et qu'il y installait le noviciat Saint-Gabriel. Dans ce but il faisait revenir de Saint-Sulpice sept ordinands qui achevaient leurs études théologiques et quelques autres qui les commençaient au séminaire d'Issy. L'un d'entre eux, surnommé le *petit ange* à cause de sa douceur, de sa simplicité, de son égalité d'humeur et de son esprit intérieur, M. Libermann, juif converti, fut nommé maître des novices. Sa santé seule laissait à désirer et de fréquentes attaques d'épilepsie l'avaient empêché jusque-là de rentrer dans les Ordres sacrés. Par ailleurs sa vertu semblait pouvoir suppléer à son jeune âge et l'heureuse influence qu'il avait exercée au séminaire d'Issy était un gage de succès dans la direction du noviciat.

L'année suivante, un séminariste de Saint-Sulpice vint le voir à Rennes et l'entretenir du projet qu'il avait conçu, lui et plusieurs de ses amis, d'évangéliser les nègres des colonies françaises. Cet apostolat souriait à M. Libermann et le P. Louis consulté promit d'ouvrir le noviciat aux zélés missionnaires, qu'enthousiasmait cette vocation. Mais quand ils eurent étudié les Constitutions du P. Eudes, ils restèrent convaincus qu'elles ne répondaient qu'imparfaitement à leurs vues. Alors M. Libermann, avec l'assentiment de ses directeurs, se mit à rédiger un plan de Constitutions plus approprié à l'apostolat des nègres, et partit pour Rome à la fin de novembre 1839. Il disait dans une lettre laissée au P. Louis : « J'ai consulté mon Dieu et ses serviteurs les plus sages et les plus zélés pour sa gloire, et tous unanimement ont décidé que je dois quitter cette pauvre Congrégation qui m'est et me sera véritablement chère toute ma vie. »

Il tint parole, en effet, même quand il fut devenu supérieur général de la Société du Saint-Cœur de Marie qui se fusionna plus tard avec celle du Saint-Esprit.

A la même époque, le P. Louis avait cruellement à souffrir au sujet de deux fondations faites en Amérique, la première en 1831, par un jeune Eudiste, M. Bertin, à Port-d'Espagne, dans l'île anglaise de la Trinidad; la seconde, en 1836, à Vincennes, dans l'Indiana, sur les sollicitations pressantes de Mgr Bruté, ancien élève du P. Blanchard. Cette dernière, principalement, qui avait pour but la fondation d'un séminaire-

collège, subit des contretemps de toutes sortes, en particulier les exigences déraisonnables de Mgr de Hailandière, successeur de Mgr Bruté.

Le P. Louis éprouvait aussi certains ennuis de la part de Mgr de Lesquen, évêque de Rennes, à l'occasion des idées émises par M. Félicité de Lamennais dans le journal *l'Avenir* et dans *l'Essai sur l'indifférence*. Le P. Louis avait envoyé à Rome un long mémoire, qui déterminait ou hâta la condamnation de ces doctrines par Grégoire XVI. Mgr de Lesquen n'avait pas aperçu tout d'abord ni l'étendue du danger, ni l'enthousiasme qui commençait à égarer les jeunes prêtres, il témoigna donc son mécontentement de la conduite du P. Louis. Mais il ne tarda cependant pas à lui rendre ses bonnes grâces. Il lui proposa même peu de temps après, d'unir à la Congrégation des Eudistes sa société de Missionnaires diocésains confiée à M. Jean de Lamennais depuis la condamnation de son frère. En 1838, les instances se renouvelèrent. Mais le P. Louis, d'accord avec son conseil, refusa toujours, craignant un reste de levain de mennésianisme et ne voulant en rien d'essentiel modifier les Constitutions du P. Eudes. Mgr de Lesquen, froissé, dit alors au P. Louis : « Désormais, vous ne serez plus que tolérés dans mon diocèse... »

Pourtant, au milieu de toutes ces épreuves, la Providence lui ménageait quelques joies. Une importante fondation était faite dans une jolie petite ville du même diocèse de Rennes, à Redon, où tout semblait présager le brillant avenir du futur collège.

Du R. P. **Le Doré**, supérieur général des Eudistes.

Toulouse, 29 janvier 1878.

Mon Révérend Père,

Votre lettre m'a suivi dans mes voyages : de là mon retard. Du reste, je vous verrai à Paris dans le courant de février.

Les noms de ceux qui ont connu le V. Libermann sont :

P. Delanoe,	(Redon);
P. Maignan,	(Redon);
P. Talabardon,	(Redon);

P. Jolivel (Louis)	(Redon);
P. Kervizie,	(Granville);
P. Coyer,	(Besançon).

Quant à Mgr Poirier, il est hors d'état de répondre à aucune lettre. Il n'a plus près de lui qu'un frère de notre Congrégation. Je crains donc que vous ne puissiez obtenir de ce côté les renseignements désirables.

Quand je serai de retour à Redon, je ferai des recherches par rapport aux écrits dont vous me parlez.

Daignez agréer, mon Révérend Père, l'expression de mon plus dévoué respect en N.-S.

Ange Le Doré.

Ecclésiastiques sortis de la Congrégation de Jésus et de Marie et qui ont pu connaître le P. Libermann :

1^o Sagot, depuis curé au diocèse de Meaux ou d'Évreux, originaire de Condé-sur-Huisne, diocèse de Séez, agrégé à Blois;

2^o François-Pierre Trébauch, né à Vergeat, diocèse de Rennes;

3^o Jean-Baptiste-Pierre Mangot, né au diocèse d'Autun;

4^o Charles-Michel-Alexandre de Brandt, d'Amiens;

5^o Jules-Abel Horay, curé au diocèse d'Orléans;

6^o Louis-Pierre-Michel Dehan de Staplande, du diocèse de Cambrai;

7^o Nicolas Dessenon, du diocèse de Nancy;

8^o Jean Glassé, prêtre au diocèse de Vincennes (États-Unis de l'Amérique du Nord);

9^o Pierre Trômes, de Fougères, diocèse de Rennes.

De Mgr **Poirier**, évêque de Roseau.

Mgr René Marie-Charles-Poirier était né à Redon (diocèse de Rennes) le 7 octobre 1802. Il fit ses études au collège de sa ville natale, établi dans l'ancienne abbaye de Saint-Sauveur et dirigé par des ecclésiastiques. On le destinait à la marine, mais Dieu en jugea autrement. Il entra au collège en 1817 et au Grand Séminaire de Rennes en novembre 1822. Le 23 mai 1823, il reçut la tonsure de Mgr Monnay, ancien

évêque de Trèves, et les Ordres Mineurs le 12 mars 1824. Il fut chargé à cette époque de l'éducation des enfants de M. de Freslon, préfet de la Mayenne. Là il connut les Pères Jésuites et eut le désir d'entrer dans leur Compagnie; mais il ne put obtenir l'autorisation de Mgr de Lesquen, évêque de Rennes, qui voulait l'attacher à la *Société des Missionnaires* de son diocèse dont M. Jean-Marie de Lamennais était le supérieur. Il reçut le sous-diaconat le 21 mai 1826, le diaconat le 10 août de la même année et fut ordonné prêtre le 9 juin 1827. Depuis lors, il s'occupa de prédication.

En 1837, son frère André, se sentant des dispositions pour les Missions, partit avec Mgr Mac-Donnall, vicaire apostolique de la Trinidad. René voulut aller le rejoindre et dans ce but il entra dans la Société des Eudistes.

Après un an de noviciat, sous la direction de M. Libermann, l'abbé Poirier fit sa consécration le 21 novembre 1839. Il s'embarqua le 29 décembre et arriva à Port-d'Espagne le 7 mars 1840. Il fut dans cette île, sous-directeur, puis l'année suivante directeur du collège Saint-Georges, chapelain du couvent des Sœurs de Saint-Joseph, secrétaire de Mgr Mac-Donnall, qui mourut le 4 octobre 1844.

XX. 88. Smith et Spaccapietra, archevêques successifs de Port-d'Espagne, le firent leur vicaire général honoraire. En 1855, il devint vicaire général en titre et membre du conseil épiscopal. Cette même année, Mgr Talbot, camérier du Saint-Père, fut chargé de porter le pallium à Mgr Spaccapietra; à son retour il emmena M. Poirier à Rome. Le 16 octobre 1856 ils arrivèrent dans la Ville sainte, furent reçus par Pie IX, qui nomma M. Poirier prélat de sa maison (21 octobre et allèrent établir à Lorette des Religieuses du Refuge. M. Poirier revint à la Trinidad le 8 septembre 1857. Il fut promu à l'évêché de Roseau, le 11 novembre 1858, après la mort de Mgr Vesque; il ne put refuser cet honneur, comme il l'avait fait deux ans auparavant pour le siège de Démérari. Il fut sacré à Port-d'Espagne le 12 février 1859, par Mgr Spaccapietra...

En 1872, il appela dans son diocèse des missionnaires de la Congrégation des Enfants de Marie-Immaculée ou Pères de Chavagnes (Vendée) qui occupent actuellement quatre postes sur divers points de l'île de la Dominique.

(Bulletin Religieux d'Haïti, juillet 1878.)

Mgr Poirier mourut à Roseau, le mardi de Pâques, 23 avril 1878.

Avant de confier son diocèse aux PP. de Chavagnes, Mgr Poirier avait pensé le remettre aux soins de la Congrégation qui l'eut administré soit par ses propres membres, soit par des prêtres séculiers.

La première lettre du Prélat à ce sujet est du 8 juin 1865 : « Je viens à vous, comme je vous l'avais fait entrevoir, je viens avec la confiance que vous aiderez l'ami et l'élève de votre saint fondateur. »

Malgré les refus qu'il éprouve il revient à la charge pendant plus de cinq ans. Il rappelle que la Société de son ami Libermann est la seule qui convienne parfaitement à la Dominique, et il ajoute cet argument de sentiment que cet ami est la cause de sa venue en ces pays (déc. 1868).

Pendant le Concile du Vatican il redoubla d'instances près du T. R. Père alors à Rome; mais le Conseil général, sollicité de divers côtés à la fois, dut refuser un concours qu'il eut aimé prêter à un Évêque qui s'estimait intimement lié à la Congrégation du Saint-Esprit par tant de souvenirs de son noviciat !

Port-d'Espagne, 8 décembre 1858.

Mon Très Révérend Père,

Le souvenir du Vénérable Père Libermann m'est toujours si cher que je voudrais parler de lui avec détail et contribuer ainsi à faire mieux connaître sa vie qui a été saintement remarquable. Personnellement, je considère comme une faveur de la Providence le temps que j'ai passé avec lui au noviciat de la Société des Eudistes.

J'ai toujours présentes à ma mémoire les décisions si lumineuses et si consolantes qu'il m'a données plus d'une fois dans les communications de vie intérieure que je lui faisais, car il avait toute ma confiance. Je puis même dire que cette confiance était partagée par tous les membres de la Société, surtout par ceux qui, comme moi, avaient des rapports quotidiens avec le digne Père.

J'aime à lui donner ce nom, et nous le lui donnions en effet quoiqu'il ne fut encore que dans les Ordres Mineurs, comme vous savez. C'est par suite de cette confiance et de l'estime que nous avions pour lui qu'il fut choisi pour supérieur du noviciat, lors de sa formation, bien qu'il s'y trouvât alors plusieurs prêtres, déjà anciens dans le ministère.

Quelques-uns avaient fait leurs études avec lui au Séminaire de Saint-Sulpice; eux seuls pourraient donner sur cette période de sa vie les détails qui nous manquent, puisqu'ils sont restés avec lui jusqu'à son départ de Rennes. Pour moi, mon Révérend Père, je n'ai connu le P. Libermann que depuis le mois de mai 1838 jusqu'au mois de décembre 1839, que je quittai Rennes pour venir dans cette mission de la Trinidad. J'emportais avec moi un souvenir précieux de ce bon ami : *les Constitutions du P. Eudes*, volume de 400 pages, écrit en entier de sa main.

Je croyais posséder quelques lettres et petits écrits; mais pendant mon voyage en Europe l'année passée, tout a été perdu dans le transport de mes livres et papiers à une autre résidence. J'en suis donc réduit à mes souvenirs de vingt ans, souvenirs toutefois aussi frais que s'ils étaient d'hier.

Vous n'attendez pas de moi sans doute, mon Révérend Père, des détails sur les vertus que pratiquait alors notre Vénérable Père; l'écrivain de sa vie a pu réunir à cet égard de meilleurs matériaux. Ces vertus ont dû augmenter et se développer jusqu'à sa bienheureuse mort; car je puis assurer qu'à l'époque où je vivais avec lui elles étaient si solidement établies qu'il faut croire qu'elles lui étaient habituelles depuis longtemps.

Le bon Père m'a raconté l'histoire de sa conversion. D'après ce récit, je demeure persuadé qu'il s'était donné si pleinement à Dieu que dès lors il avait commencé à disposer dans son cœur les degrés par lesquels il est arrivé à la perfection, *ascensionem in corde suo disposuit*.

Il ne fallait pas être longtemps avec lui pour s'apercevoir qu'il était un homme tout intérieur. Il parlait peu et jamais je ne l'ai entendu le faire inutilement; toutes ses conversations étaient comme parfumées de la pensée habituelle de Dieu, portaient à Dieu et ne roulaient jamais que sur des sujets qui intéressaient sa gloire ou le salut des âmes.

Tous les soirs c'était notre usage de ne parler que sur l'Écriture Sainte. Chacun citait à son tour un texte et l'expliquait de son mieux d'après les études qu'il avait faites. C'était là que brillait la science et la piété du P. Libermann. Sa grande connaissance de la langue hébraïque, des traditions et des coutumes des Juifs le mettaient en état de nous donner des

explications pleines d'intérêt. Je prenais, je l'avoue, un plaisir tout particulier à le consulter sur les passages difficiles de nos Livres Saints. Il avait étudié beaucoup les commentateurs catholiques (1) et de plus nous étions tous persuadés que sa grande pureté de conscience lui obtenait de Dieu des lumières toutes spéciales. Le don de Dieu paraissait surtout évident à ceux qui le consultaient sur les doutes et les inquiétudes de leur conscience. Je puis dire par expérience qu'il y a peu de Serviteurs de Dieu qui aient possédé à un si remarquable degré le discernement des esprits; il ne se trompait jamais sur une vocation ou sur l'issue des projets qu'on venait lui communiquer et en plusieurs circonstances il a été prophète. Il m'avait prédit quand je partis pour cette mission, afin d'y être directeur d'un collège déjà fondé, que nous y aurions beaucoup à souffrir et que le succès ne répondrait pas à nos efforts; en effet, après beaucoup de peines et d'opposition, j'ai été obligé de le quitter et l'établissement est tombé.

Je ne veux pas omettre de vous dire ce qu'il pensait de toutes les découvertes et des progrès des sciences humaines, du magnétisme en particulier; on en parlait beaucoup alors; on en racontait les effets merveilleux. Un jour je lui demandai son opinion : « Il faut, me dit-il, se défier de tout cela; les hommes qui s'occupent de ces sciences sont généralement impies ou du moins irréguliers; ils ne sont donc pas guidés par l'esprit de Dieu; les effets sont donc purement naturels ou bien procèdent de l'opération de l'esprit de ténèbres : Dieu n'y a point attaché la connaissance de l'avenir et des choses cachées; au contraire, cela flatte l'orgueil et la curiosité de l'homme. »

J'observerai ici, en passant, que cette opinion était aussi celle du docte et vénérable Abbé de la Trappe de Melleraye, Dom Antoine de Beauregard, que j'ai particulièrement connu. Ainsi notre Vénérable P. Libermann jugeait de tout par rapport à Dieu et à l'éternité, comme saint Louis de Gonzague : *Quid hoc ad æternitalem?*

De là, sans doute, la recommandation qu'il faisait aux professeurs de ne s'appliquer aux sciences profanes que par

(1) D'autres témoins et le Vénérable lui-même, dans sa préface à son *Commentaire sur saint Jean*, affirment le contraire.

nécessité, et tout en les enseignant de s'appliquer avec plus de soin à l'oraison, parce que, disait-il, « la science dessèche le cœur ».

Pour lui, je le voyais toujours appliqué à Dieu; soit dans les promenades ou seul dans le jardin, soit dans nos récréations communes ou avec des étrangers, il semblait se tenir sous les yeux de Dieu. Aussi avait-il une grande facilité à traiter les sujets de spiritualité de vive voix, ce qu'il faisait bien plus souvent que par écrit à cause de ses infirmités.

De cette même disposition d'esprit venaient son grand détachement des créatures et son amour de la pauvreté. Avant d'en avoir fait le vœu, il la pratiquait aussi et peut-être plus parfaitement que bien des religieux. Dans sa chambre, pas un objet qui ne fût absolument nécessaire, rien de superflu. Toujours propre dans ses vêtements, on voyait qu'il préférait ceux qui étaient usés et rapiécés. Quelquefois dans les promenades, il mettait ses bas à l'envers (1) afin qu'on vit les raccommodages et les reprises. C'était autant par humilité que par esprit de pauvreté. Il ne laissait pas même perdre les miettes de pain à table; mais à la fin des repas il nous passait une assiette pour les ramasser et les porter à la volaille.

Colligite quæ superaverunt fragmenta, ne pereant.

Malgré l'état chétif de sa santé, il était si calme, si doux et si exact aux exercices qu'il fallait connaître l'infirmité dont il était affligé pour comprendre ce qu'il souffrait habituellement. Cependant, jusqu'à la fin de 1839, les crises de sa maladie étaient moins fréquentes et moins pénibles; souvent ce n'était qu'une courte défaillance.

Beaucoup d'entre nous pensaient que ce n'était qu'une épreuve pour entretenir dans cette âme d'élite l'humilité, l'union avec Dieu et l'abandon total aux desseins de la divine volonté. Aussi je ne suis point surpris qu'il en ait été délivré au moment fixé par la divine Providence. Je suis même persuadé que le bon Dieu a voulu en cela lui donner une marque de sa protection et une preuve qu'il approuvait l'œuvre qu'il a entreprise pour sa gloire. Il n'est pas le premier qui ait

(1) Je crois cette appréciation fautive : l'humilité du V. Père était simple et sans affectation. Il choisissait de préférence le plus vieux, mais n'en faisait point parade.

quitté une Société pour en fonder une autre pour les fins que le Seigneur inspirait.

Le Vénérable Libermann n'aurait-il procuré que l'établissement de votre Séminaire à Rome (que j'ai admiré) qu'il aurait bien mérité de l'Église et du clergé.

Mais il a fait plus; il a relevé le Séminaire des Colonies et en a formé une Congrégation qui manquait et dont l'utilité est évidente pour former de bons ouvriers destinés aux Colonies françaises et autres Missions. *Dignus Dei hic.*

Quel encouragement pour vous, mon Révérend Père, d'avoir au ciel un vénérable Fondateur qui n'a agi que par l'impulsion de l'esprit de Dieu. Vous n'avez plus qu'à continuer son œuvre avec persévérance. Il prie Dieu pour vous et vous bénit en son nom. Vous serez tous des Saints, si vous vous pénétrez de son esprit. C'est ce que je demande au bon Dieu pour vous, à condition que vous demanderez la même chose pour moi et que vous voudrez bien considérer l'ancien ami de votre fondateur comme l'ami sincère et dévoué de votre pieuse Congrégation...

R. Ch. POIRIER, *prélat de la Maison du Saint-Père.*

Du R. P. **Talabardon**, Eudiste :

Saint-Sauveur-de-Redon, 3 juillet 1878.

Dans le temps je fis connaître ce que je savais du Vénérable Serviteur de Dieu, Libermann. Je l'ai eu pour maître des novices, mais pendant quelques mois seulement, alors que déjà, nous le savions, il traitait avec notre T. R. P. Supérieur général, le P. Louis, la question de son éloignement de Rennes. Par suite, mes relations avec ce bon Père n'ont pas été longues et pas très intimes.

Nous étions deux prêtres au noviciat, pendant les trois mois environ que resta encore parmi nous le P. Libermann; l'un, le R. P. Divet, mort depuis plusieurs années déjà, avait été vicaire pendant onze ans et le soussigné pendant dix-huit mois.

Le fait du pardon que nous demanda un jour à genoux le pieux maître des Novices est très réel et voici quelle en fut l'occasion.

Le bon P. Libermann, très pieux, très humble, mais qui n'avait aucune expérience de la vie sacerdotale dans le monde, surtout en Bretagne, où il n'avait encore aucune relation, fit un jour une conférence sur les dangers du ministère dans les conditions ordinaires du clergé paroissial. Le P. Divet et moi, et peut-être quelques autres, bien que simples clercs, nous trouvâmes cette conférence toute pleine d'exagérations et imprimant au clergé paroissial une flétrissure imméritée. Le P. Divet et le soussigné le firent remarquer avec respect et en particulier, disant entre autres choses que ces exagérations pourraient être plus nuisibles qu'utiles aux jeunes novices.

Le R. P. Libermann ne prenant conseil que de l'Esprit de Dieu, dès la réunion suivante, se mit tout à coup à genoux au milieu de nous et nous demanda pardon de nous avoir scandalisés.

De cette sorte s'il y avait eu, contre la volonté du saint homme, quelque fâcheuse émotion causée par sa première conférence, le mal fut complètement et saintement réparé dans la seconde.

Par ailleurs, comme je l'ai insinué au commencement de cette lettre, la direction du bon Père paraissait gênée vis-à-vis de nous. Je crois aussi qu'il était préoccupé de la crainte de nous gêner par suite des accidents de sa cruelle maladie dont il fut miraculeusement guéri.

Je sais que tous nos confrères, qui l'avaient connu à Saint-Sulpice, professaient pour lui la plus haute estime, je dirai plutôt la plus profonde vénération.

Gustave TALABARDON, *pr. Eudiste.*

NOTICE SUR M. LIBERMANN.

par le R. P. **Coyer**, Eudiste.

Après des détails que nous connaissons déjà, le R. P. Coyer raconte ainsi le passage du Vénérable à Issy et à Rennes.

La maladie du bon M. Libermann continuait à produire des crises qui servaient à manifester son admirable patience et son abandon à la Providence divine. J'ai encore entendu

dire à M. Pinault que dans les premiers temps qu'il était à Issy, le médecin de la maison venant le voir, après son attaque d'épilepsie, ne pouvait rien comprendre à son calme et à la sérénité de sa physionomie, le voyant paisiblement couché sur son lit, les yeux fixés sur une croix noire qu'il se faisait mettre sur une petite table couverte d'un linge blanc. Ordinairement, après ces crises, disait le médecin, les malades sont pris d'une si violente tristesse que, si on n'avait pas soin d'enlever les couteaux et autres instruments de ce genre, ils seraient capables de se donner la mort. M. Pinault nous disait, en effet, que le bon Libermann, comme il l'appelait, lui avait avoué qu'un jour passant sur un des ponts de la Seine, du côté de Notre-Dame de Paris, il s'était senti pressé d'une si profonde mélancolie que, s'il n'avait pas été chrétien et fortifié par sa foi, il se serait jeté dans la rivière. Le bon Dieu, qui le préparait graduellement aux œuvres auxquelles il le destinait, lui faisait ainsi savourer une goutte de son calice d'amertume au jardin des Oliviers.

Cependant l'épreuve était encore loin d'être finie. La position de M. Libermann à Issy était anormale et ne pouvait se prolonger indéfiniment. Peut-être le pieux minoré avait-il déjà quelques lueurs et quelques soupçons sur sa destinée future. L'idée des Nègres abandonnés et idolâtres paraît avoir dès lors préoccupé son esprit; et les entretiens qu'il dût avoir alors avec M. Frédéric Levavasseur, originaire de l'Île Bourbon, ne manquèrent pas d'affermir en lui des projets qui ne lui apparaissaient encore que d'une manière confuse : rien n'était encore mûr pour l'exécution. Une nouvelle phase dans sa vie allait, contre toute vraisemblance, le rapprocher du but et achever sa préparation. Les voies de Dieu sont impénétrables; il arrive à ses fins par ce qui semblait y mettre obstacle.

Ce fut, comme je l'ai dit plus haut, (voir p. 198), à la fin de l'année scolaire 1836-37 que M. Leray, seulement encore diacre, quittait Saint-Sulpice pour revenir à Rennes avec quelques-uns de ces fervents séminaristes déjà formés par les leçons de piété que leur avaient données M. Libermann et M. Pinault. Les principaux étaient MM. Gaudaire, de Brandt, Mangot, Laval, fils d'un ministre protestant converti, et qui devait plus tard aller mourir au service des Nègres de la

Guinée, avec une troupe de jeunes apôtres avec lesquels j'ai vécu au séminaire.

M. Libermann crut que Dieu l'appelait à suivre cette troupe d'élite, croyant peut-être que Dieu lui ouvrirait par là le chemin de l'apostolat qu'il ambitionnait auprès des tribus les plus délaissées du globe. Il vint donc à Rennes au mois de septembre 1837, entra au noviciat qui s'ouvrait dans une pauvre maison dépendante de la pension Saint-Martin.

Le supérieur fut d'abord le P. Lucas, appelé le *saint* par le peuple de Rennes, quand il le voyait passer par les rues. Mais la sainteté quoique essentielle, ne suffit pas pour diriger un noviciat. Le bon P. Lucas, quoique très suffisamment instruit, ne savait guère parler et était trop absorbé en Dieu pour exercer la surveillance nécessaire à la conduite de la maison la plus régulière et la plus fervente. Il fallut bientôt songer à le remplacer. Il fut envoyé pour être aumônier de la maison de Saint-Cyr, et quoique M. Libermann fut le moins avancé dans les Ordres, il parut le plus mûr et le plus versé dans les voies de Dieu, le plus propre à la direction de la petite communauté; il en devint le directeur.

A ce moment-là j'étais depuis plusieurs années élève de la maison de Saint-Martin et je commençais ma classe de seconde. Je me rappelle encore l'impression que fit sur moi la première vue de cette physionomie si particulière qui attira de suite notre attention d'écoliers. Nous nous disions : Cette figure ne ressemble pas à celles de nos pays; tous ses traits, le teint, la coupe de figure, le nez, le regard, tout annonce une origine étrangère. Je fus frappé surtout de son air calme, du léger sourire qu'on trouvait toujours sur ses lèvres en l'abordant, surtout de son regard modeste, doux, un peu dirigé vers le ciel qui donnait à tout l'ensemble du visage un air mystérieux. C'était vraiment une figure mystique. J'en fus vivement frappé; un sentiment de respect s'empara de moi et je me dis en moi-même : Ce doit être un saint ! Ce sentiment fut de plus en plus confirmé par ce que j'entendis dire, et je désirai connaître de plus près celui dont la seule vue m'avait si vivement impressionné.

Cependant ce ne fut que vers la fin de l'année scolaire que je pus l'approcher de plus près. Tout en suivant les classes du Lycée et en faisant mes travaux ordinaires, on me permit,

ainsi qu'à un de mes camarades, de suivre les instructions principales de la Retraite de Première communion, prêchée par M. de Brandt qui n'était que diacre; une ou deux instructions me touchèrent profondément. Je me sentis dès lors plus porté à entrer dans une société qui, sortant à peine des langes de l'enfance, répandait déjà un si suave parfum de vertu. Je dus faire part de mes dispositions au P. Maignan, directeur de la maison, qui me proposa de me mettre en relations avec le P. Libermann, comme avec la personne la plus propre à me donner de bons conseils, sur ma vocation et sur ma conduite d'écolier : c'était là ce que je désirais.

Je vis donc de près cet homme qui m'inspirait une si profonde vénération! Son abord était facile, son ton doux, aimable, sans être expansif; il mettait à l'aise et inspirait la confiance. Je continuai à le voir environ tous les quinze jours, jusqu'à l'époque des vacances. Il me donna de bons conseils sur la manière de me conduire dans le collège et pendant le temps des vacances. L'idée qui m'est restée de ses avis est que, n'ayant pas l'expérience des écoliers, son instruction tendait à une spiritualité trop élevée pour mon âge et pour ma condition. Je ne le quittais pourtant jamais sans me sentir meilleur et mieux disposé à me donner à la piété.

L'année suivante où je faisais ma rhétorique je continuai à le voir de temps en temps avec grand plaisir et avec profit. Vers la fin de l'année surtout, la question de ma vocation fut traitée d'une façon plus directe. Je fus frappé de sa réserve et de sa discrétion; je sentais qu'il désirait que je n'entrâsse pas dans le clergé séculier, vers lequel un professeur du Séminaire de Rennes m'attirait fortement. Le P. Libermann évitait de me dire formellement de prendre tel ou tel parti; se contentant de m'exhorter à tendre à la perfection, si j'entrerais dans l'état ecclésiastique. Je fus sur le point de prendre une détermination mitoyenne et d'entrer au Séminaire diocésain pour étudier plus à loisir ma vocation. Le P. Libermann qui ne cherchait en tout, pour lui et pour les autres, que la plus haute perfection, et qui, faute d'expérience et de connaissance du clergé paroissial, s'exagérait peut-être un peu les défauts des prêtres séculiers, aurait désiré que je fusse entré dans une Congrégation religieuse, comme je le reconnus,

lorsque doucement conduit par lui je lui fis connaître que mon parti était enfin pris d'entrer dans la Congrégation des Eudistes. Il me dit alors plus clairement la crainte qu'il avait eue de me voir suivre l'autre parti, qui probablement m'eût engagé définitivement dans le clergé séculier; jusque-là il avait craint, en me manifestant trop clairement sa pensée, de peser trop sur ma détermination, tant il redoutait de gêner l'action du Saint-Esprit dans les âmes. N'ayant jamais assisté aux exercices du noviciat pendant qu'il le dirigeait, je ne puis dire par moi-même quel était le genre des conférences et entretiens qu'il faisait. D'après ce que j'en ai entendu dire, ils étaient empreints d'un grand sentiment de piété; on voyait qu'il cherchait plutôt dans l'oraison que dans les livres les choses touchantes qu'il tirait de son cœur; on y reconnaissait un homme tout dévoué à Dieu, pour lequel ce qui se passe n'était rien.

Ce qui m'a toujours le plus frappé en lui, c'est, comme je l'ai dit, l'égalité de son humeur, toujours douce, jamais enjouée. Quelles que fussent ses souffrances physiques ou morales, il ne les laissait jamais paraître dans son visage ni dans sa parole. Il fallait qu'il fût parfaitement maître de tous les mouvements de son cœur et de ses passions.

Le passage du P. Libermann à Rennes était une nouvelle préparation à la fondation de la société dont il devait être le père. Outre qu'il s'exerçait d'une façon particulière à la direction des âmes et à la formation des novices à la perfection de leur vocation, il prenait connaissance des règles qui conviennent à un institut religieux destiné aux œuvres de zèle. Lorsque les Constitutions, rédigées par le Vénérable P. Eudes pour ses enfants, furent soumises à l'examen et à l'approbation de la Congrégation des Réguliers, tous ceux qui en prirent connaissance en admirèrent la sagesse : elles étaient le fruit de l'expérience, des prières et de quarante ans d'observation et de travail du saint homme.

Pendant les deux ans qu'il passa au noviciat Saint-Gabriel des Eudistes, non pas seulement comme novice, mais comme directeur, chargé d'appliquer et de faire observer ces Constitutions, le P. Libermann eut tout le loisir désirable pour en prendre connaissance, en pénétrer l'esprit et s'en remplir lui-même. Nul doute que cette connaissance ne lui ait puis-

samment servi à dresser les Constitutions de son nouvel Institut...

Il paraîtrait, d'après les renseignements incomplets que j'ai recueillis, que le P. Libermann, avant de se décider à fonder une nouvelle Congrégation, aurait proposé au P. Louis, notre supérieur général, d'adopter dans notre Congrégation la Mission des Nègres vers laquelle il se sentait si vivement porté. C'était s'écarter un peu du but de notre Congrégation. Dieu, qui voulait une société spéciale pour cette Mission, ne permit pas que la proposition fût acceptée.

Du R. P. **Coyer**, Eudiste :

Marseille, 2 avril 1872.

Mon Révérend Père,

Je souhaiterais pouvoir vous renseigner d'une manière bien positive sur le détail de la vie de votre vénéré Père fondateur, pour lequel vous m'écrivez. Les rapports que j'ai eu le bonheur d'avoir avec lui, surtout pendant les dix-huit mois qui précédèrent mon entrée au Séminaire de Saint-Sulpice, m'ont fait concevoir pour sa personne la plus profonde vénération. J'estimerai toujours comme un des plus grands avantages de ma vie, le bonheur de l'avoir connu, d'avoir reçu de lui des avis précieux pour ma vocation et la direction de mon âme.

Avait-il en venant à Rennes l'intention au moins conditionnelle d'entrer dans notre société, alors bien faible, et sortant à peine de la tombe où l'avait jetée la révolution?

La confiance exceptionnelle qu'on lui témoigna et surtout les fonctions qu'on lui confia dans le noviciat qui venait de s'ouvrir sembleraient indiquer qu'il avait en vue de s'y fixer, si le bon Dieu ne lui manifestait des desseins contraires.

N'étant encore à cette époque que jeune écolier de seconde et de rhétorique, je n'ai point été clairement initié à ce secret de famille. Je le considérais bien alors comme un membre futur de la petite société renaissante.

Cependant la manière dont s'opéra sa retraite et ce que je pus entendre dire alors à quelques-uns de ses plus intimes amis, tels que M. Pinault de la Compagnie de Saint-Sulpice, me porte à croire qu'en venant à Rennes il avait un pressen-

timent que Dieu avait sur lui des desseins qu'il ne pouvait encore démêler.

Il était, je crois, comme un voyageur arrivé à un point de sa route où il n'aperçoit point d'issue. Il s'engage dans un petit sentier obscur, espérant trouver plus loin en le suivant un chemin plus large et plus éclairé. Je crois donc qu'il n'avait de dessein arrêté en entrant au noviciat de notre société ni de rendre un service temporaire, ni non plus de s'y fixer définitivement. Il cherchait à connaître la volonté de Dieu sur lui, et à cette époque elle devait lui paraître bien obscure. Il dut croire un moment qu'elle pouvait être là, et cette porte s'étant ouverte comme providentiellement devant lui, il y entra, mais au bout d'assez peu de temps, il dut soupçonner que Dieu l'appelait ailleurs.

Il était si discret que peu de personnes ont pu connaître au juste les obscurités et les incertitudes par lesquelles l'Esprit de Dieu le conduisit alors.

Après avoir quitté Rennes pour se rendre à Rome, il m'écrivit de Lyon, le 22 décembre 1839, pour m'annoncer son départ, à Issy où j'étais entré trois mois auparavant, et pour adoucir la peine qu'il savait que me causerait son départ; on voyait dans sa lettre qu'il évitait avec soin de ne rien dire des motifs qui avaient amené sa résolution.

Paris, le 9 mars 1876.

Du R. P. **Maignan**, Eudiste :

Redon, Saint-Sauveur, le 11 mai 1872.

Mon Révérend Père,

La maison Saint-Martin de Rennes se réunissait à la maison Saint-Gabriel, pour assister à la conférence prescrite par nos Règles, pour la veille du Saint-Cœur de Marie; le R. P. Louis lui dit : « Notre frère Libermann, voulez-vous nous dire quelque chose sur la fête? » Il commença de parler, et au bout de quelques minutes, il fut saisi de ce malheureux mal. C'était en 1838, 7 février, vers 3 heures de l'après-midi. Il eut beaucoup de peine à se remettre de cette attaque; il fut indisposé plusieurs jours.

Ne craignez point, mon Révérend Père, de m'importuner toutes les fois que vous auriez besoin de quelques détails qui me seraient connus. Je me ferais un bonheur de vous les donner.

H. MAIGNAN,
prêtre, missionnaire Eudiste.

P. S. — Mes remerciements bien sincères au bon P. Barillec des détails qu'il me donne sur la présentation du procès à la Congrégation. J'en bénis le bon Dieu de tout mon cœur.

Redon, 7 mai 1878.

Je m'empresse de répondre à votre lettre en date du 5 mai, par laquelle vous me demandez des éclaircissements à ma déposition. Je la maintiens telle et sans nul changement : Épilepsie dans toute la force du terme, avec l'écume à la bouche, et n'ayant aucune connaissance, la veille du Saint-Cœur de Marie, 7 février.

Je viens de montrer votre lettre à un de nos Pères, faisant son noviciat avec moi, et témoin comme moi, et qui l'a veillé la nuit suivante.

Voici la poste qui part, je m'empresse de fermer.

H. MAIGNAN, *miss.*

Du R. P. **Gaudaire**, supérieur général des Eudistes :

Mai 1853.

Monsieur l'Abbé,

Je regrette et je suis tout confus de venir si tard répondre à vos deux lettres, et surtout pour vous dire que je n'ai rien à vous envoyer sur le compte de votre V. Supérieur, M. Libermann. J'aurais du temps à moi qu'il me serait bien difficile de rien recueillir et de rien rédiger. La vie de M. Libermann, quand je l'ai connu, était une vie toute cachée et intérieure et qui n'offre pas de grands matériaux. Je l'ai un peu connu à Issy et à Saint-Sulpice, et mieux chez nous, dont il a dirigé le noviciat pendant deux ans et demi ou à peu près. Il vint dans la Congrégation comme moi et quelques autres au mois

de juillet 1837, et il en sortit en décembre 1839 : pour quelles raisons? je ne l'ai jamais bien su. Ce qui m'a toujours paru excellent en M. Libermann, c'est sa grande pureté, sa grande sainteté, son dégagement des choses de ce monde et la lumière que Dieu lui donnait pour comprendre et expliquer la Sainte Écriture.

Voilà, Monsieur et cher Confrère, tout ce que je puis vous dire, et cela même vous le savez mieux que moi. Veuillez donc bien agréer mes excuses et croire que ce n'est point la bonne volonté qui manque, mais la mémoire, l'habileté, l'esprit d'observation, tout ce que vous voudrez enfin.

Tout vôtre en N.-S.

GAUDAIRE, *sup.*

Le R. P. Louis-Alexis Gaudaire, né en 1805 à Ménéac (Morbihan) fut élu supérieur général des Eudistes le 19 février 1849; il mourut dans la nuit du mardi de Pâques 1870.

Voici un passage de la déposition de M. Mangot au procès de l'Ordinaire (19 juin 1869) :

Pendant les vacances qui suivirent la première année du Noviciat des Eudistes, le R. P. Libermann me proposa un petit voyage à une quinzaine de lieues de Rennes. Nous allâmes rendre visite à M. l'abbé Gaudaire, aujourd'hui supérieur général des Eudistes. Durant les quelques jours de notre séjour dans ce village de la Bretagne, on vint nous dire qu'un homme de 60 à 70 ans était gravement malade; aussitôt le P. Libermann me propose de lui rendre de concert une visite de charité, ce que j'acceptai bien volontiers. Nous visitâmes donc pendant trois jours ce vieillard près de mourir, et chaque fois le bon Père tirait de son cœur des sentiments de résignation à la volonté divine, des sentiments d'amour, de reconnaissance envers Dieu; et le troisième jour nous restâmes, jusqu'à ce que ce vieillard eût rendu le dernier soupir, c'est-à-dire pendant plusieurs heures, lui parler de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur la croix, de son abandon entre les mains de son Père, prier, lui parler du bonheur du ciel. Voilà ce que le bon P. Libermann faisait tour à tour, et le malade paraissait entrer à merveille dans ces sentiments. Je me souviens aussi qu'une fille de ce vieillard, voyant la fin de son père approcher,

vint aussi suggérer à son père des sentiments pleins de foi; la maison était pleine de monde; alors ce vieillard s'écria plusieurs fois avec un saint transport : *Misericordias Domini in æternum canlabo!* et il expira, laissant tous les assistants pleins d'étonnement, de consolation, de joie et d'émotions.

Dans une lettre au sujet du P. Renaud, mort à Épinal en 1889, Sœur Marie du Saint-Sacrement, fondatrice et supérieure de l'*Action de Grâces* de Mauron, parle ainsi du voyage du Vénérable à Ménéac :

Dans je ne sais quelle année de 1870 je le conduisis (le P. Renaud) chez des amies à Ménéac où il désirait recueillir quelques renseignements sur le P. Libermann que M. Louis Gaudaire menait avec lui chez ses sœurs, mes bonnes vieilles amies dont la jeune vit encore.

Du R. P. **Kervizie**, Eudiste :

J. M. J.

Ile-Marie, le 21 juin 1878.

Révérénd Père (Barillec),

Mon Supérieur, le Père Le Doré, bien plus jeune que moi, ne connaît pas la date précise de mon entrée au noviciat des Pères Eudistes. Le bon M. Libermann n'y était plus; mais le P. Laval, mon maître de novices, avait passé sous la direction du Vénérable Libermann et avait conservé une haute idée de sa sainteté et de son enseignement. D'autres confrères, plus anciens que moi dans la Congrégation, ont connu le Vénérable Libermann. Mais, je crois qu'il n'en reste plus que deux de ces Pères, à savoir le Père Maignan, missionnaire à la Maison du Sacré-Cœur de Jésus à Redon et le P. Talabardon, attaché au personnel du Collège de Redon. Vous pourriez les consulter. Quant à moi, je ne saurais me prononcer sur ce fait sur lequel vous m'interrogez : est-il vrai que votre vénérable fondateur se soit mis à genoux pour demander pardon à des prêtres novices qui trouvaient de l'inconvenance à ce qu'un simple minoré leur donnât des avis? Je ne saurais rien dire ni

pour ni contre. D'ailleurs des prêtres qui furent novices sous le vénérable Libermann, il n'en est resté qu'un ou deux dans la Congrégation des Eudistes, et encore ils sont morts depuis longtemps.

Tout ce que je puis dire, c'est qu'on l'a regardé chez nous comme un vrai homme de Dieu dont il cherchait la gloire avec une pure intention et par ses paroles et par sa conduite, cherchant à retracer en lui-même les vertus de Notre-Seigneur avec un désir sincère de les voir briller dans les autres.

Assurément je crois que les anciens Eudistes qui l'ont connu ou qui en ont entendu parler, applaudiraient à sa béatification. Pour mon compte, il m'est resté une profonde idée de sa sainteté sur ce que j'en ai entendu dire par mon maître de novices qui n'existe plus.

J'ai entendu dire que le bon P. Louis, supérieur général des Eudistes à mon entrée au noviciat, homme grave, instruit et saint, considérait le Père Libermann comme un vrai saint, et certes, sans cette maladie dont la Providence l'avait affligé, il l'aurait élevé au sacerdoce et gardé chez lui comme une perle précieuse. Déjà depuis longtemps votre vénérable Père n'avait rien senti de sa maladie, lorsqu'un jour, en pleine conférence, il lui arrive un accident. Après ce fait, le bon Père Louis lui dit qu'il pouvait, s'il voulait, rester dans la Congrégation, mais qu'il ne pouvait prendre sur lui la responsabilité de le faire prêtre.

Dieu avait ses desseins sur votre vénéré fondateur, aux prières duquel je me recommande ainsi qu'à celles de votre saint Ordre. Puissions-nous voir votre fondateur et le nôtre honorés par un culte public.

Le P. KERVIZIE, *miss. Eud.*

Du R. P. **Lestrohan**, Jésuite.

Vannes, le 21 septembre 1869.

Mon Révérend Père (Delaplace),

Je regrette beaucoup de ne pouvoir pas satisfaire votre filiale et sainte curiosité. Il ne m'a été donné qu'une fois d'avoir des rapports avec votre saint fondateur. Je donnais

les Exercices spirituels à la Communauté des PP. Eudistes à Rennes, et je le comptais parmi mes auditeurs. Il venait d'arriver du Séminaire de Saint-Sulpice, spécialement loué par le Vénérable Directeur de la Solitude, M. Mollevault; M. Louis se félicitait grandement d'avoir recruté un tel sujet, mais il prévoyait des difficultés insurmontables pour le faire admettre aux Ordres Sacrés, à raison de l'infirmité dont il était affligé. De mon côté, je remarquai dans M. Libermann la foi la plus vive et un désir immense de la perfection. Quant aux paroles que m'attribue l'excellent M. Mangot, je n'ai garde de les nier, elles rendent exactement mon estime pour la vertu du jeune acolyte, mais je n'oserais pas les garantir après un si long espace de temps. Je sais seulement, et vous le savez encore mieux que moi, mon Révérend Père, que son infirmité, après avoir forcé M. Libermann à quitter l'Institut du P. Eudes, est devenue pour lui l'occasion de grâces signalées, et pour l'Église le principe d'un nouvel Ordre d'apôtres : *mirabilis Deus*.

Je ne possède aucune lettre du P. Libermann et je n'en connais aucune; mais pour mes faibles prières, c'est de grand cœur que j'ose vous les promettre. Aussi bien ce procès doit nous trouver solidaires. Si déjà nous nous trouvons amis pour combattre le bon combat, combien ne serons-nous pas plus forts quand nous saurons d'une manière indubitable que nos deux fondateurs nous protègent du haut du Ciel!

G. LESTROHAN, S. J.

De Sœur **Françoise**, Fille de la Charité.

Sœur Françoise fut infirmière au pensionnat des Eudistes à Rennes. En 1870, étant chargée de la pharmacie à la *Miséricorde* de Riom, elle écrivait au P. Delaplace (17 mars) :

Je regrette vivement de ne pouvoir satisfaire vos pieux et filiaux désirs relativement à notre vénéré fondateur, le P. Libermann. Je n'ai fait que l'apercevoir lorsque ses douleurs de tête étaient intolérables.

Ce bon Père me paraissait toujours dans une intime communication avec Notre-Seigneur. Son amour pour ce divin Maître donnait une onction pénétrante à ses paroles. Son humilité était vraie, sa bonté inaltérable. Il avait l'autorité

mais elle était unie à la tendresse et à la compassion pour ses frères et son prochain; il paraissait calme au milieu de la multiplicité des occupations; on le vénérât comme un saint : voilà en somme tout ce que je puis me rappeler.

CORRESPONDANCE AVEC M. DE FARCY.

IV

Monsieur

Monsieur Édouard de Farcy.

Place Toussaint, Rennes.

Vive Jésus et Marie!

Rennes, 7 octobre 1839.

Mon bien cher Monsieur de Farcy,

Le portier m'a dit hier que vous étiez venu me voir et qu'il m'avait cherché sans pouvoir me trouver. La raison en était qu'il m'a cherché partout, excepté dans ma chambre où j'étais et à laquelle il n'a pas pensé. Il me rapporta que vous lui aviez dit que vous viendriez me voir pendant les récréations, c'est-à-dire en Carême et aux Quatre-Temps. Mais je ne me contente pas de cela, puisque je peux vous recevoir hors des récréations; j'espère que vous en profiterez pour venir plus souvent que par le passé : je crois que cela vous sera aussi utile que cela me fait de plaisir, quoique cela m'en fasse beaucoup, comme vous n'en doutez pas, j'espère.

Le temps le plus favorable pour moi sera de 9 heures du matin jusqu'à 11 heures, et cela tous les jours; les dimanches et fêtes, notre grand'messe finira de 10 heures à 10 heures 20. La prochaine fois que vous viendrez, nous pourrons régler davantage les choses. Je ne pourrai pas vous recevoir chez moi, cela gênerait un peu le noviciat; mais nous nous promènerons dans la cour des petits enfants ou nous resterons dans le parloir.

Je vous écris hardiment par la poste, pensant que cela vous fera plaisir.

A Dieu, mon très cher ami. Soyez toujours doucement, paisiblement entre les mains de Jésus et Marie, mettant toute votre confiance en eux et tous vos désirs de leur plaire. Faites toutes choses pour l'amour de Jésus et Marie et vous serez véritablement leur enfant bien-aimé.

Tout à vous en ce très doux et très saint amour.

F. LIBERMANN, *acol.*

CONSÉCRATION A LA SAINTE VIERGE.

(pour M. de Farcy).

Honneur, louange, gloire et amour à la Conception Immaculée de la très glorieuse Vierge Marie, notre très bonne Mère !
Amen.

O très pure, très sainte et très admirable Vierge Marie, Mère immaculée et très glorieuse de mon très adorable Seigneur Jésus, ma Mère, ma Reine, ma joie, mon bonheur et ma grande espérance, moi, Louis de Farcy, le plus pauvre, le plus abject, le plus misérable, le plus indigne et le plus méchant de tous vos serviteurs, je viens me prosterner la face contre terre devant le trône de votre gloire, pour me donner, me dévouer et me consacrer avec tout ce que je suis, tout ce que j'ai et tout ce que je puis à votre Cœur maternel très pur, très saint et très immaculé dans sa conception. Je proteste hautement devant tous les Anges et devant tous les Saints du ciel et de la terre, que je veux vous appartenir, moi et tout ce que je possède. Je veux être votre propriété à la vie, à la mort et pendant toute mon éternité. Disposez de moi, ma belle, ma grande et mon aimable Souveraine, comme d'une chose qui est vôtre. Mais aussi, ô très grande et très puissante Reine, défendez, protégez, encouragez, soutenez et fortifiez votre très faible et très pauvre serviteur contre toutes les puissances de l'enfer et contre sa propre faiblesse et sa propre malice, afin qu'il ne succombe pas et qu'il ne déshonore pas une si grande et si sainte Maîtresse.

Je désirerais de toute mon âme vous rendre tout l'hommage, le respect, l'amour, la reconnaissance et tous les autres devoirs et services que je vous dois en qualité de votre serviteur et de votre bien. Mais, ô ma très sainte et très douce Mère,

vous connaissez mes misères, mes faiblesses et mes infidélités. Hélas ! au lieu de vous rendre tous les services et devoirs d'un vrai serviteur, je vous offense bien souvent ! J'en suis pénétré de douleur, mais je prie de toute mon âme, mon saint Ange Gardien, mon saint Patron, tous les Anges, tous les Saints et Saintes de vouloir bien s'acquitter pour moi de tous ces devoirs si agréables, si glorieux et dont je suis indigne, et que ma pauvreté, mes misères et mes faiblesses m'empêchent si souvent de vous rendre, malgré le grand désir que j'en ai et que je voudrais en avoir sans cesse.

En attendant qu'il plaise à votre bonté d'avoir pitié de moi, je veux me contenter de mes bons désirs, que je vous prie d'augmenter et de fortifier de plus en plus. Oh ! oui, ma très pure, très immaculée et très douce Mère, je veux désirer de toutes les forces de mon âme de vous être fidèle, de vous aimer, vous honorer, vous glorifier et vous exalter à la face du ciel et de la terre ; et je veux vivre dans la plus grande confiance que vous daigniez me regarder et prendre le soin de mon âme, avec votre douceur, votre bonté, votre amabilité et votre tendresse maternelle, avec lesquels vous traitez ordinairement vos enfants bien-aimés. Je ne le mérite bien sûrement pas, je le sais bien ; mais j'ose tout espérer de votre incompréhensible bonté et douceur envers ceux que Jésus votre Fils bien-aimé vous donne.

O Jésus, vous qui êtes toute la sainteté, toute la puissance, toute la grandeur, toute la richesse, toute la joie, toute la beauté, toute la splendeur et toute la gloire de Marie, votre immaculée Mère, donnez-moi à elle afin que je lui appartienne comme vous lui appartenez ; mettez-moi tout entier sous sa puissance et sous son autorité, afin que je sois régi, gouverné et protégé par cette Reine très grande, très puissante et très glorieuse de tous les Anges et de tous les Saints.

Marie, Vierge très grande, très pure, très sainte, très immaculée dans votre admirable conception, daignez regarder favorablement notre très pauvre et très petit serviteur. Ne rejetez pas les désirs très humbles et très sincères du plus indigne de tous les pécheurs. Ne considérez pas la laideur de mon âme et le grand nombre de mes infidélités ; mais considérez uniquement la bonté et la douceur de votre Cœur très pur et très immaculé ; considérez le bon plaisir

de Jésus, votre Fils bien-aimé et très glorieux : il me donne à votre clémence. je me donne aussi avec lui et par lui. Recevez-moi, je vous prie. protégez-moi, sanctifiez-moi, prenez-moi sous votre conduite et je suis sûr d'être agréable à votre Fils Jésus.

O mon saint Ange Gardien, ô mon saint Patron, ô tous les Anges et tous les Saints, joignez-vous à moi et demandons ensemble à notre très Sainte et très glorieuse Reine qu'elle accepte avec sa bonté ordinaire l'offre que je viens de lui faire de tout moi-même, qu'elle me prenne entre ses bras comme elle prenait autrefois son saint enfant Jésus, qu'elle m'embrasse, qu'elle me sanctifie, qu'elle me revête de sa pureté immaculée, qu'elle me conduise et me gouverne en souveraine pendant tout le temps de ma vie sur cette terre de péché, qu'elle vienne au moment de ma mort recevoir ma pauvre âme dans son sein maternel et qu'elle la conduise avec elle pour la présenter devant le trône de son bien-aimé Fils, pour la faire jouir de la gloire de la Très Sainte Trinité pendant toute l'éternité. *Amen, Amen! Fiat, fiat, o Domina Maria, propter gloriam Filii tui dilectissimi.*

EXERCICE DE DÉVOTION.

(pour M. de Farcy).

- 1^o Fêter très solennellement l'Immaculée-Conception;
- 2^o Fêter très solennellement tous les ans le jour anniversaire de sa consécration, en renouveler l'acte, faire une aumône extraordinaire;
- 3^o Tous les mois, à pareil jour, faire quelques dévotions particulières et renouveler en peu de mots le désir prononcé dans l'acte; faire une aumône à cette intention;
- 4^o Dire tous les jours l'Office de l'Immaculée-Conception, autant qu'on le peut facilement, comme aussi faire une visite au Saint-Sacrement ou à la Sainte Vierge, si on le peut commodément;
- 5^o Mettre l'acte de consécration par écrit dans une petite poche, y joindre une médaille de l'Immaculée-Conception et porter cette petite poche continuellement suspendue au cou et sur le cœur.

Ed. de Farcy, à Rennes.

CORRESPONDANCE AVEC SON FRÈRE.

XIX

Monsieur
Monsieur Libermann, médecin,
à Illkirch, près Strasbourg, Bas-Rhin.

Vive Jésus et Marie!

Rennes, le dernier jour de l'an 1837.

Cf. Lettres Spirituelles I. p. 371.

p. 372, 3^e ligne :

Vous voyez bien, mes très chers, combien la terre passe vite; il me semble qu'il n'y a qu'un instant que je vous ai souhaité la bonne année et il faut déjà recommencer. Encore quelques instants...

p. 375 :

dans tel état où il plaira à Dieu de les placer.

Je dis cela surtout pour vous, ma très chère belle-sœur. Tachez d'avancer dans la véritable piété chrétienne qui est pleine de confiance; oubliez ces vilains biens de la terre, ces honneurs, et ces distinctions. Je sais bien que vous y avez renoncé pour vous, mais il faut aussi y renoncer pour vos chers enfants, si vous voulez être parfaitement agréable à Jésus et à Marie. Travaillez surtout à acquérir cette grande confiance en Dieu après laquelle vous soupirez tant. Voilà, mes très chers amis, ce que je vous souhaite de tout mon cœur, et ce pour quoi je prie Notre-Seigneur et sa sainte Mère pour vous.

Je ne vous ai pas écrit jusqu'à présent parce que je n'en ai vraiment pas eu le temps. Je vais envoyer cette lettre à Paris par occasion, où on la mettra à la poste.

Maintenant j'aurai un service à vous demander. Nous avons ici de grands jardins potagers; M. l'Économe désire avoir des légumes recherchés dans ce pays; il m'a demandé

si je ne pouvais en faire venir de Strasbourg; il désire avoir de ces gros choux dont on fait la choucroute. Je vous prierai donc de m'acheter de la semence de ces sortes de choux. Prenez de la meilleure espèce, de la plus grosse et la plus serrée. Envoyez-moi aussi, je vous prie, en même temps de la semence de cette espèce de choux rouges (je ne sais pas comment on l'appelle, ni si elle a un nom à part; mais je crois que c'est le genre de choux le plus délicat et dont on n'a point ici). En même temps de la semence de raves, des meilleures et des plus grosses. Si vous avez un genre de navets meilleurs que dans d'autres pays, envoyez-m'en aussi de la semence. Envoyez-moi aussi de la semence de (*ici le mot en caractères hébraïques*) : c'est une espèce de racine amère et très forte que l'on appelle aussi (*il. en hébreu*); je n'en connais le nom ni en français ni en allemand.

Ayez la charité, je vous prie, de m'envoyer toutes ces semences : ce serait un grand service à nous rendre; cela vous coûtera une trentaine de sous; le bon Dieu vous le rendra. Achetez les semences dans les meilleures qualités et envoyez-moi-les à l'adresse de M. Leray, au Séminaire Saint-Sulpice à Paris : on me les fera parvenir. Vous pouvez les mettre à la diligence le plus tôt que vous pourrez.

A Dieu, je vous embrasse de tout mon cœur dans la sainte charité de Jésus et de Marie. J'embrasse tous vos chers enfants et leur souhaite une bien bonne année, surtout à François et Éliisa. Je charge Éliisa de souhaiter la bonne année au petit Léon pour moi. Tout à vous.

(P. S.) Ma santé se soutient parfaitement depuis que je suis ici; voilà bientôt trois ans que je suis tranquille.

Je vous envoie la Vie du P. Eudes, notre vénérable et saint fondateur; vous y verrez au moins quelque chose de sa vie, car elle n'est pas faite comme je l'aurais désiré. Il y manque beaucoup de faits.

Remettez, s'il vous plaît, à M. Liebermann, grand vicaire, les deux volumes et la lettre : C'est la Vie du P. Eudes et l'un de ses ouvrages que M. le Supérieur m'a remis pour lui en faire présent; c'est aussi M. le Supérieur qui m'a donné la Vie du P. Eudes pour vous l'envoyer; elle est coupée parce qu'il n'en a pas eu d'autres sous la main.

XX

Monsieur
Monsieur Libermann, médecin,
à Illkirch, près Strasbourg, Bas-Rhin.

Vive Jésus et Marie!

Rennes, le 18 avril 1838.

Ma très chère Sœur en Notre-Seigneur,

Je suis bien peiné de vous avoir laissé dernièrement dans une si grande inquiétude pour ne vous avoir pas écrit de si longtemps. Vraiment, je ne croyais pas vous avoir laissé si longtemps sans lettre! je suis assez occupé ici et le temps me passe bien vite : voilà d'où il vient que je ne m'aperçois pas du long intervalle entre une lettre et l'autre. Je vois même en ce moment qu'il est temps de vous donner de mes nouvelles et que cette fois-ci j'ai encore attendu trop longtemps. Je vous en demande pardon devant le bon Dieu; je tâcherai d'être plus fidèle désormais. Votre lettre m'a causé une grande joie...

Cf. *Lettres Spirituelles* I, p. 474.

p. 447.

(P. S.) J'embrasse de tout mon cœur, mon très cher frère. Nous avons reçu les semences et plantes que tu nous as envoyées; je t'en fais les remerciements de la part de M. le Supérieur qui en est enchanté.

J'ai reçu cette semaine une lettre de nos américains; je n'ose croire toutes les belles choses qu'ils me disent sur leur conduite. Je connais Christophe, c'est un (*mot hébreu*); il est à croire qu'il n'a pas oublié ses (*mot hébreu*). Félix est un paresseux; il m'a laissé plus de trois mois sans lettre.

Pour ce qui est de venir vous voir, cela n'est guère possible cette année; je ne sais quand cela pourra s'exécuter : le bon Dieu ménagera une circonstance pour cela.

Pour Pauline.

Chère nièce, je suis bien aise de savoir que vous êtes à Illkirch; vous soulagerez votre maman dans le ménage, vous édifierez vos jeunes frères et sœurs par votre piété. Soyez douce à leur égard; cédez-leur plutôt qu'à les fâcher. Sans doute c'est plutôt à eux à céder, parce que vous êtes leur aînée, mais vous leur devez donner l'exemple pour leur apprendre ce qu'ils doivent faire à leur tour.

Contentez-vous, chère amie, de ce peu de mots. J'aurais désiré pouvoir vous écrire une lettre entière, mais les ports sont bien chers. Je ne vous aime pas moins pour cela, n'est-ce pas? C'est là le principal : les paroles ne sont rien, le cœur fait tout.

Pour Caroline...

p. 478 :

au moins pour une autre fois. Chère filleule, n'oublie pas de présenter mes très sincères amitiés à Mairaine et à Papa Halé. Adieu.

Pour mon bon François.

Cher ami, je suis bien content de ta lettre. Tu as envie d'être un jour un abbé. A la bonne heure, voilà un bon désir! Il faut pour cela tâcher de te bien conduire, d'être très pieux, de faire bien tes prières matin et soir, d'aimer bien le bon Dieu et la Sainte Vierge, de bien apprendre ton catéchisme, de bien te préparer pour faire un jour une bonne première communion. Si tu fais tout cela comme il faut, le bon Dieu pourra bien faire de toi un bon abbé. Mais tu me fais, avec beaucoup de franchise, un aveu qui ne convient pas à un futur abbé : il faut bien apprendre et bien travailler. Du courage! et le bon Dieu t'exaucera. Adieu, cher ami; embrasse tes petits frères Henri et Léon pour moi.

XXI

à Pauline Libermann

(décembre 1838).

Ma chère Pauline,

Je suis bien content de votre petite lettre.

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 349.

p. 350 :

Pour Marie,

Et toi, ma chère filleule, tu vas sans doute écrire une belle lettre à ton cher oncle; elle sera déjà en route quand tu recevras celle-ci. Tu vas sans doute être fâchée d'avoir été prévenue. Oh oui! cette fois-ci je suis venu le premier pour te souhaiter la bonne année, et je te la souhaite tu sais bien comment : bien bonne, bien pieuse et bien heureuse. Je souhaite que la très Sainte Vierge ait soin de toi, comme elle a eu soin de son cher enfant Jésus, car tu es son enfant toi aussi. Il faut l'aimer beaucoup et elle aura soin de toi et t'aimera aussi.

Vois comme tu es heureuse, chère enfant! tu as trois mamans : d'abord ta maman Libermann, ensuite ta maman Halé, mais tu as une troisième qui vaut encore bien mieux que les deux premières, bien qu'elles te soient très bonnes et très aimables; cette troisième maman, la plus douce, la plus aimable et la plus chère de toutes, c'est la très Sainte Vierge. Elle t'aime tant qu'elle a voulu que tu portes son nom, afin que tout le monde sache que tu lui appartiens.

Sois donc une digne et aimable enfant de Marie, ta digne et aimable Mère. Il faut que Marie la fille ressemble à Marie la très douce et très aimable Mère; il faut que la fille soit douce comme la chère Mère, pieuse comme elle, modeste, docile, bonne et charitable comme elle; il faut surtout que la petite Marie soit ennemie de la mondanité, qu'elle évite la vanité et la fuie comme une puanteur et une peste; mais qu'elle soit

modeste en tout. Oh ! alors elle sera la bien-aimée de sa chère et tendre Mère.

Voilà, chère filleule, ce que j'ai à te souhaiter. Ce sont de bien belles choses qui te rendront très heureuse sur la terre même, mais bien plus dans le ciel. Je t'embrasse, chère amie, de tout mon cœur. Ton oncle,

F. LIBERMANN.

N'oublie pas de présenter mes souhaits très sincères et mes amitiés très respectueuses à papa Halé et à marraine. Je pense souvent à toi devant le bon Dieu.

XXII

Monsieur,
Monsieur Libermann, médecin,
à Illkirch, près Strasbourg, Bas-Rhin.

Vive Jésus et Marie !

Cf. *Lettres Spirituelles*, XII, p. 275.

p. 278, 2^e ligne.

J'ai eu la même pensée que vous sur François. Je me proposais de faire des démarches quand je serais à Paris; mais n'y allant pas, j'ai écrit hier à l'un des principaux directeurs du Petit Séminaire. Il faudrait deux conditions : l'une, que François se destine à l'état ecclésiastique; la seconde, qu'il soit agrégé au diocèse de Paris. Je pense que ce Monsieur s'en occupera sérieusement. Prions en attendant pour que cela réussisse. Je vous en donnerai des nouvelles, dès que j'en aurai.

Adieu; tout à vous en Jésus et Marie. ~

F. LIBERMANN, *acol.*

Rennes, le 11 août 1839.

J'aurais bien désiré écrire à Marie pour la consoler de la peine que lui causera cette mauvaise nouvelle que je vous annonce dans cette lettre; mais la chère amie aura recours à sa sainte

patronne et protectrice, qui la consolera bien mieux que son pauvre parrain. Je n'ai pas oublié Pauline, Caroline et les autres chers enfants. J'aurais été bien content de les voir et de les embrasser, mais le bon Dieu ne le veut pas.

XVIII

pour Caroline (1837).

Vive Jésus et Marie !

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 382.

p. 382 :

ce qui fait l'objet de tes désirs les plus ardents.

J'ai grande espérance de te voir ici avec moi, c'est-à-dire, dans la même ville de Rennes; j'aurais la facilité de te faire recevoir dans un couvent de religieuses très ferventes : ce sont des Sœurs instituées par notre fondateur, de manière qu'au lieu d'être ma nièce tu deviendras *ma chère Sœur* ! Mais ce n'est pas là ce qui doit te faire le plus de plaisir, mais bien plutôt de voir que tu peux commencer à espérer que le bon Dieu exaucera nos prières. Conserve-toi en attendant...

p. 384, ligne 2^e :

tu feras de suite ta prière du matin, à moins qu'il n'y ait quelque chose à faire dans le ménage, dont on t'aura chargée; alors tu le feras paisiblement et tu feras ta prière après. Tu feras bien d'assister tous les jours à la sainte Messe, et je prie ta Maman de vouloir bien te le permettre. Je vous ai envoyé l'an passé plusieurs livres de piété; tu y feras une lecture d'un quart d'heure le matin et une autre le soir : ta Maman aura la bonté de te le permettre. Tu prendras une vie de sainte que tu liras d'un bout à l'autre; et il ne faut pas lire tantôt à un endroit, tantôt à un autre, mais lire toujours à l'endroit où tu étais restée à la lecture précédente. Ne manque pas non plus de dire tous les jours ton chapelet. Aie une grande dévotion à la Sainte Vierge. Prie tous les jours le bon Dieu de te faire la grâce d'entrer en religion et de te préserver du péché : aie recours pour cela à la très Sainte Vierge. Sois obéissante...

CORRESPONDANCE AVEC M. FAILLON

Monsieur Faillon,
Directeur à la Solitude.
Issy, près Paris.

Vive Jésus et Marie !

Rennes, le 4 décembre 1838.

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 127.

p. 129, vers le milieu :

de cette pieuse pensée de M. Olier.

Voici une autre chose qu'on nous a lue cette semaine dans les mêmes Annales, qui pourrait vous être de quelque utilité. C'est par rapport à l'institution des Séminaires; l'an 1625, M. Godefroy, docteur en théologie de la faculté de Paris et curé de Cretteville dans le diocèse de Coutances, présenta un mémoire à l'Assemblée du Clergé pour l'érection des Séminaires. Il propose de former une réunion de bons prêtres qui entreprendront cette œuvre; et pour cela il veut des prêtres du Clergé qui resteront sous l'autorité des Évêques. Voilà le fond de son plan qui était, à ce qu'il paraît, assez considérable; notre annaliste nous en donne une analyse qui semble indiquer que ce mémoire était assez étendu.

Voilà tout ce que j'ai à vous dire pour le moment. Veuillez prier...

CORRESPONDANCE AVEC M. TELLES DE LA POTERIE.

II

Monsieur
Monsieur l'Abbé Telles de la Poterie,
Économe au Séminaire d'Issy, près Paris.

(corrigé) : chez M. Duperron, à Orbec, Calvados.

(2^e correction) : Parti chez M. Delaunay, rue de Paris, à Lisieux, Calvados.

Vive Jésus et Marie!

Rennes, le 7 septembre 1837.

Mon bon et très cher Monsieur l'Économe,

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 290.

p. 292, vers le milieu :

A Issy vous avez maintenant M. Cahier,

plus bas :

et de ses vertus, comme aussi de ce qu'il exige d'un vrai Sulpicien. Je vous assure que cela me fait un bien grand plaisir, parce que je sais combien vous le désirez. J'aurais voulu vous parler un peu, moi aussi dans ce moment de l'esprit sulpicien; mais je n'ai plus de place et cela ne m'appartient pas, ayant été jugé indigne d'être enfant de M. Olier. Cependant je tâcherai de vous en dire quelques mots dans ma prochaine lettre, sachant quel plaisir je vous ferai.

Veillez bien m'excuser...

p. 293, sont nommés successivement :

MM. Laval et Leray, M. Houssard, MM. Carbon et Faillon,
MM. Icard et Galais.

III

Monsieur

Monsieur Telles, économe,

au Séminaire d'Issy, près Paris.

Vive Jésus et Marie!

Mon bien cher Monsieur l'Économe,

Je bénis le bon Dieu qui m'oblige enfin de vous écrire. Toutes les fois que j'écrivais des lettres pour Paris ou Issy, j'avais mal au cœur d'être si ingrat que de ne pas vous écrire plutôt à vous qu'aux autres. Mon désir était bien grand là-dessus, je puis vous le dire avec vérité, tellement que cela me

faisait une très grande peine; mais ces bons enfants, à qui j'avais ordinairement à écrire, manifestaient si bonne volonté et si grand désir de profiter et d'avancer dans la perfection que je ne pouvais me résoudre à les laisser de côté pour suivre un désir de mon cœur bien bon et bien légitime cependant.

Je ne sais si vous me croirez en cela, parce que cela a l'air d'être tourné comme un compliment : je vous assure cependant que cela est très vrai. Et vous savez bien vous-même que s'il eut fallu faire un compliment je n'aurais pas su le tourner.

Il y a longtemps que je n'ai pas eu de vos nouvelles. Vous avez perdu M. Mollevault cette année; dès que j'ai appris la retraite de ce saint homme, je pensai à vous et à la peine que cela vous causerait; mais j'ai pensé que vous gagnerez M. Faillon : il est probable que vous allez vous confesser et en direction chez lui, ou peut-être chez le P. Pinault. Mais quel que soit celui des deux que vous ayez préféré, je crois que vous en serez content.

On dit que M. Faillon fait des merveilles à la *Solitude* : je n'en suis aucunement étonné. Un homme, qui est si plein de l'esprit de M. Olier et qui a un si grand désir de répandre cet esprit si éminemment sacerdotal, ne peut manquer de produire de grands fruits de sanctification. Je suis persuadé qu'à la *Solitude* on ne parlera plus que de M. Olier et on ne pensera plus qu'à lui. Vous enviez le sort de ces bons Solitaires, je n'en doute pas; vous voudriez bien vous aussi avoir mal au larynx pour aller y passer une année; cela pourra venir, il faut avoir patience puisque c'est l'apanage des économes d'Issy. Dans tous les cas, je pense que ce renouvellement de l'esprit de votre saint fondateur rejaillira aussi sur vous.

L'année dernière vous me disiez toujours que vous ne seriez jamais un saint; eh bien ! vous voyez que vous n'avez pas dit la vérité : cette fois-ci, cela ne vous manquera sûrement pas. Sans plaisanter, je crois que vous pouvez commencer à former de grandes espérances. Le voisinage de la *Solitude* et la facilité que vous avez de la fréquenter ne peuvent manquer de vous servir beaucoup en cela. Les années passées vous aviez M. Mollevault qui vous aidait par ses conseils et ses avis; cette année vous avez bien plus que cela : le rétablissement de l'esprit primitif de la Congrégation, des exercices et des conversations continuelles sur l'esprit du saint fondateur,

que vous vénerez tant et qui était un des plus grands saints : tout cela produira nécessairement son effet. En cela j'admire la bonté de Dieu envers ceux qui désirent le servir de tout leur cœur : il les laisse attendre pendant quelque temps pour agrandir et fortifier leur désir et finit enfin par leur procurer les moyens les plus efficaces pour obtenir ce qui fait le sujet de leurs prières continuelles.

L'année dernière combien de fois ne m'avez-vous pas parlé du désir que vous aviez d'acquérir l'esprit de M. Olier et de le voir établir dans votre Congrégation ! Personne ne pensait à ce qui arriva ; le bon Dieu seul régla et arrangea toutes choses, de manière que maintenant vous avez tout moyen de vous instruire à fond de cet esprit si parfait de votre Congrégation.

J'apprends aussi tous les jours que le bon Dieu se plaît à répandre ses bénédictions à pleines mains sur le Séminaire. Nos bons vont toujours en avant et d'autres se présentent qui commencent déjà à marcher sur leurs traces afin de les remplacer un jour et de perpétuer la ferveur dans la maison. Bien certainement M. Olier a obtenu tant de grâces pour le Séminaire qui doit lui être toujours bien cher.

Pour moi, ma santé va très bien ; je ne suis plus aussi délicat que je l'étais à Issy ; vous me gâtiez ; maintenant des haricots, du lard fumé, des choux, de la morue, etc., voilà ce qui remplace les œufs à la coque dont je ruinais votre maison. Et mon malheureux estomac n'est jamais plus tranquille que lorsqu'il a quelque chose de solide qui le tient en respect. La vie de communauté attire des grâces de tout genre ; le bon Dieu m'a fait celle de faire en toutes choses comme les autres : aucune nourriture ne me fait mal, je digère tout aussi facilement et même plus facilement que je ne digérais mes œufs à la coque à Issy.

Mais je ne vous ai pas encore souhaité la bonne année : je vous embrasse de tout mon cœur dans la charité de Jésus et Marie et je vous souhaite une surabondance de l'esprit de M. Olier.

Priez Jésus et Marie ; je suis de tout cœur votre tout pauvre serviteur en leur saint amour.

F. LIBERMANN, *acol.*

Rennes, le 4 janvier 1838.

IV

Monsieur

Monsieur Telles,

Économe au Séminaire d'Issy, près Paris.

Vive Jésus et Marie.

Rennes, le jour de la Comm. de saint Paul, 1838.

Mon bon et très cher Monsieur l'Économe,

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 12.

p. 16 pourquoi ne vous tiendriez-vous pas en paix sous sa conduite?

Tolle crucem tuam et sequere Jesum; veni gaudio magno valde.

Je crois que vous faites bien de ne pas rechercher la compagnie de M. Pinault : il me semble que vous ne devez rien forcer en cela. Si vous trouvez du goût avec M. Faillon, ce serait un bien d'y aller; mais je crois qu'il ne faudrait pas être trop avide de sentiments, cependant prendre doucement les moyens qui nous portent à Dieu, et lorsque ces moyens ne nous vont plus, les laisser. Je crois que vous auriez besoin généralement de vous modérer en toutes choses : l'activité vous agite et vous cause toutes ces peines.

Pardonnez-moi.

V

Monsieur

Monsieur Telles,

Économe au Séminaire,

à Issy, près Paris.

Vive Jésus et Marie!

Rennes, le 24 février 1838.

Mon très cher Monsieur l'Économe,

Je suis un peu en retard pour la réponse à votre lettre, que vous me demandez, ou plutôt j'ai mieux aimé profiter d'une

occasion qui se présente un de ces jours que de vous l'envoyer par la poste quelques jours plus tôt.

Si j'ai conjecturé que vous aurez pris pour directeur M. Faillon ou M. Pinault, c'est par la seule raison que je ne pensais pas à M. Caduc, parce que ordinairement il ne confesse pas MM. les Directeurs; au moins je n'en ai pas vu jusqu'à présent qui soient allés à confesse à lui, et cela provenait tout simplement que M. Mollevault se trouvait à la *Solitude*; mais c'était la seule raison pourquoi l'idée ne se présente pas à mon esprit. Je suis bien loin de désapprouver un choix pareil; je crois que le bon Dieu a bien pu y présider, quoiqu'il soit conforme à vos inclinations naturelles. Je conçois qu'ait pu entrer dans vos idées le désir de l'avoir, à cause de sa douceur et de sa très grande charité, mais cela n'est pas une raison pour dire que le choix ne vaut rien et qu'il est purement naturel. Il se mêle bien souvent des inclinations naturelles aux bons désirs que Dieu nous donne. Les bons désirs ne laissent pas d'être bons pour cela; seulement nous avons grand tort d'y mêler nos ordures, parce que cela gâte toujours quelque chose dans nos œuvres et les rend moins agréables à Dieu. Voilà pourquoi je ne crois pas qu'il y ait dans le choix que vous avez fait de quoi vous tourmenter; il peut s'y être mêlé de l'imperfection et de la faiblesse, mais il ne laisse pas d'être bon pour cela et j'espère que Dieu le bénira. Vous aurez par là l'avantage de profiter de tous les saints hommes qui sont à Issy : M. Caduc pour la direction, M. Faillon pour l'esprit de M. Olier, votre saint fondateur et M. Pinault soit pour vous exciter à la ferveur, soit pour le bien du Séminaire, et sur les moyens de faire avancer dans la perfection ceux qui y sont.

Je crois que les fréquentes conversations de piété avec M. Pinault vous seront de la plus grande utilité pour la sanctification de votre âme; il est sans gêne, dit tout ce qu'il croit pouvoir être utile et il parle avec ferveur et un très grand désir de la gloire de Dieu. Je vous ferais là une proposition, si vous jugez à propos de l'accepter; je suis persuadé que M. Pinault y consentirait avec plaisir : c'est de le voir toutes les semaines ou au moins très souvent pour parler des moyens de se vaincre, de se purifier, de se sanctifier, des défauts à éviter, de la manière de se conduire dans un Séminaire, de la manière de bien diriger les âmes, des moyens d'acquérir l'esprit de votre saint fonda-

teur et d'y faire des progrès, comme aussi de l'inspirer aux élèves et d'une foule d'autres choses de ce genre. Ces entretiens seront bien consolants pour vous, vous rempliront du désir de servir Dieu, et ne manqueront pas de vous faire faire un très grand progrès dans la perfection de l'esprit sacerdotal. Je crois même que ce doit être un véritable besoin pour vous. S'il y avait un inconvénient à cela, ce serait la crainte que les autres Directeurs n'en soient mécontents; mais vous pourriez prendre pour cela le temps de la classe du matin et le jour où M. Gosselin va à Paris; tantôt vous pourrez aller chez M. Pinault, tantôt M. Pinault chez vous, tantôt en vous promenant dans le parc ou à la *Solitude* : il y a toujours moyen d'arranger les choses pour la très grande gloire de Dieu.

Je dois tout d'abord vous avouer franchement...

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 427.

p. 427, à la fin :

c'est votre charité qui me donne cette hardiesse.

Le très cher M. du Viaux va très bien dans tous les sens. Il a mis les clefs de sa chapelle dans un des tiroirs qu'on y a posés pour mettre les amicts ou sous la toile qui se trouve sur le vestiaire. Pour sa pension, il ne faut pas lui en vouloir; il ne lui était guère possible de régler cette affaire avant son départ. Il a écrit de cela à M. Pinault à qui il a transmis l'adresse de son banquier à Paris, qui devait vous remettre la somme encore dûe. M. Pinault a probablement oublié de vous en parler, selon sa louable habitude de ne pas penser aux choses de ce monde.

La petite somme de M. Maignan a été payée : M. Maignan me l'a assuré les vacances dernières.

Voilà à peu près la réponse à toutes les commissions dont vous m'avez chargé. Soyons toujours bien unis ensemble dans la charité de Jésus et Marie et ne désirons qu'une seule chose, c'est que Jésus tout seul vive en nos âmes, comme il a vécu en Marie.

Votre tout pauvre serviteur en cette sainte charité.

MM. Berrest et Lecailtel sont sur le compte de M. Louis, comme ils vous ont dit.

P. S. — J'ai oublié de vous dire certains défauts que vous voulez cependant que je vous dise et que vous me demandez avec instance. L'ayant oublié dans la lettre, je vous le dis sur une feuille à part, toujours en vous priant, au nom de Jésus et Marie, de ne pas m'en vouloir de ma hardiesse, car je vous assure que je ne le fais que parce que vous le désirez et que je trouve cela inconvenant.

Il me semble : 1^o que vous voulez toujours faire les choses trop bien et que vous vous occupez avec trop d'inquiétude de ce qui touche l'économie. Il faut sans doute...

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 428, 1^{re} ligne.

p. 428, N. est mis pour *Saint-Sulpice*.

p. 430, 1^{re} ligne :

Soyez toujours bien doux à leur égard, mais sans jamais user de flatterie, ni les caresser, comme serait les presser contre son cœur, prendre les mains entre les siennes et autres choses pareilles, embrasser, etc. Je crois que le Directeur doit être très grave avec le pénitent et le toucher très rarement; pour ce qui est de l'embrasser, cela ne peut être que dans les circonstances très extraordinaires.

p. 430, 9^e ligne :

ces différences au dehors. Vous savez nos anciennes discussions là dessus : j'ai pensé que vous ne m'en voudrez pas de vous en parler de nouveau. Je crois...

p. 430 :

Je juge de cela par moi-même. Je n'ai reçu aucune éducation, ni aucune teinture de la politesse du monde; et cependant je suis obligé d'être sans cesse sur mes gardes par rapport à cette misérable vanité qui me suffoquerait et qui m'échappe, malgré cela, bien souvent; que sera-ce de ceux qui ont été dans le beau monde, c'est-à-dire dans le monde le plus bouffi de vanité et le plus opposé à l'esprit et à la sainteté ecclésiastique? même les bons qui y sont éprouvent les plus grandes difficultés; et toutes leurs actions, leurs jugements, même pieux, et toutes leurs manières sont plus ou moins imprégnés de cette vanité et en ont toujours une certaine teinte. Je crois donc qu'il est de la plus haute importance de se défaire de cette manière de voir, de sentir et d'agir.

4^o Ce qui touche de près à cela, c'est l'estime trop grande et même une certaine affection, qui paraît quelquefois passionnée, des sciences et des arts humains et naturels. C'est là encore un sujet de discussion et je me souviens encore de notre fameuse dispute sur Socrate.

Je crois en vérité qu'en cela vous pouvez nuire aux Séminaristes, en leur donnant ce goût et en l'entretenant dans leur cœur. Ce goût n'est certainement pas ecclésiastique, et par conséquent tout prêtre qui tend à la plus grande perfection doit s'en défaire. Ce n'est pas un mal, je le sais bien, mais je le regarde comme une imperfection.

Je conçois qu'on peut délasser son esprit par un objet d'art, etc.; mais y mettre son goût d'une manière décisive, aimer à en parler et l'entretenir dans les autres qui désirent s'en défaire, c'est, il me semble, une espèce de scandale; et voilà ce qui vous arrivait quelquefois : d'entretenir les autres dans ces choses, lors même qu'ils avaient envie de ne pas s'en occuper.

Je vous demande bien pardon d'être si drôle; mais puisqu'il faut vous dire les choses, ne vaut-il pas mieux vous les dire simplement?

Je crois donc qu'il serait toujours bon d'éloigner les Séminaristes de ces goûts naturels qui n'appartiennent pas à leur état et de modérer, au moins quant à la disposition intérieure, ce qui touche leur état. Ainsi, un séminariste aurait un grand goût pour la botanique, je crois qu'il serait bon de ne jamais lui en parler; et lorsque le discours tombe sur cette matière, en parler avec indifférence, comme d'une chose inutile et quelquefois nuisible. Son goût serait pour la philosophie? modérer ce qu'il y a de trop ardent en lui, donner des moyens de le surnaturaliser et ne jamais lui en parler d'une manière naturelle, qui puisse augmenter ce goût naturel et renforcer ce qu'il a d'humain.

Généralement, il me semble qu'il ne faut pas leur apprendre à être des hommes, mais des anges, et par conséquent ne favoriser en rien leurs goûts humains, mais tendre en toutes choses à les en dégager, à les diminuer; prendre pour cela des moyens doux et suaves. Ils ne sont déjà que trop hommes; si on les entretient encore dans les affections humaines, on les fortifiera là-dedans et ce n'est pas pour cela qu'ils viennent au Séminaire.

Dans les choses sacrées je trouve qu'il est dangereux et extrêmement nuisible de leur faire voir des choses de science et d'art humains. Je ne sais pourquoi je ne puis me faire sortir de la tête l'idée que c'est une espèce de sacrilège. Les séminaristes doivent tourner toutes leurs pensées vers leurs études saintes et très saintes, mais uniquement d'une manière sainte.

VI

Monsieur
Monsieur Telles,
Économe au Séminaire d'Issy, près Paris.

Vive Jésus et Marie.

Rennes, le 1^{er} août 1838.

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 50.

P. S. — Il faut que je vous fasse une commission que j'ai oubliée depuis l'an passé. J'étais avec M. Gaudaire dans son pays; sa paroisse est très étendue et très pauvre; plusieurs de ces bonnes gens ne peuvent pas venir à l'église paroissiale tous les dimanches; il y a une chapelle en route où ils vont, mais il y manque un missel. J'ai dit à M. Gaudaire qu'il y en a de reste à Issy; alors il me pria d'intercéder pour sa pauvre paroisse auprès de M. Houssard ou auprès de vous. Le rit de son diocèse est parisien. J'ai oublié toute l'année. Si vous en aviez un de reste, ce serait une bonne œuvre à faire envers ces bons Bretons qui sont bien religieux. Si vous vouliez l'accorder, vous n'auriez qu'à le donner à M. Leray qui partira de Paris le 10 de ce mois. Si vous ne pouviez pas, tout est dit.

Cela me rappelle les 45 francs. Je vous ai déjà dit dans une lettre ou je vous ai fait dire par M. Leray, que le bon M. Maignan croit être sûr de les avoir payés.

Je suis bien reconnaissant pour la bonté que vous voulez bien avoir de dire la sainte messe pour nous le jour de la mort de notre vénérable P. Eudes. Veuillez bien y inclure toute notre petite Congrégation et surtout notre petit noviciat de l'an prochain. Nous prions aussi le bon Dieu pour vous, pas d'une manière si puissante, car nous n'avons pas un si

saint sacrifice à faire à Dieu comme vous; mais le bon Dieu écoutera, j'espère, les désirs de ses pauvres serviteurs.

VII

Monsieur
Monsieur Telles, prêtre,
Économe au Séminaire d'Issy, près Paris.

Vive Jésus et Marie!

Rennes, le 5 mars 1839.

S. *Lettres Spirituelles*, II, p. 214.
p. 217 : lire *M. Levasseur*, au lieu de *M. L.*

VIII

Monsieur
Monsieur Telles, prêtre,
Économe au Séminaire d'Issy, près Paris.

Vive Jésus et Marie!

Rennes, le 25 du mois de Marie 1839.

Mon très cher Monsieur Telles,

J'aurais dû vous répondre depuis longtemps à votre dernière lettre, mais j'en ai été empêché par un obstacle insurmontable.

J'ai cherché toute cette semaine à me rappeler l'adresse de l'orfèvre où j'ai acheté le cœur que MM. les Séminaristes d'Issy ont offert à Lorette et je n'ai pas pu venir à bout de la retrouver. Je crois que le nom de l'orfèvre finit en *and* : c'est une dame veuve avec son jeune fils; elle demeure, je crois bien, dans la rue des Arcs; je crois aussi que c'est n° 18 ou n° 6. Tout cela n'est qu'un *je crois*; ce que je sais, c'est qu'en y allant, on trouve la maison à sa droite; ce n'est pas une grande boutique. Avec toute cette belle indication vous auriez peut-être de la peine à trouver.

Mais voici un meilleur moyen : M. Carrière la connaît; c'est lui qui m'y adressa. Il ne s'en souviendra plus sans doute; mais cette boutique lui est si bien connue qu'il ne manquera pas de vous l'indiquer du premier coup. Je crois qu'il y fait ordinairement les commandes de l'ouvrage qu'il fait faire. Cet orfèvre doit posséder, il me semble, la forme d'un cœur très beau et très considérable; je me souviens qu'il m'en a montré une très grande et très belle.

Je suis dans l'admiration...

S. *Lettres Spirituelles*, II, p. 260.

P. S. — Nous avons eu aujourd'hui de grandes bénédictions dans notre pauvre petite maison; entre plusieurs autres ordinands, nous avons eu quatre prêtres dont trois pour la pauvre petite Congrégation : M. Horay, que vous connaissez, M. Mangot, du diocèse d'Amiens, connu par M. Cacheleux, le troisième un Irlandais qui va à la Trinidad dans une maison que la Congrégation y a. Le quatrième, un Irlandais, qui va en Mission au même pays.

IV

Monsieur

Monsieur Telles, prêtre,

Économe du Séminaire, à Issy, près Paris.

Vive Jésus et Marie!

Mon très cher Monsieur Telles,

Voilà quatre de nos confrères que M. le Supérieur envoie à Issy. Ayez la bonté d'en prendre soin pour l'amour de Jésus et de Marie. M. d'Aulnay et M. Coyer ne sont pas forts : ayez la bonté de veiller un peu sur leur santé; M. d'Aulnay aura peut-être besoin d'une chambre à feu. M. Lemaire est plus robuste. M. Lecailtel aussi. Ils sont tous très bons; surtout les trois premiers sont très fervents et feront de bons séminaristes. Ce n'est pas que M. Lecailtel ne soit très bon, mais je ne le connais pas autant que les autres, avec lesquels j'ai été en rapport très particulièrement.

J'ai été bien fâché de ne pas vous trouver à Issy pendant les vacances. J'espérais toujours vous voir enfin arriver, mais le bon Dieu ne l'a pas voulu : que son Saint Nom soit béni ! Je suis très pressé ; sans cela je vous aurais parlé plus au long.

A Dieu, mon très cher Monsieur Telles ; que la paix et l'amour de Notre-Seigneur croissent dans notre âme et la sanctifient. Tout à vous dans son saint amour et celui de sa sainte Mère.

F. LIBERMANN, *acol.*

Rennes, le 16 octobre 1839.

CORRESPONDANCE AVEC M. CAHIER.

I

Monsieur
Monsieur l'abbé Cahier,
à la Solitude, Issy, près Paris.

Rennes, le 11 septembre 1837.

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 298.

p. 300, avant la conclusion :

Dans votre séjour à Issy pendant l'année prochaine, je vois, il semble, un coup de la Providence. L'an passé nous avons commencé quelques petites réunions pour mettre la ferveur dans la *Solitude* ; nous avons fait ce que nous avons pu pour y introduire l'esprit de M. Olier et le goût de ses ouvrages. C'est une chose qui m'a toujours étonné, c'est qu'on ne s'occupe pas assez de M. Olier à la *Solitude* où tout devrait retentir de son nom et où toutes les bouches devraient être remplies de ses maximes, tous les cœurs pénétrés de sa doctrine qui est si sainte et où tout le monde devrait travailler avec ferveur à l'imitation de ses vertus, à la pratique de sa doctrine et à l'acquisition de son esprit. On ne s'y occupe que de science et de bagatelles, on se fait une fausse idée de

l'esprit d'un Sulpicien; cela vous paraît un peu hardi, c'est cependant bien fondé.

Pour avoir l'esprit d'une Compagnie, il faut tâcher de prendre celui de son fondateur et je vous assure qu'on ne s'est jamais occupé de prendre l'esprit de M. Olier. On se fait de beaux raisonnements sur la perfection et surtout sur l'esprit de Saint-Sulpice; et tous ces raisonnements servent à favoriser la pente naturelle qui tend à prendre ses aises et à s'amuser. On dit, par exemple, que l'esprit de Saint-Sulpice est un esprit de simplicité et d'ouverture de cœur, de gaieté, etc., et sous ce prétexte on ne pense qu'à s'amuser; et on se dissipe, on vit dans une continuelle légèreté d'esprit et de cœur. Par là on n'acquiert aucune vertu véritable, parce que les vertus ne peuvent s'acquérir que dans le silence intérieur et le recueillement et non dans cette légèreté d'esprit. On sort de la *Solitude* à peu près décidé de vivre comme dans les Séminaires, et on dissipe les séminaristes mêmes ou on les empêche d'avancer. Un noviciat doit être bien plus fervent que cela.

M. Mollevault voit bien tout cela, car vous savez combien il est clairvoyant, mais que peut-il faire? Il tire parti de son mieux des éléments qu'il a entre les mains. J'ai parlé de tout cela plus au long avec M. Pinault; ayez la bonté de prendre là-dessus vos mesures avec lui. Il me semble que la chose est de la plus grande importance.

C'est à la *Solitude* que les Sulpiciens doivent prendre le véritable esprit de leur vocation, et je vous assure que cet esprit me paraît bien plus grand et bien plus parfait que ne le croient un très grand nombre de Sulpiciens eux-mêmes. On s'imagine qu'il suffit à un Sulpicien d'avoir une certaine piété, une piété ordinaire; pourvu qu'il ait bien de la science, qu'il sache bien professer une classe et qu'il ait l'amour du travail, il fera merveille! Je ne crois pas cela; au contraire, je crois qu'un homme comme ça est un Sulpicien presque inutile et très souvent nuisible. Un Sulpicien doit être un saint, un homme qui surabonde d'esprit ecclésiastique, un homme rempli de l'esprit de Notre-Seigneur, plein de sa sagesse et de ses lumières célestes, un homme tout surnaturel et en qui il n'existe plus aucune affection naturelle, qui ne vit plus qu'en Dieu et de Dieu; et ce n'est pas avec cet esprit de légèreté qu'on peut acquérir cela.

Pensez-y bien, je vous prie, afin de bien prendre vos mesures avec M. Pinault. Vous pourriez peut-être même faire quelque chose pour le Séminaire. Quant à moi, je serai toujours de cœur et d'esprit à Issy.

Veillez bien me faire la charité d'être toujours bien unis ensemble dans le saint amour de Jésus et de Marie.

Votre très pauvre serviteur en cette sainte charité.

F. LIBERMANN, *acol.*

P. S. — La prochaine fois que je vous écrirai, je vous donnerai des nouvelles sur notre propre situation; et cela me sera plus facile, parce que je connaîtrai mieux l'état des choses. Nous aurons fait notre retraite de huit jours et commencé un peu à goûter le noviciat. Nous commencerons notre retraite le 20 septembre au soir. Priez bien le bon Dieu pour nous. M. de Brandt n'est pas encore arrivé; M. Laval est ici c'est toujours un ange du bon Dieu.

II

Monsieur
Monsieur Cahier, Directeur,
à la Solitude d'Issy, près Paris.

Rennes, le 14 novembre 1837.

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 344.

p. 348 : les initiales M. de B. pour *M. de Brandt*, MM. C., de la B. et M. pour MM. Carron, de la Brunière et Maigna.

p. 349, après la première ligne :

Il paraît que le P. Pinault est partout et qu'il soutient tout dans les deux Séminaires. M. Mollevault ne restera pas oisif non plus; il sera excellent pour les dissipés, aussi, il paraît qu'il est toujours au milieu d'eux. Vous ne vous attendiez pas à ces changements! Que le bon Dieu soit béni sur tout ce qu'il lui plaît de faire! Il veut sanctifier ce saint homme; c'est le cas de dire : *Veniet sanclus ut sanctificetur adhuc*. Ce coup va achever d'en faire un saint. Il dit qu'il est une vieille charrette qu'on met sous la remise!

M. Faillon est à la *Solitude*; je suis persuadé que le bon Dieu en tirera sa plus grande gloire. L'esprit de M. Ollier va revivre désormais à Saint-Sulpice. J'admire la bonté de Dieu : depuis quelques années il veut absolument ressusciter ce grand esprit par les enfants de M. Ollier. Il est à espérer grandement que cela aura lieu. Je vous félicite de vous trouver là cette année et qui sait si cela n'entre pas dans les vues de Dieu, qui vous rend malade afin que vous acquériez l'esprit de votre Saint Instituteur?

A Dieu et à Marie...

III

Monsieur

Monsieur Cahier,

à la Solitude, Issy, près Paris.

Rennes, le 7 mars 1838.

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 438.

p. 441 : il s'agit du petit Séminaire de Clermont.

p. 442 :

P. S. — Je tâcherai de faire ce que vous me recommandez par rapport à M. Poupart. Je vous remercie bien des détails que vous me donnez sur l'état de M. Mollevault. L'état de ce saint homme m'afflige, mais je sais cependant bien que mes craintes sont fausses et par rapport à cela, ces nouvelles quoique mauvaises, m'ont bien consolé.

Je ne savais pas que M. de Bougeau était Jésuite. Tant mieux : voilà encore un brave homme de sauvé. Si vous pouviez y faire aller aussi M. de Conny !

IV

Monsieur

Monsieur Cahier, Directeur,

à la Solitude, Issy, près Paris.

Vive Jésus et Marie !

Rennes, le 4 avril 1838.

Mon très cher Père et ami en Jésus notre Maître, que Jésus vive en nos âmes et nous tienne toujours unis ensemble en

son très saint et très aimable amour. J'espère bien qu'il accomplira en vous les grands desseins de miséricorde, de douceur et de bénignité qu'il manifeste si grandement par la très douce participation en laquelle il nous fait entrer de sa sainte croix. Qu'il vive, qu'il règne au milieu des contrariétés et des douleurs ! C'est là ce qu'il fait ordinairement et voilà pourquoi notre joie doit être pleine.

Nous avons fait avec un bien grand plaisir la neuvaine à votre très saint Père M. Olier. Notre tendresse et notre vénération pour cet homme admirable n'a pas diminué. Plus je vais, plus je vois combien il était éminent en sainteté. J'espère que Notre-Seigneur nous accordera la grâce que nous avons demandée en faveur de son grand serviteur et que je continuerai de lui demander pour vous.

J'aurais bien voulu vous dire quelques mots sur l'ouvrage dont on vous a chargé, mais le bon Dieu n'a pas voulu jusqu'à ce moment. Cet ouvrage est bien important à ce qu'il me semble et j'y ai déjà pensé bien souvent; j'en ai même quelquefois parlé à M. de Brandt et j'avais un grand désir de mettre en note les pensées que le bon Dieu me donnera là-dessus. Lorsque j'ai reçu votre lettre, cela m'a fait une grande joie et je me suis mis à vous répondre de suite, dans la pensée de vous transmettre les idées qui m'étaient venues là-dessus; mais point du tout ! je ne pouvais plus en trouver. Il paraît que le bon Dieu ne le voulait point : j'ai pensé donc qu'il fallait attendre. Sur ce, m'est venu un gros paquet de lettres du Séminaire de Paris; voilà pourquoi je ne puis rien vous dire maintenant là-dessus; j'ai mieux aimé vous répondre en ce moment, sans rien pouvoir vous dire, dans le dessein de vous en parler plus tard s'il plaît à Dieu que fasse. Je vous prie de me pardonner de ce que je ne réponds pas à votre désir : cela me serait impossible, car je n'ai vraiment aucune idée là-dessus maintenant. Que le saint Nom de Notre-Seigneur soit béni et sa très aimable volonté faite en toutes choses.

Il paraît qu'à Paris tout va à merveille. On m'en dit toujours un très grand bien; nos fervents vont toujours en avant et sont parvenus à un degré de perfection vraiment admirable. Les autres les suivent et les remplaceront, j'espère, dans la suite. A Issy, cela va bien aussi, à ce qu'il paraît. Le P. Pi-

nault est un second Élie au milieu de ce Séminaire et le bon Dieu bénit son travail. Que son très saint Nom en soit glorifié. Il faut terminer; le réglementaire va sonner l'examen et je voudrais faire partir la lettre aujourd'hui.

Tout vôtre en Jésus et Marie.

F. LIBERMANN, *acol.*

Veillez bien présenter mes respects à M. Faillon. Dites-lui que j'espère lui écrire un de ces jours et que cela va bien. Mes respects au bon M. Caduc, s'il vous plaît.

V

Monsieur
Monsieur Cahier, Directeur,
à la Solitude, Issy, près Paris.

Rennes, le 25 mai 1838.

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 514.

(P. S.) Nous avons déjà prié pour vos bons Solitaires, pour la *Solitude* et pour vous; nous le ferons encore ce soir car vous savez ce que nous vous sommes.

VI

Monsieur
Monsieur Cahier, Directeur,
à la Solitude, à Issy, près Paris.

Rennes, le 10 juin 1838.

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 535.

p. 540, 2^e ligne, ajouter :

Ces étouffements dont vous êtes délivré vous montrent bien que c'est ce qu'il vous faut et que vous pouvez venir à bout de ces épanchements.

Nous avons prié de tout notre cœur pour votre bon Solitaire qui est mort, aussi bien que pour le malade. Nous allons

perdre aussi un brave homme, mais non pas par la mort : c'est M. de Brandt que son évêque rappelle et il ne peut s'empêcher de s'en aller : cela me cause une très grande peine; mais le bon Dieu m'a habitué à de plus grandes peines que celle-là, de manière que cela ne me trouble pas par sa divine grâce.

Ces croix dont vous a parlé M. Pinault étaient bien grandes et elles étaient de telle nature que je ne pouvais en parler. Il a fallu le dire au P. Pinault parce qu'il y était pour quelque chose et en avait sa part.

Je crois que vous avez raison de ne pas chercher à vous entretenir avec vos fervents de Paris. Jésus veut vous suffire lui seul et je pense qu'avec lui on peut se passer de tout le reste.

La nouvelle que vous me donnez de M. Guéraud m'a causé une bien grande joie. J'étais dans une certaine peine par rapport à lui, ne sachant ce qu'il était devenu.

Adieu...

VII

Monsieur
Monsieur Cahier, Directeur,
à la Solitude, Issy, près Paris.

Rennes, le 9 juillet 1838.

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 16.

p. 18, 3^e ligne :

mais Jésus crucifié.

Il eût semblé que vous deviez trouver quelque goût et distraction dans le travail que M. Mollevault vous donne et cela vous est retranché. Il me semble que tout cela mérite bien votre attention. Voyez quelle pureté...

p. 20, avant la salutation :

Nous vous avons mille obligations de votre bonté : vous voulez bien vous intéresser pour notre pauvre petite maison et prier pour nous; Jésus et Marie qui sont nos Supérieurs vous en rendront grâce, je l'espère.

Votre tout dévoué...

VIII

Monsieur
Monsieur Cahier, Directeur,
à la Solitude, à Issy, près Paris.

Rennes, le 3 août 1838.

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 56.

IX

Monsieur
Monsieur Cahier,
chez M. de Saint-Martin, à Louviers, Eure.

Rennes, le 29 août 1838.

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 86.

C'est de M. Levavasseur (Frédéric) qu'il est parlé à la première ligne sous la lettre L. A ce voyage de M. Levavasseur à Rennes se rattachent les premiers projets de l'Œuvre des Noirs.

X

Monsieur
Monsieur Cahier,
Directeur au Séminaire, à Reims.

Rennes, le 5 octobre 1838.

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 95.

(P. S). Je vous ai répondu bien tard. Quand votre lettre est arrivée, j'étais absent; on me l'envoya à l'endroit où j'étais, mais j'étais parti quand elle y arriva et on était obligé de me la renvoyer ici : c'est ce qui me mit beaucoup en retard. Vous voyez que le bon Maître voulait vous empêcher d'avoir des consolations dans vos peines. Que son saint Nom soit toujours loué et béni en tout et partout !

XI

Monsieur
Monsieur Cahier, directeur,
au Séminaire de Reims.

Rennes, le 29 novembre 1838.

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 122.

p. 126, vers le milieu, après :

vous ne devez pas aller plus loin que la volonté de Dieu ne vous mène.

Ne jugez pas cependant pour cela que Dieu ne veut pas que vous fassiez quelque chose à Reims. Ordinairement il prend..

p. 126, à la fin :

Je crois qu'il use des mêmes moyens par rapport à nos Congrégations. Je ne cherche pas à voir les choses; cherchons à faire sa divine volonté et ne voyons ni ne nous inquiétons comment il s'y prendra et ce qu'il prétendra faire. Je savais depuis longtemps que l'esprit de votre saint Père n'est pas connu et même contrarié par plusieurs des principaux membres de votre Congrégation. J'en suis affligé bien souvent, mais il faut mettre nos espérances dans la divine bonté, et sa divine grâce fera ce que les hommes ne comprennent pas.

Si vous étiez à la tête de l'Association, je crois que vous pourriez avoir un moyen pour renouveler le Séminaire de Reims; vous aurez de grandes difficultés d'abord, mais aussi vous ne vous presserez pas, mais vous irez pas à pas et la génération qui suivra celle qui existe maintenant sera à votre disposition et capable de recevoir les instructions convenables. Dans les choses de Dieu il faut patienter et aller lentement : on se sanctifie par là et l'on avance grandement l'œuvre de Dieu.

Je ne m'étonne pas que vous éprouviez quelques difficultés dans l'oraison : cet état ne reste ordinairement pas dans sa sensibilité, au moins il devient variant; l'absence de croix pénibles y influe aussi; je crois qu'il n'y a pas là de quoi se mettre en peine. Loin de trouver qu'il y a du mal dans cette

insensibilité pour le passé, je crois que c'est une grâce de Dieu qui tient en partie de votre état d'oraison.

Si la maison de Clermont vous revient souvent à l'esprit, c'est que l'imagination ramène ordinairement malgré nous les choses dans lesquelles autrefois la nature s'est plu; cela diminuera, je pense. Je crois qu'autrefois vous étiez trop porté à ces sensibilités et à ces réminiscences.

Pour saint François de Sales, je ne vois pas de mal à le lire. Il y a un peu de curiosité là-dedans, mais il faut bien lire quelque chose. Je crois cependant qu'il vaudrait mieux lire des Vies de Saints : là on voit en pratique ce que M. Olier enseigne.

A Dieu et à Marie. Tout à vous dans les divins Cœurs de Jésus et de Marie.

F. LIBERMANN, *acol.*

XII

Monsieur

Monsieur Cahier, prêtre,

au Grand Séminaire, à Reims.

Rennes, le 17 février 1839.

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, 211.

p. 214 :

P. S. — Je reçois une lettre de M. Gamon qui m'annonce la mort de ce bon Solitaire dont vous me parlez : que le saint Nom de Dieu soit béni ! nous priérons pour lui.

XIII

Monsieur

Monsieur Cahier, prêtre,

Économe au Séminaire, à Reims.

Rennes, le 28 avril 1839.

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 243.

XIV

Monsieur

Monsieur Cahier, prêtre,

Économe au Séminaire, à Reims.

Rennes, le 17 octobre 1839.

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 285.

p. 288 :

Cela vous suffit et remplace avantageusement tout le reste.

M. de Brandt devait nous venir à Rennes ces jours-ci; mais il paraît qu'il lui est survenu un nouvel obstacle. Le bon Dieu nous l'amènera, quand il le jugera à propos.

Je vous recommande une œuvre très grande pour la gloire de Dieu et le salut d'une foule innombrables d'âmes. Offrez-vous à Dieu pour toutes les grandes douleurs et les humiliations qu'il voudra vous envoyer pour cette œuvre, en union à Jésus et à son amour pour ces âmes lorsqu'il était sur la croix.

Tout à vous en ce saint amour.

CORRESPONDANCE AVEC M. GAMON.

On a vu plus haut (pp. 59 et 70) que M. Gamon s'empressa de transmettre au T. R. Père Schwindenhammer de nombreuses lettres ou copies de lettres du Vénérable Père qu'il avait pu recueillir à Saint Sulpice, mais qu'il se garda de livrer toutes celles qui lui étaient adressées parce qu'elles avaient un caractère personnel. Pour la période de Rennes nous n'avons que trois lettres ou fragments de lettres, à M. Gamon, lettres de direction spirituelle; au contraire pour la période qui suit nous trouvons des confidences, d'intérêt général pour la Congrégation, faites par le Vénérable Père à son ancien ami de la *Solitude*, que nous citerons en leur temps.

I

Vive Jésus et Marie!

Rennes, le 11 septembre 1837.

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 293.

p. 298, avant la conclusion :

Avant tout cela il faut toujours tenir votre âme pure de toute créature, marcher en toute humilité intérieure et toute simplicité de cœur devant Dieu, ne visant qu'à lui et ne voulant vivre qu'en lui et pour lui. C'est dans son très saint amour que je vous suis toujours bien uni et que je vous embrasse de tout mon cœur.

Votre tout pauvre serviteur en Jésus et Marie.

F. LIBERMANN, *acol.*

Ne soyez pas étonné que je vous réponde si tard. J'étais absent quand M. Horay arriva, et à mon retour M. Horay était parti aussi pour un petit voyage qui a été assez prolongé : il avait oublié de laisser votre adresse; il me la remit à son retour, le 11 septembre, et je vous ai répondu de suite comme vous voyez.

II

Rennes, le 22 octobre 1837.

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 329.

Cette lettre est incomplète; de celle qui suit nous n'avons qu'un fragment.

III

Rennes, le 12 novembre 1837.

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 343.

CORRESPONDANCE AVEC M. GRILLARD.

On a déjà lu p. 183 et suivantes des lettres de M. Grillard qui éclairent sa correspondance avec le Vénérable Libermann.

I

Monsieur l'abbé Grillard,
Élève au Séminaire Saint-Sulpice, Paris.
Vive Jésus et Marie!

Rennes, le 10 octobre 1837.

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 319.

p. 320, vers la fin :

lorsque vous ne serez plus au Séminaire.

Je n'aurais pas eu besoin de vous dire cela; vous l'auriez fait; mais j'ai pensé que puisqu'il s'agit de prendre des moyens, il fallait dire un mot de celui-ci : tenir ferme à tous les exercices importants, l'oraison; avoir soin et être fidèle à chasser les distractions toutes les fois qu'on les aperçoit; bien faire ses examens, etc. Tout cela va sans dire; nous en avons parlé souvent, quand j'étais encore avec vous.

Je crois que vous avez à veiller...

p. 324 :

Il ne faut pas vous étonner que vos désirs d'être tout à Dieu ne soient pas ardents et bien sensibles; cela ne se peut pas et n'est pas nécessaire; tâchez seulement qu'ils soient bien soutenus, continuels et pratiques. Pour qu'ils soient réduits en pratique il faut l'attendre de Dieu seul, le lui demander sincèrement et viser à les conserver toujours dans le cœur.

Pour l'oraison, la sainte communion, préparez-vous-y comme vous le pouvez, c'est-à-dire de votre mieux: l'oraison, en préparant bien votre sujet et tenant de votre mieux votre esprit dans la tranquillité; si ensuite vous avez des distractions, vous tenir humble et bas devant Dieu, les prenant comme une croix et tâchant de les renvoyer à mesure que vous vous en apercevez, ramenant toujours votre esprit à Dieu. Si vous pouvez parvenir à habituer votre esprit à s'occuper moins violemment dans la journée, vous auriez plus de facilité à vaincre vos distractions pendant votre oraison et vous n'en auriez peut-être pas, au moins vous en auriez moins. Pour la sainte communion préparez-vous-y la veille, toujours de la même façon, et en purifiant de plus en plus votre esprit et votre cœur par les désirs de ne vivre que pour Dieu seul. Ne vous attendez pas à de grandes affections et désirs : cela n'est pas nécessaire; contentez-vous d'aller doucement votre chemin, ayez seulement soin de vous tenir bien préparé; laissez ensuite à Notre-Seigneur le soin de faire ce que bon lui semblera pour sa très grande gloire.

Tenez-vous toujours dans une grande...

II

Monsieur Grillard,

Élève au Séminaire Saint-Sulpice, Paris.

Vive Jésus et Marie!

Rennes, le 23 janvier 1838.

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 404.

p. 408, avant la conclusion :

J'aurais bien voulu vous dire un mot sur le Sacré-Cœur de Jésus, mais je n'ai ni le temps ni la place sur ce papier.

III

Monsieur Grillard, sous-diacre,

au Séminaire d'Issy, près Paris.

Vive Jésus et Marie!

Rennes, le 22 août 1838.

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 69.

p. 70, vers le milieu :

pour procurer la gloire de Dieu dans les autres. Parlez de cela au P. Pinault : il pourra vous donner de bons conseils là-dessus.

Ne vous laissez pas...

p. 71, pour M. N., lire M. Galais.

p. 74, avant la conclusion :

Je ne puis rien vous dire pour la conduite envers les enfants, etc., ne connaissant pas les circonstances où vous vous trouverez. Je me contente de vous dire des choses générales. S'il plaît à Dieu nous parlerons de cela une autre fois.

IV

Monsieur Grillard,

Directeur au Grand Séminaire, à Luçon.

Vive Jésus et Marie!

Rennes, le 16 février 1839.

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 204.

p. 205, 4^e ligne :

Vous éprouvez de grandes difficultés dans votre Séminaire; il faut tâcher de les surmonter. Maintenant vous ne parviendrez pas à établir les choses comme elles étaient à Saint-Sulpice. On a toutes sortes de préjugés; ces préjugés sont vrais jusqu'à un certain point, mais si on s'y prenait bien on pourrait arranger les choses de manière que les difficultés que l'on fait n'existeraient plus. Mais en ce moment ce n'est pas le temps de faire cela : vous n'en viendrez pas à bout.

Tout ce qui vous reste à faire, c'est de tâcher de gagner la confiance des jeunes gens et de faire le bien en votre particulier par les directions spirituelles que vous donnerez aux jeunes gens de bonne volonté et par des industries particulières. Le bien que vous ferez ne sera pas éclatant, mais il ne sera pas moins vrai et moins utile pour cela.

Voilà pourquoi je crois que vous devriez fréquenter les récréations tant que vous pourriez, faire amitié avec les jeunes gens, leur manifester le plus grand intérêt, les visiter avec soin quand il sont malades, leur rendre de petits services dans les autres circonstances, mais ayant toujours votre même vue qui est la sanctification et l'avancement de leurs âmes. Sur-tout il faut faire cela avec ceux en qui vous voyez quelque disposition particulière à la perfection; éviter cependant de manifester les particulières affections et préférences, au moins devant les autres.

Votre vie particulière...

p. 205, avant-dernière ligne :

rien de curieux ni de superflu; prenez garde à ce soin inquiet et empressé pour ce qui regarde les livres, leurs couvertures, etc.; fixez votre temps...

p. 207, avant la conclusion :

Je crois que ce n'est pas la peine d'écrire aux séminaristes de Paris; cela ne pourrait se faire que cette année, puisque M. Meigna quittera vers Noël de l'an prochain.

P. S. — Recommandez-moi aux prières de M. votre frère et présentez-lui mes respects et amitié. Dites, s'il vous plaît, au bon petit M. Vernier que je ne l'ai pas oublié, que je me suis souvent informé de lui, qu'il prie bien le bon Dieu pour moi; je penserai aussi à lui.

CORRESPONDANCE AVEC M. DELASOME.

(Voir p. 224.)

IV

Vive Jésus et Marie!

Rennes, le 10 janvier 1838.

Mon très cher frère,

Que l'amour de Jésus soit la vie et la nourriture de votre âme : c'est un abîme qui doit tout engloutir avec tout ce qui est en nous et ce qui dépend de nous. Jetez-vous à perte de vue dans le sein du bien-aimé...

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 396.

V

Vive Jésus et Marie!

Rennes, le 10 mars 1838.

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 435.

CORRESPONDANCE AVEC M. DE CONNY.

De Mgr de Conny, au procès apostolique (3 novembre 1882).

J'ai beaucoup connu le Vénérable Serviteur de Dieu; lorsque je suis entré au Séminaire de Saint-Sulpice en 1832, je me suis lié avec lui d'une étroite amitié; je suis resté en rapports suivis avec lui jusqu'à l'époque où il est allé à Rennes et nos rapports ont continué par correspondance...

* * *

Pendant que je l'ai connu, en 1832 jusqu'en 1834, il s'employait avec une grande charité, dont j'ai été moi-même l'objet, à porter ses confrères à Dieu; mais l'organisation de ces bandes est, je crois, postérieure à l'époque où j'avais quitté moi-même ce Séminaire (1). Je sais seulement qu'à l'époque

(1) Il s'agit ici du Séminaire d'Issy. Né en 1817, M. de Conny n'avait que quinze ans en entrant en philosophie.

où j'étais au Séminaire de Paris, un certain nombre de séminaristes, les plus fervents, se réunissaient là aussi pour s'exciter réciproquement à la piété et que ce mouvement était la conséquence de celui que le Serviteur de Dieu imprimait dans le Séminaire d'Issy. Je sais que sa conduite était approuvée par les directeurs dont plusieurs professaient beaucoup de respect et de vénération pour lui. Dans les relations que j'avais moi-même dans ces temps-là avec lui, par suite des rapports si fréquents des deux Séminaires, je n'ai rien vu qui ne parût conforme à l'esprit de discrétion et de sagesse, tout comme de zèle et de piété. J'ai été témoin de certaines crises de son mal, lesquelles même étaient alors très fréquentes sous leur forme bénigne.

* * *

Je puis dire d'abord d'une façon générale que toujours il m'a produit l'impression d'une grande sainteté. J'étais surtout frappé, quand nous étions au Séminaire, de sa charité et de son humilité. Il se faisait le serviteur de tous et je l'ai vu souvent rendre spontanément à ses confrères et à moi en particulier les services les plus humbles; il était toujours prêt à faire toutes nos commissions.

Quand il rentrait à la maison après avoir été d'Issy à Paris, s'il arrivait après que le repas était terminé, il ramassait quelques morceaux de pain rebutés pour en faire sa portion à lui-même. Il cherchait par tous les moyens à exciter les autres au bien; et, comme j'étais alors fort jeune et fort léger, il cherchait sans cesse à m'inculquer des désirs de perfection. En le voyant si charitable je n'aurais pu croire qu'il connût les autres à fond; mais un jour qu'il voulait me montrer comment je devais chercher à me rendre compte de mes défauts pour les bien combattre, il me donna sur ma demande un petit tableau de ces défauts et des formes qu'ils pouvaient prendre, et je ne pus m'empêcher d'admirer son discernement, en voyant qu'il se rendait compte de ce qui se passait ou pouvait se passer dans mon âme bien mieux que je ne l'avais jamais fait moi-même.

Je l'interrogeai quelquefois et peut-être avec un peu d'indiscrétion! Je sus ainsi que son oraison se passait dans une

contemplation et un acte d'union à Dieu, auquel il se sentait attiré, dès qu'il se mettait en oraison.

Comme il voyait le grand respect que j'avais pour lui au travers de l'amitié qui nous unissait, il chercha à me dire des choses qui pouvaient le rabaisser dans mon estime. C'est ainsi qu'il me fit entendre qu'encore qu'il eut été baptisé si tardivement il avait lieu de craindre de n'avoir pas conservé son innocence baptismale et d'avoir commis quelque faute grave dans les temps qui avaient suivi l'époque de sa conversion : j'ai cru comprendre qu'il croyait s'être laissé emporter par l'orgueil. Il communiait tous les jours avec une grande ferveur et en toute occasion on était frappé de sa dévotion.

I

Voici d'abord un petit billet qui date de l'époque d'Issy : nous le faisons suivre de la note dont il y est parlé.

Monsieur
Monsieur l'abbé de Conny,
au Séminaire de Paris.

Mon très cher Monsieur de Conny,

Je vous envoie le petit papier que j'ai écrit comme vous l'avez désiré : ayez la bonté de le lire et de voir si c'est ce qui vous convient. Ne vous effrayez pas d'y voir tant de choses; le bon Dieu saura bien mettre ordre à tout. Je vous assure que je suis plein de confiance et j'espère que nous ne serons pas confondus. Aimons toujours Jésus et Marie et tout ira à merveille.

Je viendrai jeudi à Paris; j'irai vous voir, si vous le jugez à propos.

Tout à vous dans le saint amour de Jésus et de Marie.

F. LIBERMANN, *acol.*

J. M. J.

Eramen sur la lâcheté ou nonchalance.

Nature de ce défaut. — Mollesse intérieure, négligence, indifférence, engourdissement ou lenteur intérieure pour se

Supplément au Bulletin Mensuel, n° 450, Mars 1928.

mettre à l'ouvrage; inapplication de l'esprit ou du cœur; abattement à la vue des choses difficiles; — dans l'oraison et surtout dans la préparation; dans les autres exercices de piété, dans l'étude.

Effets de ce défaut. — Découragement, abandonnement de soi-même, négligence à se vaincre; ou, on remet à une autre fois.

Inobservation de son règlement; inobservation des plus importantes résolutions; défaut de présence de Dieu; — parce qu'on ne veut pas se gêner et qu'on agit mollement pour y parvenir. Dans les exercices mêmes on se laisse aller aux distractions; l'esprit s'amuse, et on n'a pas le courage de rejeter cela.

Immortifications de tout genre et de toute espèce : démarche et actions du corps molles, sans vigueur et sans activité; posture molle et paresseuse dans son coucher, sa manière d'être debout ou assis.

Actions intérieures de l'âme nonchalantes, légères, superficielles et sans énergie. Caractère mou et faible qui empêche d'entreprendre quoi que ce soit de pénible et de suivi en même temps, qui vous rend incapable de résister soit aux personnes, soit aux circonstances qui font tort à notre âme. Et si l'on résiste, c'est par boutade et par amour-propre.

Quelquefois on n'a pas le courage de se défaire du respect humain et l'on se persuade que ce n'en est pas ou on le brave par boutade ou par amour-propre.

Tentations mauvaises : quoiqu'on les ait en horreur, on n'a pas la force de les rejeter aussitôt.

Défaut de modestie dans son intérieur, son extérieur et dans ses manières d'agir et de se tenir.

Résolutions à prendre contre ce défaut. — Avoir un désir sincère, vif, continu et efficace de s'en défaire; faire continuellement toutes ses actions et toutes ses prières pour obtenir cette grâce.

Entretenir et augmenter continuellement l'amour et la sainte présence de Dieu dans notre âme.

Mortification parfaite et continuelle dans tous ses désirs de se satisfaire; ne jamais prendre une posture molle et nonchalante; éviter de prendre ses aises et commodités. Ne pas craindre de fatiguer un peu le corps; ne pas se presser ensuite

de s'asseoir, surtout ne pas se donner alors un repos sensuel en se laissant aller à un lâche abandon, et vaincre le plaisir et la jouissance intérieure; du moins ne pas la chercher.

Éviter avec soin tout retour de notre esprit en nous-même : retour entièrement mauvais, retour de paresse, retour décourageant et pénible, retour de complaisance, attendrissement sur soi dans les choses qui nous coûtent et nous peinent.

Prendre garde de ne jamais se troubler, mais résister à toutes les attaques du démon par une douce élévation de son âme à Dieu.

II

Monsieur
Monsieur l'abbé de Conny,
au Séminaire Saint-Sulpice, Paris.

*Rennes, le jour du très saint Cœur de Marie 1838,
terminée le dimanche 11 février 1838.*

Vive Jésus et Marie.

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 416.

p. 416, au bas de la page :

Je n'osais vous écrire le premier, de peur que cela ne vous fût pas agréable. Je vais donc vous dire avec simplicité et franchise ce qui me semble devant Dieu devoir être utile à la sanctification de votre âme.

Je vous avoue que je ne suis pas encore décidé à renoncer à ma prophétie. Je vous supplie...

p. 419 :

Pardonnez-moi, mon bien cher frère, si je vous parle de la sorte; vous savez le principe de tout cela; vous savez que je désire de tout mon cœur vous faire plaisir en tout; mais puisque vous voulez que je vous parle librement, j'espère que vous recevrez avec plaisir tout ce que je vous dirai et que vous me pardonneriez si je vous causais quelque peine. Je vais donc vous proposer une idée générale...

p. 421, vers le milieu :

avec un simple esprit de gravité.

Voilà tout ce qu'il y aurait à faire. Cela paraît bien simple. Je sais qu'il y a des objections à faire sur cela. Si vous jugez à propos de prendre les choses sérieusement, écrivez-moi, je vous prie; la chose en vaut la peine. Dans tous les cas, mon très cher, vous savez quel plaisir c'est pour moi de recevoir de vos lettres et de vous y répondre. Ma réponse sera quelquefois un peu en retard comme cette fois-ci; mais j'espère que vous ne m'en voudrez pas, parce que je vous assure que je m'y prendrai toujours le plus tôt possible et je serai toujours prêt à vous être utile, si Dieu m'en fait la grâce pour la sanctification de votre âme.

Quelques-uns des grands obstacles que vous avez, c'est l'esprit de plaisanterie...

p. 422, avant la conclusion :

J'aurais bien voulu vous parler des choses que vous me demandez; mais je suis un bavard, je vous en dis tant que j'en ai honte et je n'ai plus de place pour vous parler des choses que vous me demandez. Pardonnez-moi d'avoir attendu si longtemps à vous répondre, une autre fois je serai plus fidèle.

Adieu...

III

Monsieur

Monsieur de Conny,

Séminaire Saint-Sulpice, Paris.

Vive Jésus et Marie.

Rennes, le 4 avril 1838.

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 466.

p. 470, avant la conclusion :

Le bon M. Berteux a écrit aussi à M. de Staplande pour avoir de l'argent; mais celui-ci ne peut vraiment rien lui faire pour le moment; ayez la bonté de le lui faire savoir quand vous lui écrirez. Si vous voyez M. Langlois, dites-lui, s'il vous plaît, que je ne l'oublie pas; je prie Notre-Seigneur de ne pas permettre qu'il se perde au milieu de ce grand monde où il se trouve. Je vous avoue que j'en suis vraiment affligé; je crains qu'il ne finisse par prendre tout à fait l'esprit de ce monde. Quel malheur cela serait! J'en serais désolé. Adieu.

IV

Monsieur
Monsieur A. de Conny,
au Séminaire Saint-Sulpice, à Paris.
Vive Jésus et Marie.

Rennes, le 29 du mois de Marie 1838.

Cf. Lettres Spirituelles, I, p. 519.

V

Monsieur
Monsieur l'abbé A. de Conny,
à Varennes-sur-Allier, Dépt. de l'Allier.
Vive Jésus et Marie.

Rennes, le 23 août 1838.

Cf. Lettres Spirituelles, II, p. 75.

p. 81 :

Je ne vous parle pas de vos vacances, parce que je crois comme vous qu'elles ne vous feront pas de mal. Vous êtes habitué aux personnes qui vous environnent, vous connaissez leur conversation et manière d'agir; cela ne vous fera pas mauvaise impression, quoique peut-être il y en aura qui agiront d'une manière mondaine. Le seul endroit nuisible c'est un certain laisser-aller et nonchalance; mais si vous êtes fidèle à vos exercices de piété, exact à vos dévotions ordinaires, vous y trouverez un grand secours; le bréviaire vous est aussi un grand préservatif. D'ailleurs Notre-Seigneur et la Très Sainte Vierge veilleront sur vous et ne permettront pas qu'il vous arrive un mal considérable. Je suis vraiment dans l'admiration...

VI

Monsieur
Monsieur A. de Conny,
Élève au Séminaire Saint-Sulpice, Paris.
Vive Jésus et Marie.

Rennes, le jeudi de Pâques, 1839 (4 avril.)

Cf. Lettres Spirituelles, II, p. 228.

VII

Monsieur

Monsieur de Conny,

au Séminaire Saint-Sulpice, Paris.

Vive Jésus et Marie.

Rennes, 13 du mois de Marie 1839.

Mon très cher frère,

Vous allez donc de plus en plus approcher du saint sacerdoce de Notre-Seigneur et augmenter toujours en grâces et en sagesse spirituelle et surnaturelle devant Dieu et devant les hommes. Croissez donc et agrandissez votre âme par la grandeur et la puissance de la grâce divine qui va vous remplir.

Notre-Seigneur se complait en vous; vivez dans l'amour et la ferveur devant lui. Je vous dis en vérité, mon très cher, que ma joie est extrême dans la pensée et l'espérance où je suis que notre bon Maître vous attirera parfaitement et vous prendra dans l'intimité et la stabilité de sa divine sainteté et de son amour. Soyez fidèle, mon très cher, à toute la grande miséricorde avec laquelle il agit à votre égard. Entrez doucement dans cette voie simple, mais vraiment sainte, d'un abandon doux, plein d'amour et de confiance en sa divine bonté. Soutenez-vous et persévérez dans cette manière d'agir devant Dieu et vous verrez de plus en plus la lumière de la grâce descendre dans votre âme; vous sentirez croître vos forces et vous entrerez peu à peu dans un état stable et uniforme; et c'est là seulement que réside la vertu solide et la véritable perfection.

A mesure que vous avancez dans le divin sacerdoce, vous acquérez toujours une plus grande facilité pour cet état de fermeté dans les voies de Dieu; car quoique le sacerdoce vous soit donné pour la sanctification des âmes, cela n'empêche pas qu'il renferme une grâce surabondante et pleine de force pour la perfection de votre âme. Le Diaconat, vous le savez bien, renferme cette force divine de Notre-Seigneur par laquelle vous résisterez à toute puissance ennemie. Ce don de force que vous recevrez est fondé uniquement sur Notre-Seigneur et renferme en soi une douceur céleste. La force humaine est

pleine de raideur et brusque, mais la force divine est suave, remplit l'âme de douceur et rend notre action uniforme.

Considérez saint Étienne et vous verrez la force prodigieuse qui paraît en lui, mais en même temps vous verrez que cette force divine avait tous les caractères que je vous indique. Abandonnez-vous donc au divin Esprit d'amour, afin qu'il agisse sur votre âme selon toute la puissance du grand sacrement que vous allez recevoir. Toute votre préparation doit être de vous livrer ainsi à corps perdu à l'Esprit de Notre-Seigneur. Désirez n'avoir plus de mouvement ni de vie par vous-même; tenez-vous disposé devant lui pour qu'il vienne en vous selon la plénitude de la miséricorde de Dieu sur vous, et qu'il opère en votre âme les merveilles de son très adorable amour.

Réjouissez-vous donc pleinement, mon très cher, de la grandeur, de la bonté de notre très doux Seigneur Jésus sur votre âme; entrez toujours de plus en plus dans une sainte, humble, douce et amoureuse confiance. Vous avez tout à espérer et vous êtes en droit de vous attendre à de très grandes faveurs de la part de notre très adorable Maître. S'il a eu tant de bonté pour vous et s'il vous a fait tant de grâces dans le temps que vous l'avez mal servi, quelles ne seront pas les faveurs et quelle ne sera pas la complaisance qu'il répandra en votre âme, maintenant que vous commencez à entrer dans un désir si sincère et si fort d'être tout à lui. C'est lui qui vous a ainsi ouvert l'âme pour recevoir ses grâces et ses miséricordes; il est vrai, en tout ce qu'il fait il vous remplira à proportion qu'il a ouvert votre âme. Surtout cette première grâce et cette ouverture qu'il vous donne, venant au moment où il vous fait entrer dans le sanctuaire de la grande grâce sacerdotale, cette grâce achèvera ce que sa divine miséricorde a commencé.

Pour votre projet de voyage, je crois que c'est le bon Dieu qui vous a donné cette idée. Je pense que c'est ce que vous avez de mieux à faire, et il me semble qu'il en reviendra un grand profit à votre âme. Surtout étant avec M. Carron, vous ne manquerez pas de vous entretenir de plus en plus dans la sainte voie de l'amour parfait. J'aurais désiré vous parler plus au long de ce voyage, mais je suis très pressé d'ouvrage d'ici à quinze jours; nous aurons la semaine prochaine une retraite dans notre pauvre noviciat; plusieurs prêtres entre lesquels M. Horay, que vous connaissez, je crois, et encore un certain

nombre d'autres ordinands; cela m'occupe et m'occupera beaucoup.

Je vous dirai seulement que vous feriez bien d'être sur vos gardes maintenant pour ne pas vous dissiper par l'idée de ce voyage. Tâchez, mon très cher, de vous tenir en repos là-dessus entre les mains de Notre-Seigneur. Le meilleur serait de n'en parler que le moins possible. Je prierai bien Notre-Seigneur pour vous, afin qu'il vous fasse tout prospérer pour votre sanctification. J'espère que vous aurez la bonté de m'écrire encore une fois avant votre départ.

Vive Jésus et Marie dans votre âme, dans la plus profonde paix et par leur très saint amour, en lequel je suis votre tout pauvre frère et serviteur.

F. LIBERMANN, *acol.*

Remettez, s'il vous plaît, la lettre ci-incluse à M. Levillain; comme elle est si petite j'ai pensé que ce n'était pas la peine de la mettre à la poste.

VIII

Monsieur

Monsieur l'abbé de Conny,

Varennés-sur-Allier, Allier.

Vive Jésus et Marie.

Je suis vraiment affligé, mon bien cher frère, de répondre le 27 septembre à une lettre que vous m'adressiez le 27 août et à laquelle j'aurais désiré répondre sur-le-champ. J'étais absent et on ne me l'a pas envoyée, mais on l'a gardée jusqu'à mon retour. Je prie donc votre charité de ne pas m'en vouloir. J'attendais toujours au Séminaire d'Issy une lettre de votre part; je vous aurais bien écrit sans cela, mais j'avais si peu de temps et n'étais pas sûr de votre adresse non plus.

Voilà le 15 passé et votre voyage n'est pas encore exécuté; je ne sais quelle en est la cause. M. Carron ne m'en a presque pas parlé. J'espère le voir un de ces jours, car il est dans ce pays; il fera peut-être sa retraite avec nous. Je compte lui parler de votre projet; autant que je puis en juger, il me semble qu'il ne doit pas être entièrement rompu, puisque M. P. Carron

pense faire sa retraite avec nous; ce qui prouve qu'il ne compte pas rentrer à Saint-Sulpice.

Si l'affaire venait à manquer avec M. Carron, je vais tâcher de faire des efforts auprès de M. de La Brunière. Je ne l'ai pas trouvé à Saint-Sulpice; je lui ai fait dire que je désirais le voir et que je le priais de faire un petit tour à Rennes. Si la lettre qu'on lui a écrite lui parvient, je le verrai probablement et je renouerai l'affaire de votre voyage avec lui. Je ne sais si j'obtiendrai quelque chose de lui, parce qu'il a été décidé qu'il ira passer l'an prochain à la *Solitude*. Cependant comme il ne doit y aller que pour se reposer je pense que peut-être pourrait-on changer ce projet en celui du voyage de Rome qui lui serait plus salutaire et qui nous serait très utile sous tous les rapports. Abandonnons le tout entre les mains de Dieu et ne voulons que son unique bon plaisir.

Je ne puis, mon très cher, vous en dire plus long aujourd'hui; notre retraite commence ce soir et j'ai ordre à mettre aux affaires du noviciat, ce que je n'ai pas eu le temps de faire jusqu'à présent, n'étant de retour de Paris que d'avant-hier. Je compte vous écrire immédiatement après notre retraite, si j'avais quelque chose d'utile ou de satisfaisant à vous dire; si je ne voyais pas M. Carron, j'attendrai à vous écrire l'arrivée de M. de La Brunière. Écrivez-moi vous-même, je vous prie, quand il y aura quelque chose de décidé. S'il me venait quelque bonne pensée sur ce que vous pourriez faire l'année prochaine, supposé que le voyage de Rome fût rompu, je vous la communiquerai aussitôt.

Pardonnez à ce pauvre homme qu'il ne vous dit pas seulement une parole d'édification. Croyez que je vous suis et vous serai toujours par la grâce de Dieu tendrement uni en la charité de Jésus et de Marie, vous à qui je désire et désirerai sans cesse devant Dieu votre plus grande sanctification. C'est dans ces désirs bien grands et bien vifs que je suis votre tout pauvre serviteur et frère.

F. LIBERMANN, *acol.*

Rennes, le 27 septembre 1839.

CORRESPONDANCE AVEC M. HACQUIN.

Lettre retrouvée dans les papiers du P. Hacquin à sa mort et rapportée par un P. Jésuite de la résidence de Versailles dont faisait partie le P. Hacquin (1^{er} mai 1880).

Monsieur
Monsieur Hacquin,
au Séminaire, rue Saint-Rémy,
à Meaux, Seine-et-Marne.

Vive Jésus et Marie !

Rennes, le 20 du mois de Marie 1838.

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 508.

p. 512, 2^e ligne :

au lieu de : je vous connais assez pour mesurer le mal qui en résulterait, *lire* : je vous connais, et le mal qui en résulterait serait bien grand.

19^e ligne, ajouter :

car il faut éviter de lui parler avec hauteur, ce serait très mauvais.

24^e ligne :

au lieu de ne vous répandez pas trop au dehors, *lire* : soyez retiré et ne courez pas les maisons.

p. 513, 2^e ligne :

fixez-vous des moments de récréation dans la journée où vous pourrez travailler dans votre jardin.

p. 514, 1^{re} ligne :

de tout mon cœur et ferai les neuvaines dont l'une est déjà bien avancée.

P. S. — Je suis à Rennes et non à Issy depuis la fin de l'an passé. Je suis entré dans la Congrégation de Jésus et Marie dite des Eudistes, qui se relève de ses ruines causées par la grande Révolution. Je viens de recevoir votre lettre et vous répons aussitôt après en avoir pris lecture.

Mon adresse est : Chez Monsieur Louis, rue d'Antrain, à Rennes, Ille-et-Vilaine. Ne mettez pas *Eudistes* parce que cela ferait ombrage à quelques impies qui sont ici dans le pays et qui ne connaissent pas l'existence de cette petite Congrégation.

Quand vous direz la sainte Messe dans ce cher Séminaire d'Issy, pensez à moi, je vous prie.

CORRESPONDANCE AVEC M. R. V.

I

Monsieur
Monsieur l'abbé R. V.,
au Séminaire Saint-Sulpice, Paris.
Vive Jésus et Marie.

Rennes, le 10 octobre 1837.

Mon très cher frère,

Que la paix et l'amour du Cœur de Jésus remplisse votre âme ! Je le désire de tout mon cœur, car je voudrais vous voir plein de Dieu et entièrement vide de vous-même. Cela n'est pas fait encore, je le sais bien et vous aussi, mais j'espère que le bon Dieu nous accordera cette grande grâce.

Vous me dites que pour tout soutien vous n'avez eu pendant vos vacances que l'oraison. C'est bien le meilleur; tenez-y bien, mon très cher, à ce soutien de votre âme, tenez-y dans toutes les circonstances. Vous vous plaignez de votre esprit raisonneur ! et moi aussi, mon très cher, je m'en plains depuis bien longtemps, non pas à vous, ce qui aurait été inutile, mais à Dieu, qui j'espère bien y portera remède. Votre esprit pointille facilement sur les choses; il trouve toujours des difficultés et alors il se révolte contre ce qu'on dit de plus juste. Vous ne le manifestez pas au dehors, mais celui qui vous connaît bien s'en aperçoit tout de même; vous êtes même tenace à cette pointe de votre esprit et vous vous décidez quelquefois sans consulter.

Voici, mon cher, ce que je crois que vous devriez faire par rapport à cela. Je crois qu'il faut vous défier singulièrement de votre propre esprit et de tout ce qu'il pourrait dire de spécieux.

Lorsque vous sentez qu'il devient rétif, qu'il demande le *pour-quoi* et le *comment*, qu'il se met à raisonner sur les choses, mettez-vous dans une grande paix et une grande douceur intérieure devant Dieu; tenez-vous ainsi recueilli tout doucement, oubliant pour le moment non seulement les raisonnements que vous avez à opposer à la chose en question, mais la chose même qui excite en vous ces divers raisonnements et pointilleries. Toute votre occupation doit être dans ces moments à établir votre âme dans l'indifférence par rapport à tout et dans une grande paix par le désir simple de ne vivre que pour Dieu et en Dieu seul. Vous pourriez absolument examiner la question dans un autre moment lorsque votre âme sera dans la paix et le recueillement; et alors même, dès que vous sentirez la pointillerie ou la curiosité, coupez court encore une fois et mettez-vous en paix devant Dieu.

Le meilleur serait de ne pas examiner toutes les questions sur lesquelles votre esprit travaille de la sorte, de mépriser ces raisonnements actifs de votre esprit et d'aller simplement à Dieu sans vous mettre en peine de tout cela. Si la tentation est trop forte et que vous craigniez de ne pouvoir résister, alors voyez une autre fois la chose, mais devant Dieu et en paix, comme je viens de vous le dire et en toute douceur. Si vous vous y prenez autrement, vous perdez vraiment votre temps et vous n'avancez pas pour cela les affaires, par exemple dans ce que vous me dites de l'amour de Notre-Seigneur pour nous. A quoi bon vous épuiser en raisonnements pour vous en convaincre? Ne voyez-vous pas la subtilité du démon, qui veut vous amuser à des bagatelles pour vous empêcher d'aller à Dieu et de parvenir à vous unir à lui dans la perfection de la foi? Car ce défaut est diamétralement opposé à la foi.

Si votre esprit ne devient pas plus souple entre les mains de Dieu, votre foi ne sera jamais parfaite et votre esprit ne sera jamais parfaitement éclairé. Dites-vous en vous-même : N'importe que je comprenne ou non, si Notre-Seigneur nous a aimés ou comment il nous a aimés ! ce n'est pas là l'important; je vais tâcher de tenir mon âme bien doucement, bien paisiblement unie à Dieu; je veux me tenir docilement entre ses mains pour qu'il fasse de moi et de mon esprit ce que bon lui semblera; qu'il m'éclaire sur ce point ou non, cela m'est égal; je ne veux que ce que bon lui semblera de faire; pourvu

que je sois tout à lui et que je ne vive qu'en lui, que m'en faut-il davantage? Tenez ensuite votre esprit en paix, et distrayez-le de cette idée que Notre-Seigneur nous a aimés et occupez-vous avec plus de simplicité.

Il vous vient encore à l'idée de savoir jusqu'à quel point il faut travailler à cette union à Dieu. Ne scrutez pas, très cher frère, des choses secrètes et inutiles à savoir : ce serait très dangereux. Renoncez-vous en toutes choses qui ne sont pas Dieu; renoncez-vous vous-même, renoncez surtout à votre propre esprit. Tenez-vous paisible entre les mains de Dieu; ne craignez pas : il vous conduira à votre sanctification.

Savoir toutes choses ne servirait de rien à votre avancement, tandis que cette curiosité, cette inquiétude est un grand défaut et un grand empêchement à votre sanctification. Jamais vous ne parviendrez au véritable abandon à Dieu, si votre esprit reste si scrutateur et si tenace. Prenez donc bon courage, mon bien cher, et vainquez-vous en cela. Supportez avec douceur, paix et patience les saillies de votre esprit. Il vous empêchera bien des fois de faire votre oraison : ne vous en troublez pas, regardez cela comme une croix, portez-la avec douceur et paix, avec amour même et avec joie; mais ne vous laissez jamais aller à ces saillies, rejetez-les d'abord sans jamais leur opposer de raison; mais dès qu'elles paraissent, élevez doucement votre esprit et votre cœur à Dieu, faites un acte de foi ou d'amour de Dieu, ou tenez-vous dans un simple repos devant Dieu et oubliez la chose qui donne lieu à cette saillie.

Du reste ne craignez pas ces tentations; si elles viennent, eh bien ! qu'elles viennent ! moquez-vous-en et allez toujours votre chemin, comme si rien n'était.

Je vous supplie très instamment au nom de Jésus et Marie de vous conformer à tout ce que je vous dis là-dessus : c'est la vie de votre âme, mon bien cher, vous le verrez et vous direz que j'avais raison d'insister sur ce point qui est extrêmement important. Je vous conseille de vous entretenir sur le moyen de combattre cette tentation ou avec M. Carron ou avec M. de La Brunière.

La première question que vous me faites est purement spéculative sur l'union de notre âme à Dieu et par là même mérite que nous la rejetions de notre esprit, et il est vraiment

dangereux de s'en occuper. Voilà pourquoi, mon très cher, je ne crois pas qu'il faille vous expliquer cela. D'ailleurs, pour moi-même, je ne veux pas examiner ces choses, de peur de laisser aller mon esprit à la curiosité et par là de me tromper.

Tout ce que nous avons à faire là-dessus, c'est de nous quitter en tout et partout, de nous préparer de notre mieux avec paix et douceur intérieure, et en levant tous les obstacles qui s'opposent à la vie de Notre-Seigneur en nos âmes, obstacles qui consistent, comme je vous ai dit bien souvent à Issy, soit dans les vices du cœur, attaches, désirs, affections, orgueil, soit dans les défauts de l'esprit et de caractère. Avec cela, il faut désirer, tendre doucement, paisiblement et avec grand abandon entre les mains de Dieu, mettant toute notre confiance en lui et nous déifiant et doucement paisiblement et de nous-mêmes, et enfin veillant ainsi doucement et paisiblement sur nous-mêmes en Dieu et devant Dieu. Si nous faisons cela, il faut espérer et nous sommes certains que nous arriverons à la perfection que Notre-Seigneur demande de nous.

Votre méthode pour le Petit Office me paraît la meilleure; si vous avez des distractions cela ne fait rien. D'ailleurs, lorsque votre esprit sera plus dans le calme, vous en aurez moins et celles que vous aurez ne vous empêcheront pas d'être uni à Dieu. Quelquefois, si vous êtes touché d'une pensée et d'un verset de psaumes, etc., suivez cela et servez-vous-en pour entretenir en vous cette union intérieure à Dieu.

Je crois que vous avez raison de dire que la manière de se préparer et de faire la sainte Communion dont vous me parlez est très excellente. Suivez-la hardiment, et même dans l'oraison, toutes les fois que vous y avez de l'attrait; lorsque cela ne se présente pas, prenez un autre moyen et ne forcez rien.

Le mérite consiste dans la plus grande fidélité à la grâce. Qu'on souffre ou non, cela ne fait pas le mérite; cela procure quelquefois le mérite, mais très souvent ceux qui souffrent beaucoup et avec résignation, même pour l'amour de Dieu, n'ont pas tant de mérite que d'autres qui souffrent moins ou point du tout, et ont cependant plus de mérite pour la perfection de leur amour. Du reste, voilà une question sur laquelle il ne faut pas vous arrêter : elle est dangereuse. Toutes les pensées qui vous viennent là-dessus sont des pièges de l'ennemi. Ce n'est pas vous qui serez chargé de juger des

saints et de leur mérite; laissez à Dieu ce soin. Sachez seulement que plus l'amour de Dieu est grand et parfait en nous, plus notre mérite sera grand devant Dieu. Contentez-vous de vous renoncer en tout et de vous tenir, avec docilité et souplesse d'esprit, bien uni au cher Maître.

En sa charité toute sainte et toute aimable et en celle de Marie, je suis votre tout pauvre et très cher frère.

F. LIBERMANN, *acol.*

P. S. — On manque surtout et véritablement à la charité lorsqu'on éprouve quelque aigreur ou mécontentement en parlant contre le prochain. On y manque aussi lorsque, par imprudence, on en dit du mal ou, par légèreté, par respect humain ou par quelque autre raison naturelle où l'intérêt de Dieu n'est pour rien; ou même lorsqu'on en dit du mal sans raison et pour dire quelque chose seulement. Il vaut mieux se taire que d'en parler mal; il est rare qu'on ne fasse une faute quand on parle mal d'une personne en particulier. Cependant, s'il n'y a pas d'aigreur, la faute est parfois très légère; quelquefois il y a des motifs très mauvais : tout cela dépend du principe.

Ne vous inquiétez pas de me molester par vos questions : c'est une bien grande joie pour moi de vous répondre à toutes les questions, comme aussi de recevoir de vos nouvelles. Soyons toujours tout en Dieu et rien hors de lui.

Je ne vous ai pas répondu de suite parce que votre lettre arriva au commencement de notre retraite et plusieurs autres lettres étaient déjà en arrière. Je vous serai toujours intimement uni comme à mon très cher frère en Notre-Seigneur Jésus; faites-en autant, je vous prie.

III

Monsieur

Monsieur R. V.,

au Séminaire Saint-Sulpice, Paris.

Vive Jésus et Marie!

Mon bien cher frère,

Que Jésus vive dans votre âme et que vous soyez tout abandonné et tout perdu en lui et en son saint amour et par

son saint amour. J'ai eu une grande joie, mon très cher, de voir que le bon Dieu vous donne le bon attrait de vous abandonner au divin Maître. Abandonnez-vous, très cher, mais purement et saintement. Ne soyez pas trop agissant, je veux dire que votre esprit ne s'active pas trop, il n'en résulterait rien de solide; cela ne servirait qu'à vous fatiguer et ne produirait en vous aucun effet surnaturel. Le moyen que le bon Dieu a employé est bien le meilleur. Ne perdez pas une si grande grâce, mon très cher. Oubliez ces vilaines pensées naturelles, ne pensez pas à vous ni à rien qui vous regarde. Pourquoi penser s'il vous fallait vous en aller : c'est une idée qu'il faut mépriser. Ne vous en inquiétez pas même; regardez-la comme une distraction et rejetez-la. Oubliez-vous : voilà la grande affaire. Tenez votre esprit en paix et calme, sans le forcer. S'il est pauvre et misérable et qu'il n'est pas capable de faire quoi que ce soit, tant mieux : le bon Dieu alors fera tout, cela n'en vaut que mieux.

Vous êtes bien heureux, mon cher, qu'il plait à Dieu de vous tenir lieu de guide dans le fond de votre intérieur. Soyez fidèle. la grâce est bien grande. Vous avez là entre les mains un trésor précieux, un moyen sûr d'arriver à la plus grande perfection. Restez tranquille et paisible auprès de l'Esprit-Saint, qui veut devenir en vous le mouvement de vos actions intérieures et extérieures et de toutes vos respirations. Tenez-vous donc tranquille auprès de lui, n'agissez pas par votre propre esprit qui est toujours en mouvement; faites-le enfin taire devant celui qui réside en vous et qui veut y être toutes choses. Car c'est là ce que vous appelez être *impressionné comme instinctivement*. Pour suivre cette impression, il faut que l'action propre soit nulle et que votre esprit surtout se taise devant Dieu qui vous impressionne. Je ne doute pas que cette impression a en soi quelque chose de pur qui vous élève au-dessus des créatures, vous unit à Dieu et vous tient dans la paix : c'est une preuve que Dieu en est l'auteur, vous devez éprouver un effet pareil dans votre oraison. Il faut suivre ce mouvement. Il est encore faible parce qu'en vous l'homme est encore trop vigoureux et votre esprit trop en action. Affaiblissez l'homme naturel, diminuez l'activité et visez à suivre doucement cette impression en toute choses et à tenir votre attention doucement fixée vers celui qui vous donne cette impression. Pour

avoir cette attention et pour suivre cette impression il faut s'oublier tout à fait soi-même et se perdre entièrement : faites attention à ce mot.

Vous me parlez de cet oubli et ce que vous en dites est très vrai. Mon très cher cher, il faut sortir de votre nonchalance, il faut faire la guerre et une guerre à mort à vos sens, il faut vous retirer au-dedans de vous-même, comme je viens déjà de vous dire plus haut. Mais ne faites pas violence à vos organes : cela est nul devant Dieu et nuisible. Vous aurez un peu plus de peine qu'un autre à cause de l'habitude; mais avec de la confiance et de l'abandon vous en viendrez à bout. Combattez beaucoup l'activité et la vivacité de votre esprit et visez à sortir de votre nonchalance le plus que vous pourrez. Employez-y tous les moyens, mais ne faites pas d'efforts sensibles et ne forcez pas vos organes. Toutes les fois que vous sentez la tête fatiguée pour avoir fait des efforts, reposez-la doucement devant Dieu et visez en toutes choses à Dieu par la volonté.

Je vous embrasse de toute mon âme en Jésus et Marie.

F. LIBERMANN.

Ne vous fâchez pas de mon infidélité à vous répondre, cela m'était impossible jusqu'à présent. J'espère être plus sage désormais.

Le 4 janvier 1838.

CORRESPONDANCE AVEC M. JOLIVEL.

Du R. P. **Jolivel**, Eudiste.

Comme je n'ai point été novice sous le R. P. Libermann, je ne puis vous donner aucun détail sur sa manière de faire. J'ai trouvé dans mes papiers quatre lettres qu'il m'écrivit à Saint-Sulpice pendant mon Séminaire. Je les ferai copier et je vous les enverrai visées et certifiées conformes, etc., par l'archevêché de Rennes.

Collège Saint-Sauveur, Redon, 18 juillet 1878.

I

Monsieur
Monsieur Jolivel,
au Séminaire Saint-Sulpice, Paris.

Que la volonté divine soit notre conduite en toutes choses.

Mon bien cher Monsieur Jolivel,

Je vais tâcher bien vite de vous dire un petit mot; je n'ai qu'à peine vingt minutes à vous donner, et encore faut-il les voler : l'occasion va partir, mais j'espère qu'une autre fois le bon Dieu arrangera les choses pour que je puisse vous en dire davantage. Pratiquons cette maxime que le P. Eudes veut que nous mettions au haut de nos lettres et qui fait un des fondements de notre chère Congrégation; soumettons-nous à la divine volonté qui doit être notre conduite en toutes choses.

Il paraît par votre lettre que vous prenez bien à Saint-Sulpice; je m'y suis bien attendu avant votre départ; cela n'empêche pas que vous me causiez une très grande joie. Soyez fort et courageux, mon très cher; Jésus et Marie vous aiment et vous combleront de faveurs et de grâces. Ne vous contentez pas d'être un séminariste régulier, mais visez à devenir un saint et un grand saint. Il n'y a pas de mal à avoir des désirs et des prétentions les plus forts et les plus élevés sur ce point; au contraire, si vous voulez dans la suite être un véritable prêtre, il faut que vous vous remplissiez maintenant de désirs. Un autre point bien important pour les commencements, c'est d'être très docile en tout ce que l'on pourra vous dire pour le bien de votre âme. Si dans les commencements on veut raisonner sur les choses de Dieu, on ne fait jamais de progrès dans la perfection. Je sais bien que ce n'est pas votre défaut; j'aime bien cependant à vous en prévenir.

La connaissance de M. Maigna vous sera très utile; tâchez de vous unir à ce pieux jeune homme de la manière la plus étroite; je suis sûr qu'il fera pour vous tout ce qui est en lui. Vous me dites que vous vous promenez ordinairement pendant les récréations avec les meilleurs (car ceux à qui je vous ai recommandé sont sûrement les plus fervents du Séminaire).

Cette nouvelle me cause une bien grande joie devant Notre-

Seigneur. Si vous continuez ainsi de vous unir avec les bons, vous ne manquerez pas d'avancer, et votre persévérance dans la ferveur sera à peu près assurée. Ils vous consoleront quand vous aurez de la peine, ils vous aideront dans vos difficultés, ils se réjouiront avec vous lorsque vous serez dans la joie.

Très cher, réjouissez-vous; vous avez bien lieu d'être dans la joie, et je vous assure que j'en ai une grande, parce que je vois que notre bon Seigneur Jésus et sa très sainte Mère vous aiment d'une prédilection particulière. Réjouissez-vous saintement devant notre souverain et très doux Seigneur et devant notre bien-aimée Mère; réjouissez-vous et soyez fidèle, ne résistez pas aux grâces innombrables qui vous sont offertes et qui augmenteront sans cesse. Soyez toujours disposé à sacrifier à Dieu tout ce qui pourrait lui déplaire dans votre âme et à suivre en tout son divin et adorable bon plaisir. Il faut que vous puissiez lui dire à chaque instant du jour : *Paratum cor meum, Domine, paratum cor meum!*

Du reste faites tout avec douceur, avec suavité, avec paix, ne faites pas d'efforts sensibles, ne mettez pas de contention dans le service du Seigneur : tout avec amour, avec paix, avec suavité. Notre-Seigneur a dit : *Jugum meum suave est et onus meum leve.*

Je crois que vous avez bien fait de prendre M. Levavasseur pour votre moniteur; tâchez d'avoir cependant des relations particulières avec M. Maigna; vous feriez bien aussi de voir souvent MM. Lameslée, Millet, que vous connaissez, M. Douai, qui doit être bien bon séminariste et avec les autres que M. Levavasseur et M. Maigna vous désigneront comme tels. La connaissance de M. Pinault est précieuse pour vous; consultez-le souvent et suivez ses avis. Ne craignez pas de le gêner, de le tourmenter et de le fatiguer : il sera toujours à votre disposition.

A Dieu, très cher frère, aimez Jésus et Marie, aimez-les uniquement, aimez-les de toutes les puissances de votre âme; tâchez de leur plaire en toutes choses et faites toutes vos actions en union avec les leurs.

Votre tout pauvre frère et serviteur en leur très saint amour.

F. LIBERMANN, *acol.*

Rennes, le 28 octobre 1838.

Dites, s'il vous plait, au cher M. Lameslée que j'ai reçu mon paquet et sa lettre; mais celle-ci s'est perdue avant que j'aie pu la décacheter; je crois même que plusieurs autres pourront s'être perdues avec, et je ne sais de qui elles sont. Je pense cependant qu'il n'y a que la sienne qui s'est perdue. Si je la retrouve, je lui répondrai.

II

Monsieur
Monsieur Jolivel,
au Séminaire Saint-Sulpice, Paris.

Que la divine volonté soit notre conduite en toutes choses !

Rennes, veille de l'Épiphanie 1839.

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 179.

p. 182 : lire M. Pinault.

III

Monsieur
Monsieur Jolivel,
au Séminaire Saint-Sulpice, Paris.

Que la divine volonté soit notre conduite en toutes choses !

Très cher confrère,

Comme je suis très occupé en ce moment et de choses pressées, je vais vous répondre plus brièvement que de coutume et je vous prie de ne pas m'en vouloir pour cela.

Je crois que vous devez rejeter toutes les idées d'amusements particuliers pendant les jours de promenade : c'est une véritable tentation du démon. Il y aurait de très grands inconvénients à vous laisser aller à cette pensée. Vous avez un goût naturel pour ces choses, qui dégénère facilement en passion. Supposé même que cela n'arrive pas, ces sortes d'occupations vous préoccupent l'esprit et vous feront beaucoup de mal de ce côté, et je vous assure que cela serait capable de vous jeter dans un relâchement complet et même dans le scrupule et les inquiétudes d'esprit. Le genre de goût qui est

dans votre naturel, la disposition de votre esprit et de votre caractère rendent ces choses dangereuses pour vous et pourront ruiner la piété dans votre âme. De plus il suffirait que vous vous y appliquiez pendant une heure dans l'après-dîner d'un jour de promenade pour rendre nul tout le fruit que vous pourrez tirer des conversations de piété pendant les jours de grand congé qui vont venir. Ensuite cela vous lierait, au moins vous mettrait en rapport avec plusieurs qui ne sont pas des plus fervents de la maison, ce qui serait un très grand inconvénient. Je connais l'esprit des séminaristes fervents : ils ne se mettront guère dans ces amusements, excepté peut-être un ou deux (je n'en sais rien, je n'en connais point) et ils se feraient du tort. Dans la semaine ensuite on s'occupe de ces choses avec ceux qui en font autant; même lorsqu'on ne se joint pas à eux, mais qu'on le fait seul, on s'en entretient tout seul; et les oraisons, la présence de Dieu et les autres exercices en souffrent. D'ailleurs si vous vous appliquiez à ces choses, vous perdriez peu à peu cette grande confiance des plus fervents, par laquelle ils se lieront et auront une grande ouverture avec vous, comme avec un homme tout dévoué au bon Dieu. En cela ils ont raison, car ces amusements diminuent l'esprit de ferveur dans ceux qui s'en occupent. Voilà bien des raisons, mon très cher, qui sont peut-être inutiles parce que probablement il ne vous en coûtera pas de vous passer de ces amusements. Mais toutes ces raisons doivent vous donner de la crainte et vous empêcher absolument de jamais vous laisser aller une seule fois à ces choses. Je vous conseille cela, mon très cher. Si vous commencez une fois ou une autre à herboriser tant soit peu ou à vous amuser, en passant seulement à une autre chose semblable, vous seriez bientôt entraîné et vous finiriez par ne plus être maître de vous-même.

Outre toutes ces raisons, il y en a une qui est capitale, c'est que ces sortes d'amusements sont opposées à nos Constitutions qui défendent toutes ces choses. Donnez-vous de plus en plus à Notre-Seigneur, rêvez d'une vie d'amour et de sainteté ; les jours de promenade, distrayez-vous cependant par quelque jeu qui puisse vous délasser, mais allez aussi causer un peu avec les bons séminaristes afin de ne pas laisser aller votre âme à l'abandon. Du reste, parlez à M. Maigna sur la manière de bien prendre sa promenade et déterminez-vous un règle-

ment par l'avis de votre Directeur, comme font ordinairement les bons séminaristes.

Tenez du reste votre âme dans la paix; ne vous inquiétez jamais. Si vous voyez que vous manquez d'une vertu, si vous n'êtes pas aussi avancé que vous le désirez ou si vous vous voyez infidèle au bon Dieu, animez-vous toujours à la confiance, mettez le repos dans votre âme, tenez-vous humblement et petitement aux pieds de Jésus et Marie et espérez tout de leur bonté. Je crois que naturellement votre esprit est un peu porté à l'inquiétude : il faut prendre garde à cela, mon très cher, et ne jamais vous laisser aller à cela, mais de suite recourir à Jésus et à Marie, mettre le repos en votre âme en toute humilité et amour.

A Dieu, très cher frère, ne nous oubliez pas devant le bon Dieu; je pense aussi souvent à vous. Conservez-vous dans de grands désirs d'aimer toujours davantage Notre-Seigneur et sa très sainte Mère et tout ira à merveille.

Tout à vous en ce très saint amour.

F. LIBERMANN, *acol.*

Rennes, le 11 mars 1839.

IV

Monsieur

Monsieur Jolivel,

Que la divine volonté soit notre conduite en toutes choses!

Très cher confrère,

Quoique très pressé par le temps à cause de la retraite de la semaine prochaine, je ne puis cependant m'empêcher de vous écrire un petit mot de réponse à votre dernière lettre.

J'espère que Notre-Seigneur vous bénira parce que vous lui avez fait le sacrifice de ces petites misères qui vous faisaient quelque petite envie. Il ne vous demande pas grand'chose pour vous combler de ses faveurs : une bonne volonté, un désir sincère de le servir de tout votre cœur et une disposition continuelle de lui sacrifier tout ce qui contrarie son saint amour dans nos âmes. Ces sacrifices sont peu de chose, mais cela est agréable devant ses yeux, parce que nous le faisons

pour l'amour de lui. Réjouissez-vous donc d'avoir eu l'occasion de lui offrir un pauvre petit sacrifice et remerciez-le de la grâce qu'il vous en a faite. Entretenez-vous dans la bonne volonté et le désir de lui sacrifier tout vous-même, avec tout ce que vous êtes et tout ce que vous avez et tout ce que vous pouvez, afin de vous rendre agréable à ses yeux et d'attirer en votre âme son très saint amour.

L'arrangement de votre jour de congé me paraît celui que prennent ordinairement les séminaristes fervents; je crois donc que vous feriez bien de le suivre. Il faut vous distraire ce jour en jouant et en prenant vos récréations; n'ayez pas de scrupules là-dessus. Seulement veillez à la dissipation. Vous feriez peut-être bien de ne pas jouer trop souvent avec ceux qui sont dissipés ou au moins qui vous dissipent. Lorsque ceux-ci vous prennent en passant une fois pour jouer avec eux, vous ne pourriez pas refuser; mais quand cela arrive souvent, vous feriez bien de vous en abstenir, car cela pourrait vous dissiper, parce que ceux qui se dissipent facilement ont autant de facilité à dissiper ceux qui jouent avec eux. De plus vous courriez le danger de lier amitié ou au moins connaissance particulière avec eux, ce qui vous serait très nuisible.

Une autre précaution que je vous conseillerai aussi de prendre, c'est d'avoir vos heures réglées pour les jeux, de ne pas outrepasser l'heure que vous vous serez déterminée, ni de jouer à d'autres heures, comme aussi de varier vos jeux et ne pas toujours jouer au même jeu. Je vous conseillerai encore de jouer rarement au billard : c'est l'endroit le plus dangereux du Séminaire que la salle de billard; si vous avez envie d'y jouer, jouez-y peu.

Je vous prie, mon très cher, de ne pas m'en vouloir de ce que je vous dis simplement les choses qui me viennent; vous voyez bien quelles sont mes intentions en cela pour la très grande gloire de Dieu qui vous est aussi chère qu'à moi et pour la sanctification de votre âme qui vous est plus chère qu'à moi, quoique mes désirs par rapport à cela soient bien vifs et bien grands.

Je ne vous oublierai pas dans mes prières, ne m'oubliez pas non plus dans les vôtres. Si vous êtes misérable, sachez que si vous sentiez en vous mes misères à moi, vous seriez dans le désespoir. Prenez courage, mettez votre confiance en

Jésus et Marie. Tenez-vous dans une humble paix devant Dieu, comptez sur sa grande miséricorde et son infinie bonté, mais ne comptez jamais sur vous-même ni sur vos dispositions, et alors, au milieu de vos plus grandes misères, vous serez plein de la plus grande espérance et de la plus grande paix. Donnez-vous toujours de plus en plus à l'amour de Jésus et de Marie et n'ayez de vie que dans ce saint amour en lequel je suis tout vôtre.

F. LIBERMANN, *acol.*

Rennes, le 14 du mois de Marie 1839.

V

Monsieur
Monsieur Jolivel,
au Séminaire Saint-Sulpice, Paris.

Vive Jésus et Marie!

Mon très cher,

Je vous envoie par le bon M. Carron 29 fr. 50 pour les livres que vous m'avez envoyés. M. le Supérieur désire avoir trois douzaines de cantiques cartonnés.

J'ai été chez M. Planque et je ne l'ai pas trouvé; comme je suis très pressé dans ce moment par le concours d'une foule de circonstances qui se réunissent au même moment, je ne puis pas vous promettre de vous le procurer pour cette fois-ci; je tâcherai de vous l'envoyer prochainement.

M. Trébault ne m'a pas encore répondu pour les 5 francs que vous lui avez donnés pour M. Rellier. Si j'y pense, je les lui demanderai demain matin et vous l'enverrai dans cette lettre. Voilà ce que j'ai à vous dire pour le moment.

Soyez fidèle au bon Dieu; ne vous éloignez pas des plus fervents; tâchez de conserver leur affection et leur familiarité: il vous en reviendra du bien. Si quelquefois cela vous coûte, faites quelques petits efforts pour l'amour du bon Dieu et de la Très Sainte Vierge. Offrez sans cesse à Notre-Seigneur les petites peines, afflictions et contrariétés qui vous surviendront soit de la mauvaise santé, soit par ailleurs.

Recevez tout avec amour, souffrez tout avec douceur et

patience, et servez-vous de tout pour être de plus en plus à notre bon Maître. Qu'il fait bon, mon très cher, d'être tout à lui ! on mène une vie de paradis sur la terre. Vive Jésus dans notre âme, vive votre âme en Jésus tout seul ! c'est là l'unique et suprême bonheur. Dites, je vous prie, tout cela au cher M. Levillain de ma part. Je n'ai pas le temps de lui écrire.

A Dieu, très cher. Tout à vous et à ce cher confrère en le saint amour de Jésus et de Marie.

F. LIBERMANN, *acol.*

Rennes, le 16 octobre 1839.

CORRESPONDANCE AVEC M. LEVILLAIN.

I

Monsieur
Monsieur Levillain,
au Séminaire Saint-Sulpice, à Paris.
Vive Jésus et Marie !

Rennes, le 27 octobre 1838.

Cf. Lettres Spirituelles, II, p. 101.

p. 104, avant la conclusion :

Il faut vous donner des nouvelles de notre pauvre petit noviciat dont je ne vous ai jamais parlé. Nous sommes huit dont cinq anciens, MM. Laval, Gaudaire, de Staplande, Mangot qui est une bonne âme que vous ne connaissez pas et moi. Les trois nouveaux sont MM. Leray, qui a eu un commencement de fièvre, il va bien maintenant, Chellier et Monnier. Ils ont eu grand'peur avant d'y entrer, mais ils sont bien contents maintenant; ils sont joyeux et satisfaits comme s'ils avaient toujours mené une vie retirée.

Notre vie est douce et paisible; il règne une union et une charité parfaite dans notre petite Communauté; nous sommes toujours tous ensemble nous entretenant gaiement et paisiblement; jamais personne ne paraît mécontent des autres, nous sommes tous comme une petite famille. Il semble que chacun

fait ce qu'il veut et cependant l'obéissance est parfaitement observée; cela vient de ce que tout se fait avec contentement de cœur, avec paix et charité. Priez Dieu qu'il nous continue sa grâce et qu'il l'augmente, afin que nous nous sanctifions dans son saint amour.

Nous avons une petite chapelle charmante, bien ornée et bien pieuse. Les inconvénients qu'elle a sont qu'il faut monter haut et la porte en est très étroite; mais cela nous rappelle le ciel qui a les mêmes inconvénients : une fois qu'on y est on oublie tout ce qu'il a coûté pour y être par le contentement dont on est plein. Il en est de même de notre petit ciel où nous avons aussi bien que les anges et les saints notre Dieu d'amour. Nous sommes par la bonté de Dieu bien fournis en ornements, aubes, garnitures et le tout neuf et très propre. Il nous manque des vases pour mettre des fleurs. Si vous disiez au bon M. de l'Espinay ou à un autre brave homme qui aura quelques sous à employer pour la gloire du bon Dieu, si vous lui disiez que saint Gabriel est un grand saint dans le ciel, que c'est l'ange favori, gardien de la Très Sainte Vierge, servant de Notre-Seigneur ! ce saint Archange saura gré et sera favorable à celui qui aura du zèle pour sa petite chapelle. Les vases qu'il nous faudrait ne doivent pas avoir plus de huit à dix pouces de haut; ainsi vous voyez que c'est peu de chose.

A Dieu, mon cher; je vous embrasse dans la charité de Jésus et de Marie.

F. LIBERMANN, *acol.*

P. S. — Dites, s'il vous plaît, à M. Saget, à M. Trébaut et à nos autres confrères que nous ne les oublions pas auprès du bon Dieu et que nous espérons bien la même chose de leur charité pour nous.

Si vous parliez à quelqu'un pour les vases à fleurs, il serait peut-être bon que vous ne les demandiez pas en mon nom et comme de ma part, afin qu'on ne le fasse pas par bonté pour moi, mais pour l'amour de Dieu. Faites cependant comme vous jugerez à propos.

II

Monsieur
Monsieur Levillain,
au Séminaire Saint-Sulpice, Paris.

Que la divine volonté soit notre conduite en toutes choses.

Rennes, le 17 février 1839 (à la fin).

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 207.

CORRESPONDANCE AVEC M. LUQUET.

I

Monsieur
Monsieur Luquet,
au Séminaire d'Issy, près Paris.

Vive Jésus et Marie!

Rennes, le 26 novembre 1838.

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 116.

p. 120, ligne 9^e, lire :

laissez plutôt faire ce que l'on veut et *gâler*.

CORRESPONDANCE AVEC M. LERAY.

VIII

Monsieur
Monsieur Leray,
au Séminaire Saint-Sulpice, Paris.

Saint-Gabriel, le 1^{er} décembre 1837.

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 353.

p. 354, 1^{re} ligne :

écrire. J'ai tant de lettres à faire que je ne sais quand j'en viendrai à bout. Je cherche en vain à me rendre raison de

de ce désir. Mais qu'importe ! puisqu'il le faut écrivons aux saints noms de Jésus et de Marie.

C'est de M. Faillon dont il est parlé à plusieurs reprises dans cette lettre. M. Faillon était chargé de donner au public la *Vie* de M. Olier.

IX

Monsieur
Monsieur Leray,
au Séminaire Saint-Sulpice, Paris.

Saint-Gabriel, le 2 décembre 1837.

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 361.

p. 362 :

Les vues du P. Eudes sont aussi grandes que celles de M. Olier et à peu près dans le même genre. M. Carron vous a sans doute remis une lettre où je vous en parle plus au long.

p. 365 :

notre chemin comme si de rien n'était.

Si le catéchisme vous fatigue, je crois que vous feriez bien de le quitter, au moins d'en parler à votre directeur. Du reste lorsque j'y penserai, j'en parlerai à M. le Supérieur pour savoir s'il veut que vous y soyez. Tout le monde me dit...

p. 365 :

ils n'ont qu'à lire leur règlement et à l'observer. Donnez-moi par la prochaine occasion des nouvelles de M. Carron; ne l'employez pas trop, ménagez-le. Dites à M. Levillain que je suis son très cher frère. Embrassez-le de ma part...

X

Monsieur
Monsieur Leray,
au Séminaire Saint-Sulpice, Paris.

Saint-Gabriel, le 12 décembre 1837.

Mon très cher frère,

J'ai déjà une lettre chez M. le Supérieur pour vous l'envoyer. Je vais maintenant vous répondre aux deux autres

que j'ai reçues depuis. Je le ferai en peu de mots, parce que j'ai très peu de temps.

Je crois que vous feriez bien de ne pas écrire...

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 369.

p. 370 : lire M. Galais au lieu de votre confesseur.

p. 371 :

de parler toujours de choses édifiantes.

M. de Brandt, notre chef du catéchisme, vous prie d'écrire à M. Boulanger qui est à Saint-Riquier pour lui demander les réglemens de la Congrégation des Saints-Anges établie dans cette maison. On voudrait l'établir comme il faut ici et l'on n'en a pas les règles ni les usages. Je suis dans l'admiration de la lettre du bon M. Tisserant. Dites qu'il aura une réponse au plus tôt, peut-être aurai-je le temps de la faire par la même occasion.

Ici tout va à merveille...

Les allusions à la Congrégation des Saints-Anges et dans la précédente lettre aux catéchismes s'expliquent par le fait que les novices de Saint-Gabriel avaient la charge de l'instruction religieuse dans le collège voisin des Eudistes.

XI

Monsieur

Monsieur Leray, diacre,

au Séminaire Saint-Sulpice, Paris.

Saint-Gabriel, le 22 février 1838.

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 422.

P. S. — M. de Staplande vous prie de demander au portier s'il ne doit pas quelque port de lettre. Je vous envoie de la copie pour M. Faillon.

XII

Monsieur

Monsieur Leray, diacre,

au Séminaire de Saint-Sulpice, Paris.

Rennes, le 20 juin 1838.

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 8.

p. 9 :

le reste ira bien.

Ils auront des contradictions et des peines de la part de leurs confrères, mais il faut bien cela pour se sanctifier. Qu'ils ne se laissent pas séduire sous le spécieux prétexte de la charité. C'est une grande erreur que de se répandre dans la Communauté parmi les séminariste lâches et dissipés et de se dissiper et relâcher avec eux sous prétexte de charité. La charité est toujours pleine d'amour de Dieu et n'a que Dieu seul pour principe, pour fin, pour *medium*. Ceux qui se répandent ainsi dans les compagnies dissipées n'y gagneront jamais rien, ni pour leur sanctification ni pour celle des autres. Cette charité n'est bien souvent que vanité, soit pour éviter le blâme, soit pour attirer l'estime et la louange. Malheur au Séminariste qui aurait une pareille charité !

Souvent cette charité n'est que faiblesse, et alors comment ne pas aller jusqu'à la dernière décadence? car le séminariste qui désire se sanctifier, qui y travaille sérieusement et qui risque tout par faiblesse, comment résistera-t-il aux occasions? comment, se trouvant avec les lâches par faiblesse, sera-t-il assez fort pour ne pas devenir lâche comme eux? Souvent cette prétendue charité est un relâchement, une légèreté naturelle, un désir de se satisfaire, la suite d'un ennui de se trouver toujours avec les fervents et de parler des choses de Dieu.

La preuve en est qu'au commencement de l'année, quand on est dans une grande ferveur, on ne désire rien tant que de se trouver sans cesse avec les fervents confrères; ce désir se relâche et s'en va peu à peu à mesure que l'amour de Dieu diminue dans notre âme.

Cette charité vient encore quelquefois d'un certain esprit raisonneur qui veut tout faire à son idée, préférant son propre jugement à celui de ses confrères, en s'appuyant sur la parole d'un homme sage qui d'ailleurs ne peut juger bien la chose, ne connaissant pas toutes les circonstances des choses établies entre les bons séminaristes. On doit bien se défier de soi-même en tout cela, l'homme s'y mêle beaucoup et par une fausse prudence, on prend quelquefois de bien grandes grâces et tous les fruits qu'on avait retirés et on se relâche quelquefois entièrement.

On doit faire attention aussi à un certain ton de piété aimable...

p. 11 :

Recommandez donc à nos très chers frères de la Congrégation des Saints Apôtres d'avoir une piété fervente...

p. 11 :

comme il convient aux enfants de Dieu.

Je vous laisse, mon très cher, car je suis pressé de terminer : M. de Brandt part aujourd'hui; il faut lui remettre la lettre. Il a été retardé par un ouvrage qu'il avait commencé et que M. le Supérieur a désiré qu'il terminât avant de le quitter.

Tout vôtre en Jésus et Marie,

F. LIBERMANN. *acol.*

P. S. — Je ne pense pas que vous verrez M. de Brandt, car il est probable qu'il n'ira pas au Séminaire, car il est pressé par le temps.

XIII

Monsieur

Monsieur Leray, diacre,

pour remettre à MM.

au Séminaire Saint-Sulpice.

Vive Jésus et Marie!

Rennes, le 14 juillet 1838.

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 21.

CORRESPONDANCE AVEC M. DE GOY.

I

Nous possédons l'original de cette première lettre à M. de Goy; plusieurs passages du texte sont bâtonnés par le destinataire qui a voulu par là qu'on ignorât certains détails de sa vie ou de ses projets. Il est impossible sous ces ratures de lire les mots supprimés; nous savons pourtant par les lettres qui suivent que M. de Goy s'était proposé de suivre à Rennes le Vénérable.

Monsieur
Monsieur l'Abbé de Goy,
chez Madame de Lisle,
rue aux Moines, 21, Avallon, Yonne.
Vive Jésus ! Vive Marie !

Rennes, le 5 septembre 1837.

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 283.

p. 284, vers la fin :

comme il plaira à Dieu de m'en faire la grâce. Si par hasard j'oubliais de répondre à quelques-unes d'entre elles, ne vous inquiétez pas; c'est que ça n'en vaut pas la peine ou que les autres choses que je vous dirai obvient à ces mêmes difficultés.

p. 285, à la dernière ligne :

Cela posé, je crois qu'il faut simplement aller voir votre évêque, lui exposer l'état où vous êtes. Manifestez-lui le désir que vous avez de continuer vos études à Saint-Sulpice.

Tout cela, il faut le faire avec simplicité, douceur et paix, ne cachant rien et n'exagérant rien; vous ferez ensuite tout ce que l'évêque vous dira comme venant de Dieu. Si, ensuite, vers la fin de votre séminaire, le désir (de venir ici) vous reste toujours, vous ferez de nouvelles démarches. En attendant il faut abandonner le tout entre les mains de Dieu et vous soumettre à sa très sainte volonté.

Je ne suis aucunement étonné...

p. 287 :

vous ne les vaincrez pas.

Je crois vrai le conseil de votre confesseur et celui de M. Pinault, c'est-à-dire de ne pas vous désister pour un refus; mais ayez patience et ne vous troublez pas pour cela; suivez toujours les conseils de vos directeurs et ne vous inquiétez pas du reste. Ce n'est pas votre gloire que vous devez chercher, mais la gloire de Dieu : laissez-le donc faire.

à l'avant-dernière ligne :

Pour les morceaux d'éloquence, il ne faut pas en lire, puisqu'ils vous mettent ainsi la tête à l'envers.

Quant à ce que votre directeur vous a dit par rapport à votre règlement, ne vous en inquiétez pas. Je crois que vous avez bien fait en le faisant ainsi; vous l'avez d'ailleurs montré à M. Icard; cela doit vous suffire. Du reste, quoique vous y ayez spécifié une multitude de choses, les moyens que vous avez employés contre tout cela étaient en très petit nombre; il y a peu de pratiques, tout est peu compliqué et par conséquent n'embrouille pas l'esprit, quoique de prime abord cela paraisse compliqué.

La conduite à tenir...

p. 288 :

ne prenez pas tant de moyens pour les cacher. Fermez votre pupitre à clef, mais non avec cette appréhension violente et ces soupçons qu'on pourra ou qu'on voudra connaître vos secrets, comme aussi sans prendre des précautions infinies pour cela. Que tout cela se passe...

p. 289 :

P. S. — J'ai rouvert la lettre parce que je vois que j'ai oublié de répondre à plusieurs choses. Je le ferai la prochaine fois.

II

Monsieur

Monsieur de Goy,

au Séminaire Saint-Sulpice, Paris.

Vive Jésus et Marie!

Rennes, le 7 du mois de Marie 1838.

Mon très cher frère,

Que la paix de Notre-Seigneur soit dans votre âme! Vous devez en avoir besoin dans les perplexités où vous êtes par rapport à votre vocation; mais le bon Dieu vous fera triompher de l'effort de votre imagination.

Je n'ai pu vous répondre plus tôt parce que M. le Supérieur que je devais consulter, au moins en partie, sur les choses que vous me demandez, était absent; je viens de lui parler de cette affaire.

Je vous réponds donc pour le sous-diaconat que je suis assez de l'avis de M. Pinault là-dessus, qu'il faut vous y préparer en paix et tâcher de faire toutes choses en esprit de douceur et de soumission à Dieu. Toutes les idées qui vous viennent à l'encontre ne signifient rien; vous ne devez jamais faire attention à ces mouvements impétueux de votre imagination; visez toujours à l'apaiser, à l'adoucir et à la modérer en tout et partout, dans les choses les plus importantes comme dans les plus petites. Faites tout posément; vous le ferez toujours mieux, avec plus de perfection et d'une manière plus agréable à Dieu qui aime les âmes paisibles.

S'il vous vient des idées violentes contre le bréviaire, cela ne doit pas vous étonner; résistez-y, calmez-les et allez votre chemin. Du reste, en cela il faut nécessairement suivre les avis de votre directeur pour le *oui* comme pour le *non*; seulement suivez-les avec douceur et suavité et dans un esprit de docilité et d'amour de Dieu.

Vous désirez rester comme moi! cela n'est pas donné à tout le monde; ce ne sont que les pauvres gens qui se perdraient à qui le bon Dieu fait la faveur d'être nuls et oubliés parmi les hommes. Ainsi il ne faut penser qu'à faire ce que le bon Dieu vous ordonnera par votre directeur et le faire en toute douceur et suavité, rejetant toute imagination contraire.

C'est un grand et vrai bonheur que d'être consacré définitivement à Dieu par le sous-diaconat, mais il faut avoir un désir plein de ne vivre que pour lui. Tâchez de vous remplir de ce bon et grand désir qui existe sûrement en vous.

M. le Supérieur, après la supposition que je lui ai faite, me dit que absolument on pourrait attendre à l'ordination de Noël de la troisième année, puis être diacre à la Sainte Trinité de la même année et être prêtre pendant son noviciat. Il ne m'a pas donné de réponse absolue sur la question si vous étiez propre pour la Congrégation. Il m'a dit qu'il faudrait attendre jusqu'à la fin de la théologie. Examinez la chose avec votre directeur et le P. Pinault. Si la chose est décidée, vous pourriez toujours faire la demande : cela ne ferait jamais de mal. Vous expliquerez vous-même votre état à M. le Supérieur et il en jugera comme le bon Dieu le lui inspirera.

Mais je crois que la chose vous serait très avantageuse pour votre sanctification. Il faut savoir que, quoiqu'on ne fasse

pas de vœux parmi nous, l'obéissance doit être exacte; nous sommes pauvres en esprit et en effet; il faut avoir un grand désir de sa sanctification et y travailler sérieusement, une grande douceur, une grande charité, une grande humilité, une grande docilité, une disposition de faire et de laisser faire de soi tout ce que les Supérieurs voudront.

Quant aux raisons que vous opposez à cette vocation, elles ne sont pas valables: l'état des affaires de votre famille n'est pas un obstacle; M. le Supérieur est de l'avis de M. Icard.

Je ne sais si je n'oublie pas de vous répondre sur quelque point. Je suis pressé de faire partir cette lettre aujourd'hui. Soyez paisible et calme et ne vous laissez jamais aller à la violence et à l'inquiétude.

Je vous embrasse en Jésus et Marie en lesquels je suis tout vôtre.

F. LIBERMANN, *acol.*

III

Monsieur

Monsieur de Goy,

au Séminaire, à Issy, près Paris.

Vive Jésus et Marie!

Rennes, le 23 août 1838.

Cf. Lettres Spirituelles, II, p. 82.

p. 85, vers le milieu :

Il faut donc demander à Dieu la grâce d'y résister et de ne jamais y donner lieu. Ne vous inquiétez pas si votre directeur agit par des raisons humaines et intérêts propres. Vous devez profiter de tout...

p. 86, 1^{re} ligne :

Ces Messieurs n'en feraient ni plus ni moins pour cela. Je crois que vous feriez bien de suivre les avis de M. Pinault là-dessus, pour savoir que faire l'an prochain.

Pour la Congrégation, je suis de votre avis : je crois que vous feriez bien d'attendre à être tranquille pour faire des démarches. Dans l'état où vous vous trouvez maintenant vous diriez et vous feriez des choses qui pourraient nuire à votre

réception, à cause de la grande agitation où vous êtes. Examinez cela devant Dieu, en repos, et voyez après cela ce que le bon Dieu vous dira de faire. Je ne puis vous dire quelles sont les dispositions de M. le Supérieur par rapport à cela. Je lui ai dit dans le temps en très peu de mots votre caractère, comme vous me mandiez de le faire; je ne lui ai donné aucun détail, parce que je ne voulais en aucune façon lui parler des choses que vous me disiez en particulier. Je crois qu'en temps et circonstance il serait mieux que vous vous expliquiez vous-même avec lui là-dessus; cependant si cela vous fait plaisir, je m'en chargerai, mais moi je ne pourrai que lui donner mon jugement et il ne pourrait pas si bien juger les choses par lui-même que si vous lui parliez.

Comment surmonter... dans votre âme.

Pour répondre à la personne dont vous me parlez, si c'est la volonté de Dieu, je le ferai (1). Si vous voulez, vous n'avez qu'à m'envoyer sa lettre, et si le bon Dieu le veut, je lui répondrai, selon qu'il lui plaira.

Adieu.

P. S. — Je vous prie, mon cher, de ne pas vous peiner de ce que je vous réponds si tard. J'étais occupé et particulièrement dérangé au commencement de ces vacances et avec cela j'avais neuf lettres à faire. Comme la vôtre était très longue et que je ne pensais pas qu'elle fût pressée, j'ai réservé à la lire après avoir fait celles des lettres que je présumais être pressées. Il y en avait trois. Mais j'étais bien affligé d'avoir attendu si longtemps quand j'ai vu les peines où vous êtes.

J'espère que le bon Dieu suppléera par sa divine consolation.

(1) Il s'agit ici de M^{me} Rémond, sœur de M. de Goy.

IV

Monsieur

Monsieur de Goy,

Élève au Séminaire de Saint-Sulpice, Paris.

Vive Jésus et Marie!

Rennes, le 29 octobre 1838.

Mon bien cher Monsieur de Goy,

Je ne sais pourquoi votre lettre m'est parvenue si tard, puisque vous l'avez écrite quinze jours avant votre retraite. Je vous prie de ne pas vous peiner de ce que ma réponse a tant tardé à vous parvenir. Lorsqu'elle m'arriva, c'était un moment de grande occupation pour moi et je n'eus pas le temps de vous y répondre et d'abord pas même de la lire. Pardonnez-moi, mon cher, j'en suis bien fâché, surtout que vous êtes toujours un peu dans la peine. Tout ce que je vous dirai maintenant sera peut-être mal à propos; mais n'importe! Je vous dirai ce que je croirai devant le bon Dieu pouvoir être utile à votre âme.

Je vous dirai avant toutes choses que je crois que vous devriez changer de directeur, si vos idées par rapport à M. Icard sont toujours les mêmes. Je crois qu'avec les préventions que vous avez contre lui et les répugnances insurmontables dont vous ne pouvez vous rendre maître, vous risquez de causer un dommage notable à votre âme. Choisissez un directeur en qui vous ayez confiance. Je suis persuadé que M. Icard ne se fâchera pas pour cela. Vous pourriez peut-être garder M. Icard pour la confession, sans aller à lui en direction, et aller consulter M. Mollevault sur toute votre conduite. La vie que vous avez menée l'an passé n'est pas soutenable; je crains que vous ne finissiez par succomber. Je suis bien certain cependant que toutes les peines que vous avez contre ce bon M. Icard, etc.

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 105.

p. 107 :

ou si vous ne vous affligiez trop pour cela.

Pour les bandes, cela n'est rien, si vous vous remettez tran-

quillement et si vous reprenez votre ancienne route : toutes les mauvaises raisons qui vous en éloignent disparaissent. Faites du reste un effort et sacrifiez à Dieu toutes les répugnances qui vous en viennent; faites le tout avec le plus de calme...

V

Monsieur
Monsieur de Goy,
Élève au Séminaire Saint-Sulpice, Paris.
Vive Jésus et Marie!

Rennes, le 4 décembre 1838.

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 130.

p. 133 : M. N. désigne M. Pinault :

p. 134 :

comme venant de la main de Dieu.

Pour ce qui est du bréviaire et autres choses semblables, vous pouvez consulter les séminaristes fervents pour voir comment ils font, et faire comme eux. Je ne me souviens plus de cette règle que vous me citez là-dessus. Dans les autres cas, consultez M. Pinault et faites comme il vous dira.

En général, dans les difficultés que vous avez avec votre directeur, consultez M. Pinault, afin de ne pas rester longtemps dans l'incertitude, car cela risque de vous rejeter dans votre mauvais état de l'an passé. Faites, mon cher, les choses pressées d'abord et remettez les moins pressées; c'est un parti sage, qu'il faut prendre dans ces circonstances, et puis, comme vous dites, cela vous épargne beaucoup d'empressement. Si cependant, M. Icard vous avait dit formellement le contraire, il serait bon de suivre tout doucement et tout paisiblement son avis. Consultez du reste M. Pinault sur chaque article en lui exposant ce que M. Icard vous aura dit et suivez l'interprétation de M. Pinault.

Je vous conseille de parler rarement à vos confrères en temps de silence. On fait en sorte de n'en avoir pas besoin, disant en récréation ce qu'on aura à leur dire; si ensuite il arrive que vous ayez absolument à dire un mot à quelqu'un,

demandez la permission : comme cela vient rarement, vous n'y perdrez pas beaucoup de temps.

Si on vous parle à votre porte, il ne faut pas vous inquiéter de savoir si on a la permission : cela ne vous regarde pas; si c'est dans le corridor, il faut répondre avec douceur et charité, mais à voix basse et en peu de mots. Du reste, ne vous laissez pas aller aux perplexités...

p. 135, vers la fin :

sans vous en rendre compte et sans vous en occuper.

Je crois que vous feriez bien de travailler incessamment à votre règlement sur le plan que vous m'avez envoyé et que vous retrouverez dans cette lettre. Il me semble que tout ce qui y est vous sera utile. Que le bon Dieu soit avec vous, mon très cher.

Je vous ai répondu en abrégé à tous les points de votre lettre, de peur de n'avoir pas assez de place pour répondre à tout, ni assez de temps pour le faire longuement. Soyez toujours dans la paix...

VI

Monsieur

Monsieur de Goy,

au Séminaire Saint-Sulpice, Paris.

Vive Jésus et Marie!

Rennes, le 26 janvier 1839.

Cf. Lettres Spirituelles, II, p. 186.

p. 187 : il est question de M. Pinault (M. N.).

p. 188 :

j'ai encore plus de peine à refuser.

Voici la raison d'impossibilité. Je crois bien certainement que M. Carbon ne serait pas content d'une chose pareille et je ne voudrais et ne pourrais pas faire de la peine au bon M. Carbon. En second lieu, je ne pourrais le faire qu'avec la permission de mon Supérieur, qui, certainement ne me l'accordera pas, dans la crainte de faire de la peine à MM. de Saint-Sulpice; car notre pauvre petite Congrégation est très attachée d'affection et respecte beaucoup la Compagnie de Saint-Sul-

pice. Et même s'il n'y avait pas cette raison, je doute qu'il me le permette.

Je vous conseille de prendre M. Pinault pour directeur et de ne dire à M. Icard que ce dont M. Pinault conviendrait avec vous. Quand vous aurez un directeur avec qui vous vous expliquerez avec facilité et confiance, il faut lui dire toutes les bonnes aussi bien que les mauvaises choses. Quand vous aurez M. Pinault pour directeur, vous pourrez tout de même m'écrire quand cela vous fera plaisir.

Trois lignes plus bas M. Icard est nommé au lieu de M. N.
p. 189 :

Ne vous inquiétez pas de montrer mes lettres à M. Pinault.
p. 189, après la dernière ligne :

Pour M. Saget il me semble qu'il ne faut y penser qu'à l'approche des vacances et quand il vous en reparlera.

Je vous renverrai votre règlement par M. Charles Carron, qui va partir à la fin de la semaine prochaine.

Voilà la réponse à la lettre que vous m'avez envoyée. Il n'y a pas de difficulté que je reçoive les lettres de cette bonne âme; le ministère de notre Congrégation s'étend à tout. Je n'ai pas signé parce que je voyais que vous y mettez du secret, car pour mon compte je ne crains rien : je crois faire en cela la sainte volonté de Dieu et il n'y a aucun inconvénient pour moi. Si ce n'était que par ménagement pour moi, vous n'avez pas besoin d'y aller si en cachette; vous pourrez lui donner mon nom et mon adresse.

A Dieu.

VII

Monsieur
Monsieur de Goy, diacre,
au Séminaire Saint-Sulpice, Paris.

Vive Jésus et Marie !

Rennes, le 5 avril 1839.

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 133.

p. 233, au premier alinéa :

Je n'ai pas voulu non plus vous envoyer directement cette

réponse pour la même raison : voilà pourquoi je l'ai adressée à M. Pinault dans la pensée qu'il s'y est pris avec prudence, comme je le présumais d'avance.

p. 235 :

je ne voulais pas vous l'envoyer par la poste, et il ne se présenta qu'une seule occasion depuis : c'était justement au moment où je pensais que vous seriez le plus en peine. Mais le bon Dieu vous a sans doute consolé depuis ce temps. Je crois que vous ne sauriez rien faire de mieux que de suivre notre règlement. Je ne vous ferai pas d'observation, parce que je n'ai rien à redire. Il vaut mieux que vous suiviez les idées qui vous ont touché que de recevoir mes observations. Si j'avais trouvé quelque chose de défectueux je vous l'aurais dit; mais non ! je crois que vous en tirerez le plus grand fruit pour l'avancement spirituel de votre âme. Ne vous inquiétez pas si vous n'avez pas pu y mettre tout l'ordre que vous auriez désiré; cela n'est pas nécessaire du tout. Suivez-le donc, mon cher, en esprit de douceur, de paix et d'amour.

J'espère que le bon Dieu bénira vos bons désirs.

A Dieu...

VIII

Monsieur

Monsieur de Goy,

au Séminaire Saint-Sulpice, Paris.

Vive Jésus et Marie !

Rennes, le 20 avril 1839.

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 241.

p. 242 :

avec son grand esprit d'amour.

Je ne vous en dis pas davantage pour aujourd'hui. Je vous ai déjà répondu à votre dernière lettre, avant même de l'avoir reçue. Je présumais que M. Pinault vous aurait enfin découvert la croix de Jésus pour que vous l'embrassiez.

Je vous prierai...

p. 242 :

Si vous êtes reçu, ne vous réjouissez pas d'être Sulpicien

mais réjouissez-vous d'appartenir à notre tout bon Maître et de le servir selon sa divine volonté. Si vous n'êtes pas reçu, ne vous en affligez pas, n'en voulez pas aux Sulpiciens, mais donnez votre âme...

P. S. — Ayez la bonté, je vous prie, de remettre la lettre ci-incluse au bon M. Douai.

IX

Monsieur
Monsieur de Goy,
au Séminaire Saint-Sulpice, Paris.

Vive Jésus et Marie!

Rennes, le 1^{er} juin 1839.

Mon très cher frère,

J'ai tardé à vous répondre parce que je voulais traiter de votre affaire avec M. le Supérieur et pour cela il fallait choisir un moment de loisir, ce qui n'est pas arrivé depuis plus d'un mois. M. le Supérieur a toujours été absent ou si occupé qu'il était impossible de lui parler de cela. Enfin aujourd'hui j'ai trouvé moyen de m'entretenir avec lui et je lui ai proposé la chose. Il me répond que pour cette année-ci cela n'était guère possible, pour la bonne raison qu'il n'y a point de place du tout dans le noviciat, toutes les chambres sont ou vont être prises. Mais il paraît assez disposé à vous recevoir l'an prochain pour passer quelques mois avec nous. Voyez maintenant devant le bon Dieu s'il veut que vous veniez et si la chose est possible. Lorsque vous serez décidé, écrivez-moi et je terminerai la chose. Quoique M. le Supérieur ait refusé de vous recevoir dans la Congrégation, cela n'empêche pas qu'il ne désire vous rendre quelque service, parce qu'il lui a coûté de vous causer ce chagrin. Pour la pension, je crois que c'est 50 francs par mois. Cela ne coûtera pas davantage, peut-être un peu moins, je n'en sais rien.

Ne faites pas attention...

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 263.

p. 264 :

et n'y attachez aucune importance.

N'ayez aucune inquiétude et suivez en tout les avis de M. Pinault, même lorsqu'il est opposé à M. Icard; seulement quand M. Icard vous commande ou vous conseille une chose de ce genre dont vous me parlez, et dans les autres circonstances où vous êtes embarrassé, exposez la chose à M. Pinault et faites ce qu'il vous dira. Dans toutes les irritations...

Pour ce que vous me dites que les Sulpiciens emploient un moyen pour connaître si on est obéissant, c'est une tentation du démon...

X

Monsieur
Monsieur l'abbé de Goy,
chez M. le curé de Sailly,
à Sailly-la-Tour, par Pércilly, Nièvre.

Vive Jésus et Marie!

Mon très cher frère,

Je suis sans doute bien coupable à vos yeux pour vous laisser attendre si longtemps avant de vous répondre. Je prie cependant votre charité de me pardonner pour l'amour de Jésus et de Marie, car je vous dis en vérité que ce n'est pas de ma faute. Pendant tout ce temps que j'ai passé à Issy, j'étais tellement occupé que je ne pouvais trouver un moment pour m'entretenir avec vous. Vous n'êtes pas le seul qui avez à vous plaindre de moi sous ce rapport. J'étais bien heureux d'avoir trouvé un instant pour répondre à votre bonne sœur que j'ai préférée à tout autre, croyant que c'est dans l'ordre de la divine Providence. Depuis que je suis ici (depuis avant-hier) j'ai été obligé d'aller au plus pressé, car je suis tout à fait en arrière, n'ayant rien pu faire pendant tout le temps que j'étais à Issy. Je prends un petit moment perdu pour vous dire au moins quelques mots et vous tirer d'inquiétude. Ce que j'ai à vous dire ne vous sera cependant pas très agréable, mais au moins ne serez-vous plus dans l'incertitude.

Je crois, mon très cher, qu'il ne faudrait plus penser à cette pauvre petite Congrégation, excepté pour prier le bon Dieu pour elle, au moins d'ici à longtemps, car M. le Supérieur ne paraît aucunement disposé à céder. Ayez patience, mon très

cher, et mettez votre âme entre les mains de Jésus et de Marie. Ce doit être une grande affliction pour vous que ce désir d'être à Dieu dans une Congrégation religieuse, et de ne pas pouvoir venir à bout de la mettre à exécution. Mais Notre-Seigneur voit les bons désirs de votre âme et il y aura égard. Sanctifiez-vous en attendant dans le monde jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu d'écouter vos soupirs.

Je crois que vous n'avez besoin en aucune façon de vous choisir un directeur à Saint-Sulpice; vous pouvez en toute sûreté de conscience en choisir un partout où vous le trouverez bon et conforme aux bons désirs que le bon Dieu vous donne.

A Dieu, mon très cher, tout à vous en Jésus et Marie.

F. LIBERMANN, *acol.*

Rennes, le 27 septembre 1839.

CORRESPONDANCE AVEC MME RÉMOND.

De Mme Victor **Rémond** :

Voici bien sincèrement l'histoire du grand service que m'a rendu ce saint Père et que je n'ai pas bien raconté à ce qu'il me semble.

Mon frère était au Séminaire. Il m'écrivait : « Il y a ici un saint tel qu'il n'en a pas paru depuis longtemps et qu'il n'en paraîtra point de si tôt. » Et quelque temps après, mon frère me montra des lettres du vénéré M. Libermann; il me dit que c'était une direction si heureuse, si délicieuse, ajoutant (en souvenir de notre enfance, quand il me gardait des bonbons) : c'est trop bon, c'est pour ma sœur. Mais je lui dis que je n'osais pas lui écrire.

Mon frère étant retourné depuis quelques mois au Séminaire, j'eus une peine que j'ai pensé depuis avoir pu être causée par mon tempérament ardent et mes vives aspirations vers Dieu; elle consistait en un serrement de cœur qui me saisissait quand je voulais prier et me faisait perdre la respiration; j'étais bien effrayée de cette main de fer. Je me souvins alors de ce que mon frère m'avait dit, car je n'osais pas parler à mon confesseur. Je lui écrivis donc de parler de moi à M. Li-

ermann. Sa réponse fut : « Que cette dame m'écrive. Si je vois que l'esprit de Dieu la dirige, je lui répondrai. » Je lui écrivis donc. Il me répondit...

Les lettres qui suivent sont sans date : elles ont été écrites en 1838 et 1839. Mme Victor Rémond, sœur de M. de Goy, habitait alors à Semur, rue Ferret (Côte-d'Or); on verra une note de sa main dans la première des lettres qu'elle nous a conservées de son directeur.

I

Madame,

Vous désirez me demander conseil dans les peines intérieures où il plaît au Seigneur de vous mettre. Je ferai de bon cœur tout ce que je pourrai pour vous être utile, s'il plaît à Notre-Seigneur de m'en faire la grâce, et je me rendrais coupable d'une grande ingratitude envers la divine bonté si je refusais de vous rendre ce service.

Croyez donc bien, Madame, que j'estimerai comme une grande grâce que le Seigneur me fera, si je peux vous être bon à quelque chose.

Répondez-moi simplement aux questions suivantes en toute paix et confiance (*Suivait une série de questions tendant à lui faire connaître son caractère, ses habitudes : je ne les ai pas conservées*).

Priez le Saint-Esprit qu'il vous éclaire et dites-moi bien simplement les choses comme vous les voyez, puis ne vous en inquiétez plus, n'y pensez plus. Il est à espérer que le Seigneur manifestera votre intérieur comme il a coutume de le faire, s'il lui plaît de nous en faire la grâce.

Assurez-vous, Madame, que je suis le très humble et très dévoué serviteur de votre âme dans les saints Cœurs de Jésus et de Marie.

II

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, 161.

ajouter à la fin :

parlez-moi de votre oraison, quel temps y employez-vous et sur quel sujet, etc...

III

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, 162.

IV

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, 165.

V

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, 168.

p. 168 :

vous devez regarder comme une tentation tout ce qui vous porterait à vous en éloigner. Je ne suis pas d'avis que vous vous en éloigniez à cause de cette personne dont vous me parlez. Demandez à votre confesseur la permission de communier dans la semaine quand vous le désirez; demandez surtout quand il arrive dans la semaine quelque fête de la Sainte Vierge ou des Saints à qui vous avez dévotion : on prend le calendrier et on choisit les jours; ensuite on ne les change plus.

Voici comment vous devez...

VI

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, 171.

p. 173, à la fin :

J'aurais bien de la joie de vous voir et de vous parler de votre oraison; et je l'espère, oui Madame, j'ai l'espérance que même sur la terre, Dieu m'en fera la grâce et je l'en remercie.

Le Vénérable, en se rendant à Rome, se présenta en effet chez Mme Rémond et ne fut pas reconnu.

VIII

Madame,

Dieu le veut, ne m'écrivez plus, je ne pourrais plus recevoir vos lettres. Si vous aviez une lettre en chemin, ne vous en troublez pas, je ferai en sorte qu'elle me parvienne encore. Je serai peut-être longtemps sans vous donner conseil : tenez-

vous dans l'humilité devant Dieu; je vous recommande l'humilité.

Adieu, Madame, ne m'oubliez pas dans vos prières; je ne vous oublierai pas dans les miennes. Je vous laisse dans les Saints Cœurs de Jésus et de Marie, et je prie Dieu de vous bénir.

CORRESPONDANCE AVEC DIVERS SÉMINARISTES.

Voici plusieurs lettres dont nous avons la copie de la main de M. Eugène Dupont. Elles couraient à Saint-Sulpice dans le cercle des dirigés du Vénérable, sans nom de destinataire, et furent recueillies par ce séminariste; plusieurs d'entre elles, bien qu'adressées à un seul, pourraient passer pour de véritables circulaires aux associés de l'Œuvre des Bandes.

I

Rennes, 1837.

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 379.

p. 380, vers le milieu :

par suite de cette union fondamentale.

Je ne sais si je m'explique bien; s'il plaît à Dieu, il vous fera comprendre et pratiquer ce que je vous dis.

Cette première lettre a été écrite dans les premiers jours d'octobre, à la rentrée des classes.

II

Rennes, 1837.

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 375.

III

Rennes, le 9 décembre 1837.

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 366.

p. 369 :

dont je vous ai tant parlé l'an passé : tout en esprit de douceur, de paix et de calme intérieur, n'agissant que par ce

mouvement intérieur qui nous mènera toujours en toutes choses en paix et sans activité propre.

Je m'occupe fortement de M. Dupeloux; je lui ai écrit et lui écrirai encore un de ces jours.

Je vous embrasse...

IV

Rennes, le 5 février 1838.

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 413.

V

Rennes, le 3 juin 1838.

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 529.

VI

le 30 juillet 1838.

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 41.

p. 43, vers la fin :

vous attirerez en vous cette plénitude de l'amour de Jésus mais ce ne sera peut-être pas si tôt que vous le voudrez; et c'est ce qu'il faut précisément, car ce n'est pas votre volonté qui doit être faite mais celle de Jésus. Il veut aussi à force...

p. 45, vers le milieu :

Ne faites pas grand fonds sur les idées particulières, sur les mouvements sensibles, sur les grâces spéciales de l'oraison, sur les vues spirituelles, sur les touches particulières. Tout cela est très bon, parce que cela mène l'âme à la pureté et à la sainteté de la foi et de l'amour divin. C'est là à quoi il faut viser, c'est cela seul qu'il faut estimer, chercher et vouloir en paix et douceur devant Dieu. La douceur vous est extrêmement nécessaire; veillez beaucoup sur la raideur : elle est très nuisible à votre âme; laissez faire tout le monde, selon qu'il le juge à propos et ne résistez pas tant; cédez en tout et avec suavité, très cher; je vous recommande cela avec instance au Saint nom de Jésus et de Marie : la douceur, la suavité, la modération intérieure.

Je vous embrasse...

VII

Rennes, 1838.

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 147.

p. 150 :

tout donc à Jésus et Jésus seul.

Pour ce qui regarde vos examens, vous avez fait un peu trop d'attention à cela, vous y avez trop attaché votre cœur. Vous avez grand besoin de vous garantir contre l'amour-propre, surtout dans ces sortes de choses; votre imagination s'en empare aussitôt et vous ne savez pas où vous en êtes. Conservez donc la paix, la douceur, la suavité et marchez toujours dans une profonde humiliation d'esprit et de cœur devant Dieu.

Quant aux conversations...

p. 151 :

vous n'en serez pas contrarié, je pense.

Vous avez avec vous le P. Pinault, voyez-le le plus souvent possible. Je crois qu'il ne serait pas bon que vous entreprenez quelque grand projet d'étude pour les jours de congé. Je vous laisse...

VIII

Rennes, le 9 janvier 1839.

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 183.

IX

Rennes, le 6 mai 1839.

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 249.

X

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 337.

Cette suite de dix lettres qu'on vient de lire, est-elle adressée au même correspondant ou à plusieurs? Nous ne saurions le dire. On serait tenté de conclure que c'est le même caractère qu'elles nous présentent toutes : même ardeur au bien, même attrait

au renoncement parfait, qui semble triompher dans la dernière de ces lettres. En tout cas elles ne sont pas adressées à M. Eugène Dupont qui ne rentra en relations avec le Vénérable Père que dans le cours de l'année 1840.

XI

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 271.

XII

Que la divine volonté soit notre conduite en toutes choses!

Rennes, le 8 novembre 1839.

Mon très cher confrère,

Comme je vous ai écrit depuis très peu, je n'ai rien de particulier à vous dire maintenant.

J'aurais bien voulu vous envoyer quelques exemplaires du *Prédicateur apostolique*, mais cela ne m'est pas absolument possible; nous n'en avons qu'un seul et un autre à Redon. Ce livre est très rare. M. le Supérieur des Eudistes l'a fait chercher longtemps à Paris; on a regardé chez tous les bouquinistes et on n'a trouvé que ce seul exemplaire que nous avons ici. Ce livre est excellent. Je l'ai donné à lire à M. de La Brunière qui est encore avec nous et il a été dans l'admiration.

Pour votre catéchisme, il est à risquer que cela ne fasse quelque tort à votre intérieur; mais il faut mettre votre confiance en Notre-Seigneur; vous ne cherchez qu'à faire sa sainte volonté : cela doit vous encourager, parce qu'il vous donnera son secours. Je crois bien qu'il ne faut pas négliger les travaux que vous ferez pour ce catéchisme; au contraire, il faut y donner du soin. Généralement il faut s'appliquer à tout ce que l'on fait pour la gloire et l'amour du bon Dieu, afin de faire bien les choses; ceux qui s'abandonnent trop dans leur travail risquent beaucoup de tomber dans la lâcheté, la paresse et l'illusion. Il faut donc travailler ce qu'on a à faire, mais il ne faut pas y mettre trop d'art, et ce qui empêche ordinairement tout le fruit des prédications c'est qu'on y met trop d'art humain.

Si vous voulez faire les choses comme il faut, voici comment vous pouvez vous y prendre quand vous avez quelque chose à préparer pour votre catéchisme : mettez-vous dans le recueillement devant Dieu, pénétrez-vous bien de la chose que vous devez traiter dans ce même esprit de recueillement et de prière; lorsque vous concevrez bien votre matière et que vous sentirez que votre esprit et votre cœur en sont pleins, divisez, arrangez et coordonnez votre sujet, mais tout cela devant Dieu et dans le recueillement; lorsque vous avez conçu les divisions et que vous avez vu à peu près ce que vous aurez à dire, commencez à écrire toujours dans le recueillement et devant Dieu. En écrivant ne négligez pas précisément votre style; voici comment vous pourrez faire : rendez vos pensées comme elles se présentent, sans chercher à mettre ni beau ni mauvais style, mais ne vous occupez que de rendre les choses que vous voyez et comme vous les voyez; cela fait, toujours devant Dieu, revoyez ce que vous avez écrit, corrigez les négligences de style qui feraient mauvais effet, puis tenez-vous tranquille et en paix.

Mais prenez garde à vous, mon très cher, et ne faites pas de beau style, de belles et ronflantes phrases; allez avec simplicité et vous verrez que naturellement votre style sera fort vif et produira des effets de grâce. Par la précaution que vous prendrez de corriger les fautes, vous éviterez les choses trop négligées, et cela suffit. Si l'on ne peut se contenter de cela pour ce catéchisme et qu'il faut faire du soigné et du brillant, je vous conseille de vous en retirer absolument; cela, vous le savez, vous est très dangereux, et vous ne devez pas être sacrifié à ce catéchisme; vous devez, dans la suite, rendre de grands services à Dieu et vous connaissez, mieux que moi peut-être encore, le danger que vous courez en faisant de l'éclat et du relevé.

Adieu, très cher. Tout à vous en Jésus et Marie.

F. LIBERMANN, *acol.*

Faites mes amitiés, je vous prie, à M. J.; je pense souvent à lui; qu'il pense à moi, lui aussi, devant le bon Dieu.

XIII

Une lettre sans date :

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 410.

XIV

Une lettre sans date, à l'approche des vacances :

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 365.

p. 367, à l'avant-dernière ligne :

Je ne pourrais vous indiquer les choses à faire pour cela, ne sachant pas bien les circonstances. Les trois résolutions dont vous me parlez me paraissent excellentes et capables de vous soutenir. Conservez des rapports avec..... je vous le conseille beaucoup et suivez (ses) avis : il vous en arrivera du bien.

Si vous voulez vous assurer contre la tentation...

p. 369 :

et ne pas se mettre en peine de la satisfaction que l'on y trouve.

Je vous conseillerai de ne pas aller en vacances; vous êtes déjà assez faible sans cela ; si vous étiez auprès de votre mère vous vous affaibliriez encore davantage et vous courriez même le danger de perdre une vocation qui est cependant bien bien certaine.

XV

Une lettre sans date (probablement de 1837).

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 399.

P. S. — Sachez que je suis le plus pauvre homme et le dernier du noviciat. Ne mettez plus mon adresse que comme M. L. vous l'indiquera. Nous ne sommes pas connus ici comme Eudistes.

XVI

Une lettre sans date :

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 380.

XVII

Une lettre sans date :

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 375.

XVIII

Une lettre sans date.

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 351.

XIX

Une lettre sans date.

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 403.

XX

Une lettre sans date.

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 407.

XXI

Une lettre sans date.

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 325.

XXII

Extraits divers.

Cf. *Lettres Spirituelles*, II p. 333.

(On a réuni ici quelques passages de lettres adressées à divers).

Trois lettres sans date, sans nom de destinataire, dans un cahier qui circulait à Saint-Sulpice; elles sont adressées à un seul et même Séminariste; les voici dans l'ordre du cahier.

XXIII

Dieu seul!

Que la divine volonté soit notre conduite en toutes choses!

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 394.

XXIV

(pas de sentence en tête, non plus qu'à la lettre suivante).

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 391.

XXV

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 391.

XXVI

Une lettre sans date.

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 414.

p. 419, ligne 4^e :

quand on n'y voit pas bien clair. Je vous dis tout cela, ne sachant pas bien exactement où vous en êtes; d'ailleurs cela pourra vous être utile pour d'autres à qui vous pourriez avoir occasion d'en parler.

L'étude doit être faite...

XXVII

Lettre sans date.

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 356.

p. 362 :

Cela vous servira toujours, mon cher frère, même si je m'étais mal expliqué et que vous ne me compreniez pas. Notez bien que je pourrais citer au moins un exemple qui a mal tourné, pas précisément pour l'hérésie, mais pour le relâchement complet, après une ferveur extraordinairement grande et comme il y en a peu au Séminaire. Profitez donc...

p. 365, avant la conclusion :

C'est une grande croix que le bon Dieu vous donne dans la personne de vos parents; supportez-les avec amour, douceur et patience; parlez dans vos lettres avec le plus de douceur que vous pourrez; la paix dont vous jouissez vous aidera en cela. Dites-leur des choses agréables, peut-être les adoucirez-vous. Je vois une grande aigreur dans cette lettre de votre mère : recommandez-la à Notre-Seigneur et à la Très Sainte Vierge.

Quoique je sois très occupé, je vous ai cependant écrit cette longue lettre pour votre bien spirituel : cela peut vous suffire pour cette fois-ci. Je vous laisse donc...

XXIX

Rennes, le 3 octobre 1837.

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 313.

p. 318 :

et n'infecte pas vos âmes. Je n'ai pas de recommandation particulière à vous faire sur ce point ni sur tout autre : le papier que je vous ai laissé [est plus déta]illé que tout ce que je pourrais vous dire en ce moment.

Je vous le dis encore une fois...

XXX

Vive Jésus et Marie !

le 12 novembre 1837.

A mes frères bien-aimés en Jésus et Marie, MM. Levavasseur, Bourgouin, Douai, Dupeloux et Lameslée, salut, paix et amour...

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 339.

p. 340 : ligne 2^e, il est parlé de M. Douai.

XXXI

Vive Jésus et Marie !

Rennes, le 28 mars 1838.

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 422.

La copie des cinq lettres qui suivent et dont nous n'avons pas l'original ne porte aucune date sauf pour la troisième et la cinquième. D'après l'édition lithographiée des *Lettres Spirituelles*, elles seraient adressées toutes les cinq au même correspondant, élève au Séminaire Saint-Sulpice, et elles y sont disposées dans l'ordre que nous donnons ici, qui a été interverti dans l'édition définitive.

XXXII

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 157.

XXXIII

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 155.

XXXIV

Rennes, le saint jour de Pâques 1838.

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 471.

p. 471, 4^e ligne :

Il est fort peu important que l'on soit par ici ou par là. Le Séminaire de Saint-Sulpice vaut la maison où vous êtes et cette maison vaut Saint-Sulpice. La grande importance est que l'on soit là où le maître nous place. Vous vous trouvez dans des circonstances nouvelles.

XXXV

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 151.

XXXVI

Rennes, le 31 du mois de Marie 1838.

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 525.

CORRESPONDANCE AVEC M. RICHAUD.

M. Richaud, prêtre du diocèse de Marseille, donna en 1880 une copie, certifiée par son évêque conforme à l'original, de deux lettres reçues par lui du Vénérable Père à l'époque où M. Richaud était séminariste à Issy. M. Pinault était son directeur : c'est M. Pinault qui est nommé trois fois dans la première de ces lettres.

I

Vive Jésus et Marie!

Rennes, le 16 février 1839.

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 196.

p. 203 :

il faut en cela suivre à la lettre tout ce que M. Pinault vous dira.

Il ne faut pas tenir à vos idées ; donnez toute votre confiance à votre directeur ; demandez-lui, interrogez-le pour savoir quelles sont ses pensées, sans trop manifester avec violence vos goûts ; examinez ensuite avec attention ce qu'il vous dira ; voyez ce que vous en sentez devant le bon Dieu et rapportez-lui après ce qui se sera passé en vous, et puis suivez à la lettre et en toute simplicité ce qu'il vous dira.

J'ai encore une chose à vous recommander, mon très cher ; n'allez pas vous mettre en guerre, en peine et en défiance. Ouvrez bien votre cœur avec simplicité et ne vous inquiétez pas s'il vous parle beaucoup ou peu. C'est un stratagème de l'ennemi ; il veut vous enlever cet appui dont vous avez besoin dans l'état d'agitation où vous êtes. Dans tous les cas, prenez garde à vous ; ne changez pas de directeur ; ce serait le plus grand malheur qui puisse vous arriver dans l'état de peine où vous êtes. Le P. Pinault est votre homme ; vous ne trouverez jamais de meilleur directeur.

Je ne sais si j'ai répondu à toutes vos questions ; il me semble qu'il me reste deux choses à vous dire : 1^o votre état n'est pas fâcheux du tout et aucunement dangereux, si vous tâchez de vous modérer et de vous tranquilliser. Cet état n'est pas permanent ; vous pourrez rester ainsi pendant quelque temps ; il faut avoir patience et attendre le moment du bon Dieu ; 2^o sur l'oraison. Voici comment il faut vous y prendre : il faut toujours choisir pour vos sujets quelque mystère de Notre-Seigneur, celui auquel vous auriez du goût vaudrait le mieux. Maintenant prenez quelques circonstances de la Passion. Si votre imagination vous aide, servez-vous-en pour vous représenter le divin Maître dans ces circonstances sur lesquelles vous méditez ; représentez-vous les traits de sa figure et tâchez d'y lire l'état intérieur de son âme adorable. Si cela vous touche, il faut vous y arrêter, vous entretenir avec lui, entrer dans des affections et produire des actes : protestez-lui que vous voulez l'aimer. Il faut faire presque abstraction de vous et de vos misères pour ne vous occuper qu'à rendre hommages, adorations, amour à notre bon Maître. Entrez ensuite dans quelques considérations sur le

mystère, toujours sans perdre de vue le divin objet de vos désirs et interrompant ces considérations par quelque acte, protestation ou désir. Ces considérations doivent être simples et affectueuses; arrêtez-vous souvent pour savourer les choses que vous voyez en Notre-Seigneur et pour lui rendre quelque devoir; pour être plus excellentes, ces considérations doivent rouler sur les sentiments et les dispositions de Notre-Seigneur dans la circonstance dont il s'agit ou sur ce qui se passe en son âme sainte. Après cela appliquez-vous à vous-même les sentiments que vous aurez vus en Notre-Seigneur, toujours en vous adressant à lui et en vous unissant à ses dispositions et lui demandant humblement grâce pour cela.

Vous pourriez quelquefois aussi voir Marie, votre très aimée Mère; considérez comment Jésus vivait en elle, comment tous les sentiments de Jésus étaient en elle, comment elle l'imitait dans son intérieur, quels étaient ses sentiments vis-à-vis de Jésus, et ensuite vous unir à Marie pour puiser en elle les mêmes dispositions. A la fin remplissez-vous du désir d'avoir tel sentiment que vous auriez vu en Jésus ou Marie et qui vous manque; demandez cette grâce à Notre-Seigneur et à la Sainte Vierge avec confiance et une très grande humilité, et retirez-vous en paix, tâchant de persévérer dans la journée dans ces dispositions et mettant en pratique cette grande résolution de vous tenir sans cesse dans une grande humilité, grande confiance en Jésus et Marie et dans une grande paix de l'âme. Vos sujets d'oraison ordinaire doivent être sur la paix de l'âme de Jésus et de Marie, sur leur soumission parfaite à la volonté divine, sur leur profonde humilité intérieure, sur leur douceur, sur la tenue pratique et disposition continuelle de leur esprit et de leur cœur; vous y verrez plus de repos, plus de modération qu'en vous et vous tâcherez d'y avoir part. Vous considérerez toutes ces choses dans les différentes circonstances de la Passion et dans les peines de corps et d'esprit dans lesquelles ces personnes si chères à nos âmes se trouvaient. Vos résolutions pratiques doivent être pour l'intérieur plutôt que pour l'extérieur et doivent toujours être une de ces choses que je viens de vous indiquer.

A Dieu, très cher frère; si vous aviez quelques difficultés sur ce que je vous dis sur l'oraison, parlez-m'en une autre

fois. Dans tous les cas, dites-moi comment vous vous y prendrez pour faire ce que je vous dis.

Je prie Notre-Seigneur Jésus de vous donner sa paix et son amour. Tout vôtre en ce saint amour de Jésus et Marie.

F. LIBERMANN, *acol.*

II

Rennes, le 29 du mois de mars 1839.

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 218.

CORRESPONDANCE AVEC M. MELBET,

Séminariste à Saint-Sulpice.

(*sans date*).

Vive Jésus et Marie!

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 343.

p. 344 avant-dernière ligne :

M. Pinault (M. N.).

CORRESPONDANCE AVEC M. POUPART.

directeur à Saint-Sulpice.

(*sans date*).

Vive Jésus et Marie!

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 385.

Le correspondant dont il s'agit au début de cette lettre n'est pas nommé dans la copie qui nous est parvenue.

CORRESPONDANCE AVEC M. CAROF.

I

Monsieur
Monsieur Carof, diacre,
au Séminaire Saint-Sulpice, Paris.

Rennes, le 8 du mois de Marie 1839.

Vive Jésus et Marie!

Mon bien cher Monsieur Carof.

Cf. Lettres Spirituelles, II, p. 255.

p. 260, avant la conclusion :

Pour ce qui est de vos parents je ne puis rien vous dire en ce moment; je ne sais pourquoi je n'ose rien vous dire là-dessus; je pense que c'est parce que M. Pinault n'a pas voulu prononcer. Cependant je ne sais pas si c'est là la raison.

Tout ce que je sais c'est qu'il faut être ferme et stable dans la vie et vocation que Dieu vous montre et ne pas vous laisser abattre ni décourager par les obstacles que le monde y oppose. Du reste vous n'avez pas besoin de mes conseils là-dessus. M. Galais et M. Pinault doivent vous suffire.

Adieu, mon très cher.

II

Monsieur
Monsieur Carof, diacre,
au Séminaire Saint-Sulpice, Paris.

Vive Jésus et Marie!

Rennes, le 16 août 1839.

Mon très cher Monsieur Carof,

Cf. Lettres Spirituelles, II, p. 279.

M. Carof se préparait à entrer dans la Compagnie de Saint-Sulpice.

p. 280, vers la fin :

Quand vous serez comme il a été, vous aurez atteint la perfection que Dieu demande de vous dans votre Compagnie.

S'il plait à Dieu de vous amener ici nous aurions lieu de causer de cela plus au large. Je suis de l'avis de M. de La Brunière pour les lectures...

p. 281 :

P. S. — Je vous prie de m'acheter pour une dizaine de francs de petits livres qui seront bons pour être donnés aux enfants; achetez-les brochés. Je voudrais avoir de petits livres pieux et utiles pour leur conduite et qui sont à leur portée. Achetez-moi aussi quelques images : M. Jolivet vous indiquera un marchand; quelques grandes de 3, 4 ou 5 sous, et une ou deux feuilles de petites, belles. Je vous rembourserai ici.

III

Monsieur

Monsieur Carof,

à la Solitude, Issy, près Paris.

Vive Jésus et Marie!

Rennes, le 18 octobre 1839.

Cf. Lettres Spirituelles, II, p. 289.

p. 289, M. N. est mis pour M. de La Brunière.

CORRESPONDANCE AVEC M. AUBRIOT.

I

Rennes, le 31 octobre 1837.

Cf. Lettres Spirituelles, I, p. 336.

Nous n'avons pas l'original de cette lettre; la copie que nous possédons ne contient que les initiales de certains noms propres, p. 339, ajouter à la fin du premier alinéa :

Soyez fidèle, mon très cher, et sachez ce que Dieu demande de vous; il demande de grandes choses. Si vous venez ici après avoir exterminé les inclinations naturelles, l'amour-propre,

la vie humaine, le désir de paraître et d'être quelque chose, si vous avez acquis cette paix et ce silence, vous avez tout lieu d'espérer que le bon Dieu voudra bien se servir de vous dans cette très grande miséricorde.

Tout à Jésus et Marie; tout vôtre en leurs sacrés Cœurs.

F. LIBERMANN, *acol.*

J'embrasse tous nos très chers frères *in osculo sancto*.

P. S. — Ne m'oubliez pas auprès de mon bien cher M. R... Dites-lui que je suis son frère, et cela très intimement et dans le plus profond des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie; quand j'aurai un instant de libre, je lui écrirai deux mots, car il m'est extrêmement cher.

II

Monsieur

Monsieur Aubriot, prêtre,

au Séminaire Saint-Sulpice, Paris.

à l'église de Saint-Nicolas-du-Chardonnet.

(Correction d'une autre main).

Rennes, le 10 janvier 1838.

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 440.

ajouter, p. 401 :

malgré cette difficulté peu à peu vous parviendrez à allier les deux choses.

Je vais vous expliquer cela un peu davantage pour vous faciliter le moyen de l'acquérir.

III

Monsieur

Monsieur Aubriot, prêtre,

rue des Bernardins, 36, Paris.

Rennes, le 2 avril 1838.

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, 459.

IV

Monsieur
Monsieur l'Abbé Aubriot,
rue des Bernardins, 36, Paris.

Rennes, le 20 avril 1838.

Cf. *Lettres Spirituelles*, I. 479.

p. 479, après :

son très grand, très admirable et très divin sacerdoce.

Voilà comment cela se fit. Ayant lu votre lettre, je fus touché des difficultés que vous éprouviez dans l'exercice du très saint ministère qui vous est confié. Je fus animé d'un très grand désir de vous voir faire vos hautes fonctions avec sainteté, puissance et gloire, non pour vous mais pour Celui qui exerce ces divines fonctions par vous. Je me suis donc ainsi disposé pour vous répondre. J'étais dans l'intention de vous écrire une lettre d'encouragement, de vous parler des moyens de vous y prendre. et de m'expliquer avec la plus grande douceur et tranquillité, car je me sentais disposé très doucement, même tout le temps que j'écrivais. Mais la lettre terminée, je sentais que je m'étais bien écarté de mon dessein; je la relus et je la trouvais si forte que je n'osais vous l'envoyer dans la crainte de vous faire de la peine et de vous décourager. Voilà pourquoi je vous la fis remettre par le très cher M. Carron car je n'osais pas non plus la supprimer de peur de manquer à la divine volonté.

Je vois qu'il a plu à Dieu...

p. 482, vers le milieu :

Ne vous inquiétez pas si vos prênes sont bien faits ou non. Les fidèles profiteront autant de vos prênes si vous les faites selon Dieu et de la manière la plus opposée aux règles de la rhétorique, que si vous aviez soin de mettre tout selon les règles. Ne vous inquiétez pas comment vous enchaînez et arrangez les idées. Mettez-y l'ordre que vous croyez bon et voilà tout; attachez-vous uniquement à leur dire des choses pieuses et d'une manière pieuse, des choses pratiques et capables de les rendre bons et fervents chrétiens. Le reste doit vous être fort égal; faites seulement attention à mettre un

arrangement quelconque dans vos idées selon que vous le croyez mieux ou plus utile.

Laissez dire les hommes...

p. 483, 7^e ligne :

ni chercher une idée par ci par là. Vous pourriez lire, par exemple, M. Olier sur une matière que vous devez traiter, ou une méditation sur un évangile qui doit faire le sujet de votre prône; et après avoir lu cela avec recueillement et attention, vous recueillir là-dessus devant Dieu, examiner les besoins des fidèles, et les choses qui se trouvent dans cet évangile, qu'il serait bon de leur dire et expliquer, et la manière de le leur expliquer. Cette manière doit être pieuse, simple, pleine de douceur, de charité et de force et les choses doivent être pratiques, c'est-à-dire applicables à leur intérieur et capables de les édifier et de les rendre meilleurs chrétiens. En lisant ainsi les auteurs spirituels sur les matières sur lesquelles vous devez prêcher, il faut les méditer, vous remplir de la substance de ce que vous lisez, ensuite faire là-dessus votre prône en esprit de recueillement. Alors les idées que vous avez vues dans ces auteurs vous serviront, et cependant vous ne donnerez que de votre fonds intérieur selon le mouvement qui vous est donné dans le fond de votre âme parce que par la méditation de cette lecture vous vous êtes approprié les idées que vous avez vues dans vos auteurs. Au commencement, cela vous coûtera un peu mais peu à peu vous vous y ferez et à la fin vous n'aurez plus besoin d'auteur : la simple méditation du saint Évangile vous suffira. Confiance, abandon à la divine Bonté et tout ira. Ayez courage et ne vous mettez pas en peine; parlez de la divine doctrine de votre Maître et ne vous inquiétez pas comment vous en parlerez. Donnez ce que vous avez et pas davantage.

A Dieu et à Marie, etc.

V

Monsieur

Monsieur l'Abbé Aubriot,

Saint-Dizier, Haute-Marne.

Rennes, le 28 novembre 1838.

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, 36.

p. 40 : il y est question des Messieurs de Langres.

VI

Monsieur
Monsieur Aubriot, prêtre.
Hospice Marie-Thérèse, rue d'Enfer, n° 86, Paris.

Rennes, le 13 novembre 1838.

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 136.

CORRESPONDANCE AVEC M. BILLOT.

Les *Necrologia* de la Société de Jésus (I, 1874-75, p. 52 et ss.) contiennent la notice du P. Ferdinand Billot, dont nous citons ce qui y est dit des rapports du défunt avec notre Vénérable Père.

P. Ferdinandus Billot.

vita functus ad S. Genovefæ, 8 aprilis 1875, ætatis anno 56, societ. 37.

Joseph Hilario Ferdinandus Billot natus est, die 23 februarii 1819 pridie Cinerum, Aquis Sextiis in Provincia, ubi pater iudicis officio fungebatur...

Mathesi vero, physica, chimia, simulque philosophia incubuit Issiciaci, in seminario San-Sulpitiano, cujus alumnus fuit ab octobri 1836 ad julium 1838. Lectore utebatur eodemque directore D. *Pinault*, pio et docto S. Sulpitii presbytero. Plures condiscipulos, qui postmodum Societati Jesu aggregati sunt, hic cognovit. Intima necessitudine conjunctus fuit cum Maria Paulo Francisco *Libermann*, nunc Venerabili, tunc egeno seminarii hospite, a sacris ordinibus remoto, non quia ortu suo Judæus erat, sed quia morbo teterrimo, quem comitalem dicunt, afficiebatur; nec tamen impediabatur quo minus propria perfectioni aliorumque ædificationi consuleret.

Virum sanctissimum ferme duobus annis proximum Ferdinandus habuit, dilexit atque excoluit, et cum eo quidquid de futuro statu suo, vigesimum jam annum agens, serio delibebat, in familiaribus colloquiis, communicavit. Mense autem julio 1838, D. *Libermann*, Issiaco egressus, Rhodonibus, apud Eudistas, forte degebat. Iste discessus causa fuit cur Ferdinandus ad venerabilem amicum scripserit. Quod vero scripsit,

Supplément au Bulletin Mensuel, n° 453, Mai 1928.

manet, illudque, simul cum uno et altero amici respondentis autographo, feliciter habemus sub oculis et in paginas nostras diligenter inserimus.

Issiaci, primis julii diebus, quamdam nactus occasionem Ferdinandus ad sanctum amicum scribebat, « se magno impulsu in societatem Jesu inclinatum esse. Uno jam ante anno, quum sacra tonsura initiaretur, vehementem perceperat inclinationem, quem recentior cujusdam condiscipuli, ad Lazaristas proficiscentis, generosa discessio vehementiorem effecit. Probe intelligit quantam a viris religiosi perfectionem, quam jugem propriæ voluntatis abnegationem quam sedulam corporis et sensuum custodiam justus exigit Deus. At non ignorat abundanter gratia religiosos sustineri. Persuasum habet seculares clericos et presbyteros, iisdem fere legibus obligatos, gratia divina non destitui; religiosos vero, gravioribus experimentis probari, potioribus juvari auxiliis et exemplis.

« Verum ipse timet extrinsecus et intrinsecus, mundum, dæmonem ac se ipsum, tot et tantis defectibus, quos enumerat, impeditum. Timet in primis, ne tandem in novitiatum admissus, mentis levitate aut animi remissione in fastidium, inde in desperationem et fugam deducatur. Addit tamen se ad omnia, quæ divinæ voluntatis sunt, quantumvis difficilia, auxiliante Deo, paratum esse. Amici sui preces et consilia implorat, si fieri possit, ante diem undecimam julii, qua die R. P. Provinciale conveniet. »

Ut primum accepit istas litteras D. *Libermann*, postulas a juvene preces coram Deo certe fudit, nec responsum distulit expectatum. Die nona julii scribebat et per publicos cursores mittebat litteras, non stilo forsitan aut externo quolibet apparatu, sed interno S. Spiritus afflatu admirabiles. Primum queritur de longiore nuntiorum mora, laudatque eximium D. *Pinault*, et carissimo amico gratulatur; deinde pergens :

« Gratia illa, inquit, quæ tibi offertur, inter præstantissima divinæ Bonitatis munera censenda est, utpote quæ fere certam acquirendæ sanctitatis rationem præbeat. Nescio an esse possit inter Jesuitas vel unus, quin salvus fiat. Animi profecto nequioris et insanæ contra gratiam divinam perviciaciæ esset, si quis sibi conscisceret perniciem in societate tam sancta, Dei servitio tam addicta, iisque instructa regulis, quas nemo potest observare, quin ipso facto sanctus evadat. Patres Jesuitæ quam ma-

ximo nunc fervore vigent; ipsis suppetunt, hoc ipso tempore, ad spiritualem profectum, adminicula opportuna, et fortasse magis quam unquam salutaria. Sancta igitur, carissime, ea cogitatio est, qua te ad sanctam illam societatem propensum arbitraris. »

Disquirat postea sanctus vir quidquid *in casu ad hominem spectat*, perpensis hinc inde rationum momentis quemadmodum a S. Ignatio, in spirituum discretionem et in electionis methodo, præscriptum est, et discussis umbratiliū argumentorum larvis. Alibi nihil clarius, aptius tutiusve, quod gravissimam resolvat quæstionem, reperire est. Suas demum litteras pius auctor concludens : « Ingredere, ait, quam primum in illam Societatem, Dei auxilio confisus, tuaque diffusus virtute. Unum adhuc scias, velim, scilicet neminem invitum, aut divina vocatione non adductum, a Patribus Societatis Jesu retineri quod maximæ consolationis novoque fiducia argumentum tibi esse debet. »

Non ita multo post, amico suo Ferdinandus agebat gratias, eumque certiores faciebat de comitate R. P. Provincialis et de admissione sua. Preces tamen iterum et concilia, ut incurrentibus undique molestiis resisteret, petebat. Respondit D. Libermann, ipsa die festa Assumptionis, non jam Issiacum litteras mittens sed Parisios, in vicum dictum *des Fossés S. Victor*, ubi Ferdinandus cum cognatis forte incolebat. Hisce in litteris juniorem amicum sanctus consultor excitat, consolatur et dirigit, ut filiolum carissimum mater amantissima. Nihil omittit quo minus Ferdinandus, a periculo interno externoque immunem se, ope Virginis Deiparæ, servet, atque in religionis portum se recipiat. Orationis studium valde commendat juveni, quem suis precibus, quantum poterit, stipabit, ab ipso vicissim, ut sperat pro necessitate et opportunitate stipandus.

Quanto perfusus est gaudio eximius D. Libermann, quum audivit Ferdinandum suum S. Archeoli degere, lætum et divino servitio addictum esse! Non enim dubitamus quin novitius et scholasticus et sacerdos noster tam amantem patrem aliquo nuntio interdum fecerit participem rerum suarum. An postmodum se ipsos viderunt præsentem, et secum invicem collocuti sunt? Uterque, factus religiosus, ne uno quidem passu a suo itinere volens digressus est : neuter vero oblitus est illa

quæ Dei sunt. Ambo in propinquis domibus, cum apud Ambianos tum apud Parisios, habitaverunt, sed non eodem tempore. R. P. Libermann, die 2 februarii 1852 vita pie defunctus est Parisiis in domo S. Spiritus, in vico dicto *des Postes*. Eodem e vico, tribus et viginti post annis, P. Billot in cœlum emigravit. Ambo in æternum jam fruuntur Jesu suo, et communem Jesu amorem sibi gratulantur.

I

Monsieur
Monsieur Billot,
au Séminaire d'Issy, près Paris.

Vive Jésus et Marie !

Rennes, le 9 juillet 1838.

Mon bien cher Monsieur Billot,

Je vous réponds de suite après la lecture de votre lettre et je doute cependant que la réponse puisse vous arriver au temps fixé. C'est dommage que vous n'ayez pas mis votre lettre à la poste; mais le bon Dieu a voulu que vous vous décidiez ainsi à faire cette démarche par le conseil de M. Pinault qui doit bien vous suffire, et tout ce que je pourrais vous dire n'y ajoutera sûrement rien. Cependant comme je sais que cela vous fera plaisir, je vais vous dire ce que j'en pense.

La grâce qui vous est offerte est sans contredit l'une des plus grandes que le bon Dieu fait à une âme : c'est un moyen presque infaillible de se sanctifier. Je ne sais comment il peut y avoir un Père Jésuite qui ne soit sauvé. Il faudrait être bien méchant et bien rebelle à la divine grâce pour se perdre dans une si sainte Compagnie où Dieu est si bien servi et où les règles sont telles qu'on ne saurait les observer sans devenir un véritable saint. Les Pères Jésuites sont maintenant dans la plus grande ferveur, et les moyens qui leur sont fournis en ce moment pour leur bien spirituel sont bien considérables et peut-être plus que jamais. Ainsi, mon très cher, la pensée d'aller dans cette sainte Compagnie est vraiment sainte.

Je crois donc que le désir que vous avez est très bon et que vous devez y faire grande attention, surtout à cause de la manière qu'il se présente, l'état de votre intérieur et votre

caractère. Les raisons qui vous ont frappé en cela et que vous me rapportez sont ordinairement celles dont le bon Dieu se sert : elles viennent à presque tous ceux qui se destinent à l'état religieux. Vous avez sans doute pensé à ce grand projet dans vos prières et les moments de recueillement. Quel effet a-t-elle ordinairement produit en vous? Si elle vous portait à Dieu, à mieux faire pour vous rendre agréable devant lui, si dans ces moments vous trouviez du goût, c'est une grande preuve en faveur de votre vocation. Si dans ces moments vous pensiez ordinairement que c'était la volonté de Dieu, au moins si la balance penchait de ce côté, ce serait encore une grande marque. Quelquefois vous auriez pu être troublé quand vous y pensiez, vous auriez pu avoir des craintes et des embarras, alors il faut voir quel était le principe de ces troubles et de ces craintes; si c'était la répugnance de la chose en elle-même, il faut examiner cela avec votre directeur; si cela provient de quelque raison humaine, de la faiblesse de caractère ou de quelque principe naturel ou étranger à l'objet, cela ne doit pas vous inquiéter ni rien faire conclure contre cette vocation. Il faut, au contraire, vous attendre à de grandes résistances de la chair et du démon, si Dieu vous veut là.

Si ce désir n'a pas été persévérant, mais que tantôt vous pensiez que oui, tantôt que non, tantôt vous y aviez du goût, tantôt non; alors il faudrait examiner cela avec M. Pinault, car cela pourrait bien être une preuve opposée, mais aussi cela pourrait ne prouver rien; car il faut connaître votre naturel et cela aurait pu provenir d'un principe humain. En cela il faut suivre l'avis de votre directeur.

Si, au contraire, depuis tout le temps que le bon Dieu vous a donné cette pensée, vous y persévérez toujours, que votre cœur penche toujours pour l'affirmative, (je ne dis pas que vous ayez la certitude de l'affirmative, mais que dans votre intérieur vous sentiez comme un penchant surnaturel pour cette vocation et que ce penchant n'a pas varié d'une manière sensible et véritable), alors je vous dis que cela me paraîtrait bien favorable à votre vocation, surtout en considérant le caractère un peu volage et léger que vous avez. D'ailleurs les inspirations naturelles et tous les autres sentiments et dispositions naturelles ne persévèrent pas mais sont très inconstants, surtout quand la nature par elle-même y est opposée, comme

dans cette circonstance où elle a grand besoin d'être vaincue.

Une chose qui me frappe en tout cela, c'est la grâce éminente que Dieu vous ferait de vous appeler à ce Saint-Ordre religieux à cause des dangers très réels et très considérables que vous courriez dans le monde.

Des raisons que vous dites contre, celle qui me paraît la plus forte, c'est que vous êtes encore faible et avec votre caractère vous risquez de vous décourager et de jeter tout de côté si vous ne vous plaisez pas dans le noviciat; mais il faut mettre votre confiance en Dieu : s'il vous appelle, il saura bien vous conserver. D'ailleurs je suis persuadé que vous vous plairez beaucoup dans le noviciat. Vous y aurez bien quelque travail à faire, mais cela ne sera pas si difficile; vous pourrez bien ce que d'autres font. D'ailleurs le désir de plaire à Dieu, l'humilité et l'obéissance auxquels vous vous appliquerez fortement, vous aideront bien et vous rendront tout agréable. Le séjour du noviciat est le temps le plus heureux de la vie. Il faut cependant vous attendre à être tenté, mais le bon Dieu et la Très Sainte Vierge sont là pour vous soutenir.

Ce que vous me dites qu'il faudrait peut-être avoir passé quelque temps dans le monde pour surmonter votre timidité, c'est une très mauvaise raison qu'il faut rejeter comme une tentation grossière. Mettez-vous bien avant dans l'esprit que le monde n'est jamais bon qu'à vous perdre. Si vous examinez bien les raisons pourquoi vous n'êtes pas timide dans le monde, je suis persuadé que vous en trouverez de mauvaises. Mon très cher, c'est un de ces défauts qu'il faut vaincre par la pratique. Quand vous aurez paru plusieurs fois, reçu plusieurs confusions et fait plusieurs actes d'humilité, de soumission à la volonté de Dieu et d'amour, vous serez à peu près débarrassé de votre timidité.

Adieu, très cher, je vous embrasse de tout mon cœur en Jésus et Marie. Tout vôtre.

F. LIBERMANN, *acol.*

P. S. — J'ai oublié de vous dire une chose très excellente en tout cela, c'est que vous pouvez en toute confiance vous adresser aux Pères Jésuites; si ce n'est pas votre vocation, ils ne voudraient vous garder pour tout au monde. C'est une grande consolation : on est sûr de son fait.

II

Monsieur
Monsieur Ferdinand Billot,
30, rue des Fossés-Saint-Victor, Paris.

Vive Jésus et Marie!

Rennes, le 15 août 1838.

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 61.

à la fin de la page 64, ajouter :

visez aux moyens de remédier aux défauts et aux fautes.

La sainte messe, la fréquentation du Très Saint Sacrement, le petit Office bien distribué et le chapelet, une lecture d'Écriture Sainte faite comme il faut, *idem* lecture spirituelle, ne jamais manquer à ces deux choses. Lorsqu'on manque à un de ces exercices, le faire avant de se coucher par pénitence, cela dût-il même vous causer quelque légère indisposition; cela vous tiendra en respect, parce qu'on n'aime pas à veiller une heure ou une demi-heure pour faire un exercice de piété. Dans la journée, ramenez souvent votre esprit à Dieu par quelque oraison jaculatoire, même au milieu des compagnies et en vous amusant. Quittez quelquefois un instant la compagnie, retirez-vous trois ou quatre minutes pour vous mettre à genoux et demander la grâce d'être tout à Dieu. Allez voir le P. Pinault aussi souvent que vous pouvez. Vous pourrez faire le voyage avec M. Douai. Passez saintement les dimanches et fêtes. Ne manquez pas votre retraite du mois au milieu des vacances : un excellent moyen est de vous voir avec le très cher M. Douai; ce jour vous pourrez faire ensemble une lecture du saint Évangile et de saint Paul comme font ces Messieurs en promenade, une lecture spirituelle; chacun dira les bonnes pensées qui lui viendront. Vous pourriez aussi faire ensemble les autres exercices de piété, une visite au Très Saint Sacrement et à la Sainte Vierge, que vous ferez en esprit d'union et de charité et dans le désir de votre sanctification mutuelle. Vous pourriez même offrir à Dieu dès le matin tous vos exercices de piété à l'intention l'un de l'autre et pour passer saintement vos vacances. S'il vous reste du temps, promenez-vous dans un endroit solitaire pour vous entretenir de l'amour

de notre divin Maître et de la manière de le bien servir pendant les vacances, des fautes auxquelles on est sujet, des moyens de se bien conserver, etc.

Voilà, très cher, ce que j'ai à vous dire pour le moment.

Je vous embrasse de tout mon cœur en la très sainte charité de Jésus et de Marie, ainsi que notre très cher M. Douai.

Tout vôtre,

F. LIBERMANN.

Pardon si je vous réponds si tard ! C'est que je n'ai pas eu le temps de finir cette pauvre lettre le jour de l'Assomption de la Très Sainte Vierge et je ne pouvais pas la commencer plus tôt.

(Le timbre de la poste de Rennes au dos de cette lettre porte la date du 17 août.)

LETTRE A M. KERVOAL.

Nous n'avons pas l'original de cette lettre; la copie qui nous en est parvenue ne donne que le nom du destinataire sans aucune autre indication; mais l'allusion à M. Goujon nous permet de conclure que M. Kervoal et non Kerval, comme le porte notre copie, était professeur au Grand Séminaire de Quimper.

M. Jean-Marie Kervoal avait passé à Saint-Sulpice et en était sorti en 1829; M. Robert-Joseph Goujon, né en 1807, prêtre en 1830, directeur-économiste du Séminaire de Quimper de 1830 à 1837, devint supérieur en 1837; il garda cette fonction jusqu'en 1852, puis la reprit en 1857; il mourut en 1868.

(*Les Séminaires de Quimper et de Léon.*)

Vive Jésus et Marie !

Rennes, le 23 avril 1838.

Mon bien cher Monsieur Kervoal,

Le très cher M. Dupont m'a remis une lettre de vous, qui, comme vous pensez bien, m'a fait un grand plaisir. Vous voilà donc toujours...

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 484.

p. 490, vers le milieu :

vous ne sauriez croire combien les grâces sont puissantes.

Il serait bon de mettre en rapport les plus fervents théologiens avec les mieux disposés des philosophes, si cela se peut, et de les lier ensemble; alors, dans la suite, les mêmes philosophes deviendront plus solides et augmenteront le nombre des fervents théologiens. Ils sont plus pliables en philosophie et plus susceptibles de bonnes impressions. Je voudrais pouvoir causer de tout cela de vive voix; je suis persuadé qu'il y a un grand bien à faire parmi vos bons bretons. Leur grand mal est leur passion pour l'étude.

J'ai été témoin...

P. S. — Mes amitiés très respectueuses à M. Goujon. Je le plains beaucoup d'être déjà chargé de la supériorité; mais le bon Dieu lui donnera son secours; cela est bien nécessaire, car la place où il est est une des plus importantes et des plus difficiles dans l'Église de Dieu. On peut y faire un bien immense, comme aussi un très grand mal.

LETTRE A M. PERRÉE.

Monsieur

Monsieur Perrée, diacre,
au Séminaire Saint-Sulpice, Paris.

Vive Jésus et Marie!

Rennes, le 15 avril 1839.

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 236.

LETTRE A MM. DANIEL, JUIFS CONVERTIS.

Monsieur

Monsieur Daniel,
rue de l'Échiquier, 12, Paris.

Vive Jésus et Marie!

Rennes, le 10 octobre 1839.

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, 281.

CORRESPONDANCE AVEC M. F. LEVAVASSEUR.

I

Monsieur

Monsieur Levavasseur,

au Séminaire, à Issy, près Paris.

Vive Jésus et Marie !

le saint jour de la Pentecôte 1838 (3 juin).

Cf. Lettres Spirituelles, I, p. 495.

p. 500 :

P. S. — Dites, s'il vous plaît, à nos très chers MM. Douai et Lameslée que je leur écrirai par la première occasion et il s'en présentera une cette semaine. Dites, s'il vous plaît, à M. Pinault que j'aurais bien voulu lui répondre de suite, mais que j'aime mieux attendre encore quelques jours.

CORRESPONDANCE AVEC M. TISSERANT.

I

Monsieur

Monsieur l'Abbé Tisserant,

au Séminaire, à Issy, près Paris.

Vive Jésus et Marie !

(sans autre date qu'au cachet de la
poste : 30 septembre 1837.)

Cf. Lettres Spirituelles, I, p. 306.

p. 312, il est question de M. Pinault.

II

Monsieur
Monsieur Tisserant,
au Séminaire Saint-Sulpice, Paris.

Vive Jésus et Marie!

Rennes, le 14 janvier 1838.

Cf. Lettres Spirituelles, I, p. 386.

p. 388, 3^e ligne :

mais soyez le plus intime que vous pourrez avec MM. Car-
ron, Leray, Maigna, de La Brunière; entrez dans toutes leurs
vues et soyez parfaitement uni avec eux.

p. 388, vers la fin :

par le fond de votre intérieur, sans penser précisément aux
choses que vous récitez; vous pouvez aussi vous unir...

p. 389 :

cela est très important. La lecture de table et l'examen
particulier : c'est la même conduite à tenir, vous conserver
dans le même esprit dans lequel vous êtes pendant votre
oraison. Votre intérieur...

P. S. — Pardonnez-moi que j'ai tant tardé à vous répondre.
Je n'avais pas un moment de reste pour vous écrire; cela me
faisait de la peine, mais le bon Dieu voulait ce retard. Ne
vous amusez pas...

p. 390 :

purement et selon sa très sainte volonté.

Je viens de recevoir votre lettre, mon très cher. Écrivez-
moi tant que vous en avez besoin et ne vous découragez pas
si je vous fais attendre trop la réponse; cela n'arrivera pas
toujours; j'étais par trop occupé cette fois-ci et j'ai négligé
plusieurs.

Ne croyez pas que Dieu soit loin de vous au milieu de toutes
ces tentations. Votre oraison...

p. 390, à la fin :

Si vous ne comprenez pas encore tout à fait l'union divine
dont vous parlez, cela viendra de mieux en mieux.

III

Monsieur
Monsieur Tisserant,
au Séminaire Saint-Sulpice, Paris.

Vive Jésus et Marie!

Rennes, le 31 octobre 1838.

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 108.

IV

(mars [?] 1839).

Vive Jésus et Marie!

Mon très cher frère,

Je vous dis seulement ce petit mot pour vous annoncer que j'ai reçu les deux douzaines de livres (1), plus quatre; mais vous ne m'en dites pas le prix. Je vous prie de m'en dire un petit mot par la prochaine occasion. Je ne sais si ce n'est pas trop de deux douzaines, mais n'importe! quand nous ne pourrons plus les vendre, nous baisserons le prix et les répandrons davantage.

Ce livre produit un très grand effet sur tous ceux qui le lisent; il paraît que la Très Sainte Vierge y répand ses bénédictions. M. le Supérieur écrit à M. Desgenettes. Je crois que cette confrérie s'établira à Rennes et qu'elle y produira un très grand bien.

Tout à vous en Jésus et Marie.

LETTRE A M. DE BRANDT.

En lisant les pages qui vont suivre on sera étonné de la place qu'occupe M. de Brandt dans les épreuves du Vénéable Père à Rennes. Certaines lettres écrites par M. Libermann à M. Carron au sujet de ce Séminariste pourront même sembler étranges. En sorte que deux questions se posent au sujet de M. de Brandt : le Vénéable n'a-t-il pas manqué à la discrétion en tenant

(1) Il s'agit du *Manuel de l'Archiconfrérie*.

M. Carron au courant de ses difficultés avec M. de Brandt, et quel jugement porter sur ces difficultés ou, si l'on veut, sur celui qui les occasionna?

Les faits racontés à M. Carron sont tous des faits notoires au noviciat de Saint-Gabriel : il s'agit de manières bizarres qui se manifestent en public et non de façons d'agir qui n'auraient eu que le Vénérable pour témoin. Ce qui était su à Saint-Gabriel pouvait l'être à Saint-Sulpice; ne fallait-il pas empêcher à Saint-Sulpice le mauvais effet qu'y aurait produit le récit de ce qui se passait à Rennes?

Mais, dira-t-on, dans ces lettres M. Libermann laisse trop voir sa souffrance. Il ne la cache pas en effet; on ne saurait dire cependant qu'il se plaint ou de Dieu ou des hommes; on n'y relève aucune trace de découragement. S'il a voulu se soulager en même temps que prémunir ses amis de Paris contre une mauvaise impression, il l'a fait à un correspondant si discret qu'au Séminaire on ignora la nature des épreuves qu'il subissait, et l'on ne saurait vraiment trouver mauvais qu'il ait cherché quelque adoucissement à sa peine puisqu'il jugeait utile de parler de sa peine.

Quant au jugement à porter sur ces difficultés, nous pouvons nous en tenir à l'avis du Vénérable lui-même. Le T. R. P. Schwindenhammer, au procès de l'Ordinaire, déclare : « Il m'a dit à moi-même qu'il ne pouvait attribuer ces difficultés, à cause de leur caractère étrange, qu'à l'influence de l'esprit du mal. » C'est bien ainsi que M. Libermann en jugea dès le principe, comme on le voit dans les lettres à M. Carron et dans la déposition de M. Mangot.

Mais il est bon d'ajouter que M. de Brandt fut parfois d'esprit inquiet, sur qui les illusions, d'où qu'elles vinssent, avaient facilement prise. Au Procès de l'Ordinaire, le P. Marcellin Collin fit au sujet de M. de Brandt une déposition dont la gravité frappa le Tribunal : « Mgr Luquet, dit-il, nous pressait depuis longtemps déjà d'introduire la Cause du Vénéré Père. M. de Brandt, en ayant eu connaissance, me dit, causant un jour avec moi : « Gardez-vous de jamais faire cela : les Frères de la Salle « veulent canoniser leur fondateur, c'est de l'orgueil ! Que le « P. Libermann demeure comme le P. Olier. Et d'ailleurs je « sais un fait, à Rennes, qui s'opposerait à la réussite du procès. »

En raison de cette dernière assertion, le Promoteur cita M. de Brandt comme témoin d'office, mais celui-ci s'excusa : « Je suis persuadé que j'entre dans ses intentions (du Vénéré Père) en vous priant de ne pas recourir à mon témoignage. Le Vénéré Fondateur sait combien je suis dévoué à son œuvre et combien je désire la voir croître en ferveur aux yeux de Dieu » (5 février 1869).

Le Promoteur ne crut pas pouvoir insister et produisit au Tribunal des lettres de 1855 et 1856, adressées au T. R. P. Schwindenhammer, sur un conflit entre M. de Brandt et son

évêque à propos de réforme à introduire dans une maison religieuse; dans cette correspondance Mgr Mioland, archevêque de Toulouse, le T. R. P. Jandel, ministre général des Frères Prêcheurs, Mgr Ginouilhac, évêque de Grenoble, Mgr de Salinis, évêque d'Amiens, Mgr Gignoux, évêque de Beauvais, tout en rendant hommage aux bonnes intentions de M. de Brandt, estiment que ce prêtre, sous le coup d'une exaltation d'esprit, est le jouet d'illusions, etc. Ce fut sans doute une crise passagère qui dénote un curieux état d'âme.

M. de Brandt se montra en tous temps très dévoué au Vénérable Père et à la Congrégation. Il s'occupa beaucoup de direction de Communautés religieuses et publia en 1851 un ouvrage estimé : *Méditations pour tous les jours et fêtes de l'année, selon la méthode de la Compagnie des Prêtres de Saint-Sulpice, sur la vie et les mystères de N.-S. Jésus-Christ, à l'usage des ecclésiastiques, en 4 volumes.*

Dans le procès apostolique, M. de Brandt consentit pourtant à paraître le 17 février 1882. Sa déposition ne mentionne pas le fait qui aurait pu empêcher la bonne issue de la cause; elle se contente de faire état des souffrances morales inexprimables que le Vénérable éprouva à Rennes.

De M. de Brandt, au *Procès apostolique* (17 février 1882).

Mes relations avec le P. Libermann se sont prolongées pendant vingt-ans, depuis 1832 jusqu'à l'époque de sa mort en 1852. Je l'ai vu d'une façon très intime pendant deux ans à Issy de 1832 à 1834, puis à Paris de 1834 jusqu'à 1837. Je l'ai accompagné à Rennes chez les Eudistes pendant neuf mois : il était maître des novices.

. . .

Les *Bandes* ont commencé en 1833, à la suite de plusieurs entretiens qu'il avait eus avec quelques séminaristes pendant les récréations ou pendant les promenades. Je me rappelle souvent cette parole que nous nous disions les uns aux autres en parlant de lui, à la suite de ces entretiens : *Nonne cor nostrum ardens erat, dum loqueretur nobis?* C'est assez dire en quoi consistait le but de ces réunions; généralement on y parlait des fêtes qu'on devait célébrer prochainement; les vertus dont on s'entretenait étaient l'humilité, l'anéantissement de l'esprit propre, le détachement de tout, le mépris de l'esprit du monde, pour arriver, comme il disait, au *Tout de Dieu.*

D'abord il n'y a jamais eu de défense interdisant ces bandes; ensuite, plusieurs directeurs, MM. Mollevault, M. Pinault, M. Carbon, M. Le Hir, M. Gallais et autres étaient ravis des résultats des ces bandes; Mgr Pie et M. Le Hir faisaient partie de ces bandes qui comprenaient une centaine de séminaristes.

Ces bandes ont duré au moins sept ans, et jamais le Séminaire, au dire des directeurs, n'avait été aussi fervent. Les meilleurs sujets en faisaient partie et les dirigeaient sous l'inspiration et d'après les notes de M. Libermann. Jamais on ne s'est plaint de tension d'esprit ni d'aucune exagération et plusieurs séminaristes ont largement profité dans la suite de ce qui se passait dans ces réunions. Je me rappelle encore les noms de Mgr Duquesnay, archevêque de Cambrai, et de Mgr Daveluy, martyrisé en Corée.

• •

Le Serviteur de Dieu quitta Issy à la demande de M. Louis, Supérieur des Eudistes à Rennes. Cet ecclésiastique, ancien élève de Saint-Sulpice, était venu demander des sujets pour sa Congrégation renaissante. Les directeurs furent enchantés de cette demande et laissèrent M. Louis s'adresser à quelques séminaristes pour les enrôler dans sa Congrégation. Nous partîmes sept avec le P. Libermann pour Rennes, où nous arrivâmes dans le mois de septembre. Le Ciel avait d'autres vues et permit que M. Libermann et M. Louis ne pussent pas s'entendre, ayant des vues différentes.

Les souffrances physiques du Serviteur de Dieu étaient extrêmes. Il lui fallait quelquefois reprendre la parole jusqu'à sept et huit fois, forcé qu'il était de s'interrompre à cause des mouvements nerveux. La même cause l'obligeait même souvent à quitter la récréation plusieurs fois de suite.

A cette époque eut lieu en public une de ses crises d'épilepsie. Le Supérieur était présent, et il fut impressionné de telle manière qu'il prétendait que le visage de M. Libermann était devenu radieux comme celui d'un ange : c'est ce qu'il m'a dit et répété à plusieurs reprises; et moi-même j'ai éprouvé la même impression, étant témoin du même fait, puisque c'est moi qui l'ai reçu dans mes bras.

A ces souffrances physiques venaient se joindre des souffrances morales qui étaient inexprimables. Le noviciat végétait; le malaise s'accroissait tous les jours davantage jusqu'au moment où M. Levavasseur et M. Tisserant écrivirent à M. Libermann pour l'engager à fonder une Congrégation en faveur des Noirs. J'avais quitté le noviciat au bout de neuf mois à la demande de mon évêque qui me voulait auprès de lui, à son entrée dans le diocèse d'Amiens en 1838. Le jour où je quittai Rennes, M. Libermann me dit : « C'est Dieu qui veut votre départ, car vous nous serez utile plus tard. » Cette parole me frappa.

Lui-même quitta Rennes peu de temps après pour se rendre à Rome, dans le but de s'occuper de l'Œuvre des Noirs dont lui avaient parlé MM. Levavasseur et Tisserant. Il m'écrivit de Rome pour me faire connaître le but de son voyage; entre autres choses il me dit : « Mon logement et ma nourriture me coûtent à peine un franc par jour; et je suis plein d'espoir dans le succès de mon entreprise. » Je le revis à son retour de Rome, à Saint-Chamond, près de Lyon; j'y prêchais une mission et il vint m'y trouver : c'était au mois de décembre 1839 (1). Il me raconta qu'il venait de faire le pèlerinage de Lorette, pèlerinage où il obtint sa guérison. Néanmoins il lui restait un certain tic nerveux qu'il a conservé jusqu'à la mort, mais il n'y eut plus de chute épileptique. De Saint-Chamond, il est allé à Strasbourg, au Séminaire, où il s'est préparé pendant dix-huit mois (1) aux Ordres Majeurs qu'il reçut aux temps canoniques des mains de Mgr Raess, coadjuteur de Strasbourg. De là, il vint à Amiens en 1841; il fut ordonné prêtre par Mgr Mioland.

Quelques directeurs de Saint-Sulpice, entr'autres MM. Galais et Pinault, voyant M. Libermann diacre et désirant le voir ordonner prêtre pour commencer son Œuvre des Noirs, m'envoyèrent tous les pouvoirs de Grand Vicaire Apostolique pour faire ordonner M. Libermann et aussi les membres de sa Congrégation, si besoin en était. Ainsi se vérifie la parole qu'il m'avait dite en quittant Rennes trois ans auparavant.

* *

(1) Il y a là une erreur de M. de Brandt.

Monsieur de Brandt,
à l'Évêché d'Amiens, Somme.

Que la divine volonté soit notre conduite en toutes choses!

Très cher frère,

Que Notre-Seigneur soit béni sur tout ce qui lui plaît de faire de nous! C'est à lui qu'il appartient de disposer de tout ce qui nous regarde; toutes nos actions, tous nos désirs, toutes nos pensées et tous nos mouvements ne doivent être dirigés que par lui seul.

Il a jugé à propos que je n'aie pas vous voir, que son saint nom soit béni! J'en avais un grand désir, mais cela ne doit pas être; il faut que nous en ayons autant de joie que si cela était, parce que nous ne vivons pas pour nous, mais pour celui qui nous est toutes choses dans le Ciel et sur la terre. C'est votre lettre que j'ai reçue hier qui a tout décidé. Je suis allé voir M. le Supérieur et me suis mis à sa disposition pour aller à Paris ou pour rester, et il a jugé qu'il valait mieux rester. Eh bien! restons, puisque le bon Dieu le veut.

M. Gallais m'avait déjà dit un mot de cela. Je présume qu'on pense que je veux aller à Paris pour attirer du monde: on se trompe; cela n'est point du tout entré dans mon idée; la pensée ne m'en est même pas venue et je n'avais aucune vue sur personne.

Voilà, mon très cher, comment les hommes jugent d'autres hommes et comment ils les condamnent sans les avoir entendus et sur un simple soupçon; voilà comment ils ont de la facilité à soupçonner les choses qui ne sont pas! Réjouissons-nous, mon très cher, le souverain Juge des vivants et des morts n'agit pas de la sorte; ses jugements sont pleins de miséricorde et d'amour; il ne nous condamnera pas sur des choses qui ne sont pas vraies; il fera bien plus! il nous pardonnera même nos grands crimes qui ne sont que trop vrais.

Réjouissons-nous jusque dans le plus intime de notre âme et tenons-nous dans la bassesse de notre être et dans l'abjection de notre péché devant Jésus, le Juge souverainement miséricordieux de nos âmes. Ne sortons pas de notre petitesse, de peur de nous juger et condamner nous-mêmes devant lui, et de nous retirer de son amoureuse miséricorde.

Si vous examinez, vous verrez que des hommes vraiment saints ont une grande facilité à juger les autres hommes. Cela doit nous apprendre notre profonde abjection à nous tous devant Jésus, le souverain Juge, car cela ne vient que de ce que chacun sent la malice et la corruption de nos cœurs et que l'on croit toujours le mal plutôt que le bien, parce que nous ne sommes coupables que de mal.

De plus, si vous y prenez garde, vous saurez que vous n'êtes ni vous ni moi, exempts de cette manière d'agir : nous jugeons, nous condamnons. Soyons donc bienheureux qu'on nous juge et qu'on nous condamne : c'est par là que nous obtiendrons miséricorde de Jésus notre souverain amour et notre aimable Juge.

Que Jésus nous conduise dans la souveraineté et la puissance de son amour ! Aimons aussi dans la douceur de son jugement, mais soyons pleins d'action de grâces de ce que les hommes nous condamnent. Apprenons de là à ne condamner personne, ni surtout ceux qui nous jugent et nous condamnent. Je vous dis cela parce que vous avez été jugé bien plus que moi et condamné bien plus rigoureusement.

Je ne puis rien vous dire en ce moment sur le reste de votre lettre. Laissons cela entre les mains de Dieu : c'est à lui seul à régler nos affaires. Ayez la bonté de dire au bon M. Mangot que je ne viendrai pas. Je lui aurais écrit un petit mot, mais je n'ai guère le temps.

Tout à vous en Jésus et Marie.

F. LIBERMANN, *acol.*

Rennes, le 10 août 1839.

LETTRES A M. CARRON.

V

Monsieur

Monsieur l'Abbé Paul Carron,

au Plessis-Chenet, par Essonne,

Seine-et-Oise.

(*corrigé* : Rue Cassette, 17, Paris.)

Rennes, le 8 août 1837.

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 273.

p. 274, à la fin :

Je vous dis tout cela pour que vous appreniez ce que vous avez à faire. Remarquez surtout...

p. 276 :

Ne vous inquiétez pas au sujet des lectures. Si vous voyez qu'elles vous portent à Dieu comme vous semblez le dire, vous pourriez vous fixer encore deux autres moments de la journée pour en faire; mais toujours faut-il les faire comme je vous ai dit...

p. 277 :

Rien ne vous ferait plus de tort que de vous assujettir à ces pratiques.

Même si M. Gallais vous prescrivait certaines règles, il ne faudrait pas trop y tenir; ce n'est sûrement pas son intention. Si vous avez du dégoût pour les lectures, promenez-vous ou faites autre chose quelconque dans tous vos moments de loisir, mais de la manière que je vous dis dans cette lettre. Pensez le moins possible...

P. S. — J'ai bien tardé à vous répondre parce que je n'ai reçu votre lettre qu'hier au soir au moment du coucher. J'ai fait une absence de huit jours et je ne suis de retour que d'hier soir : voilà pourquoi je n'ai reçu votre lettre qu'hier. Le bon Dieu soit loué, béni et adoré !

VI

Monsieur

Monsieur l'Abbé Paul Carron,

Chez M. son Père,

au Plessis-Chenet, par Essonne (S.-et-O.)

(*corrigé* : rue Cassette, 17, Paris).

Rennes, le 12 août 1837.

Cf. *Lettres Spirituelles*, p. 277.

p. 277 : M. N. remplace M. Dupont.

p. 280, avant l'adieu :

Mais, mon très cher, je vois que je me suis un peu trop laissé aller. Croyez de tout cela ce que vous jugerez véritable et.

n'y attachez pas grande importance. L'important pour vous est de vous posséder continuellement dans une paix parfaite au milieu de vos misères et de vous abandonner pleinement entre les mains de Dieu. Je ne vous parle pas de choses particulières que vous me dites, parce que je pense que vous n'avez pas besoin de réponse, faisant ce que je crois qu'il faut faire. Je vous ai répondu à votre dernière lettre. Je vous embrasse.

VII

Monsieur
Monsieur l'Abbé Paul Carron,
au Plessis-Chenet, par Essonne.

Rennes, le 21 août 1837.

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 280.

p. 282 :

par rapport à votre état actuel.

Vous avez vu M. Pinault. Si vous avez réglé quelque chose avec lui pour l'an prochain, vous aurez la bonté, je vous prie, de m'en faire part. Dites-moi aussi, s'il vous plaît, si tout va bien à Issy pendant ces vacances. Avez-vous causé avec le bon petit M. Dupeloux? dans quel état est-il en ce moment?

Ici nous allons passablement bien. M. Laval est ici. Nous lisons les Constitutions...

p. 283 :

Priez le bon Dieu de vous l'accorder.

Si M. Gallais quittait, faites-le moi savoir, s'il vous plaît.

A Jésus et à Marie...

VIII

Monsieur
Monsieur l'Abbé Paul Carron,
au Plessis-Chenet,
près et par Essonne, Seine-et-Oise.

Rennes, le 20 septembre 1837.

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 301.

p. 305, à la fin :

Ce que vous me dites du bon M. Galais me fait bien grand plaisir comme vous le pensez bien. Il m'a écrit et me dit à peu près les mêmes choses. Prions Dieu qu'il se soutienne dans ces dispositions de perfection. S'il se présente des difficultés et des oppositions au zèle que le bon Dieu lui donnera pour l'avancement des plus fervents, il court risque de laisser tomber au moins en partie, cette grande résolution de ne vivre que pour Dieu seul et en Dieu seul. La raison en est que M. Galais cherche à ménager tout le monde et à ne mécontenter personne. Il a un esprit de modification et une certaine honnêteté ou politesse naturelle qui laisse toujours dans l'âme un je ne sais quoi qui fait que nous avons toutes les peines du monde à mécontenter quelqu'un; ce même esprit inspire ou plutôt laisse dans le caractère un esprit de modération ou de réserve intérieure dans les choses de Dieu qui touchent à la plus grande perfection. C'est comme une bride que nous avons et qui nous empêche de nous lancer de peur d'aller trop loin, et, lorsqu'on s'est élançé, elle nous arrête souvent et nous ramène sur nos pas.

Sondez, s'il vous plaît, M. Galais; je désire lui dire ces choses pour le mettre en garde contre tout cela; voyez s'il le prendrait bien et donnez-m'en nouvelle. J'ai une lettre à lui écrire après notre retraite qui commence ce soir et se termine le 28 au soir. Si je le pouvais sans danger, je lui dirais tout ce que j'ai sur le cœur. Je désire...

ce qui suit est de M. de Brandt.

Vive Jésus et Marie !

Gloire à Dieu, mon très cher frère, de tout ce qui nous arrive ! Si nous sommes réduits à ne pouvoir plus rien faire pas même pour la gloire de notre grand et adorable Maître, du moins à l'extérieur, tant mieux : Dieu saura bien prouver sa gloire sans se servir de nous. Il n'a pas besoin de nous; il n'y a que nous qui avons un besoin extrême de lui pour vivre de sa vie; pour tout oublier, pour ne plus voir que lui, pour vivre dans ce parfait abandon entre ses mains auquel il semble nous pousser maintenant plus que jamais. Abandonnons-nous donc entre les bras et sur le sein de ce bon Père; qu'il soit

notre tout dès maintenant, que nous ne soupirions plus sinon par amour pour un si bon Père qui ne veut plus voir que lui et lui seul dans notre cœur. Jamais cela ne m'a paru plus évident que dans le moment présent, et c'est, du moins d'après ce qu'il me paraît, les dispositions que Dieu semble imprimer dans le cœur de notre très cher frère, M. Libermann, au milieu de tous les obstacles qui paraissent devoir l'empêcher de répandre l'amour de Dieu seul dans tous les cœurs de ses chers frères. On n'aperçoit pas en lui la moindre défiance; il paraît être assuré du succès parce qu'il ne se voit jamais lui-même, mais il voit Dieu agissant et opérant en lui, qui saura triompher de tout et qui fera servir au contraire le mal comme le bien à sa plus grande gloire. Dieu l'embrase plus que jamais de l'amour de l'abjection et de mépris, comme je vous l'écrivais dans ma dernière lettre. Sa joie est d'être méprisé et d'être regardé comme pas grand'chose; en tout il est le dernier à cause de son ordre ecclésiastique inférieur et Dieu, qui veut l'élever mais qui commence par l'abaisser, le rend, du moins en ce moment, comme incapable de pouvoir s'expliquer. Il pense même que cet état durera pendant tout le temps du noviciat. Dieu sait bien mieux ce qu'il fait que nous ne pouvons nous l'imaginer. Il lui donne maintenant la grâce d'un novice de sorte qu'au noviciat son exemple nous servira beaucoup plus que ses paroles mêmes, car il ne parlera guère qu'à l'échappé, comme Dieu paraît l'exiger de lui.

Tout cela nous montre plus que jamais, mon très cher frère, combien il est nécessaire de se tenir sur le sein de Dieu, comme un petit enfant sur le sein d'une nourrice, attendant les moments de Dieu et le laissant faire de nous tout ce qu'il lui plaira, fidèles à ne pas aller plus vite que le bon Dieu le veut et à marcher, si je puis parler ainsi, de front avec sa grâce. Je n'ai pas besoin de vous parler du bonheur qu'on goûte dans un pareil état; vous devez le sentir mieux que personne dans cet état d'anéantissement dans lequel plaît à notre bon maître de nous mettre maintenant. Heureux état pour une âme qui sait en profiter! et il n'en est pas, il me semble, où on puisse dire avec plus de vérité ces paroles du grand saint Paul : *vivo ego, jam non ego...* Plaise à notre maître tout débonnaire de répandre ses faveurs privilégiées dans

votre âme et de vous faire sentir combien son joug est suave et rempli de douceur. Pour une âme parfaitement renoncée à elle-même et parfaitement abandonnée entre les mains de son Dieu, les croix, ou plutôt ce qu'on appelle des croix, sont des mets délicieux qu'elle se plaît à savourer en union avec son divin modèle, Jésus-Christ, qui s'est réservé pour lui toute l'amertume du calice, mais qui le rend délicieux à ses amis et serviteurs.

Je ne vous parle pas de nos bons Messieurs qui sont à Rennes; vous devez bien sentir que Dieu les travaille maintenant plus que jamais et que par conséquent leur ferveur va croître de plus en plus. Le bon Dieu se plaît à répandre sa grâce dans ses pauvres et petits enfants qui ne cherchent qu'à plaire à leur bon Père sur la terre, ou qui du moins désirent ne plus plaire qu'à lui.

Quant à nos bons Messieurs d'Issy, j'ai été ravi de voir la manière dont Dieu les a fait avancer pendant les vacances sous la conduite du bon et très bon P. Pinault. Maintenant je ne doute plus un instant de ce que nous disait le bon M. Libermann l'année dernière : que l'année prochaine serait beaucoup plus fervente que l'année qui vient de s'écouler. Voyons tout cela, mon très cher frère, en Dieu; réjouissons-nous-en en lui et conjurons-le qu'il daigne bien vouloir augmenter tous les jours le nombre de ses véritables adorateurs en esprit et en vérité, car il est bien petit, et cependant Notre-Seigneur ne désire rien tant que de le voir s'augmenter tous les jours et l'Esprit-Saint ne cesse de pousser toutes les âmes ou du moins un bien grand nombre dans la plus haute perfection. Obéissons, nous autres, à sa voix, puisqu'il a bien voulu se faire entendre et laissons-nous immoler comme Jésus et Marie à la plus grande gloire de Dieu.

Tous nos bons Messieurs d'Amiens sont toujours très fervents. M. Daveluy surtout va on ne peut mieux. Il faut espérer qu'ils continueront tous d'aller bien et qu'ils iront toujours en avant. Ce n'est pas en vain que Dieu les comble ainsi de ses grâces et sans doute il achèvera leur sanctification comme il l'a commencée. Allons ! mon très cher frère, soyons toujours unis en Jésus et Marie pour ne nous en séparer jamais.

IX

Monsieur
Monsieur Paul Carron,
au Séminaire Saint-Sulpice, Paris.

Rennes, le 17 octobre 1837.

Cf. Lettres Spirituelles, I, 325.

p. 328 :

dans une pleine et entière indépendance de Dieu seul.

Si vous ne pouvez pas vous occuper comme l'an passé des réunions, vous pourriez au moins les aider. Tâchez de les voir par ci par là, sinon toute une récréation, au moins pendant un petit moment; si vous ne pouvez pas parler beaucoup, dites-leur ce que vous verrez le plus nécessaire. Voyez-les aussi un peu en particulier.

Je crois que vous avez raison par rapport à M. Gauthier; il m'a paru bon lorsqu'il passa par ici; il était très bien disposé. Ayez soin de M. Gibert, je vous en prie pour l'amour de Jésus et de Marie. M. Levillain s'est relâché pendant ces vacances; il en était désolé au moment de son départ : tâchez de lui aider à se remettre. Éloignez-le des savants, des théologiens, des littérateurs, de ceux qui veulent avoir une piété à la saint François de Sales, des raisonneurs et ne l'employez pas auprès de ceux qui sont moins fervents : il a besoin de se remettre.

Voyez un peu M. Verrier. Si M. Senez est à Paris, ayez-en soin : peut-être le bon Dieu en fera-t-il quelque chose. Entretenez-vous souvent avec MM. de La Brunière et Maigna.

Lorsque la Vie de M. Liévin sera finie, tâchez de me la procurer. Je vous prie de vous occuper de tout cela, bien entendu en pleine dépendance de l'Esprit de Notre-Seigneur. Vous avez l'air de craindre de vous prononcer trop sur ces Messieurs. Vous faites bien de vous tenir toujours dans la défiance de vous-même et sur une certaine réserve; mais ne craignez rien; agissez en tout cela en paix, douceur et avec cette défiance intérieure, et laissez-vous doucement et simplement aller entre les mains de Dieu, ne visant qu'à lui, ne voyant que lui et vous abandonnant entièrement à lui.

Je vous embrasse...

P. S. — Ne craignez pas de me faire écrire une lettre : lorsque je n'aurai pas le temps, je ne vous répondrai point. Nous avons un jour dans la semaine pour écrire les lettres; on me permet d'écrire encore hors de ce jour, lorsque je suis pressé.

Présentez mes respects bien humbles en N.-S. Jésus-Christ à MM. Galais et Icard. Remettez cette lettre incluse à M. Cathelin : c'est pour lui épargner un paiement que je mets sa lettre dans la votre.

X

Monsieur

Monsieur Carron Paul.

Élève au Séminaire Saint-Sulpice, Paris.

Rennes, le 26 octobre 1837.

¶ Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 333.

p. 335, lire : *M. de Brandl* au lieu de *M. N.*

p. 336 :

Défiez-vous toujours de vous-même.

Dites à MM. de La Brunière et Maigna que je leur souhaite la paix de notre bon Maître : qu'ils s'abandonnent pleinement entre ses mains en tout et partout. Dites, s'il vous plaît, à M. Leray que j'aurais bien désiré lui écrire depuis longtemps, mais je n'ai pas trouvé le moment : que la divine volonté soit sa conduite en tout ! Il paraît qu'il n'y a pas de difficultés dans vos affaires et que tout va bien; au moins on ne m'en parle point. Dites, s'il vous plaît, à M. Aussont que nous penserons à lui. Dans votre prochaine lettre, dites-moi ce que vous pensez de la *Vie* de M. Liévin qui est déjà faite.

Vous m'avez dit un soir que M. Galais avait changé par rapport à vos réunions : je pense que c'est en faveur. Je suis peu instruit de ce qui se passe chez vous, mais n'importe ! cela n'est pas nécessaire.

Je vous embrasse, mon très cher, en la charité de Jésus et de Marie.

F. LIBERMANN.

Je ne pense pas que M. de Brandt écrive à M. Bourvier. Je ne serais peut-être pas d'avis qu'il le fit : nous verrons lorsqu'il me le demandera définitivement.

Ayez la bonté de dire à M. Maigna que je ne pourrai pas lui faire ses sujets d'oraison pour l'infirmerie. Avec le temps, quand j'aurai un moment, je pourrai peut-être lui envoyer un certain nombre de sujets avec les différents points, mais je ne crois pas que je pourrai lui en donner le détail.

Cette lettre porte dans l'original la date du 26 octobre, au lieu du 30 octobre qu'elle a dans l'édition des *Lettres Spirituelles*. Le timbre de la poste de Rennes est du 2 novembre.

XI

Monsieur
Monsieur l'Abbé Paul Carron,
au Séminaire Saint-Sulpice, Paris.

le 1^{er} décembre 1837.

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, 349.

p. 350, il est question de M. Galais.

p. 352, au 1^{er} alinéa, ajouter :

Je ne vous aurais pas répondu de suite, si ce n'était pour cela, dans la crainte qu'on ne vous pousse à faire une chose qui ne vaudrait rien.

au second alinéa :

Vous pourrez m'envoyer la *Vie* de M. Liévin; je serais bien content de la voir.

C'est à lui qu'il appartient de faire en nous et de nous ce que bon lui semblera. Cette peine avait rapport à la direction des âmes dont M. le Supérieur m'a chargé. Je vous assure, mon très cher, qu'il ne fait pas bon être au-dessus des autres. Je ne suis pas supérieur du noviciat, au contraire, je suis le dernier de tous, mais je suis chargé de diriger la conscience de mes chers frères; cela me donne une très grande autorité dans notre chère petite Communauté. Vous ne vous faites pas une idée de la peine que cela m'a causé depuis un mois ou six semaines que cela a lieu. Il y a des moments où je croyais...

p. 353, avant la formule de conclusion :

Je vous envoie une lettre que je vous prie de remettre à M. Leray; elle a rapport au P. Eudes. Si vous voulez vous pouvez la lire avant de la lui remettre. Je crois qu'elle vous ferait plaisir et vous édifierait. C'était un des plus grands serviteurs de Dieu de son temps.

J'ai écrit aux petits Issyens. Notre-Seigneur n'est pas encore bien formé dans leurs pauvres petites âmes. Voyez-les de temps à autre, surtout le pauvre petit M. Dupeloux; il est dans de très grandes misères et court le plus grand danger de se relâcher. Il faudrait un grand coup pour le soutenir. Prions notre bon Maître de donner ce coup.

Je vous embrasse...

XII

Monsieur

Monsieur Paul Carron.

Élève au Séminaire Saint-Sulpice, Paris.

Vive Jésus et Marie!

Rennes, le 4 janvier 1838.

Mon bien cher frère, que Jésus soit l'unique Maître, la vie et le tout de votre âme! Il faut que je dise enfin quelques mots à ce pauvre homme. Il y a si longtemps que j'ai reçu votre lettre et elle est encore sans réponse! J'aurais eu un grand désir de répondre mais le bon Dieu n'a pas voulu; j'ai mieux aimé répondre à tout le monde et laisser là ce pauvre homme, parce que c'était la volonté du Maître. Mais je viens de voir que vous me dites de ne pas vous répondre si le bon Dieu ne veut point : cela me suffit.

Vous avez bien raison, mon très cher, de dire que vous ne voulez vivre que par le mouvement de Dieu de chaque instant. C'est sûrement la sainte volonté de Notre-Seigneur sur vous. Laissez-vous aller entre ses mains et ne faites rien : ce serait un des plus grands maux qui puissent vous arriver que de vouloir ou de faire quelque chose; aussi sait-il s'y prendre pour vous empêcher d'en agir ainsi.

Soyez nul..

Cf. Lettres Spirituelles, I. p. 391.

p. 392, ligne 4 :

D'ailleurs, si j'avais fait cette sottise, c'est tout comme si je n'avais rien fait, parce que le bon Maître saura bien vous lier de façon que vous ne puissiez remuer, si même ce pauvre homme vous le disait et si même vous vouliez faire ce qu'il vous dit.

Je vais vous répondre à la question que vous m'avez faite pour M. Aubriot. Je crois que vous feriez bien de demander à M. Galais si vous pouviez causer pendant trois récréations par semaine. Si vous n'aviez pas eu la pensée d'en parler à M. Galais et que vous eussiez fait la chose sans y penser, il n'y aurait pas eu de mal, mais de cette façon il est à risquer que le moi ne s'en mêle. La chose sort de l'ordinaire et dans ce cas, dès qu'il nous vient dans l'idée que, peu-être, il faudrait demander à son directeur et que le directeur défendrait cela, il vaudrait mieux demander que de faire la chose par soi-même. S'il s'agissait d'une chose ordinaire, comme de causer une fois avec un séminariste, ce ne serait pas la peine. Mais dans ce cas je crois qu'il vaut mieux aller au plus sûr; vous sentez bien quelle est ma raison : il est à craindre que l'homme, la vieille chair ne s'en mêle. Vive Jésus tout seul, mon très cher...

p. 392, vers la fin :

Il vaut mieux conserver son esprit doucement et ne pas le laisser couler dans sa bouche (Je ne sais pas si je m'explique; si vous aviez besoin d'explication, demandez-la-moi). Il est à risquer que ce ne soit plus Notre-Seigneur qui nous fait parler et qui est la sagesse de notre esprit, mais que ce soit un certain laisser-aller et un mouvement de notre esprit qui va comme une machine une fois lancée. Notre-Seigneur aura commencé à lancer cette machine, et elle continue toujours à marcher, quoique la main de Notre-Seigneur ne la pousse plus. Ce ne serait plus un mouvement intérieur de l'Esprit-Saint, mais une certaine impulsion donnée qui continue. M. de Brandt et moi nous sommes convenus que je vous dirais cela, je l'ai consulté là-dessus. Il avait un peu ce défaut; je lui ai demandé si vous n'y étiez pas quelquefois tombé et il m'a dit qu'il croyait que oui. Du reste tenez-vous en paix...

P. S. — Mon très cher, je viens de recevoir votre lettre aujourd'hui, saint jour de l'Épiphanie. Je n'aurai pas le temps

de la lire avant que l'occasion qui doit prendre celle-ci parte. Si vous demandiez une réponse prompte, je vous écrirais par la poste, sinon par la première occasion. Que Jésus vous donne son Saint-Esprit d'enfant et qu'il vive en vous comme tel.

XIII

Monsieur
Monsieur Paul Carron,
élève au Séminaire Saint-Sulpice, Paris.

Rennes, le 9 janvier 1838.

Vive Jésus et Marie!

Mon bien cher frère, que l'Esprit de Jésus enfant remplisse votre âme et vous fasse vivre de sa vie divinement enfantine!

Comme l'occasion a été retardée je veux vous dire deux mots sur votre état. J'ai songé à votre intérieur...

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 394.

p. 394, vers le milieu :

Cela aura lieu sans que vous le sachiez et malgré vous. Vous devez trouver que d'abord vous n'apercevez pas ces efforts, mais au bout d'un temps notable vous trouverez votre esprit contentonné, replié sur lui-même et comme entassé et foulé en soi (je ne sais si je m'explique bien, mais vous devez me comprendre) et votre corps abattu.

p. 395, avant la conclusion :

J'ai écrit dernièrement une lettre à M. Galais : je crains de lui avoir fait de la peine parce que j'ai eu l'air de m'ériger en docteur; mais il est si plein d'humilité que je pense qu'il a bien reçu tout ce que je lui disais.

Pour la *Vie* de M. Liévin, si je l'avais vue avant qu'elle passât par les mains de MM. Carbon et Mollevault, j'aurais pu donner mon avis, et M. de La Brunière aurait consenti à des corrections que j'aurais pu faire. N'en parlez pas, laissez faire le bon Dieu. J'ai mal fait de dire cela, parce que j'ai eu le désir de la voir d'abord, dans la crainte qu'il n'en arrive quelque humiliation à M. de la Brunière, et en cela j'ai eu

fort : cela ne lui fera pas de mal. Si la chose arrivait et que vous aperceviez que cela aurait produit quelque mauvais effet sur lui (ce que je ne pense pas, parce que le bon Dieu tient cette âme enfermée dans son saint amour); mais, si par un effet de la misère humaine cela arrivait, engagez-le à m'écrire de suite.

J'ai tâché de faire pour le pauvre M. Dupeloux ce que le bon Dieu m'a inspiré, il me semble au moins. Priez pour cela: le diable se jette à travers et veut détruire le bon effet. Ne vous inquiétez pas tant de ses mauvaises dispositions. C'est un pur effet du démon qui l'obsède et qui lie cette pauvre âme et la tient dans ce tourment. Je crois que sa volonté n'a pas plié et que son âme est toujours dans le même état devant Dieu, au moins jusqu'à un certain point et que malgré les efforts de l'ennemi Dieu l'attirera à lui, et l'Esprit de notre cher Maître l'emportera.

Je vous embrasse...

P. S. — Ne parlez pas de ce que viens de vous dire sur le très cher M. Dupeloux,

XIV

Monsieur

Monsieur Paul Carron,

Élève au Séminaire Saint-Sulpice, Paris.

Rennes, le 3 février 1838.

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 409.

p. 411, au premier alinéa :

Je ne sais pas si je suis compréhensible ou intelligible : j'espère que le divin Jésus vous fera comprendre non pas ce que j'ai voulu vous dire, ni même ce qu'il fait dans votre âme, mais qu'il vous fera comprendre votre imbécillité, votre pauvreté, votre incapacité et votre néant; il vous fera comprendre aussi que vous devez marcher dans cette imbécillité et ce néant et cette incapacité et le laisser vivre caché dans le fond de votre âme.

J'ai vu dans votre dernière lettre que je m'étais trompé en vous parlant de votre oraison. Voilà, très cher, le fonds qu'on doit faire sur les hommes : ce sont tous des imbéciles,

les uns plus que les autres, il est vrai; mais il est certain qu'il n'y en a pas un seul qui soit capable de voir les choses de Dieu, si le bon Maître ne nous les montrait. Je croyais que vous m'aviez dit que vous passiez quelquefois trois heures en oraison; et je pensais que cela se faisait dans la journée lorsque vous ne pouviez pas travailler, et je croyais que pour cela vous restiez assis à votre place en vous tenant en oraison et que c'était là que vous vous fatiguiez. Voilà pourquoi je vous disais ces choses qui ne sont pas vraies. Je savais bien que hors de là, votre oraison ne produisait pas cet effet. Ne vous inquiétez pas de tout ce que je vous ai dit dans cette lettre-là : allez votre chemin comme si rien n'était. Je suis bien aise de cette erreur...

plus bas M. N. désigne M. Dupeloux.
p. 412, avant la conclusion :

Je suis bien sûr que, si cet imbécile n'y avait été pour rien, les choses seraient en bien meilleur état. Vous en êtes convaincu vous aussi, j'en suis sûr. Voilà, très cher frère, ce que j'avais à vous dire pour le moment.

XV

Monsieur,

Monsieur Paul Carron

Élève au Séminaire Saint-Sulpice, Paris.

au dos cette adresse a été rectifiée : rue Cassette n° 17; d'où il faut conclure que M. Carron est retiré dans sa famille.

Vive Jésus et Marie !

Rennes, le 28 février, pulvis es et in pulverem reverteris, 1838.

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, 431.

p. 435 1^{re} ligne lire *amener* au lieu de *ramener* : bien que la famille de M. Carron fût originaire de Rennes, il ne paraît pas qu'elle habitât cette ville.

P. S. — Il a plu à notre bon Maître de m'empêcher de vous écrire jusqu'à ce jour. Dites, s'il vous plait, aux très chers MM. de La Brunière et Maigna que j'espère leur écrire demain.

XVI

Monsieur

Monsieur Paul Carron,

(ou en son absence à M. Leray, diacre),
au Séminaire Saint-Sulpice, Paris.

Vive Jésus et Marie !

Rennes, le 16 mars 1838.

Mon très cher frère, que Jésus et sa divine croix remplissent nos âmes ! Cette croix bien-aimée s'appesantit sur moi avec une très grande force depuis bien longtemps : que le très saint nom de Dieu en soit loué et adoré ! Il plaît à notre bon Maître de nous frapper de la manière la plus sensible. Voilà plus de trois mois que je suis accablé sous le poids de cette divine croix. Je n'ai pas voulu vous en parler de peur de chercher des consolations dans la chair et Jésus tout seul doit être notre Tout. Lorsqu'il nous frappe il faut recevoir avec soumission et amour ses divers châtimens, quelque terribles qu'ils soient et ne pas chercher à les esquiver ni chercher des soulagemens. Je vous écris maintenant de peur de me rendre coupable en me taisant plus longtemps : vos prières et celles de vos chers frères pourraient obtenir de la bonté divine ce qu'il lui a plu depuis tout ce temps que je le demande incessamment et avec instance. Que son très saint nom soit béni, loué et adoré !

Commencez d'abord par vous humilier devant notre divin Maître, et dites-lui que vous vous soumettez pleinement à tout ce qu'il plaira à sa divine Majesté de vous faire souffrir, car la chose que je vous annonce va vous accabler de douleur. Il s'agit, mon très cher frère, de notre très cher et extrêmement pauvre M. de Brandt. L'état où il se trouve depuis plus de trois mois est effroyable. Imaginez-vous le séminariste le plus dissipé, le plus méchant, le plus orgueilleux et le plus malicieux et vous aurez le portrait de ce pauvre frère. Sa malice et sa méchanceté est si grande que je n'ai jamais rien vu de semblable. Je ne sais que faire, car je ne puis rien sur lui; il a une haine mortelle et un souverain mépris contre moi. Il n'observe aucune règle, il n'a aucun frein, il ne pense du

matin au soir qu'au mal. Il s'occupe pendant les exercices de piété et les autres exercices ou à dormir ou à rire et faire rire les autres par toutes sortes de farces et de singularités. Il fait souvent les mêmes farces et dans la même intention devant le Saint-Sacrement. Aux récréations, il n'y a pas moyen de placer un mot de piété : ce ne sont que des niaiseries, des parties de chasse ou autre chose de ce genre dont il parle ou il dit des farces et des bouffonneries dites avec esprit mais avec une malice épouvantable. Nous avons la récréation du soir qui est réglée et pendant laquelle il n'est pas possible de divaguer; la règle veut que l'on parle d'un sujet de piété; mais il cherche à ricaner ou à farcer sur les choses pieuses qu'on dit, ou il se promène au coin de la bande dans un morne silence et en faisant souvent toutes sortes de bêtises, comme de marcher en cadence ou en dansant. Il est pris d'une amitié particulière pour le pauvre M. Dupeloux, et c'est là encore un très grand malheur, car il fait un tort très grand à ce pauvre enfant. Cette amitié particulière est des plus fortes et des plus caractérisées, mais diabolique et uniquement de malice. Il court toujours après lui et cela pour lui dire des farces, pour le dissiper, etc. Le danger de M. Dupeloux est extrêmement grand : Dieu sait s'il s'en tirera ! et s'il s'en tire, ce n'est plus selon les espérances que j'avais conçues d'abord et qui se fortifiaient de plus en plus. Il est grandement à craindre que si même M. de Brandt ne le perd pas entièrement, il lui donnera un fameux coup, dont il se ressentira peut-être longtemps. Le pauvre enfant fait ce qu'il peut pour s'éloigner de lui et par moments le fuit, lui montre de l'indifférence et du mécontentement et ne lui permet aucune familiarité; mais dans certains moments, qui jusqu'à présent ont été bien rares, il se laisse un tant soit peu aller, pas beaucoup; mais je vois la malice de M. de Brandt gagner du terrain. Par moments, il lui communique son venin; et toutes les fois que ce pauvre enfant a été en rapport avec lui, il en est sorti en très mauvais état. Il lui est arrivé déjà deux crises (ces crises n'étaient pas de la force de celles qu'il a eues à Issy, mais cela n'empêche pas qu'elles le laissent dans un mauvais état) fâcheuses à la suite de ces malheureuses communications qui consistent uniquement à écouter ses farces avec un certain contentement et à causer avec une certaine familiarité avec lui. Je lui avais défendu

cela; mais par moments il n'est déjà plus le maître et est entraîné. Cela me fait trembler. Je me suis aperçu d'une chose terrible : c'est que M. de Brandt lui communique quelquefois sa haine contre moi, cela sans parler, mais par voie de communication spirituelle. S'il gagne le dessus, le pauvre enfant est perdu; et moi, je serai obligé d'être le spectateur d'un si affreux spectacle, sans pouvoir y apporter le moindre remède.

Vive Jésus! je suis prêt à recevoir tous les coups. Qu'il frappe, qu'il anéantisse ce cœur de pécheur, qu'il le déchire, qu'il le consume dans la douleur et les angoisses de la mort. Il y a des moments où je suis dans une espèce d'agonie effroyable, mais je bénis le saint Nom de notre Maître sur tout ce qu'il lui plaît de faire. Jusqu'à présent, il n'y a rien de perdu pour M. Dupeloux, mais je crains terriblement pour lui; il a trop laissé gagner de terrain : je lui avais prédit tout cela; j'avais pris mes précautions pour l'empêcher d'être entraîné; probablement il les a crues excessives et ne les a pas exécutées dans leur entier. Ces précautions n'étaient pas excessives, mais d'une exactitude rigoureuse; et pour les avoir d'abord dépassées de quelques lignes, il est déjà presque entraîné. Cela vient de ce que la malice de M. de Brandt pour le séduire et sa sagacité à profiter de toutes les circonstances pour venir à sa fin sont si grandes, pour peu qu'il ne fût pas sur ses gardes, il ne pouvait manquer de succomber. Que le très saint Nom de Jésus soit béni sur tout et en tout.

L'état de M. de Brandt est purement diabolique. J'avais quelques espérances d'abord, mais depuis quelque temps cela dégénère et devient continu; d'abord cela n'arrivait que par moments, au moins y avait-il de petits intervalles de repos, mais maintenant plus d'intervalles mais malice continue. Je crois que ses nerfs commencent à être irrités et le physique s'en mêle aussi; de manière que je ne vois plus de fin à ses maux. Les suites en seront funestes, au moins je le crains beaucoup, et je ne vois pas grande espérance d'un retour parfait à Dieu. Cependant, Dieu peut tout et sa miséricorde est infinie. Prions.

Nous faisons une neuvaine à commencer samedi et finir le jour de l'Annonciation, en l'honneur de la maternité divine de Marie; nous nous adresserons à l'intercession de la Sœur

Marie Desvallées; M. Leray vous dira qui c'est; faites selon votre dévotion.

Si vous jugez à propos, montrez cette lettre à MM. Maigna et de La Brunière pour qu'ils fassent la neuvaine avec nous. Montrez-la toujours à M. Leray.

Vous comprenez sans doute maintenant pourquoi je vous disais dans ma dernière lettre que ce serait une grande consolation pour moi de vous voir ici. J'espérais que vous pourriez être utile au moins à M. Dupeloux pour l'empêcher de tomber; alors le danger n'était pas grand encore, maintenant votre secours serait plus nécessaire. Ne faites en cela que la divine volonté.

J'aurais bien des choses à vous dire sur les antécédents de cette terrible catastrophe, des choses bien importantes pour vous et pour nos très chers frères. C'est encore une raison pourquoi je désirerais de vous voir. Défiez-vous de vous-même et dites cela à tout le monde à la vue d'un coup si effrayant. Gardez le secret sur tout cela. Montrez, s'il vous plaît, cette lettre à M. Pinault et dites-lui de garder le secret.

Je vous embrasse en Jésus et Marie, qui seuls soient bénis pendant toute l'éternité!

F. LIBERMANN.

Dites, s'il vous plaît, à M. Leray que je le prie de me procurer une dizaine d'images de la Sainte Vierge *in-folio*, portant l'Enfant Jésus ou, s'il n'en trouve point, sans l'Enfant Jésus. Il faut qu'elles soient pieuses et modestes pour les mettre dans les chambres de notre pauvre petit noviciat. Je n'ai pas d'argent à dépenser; s'il peut les trouver sans argent, cela vaudrait mieux, sinon, qu'il les achète : le bon Dieu me fournira de quoi les payer.

M. de Staplande prie M. Leray de payer au portier les ports de lettres qu'il doit et de faire dire à M. Buteux qu'il ne peut rien faire pour sa bonne œuvre en ce moment, peut-être plus tard.

Dites, s'il vous plaît, à M. Leray, qu'il ne craigne pas et qu'il ne se trouble pas le moins du monde : notre Congrégation n'est pas bâtie sur les hommes. Dites-lui que le P. Eudes lui donne pour unique fondement : 1^o La grâce de Dieu; 2^o la volonté divine; 3^o la croix; 4^o la dévotion à Jésus et Marie.

Qu'il en fasse son profit et qu'il grave cela profondément dans son âme.

Malgré tout cela le noviciat est dans une très grande ferveur.

XVII

Monsieur

Monsieur Paul Carron,

Élève au Séminaire Saint-Sulpice, Paris.

J. M. J.

Rennes, le 29 mars 1838.

*Confitemini Domino quoniam bonus :
quoniam in sæculum misericordia ejus !*

Mon très cher frère, vive Jésus en Marie, et Marie de la vie, en la vie et par la vie de Jésus. Prions notre divin Maître de nous rendre participants à cette vie divine qu'il est venu mener en Marie. Il sait bien que notre vie est une vie de chair, de boue, de fumier, toute crasse et dégoûtante; et il est venu parmi nous et en nous pour nous débarrasser de notre vie abjecte et misérable, afin de mettre en nous la sienne qui est pure et divine. Réjouissons-nous de toutes nos forces en cette vie du bien-aimé de nos âmes. Notre vie est en Marie, je veux dire cette véritable et unique vie sans laquelle nous sommes des cadavres puants, elle est en Marie, notre Mère. C'est pour cela que Marie est véritablement notre Mère; car si Jésus est notre vie, c'est Marie qui nous l'a donné et qui nous le donne tous les jours, et par conséquent elle est véritablement notre Mère, puisque nous n'avons de vie que celle qu'elle nous a engendrée en ce jour d'hiver.

O très cher, j'ai vu clairement encore cette semaine que Marie nous donne la vie et ce qu'elle a fait pour notre cher M. de Brandt, car j'ai de bonnes nouvelles à vous donner. Notre divin Maître nous a frappés parce que nous avons péché, et nous sommes dignes de ses châtiments et d'incomparablement plus grands que ceux qu'il nous a infligés; et s'il lui plaisait de nous en envoyer de plus grands, ne faudrait-il pas les recevoir avec une grande plénitude de joie et le louer, bénir et adorer avec le plus grand amour? Oui, certainement

il le mérite bien; car lui seul mérite louanges, gloire et amour, et nous, la confusion, le mépris et la haine non seulement de toutes les créatures, mais de la part de notre unique Seigneur et Maître. Qu'il soit donc béni, loué et adoré sur tout ce qu'il se plaît à faire de ce tas de serviteurs plus qu'inutiles qu'il a sur la terre.

Vendredi soir, ce cher M. de Brandt éprouva un changement subit; samedi matin je suis allé le voir et je l'ai trouvé beaucoup mieux, cependant pas encore entièrement remis; hier, il paraissait tout à fait remis et ce bien persévère aujourd'hui. Depuis quatre mois, je ne l'ai pas vu aussi bien qu'en ce moment. Bien plus, je lui vois de meilleures dispositions qu'il n'en avait il y a cinq ou six mois, car dans ce temps-là ses dispositions n'étaient pas comme l'an passé. Ainsi vous voyez, mon cher, combien la Très Sainte Vierge doit nous être chère, car elle a la vie en elle et elle la communique à ceux qui lui appartiennent. M. de Brandt m'a dit dès samedi que c'est à elle qu'il devait ce changement, et que vendredi soir, lorsque ce changement se fit, le premier mouvement le portait fortement vers cette divine Mère. C'est peut-être le premier sentiment véritable de piété qu'il a eu depuis quatre mois; il a eu bien dans tout ce temps par ci par là des intervalles de repos, mais ce n'était jamais un changement; ses dispositions d'orgueil existaient toujours dans leur entier. En ce moment, c'est à peu près l'ancien homme. Il a cependant encore un peu d'agitation intérieure et n'est pas tout à fait remis. Mais ce qui fait ma joie, c'est que ses dispositions d'humilité, d'obéissance, de piété, etc., semblent être revenues.

Je vous prie et tous ceux qui ont eu connaissance de ma première lettre de faire une neuvaine d'actions de grâces de la même façon que la première, dans laquelle on priera la Très Sainte Vierge de lui donner la persévérance et d'achever ce qu'elle a si bien commencé, si cela plaît à son Fils bien-aimé. En cela, tout abandon complet et sans restriction. Ne prions pas par notre propre force et nos propres désirs; laissons le divin Esprit demander en nous et par nous; abandonnons-nous pleinement à son mouvement et à sa conduite.

Le pauvre M. Dupeloux allait de mal en pis depuis que je vous ai écrit et il y avait des moments où j'en désespérais absolument. Depuis le retour de M. de Brandt, il y a un mouvement

chez lui aussi; je ne sais pas ce qui s'y passe. Il n'est pas remis, mais ce mouvement me donne de l'espérance. Je ne veux pas être curieux pour savoir où les choses en sont avec lui; j'aime mieux laisser agir Dieu seul en lui et ne pas m'en mêler du tout : je ne ferais que gâter tout, si j'y mettais la main. Dites à M. Pinault que je lui en donnerai des nouvelles dès que j'aurai quelque chose de certain.

Dans toutes ces misères il a plu à Dieu de me faire voir la miènnne qui est sans doute la plus grande; seulement sa bonté et sa miséricorde envers moi est toute singulière, toute extraordinaire. Je n'ai jamais lu dans aucun livre ou entendu nulle part raconter de choses pareilles. Il est le Maître de toutes choses et ce n'est pas à moi à lui demander pourquoi il agit de la sorte : cela lui plaît ainsi et voilà qui doit me remplir de joie et d'amour. Mais voyez donc cette incompréhensible conduite de sa divine sagesse ! il punit et traite si rigoureusement des âmes bonnes qu'il a comblées de ses faveurs et qui valent certainement beaucoup mieux que moi, et il les punit pour mes péchés. Vous ne croyez peut-être pas cela, mais je vous assure que cela est vrai; et moi qui suis le grand coupable, il me laisse tranquille. Je vous assure que cela me cause un très grand étonnement : que son très saint Nom soit béni, loué et honoré ! il sait ce qu'il fait, et moi je suis un vrai imbécile. Si M. de Brandt a manqué et que c'est par les fautes qu'il a commises qu'il s'est attiré cette épreuve (ce que je crois), ces fautes qui ont été terriblement punies ont été commises par moi d'abord; et le bon M. de Brandt n'a fait que les hériter de moi, qui en suis le vrai coupable.

Une chose encore bien importante qu'il a plu à Notre-Seigneur de me montrer en cette circonstance, c'est l'extrême inutilité et incapacité où nous sommes. Vous ne vous faites pas une idée, mon très cher, de ce que nous valons ou plutôt de ce que nous ne valons pas. Loin d'être utiles à quelque chose, nous ne sommes bons qu'à tout perdre; et il me semble que si Dieu n'arrêtait pas le mal que nous faisons, toutes les œuvres que nous entreprenons ne tourneraient qu'au détriement et à la perte des âmes. Habituez-vous, très cher, à ne jamais estimer avoir fait quoi que ce soit, lorsqu'il plaît à Dieu de sanctifier les âmes avec lesquelles vous êtes en rapport. Soyons fermement persuadés que tout le plus grand obs-

tacle à la sanctification des âmes avec lesquelles Dieu nous met en rapport, c'est nous-mêmes qui nous imaginons leur être utiles, par un excès de notre orgueil et malice. Suivons cependant le mouvement qu'il lui plaît de nous donner pour la sanctification des âmes de ceux à qui il nous porte, sans nous décourager de voir notre extrême imbécillité, inutilité, incapacité et le dommage que nous causons à ces pauvres âmes; nous ne devons pas examiner le bien et le mal qui se trouvent dans notre conduite, mais suivre comme des aveugles les tout adorables volontés de notre divin Maître; laissons-nous manier par son divin Esprit et tenons-nous dans notre bassesse et notre abjection devant lui.

Vous voyez que tout ce qui se passa en M. de Brandt était une épreuve terrible et un effet diabolique. C'était toujours ce que je croyais et ce dont j'étais certain. J'en craignais seulement les suites.

Faites connaître à tous les Messieurs qui ont vu ma première lettre la nouvelle que je vous donne dans celle-ci.

Ayez la bonté de répondre à M. Pinault que je ferai répondre à la demande qu'il m'a fait faire par M. Leray aussitôt que M. le Supérieur me donnera la sienne. Il veut d'abord consulter le bon Dieu.

Tout à vous en Jésus et Marie.

F. LIBERMANN, *acol.*

La lettre qui suit ne porte pas le nom du destinataire. On a pensé qu'elle était adressée soit à M. Carron, soit à M. Leray. Les allusions qu'on y lit ne conviennent pas à ce dernier; par ailleurs tout laisse supposer qu'il y est question de M. Carron.

XVIII

Rennes, le 31 mars 1838.

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, 448.

p. 457, vers le milieu :

De plus cette lecture nous facilite le moyen de nous exprimer plus exactement. Vous ne comprendrez peut-être pas ce que je veux dire par cela ! c'est égal. Je ne crois pas que cette lecture vous nuise, si vous n'y attachez pas grande importance. Quand vous vous mettez à lire... *w*

p. 458, au premier alinéa, ajouter :

Par rapport à ce dernier point, voici ce que j'ai éprouvé là-dessus : j'ai senti en moi un mouvement intérieur et une vue spirituelle qui vous mettait des nôtres, qui m'indiquait que Notre-Seigneur vous attirerait; mais je n'ai jamais examiné la chose en vous; je n'ai jamais eu le désir ni le pouvoir d'examiner la volonté divine sur vous dans votre propre âme. J'ai eu par moments des désirs si ardents et fait des prières si fortes pour que Notre-Seigneur vous attirât (et cela a duré quelquefois trois semaines, un mois) que je croyais que cela arriverait; mais en tout cela, très cher, ne vous laissez conduire que par la main de celui qui doit être en toutes choses votre tout unique Maître; ne bougez pas qu'il ne vous déplace. Votre grande affaire est la vie d'abandon total et la mort complète. Je ne crois devoir encore examiner cette affaire en ce moment, parce que je crois que la volonté de Dieu n'y est pas. Il veut que nous nous tenions tranquilles maintenant. Soyons morts et néants entre ses mains.

Pour ce qui est de demeurer à la maison pendant les vacances, ne doutez pas que M. le Supérieur ne vous reçoive avec la plus grande charité, mais je ne crois pas que vos parents y consentent jamais. Tout à la divine volonté ! il vous amènera, quand cela lui plaira. Il veut qu'en attendant nous soyons morts; et bien ! soyons-le, afin de ne vivre que de son divin amour et en celui de sa très aimée Mère en lesquels je suis tout vôtre.

F. LIBERMANN, *acol.*

J'ai vraiment compassion du pauvre M. de Bonneault. Le bon Dieu le consolera, je l'espère; c'est un si bon homme !

XIX

Monsieur

Monsieur Paul Carron,

Élève au Séminaire Saint-Sulpice, Paris.

Vive Jésus et Marie !

Rennes, le 4 avril 1838.

Que Jésus soit votre unique trésor et tout votre bien en la terre, comme il le sera par la miséricorde de son Père dans le ciel !

C'est pour l'amour de ce grand trésor des prêtres et de toutes les âmes fidèles et pour l'honneur et la gloire de son divin et admirable sacerdoce que je vous fais payer le port de cette lettre. Le très cher M. Aubriot m'a demandé conseil sur la manière de s'y prendre pour prêcher. Vous savez aussi bien que moi ce qui en est, car, d'après ce qu'il me dit, je vois qu'il en était déjà question ou avec vous ou avec M. de La Brunière. J'étais fort affligé de le trouver toujours en arrière et je voulais l'encourager : voilà pourquoi je me suis mis à lui répondre de suite. Mais j'étais fort étonné quand ma lettre était faite de la voir si violente; j'en eus peur; je la donnais à lire à M. de Brandt pour voir ce qu'il en pensait. Il la trouva bien forte aussi, mais il me dit : « Si vous ne l'envoyez pas, M. Aubriot va rester toute sa vie dans son état. »

Je sens bien qu'il a besoin d'une secousse; je crains que la secousse ne soit trop forte et qu'il ne se décourage. Cela vous fâche contre moi de me voir si peu d'abandon ! Très cher, un homme qui a causé de si grands maux aux âmes a raison de se défier de soi; voilà pourquoi je vous prie de lire cette lettre, et si le bon Dieu vous dit de la lui remettre, donnez-la lui, adoucissez la peine qu'elle pourrait lui causer et dites-lui que je l'aime de toute mon âme en Notre-Seigneur Jésus, et que si j'ai la hardiesse de lui parler de la sorte, c'est pour la raison même de cette grande charité et le désir de sa plus grande sanctification. Priez-le de m'écrire au plus tôt pour savoir quelles sont ses dispositions par rapport à cela.

Je vous assure que je suis dans le plus grand étonnement et que j'ai honte des choses que je dis et de la manière que je m'exprime dans cette lettre, et d'autant plus qu'elle est adressée à un prêtre et que moi je ne suis qu'un pauvre homme comme vous le savez fort bien. Je crains de mal faire; je mets tout sur votre dos. Si vous jugiez ne devoir pas la remettre, écrivez-moi le au plus tôt pour que je puisse répondre à celle de M. Aubriot d'une autre façon.

Notre très cher M. de Brandt, sans être entièrement délivré de son démon, qui se fait sentir encore assez rudement par intervalles, est cependant en ce moment dans les plus belles dispositions. Que notre bon Seigneur Jésus soit béni sur tout !

M. Dupeloux n'est pas encore remis; il va mieux. Je vois en lui les mêmes effets qu'en M. de Brandt, du moins en partie;

c'est dans certaines circonstances absolument la même chose comme si l'esprit mauvais qui animait M. de Brandt agissait en lui.

Tout à vous en Jésus et Marie.

F. LIBERMANN, *acol.*

XX

Monsieur
Monsieur Paul Carron,
Élève au Séminaire Saint-Sulpice, Paris.

Rennes, le 29 avril 1838.

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 491.

p. 494, au bas de la page :

Pour l'affaire du bon M. de Bonneault, j'en ai parlé à M. le Supérieur, et il consent à le recevoir ici l'an prochain où il pourra achever sa théologie. Ainsi il n'a qu'à prendre ses dispositions pour cela. Je crois qu'il serait bon de ne pas divulguer cela dans le Séminaire de Paris. J'ai écrit une lettre à ce brave homme, il y a environ huit jours; je l'ai remise à une occasion, et il la recevra peut-être plus tard que vous n'aurez celle-ci.

J'ai écrit aussi à M. Cathelin; il est bien dans la peine. Si vous pouviez aller le voir quelquefois, cela lui ferait du bien : il a grand besoin de consolation et de soutien. Vous pourriez peut-être aussi voir là M. Millault, si le bon Dieu vous le dit. Autrefois, il était tout au bon Dieu et bien avancé dans la vie intérieure; maintenant je ne sais où il en est. Je sais qu'il a souffert quelque échec qui me causa bien des peines, il y a deux ans. En tout cela, mon très cher, ne faites que la volonté divine et non la volonté des hommes.

Le bon M. Pinault a du être bien affligé du départ de son pauvre enfant (1) : que faire? La volonté divine est notre tout; n'ayons et ne voulons rien hors d'elle. Réjouissons-nous au milieu de notre douleur et bénissons le Maître s'il nous afflige, mais bénissons avec amour et allégresse de cœur. Il

(1) Il s'agit vraisemblablement de M. Dupeloux qui quitta le noviciat de Saint-Gabriel.

nous a terriblement affligés; il nous affligera peut-être encore davantage. Que faire à cela, sinon de nous remplir de joie et d'amour pour un si grand, si doux, si bon, si aimable et adorable Maître. J'espère comme vous, que la Très Sainte Vierge n'abandonnera pas ses enfants. M. Dupeloux était bien disposé en partant et en cela c'était un grand bonheur pour lui d'être venu ici; et M. de Brandt va un peu mieux, mais je ne sais pas encore ce que le divin Maître veut en faire. Ce que je sais c'est que son très saint Nom en sera toujours béni, loué et adoré. Je suis toujours plein d'espérance, mais uniquement fondée sur la miséricorde divine.

A Jésus et Marie.

XXI

La lettre qui suit n'a pas d'adresse au dos : les destinataires sont indiqués en tête : MM. Carron et de La Brunière. Le dimanche dans l'Octave du Saint-Sacrement tombait le 17 juin.

Cf. *Lettres Spirituelles*, I, p. 500.

à la fin de la lettre cette recommandation :

Dans tous les cas, je vous prie de me répondre au plus tôt.

XXII

Monsieur

Monsieur Paul Carron,

Élève au Séminaire Saint-Sulpice, Paris.

Vive Jésus et Marie!

Rennes, le 19 juin 1838.

Mon très cher frère, que Notre-Seigneur soit votre force, votre paix, votre lumière, votre amour, votre vie et votre tout!

Je vous envoie une lettre à remettre à M. de La Brunière et une autre pour vous tous les deux. Celle-ci a été faite avant que je n'aie les vôtres; voilà pourquoi j'y ajoute encore une pour chacun en réponse aux vôtres. Je vous prie, mon très cher, de lire avec douceur, paix et charité cette grosse épître qui est pour vous deux. J'aurais bien voulu entrer en quelques détails, mais je ne pouvais le faire. Je pense qu'il suffit de

vous dire ce que je vous y dis, quelque danger que vous puissiez courir, car ce n'est pas à moi à faire quelque chose : je ne sais que trop que je ne suis bon qu'à gâter tout. Il faut donc mettre le tout entre les mains de Notre-Seigneur.

Ne vous tourmentez pas de cette lettre, car je ne pense pas que vous soyez tombé, mais je crains que vous ne tombiez. Ah ! je le crains, sans savoir pourquoi, comme je vous le dis dans cette même lettre. Si vous croyez faire une chose agréable à Dieu, rassurez un peu ce pauvre homme. Prenez votre temps pour ne pas vous fatiguer. Et d'ailleurs, supposé qu'il y ait du mal en votre conduite et votre intérieur, il ne faut pas vous en inquiéter, si même le mal était grand. Je vous avoue franchement...

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 5.

p. 8, avant l'adieu :

Si j'écoute la crainte intérieure que j'ai en ce moment, je vous dirai que je pense qu'il est de la plus haute importance que vous quittiez tout commerce avec les prêtres que vous fréquentez. Ne suivez pas mes craintes, mais voyez ce que le bon Dieu vous dira là-dessus et agissez avec une douce méfiance de vous-même. Dans tous les cas, je crois qu'il serait bon de voir M. Cathelin et les chers frères du Séminaire, bien entendu le très cher M. de La Brunière.

Tout vôtre en la charité de Jésus et de Marie.

F. LIBERMANN, *acolythe*.

Si je ne vous ai pas écrit, mon bien cher, c'est que je craignais que vous ne fussiez malade, parce que depuis longtemps je n'ai pas eu de vos nouvelles et je n'osais pas vous dire ces choses, de peur que ma lettre tombât en mains étrangères. Je vois bien que le Maître n'a pas voulu que cela eût lieu. J'ai chargé, il y a peu, le P. Pinault de vous dire cela pour que vous m'écriviez un mot. Il l'a sans doute oublié selon sa belle habitude.

XXIII

La lettre qui suit est sans date : on l'a marquée au mois de juillet 1838; elle traite en effet le même sujet que les lettres de juin précédent.

Monsieur
Monsieur Pierre Carron,
Élève au Séminaire Saint-Sulpice, à Paris.

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 46.

à la fin de la page 48 :

Vous me mandez que si je croyais que vous deviez quitter ces Messieurs que vous fréquentez, vous les quitteriez. Voici, ce que je crois là-dessus. Je vous avais proposé de quitter tout pour un temps parce que je croyais que vous ne les fréquentiez que pour leur bien spirituel; et voilà pourquoi d'après les craintes que j'avais de cette présomption, je pensais qu'il serait bon de laisser tout pour un temps, jusqu'à ce que la chair soit vaincue. Mais comme, d'après ce que vous me dites, cela n'est pas vrai, et que ces prêtres vous font du bien, je n'ai plus la pensée de vous conseiller de les quitter; et, si je vous le conseillais, vous ne devriez pas suivre mes avis là-dessus. Ces Messieurs sont prêtres et moi je ne suis rien; ils ont grâce pour la sanctification des âmes et moi je ne sais que perdre tout. D'ailleurs, d'après ce que vous me dites, ils sont bons et pieux et vous font du bien; tout cela leur donne de l'autorité et moi je n'en ai et ne dois en avoir aucune; ainsi leurs avis sont toujours respectables et les miens nuls.

Maintenant il faut que je vous prévienne cependant d'une chose...

XXIV

Monsieur
Monsieur Paul Carron,
au Séminaire Saint-Sulpice, à Paris.

Rennes, le 27 juillet 1838.

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 31.

p. 34 :

Ne croyez pas que ma charité pour vous ait diminué, parce que dans ma dernière lettre je vous parlais comme si je négligeais votre âme et comme si j'étais indifférent pour sa sanctification : ni l'un ni l'autre ne sont vrais. Si je vous disais que désormais, d'après ma résolution prise, je serai, j'espère,

plus sobre à faire des lettres, cela ne veut pas dire que j'ai de la répugnance à vous écrire; non, mon cher, il n'en est rien. Écrivez-moi tant que le bon Dieu vous inspirera de le faire; ce sera une grande consolation pour moi de vous répondre. Je vous assure...

q. 35 :

Mais je crois que cela c'est la chair, car une fois que j'y suis tout ce dégoût disparaît; ce n'est que pour m'y mettre que cela coûte et tellement que souvent je reste plusieurs jours sans rien faire, n'ayant pas le courage de m'y mettre; c'est un esclave qui ne veut pas se mettre au travail que son divin Maître lui prescrit; c'est même une des grandes fautes que j'ai commises par le passé...

XXV

Monsieur
Monsieur Paul Carron,
au Séminaire Saint-Sulpice, Paris.
(*corrigé* : Parti, rue du Regard, 1).

Rennes, 20 août 1838.

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 65.

p. 68 :

qui vit alors et règne pleinement dans nos âmes.

J'ai reçu la lettre de M. de La Brunière, que vous m'avez envoyée, mais je n'ai pas encore eu le temps de la lire; à peine ai-je pu lire la vôtre et vous répondre ainsi qu'à deux autres que je voyais pressées, mais je vais, j'espère, la lire ce soir et répondre demain. Ce n'est pas que j'aie des occupations extraordinaires, mais ce commencement de nos vacances entraîne après soi une foule de petits embarras qui ne m'ont laissé que très peu d'instantants depuis une huitaine de jours.

J'ai appris par votre cousin...

XXVI

Monsieur
Monsieur Paul Carron,
Élève au Séminaire Saint-Sulpice, Paris.
(*corrigé* : rue du Regard, 1).

Rennes, 31 août 1838.

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 91.

p. 94, à la fin :

mais il fait encore peu de clarté. S'il plaisait à Dieu de me laisser dans ma bêtise, je ne demande pas mieux; et vous aussi ne vous en inquiétez pas non plus.

Je vous embrasse...

P. S. — Je vous envoie une lettre que je vous prie de mettre au Séminaire de Paris ou à Issy, si vous y allez.

XXVII

Monsieur
Monsieur Paul Carron,
au Séminaire Saint-Sulpice, Paris.
(*corrigé* : Parti, rue du Regard, 1).

Rennes, le 16 octobre 1838.

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 98.

p. 101 : N. tient la place de M. de Brandt.

XXVIII

Monsieur
Monsieur Paul Carron,
au Séminaire Saint-Sulpice, Paris.

Rennes, le 14 décembre 1838.

Cf. *Lettres Spirituelles*, II p. 142.

XXIX

Monsieur
Monsieur Paul Carron,
élève au Séminaire Saint-Sulpice, Paris.
(*corrigé* : 1, rue du Regard).

Rennes, le 4 janvier 1839.

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 173.

P. S. — J'ai laissé par oubli plusieurs difficultés sans réponse; cela s'éclaircira une autre fois, s'il plaît à Dieu.

XXX

Monsieur
Monsieur Paul Carron,
sous-diacre au Séminaire Saint-Sulpice, Paris.
(*corrigé* : rue du Regard, 1).

Rennes, le jour des Saintes Plaies de Notre-Seigneur.

la date du 15 février a été ajoutée : c'est celle du timbre de la poste.

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 190.

p. 196, 4^e ligne :

N'écoutez en cela personne, Père Jésuite ou autre. Nous avons l'Évangile.

p. 196, avant *A Dieu* :

Ces Pères ne vous connaissent point, leurs paroles ne doivent être que du vent pour vous. Si leurs conversations vous peinent, évitez-les.

XXXI

Monsieur
Monsieur Paul Carron,
élève au Séminaire Saint-Sulpice, Paris.
(*corrigé* : parti, 1, rue du Regard).

Rennes, le Samedi Saint 1839 (30 mars).

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 223.

XXXII

Nous plaçons ici une lettre du Vénéral à M. Paul Carron au sujet de François-Xavier Libermann. C'est un billet sans date, mais qui fut écrit en mai ou juin 1839.

Monsieur
Monsieur Paul Carron,
élève au Séminaire Saint-Sulpice, Paris.

Vive Jésus et Marie !

Mon très cher frère, je vous demande encore un service pour l'amour et la gloire du bon Dieu. J'ai maintenant encore deux autres frères à Paris qui sont chrétiens. L'un d'entre eux a été baptisé, il y a deux ans seulement. Ils viennent d'Amérique et ont été en Alsace voir un autre frère qui est chrétien aussi, mais lui aussi bien que sa femme est chrétien des plus fervents que je connaisse. Ils ont un soin très particulier de l'éducation chrétienne de leurs enfants. Comme leurs enfants sont nombreux et leur coûtent beaucoup, ils étaient embarrassés de faire donner une bonne éducation au plus âgé de leurs garçons, ne pouvant le mettre dans une pension à cause de la dépense ; ils ont donc fait la sottise de l'envoyer à Paris avec ces deux frères dont je viens de vous parler afin de lui donner une éducation convenable. Ils ne sont pas sans inquiétude sur l'éducation religieuse de ce pauvre enfant, mais ils se fient à moi, pensant que je lui trouverai bien une bonne école où il pourrait être en assurance.

Comme je ne connais rien de semblable, j'ai pensé que vous pourriez peut-être venir au secours de ce malheureux enfant pour empêcher sa perte. Je ne saurais m'adresser à aucun autre, ne connaissant personne à Paris, au moins assez intimement pour le charger de cette pauvre âme. Si vous croyez que ce serait rendre un service à Notre-Seigneur que vous vous en occupiez, allez voir et examiner cet enfant et ce que ses deux frères prétendent en faire. Je n'ai pas de renseignements exacts sur tout cela. Je sais seulement que son père l'a envoyé à Paris, et il me prie instamment de faire en sorte de le conserver dans la piété. Ces deux frères désirent eux-mêmes lui trouver une bonne école pour les mœurs et la piété

afin de ne pas causer à leur aîné le chagrin de voir revenir un enfant avec une foi faible et une conduite mauvaise. Je pense que vous feriez bien de vous occuper de cette œuvre.

Vous pourriez peut-être faire du bien à ces deux braves gens qui sont chrétiens, ont de la foi, mais ne sont pas bien fervents. Le plus jeune est chrétien depuis treize ou quatorze ans et l'aîné depuis deux ans; mais le jeune est en Amérique depuis cinq ans où il a perdu bien sûrement la ferveur qu'il avait avant d'y aller; et l'autre y étant allé de suite après sa conversion doit être bien faible. C'est un brave homme, franc; il faut aller à lui en grande simplicité, car vous verrez que ce n'est pas un homme à manières polies, mais qui va rondement. Le moyen d'avoir d'abord un sujet de conversation? ce sera très simple : vous venez comme mon ami; vous pourriez leur parler de ma jeunesse, vous informer comment je faisais, etc. Vous pourriez peut-être parler d'eux à un prêtre zélé qui pourrait leur donner sa pratique, car ils sont cordonniers, et par ce moyen leur faire un grand bien.

Pour ce qui regarde ce pauvre enfant, je leur ai dit dans une lettre que je prierai un Monsieur de mes amis de les aller voir pour examiner ce qu'il y aura à faire. Ainsi vous n'aurez qu'à leur dire en arrivant que je vous ai chargé de leur rendre ce service.

Il serait peut-être bon de le faire aller au catéchisme. Si on pouvait le faire aller à celui de Saint-Sulpice, ce serait peut-être une bonne chose.

Voyez, mon très cher, si le bon Dieu veut que vous vous occupiez de cette affaire; sinon, laissez-la de côté sans vous en inquiéter davantage.

A Dieu, mon très cher, tout à vous en Jésus et Marie.

F. LIBERMANN, *acol.*

Adresse : Libermann, bottier, rue de la Monnaie, 18.

XXXIII

Monsieur
Monsieur Paul Carron,
au Séminaire Saint-Sulpice, Paris.
(*corrigé* : parti, 1, rue du Regard).

Rennes, le 15 juin 1839.

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 265.

p. 266 :

de toutes les ténèbres et obscurités intérieures.

Pour ce qui est de votre voyage (car je crois bien que c'est de cela que vous voulez parler quand vous me dites dans votre lettre que vous n'avez pas cherché ce qui est arrivé, etc.) donnez-vous à Notre-Seigneur pour faire tout son bon plaisir et selon son bon plaisir. Cependant je ne veux pas vous en dire davantage, de peur de dire des paroles inutiles, si par hasard ce n'était pas de cela que vous me parliez. Je vous vois toujours...

p. 267, à la fin :

Que Jésus et Marie veillent sur votre âme et sur sa sanctification.

Si vous y allez (en voyage) n'ayez pas de vues humaines et défiez-vous sans cesse des vues humaines. A propos de ce voyage, vous rappelez-vous de notre pauvre conscrit que je vous ai recommandé, il y a quelque temps? Si vous avez fait une collecte, je serais content si vous pouviez m'en donner des nouvelles, car je ne sais rien de positif et le jeune homme est très inquiet, parce que je ne pouvais rien lui dire de positif là-dessus. Si vous partiez avant de m'en donner des nouvelles, je serais fort embarrassé de lui répondre quand il viendra avant les vacances me demander où en sont les choses. Ayez donc la bonté de me dire ce qu'on a fait au Séminaire pour cela.

Pour ce qui est de mon petit neveu, je crois que son père veut lui faire faire ses études complètement. Son père et sa mère seraient bien contents d'en faire un ecclésiastique. La difficulté serait peut-être de les faire consentir à ce qu'il s'agrège au diocèse de Paris; mais je crois qu'il ne faut pas

penser si loin : en temps et lieu le bon Dieu pourvoira à tout. Il serait bon de le placer dans une de ces petites pensions dont vous me parlez.

A Dieu.

XXXIV

Monsieur
Monsieur Paul Carron,
au Séminaire Saint-Sulpice, Paris.
(*corrigé* : parti, rue du Regard, 1).

Rennes, le 29 juin 1839.

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 268.

p. 270 :

pour l'amour de notre Sauveur et de sa très sainte Mère. Écrivez-moi, s'il vous plaît, avant votre départ pour Rome, si le bon Dieu vous y fait aller. Il serait possible que je sois obligé d'aller à Paris et même probable; mes frères qui y demeurent me tourmentent là-dessus; si je vous y trouvais encore, nous causerions au long, si c'est la volonté de notre bon Maître et de sa très sainte Mère. Si j'y vais, ce sera immédiatement après l'Assomption, au moins je le présume.

p. 270, M. Pinault est nommé pour le Père N.

mais cela n'est pas si dur qu'on ne s'en fait une idée, tellement que voilà quatre ou cinq mois que je n'ai pas dit un seul mot au bon P. Pinault. Je crois que je lui ai écrit la dernière fois dans le courant du mois de février et pour une raison qui me paraissait importante, et il m'a semblé depuis que j'aurais dû m'en passer, car la chose dont il s'agissait n'a pas eu de suite du tout.

Pardonnez-moi donc ma faiblesse...

TÉMOIGNAGE DE M. MANGOT.

Déposition de M. Mangot

au Procès de l'Ordinaire (19 juin 1869).

Dans notre première entrevue en 1835 (c'était à Amiens), il me parut comme poussé par la divine passion de voir N.-S.

Jésus-Christ régner dans les âmes; et il ne me parlait que de ce bon Maître et de la ferveur d'un bon nombre de séminaristes de Saint-Sulpice... Il m'offrit avec une bien vive charité de se mettre en rapport avec moi; de là ces lettres qu'il m'écrivit durant deux années... La lecture de ces lettres si remplies du feu divin était comme l'âme d'une petite réunion de séminaristes qui avait lieu tous les huit jours au Séminaire d'Amiens; après quoi on offrait à Dieu toutes ses prières, toutes ses actions pendant huit jours, pour obtenir une vertu ou une grâce: le R. Père approuvait fort cette réunion et me donna bien des avis pour la rendre fructueuse.

A cette époque il n'y avait pas de chemins de fer; les voyages en diligence de 40, 50 et 60 lieues étaient fort pénibles; eh bien ! M. Libermann ne fit pas de difficulté d'entreprendre un pareil voyage pour un pur motif de charité. Un jeune séminariste, appelé Désiré Lebœuf, était malade à la ville d'Eu, au point d'interrompre les études du Séminaire; d'un caractère ardent, il avait embrassé l'œuvre de sa perfection avec un saint enthousiasme. Le bon M. Libermann, qui avait vu en lui les enseignements de sa direction porter des fruits si précoces et si abondants, craignit que livré à lui-même il ne vint à se décourager; aussitôt il part de Paris et nous arrive à Amiens où j'eus le bonheur de faire sa connaissance, et de là il se rend à la ville d'Eu.

Voici maintenant un de mes souvenirs du Noviciat qui m'édifia beaucoup alors. Il reçut durant quelque temps en direction un jeune enfant d'une dizaine d'années; et comme il n'était pas toujours renfermé dans un appartement lorsqu'il lui parlait, à une certaine distance, il me fut facile de remarquer la joie, l'allégresse et l'effusion de sa charité, pendant qu'il lui parlait; puis je vis plus d'une fois cet enfant, au sortir de cette conversation toute céleste, marcher avec circonspection et gravité et comme tout pénétré de la présence de Dieu. Il m'est arrivé de dire au bon P. Libermann que j'avais été bien touché de la tenue pleine de modestie et de recueillement d'un si petit enfant au sortir de son entretien. Je me souviens qu'il me donna à entendre que l'innocence de l'enfant était un moyen qui donnait une grande facilité pour pratiquer l'union avec Dieu.

Nous recommencions une deuxième année de noviciat.

L'un des séminaristes les plus distingués de Saint-Sulpice était venu avec nous : c'était M. Leray. M. Mollevault disait qu'il était la perle du Séminaire. Or, voici ce qu'il me dit en particulier relativement au bien excellent P. Libermann : « Je me souviens de Paris, me disait-il; là, j'ai entendu tout ce qu'il y a de plus savant et de plus éloquent; mais je vous le dis franchement, leur langage est loin d'approcher de ces gloses si onctueuses et si abondantes que nous fait M. Libermann »; et il ajoutait : « Nous avons vraiment sous les yeux la vérité de ce texte évangélique : *Flumina fluent de ventre ejus* ».

Pour tout le temps que je passai au Noviciat, je puis rendre témoignage que je n'ai jamais rencontré une charité plus tendre, plus persévérante, plus suave, plus encourageante et qui nous portait plus au renoncement que la sienne. Il était infatigable. « Venez me voir, me disait-il, tous les jours et chaque fois que vous aurez quelques difficultés »; et il disait cela à tout le monde. Mais le voyant surchargé, les novices s'étaient avertis mutuellement d'user de cette permission avec sobriété. Cependant, je dois l'avouer, la première année du Noviciat des Eudistes, il ne se passait presque pas de jour sans que j'allasse le voir une fois; et je m'en retournais toujours la paix dans l'âme et encouragé.

Au commencement du Noviciat, lorsqu'il voulut me faire prendre les moyens de me faire arriver à l'union habituelle avec Dieu, voici comment il s'y prit : Il me fit d'abord comprendre que, humainement parlant, il n'était pas possible d'arriver à ce but si noble et si sublime. Pour cela, selon lui, il fallait surtout deux choses : 1^o que Dieu ait pitié de nous, 2^o ôter tous les obstacles qui l'empêchent de prendre possession de notre âme. Je m'en souviens, il commença par me faire faire une neuvaine, me recommanda beaucoup de ne pas mettre ma confiance dans aucun moyen humain ni dans l'habileté du directeur, ni en quoi que ce soit, car, après avoir tout fait, si Dieu n'y mettait sa grâce, nous n'étions capables de rien.

Il me recommandait de ne pas rechercher dans toutes mes actions aucun plaisir, aucune satisfaction humaine, mais de ne chercher mon plaisir, mon bonheur qu'en Dieu seul. Voilà pourquoi, dès le commencement surtout, à croire le Véné-

Père, il fallait toujours avoir en main le couteau du renoncement à soi-même, soit par rapport aux facultés spirituelles, soit par rapport aux sens. Et lorsque les tentations, les humiliations et les difficultés viennent à surgir, il faut prendre garde de s'agiter, de se troubler, mais se tenir en paix, car Dieu n'est jamais dans le trouble. Ce qu'il disait, il le faisait lui-même.

Pendant les deux années du noviciat que j'eus le bonheur de passer dans sa compagnie, je ne me souviens pas de lui avoir entendu dire un seul mot de vivacité et d'aigreur à personne, quoiqu'il éprouvât parfois bien des déplaisirs et des contrariétés.

Ce qui me frappa beaucoup c'est la promptitude, la vivacité avec laquelle le R. Père quittait ce à quoi il s'appliquait, au moindre signe qu'on avait besoin de lui parler. L'hiver, nous étions dans une salle commune qui était chauffée; j'entendais sa plume courir sur le papier avec une très grande rapidité pour répondre aux nombreuses lettres qui lui arrivaient de Saint-Sulpice; si quelqu'un paraissait chercher quelque chose ou voulait lui dire un mot, il quittait brusquement ce qu'il écrivait, avec une parfaite liberté d'âme, n'ayant jamais l'air de tenir tant soit peu à ce qu'il faisait, et non pas une fois, non pas dix fois, non pas cent fois, mais habituellement, toujours; il paraissait détaché de toutes ses plus sérieuses occupations.

Lors de la fondation d'un collège à Redon, il écrivait pour cette nouvelle institution des règlements marqués au coin de la plus haute sagesse.

M. Louis, supérieur des Eudistes, tenait beaucoup à s'enfermer au Noviciat avec les novices, mais le R. P. Lestrohan, Jésuite, vint à bout de le déterminer à confier à M. Libermann toute la direction.

Ici, je puis dire une chose délicate, c'est que, parmi les difficultés de ce commencement du Noviciat des Eudistes, M. Libermann me confia, en particulier et sans se plaindre, qu'il éprouvait de grandes difficultés à communiquer avec M. Louis, alors supérieur des Eudistes. Il porta, je puis dire, cette croix jusqu'à la fin, sans laisser rien percer au dehors,

Déposition de M. Mangot

au Procès apostolique (10 février 1882).

J'ai fait la connaissance du Serviteur de Dieu en 1835, à Amiens J'étais au Grand Séminaire de cette ville. Le P. Libermann passa par Amiens où il reçut l'hospitalité chez l'un de mes amis pendant huit jours en allant à Eu et en en revenant. Ceci se passait pendant les vacances; et l'ami chez qui le P. Libermann logeait était un séminariste de Saint-Sulpice qui l'avait connu particulièrement à Issy et faisait partie de ses *Bandes*; j'eus ainsi l'occasion de m'entretenir avec lui et de goûter sa doctrine. Plus tard, en 1837, je l'accompagnai à Rennes où je fus novice pendant deux ans sous sa direction.

* * *

Le Serviteur de Dieu, en 1837, partit, d'après les conseils de M. Mollevault, pour Rennes où il allait pour étudier les Constitutions du P. Eudes; il emmenait avec lui plusieurs compagnons et j'étais du nombre : nous étions sept, tous diacres et lui seul dans les Ordres Mineurs.

Le Serviteur de Dieu était maître des novices et par conséquent nous étions tous sous sa direction; malgré cela il était en réalité le serviteur de tous; il s'occupait de chaque novice comme s'il n'avait eu d'autre préoccupation. Aussi il me recommandait à moi de venir auprès de lui en direction toutes les fois que j'en ressentais le besoin. J'ai remarqué qu'il recevait un grand nombre de lettres de Saint-Sulpice; à certains jours elles étaient au nombre de vingt-cinq ou trente (1), et il y répondait promptement malgré ses nombreuses occupations, sans que jamais je l'aie entendu se plaindre de ce travail. Nous travaillions sous ses yeux dans une salle commune; s'il remarquait qu'on eut à lui parler, il quittait sa correspondance et toute occupation avant qu'on eût exprimé le désir de l'entretenir.

Au Noviciat il était d'une parfaite exactitude et arrivait ordinairement le premier à tous les exercices. Il suffisait à à tout; et quoique toujours affairé, ses conférences et ses gloses

(1) Les lettres de Saint-Sulpice venaient à Rennes *par occasion*.

nous ravissaient. En récréation, il nous édifiait par ses considérations sur saint Paul, qu'il nous représentait comme n'écrivant pas une ligne de ses lettres sans avoir l'œil fixé sur le divin Maître. Il ajoutait que l'humanité sainte de Notre-Seigneur devait être le modèle de tous les chrétiens. Il m'engageait en particulier à lire les épîtres de saint Paul.

Comme directeur il avait une grande pénétration pour discerner les différents mouvements des âmes et il m'est arrivé de l'entendre me relever (révéler?) à moi des choses intérieures auxquelles je n'avais pas pensé.

Un jour je lui fis cette réflexion : « Il me semble que cette multiplicité d'affaires doit s'opposer à l'union habituelle de votre âme avec Dieu. — C'est tout le contraire, me répondit-il; comme à chaque affaire nouvelle mon âme s'élève à Dieu pour réclamer son assistance, il en résulte que plus j'ai d'affaires plus mon union avec Dieu se fortifie. »

Je me souviens qu'au commencement de ma direction, il me disait qu'il ne fallait pas compter sur lui ni sur son habileté, mais sur Dieu et sur sa grâce, point si important que sans cela on ne pourrait faire aucun progrès dans la piété; « car pour moi, ajoutait-il, je ne suis qu'un pauvre homme incapable de former l'union de l'âme avec Dieu; et quoique tout à fait impuissant pour ma part, il est tout à fait nécessaire de me dévoiler ce qui se passe dans votre cœur, afin d'y aider l'opération de Dieu et y démasquer les ruses diaboliques. » Quand on allait en direction, on éprouvait je ne sais quoi de doux et de suave qui me faisait dire : « Non ! ce n'est pas un père, mais bien une mère ! »

Son entretien portait toujours l'empreinte d'une union intime avec Dieu, et l'on voyait apparaître sur son visage et dans ses paroles cette joie douce et sereine qu'il conseillait à chacun d'avoir, en évitant les éclats et tout ce qui pouvait sentir la dissipation.

En sa qualité de directeur, il avait souvent à nous parler. Un jour, au milieu d'une conférence, il tomba pris d'une attaque d'épilepsie. Pendant trois quarts d'heure nous le vîmes par terre, se débattant, l'écume à la bouche, sous les étreintes de cet horrible mal. A cette conférence assistaient avec les novices tous les professeurs de la maison. On l'emporta dans sa chambre; peu après j'allais prendre de ses nouvelles : sa

sénérité n'était nullement troublée, mais il me dit d'un air triste : « Le bon Dieu a voulu vous faire voir quel pauvre homme vous aviez pour directeur. » Après cette attaque, le Supérieur des Eudistes lui fit comprendre qu'il ne pourrait de longtemps le présenter pour recevoir les Ordres Sacrés. L'abbé Libermann prit alors la résolution de se rendre à Rome pour s'occuper de l'Œuvre des Noirs. Il lui répugnait, devant cette impossibilité de recevoir les Saints Ordres, de continuer à diriger le Noviciat des Eudistes. (1)

Quand je réfléchis à tout ce que le Serviteur de Dieu a fait au noviciat, je ne puis m'empêcher de dire : Vraiment, le vénéré Père avait reçu le don de se multiplier ! Il joignait à tout cela une humilité parfaite, car faisant tout, il avait l'air de ne rien faire.

* * *

Sa foi m'a frappé, d'abord au noviciat dans son attitude quand il s'approchait de la sainte Table. Dans un voyage que je fis en Bretagne avec le Serviteur de Dieu, sa charité se manifesta d'une manière particulière. Nous passions quelques jours dans un village, et nous nous trouvâmes en présence d'un malade en danger de mort. Nous le visitâmes ensemble plusieurs fois, et le Serviteur de Dieu l'exhortait chaque fois avec instance à la résignation, à la soumission à la volonté de Dieu, lui parlant du ciel, si bien que, tout d'un coup, le malade s'écria d'une voix forte : *Misericordias Domini in æternum cantabo*, et il expira. La maison était pleine de gens qui furent très édifiés de cette mort préparée par le Serviteur de Dieu. Le malade avait reçu les derniers Sacrements des mains du vicaire de la paroisse.

Son détachement des choses d'ici-bas se manifesta à la suite d'un voyage que nous fîmes ensemble de Paris à Rennes. Nous avons mis notre argent en commun et j'en étais dépo-

(1) Cette coïncidence de l'attaque du Vénérable et de sa décision de quitter Rennes est soutenue par le P. Coyer qui place même cette attaque à la veille de la fête du Sacré-Cœur de Jésus (20 octobre 1839); mais il faut retenir la date du P. Maignan (8 février 1838), parce que MM. Mangot et de Brandt qui furent témoins de la scène ici racontée avaient quitté Saint-Gabriel en octobre 1839. M. Mangot la rapporte quelque part à sa première année de séjour à Rennes.

sitaire; après avoir gardé le reste quelques jours à Rennes, je le portais à l'économiste de la maison des Eudistes. Le P. Libermann, qui allait partir pour Rome, aurait eu grand besoin de cet argent; quand il sut ce que j'en avais fait, il ne me fit aucune observation, et j'ai su plus tard qu'il s'était trouvé dans le besoin.

De M. **Mangot**, curé de Cerisy-Buleux (Somme).

Cerisy-Buleux. le 11 janvier 1870.

Monsieur et Ami,

J'ai reçu votre lettre du 17 décembre et je me reproche de n'y avoir pas répondu encore. Vous me dispenserez de vous énumérer tous les motifs qui ont causé ce retard; car ma lettre n'y suffirait pas. Pour vous être agréable et dans l'intérêt de la vérité, je me proposais de vous envoyer quelques notes, quelques renseignements relativement à notre Vénéré Père, et je n'ai encore pu m'en occuper sérieusement. Par rapport aux correspondances que vous avez eu la bonté de me confier, permettez-moi de vous dire que ces correspondances étaient toutes à mon adresse et que cela m'a grandement surpris. Lorsque j'étais au Sacré-Cœur, j'ai donné l'hospitalité à plusieurs de vos chers confrères et à plusieurs reprises; alors pour augmenter encore, s'il eût été possible, la grande estime qu'ils avaient pour leur Vénéré Père, je leur faisais la lecture de quelque-une de ces lettres, qu'ils m'ont fait beaucoup d'instances afin que je les leur prête, me promettant de me les renvoyer le plus tôt possible; cela n'était pas sans difficulté, surtout pour les lettres d'une profonde intimité; car pour les bien comprendre, il faut souvent des explications. Je vous en donnerai la preuve tout à l'heure. Je fis donc un choix de lettres les plus édifiantes, et je gardai les plus intimes, c'est-à-dire celles qui m'étaient toutes personnelles. Un mot, par exemple, de celles qui parlent de ma vocation, et des difficultés qui lui étaient créées.

Pour cela il faut se rappeler que le P. Eudes était Oratorien avant de fonder les Eudistes, qu'il avait été formé par le cardinal de Bérulle, fondateur de l'Oratoire, et qu'ayant parfaitement compris le but que s'était proposé le cardinal, il ne

le perdit jamais de vue, et il ne perdait jamais l'occasion de le rappeler à ses chers confrères; or, le but du cardinal de Bérulle, en fondant les Oratoriens, avait été les missions, les séminaires, les maisons religieuses, surtout celles des religieuses de Notre-Dame de la Charité, dont il était le fondateur. Malgré les remontrances du P. Eudes, les Oratoriens n'en multipliaient pas moins leurs collèges auxquels leurs sujets suffisaient à peine, car ils avaient au moins 50 collèges en France. Le P. Eudes, désespérant de ramener ses confrères dans la voie tracée par le fondateur, se retira de l'Oratoire pour réaliser les vues du cardinal de Bérulle. Richelieu le comprit si bien qu'il compara un jour le P. Eudes à Salomon, parce que, de même que Salomon, en bâtissant le temple de Jérusalem, avait réalisé les vues de David, son père, de même le P. Eudes, en fondant sa Congrégation, devait réaliser les vues du cardinal de Bérulle.

Les Constitutions faites par le P. Eudes ne laissent aucun doute à cet égard. Or, ces Constitutions furent mises entre nos mains en entrant au noviciat. Le Vénéré Père nous les a admirablement expliquées durant deux ans et la conclusion du noviciat fut la fondation d'un collège; encore si l'on s'était borné à celui-là ! Mais un certain temps après, à la fin d'une retraite, le P. Louis, après en avoir conféré avec Mgr Saint-Marc, évêque de Rennes, lequel regardait l'éducation de la jeunesse comme l'œuvre principale de son diocèse, le P. Louis, dis-je, nous déclara que les Jésuites ne pouvant plus avoir des collèges en France, la gloire de Dieu semblait exiger qu'on tournât toutes ses forces de ce côté; en conséquence que le noviciat allait être changé en études classiques, afin que les novices se rendissent capables d'obtenir leur baccalauréat. De là des difficultés pour les vocations. M. Laval prit la résolution d'aller rejoindre le Vénéré Père, et il partit avec la caravane de la Guinée; je partis également peu de temps après (1). Au noviciat, j'avais dit plusieurs fois que je ne me sentais aucun attrait pour les collèges. Mais longtemps avant ce départ, j'écrivais au Vénéré Père mes difficultés à cet égard, difficultés qui ne laissaient pas de mettre de la gêne et de l'em-

(1) À la rentrée d'octobre 1839, M. Mangot avait été envoyé à Redon, comme professeur.

barras dans nos rapports avec le P. Louis. C'est ce qui vous montre que les correspondances intimes du Vénéré Père ne peuvent être comprises si l'on est pas au courant des circonstances au milieu desquelles elles furent écrites.

C'est une des raisons pour lesquelles j'avais gardé près de moi ces correspondances tout à fait personnelles et je ne puis pas comprendre comment vous les avez entre vos mains. J'avais prêté les autres à la condition *sine quâ non* qu'on me les renverrait et je me rappelle que pour les faire restituer au bout d'un temps assez considérable, je fus obligé d'écrire au Saint-Esprit plusieurs fois, mais l'on ne me renvoya pas toutes les lettres, puisque vous avez eu la bonté à mon dernier voyage à Paris de me restituer quelques-unes des plus intimes auxquelles je tenais beaucoup.

Mais partageant tous vos sentiments par rapport au Vénéré Père et plein de reconnaissance pour cet accueil vraiment fraternel que vous avez eu la bonté de me faire, je vais tâcher de profiter de tous les instants à ma disposition pour vous mettre par écrit tous les renseignements que je pourrais vous donner. Si vous le désirez, je pourrai même vous transcrire les lettres du vénéré Père, sans y mettre ce qu'il y a de plus personnel et de plus intime, car je ne vois pas ce que pourrait gagner son histoire à relater ce qui pour les lecteurs serait de vraies minuties.

Mon dévouement tout cordial,

L'Abbé MANGOT.

*
* *

20 février 1870.

Mon très cher Père,

Il faut bien que les lettres de M. Carron, semblables à d'humbles violettes, aient trouvé le moyen de bien se cacher parmi mes correspondances, car deux fois elles échappèrent à mes recherches, mais enfin, je les tiens, et après les avoir lues et relues, je vous les renvoie. Je dois commencer, je le sens, à cause de mes longs délais, je dois commencer, dis-je, par vous faire mes excuses. Le rapport du Vénéré Père sur les faits et gestes de M. de Brandt m'a paru une histoire exacte et

véridique; mais d'abord permettez-moi de vous dire qu'autre chose est d'écrire l'histoire d'un fait quelconque, et autre chose est de porter sur lui un jugement conforme à la vérité; autre chose encore est de considérer un fait isolé en lui-même, et autre chose est de le considérer dans l'ensemble d'autres faits qui sont venus se joindre à lui.

Croyez-le bien, cher Père, je ne veux pas me donner la mission de défendre M. de Brandt, je ne cherche qu'une chose : la vérité. Je crois pouvoir me donner ce témoignage, car je n'ai consulté âme qui vive, et à l'exemple du Vénéré Père, je tâche de renoncer à mon propre esprit et de me tenir en présence de Dieu pour vous dire ce que je croirai être conforme à la vérité. Depuis un certain nombre d'années, je ne suis plus en rapport avec M. de Brandt. Je ne suis plus en rapport avec lui ni directement, ni indirectement, cela eut froissé Mgr d'Amiens, je le sais, et à quoi, je vous le demande, cela aurait-il servi? Ne sommes-nous pas entre les mains de Dieu? N'étant que ses instruments, n'est-ce pas à lui de nous mettre en jeu quand bon lui semblera?

Je reviens, à présent, au rapport du Vénéré Père, et je ne crains pas d'avancer cette proposition : assurément l'état un peu excentrique et hors des gonds de M. l'abbé de Brandt a pu avoir pour cause quelques infidélités, comme il a pu être une épreuve de la part de Dieu, Dites-le-moi, bien digne Père, n'y aurait-il pas de la présomption à trancher la question? Vous allez, je pense, mieux le comprendre après les considérants que je vais vous soumettre. D'abord, si je prends conseil de toutes les conversations que j'eus avec différents religieux, il paraît qu'il y a dans tous les noviciats, tant soit peu sérieux, il y a souvent de ces sortes d'histoires. Vous n'ignorez sans doute pas, en outre, ce que M. Bourdon dit des épreuves humiliantes du P. Surin : « Le démon, dit-il, lui faisait faire malgré lui quantité d'extravagances extérieures qui donnaient juste sujet de croire qu'il était fou... » et M. Olier, que ne dit-il pas lui-même? « Notre-Seigneur m'ayant comme retiré son secours ordinaire, le démon se jouait souvent de ma faiblesse pour me faire paraître impertinent au service de Dieu et ridicule devant le Supérieur. » Aussi a-t-on été jusqu'à lui dire « Pour vous, vous n'êtes bon à rien, nous n'avons que faire de vous, allez-vous-en donc où vous voudrez, mais le mieux pour vous

serait de vous cacher dans quelque trou. » Et c'étaient les premiers membres de cette célèbre Compagnie dont il devait être la pierre fondamentale, qui le traitaient de la sorte. On ne se contentait pas de se moquer de lui, de le persécuter, mais on alla jusqu'à lui interdire tous les emplois extérieurs, les prédications, les conférences; on ne lui permit de confesser qu'en cas de nécessité absolue.

Maintenant voulez-vous me permettre de vous communiquer une réflexion que je lus quelque part? Ceux qui n'ont jamais considéré la conduite de Dieu, à l'égard de quelques âmes choisies, qu'il a voulu élever à une grande perfection, ont lieu d'être surpris, peut-être scandalisés du genre d'épreuves extraordinaires par lesquelles il plaît quelquefois à Dieu de les faire passer. Le fameux P. Mac-Carthy avait coutume de dire aux gens du monde qui semblaient ne pas admettre l'existence des mauvais esprits : « Faites seulement quelques jours de noviciat chez nos Pères et je répons que vous croirez aux diables. »

Mon seul but en vous disant tout ceci c'est d'établir cette proposition : il est possible que l'état par lequel passa M. de Brandt soit une épreuve permise et voulue de Dieu. Mais j'ai encore bien des choses à dire pour vous en convaincre.

Abordons maintenant l'affaire du jeune M. Dupeloux. Il vous paraît peut-être très difficile que je me tire de là. Examinons : d'après les lettres de M. Carron, le Vénérable Père paraît vivement impressionné; moi, qui en vois plusieurs raisons, je ne puis être étonné. D'un côté, il comptait plus sur M. de Brandt pour l'avenir de la Congrégation que sur aucun de nous, et il voyait ses espérances s'évanouir; de l'autre, il avait, je ne crois pas dire trop, une tendresse toute maternelle pour l'âme de M. Dupeloux. Il faut bien que le Vénéré Père ait été animé du même esprit qu'avait saint Paul, puisque tous ses rapports, ses actions à l'égard de ce nouveau benjamin, nous rappelaient vivement ce beau texte de l'apôtre des Gentils : « *Fiili quos iterum parturio donec formetur Christus in vobis.* » Pour preuve, écoutez ce petit détail : Il est insignifiant, direz-vous peut-être? N'importe! J'étais venu au noviciat avec un manteau; mais tant que M. Dupeloux resta au noviciat, à la promenade comme dans la maison, c'est lui qui le portait. Nous étions heureux de laisser le Vénéré Père

disposer en maître absolu de tout ce qu'il y avait au noviciat. Mais j'ai voulu vous dire par ce trait qu'il était continuellement aux petits soins autour de ce jeune novice, semblable à une tendre nourrice qui n'épargne pas son lait pour sustenter son jeune nourrisson. Cette charité toute spirituelle, qui avait évidemment son principe en Dieu, répandait vraiment comme un doux parfum au milieu de nous à la vue de cette tendresse si grande qui environnait cette jeune âme d'un prodige continu de charité pour mieux l'engendrer à Notre-Seigneur; jugez des inquiétudes et des craintes peut-être un peu excessives qui remplissent l'âme du Vénéré Père lorsque le vau-tour du malin esprit semblait menacer cette jeune âme de ses griffes infernales. Pour bien comprendre la profondeur de cette peine, il faudrait avoir en soi-même ce cœur si rempli de la divine charité.

Maintenant, pour être dans la vérité par rapport au jeune Dupeloux, nous devons, ce me semble, raisonner ainsi : si les extravagances de M. de Brandt faisaient courir quelques dangers à ce jeune novice d'un côté, de l'autre, on peut, il me semble, affirmer que la grâce du noviciat et d'un si saint directeur était beaucoup plus grande que le danger; il fut donc bien loin d'avoir été tenté au-dessus de ses forces. Je dirai même que cette épreuve, Dieu la permettait, tout à fait dans ses intérêts. En effet des grâces extraordinaires comme celles qu'il avait le bonheur de recevoir demandaient de sa part une fidélité plus qu'ordinaire; or, cette épreuve le mettait à même de donner à Dieu un échantillon de cette fidélité. Que font les vents déchaînés de la tempête sur les arbres des plus hautes montagnes? Vous le savez, au lieu de les déraciner, ils les affermissent au contraire, et sont cause qu'ils poussent des racines beaucoup plus profondes que les autres arbres; M. Dupeloux avait encore plus qu'eux l'avantage inappréciable d'être accolé à un tuteur inébranlable; si donc ce jeune novice n'a pas persévéré dans sa vocation, c'est à lui-même et non à M. de Brandt qu'il doit l'attribuer : *Perditio tua ex te*. J'irai même encore plus loin, je dirai que cette épreuve était nécessaire à ce jeune abbé : on ne pouvait toujours rester en balance par rapport à sa vocation : quoi donc pouvait la faire naître et la faire décider par le directeur, cette vocation? L'épreuve, pas autre chose. L'épreuve était donc nécessaire

à ce jeune M. Dupeloux et j'ajoute encore qu'elle n'était pas moins nécessaire à M. de Brandt.

Pour bien comprendre cela, il ne faut plus rester renfermé avec le Vénéré Père dans l'étroit espace du noviciat de Rennes, mais pour juger sainement des choses, élargissons un peu l'horizon, voyons les évènements d'un peu plus haut et nous les verrons alors dans un bien plus grand jour. Quelle fut, en effet, la nouvelle position de M. de Brandt peu de temps après sa sortie du noviciat? La divine Providence le plaça à Amiens dans l'évêché même; Mgr Mioland le nomma son secrétaire ou plutôt son aumônier, et il lui permit de donner carrière à son zèle; il se livra d'abord avec ardeur à l'œuvre des missions diocésaines; il accompagnait Mgr Mioland lorsqu'il parcourait le diocèse pour donner la confirmation; peu après, Mgr Mioland l'investit de toute sa confiance et quoique bien jeune encore il travailla avec succès à la perfection des âmes d'élite qui sont dans les communautés; bientôt il fut nommé supérieur des principales communautés de la ville d'Amiens; les réunions des Dames du monde et les Enfants de Marie dont le but était les œuvres de charité lui furent confiées.

Un peu plus tard, profitant de la haute influence dont Mgr d'Amiens lui laissait la disposition, il accueillait avec bonheur le Vénéré Père en l'aidant puissamment à planter sa nouvelle Congrégation dans les parages ou les environs d'Amiens. Et pour l'ordination de ce bon et Vénéré Père, devant laquelle M. Louis avait reculé plusieurs années auparavant, que de difficultés ne surgirent pas! Ce fut encore M. de Brandt qui les aplanit toutes, en promettant à Mgr Mioland de se charger personnellement du Vénéré Père en cas que sa maladie le mit dans une complète impuissance de remplir par la suite aucune fonction sacerdotale. Eh bien! ici, je ne crains pas de le demander à n'importe qui, Dieu qui est si sage, ne devait-il pas donner un contrepoids à tant de grâces et de faveurs, et un contrepoids proportionné à la grandeur de ces grâces et de ces faveurs? Et pour le lui donner, Dieu pouvait-il choisir un lieu plus propice que le noviciat? Aussi ce contrepoids plus qu'ordinaire à cause des grâces subséquentes extraordinaires, ce fut cette épreuve durant laquelle les mauvais instincts de la nature semblèrent prendre le dessus. Puisqu'une épreuve lui était

nécessaire, qui pourrait affirmer que celle-là ne vint pas de Dieu ?

Ce qui me porte encore à me confirmer dans cette croyance, c'est qu'il ne fallut qu'une seule parole pour faire évanouir ce triste état; cette parole que je lui lançai par le conseil du Vénéré Père, fut comme une flèche qui l'atteignit au cœur; et après avoir assumé sur moi les effets de sa nature irritée, tout se trouva évanoui en peu de temps. Moi qui fus témoin oculaire de cette épreuve, je vous l'avoue, je n'ai jamais été aussi vivement impressionné que le Vénéré Père parce que tout semblait me dire que Dieu la permettait pour un plus grand bien. Je regrette de ne pouvoir, à l'heure qu'il est, retrouver une appréciation du Vénéré Père sur cette épreuve, dans une de ses lettres où je l'ai certainement lue. Il pense et il donne à entendre qu'à cette vue il s'était par trop laissé aller à la frayeur.

L'Abbé MANGOT.

Je ne désespère pas de retrouver cette appréciation du Vénéré Père lui-même plusieurs années après. Je l'ai entendu dire qu'il avait besoin de cette école du noviciat et des leçons d'expérience qu'il y reçut.

* * *

Cerisy-Buleux, 23 août 1870.

Mon bien cher et digne Père,

Vous désireriez avoir l'appréciation textuelle du Vénéré Père relativement aux épreuves de M. de Brandt. Là-dessus, je puis vous certifier deux choses : la première, c'est que je l'ai lue; et la dernière fois que je l'ai relue, c'était avant ma messe, ayant l'esprit extrêmement calme, je me rappelle que cette lecture me fit impression et que cette lettre fut mise de côté. La seconde chose que je puis vous certifier, c'est que je l'ai cherchée plusieurs fois, ces jours-ci encore, et ce fut en vain que j'ai remué tous mes papiers. Quand il plaira à la bonne Providence de permettre que je mette la main dessus, je vous en donnerai connaissance aussitôt, vous pouvez y compter.

Vous me parlez encore de mes promesses relatives aux lettres du Vénéré Père. Voyons d'abord ce que j'ai fait : après la mort du Vénéré Père, j'ai envoyé à la demande de plusieurs de vos Pères qui sont venus loger chez moi à Amiens, j'ai, dis-je, envoyé les deux tiers au moins de mes lettres avec un assez grand cahier où j'avais écrit plusieurs aperçus du Vénéré Père sur les principales vertus du novice, avec des sentences sur ces mêmes vertus, et ce n'est qu'au bout d'un an et demi ou deux ans que j'ai réclamé ces pièces diverses. Ensuite le cadre de mes rapports avec le Vénéré Père n'est pas fort large. Je l'ai intimement connu durant les deux dernières années de mon séminaire et durant les deux années du noviciat que je passai sous sa paternelle ou plutôt sous sa maternelle direction ; et, vous le savez, je vous ai dit à mon dernier voyage de Paris tout ce que j'ai pu me rappeler de plus saillant. Il est certain que si je causais avec vous, il me reviendrait bien des petites choses qui pour vous seraient des choses importantes. En ce moment, je me souviens que, parlant un jour de direction, il me disait que bien des directeurs s'appuyant sur les règles d'une théorie froide et dénuée de charité, faisaient bien du mal aux âmes ; quelque funestes que soient sur les âmes les effets de cette direction, ils n'en persévéraient pas moins dans cette manière d'agir, absolument comme un médecin qui persévérerait à appliquer à son malade les mêmes remèdes indiqués par sa théorie, bien que ces remèdes soient évidemment désastreux pour la santé du malade. Tandis que l'âme du Vénéré Père se répandait, pour ainsi dire, dans l'intérieur de celui qu'il dirigeait, par la charité la plus tendre et la plus pure ; et cette âme toujours illuminée d'en haut, à cause de son parfait et habituel renoncement à elle-même, avait une grande connaissance et des côtés faibles de l'âme qu'elle dirigeait et des moyens à employer, moyens qu'elle savait modifier selon les différents caractères ou tempéraments. En sortant de son entretien, on était quelquefois surpris d'avoir la plus ferme volonté de faire tous les sacrifices qu'il nous indiquait ; on sentait, on voyait en quelque sorte que c'était Dieu qui, ayant pris possession de son serviteur, vous parlait par sa bouche.

Avant de finir, je vous dirai que je rêvai, il y a quelques

mois, du Vénéré Père; sa figure était rayonnante, illuminée et souriante. Je lui parlai de suite de ma visite à la Maison du Saint-Esprit, de ma comparution à son sujet devant le tribunal de l'Archevêque et de mon apparition à la maison de campagne où j'avais vu ses restes; puis il se fondit, comme beurre au poêle, sur ma poitrine et je me réveillai. Je voulus me rendormir pour le voir encore, mais impossible.

Tout à vous dans le S.-C. de Jésus et de Marie.

L'Abbé MANGOT.

* *

Cerisy-Buleux, 30 juillet 1878.

Mon Père,

Je vous suis bien reconnaissant des deux copies que vous avez pris la peine de m'envoyer.

Je vais vous dire quelques mots relatifs aux règlements en question.

Lorsqu'il fut résolu qu'à la suite du premier noviciat, une fondation de collège serait faite à Redon, le Vénéré Père prévint tout d'avance: il se mit donc à écrire, et il communiquait tout au P. Gaudaire, nommé dès lors supérieur, J'ai vu le Vénéré Père écrire, je l'ai vu lire ce qu'il avait écrit, et autant qu'il m'en souvient, ces écrits étaient assez considérables. Or, ceux qui, comme moi, faisaient partie du noviciat, ne se mettaient pas beaucoup en peine de ces règlements, parce que nous pensions qu'ils nous seraient communiqués en temps opportun. Je me souviens même que pendant un certain nombre de récréations, le Vénéré Père se promenait dans une autre allée du jardin du noviciat pour parler plus à l'aise de ces règlements. Une fois à Redon, le P. Gaudaire pouvait lui-même consulter ces règlements, mais il ne nous en a jamais parlé. Je me rappelle d'avoir parfois seul réfléchi à cela, cherchant à connaître le motif qui empêchait qu'on nous en parlât. Était-ce parce que le Vénérable Père venait de quitter la Congrégation pour se diriger vers Rome? Cela est possible sans que je puisse l'assurer.

Ces règlements avaient pour objet, autant qu'il m'en souvient, les rapports des mattres avec les élèves, la manière,

pour les maîtres, de se sanctifier au milieu de ces fonctions parfois dissipantes, les exercices de piété des maîtres, etc. Vous comprenez que M. Louis, supérieur général, aura cherché à effacer le plus possible le souvenir du Vénéré Père. Je n'en parlai guère qu'avec M. Laval. Nous ne pouvions nous consoler du départ de celui que nous regardions comme ayant l'esprit de Dieu au plus haut degré. Il me semble que ces réglemens doivent se trouver parmi les écrits du P. Gaudaire ou du P. Louis, à moins qu'ils ne les aient détruits. Voilà tout ce que je puis vous dire relativement à ces écrits du Vénéré Père.

A l'heure qu'il est, je relis ce que j'ai conservé du Vénéré Père, et je vous l'avoue, je ne vois rien qui ne me fasse autant d'effet que ces lettres : c'est une relique que je préfère à ses ossements, à son cœur même de chair. Il suffit de les lire pour être remis au milieu des tribulations de cette vie, elles vous donnent une idée si claire de perfection, raniment la volonté et font naître un désir sincère de la perfection. Il m'en coûte de vous les envoyer par la poste, peut-être pourraient-elles se perdre et j'en serais désolé. Il me semble qu'il vous suffit que je les porte à Paris à mon prochain voyage.

J'ai bien l'honneur, etc...

Abbé MANGOT.

LETTRE A M. MANGOT.

VIII

Monsieur

Monsieur Mangot, prêtre,
à la Maison Saint-Sauveur,
Redon, Ille-et-Vilaine.

Vive Jésus et Marie !

Octobre 1833.

Très cher Monsieur Mangot,

Je n'ai rien de particulier à vous dire pour votre intérieur; vous savez à peu près ce que vous avez à faire : il s'agit donc uniquement de fortifier votre volonté pour suivre ce que

Notre-Seigneur vous montre. Cela coûte et est très difficile, mais il faut avoir sans cesse recours à la Sainte Vierge : c'est elle qui vous a donné tout ce que vous avez en fait de vie intérieure. Comme il vous manque encore beaucoup, demandez-lui sans cesse avec amour et confiance qu'elle vous donne le reste.

Ayez l'esprit plus docile et plus souple; vainquez-vous beaucoup sur la mauvaise habitude de vous effaroucher de suite quand on a l'air de parler plus haut ou différemment qu'à l'ordinaire ou quand on fait une mine ou grimace différente; vous entrez tout de suite en soupçon et votre esprit travaille et se raidit le plus souvent pour une bagatelle. Dans ces moments ayez recours à Marie et visez à vous calmer, à rejeter toutes les pensées qui vous viennent par rapport à la chose qui veut vous troubler et à occuper votre esprit d'un autre objet. Ne prenez jamais aucune résolution dans ces moments de troubles et n'agissez jamais par suite des pensées qui vous viennent alors. Vous vous faites ordinairement une foule d'illusions dans ces circonstances et vous vous laissez séduire par ces illusions. Faites généralement de suite, avec douceur et bonne volonté, pour l'amour de Jésus et de Marie, ce qu'un supérieur vous dira, même si cela pouvait vous être nuisible. Ainsi, quand on vous dit de ne pas travailler, ne travaillez pas, mais que cette inaction soit une inaction pleine de douceur et de bonne volonté.

Ne vous inquiétez pas si vous êtes utile ou inutile dans la Congrégation : qu'il vous suffise de savoir que Notre-Seigneur vous y demande; et si Notre-Seigneur vous veut là, que vous importe le reste?

Soyez humble dans votre intérieur plus que dans votre extérieur, dans vos pensées plus que dans vos paroles, dans vos désirs plus que dans vos actions, dans vos sentiments plus que dans votre tenue et vos manières. Que l'humilité extérieure réponde cependant à l'intérieure, mais l'intérieure doit toujours être la source de toute l'extérieure et la surpasser de beaucoup.

Veillez sur votre imagination et rendez-la moins active et le plus calme que vous pourrez : elle vous cause de grands maux.

Il faut vous attendre à avoir vos peines et vos misères au

noviciat aussi bien qu'ailleurs; il faut les supporter avec amour. Vous y serez mieux pour la vie intérieure et pour vous perfectionner dans la science qui vous est nécessaire.

Mes peines n'ont pas été si grandes qu'on se l'imagine. J'ai dû naturellement en éprouver étant étranger et sans connaissances; et d'ailleurs, où irais-je sans avoir de peines? Si j'en ai parlé ce n'est pas parce qu'elles étaient plus grandes qu'à l'ordinaire; il y a des moments dans ma vie où j'en ai souffert de bien plus grandes.

Adieu, très cher frère. Soyez toujours tout entier à l'amour et dans l'amour de Jésus et de Marie en lequel je suis tout à vous.

F. LIBERMANN, *acol.*

CORRESPONDANCE AVEC MM. FÉRET ET DE BOGENET.

De M. **Féret**, de Saint-Sulpice.

Grand Séminaire de Nantes, 16 avril 1852.

Quelle tête, quel cœur de prêtre que ce bon P. Libermann! quelle humilité dans cette hauteur de vues! quelle abnégation de lui-même dans cette plénitude de zèle! quelle implantation dans le pur esprit de Notre-Seigneur! quelle dépendance de ses lumières et de sa grâce! quelle union!

Enfin son souvenir et sa protection nous resteront. Ils resteront encore plus spécialement à sa Congrégation, à ses enfants, à vous qui étiez en commensalité avec lui depuis plusieurs années...

J'ai retrouvé une des lettres qu'il m'a écrites et je me fais un grand plaisir de vous la retourner. J'en ai reçu encore au moins une autre, mais il ne m'est pas possible de savoir ce qu'elle est devenue. Il m'y parlait avec une remarquable énergie du zèle avec lequel on devait s'empresse d'alimenter la Congrégation et les Missions et leur procurer de bons sujets. Je suppose que je l'ai communiquée et qu'elle ne m'a pas été rendue.

M. Féret était depuis 1821 professeur au Grand Séminaire de Nantes; il y mourut supérieur le 23 février 1863, après s'être dépensé pendant quarante-deux ans à la formation du clergé de ce diocèse.

Monsieur
Monsieur Féret, prêtre,
Directeur du Séminaire, Nantes.

Rennes, le 23 octobre 1839.

Mon bon Monsieur Féret,

J'ai bien des pardons à vous demander; j'ai quitté Issy sans venir vous voir, quoique je vous l'eusse promis et même deux fois. J'ai confiance que votre charité vous aura déjà fait oublier cela. J'ai cependant chargé M. Carron de vous faire mes excuses et je pense qu'il n'aura pas manqué de faire ma commission.

Maintenant j'ai recours à votre charité et à votre zèle pour la gloire de Dieu. Un Grand Vicaire d'un diocèse éloigné m'a écrit pour avoir des renseignements sur l'établissement et le progrès du Jansénisme dans le diocèse de Vannes. Il me dit : « La piété de quelques évêques a été affligée de ce qu'on dit. « Si le mal existe, ces données fourniront à ceux qui sont chargés de gouverner l'Église de Dieu les moyens d'y remédier. « J'userai de vos renseignements avec la discrétion que vous « désirerez. »

Comme je suis ici renfermé et peu en rapports avec le dehors, je ne suis guère capable de donner des renseignements exacts. J'avais déjà chargé M. Paul Carron de m'en procurer, mais le voilà parti sans m'avoir rien donné là-dessus. Je ne sais à qui mieux avoir recours qu'à vous qui devez en savoir plus que tout autre, demeurant si près de ce malheureux diocèse et étant si fort en rapports avec tous les prêtres de votre pays. Sans doute vous vous en êtes sérieusement occupé, car c'est un devoir capital pour vous d'approfondir cette malheureuse affaire.

Je vous conjure donc par l'amour que vous avez pour Notre-Seigneur, pour la sainte Église et la pureté de la foi catholique, de me dire tout ce qui pourrait m'instruire là-dessus, afin que je puisse dire quelque chose de positif à ce bon Monsieur, qui est un saint plein de zèle pour la gloire de Dieu. Peut-être ces évêques dont il parle parviendront-ils à remédier aux maux de ce malheureux diocèse. J'ai fait demander à M. de Saint-Marc ce qui en était; il a répondu

que ce n'était qu'une affaire d'esprit de parti, que ces Messieurs n'enseignaient aucune des propositions condamnées, que tout le mal consiste en ce que ces Messieurs crient toujours à la morale relâchée, qu'ils adoptent la morale dure des Jansénistes et quelques-uns de leurs autres préjugés. Il me semble même qu'il a dit qu'ils auraient signé des propositions orthodoxes; cependant, je n'en suis pas sûr.

Tout cela me paraît fort singulier et je ne puis le croire. Si cela était vrai, il y a grandement à craindre quelque ruse janséniste. Ils amusent peut-être les catholiques dans de vaines espérances, et en attendant le mal fait du progrès, envahit tout le pays et peu à peu pénétrera dans les diocèses voisins.

M. le Supérieur du Séminaire de Vannes a répondu à une lettre, que quelqu'un lui a adressée pour un sujet semblable, que le mal n'était pas à beaucoup près si grand qu'on le dit, qu'on devrait avoir un peu plus de charité. Il dit cela avec mécontentement. J'ai vu ce Supérieur; il a l'air d'un brave homme; je ne sais ce qu'il faut penser de lui. S'il est orthodoxe et tenant à la bonne doctrine, ce serait une bonne marque pour le diocèse : *Nescio, Deus scit.*

Que faut-il penser de l'Abbé de la Trappe, qui a été professeur autrefois au Séminaire de Vannes et qui avait été renvoyé du Séminaire pour avoir enseigné la doctrine janséniste? Quelles sont les propositions enseignées alors? Cet Abbé alla à la Trappe après avoir été renvoyé du Séminaire; un autre du même genre alla, je crois, à un autre couvent de la Trappe et en est devenu prieur ou abbé. On m'a raconté cela il y a deux ans et j'en eus une grande joie en voyant deux jansénistes convertis si sérieusement. Dernièrement, on me dit que cet Abbé de la Trappe avait parlé à un pauvre prêtre contre la doctrine relâchée et l'engagea à ne pas s'y laisser aller; on me donna cela comme un fait certain, qu'on tenait de ce prêtre même; l'esprit de ce prêtre est très borné et il paraît qu'il est tout à fait mal tourné; ce prêtre lit le livre de M. Mahé, *Philocharis* ou *traité de la grâce efficace par elle-même*, avec des notes écrites de la main de M. Mahé dont une : les actions des infidèles sont péchés. Ce livre m'est inconnu, mais il doit être mauvais portant ce titre et étant sorti de la main de ce coryphée du Jansénisme dans ce malheureux pays. Tout cela rendrait cet Abbé suspect. On m'a même dit qu'il avait

recommandé ce livre à ce prêtre; cependant on ne me donna pas ce fait comme aussi assuré que le premier.

Une autre pensée a contribué à me mettre ce soupçon dans l'esprit c'est que j'ai entendu dire, il y a longtemps, que depuis que cet Abbé est établi à la Trappe il s'est rendu auprès de lui un grand nombre de prêtres du diocèse de Vannes pour se faire trappistes.

Je vous livre toutes ces pensées devant Dieu en vous priant de ne pas y faire attention mais d'examiner les choses dans l'esprit de foi et de charité devant Dieu. Je suis bien affligé de penser et de dire des choses semblables; mais ne faut-il pas prendre les plus grandes précautions pour s'assurer de choses de cette haute importance? Ne blessons cependant pas la sainte charité; ne jugeons pas ces personnes, ne les condamnons pas dans nos cœurs, ne leur en voulons pas, mais avisons cependant à la sûreté de la foi. Nous ne sommes pas chargés de gouverner l'Église de Dieu; avertissons les maîtres qui nous ont été donnés, dès que nous découvrons les moindres vestiges des voleurs qui veulent commettre des brigandages dans la maison de Dieu.

Voici les questions qu'on m'adresse; ayez la bonté de m'y répondre le plus tôt possible : l'origine et le progrès du mal, l'état actuel des choses là-dessus, les faits qu'on articule, les erreurs qu'on enseigne, les hommes dangereux que l'on emploie, etc., etc., Ayez la bonté de m'indiquer les preuves qu'on pourrait donner sur les griefs.

Vous pouvez compter sur ma discrétion, je ne vous nommerai pas au Monsieur à qui j'enverrai les renseignements.

Je prie Notre-Seigneur de remédier à tous les maux de la sainte Église et de récompenser tous ceux qui y travaillent par un redoublement de ferveur et de charité très sainte et très parfaite en laquelle je suis votre tout pauvre et tout dévoué serviteur.

F. LIBERMANN, *acol.*

*
* *

Pour l'intelligence de la lettre qui suit, voici quelques données sur les hommes qui y sont nommés. Mgr de Bruc fut évêque de Vannes de 1819 à 1826; Mgr Garnier lui succéda : sacré le 12 novembre 1826, il mourut le 2 mai 1827. L'expulsion des deux

directeurs du Séminaire pour cause de Jansénisme semble avoir eu lieu en 1816 sous Mgr de Bausset, plus tard archevêque d'Aix.

Dom Hercelin (et non Ascelin) fut béni à Rome comme abbé de la Grande-Trappe le 21 septembre 1834; il mourut le 13 juillet 1855. L'Abbé de Bellefontaine, dont le nom n'est pas marqué, semble être Dom Fulgence Guillaume, élu en 1832, mort en 1869; il succédait à Dom Le Port, né à Auray.

« M. Le Gal, né à Rochefort en 1746, fit ses études au collège de Vannes et entra chez les Lazaristes. Au début de la Révolution il enseignait la théologie au Grand Séminaire (de Vannes). Quand fut imposée au Clergé la Constitution civile, il eut la faiblesse de s'engager à prêter le serment; mais en dépit de ses opinions gallicanes, il se ressaisit à temps et au lieu d'adhérer au schisme il préféra s'exiler. A l'époque du Concordat il fut chargé par Mgr de Pancemont de reconstituer le Grand Séminaire; en même temps comme les évêques étaient contraints d'avoir un constitutionnel parmi leurs vicaires généraux, c'est M. Le Gal qui fut agréé à ce titre par le Gouvernement, bénéficiant ainsi d'une prestation de serment qu'il n'avait fait que promettre...

« Pendant les vingt-huit ans qu'il consacra à la formation des jeunes prêtres, il acquit dans le diocèse une influence qui contrebalançait celle de l'évêque lui-même...

« Ce prêtre éminent n'avait qu'un tort, celui d'être dominé par ses préjugés. » (*Histoire d'un village* par MM. J. Buléon et E. Le Garrec, T. III, p. 44.)

M. Mahé est cité dans le *Nomenclator litterarius* de Hurter (III, 741) comme l'auteur d'un *Dialogue sur la grâce efficace par elle-même* « janseniano errore infectus, quem propterea ipse auctor voluit suppressum ».

Nous ne savons rien du P. Gaudole; le recteur de *Coatou* pourrait être le recteur de Coadout près de Guingamp.

Monsieur
Monsieur de Bogenet,
Grand Vicaire à l'Évêché,
Limoges.

Vive Jésus et Marie!

Rennes, le 8 novembre 1839.

Mon très cher Monsieur de Bogenet,

Je m'y prends un peu tard pour répondre à votre lettre, mais il a bien fallu prendre des renseignements aussi exacts

que possible, et ce n'est qu'aujourd'hui que me sont venus les derniers par le moyen d'un bon prêtre très sage qui vient de faire un voyage à Rennes et que j'ai prié de prendre des informations sur cette triste matière. Il les a prises auprès d'un Père Jésuite qui a fait son séminaire à Vannes dans les temps les plus orageux du commencement du Jansénisme dans ce malheureux diocèse et qui s'y trouve depuis longtemps, qui même s'est occupé de cette affaire, a fait des recherches et par conséquent doit en être instruit à fond.

Je ne sais pas au juste quand le Jansénisme a commencé à s'introduire dans ce diocèse, mais je sais qu'il y a au moins de dix-huit à vingt-quatre ans de cela et même davantage. Le premier auprès duquel j'ai pris des informations me parlait de dix-huit ans. mais le P. Gaudole (le Jésuite en question) parle de 1815, comme vous allez voir.

Dans ce temps-là ou environ, il y avait un Supérieur au Séminaire de Vannes, ancien Lazariste, nommé M. Legall. Cet homme était janséniste et ami d'un M. Mahé, chanoine, coryphée du parti dans ce pays. M. Legall avait acheté le Séminaire et, par conséquent, ne pouvait être renvoyé de la maison; aussi en fut-il supérieur pendant un temps considérable, de vingt à trente ans, je crois. Il jouait sous main pour infecter le pays. Dans ce temps-là on faisait circuler dans le Séminaire une théologie française manuscrite composée par M. Mahé, qu'on opposait à celle de M. Bailly qu'on détestait et combattait sans cesse. C'était une compilation tirée de tous les auteurs jansénistes, qui renfermait toutes leurs propositions hétérodoxes, scandaleuses et impies par rapport au dogme, à la morale et aux dévotions adoptées dans l'Église de Dieu ainsi que toutes leurs rebellions contre le Saint-Siège. Le P. Gaudole a entre les mains les cahiers de théologie ainsi que tout le reste de la bibliothèque de ce M. Mahé, qu'il a fait acheter des parents de celui-ci et par là il a été à même de bien examiner les cahiers et les sources d'où ils ont été puisés.

Le moyen qu'on employait pour les faire circuler dans le Séminaire était que, dès qu'un nouveau venait au Séminaire, sous prétexte de lui faciliter l'étude de la théologie, on l'engageait à lire cette théologie française. Ce stratagème surprit une multitude de jeunes gens. Lui-même assure que ces cahiers existent entre les mains des principaux adeptes, qui les

mettent entre les mains de ceux qui sortent du Séminaire et que l'on juge susceptibles de donner dans ces opinions.

J'ai oublié de vous dire qu'on faisait circuler dans le Séminaire un autre livre du même, intitulé *Philocharis* ou *Traité de la grâce efficace par elle-même*; ce livre est encore entre les mains de bon nombre de prêtres. Je ne sais si c'est celui-ci ou les cahiers qui furent prohibés par Mgr de Bruc. Quelque temps après, je ne sais plus au juste à quelle époque, Mgr de Bruc, évêque de Vannes, ayant appris cela, força le Supérieur (M. Legall) de défendre la lecture de ces cahiers et même de les avoir dans le Séminaire, ce qui fut exécuté; mais cela n'empêcha pas qu'on gardât le livre et qu'on le donnât en secret. Le même Père dit l'avoir trouvé (ou peut-être était-ce un de ses amis qui l'a dit, le fait est certain) chez un des professeurs et il lui dit qu'il était défendu d'avoir ce livre; le professeur lui répondit que ce livre était bon et que les opinions qu'il renfermait étaient les siennes et que cela n'était pas un mal, que seulement il ne les professait pas en public et qu'il mettait ce livre dans le fond de sa bibliothèque. Dans ce temps-là, les professeurs du Séminaire étaient reconnus pour jansénistes; et malgré le soin qu'ils prenaient pour se cacher, ils laissaient échapper des propositions condamnées.

Il faut que je vous dise quels étaient ces professeurs, quoiqu'il m'en coûte; et il faut d'autant plus vous le dire qu'il y a quelques inquiétudes à avoir sur l'un d'entre eux. Je vous prie, mon cher Monsieur de Bogenet, soyez prudent sur cet article pour que la charité ne soit pas blessée; je veux dire, n'entrez pas de suite dans mes craintes et ne les adoptez pas aussitôt. Je suis bien affligé de vous parler de ce personnage dans la crainte de mal faire, mais il le faut.

Ces deux professeurs étaient : l'un, M. Ascelin, maintenant abbé de la Trappe, et l'autre est maintenant abbé de Bellefontaine (je n'ai pas retenu son nom). Voilà l'origine du Jansénisme dans ce pays.

Après cette défense de l'Évêque, on était obligé de se cacher mais on travaillait toujours sous mains. Dans le même temps que toutes ces choses se passaient dans le Séminaire, M. Mahé faisait des siennes dans la petite ville de Josselin, où il demeurait (je tiens cela d'un prêtre très sage et très circonspect qui faisait alors ses études dans cette ville et qui allait souvent

chez M. Mahé). Plusieurs prêtres du pays allaient le voir pendant la nuit, parce qu'on osait pas y aller le jour. Cet homme s'affichait pour janséniste; il était en rapports intimes avec le fameux Sylvie, qui a acheté le Port-Royal et dont on s'amusa tant à Saint-Sulpice pendant les vacances; il se manifestait comme janséniste autant que Sylvie et était très accrédité parmi un grand nombre de prêtres. Il est mort, il y a quatre ans, je crois. Jugez d'après cela s'il n'y a pas de Jansénisme dans le Clergé de Vannes !

Quand M. Garnier fut nommé évêque de Vannes, les jansénistes du Séminaire prirent l'épouvante, parce que cet évêque était reconnu comme un saint. C'est alors que M. Ascelin, cet autre abbé dont je vous ai parlé et plusieurs autres se jetèrent à la Trappe. Il paraît certain que l'abbé de Bellefontaine se convertit; on m'a assuré que dans les sermons sur la Sainte Vierge et d'autres matières qui prêtaient à la verve des jansénistes, il s'était montré complètement catholique. Ceci est l'opinion du P. Gaudole qui doit connaître la chose, et c'est bien consolant, car cette foule de jansénistes qui vont à la Trappe (et depuis, plusieurs autres prêtres de Vannes s'y sont rendus aussi pour être trappistes) et ces deux personnages nommés abbés de ces deux maisons m'ont mis de grandes inquiétudes dans l'esprit sur ces religieux; mais enfin, voilà déjà quelque chose d'assuré. Mais on n'est pas si assuré sur le compte de l'abbé de la Trappe : il est certain qu'il parle souvent contre la doctrine relâchée et qu'il est dur et âpre dans certaines circonstances. Voilà au moins ce qu'on m'a donné pour certain.

En outre, voici un fait qu'on m'a raconté et qui est sûr. Il voulait établir un couvent dans un bourg; le recteur de cette paroisse s'y est opposé parce qu'on lui avait dit ces choses du P. Abbé et il en écrivit à Mgr de Rennes dans le diocèse de qui se trouve cette paroisse : ce qui fit échouer l'affaire. Le P. Abbé se justifia auprès de Monseigneur de cette imputation; je ne sais pas ce qu'il dit, mais il écrivit aussi à un recteur de Coatou d'une manière très âpre, ce qui a fait très mauvais effet.

Un prêtre très modéré et très pieux (car je n'ai pas voulu m'informer auprès de ceux qui prennent les choses trop chaudement) me dit que le P. Abbé a prêché un sermon sur

l'Immaculée Conception qui a déplu et qui a donné des doutes. Ce n'est pas qu'il ait dit des choses mauvaises, mais il paraît que la manière de s'exprimer n'avait pas la tournure d'un homme qui revient d'une erreur; au moins, d'après ce que j'ai pu comprendre, c'était ce qui déplut; peut-être y avait-il quelque expression inconvenante. Ce même prêtre me raconta une chose qu'il ne voulait pas m'assurer, mais qu'il tenait d'autres prêtres, c'est que le P. Abbé avait recommandé à un prêtre de Vannes le *Philocharis* de M. Mahé. Ce que je sais c'est qu'il lui a dit que *la morale relâchée de ce siècle perdait beaucoup de monde et que c'était un grand mal*. Je sais encore que ce même prêtre a le *Philocharis* avec des notes très mauvaises de la main de M. Mahé, et le prêtre qui m'a raconté cela en a vu une qui est : que les actions des infidèles étaient péché. Mais est-ce le P. Abbé qui lui a conseillé ce livre? cela ne m'est pas certain. Encore une fois ne prononcez pas et n'en parlez que prudemment, je vous en prie : ces pauvres religieux me touchent ! mais aussi, si le venin entraît là, quel malheur !

Voilà donc l'histoire ancienne du Jansénisme dans le pays de Vannes. Sous Mgr Garnier tout disparaît, mais tous se sont-ils convertis? auront-ils entièrement perdu de vue leur secte? Cela ne paraît pas et il est même certain que non, puisque, dès qu'il y eut moyen de recommencer, ils reparurent. Cela arriva sous l'évêque actuel qui est orthodoxe, mais faible et entouré, livré et comme à la merci de ses secrétaires. Il paraît que ce n'est pas un homme très capable et cependant il fait tout par lui-même et sans conseil, et c'est là une grande cause du mal; il est très prompt et vif, et cela achève tout. Ses secrétaires ont gagné son affection et ils en font ce qu'ils veulent. J'ai vu une fois un de ces secrétaires et j'ai même dîné chez lui, car je ne savais pas en ce temps qui il était, autrement je me serais bien gardé d'entrer dans sa maison; il y a deux ans de cela. Il a à peu près vingt-huit à trente ans, un esprit très léger et superficiel, qui aime à s'amuser, insinuant, gai; il a des manières engageantes; il me parut vaniteux et je voyais qu'il était en grand crédit auprès de son évêque; il faisait toutes sortes de choses pour le manifester et on voyait qu'il en était bien satisfait. Il parla très mal des PP. Jésuites, les tourna en ridicule;

j'en fus scandalisé, mais je n'en comprenais pas alors la raison : je vois bien ce qui en est maintenant. Il paraît que le Séminaire est toujours resté pur; au moins on me le dit, mais je ne puis le croire. Le supérieur est un saint homme orthodoxe; il est persuadé comme l'Évêque qu'on calomniait le diocèse; au moins il croit que le mal n'est pas bien grand. Les professeurs sont jeunes et ne paraissent pas être du parti; on n'y enseigne aucune des erreurs du Jansénisme; on dit même qu'il y a de la piété dans le Séminaire. Il demeure dans le Séminaire, un Grand Vicaire, nommé M. Baron, neveu de M. Legall, ancien supérieur, dont je vous ai parlé; on m'assure qu'il partage les mauvaises opinions des jansénistes; on le croit à Vannes. Le P. Jésuite que je vous ai nommé l'a dit aussi et un prêtre très respectable et très influent dans le diocèse de Nantes m'a écrit la même chose dans sa réponse aux informations que je lui demandais. Ce M. Baron manifeste cependant de la piété et il ne paraît jamais rien au dehors de ses mauvaises opinions. S'il est vrai que ce Monsieur est du parti, il y aurait grandement à craindre une ruse infernale des jansénistes. Un supérieur qui est bon homme et ne voit pas grand mal, des professeurs jeunes, sans expérience et sans *autorité* sur les jeunes gens pour la théologie, un Grand-Vicaire, un ancien habile théologien, semblerait être placé là pour porter les coups sur ceux qui en seront susceptibles.

De plus, on dispute beaucoup dans ce Séminaire sur les matières de théologie; c'est un esprit de chicane et de dispute qui y règne depuis longtemps : cela facilite davantage. J'ai su avec certitude qu'on disputait beaucoup sur les matières débattues. Ce Monsieur de Nantes dont je vous ai parlé me dit qu'on y est thomiste et que le molinisme y est persiflé. Au moins est-il certain qu'il s'agit beaucoup de thomisme ou de molinisme, quel danger ! Ce qu'il y a de certain pour les prêtres du diocèse, surtout de la partie française, — car on dit que la partie bretonne est peu infectée — dans la partie française on discute beaucoup sur les matières controversées, et plusieurs prêtres ont avancé, soit à table et dans les conversations, des propositions condamnées, des impiétés contre les dévotions approuvées et recommandées dans l'Église, comme sont la dévotion au Sacré-Cœur, l'Immaculée-Conception, etc., des déclamations contre la morale relâchée et contre le Saint

Siège. On déclame aussi terriblement contre les Jésuites, et on a contre eux une grande haine : on prend pour prétexte leur morale relâchée.

Vous avez sans doute entendu parler d'une gazette janséniste qui se publie à Paris, qui a pour titre *La Revue ecclésiastique*. Ce Monsieur de Nantes dont je vous ai parlé tout à l'heure, a pris des informations sur ce journal. Voici ce qu'il me dit dans sa lettre : « J'appris (et ce rapport venait des libraires éditeurs qu'on questionnait sous d'autres prétextes) que ce journal comptait environ 300 abonnés et que le diocèse de Vannes était celui où il était le plus en vogue. Ils ajoutèrent que les prêtres de ce pays ne voulaient plus le recevoir parce que l'Évêque l'avait défendu. « Cette défense provenait de ce que plusieurs Évêques et plusieurs prêtres des diocèses voisins informèrent ce bon Évêque de Vannes qui reçut fort mal cet avertissement et disait que c'étaient des calomnies. Comme on lui signalait ces abonnements, il fit venir plusieurs de ces abonnés qu'on lui signalait et leur demanda ce qu'il en était; ils lui dirent que cela était vrai, qu'ils ne partageaient pas toutes les opinions de ce journal, mais qu'ils le recevaient parce qu'il était opposé aux Jésuites. Le bon Évêque ne se fâcha pas beaucoup contre eux, mais il défendit le journal. Les prêtres ne le reçoivent plus, mais combien de laïques ne le reçoivent-ils pas pour le communiquer? Tous ces avertissements que l'Évêque reçut furent inutiles pour tout le reste. Ses secrétaires tournent les choses, de sorte qu'il se fâchait toutes les fois qu'il recevait un avertissement; et lorsqu'il apprenait que des prêtres étaient opposés à ces fausses doctrines et parlaient contre ceux qui les débitaient, il se fâchait contre eux. Il mit plusieurs fois des prêtres dans les plus mauvaises places et en interdit deux par la seule raison qu'ils étaient des calomniateurs, parce qu'ils avaient mal parlé de certains prêtres qui débitaient de mauvaises doctrines. Les secrétaires s'y prirent de manière que l'Évêque les fit venir et leur demanda ce qui en était; ils lui signalèrent les faits, les paroles et les circonstances.

Il fit venir les coupables qui nièrent tout; alors il interdit les premiers qui étaient de bons prêtres. L'un d'eux quitta le diocèse et alla à Alger avec Mgr Dupuch. Pour cette même raison il en mit d'autres dans des places très pénibles et

les dernières du diocèse. Par cette sévérité il a imposé silence à un grand nombre.

Ces avertissements des Évêques voisins causèrent la disgrâce des Pères Jésuites. Ceux du parti insinuèrent à Monseigneur que c'étaient eux qui avaient calomnié le diocèse : voilà pourquoi il les déteste maintenant. Il en fit le reproche à leur Supérieur en le menaçant de les renvoyer du diocèse. et il s'en fallut de peu que cela ne s'exécutât. Il réunit pour cela le Chapitre, mais on n'appela à cette assemblée que les ennemis des Jésuites et là on déclama fort contre eux. Je ne sais pas pourquoi on ne les renvoya pas, mais c'est à la suite de cela que Monseigneur fit venir le Supérieur pour le menacer de les renvoyer. On tient cela d'un chanoine autrefois ennemi de ces Pères et qui assista à cette assemblée.

Ces avertissements des Évêques et des Curés des diocèses voisins firent beaucoup de peine à Mgr de Vannes; on dit qu'il en fut malade. Il prit tous les moyens pour découvrir ceux de ses prêtres qui pourraient y avoir influé. Il y avait un recteur vénérable et âgé qui avait écrit à Mgr de Quimper qui ne manqua pas de donner un avertissement à l'Évêque de Vannes. Mgr de Vannes parvint à découvrir l'auteur de cet avertissement, le fit venir et lui demanda ce qu'il savait sur cet article. Le recteur lui écrivit et alla ensuite même le voir; il lui dit les erreurs qu'il avait entendu débiter par plusieurs prêtres du diocèse. Monseigneur voulut savoir quels étaient ces prêtres; le recteur sachant que les autres nieraient le fait, car c'est ainsi qu'ils font tous, dit à Monseigneur qu'il voulait bien les lui dénoncer, mais à condition qu'il leur fit signer la bulle *Unigenitus*; il ne put jamais l'obtenir.

Un prêtre prêcha contre l'Immaculée Conception d'une manière scandaleuse; il fut dénoncé à l'Évêque qui le fit venir et lui demanda ce qui en était. Le prêtre répondit qu'il n'avait pas prêché contre la Sainte Vierge mais qu'au contraire il avait montré la bonne et véritable dévotion, qu'on faisait consister dans des choses où elle n'était pas. L'Évêque lui dit d'apporter un certificat du juge de paix qui est un homme très pieux. Le juge dit qu'il ne pouvait pas donner ce certificat pour attester que ce prêtre avait fait un sermon sur l'Immaculée Conception, parce que le prêtre avait prêché contre la Sainte Vierge et son Immaculée Conception. L'Évêque se

contenta de faire une réprimande au prêtre et le renvoya ainsi à sa paroisse.

On m'a assuré que la fête du Sacré-Cœur tombant le jour de saint Mériadec, un saint du diocèse, mais dont la fête est double majeur, on mit dans l'*Ordo* l'office de saint Mériadec, ajoutant en note entre parenthèses qu'on pouvait faire celui du Sacré-Cœur. Auparavant la fête du Sacré-Cœur était célébrée; maintenant elle ne l'est presque plus dans un grand nombre de paroisses. Celui qui m'a dit cela a vu cette note dans l'*Ordo*, je ne sais pas si c'est de cette année ou de l'année passée, et c'est un homme sûr.

A la dernière retraite, on présenta à l'Évêque une adresse dans laquelle on le félicite de ce qu'il a mis la paix dans son diocèse en écartant tout sujet de trouble. Ce sont les secrétaires qui l'ont composée et un prêtre du parti parcourut toutes les chambres pour la faire signer par les prêtres qui faisaient la retraite. Un très grand nombre signa; plusieurs, cependant, ne signèrent pas. L'Évêque croit maintenant tout en repos : les hommes sensés du diocèse et des environs ne le croient guère.

Le parti ne se montre plus si manifestement qu'auparavant, mais on travaille sourdement et à la janséniste. Ils cherchent maintenant à attirer les gens du peuple, plutôt les femmes que les hommes; ils crient toujours contre la morale relâchée; ils font circuler dans le clergé les écrits de M. Mahé; ils déclament toujours contre les Jésuites, contre les retraites et contre les missions. Il y a dans ces pays plusieurs maisons où un très grand nombre de laïques vont tous les ans faire une retraite de huit jours; il y en a plusieurs par an pour les femmes, plusieurs autres pour les hommes; cela fait un grand bien. Nos jansénistes n'en veulent point. Cela vient de ce qu'ils craignent que leurs pénitents ne soient entre les mains d'un étranger; il y en a qui ont refusé l'absolution à des personnes qui se sont rendues à ces retraites; un grand nombre le défendent publiquement. Plusieurs (et je ne sais si c'est le grand nombre ou non) ne veulent absolument pas que leurs pénitents s'adressent à qui que ce soit et s'y prennent pour cela par des moyens de rigueur.

Les prêtres du parti sont maintenant dans les principales places, dans les cures de canton, au moins c'est ce qu'on m'a

assuré. Voilà les renseignements que j'ai à vous donner sur cette triste affaire.

Je vous dirai que d'abord j'avais chargé quelqu'un d'aller prendre des informations auprès d'un Grand Vicaire de Rennes, mais ce qu'il me dit ne me satisfait point. Il croit que tout cela n'était qu'une manie de crier contre les Jésuites et contre la morale relâchée, etc., mais que dans le fond ces gens-là n'ont pas de mauvaises doctrines et qu'ils admettaient les propositions catholiques; cela vient de ce qu'ils nient effrontément tout ce qu'on leur reproche. Vous voyez bien d'après tous les détails que je vous donne quelle autorité doit avoir la parole de ce Monsieur qui, d'ailleurs, est jeune encore, et très facile et confiant.

On voit en tout cela évidemment la marche ordinaire des jansénistes; si on se tient tranquille sous l'apparence de cette fausse paix, ils gagneront du terrain et ce pauvre diocèse est perdu. Il faut connaître peu l'esprit des hérétiques et surtout des Jansénistes pour se laisser ainsi surprendre. Mais le moyen de remédier au mal? je n'en connais pas d'efficace. J'en vois un que je prendrai la liberté de vous indiquer; vous en ferez ce que vous jugerez à propos. Ce serait de procurer la translation de l'Évêque de Vannes à un autre siège et la promotion d'un Évêque habile, capable et pieux, sur le siège de Vannes. Mais il faudrait enlever à l'Évêque de Vannes ses secrétaires; je crois que tout cela serait difficile.

Je vous prie d'être très prudent, surtout par rapport aux Jésuites qui sont déjà en grand danger; et ce serait un grand malheur si on pouvait trouver un grief contre eux.

Priez pour tous les maux de cette pauvre Église et pour moi qui suis votre tout pauvre serviteur.

F. LIBERMANN, *acol.*

* * *

Monsieur Féret,
Directeur au Séminaire de Nantes.

Vive Jésus et Marie!

Rennes, le 13 novembre 1839.

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 292.

p. 292, *N* est mis pour *Vannes*.

p. 293 :

D'ailleurs on dit qu'il y a de la piété dans ce Séminaire; mais il y demeure un Grand Vicaire qui est suspect, quoiqu'il ait un extérieur pieux et régulier. C'est le neveu de l'ancien supérieur de ce Séminaire qui a été la plus grande cause du mal.

Une autre chose qu'il faut vous dire, c'est qu'il ne faut pas avoir d'inquiétude sur l'Abbé de Bellefontaine; il paraît certain qu'il a quitté entièrement ces doctrines; il l'a annoncé plusieurs fois en chaire en se prononçant fortement sur des matières sur lesquelles il avait été autrefois suspecté. Mais on est incertain sur le P. Abbé de la Trappe.

Maintenant il faudrait vous dire un mot...

. . .

Les écrits du Vénérable certainement datés de son séjour à Rennes sont 1° deux *Règlements de la maison de probation des Eudistes*; 2° un *Coutumier* ou *Journal du Noviciat* pour l'année 1838-39; 3° une *Note pour le bon ordre du Noviciat* rédigée en octobre 1839 et remise à M. Louis; 4° les règlements du collège de Redon, *Règles des Professeurs*, *Règles des Maîtres d'études*, *Règles des externes*; 5° deux *Plans de retraites d'ordination* publiés au *Supplément des Ecrits Spirituels*, p. 159 et p. 172.

Des règlements de la maison de probation nous ne donnons ici qu'un passage, bien qu'à l'indication des exercices soient ajoutées de courtes gloses pieuses : le passage cité appartient au second règlement et a trait aux catéchistes. Nous reproduirons de même la note pour le bon ordre du Noviciat et la règle des Professeurs de Redon.

On verra par la note à M. Louis qu'entre le Supérieur et le Maître des Novices l'entente n'est pas parfaite au sujet des occupations des jeunes gens du Noviciat. Le Supérieur, qui a la charge d'une grande maison, requiert volontiers, pour se tirer d'embarras dans les cas difficiles, le concours des Novices pour certains services qui, à son avis, ne sauraient les distraire de leurs occupations; M. Libermann au contraire, veut que les exercices du Noviciat et l'autorité du Maître soient pleinement sauvegardés. De semblables différends dans de pareilles circonstances ne peuvent guère être évités; il importe qu'on s'en explique au plus tôt et franchement : c'est le parti que prend le Vénérable.

Le *Coutumier* du Noviciat est une suite de notes qui relèvent ce qui s'est fait dans la maison à certains jours pendant l'année 1838-39. On y a ajouté de brèves remarques sur les dérogations à cet *ordre du jour* qui se sont produites en 1837-38 et en 1839-40. Comme le P. Paul Laval a succédé au Vénérable Père comme

Maitre des Novices et que, à Saint-Gabriel il restait à la fin de 1839 le seul témoin de 1837, il est fort probable que ces remarques sont de sa main.

Ce journal du Noviciat, en regard des deux règlements, nous permet de suivre les occupations du Vénérable pendant l'année 1838-39. La retraite a lieu du 5 au 13 octobre avec les Messieurs de Saint-Martin; tous les exercices se font à la grande maison, c'est-à-dire à la Pension. Le 20 octobre, fête du Sacré-Cœur de Jésus, célébrée ce jour au couvent de Notre-Dame de Charité à Saint-Cyr, et le dimanche dans l'octave, à la Pension.

Le Noviciat eut en ce mois d'octobre, sa chapelle particulière, qui fut bénie le 24 à 7 heures du matin.

A la fête de la Toussaint comme à toutes les *fêtes annuelles*, les offices ont lieu à Saint-Martin; par *fêtes annuelles* on entendait à cette époque les fêtes principales qui marquent l'année liturgique.

Les *promesses cléricales* se renouvellent le 21 novembre à Saint-Gabriel; les Messieurs de Saint-Martin prennent part à la cérémonie.

Aux Quatre-Temps de Noël il y eut ordination à la prêtrise de quelques novices. « Le 31 décembre on va souhaiter la bonne année à M. le Supérieur et aux MM. de la Pension. Cela doit se faire à la récréation de midi; il faut en prévenir d'avance M. le Supérieur. Le 1^{er} janvier, au commencement de la récréation, on va avec M. le Supérieur souhaiter la bonne année à Monseigneur; le jour de promenade qui suit le premier janvier, M. le Supérieur nous conduit faire une visite à nos Sœurs. »

Au 3 février on lit : « Cette année, la fête du Saint-Cœur de Marie a été anticipée au dimanche qui précéda le 8 février, parce qu'il arrive que ce dimanche est celui de la Sexagésime et par conséquent on ne pouvait la mettre au suivant à cause des enfants qui sont en vacances. » Le Noviciat n'en célébra pas moins la fête du Saint-Cœur de Marie le 8 février, mais il se rendit à Saint-Cyr pour les offices. La veille, anniversaire de la crise d'épilepsie survenue à M. Libermann, il n'y eut pas lecture spirituelle, à cause de la fête du catéchisme remise à ce jour.

Pendant le carême, les Novices vont prêcher à Saint-Cyr à tour de rôle tous les mercredis à l'heure de la promenade : tout le Noviciat va entendre le sermon. Quant aux offices de la Semaine Sainte on les suit à la Cathédrale, sauf le samedi.

La fête de saint Gabriel se fait au Noviciat même : elle est *annuelle* pour le Noviciat mais on chante la messe d'après le Missel romain; la fête du Bon Pasteur, au deuxième dimanche après Pâques, est fête de Notre-Dame de Charité « on doit faire la sainte communion en union avec nos Sœurs de Saint-Cyr »; enfin la fête de saint Joseph est du rite *solennel majeur*.

Le mois de Marie a ses exercices particuliers en l'honneur de la Sainte Vierge, une antienne chaque soir devant la statue de la récréation; une note indique : « On ajoute à la fin des antiennes :

Cor Jesu sacratissimum, m. n., Cor Mariæ sanctissimum, ora p. n., puis trois fois : *Refugium peccatorum, ora pro nobis*. Toutes ces invocations chantées comme de coutume. » Cette addition de *Refugium peccatorum* n'est-elle pas un indice de l'établissement à Saint-Gabriel de l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires en mars ou avril précédent?

Pour le reste de l'année les fêtes sont mentionnées selon leur incidence : fêtes de la Sainte Trinité, du Saint-Sacrement, le jeudi et le dimanche, du Sacré-Cœur, pour la seconde fois, conformément à l'*Ordo* du diocèse, saint Jean-Baptiste, les Saints Pierre et Paul, la translation des Reliques de saint Martin, 4 juillet, fête patronale de la grande chapelle. enfin fête de l'Assomption qui termine l'année de noviciat et commence les vacances; le dimanche précédent a eu lieu la distribution des prix du catéchisme à Saint-Martin.

*
* * *

Pour les Catéchistes.

Ceux qui sont employés dans les catéchismes ont besoin de veiller beaucoup sur eux-mêmes pour ne pas perdre une bonne partie de leur Noviciat par le grand nombre des défauts qui pourront se glisser dans leur conduite. L'œuvre des catéchismes est très grande, et ils doivent s'estimer heureux de pouvoir s'y appliquer pour le service et la gloire de Dieu; mais l'œuvre de leur Noviciat est encore beaucoup plus grande et plus importante; ainsi leur premier et plus grand soin sera en toutes choses de bien profiter de leur Noviciat. Ils ne négligeront cependant pas l'œuvre du catéchisme, mais s'en acquitteront avec un très grand soin, pour la faire saintement et solidement.

Ils ne se contenteront pas d'instruire les enfants des vérités du salut, mais ils s'appliqueront, en outre, très particulièrement à leur inspirer un grand esprit de piété et de religion. Voilà pourquoi il ne suffit pas que leurs instructions soient solides et bien ordonnées, mais il faut encore qu'ils s'appliquent à les rendre pieuses; comme aussi il ne suffit pas qu'elles aient un ton de piété, mais elles doivent être solides et remplies de doctrine, bien divisées, clairement exprimées et mises à la portée des enfants. Les homélies doivent être tendres et touchantes, et pour cela il faut se remplir et se pénétrer de son sujet avec esprit de piété et de recueillement devant Dieu.

On a le jour de promenade pour s'occuper de ce qui touche les catéchismes; on ne doit jamais y travailler un autre jour de la semaine sans permission.

Pendant le catéchisme on aura soin de ne pas perdre le recueillement et l'esprit de piété; on prêchera aux enfants encore plus par l'exemple que par les paroles.

On surveillera cependant les enfants avec soin, mais on le fera avec modestie et en conservant l'esprit intérieur.

On ne doit pas regarder certains enfants avec plus de complaisance qu'on ne ferait envers les autres; ne jamais avoir d'affection particulière ni faire de préférences, ni jamais chercher à se les attacher d'une manière sensible; ne jamais les caresser ni recevoir leurs caresses; ne jamais les flatter par les paroles, les gestes ou d'une autre façon; prendre garde dans les moyens d'émulation qu'on emploiera d'exciter leur vanité et leur amour-propre.

Dans les instructions publiques jamais ou presque jamais leur parler de soi ou de son affection pour eux; et, en général, éviter tout ce qui tend à attirer leurs cœurs à nous-mêmes, quelque bonne que puisse être notre intention, mais agir toujours en toute pureté et sainteté; s'oublier et se faire oublier soi-même pour attirer et pour attacher directement tous les esprits et tous les cœurs à Dieu seul. Il faut avoir pour eux une très grande et très pure tendresse de charité, agir à leur égard avec une très grande douceur et très grande affection et prendre les moyens pour les intéresser et fixer leur attention aux choses qu'on leur dira.

Quoiqu'on doive être plein de tendresse et de douceur pour les enfants, on doit cependant être très grave et très réservé; on doit faire en sorte aussi qu'ils se tiennent bien et qu'ils observent leurs règles; il faut être encore sur ses gardes pour ne pas se laisser aller à un secret amour-propre et à la vanité; ne pas chercher à briller aux yeux des enfants et à être regardé comme faisant mieux que ses confrères, comme aussi à être estimé de ses confrères.

Il n'y aura jamais de novice qui chantera de cantique ou autre chose en musique ni en faux-bourdon; on peut permettre cela quelquefois aux enfants, et même le leur faire faire après avoir réglé le tout avec le directeur de la Probation. Mais en tout cas aucun novice ne doit s'y mêler ni y présider.

Après le catéchisme on doit s'en revenir aussitôt à la Probation. On ne doit pas profiter de ce moment pour aller voir quelqu'un des Messieurs de la Pension, ni s'arrêter avec qui que ce soit. Si l'on vient nous parler, répondre en peu de mots avec modestie, douceur et charité, mais éviter de lier conversation et à son retour en prévenir le directeur.

En allant au catéchisme et en s'en revenant, on doit veiller sur ses regards, avoir une grande modestie et se tenir doucement recueilli.

* *

Les *Conseils* des catéchismes auront lieu pendant la récréation de midi; ils ne pourront jamais durer plus de vingt minutes; on n'y parlera que lorsqu'on sera interrogé; on peut cependant faire une petite observation sur ce qui se dit, prenant garde de ne pas s'interrompre les uns les autres et de couper la parole.

Dans leurs observations, ils éviteront l'amour-propre, la vanité, la brusquerie, la raillerie, les disputes, l'opiniâtreté, la raideur et tous les autres défauts que les âmes imparfaites commettent en ces circonstances.

Mais on parlera avec charité, douceur, modestie, simplicité et humilité, et on se tiendra satisfait de tous les choses qui y seront décidées, quoique contre notre avis.

On recevra aussi les avis qui seront donnés avec charité, douceur, modestie et humilité; on ne répliquera pas pour s'excuser; mais lorsqu'on aura des difficultés sur des avis qui nous auront été donnés, on en parlera à son directeur.

Hors du Conseil, il ne doit jamais être question des enfants, ni du catéchisme, ni de ce qui s'y passe.

* *

Afin que tout aille avec ordre et que les choses se fassent bien, il y aura un d'entre eux qui sera comme chef du catéchisme. Sa fonction consiste à faire exécuter pendant les catéchismes tous les exercices qui sont prescrits, à donner aux enfants les avis et les instructions qui sont nécessaires et utiles selon la prudence que le bon Dieu leur donnera, à main-

tenir le bon ordre et à faire observer la discipline pendant les catéchismes.

Il est chargé aussi de présider les conseils, lorsque le directeur de la Probation n'y assiste pas : en ces deux circonstances les catéchistes doivent lui obéir dans les choses d'usage.

Au commencement de chaque année il doit venir chez le directeur de la Probation pour faire régler tous les exercices du catéchisme et de l'ordre qu'on y doit suivre et lui proposera ce qu'il croira utile au bien des enfants et au bon ordre du catéchisme. Il prendra note de tout ce qui aura été décidé et l'observera exactement, sans s'inquiéter s'il ne peut faire selon son désir.

Si ensuite pendant l'année il trouve nécessaire ou utile de faire quelque changement, pour petit qu'il soit, il ne le fera qu'après en avoir obtenu la permission.

Dans les circonstances extraordinaires, comme sont les fêtes, les distributions de gravures, les examens, etc., il ira proposer au directeur les choses à faire. Il s'y prendra quelque temps auparavant afin que tout soit réglé et que tout se fasse bien. Il ne fera que ce qui sera réglé par le directeur.

Au commencement de l'année, il prévientra le directeur du nombre des gravures et des autres choses dont on aura besoin jusqu'à Pâques; et après Pâques, de ce qu'il faudra jusqu'à la fin de l'année, afin qu'il pourvoie à tout, et qu'en temps et lieu tout soit prêt. Il le prévientra de nouveau un mois avant les distributions, afin que, si tout n'était pas encore prêt, on s'y prenne pour qu'il n'y ait point de retard.

Huit jours avant, il viendra prendre les gravures ou les livres, s'il y en a à donner, pour disposer les prix et les arranger convenablement, selon qu'il en sera convenu avec le directeur.

Un mois avant la fête de la Sainte-Trinité, il prévientra le directeur de ce qu'il faudra pour l'instruction des enfants qui iront faire leur première communion. Pendant toute l'année il règlera avec le directeur la distribution des instructions et des homélies; cela se fera autant que possible à tour de rôle. S'il fallait ensuite par circonstance faire des changements ou intervertir l'ordre, il viendra en parler au directeur de la Probation avant d'en prévenir ses confrères.

Après le catéchisme, il ne doit pas s'arrêter avec les enfants un temps notable. S'il a besoin de donner des avis en parti-

culier aux enfants ou de changer leurs bons points ou pour autre chose, il prendra huit à dix minutes pour cela. Lorsqu'il sera obligé d'y rester un temps plus considérable qu'à l'ordinaire, il en prévendra le directeur à son retour.

Il n'aura pas de rapports avec le directeur des catéchismes, et ne lui proposera jamais rien sans en avoir été chargé spécialement par le directeur de la Probation. C'est à celui-ci qu'il doit s'adresser dans les circonstances où il aurait besoin de parler au directeur des catéchismes. Il doit observer la même règle par rapport à M. le Supérieur, dans tout ce qui regarde les catéchismes.

Lorsque le directeur viendra lui parler et lui donner ses ordres, il doit le prier de s'adresser au directeur de la Probation, et il ne doit rien faire sans en avoir obtenu la permission du même directeur de la Probation.

C'est à lui que doivent s'adresser les enfants dans leurs rapports avec les catéchistes et non aux autres. Il ne les attirera pas trop fréquemment au Noviciat, mais seulement pour des raisons particulières et pour peu de temps. Il ne doit leur parler que de ce qui a rapport à leur affaire et les renvoyer en paix. Il peut cependant leur dire quelques paroles d'édification et de bon conseil pour le bien spirituel de leurs âmes, mais il faut que ce soit en peu de mots.

Pendant l'année, quand il y aura une observation à faire, soit sur les inconvénients de certaines choses qui sont arrivées ou sur autres choses semblables, il en parlera au directeur du Noviciat, et, si on le juge à propos, il mettra en ordre ses observations et les résolutions qui auront été prises.

A la fin de l'année il remettra tout ce qui tient aux catéchismes entre les mains du directeur de la Probation.

* * *

Vive Jésus et Marie !

Règles des Professeurs.

1.

La fonction des professeurs consiste à enseigner aux enfants les lettres humaines. Ils tâcheront de bien préparer leurs classes afin d'instruire le mieux qu'il leur sera possible les enfants

qui leur sont confiés. Ils emploieront toutes les industries que la prudence leur suggèrera pour faire avancer les enfants dans la science, prenant garde cependant de ne pas employer les moyens capables de donner de l'orgueil aux enfants ou qui excitent trop leur vanité et leur amour-propre ou qui puissent nuire à la piété en quelque manière que ce soit.

2.

Ils se souviendront sans cesse que la Congrégation s'est chargée de l'éducation de ces enfants principalement pour leur sanctification et non pas seulement pour leur apprendre la science humaine, qui n'est entre ses mains qu'un instrument et un moyen d'élever ces jeunes enfants dans la véritable piété.

Voilà pourquoi ils profiteront de toutes les circonstances pour porter leurs élèves à la pratique des vertus, aux bonnes mœurs, à la bonne discipline et principalement à la haine du péché, surtout de la vaine gloire, de la superbe, de l'impureté, du mensonge, de l'envie et des autres vices opposés à la charité; pour leur inspirer une haute estime et un grand amour des vertus chrétiennes, de la piété et une grande vénération pour les églises et les choses saintes; ils leur inculqueront aussi l'amour et l'obéissance à l'égard de leurs parents.

Ils se serviront même des choses profanes qu'ils leur expliqueront pour leur imprimer ces sentiments.

3.

Ils auront soin de faire mettre dans leurs salles de classe une image de Jésus crucifié et une autre de la Très Sainte Vierge et même d'autres images de saints ou de saintes. Toutes ces images doivent être pieuses et très décentes. Dès qu'ils seront entrés avec leurs élèves, ils se mettront à genoux avec eux pour faire leur prière avant la classe, et de même après la classe avant de se retirer.

4.

Ils donneront en toute circonstance à leurs élèves le bon exemple d'une piété sincère et tâcheront ainsi de les instruire et édifier sans cesse par leurs actions, leur conduite et leur

tenue, par leur exactitude, leur ponctualité et leur fidélité aux règles.

5.

Ils éviteront très soigneusement de se familiariser avec les enfants et de leur donner les marques d'une amitié trop affectueuse ou particulière et de préférence; mais ils les aimeront tous également et seront soigneux de procurer leur bien à tous. Ils se comporteront à leur égard avec une douce gravité; ils éviteront aussi de les traiter ou de leur parler avec rudesse, avec hauteur et autres défauts de ce genre qui viennent d'une gravité trop sévère; mais ils seront doux, affables et pleins de charité, leur manifestant en toute circonstance le grand intérêt qu'ils leur portent, selon toutes les règles de la gravité et de la douceur.

6.

Ils leur feront observer exactement la discipline de la maison, les punissant cependant rarement et seulement lorsqu'ils ne pourront rien gagner par la douceur, mais leur faisant la correction avec bonté en public si la faute est publique, ou en particulier si la faute a été commise en particulier, et cherchant ainsi à les gouverner en gagnant leur cœur plutôt qu'à force de châtimens.

Lorsqu'ils seront obligés de les punir ou de les corriger, il ne faudra jamais les frapper ni de la main, ni du pied, ni en quelqu'autre manière que ce soit, ni leur dire des paroles injurieuses; mais ils leur feront subir des punitions légitimes. S'il y en a qui ne veulent pas se soumettre à la punition, on appellera le préfet qui y mettra ordre.

7.

Ils examineront la trempe d'esprit et le caractère des enfants afin de prendre les moyens convenables pour les faire avancer dans la piété et dans leurs études. Ils pourront dispenser d'une partie du devoir les plus jeunes et ceux qui sont incapables.

8.

Les professeurs doivent descendre dès le premier coup de la cloche pour recevoir les enfants et les conduire dans leurs salles de classe respectives.

9.

Les professeurs auront soin de donner les places dès le commencement et ils tiendront à ce que tous se mettent aux places qui leur auront été assignées.

10.

Ils diviseront l'ordre des exercices de la classe par demi-heures autant que possible.

11.

Ils auront chacun un livre où seront inscrits les noms des enfants qui se trouveront dans leur classe. Si un enfant manque à la classe, le professeur doit prévenir le préfet.

12.

Ils prendront garde d'attirer les enfants dans leurs chambres, et ne les y admettront pas lorsqu'ils sauront qu'ils n'ont pas la permission de leur préfet.

13.

Les professeurs veilleront à ce que leurs salles de classe soient propres et que les frères domestiques qui en seront chargés fassent leur devoir, qu'ils les ferment tous les soirs, les ouvrent tous les matins, les balaient et les tiennent proprement.

14.

Les professeurs ne négligeront pas leur propre sanctification en prenant soin de celle des enfants; ils feront très soigneusement leurs exercices de piété et pratiqueront exactement, ponctuellement et selon toute la perfection l'obéissance aux Règles et Constitutions, comme aussi à tous leurs supérieurs.

15.

Ils assisteront tous les matins à l'oraison de la Communauté depuis 5 heures jusqu'à la fin, à l'examen particulier, aux litanies du matin et du soir, aux prières après les repas, aux récréations de midi et du soir, aux Matines les jours où elles se disent en communauté (s'ils sont obligés au bréviaire) et à tous les

autres exercices qui ne sont pas incompatibles avec leur charge, comme aussi ils seront fidèles à toutes les autres choses qui se pratiquent dans la maison par leurs autres confrères, excepté celles qui seraient un empêchement véritable à l'exercice de leur fonction; et alors seulement ils peuvent s'en exempter par l'ordre du supérieur.

16.

Ils obéiront au préfet dans toutes les choses qui regardent leur fonction auprès des enfants.

Lorsqu'il viendra visiter leur classe, ils le recevront avec honneur comme leur supérieur, et se garderont bien d'avoir des sentiments de mécontentement de ce qu'il fera ou dira. Ils auront soin de manifester pour lui devant les enfants une soumission et une obéissance pleines de charité et d'affection.

17.

Lorsqu'ils auront quelque différend avec le préfet, qu'ils ne seront pas de son avis ou que sa conduite ne sera pas bonne, ils ne devront pas laisser de lui obéir et d'avoir pour lui la plus grande charité. Ils peuvent et doivent même prévenir les supérieurs des choses auxquelles ils trouveront à redire et se rendront toujours au sentiment du supérieur.

18.

Ils ne se mêleront pas de prendre soin des enfants qui sont dans d'autres classes, soit pour corriger leurs devoirs, soit pour leur donner quelque autre secours. Cela appartient à leurs professeurs respectifs.

S'ils trouvent à redire à la conduite de leurs confrères, soit professeurs, soit maîtres d'études ou autres, ils n'iront pas leur faire la correction ni n'en parleront jamais entre eux; mais si c'est utile pour le bien de ces confrères, pour le bien de la maison, des enfants, ou pour l'édification, ils iront en parler au préfet ou au supérieur.

19.

Les professeurs, alternativement avec le préfet et les maîtres d'étude, iront garder les enfants dans les dortoirs pendant l'oraison de la Communauté; ils se trouveront dans le dortoir

quelques minutes avant que l'oraison de la Communauté ne sonne; ils ne feront ce jour-là qu'une demi-heure d'oraison. A 5 heures et demie, ils la termineront pour surveiller soigneusement les enfants à leur lever et à la fontaine où ils se laveront les mains. A 5 heures 3/4, ils les mèneront en rang et en silence dans la salle des exercices où ils doivent faire leur prière du matin.

20.

Ils remplaceront encore les maîtres d'étude alternativement avec le préfet, pour qu'ils puissent assister à leur tour à l'examen particulier, aux entretiens et aux conférences, à l'humiliation (1), pendant les récréations, lorsqu'ils seront nommés pour laver la vaisselle. Ils les remplaceront aussi pendant leur action de grâces après leur messe ou leur communion et leur déjeuner qui la suit.

C'est au préfet à les prévenir quand leur tour sera arrivé.

21.

Les professeurs prendront note du succès ou du non-succès de leurs élèves, ainsi que de leur bonne ou mauvaise conduite, afin d'en rendre compte au supérieur tous les quinze jours.

* * *

Notes pour le bon ordre de la Maison de Probation.

Vive Jésus et Marie!

1839.

En voyant combien le Noviciat allait mal, parce que M. Louis n'avait pas assez de soin de prendre certaines précautions pour le faire mieux aller, je lui ai procuré cette note, à la rentrée, en 1839, au mois de septembre.

I

(Ce premier point est rayé dans l'original : nous le reproduisons parce qu'il contient les idées du Vénérable Père en une matière d'importance.)

(1) Sorte de chapitre disciplinaire.

Ne pas envoyer faire leur théologie les membres qui se destinent pour la Congrégation avant de leur avoir fait faire deux ans de probation au moins :

Raisons : 1^o Ayant acquis quelque peu de science, on est plus confiant en soi-même et plus difficile à manier; on est plus porté à examiner ce qui nous est dit, à en juger; on examine aussi le caractère et la conduite de celui qui est chargé de nous instruire et l'on trouve souvent à redire. Cela est un grand empêchement : on n'écoute plus avec cette simplicité qu'on a dans les commencements.

2^o Le caractère étant plus formé, on n'est plus si pliable; on a besoin de plus de ménagement et l'on ne se rend presque jamais parfaitement pour se laisser conduire.

3^o Au Séminaire, on a acquis un autre esprit que celui de la Congrégation et rarement on perd entièrement ce premier esprit pour prendre celui de la Congrégation. On a vu devant soi un autre ordre de choses, une autre manière de s'y prendre que dans notre Congrégation, et il y a très peu d'esprits capables de se mettre au-dessus de l'habitude, d'un ordre de choses et d'une manière d'agir avec laquelle on est familiarisé; on mélangera toujours la manière des Sulpiciens avec ce qui est marqué dans nos Constitutions et notre esprit ne se formera pas dans sa pureté.

II

Diminuer l'ouvrage des jeunes confrères; ne leur faire faire que deux ou trois sermons par an, et pas d'entretien, pas de critique de sermons.

Raisons : Il est bon que les novices aient un peu d'exercice des choses qui doivent les occuper toute leur vie, mais jusqu'à présent ils avaient trop d'ouvrage. Il résulte de là : 1^o qu'ils ne s'occupent pas assez de leur intérieur, étant trop pressés d'ouvrage, et cependant la principale, la plus grande et la plus continuelle occupation qu'ils doivent avoir, c'est le soin de leur intérieur.

2^o Ils sont souvent dans le trouble et l'inquiétude à cause de la multiplicité de leur besogne et de la crainte de ne pas être prêts; de là il résulte qu'ils font mal leurs exercices de piété.

3^o L'idée de leurs occupations les suit dans l'oraison et les

exercices de piété, et au lieu de faire leur méditation, bien souvent ils ne s'occupent qu'à la composition d'un sermon ou d'un entretien.

4^o Ils n'ont pas encore acquis assez de vertu pour faire tout cela avec les dispositions requises, et de cette manière quelques-uns prennent l'habitude de faire leur ouvrage avec des dispositions imparfaites.

5^o Cela leur donne une certaine idée d'eux-mêmes, s'ils réussissent un peu, et alors ils sont plus difficiles à manier et ne reçoivent plus la parole de Dieu avec docilité et simplicité. Pour ce qui est de la critique, tant qu'il y aura au Noviciat des hommes formés, cela fera du mal; cela entretient un esprit d'examen des choses qui se disent, un esprit de jugement et un esprit de suffisance.

III

Ne pas établir deux catéchismes, mais un seul où le directeur des jeunes préside, ou au moins qu'il y assiste et que rien ne se fasse au catéchisme que par ses ordres. Que celui qui est censé chef devant les enfants n'ait aucun pouvoir, mais que tout le pouvoir en ce qui regarde ce catéchisme soit uniquement entre les mains du directeur; et qu'après le catéchisme, il n'y ait pas de conseil.

Raisons : 1^o Il est de la plus haute importance que le directeur ait une entière autorité sur les jeunes confrères; et si, dans la moindre des choses ils sont indépendants, il est à risquer qu'il ne perde une grande partie de son autorité. Par conséquent, le directeur des jeunes doit être à la tête du catéchisme; et lorsque cela ne se peut ce doit être lui seul qui règle tout ce qui s'y fait; autrement il en résulterait que le chef du catéchisme aura une certaine supériorité indépendante qui ferait très mauvais effet; il prendra l'habitude d'agir par son propre mouvement, il prendra beaucoup de libertés dans les choses qui touchent les affaires du catéchisme. La même chose arriverait pour tous les catéchistes.

2^o Si les Novices ont entre les mains une œuvre qu'ils mènent et conduisent eux-mêmes, uniquement selon leurs vues et leurs idées et sans être obligés d'agir selon ce qu'on leur dit, ils prennent nécessairement une certaine idée d'eux-mêmes,

une certaine liberté d'esprit, qui fera qu'ils voudront se conduire eux-mêmes et qu'ils perdront la docilité d'esprit si nécessaire à un novice. Il est extrêmement difficile qu'ils restent dans la véritable humilité d'esprit et de cœur. Pour cette même raison il serait important qu'ils fassent seulement le petit catéchisme et de la manière la plus simple.

3^o Il est nécessaire aussi que le directeur ait connaissance de toutes les actions et occupations des novices et qu'il les dirige en tout. Il ne devrait jamais les quitter un instant. Et, par conséquent, il est nécessaire qu'il connaisse ce qui se passe dans les catéchismes et qu'il dirige tout ce qui s'y fait, cela étant une action si importante et si considérable. Mais supposé qu'on pourrait s'en passer pour les catéchismes, ce serait mauvais tout de même parce que cela influera sur le reste, et celui qui voit qu'il peut se passer du directeur dans une chose s'habituerà peu à peu à s'en passer dans d'autres. Toutes ces choses pourront avoir des suites très funestes pour tout le Noviciat, mais surtout pour les âmes tentées et pour ceux qui n'ont pas de très bonnes dispositions.

Pour ce qui regarde le Conseil, on conçoit qu'il pourrait avoir quelque utilité en soi; mais dans le Noviciat il est très nuisible. On ne doit en aucune manière prêter aux Novices les circonstances d'examiner et de juger ce qui se dit et ce qui se fait; mais on doit les habituer à un grand esprit de simplicité, d'humilité et de docilité. Il faut les habituer à l'obéissance et la ferveur, et non à une manière d'examiner les choses scientifiquement et par voie de jugement propre, comme cela se fait dans un Conseil de catéchisme. Les Conseils de catéchisme, les critiques des sermons, les monitions du soir et autres choses de ce genre établiraient dans la Probation une espèce d'esprit de république, tandis qu'il est absolument nécessaire que tout dans le Noviciat soit dans la plus parfaite, la plus universelle obéissance et dépendance. C'est au directeur à conduire les novices avec la plus grande prudence, la plus grande discrétion, la plus grande charité et la plus grande douceur, et à les instruire plutôt par exemples que par paroles, mais il ne sera jamais capable de faire cela si, dans les novices, il ne trouve pas une docilité, une estime et une soumission universelle et parfaite.

IV

Que M. le Supérieur n'occupe jamais aucun des jeunes hors de la Probation et lorsqu'il donne de l'occupation pour être faite dans la Probation, qu'il ait la bonté d'en parler d'abord au directeur et de charger le directeur même de l'imposer en son nom (je veux dire au nom de M. le Supérieur) comme aussi que M. le Supérieur ait la bonté de ne jamais exempter personne d'aucune règle par lui-même, mais de donner là-dessus son ordre au directeur.

Raisons : 1^o Pour l'occupation en général, moins ils en ont d'étrangères à leur intérieur, mieux cela vaut. Ils ont déjà au moins quelques sermons à faire par an (si M. le Supérieur a la bonté d'avoir égard à l'observation faite plus haut), deux conférences à préparer par semaine et quelques-uns d'entre eux de temps à autre un entretien; en outre, chaque semaine, le catéchisme.

2^o Il serait important que cet ouvrage qu'il plaira à M. le Supérieur de leur donner ne fut pas un ouvrage considérable, ni où l'esprit, le talent et même la piété soient nécessaires, parce que cela leur donne de la vanité, de la suffisance et de l'ambition, et par conséquent cela est capable de causer de très grands maux dans la Congrégation. Et tout le temps du Noviciat sera un temps inutile : on ne profite pas des instructions, on se croit quelque chose; il est impossible d'être un novice sans humilité ni obéissance. Un jeune homme avec mauvais esprit, estimé du Supérieur général et employé par lui à des choses importantes, donne un mauvais esprit à tout un noviciat. Prier à cette occasion M. le Supérieur de ne pas charger un novice, quelque fervent qu'il soit, de la composition des Offices de la Congrégation. Il vaut mieux que la Congrégation soit privée d'ici à quelques années de ces Offices plutôt que de sacrifier un sujet pieux, de ruiner le Noviciat et de causer un très grand mal dans la Congrégation. Il vaut mieux attendre que la première effervescence de l'amour-propre soit passée, que les jeunes gens aient le temps d'acquiescer un petit grain d'humilité et qu'ils aient appris leur faiblesse; autrement ils seront pleins d'eux-mêmes et de leur suffisance, feront mal les choses et causeront de grands maux dans la Congrégation. Je sais ce qu'il en est par la malheureuse expé-

rience que j'ai faite par moi-même. Autant que possible il ne faudrait jamais un ouvrage qui occupe l'esprit.

3^o Il est important que le novice ne sorte jamais de la Probation pour faire un ouvrage quelconque, comme serait de la bibliothèque et autre ouvrage que ce soit. Seul, hors du Noviciat, on n'est plus novice, et peu à peu on perd l'esprit de recueillement, d'obéissance, etc., surtout si ce travail est d'une certaine durée et qu'il faille sortir plusieurs fois. En général, un ouvrage étranger aux occupations de la vie intérieure diminue de beaucoup la haute idée et l'estime qu'on avait de la vie de solitude et de l'esprit de la règle qu'on avait en y arrivant; et peu à peu il ne reste plus de ferveur.

4^o Il serait bon que M. le Supérieur, voulant donner de l'ouvrage aux jeunes confrères, ne le donne pas avant d'en avoir parlé au directeur; il est encore plus important qu'il ne leur donne pas d'ouvrage à l'insu de leur directeur; car il arrive souvent que le directeur ait des raisons importantes pour en charger l'un plutôt que l'autre, pour diminuer, augmenter, limiter et déterminer le travail. Il y a plusieurs circonstances que le directeur voit et qui l'obligent d'agir d'une façon ou d'une autre et que M. le Supérieur ne peut connaître. En second lieu quand on est à la Probation, il serait bon de n'être en rapport direct d'obéissance qu'avec le directeur, pour ce qui regarde les occupations et l'arrangement de la journée; autrement ils deviendront moins exacts à l'obéissance au directeur, ils ne s'en laisseraient pas si facilement diriger et auront souvent à objecter soit dans leur esprit, soit même de bouche qu'ils ont de l'ouvrage que M. le Supérieur leur a dit de faire de telle façon ou de telle autre, car ils surprendront souvent M. le Supérieur et lui feront ordonner par rapport à leur ouvrage ce qu'ils sauront d'avance qu'ils n'obtiendront pas du directeur et même ce qu'ils sauront expressément être opposé aux sentiments du directeur; et celui-ci ne pourrait répliquer un seul mot, parce qu'il est important qu'il obéisse de suite à toutes les volontés de M. le Supérieur et qu'il ne doit jamais avoir à répliquer. J'ai expérimenté plus d'une fois toute ces inconvénients.

Les mêmes inconvénients arrivent si M. le Supérieur les exempte d'une règle ou d'une autre sans la participation du directeur; il serait bon même que ce fût toujours par le moyen

du directeur. En général il est de la plus haute importance que tout ce qui touche à la conduite des novices soit entièrement abandonné à l'unique autorité et jugement du directeur, comme il est marqué dans nos Constitutions, partie 6, ch. 2.

Je parle de ces choses de science certaine, par la connaissance expérimentale que j'en ai eue pendant les deux ans que j'ai passé dans la maison de la Probation.

Pour compléter cette note, nous citons ici une lettre d'une date postérieure adressée à M. Gaudaire qui, en 1849, succéda à M. Louis comme supérieur général des Eudistes; nous la donnons dès maintenant en son entier avec le *post scriptum* qui exprime la sollicitude du Vénéral pour un serviteur de la maison à exempter du service militaire en lui procurant un remplaçant.

La lettre à M. Gaudaire, comme la lettre à M. Louis dont nous la ferons suivre, nous intéresse en ce qu'elle marque le sentiment du Vénéral à l'égard de difficultés auxquelles il n'échappera pas lui-même dans la fondation de la Congrégation. Pour ce qui regarde la Congrégation de Jésus et Marie, il faut se rappeler que M. Louis ne fut pas maître de choisir les œuvres auxquelles il s'adonnerait. Fondée pour la direction des Séminaires et la prédication des Missions, la Congrégation des Eudistes arrivait trop tard pour trouver encore des Séminaires à diriger; en acceptant des colléges, elle céda à de hautes influences auxquelles elle ne pouvait résister et fut réduite pour les soutenir tous à admettre des membres peu préparés à leurs fonctions.

Monsieur

Monsieur Gaudaire, prêtre,
supérieur de la Maison Saint-Sauveur,
à Redon, Ille-et-Vilaine.

Vive Jésus et Marie!

Rome, le 5 juillet 1840.

Mon bien cher M. Gaudaire,

C'est avec la plus grande joie de mon cœur que je vais répondre à la demande que vous me faites pour le bien de la Congrégation dont Dieu a jugé à propos de me retirer et qui, cependant, me sera toujours extrêmement chère.

Je ne saurais vous dire ce que j'aurais dit à M. Gallais, avant de venir à Rome, parce que j'étais si en peine alors

de quitter la Congrégation et d'affliger tout ceux qui m'étaient véritablement chers que j'ai complètement oublié cela. Je sais que je me suis mis sur mes gardes de peur de nuire à la Congrégation et que je n'ai pas dit toutes les difficultés que je voyais. J'ai fait les représentations que j'ai cru pouvoir faire à M. le Supérieur dans la lettre que je lui ai adressée de Lyon.

Voici ce qui me semble être de véritables obstacles et le remède à y employer. Je ne suivrai pas l'ordre mais je rendrai les idées telles qu'elles se présenteront.

Difficultés : 1^o L'objet de la Congrégation n'est pas assez déterminé. Elle est faite pour les Séminaires. On a quatre collèges, de manière que les vocations ne peuvent pas se déterminer, et je crois que c'est une raison de ce manque de sujets. Si quelqu'un a la vocation de directeur de Séminaire, il va chez les Sulpiciens parce qu'il ne peut exercer son désir chez les Eudistes; si on a une vocation de missionnaire, on va dans une Congrégation où l'on fait des Missions, parce qu'on ne sait si les Eudistes veulent se destiner à cela ou non; si on a une vocation pour les Petits Séminaires et les Collèges, on ne sait si les Eudistes sont pour les Collèges parce que le bruit court que c'est pour les Séminaires et les Missions. Personne n'aime à se rendre dans une Congrégation où l'on ne sait ce que l'on aura à faire.

2^o Le mal de n'avoir que des Collèges et de vouloir être dans des Séminaires est très grand. Tout le temps que l'on sera au Collège on doit vivre d'une autre façon que dans le Séminaire; or, comme il faudrait au moins quinze ans avant que la Congrégation ne soit à même de prendre des Séminaires, l'esprit de directeur de Séminaire se perd; et de plus, ceux qui ont la vocation du Séminaire ne resteront pas pour la plupart et s'ennuieront dans l'exercice d'une fonction pour laquelle ils n'ont pas de goût.

3^o La Congrégation a trop de maisons pour le peu de sujets qu'elle a; il résulte de là qu'on ne peut pas bien conduire ces maisons, qu'on se traîne dans la misère et que plusieurs se dégoûtent; on est obligé de prendre des mercenaires qui mettent le désordre, et par là, non seulement les maisons ne vont pas bien, mais on ne peut observer la règle. La Congrégation aurait besoin de ramasser ses forces sur un seul point

afin de pouvoir agir avec vigueur et produire des fruits. Cette multiplicité des maisons a une certaine apparence qui flatte l'amour-propre d'une Congrégation naissante, cela la fait paraître au dehors; mais je trouve que c'est une des choses les plus nuisibles, d'abord devant Dieu, car on ne fait pas grand-chose, ensuite même devant les hommes : il ne suffit pas d'avoir des maisons; il faut des effets pour faire de l'impression et attirer des sujets.

4° On n'est pas assez déterminé sur les règles qu'il faudra pratiquer; cela tient les esprits en suspens. Il me semble qu'il est de la plus haute importance qu'on détermine les choses le plus exactement possible et qu'on les pratique de suite et dans toutes les maisons. Il y a une règle pour Redon; mais sera-t-elle stable et pratiquée partout? Il s'agirait de déterminer quelques points capitaux qui sont d'une grande difficulté pour plusieurs.

5° Il y a trop de sujets incertains et mal disposés qui seront toujours un obstacle à l'établissement de l'ordre.

6° M. le Supérieur n'a pas de conseil et il est chargé de trop de choses. Il devrait avoir deux assistants dont il devrait demander les avis en toutes les choses importantes, et suivre leurs sentiments dans les choses temporelles et le plus souvent dans les spirituelles mêmes, à moins qu'il ne voie évidemment que c'est un avis nuisible. Et il devrait se décharger sur chaque fonctionnaire de ce qui appartient aux fonctions de celui-ci et se défaire aussi de toutes les occupations étrangères, afin de s'occuper sérieusement et uniquement de la surveillance de tout l'ensemble et de mettre du nerf et de l'action dans le gouvernement, afin que toutes les choses s'exécutent promptement et exactement selon les résolutions qui auront été prises dans les conseils qu'il tiendra pour cela avec ses assistants. Je crois qu'il est important dans ces commencements que les assistants entrent pour beaucoup dans le gouvernement, sans cependant que cela nuise aux règles établies, sinon, le gouvernement sera toujours traînant, incertain, onéreux aux inférieurs et provoquera des murmures et des découragements.

Remèdes : 1° Déterminer la fin de la Congrégation. Depuis que nous en avons parlé l'an passé, j'ai réfléchi et je crois qu'il serait bon de se borner uniquement aux Petits Séminaires;

seulement, lorsqu'il se trouvera dans la Congrégation un prédicateur, on peut lui faire faire aussi des Missions : c'est ce que j'ai proposé à M. le Supérieur dans ma lettre datée de Lyon. Les raisons : la Congrégation étant occupée pendant quinze ou vingt ans uniquement aux Collèges perdra nécessairement le goût et l'esprit qu'il faut pour conduire les Séminaires; pendant ce temps tous ses membres qu'on sera obligé nécessairement d'employer aux Collèges se formeront pour cette œuvre, seront gauches et malhabiles pour les Séminaires et auront même perdu les principes pour cela. Pourquoi les Jésuites ne peuvent-ils pas bien conduire les Séminaires en France? parce qu'ils n'ont pas l'esprit propre à cette œuvre, étant formés pour une autre. De plus si l'on prend de suite cette détermination, on aura des sujets et la Congrégation se fortifiera. Je crois que les Constitutions sont parfaitement adaptées à cette œuvre et leur esprit est fort convenable aux Petits Séminaires. Le principal et le fonds des Constitutions est dans les cinq premières parties qui renferment certainement parfaitement bien l'esprit d'un directeur de Petit Séminaire; le tout serait de faire une règle exacte; pour cela on peut la tirer en partie de la règle des Séminaires, en partie de la règle du Collège, en l'adaptant et la conformant à l'esprit des Règles, à l'esprit de cette œuvre et aux circonstances actuelles et arrangements qu'on sera obligé de prendre; avec cela on serait capable d'établir une chose solide et parfaite tandis que si l'on se tient aux Grands Séminaires, on trainera pendant longtemps et on finira par faire une œuvre médiocre.

2^o Renoncer aux Collèges d'Amérique; en retirer les sujets bons et distingués qui sont capables d'entrer dans la Congrégation; laisser dehors ceux qui ne donnent pas d'espérance de se faire à la règle de la Communauté et à l'esprit de la Congrégation. Cela est difficile; mais c'est toujours ainsi quand on fait une faute; il coûte toujours pour la réparer; mais il vaut mieux réparer avec inconvénient que persévérer avec inconvénients infiniment plus nombreux et plus graves. Ceci serait d'autant plus utile que la Congrégation pourrait alors plus tôt entreprendre une œuvre qui est de sa vocation; sans cela il lui faudrait au moins quinze ans par manque de sujets; or, il est important qu'elle commence au plus tôt l'œuvre de sa

vocation. Ainsi, non seulement on aurait de quoi garnir les maisons et obvier au troisième inconvénient marqué plus haut mais cela serait encore préférable pour une multitude d'autres raisons.

3^o Je crois qu'il faudrait céder sur certains points discutés de la Règle, tels que la pauvreté et les honoraires, à moins que les esprits ne changent là-dessus et qu'on ne les puisse persuader d'y consentir, ce que je ne crois pas. Si on se détermine aux Petits Séminaires on n'aurait pas besoin d'une si grande rigueur de règle; la pauvreté et autres articles semblables étaient nécessaires à cause des Missions surtout. De plus, voici la réflexion que j'ai faite depuis : ces sortes de règles sont bonnes quand on les reçoit avec ferveur; alors elles font un bien très grand dans une communauté; encore cela ne peut tenir longtemps dans une communauté où l'on ne fait pas des vœux pour cela; mais quand il faut y traîner les gens par les cheveux, cela ne saurait produire sur eux qu'un mauvais effet et ne peut tenir longtemps. Mais dans ce cas je serais d'avis qu'on leur fournisse tous leurs besoins et que personne ne s'achète rien pour la nécessité, que lorsqu'il voudrait bien. Il faudrait prendre des précautions pour que l'uniformité soit observée dans les habits et que la simplicité et l'égalité règnent dans tous les membres.

4^o J'ai proposé à M. le Supérieur de réunir tous les membres sans exception et de déterminer en pleine assemblée tous ces points. Il ne faudrait pas faire un choix ni une assemblée générale, telle qu'elle est prescrite, mais une assemblée extraordinaire où seraient admis tous ceux qui prétendent sérieusement entrer dans la Congrégation : cela déterminerait ceux qui doivent rester d'une manière décisive et mettre une grande union parmi les membres, ce qui est de la plus grande nécessité. De plus, les choses qui seront décidées auront autorité, et les règles que l'on prescrira seront mieux observées parce que chacun aime à observer ce qu'il a ordonné lui-même, tandis qu'on n'aime pas à recevoir des ordres à l'aveugle. Si on prenait cette mesure que je crois la plus importante de toutes, il faudrait charger deux ou trois de dresser des mémoires où l'on réglerait tout ce qui doit être proposé dans cette assemblée avec les raisons pour ou contre. Ces mémoires terminés, la commission se réunira pour former de ces trois mémoires un

seul, prenant de chaque mémoire ce qui sera le mieux. Si je peux vous servir en cela ou en quelque autre chose, vous pouvez offrir mes services à M. le Supérieur et même de passer quinze jours avec vous, si je reviens en France et que mes affaires le permettent.

Quant à la sixième difficulté dont je vous ai parlé, le remède y est exprimé et je le crois important. Soyez prudent en parlant à M. le Supérieur sur les points que je lui avais proposés à lui-même, car il pourrait croire que je veux absolument ces choses et que je veux les lui faire faire bon gré mal gré.

M. Leray est bon, bien zélé pour la Congrégation et capable de la servir; ce qui lui nuit, c'est qu'il est trop raide et trop ardent; par la raideur, il choisit toujours les principes de rigueur et voudrait la perfection de la règle sans assez de mesure, et il la veut d'une manière raide et dure qui déplaît; par l'ardeur, il embrasse les choses avec trop de vivacité et les poursuit avec violence, ce qui l'empêche quelquefois de voir clair dans les choses et rend son jugement faux (je veux dire, lui fait embrasser un parti faux). Il a encore le défaut de la ténacité à son sentiment. Je ne me souviens pas de l'avoir vu céder réellement. S'il lui arrive quelquefois de céder, souvent ce n'est qu'extérieurement; mais dans le fond il persévère dans ses vues. Tout cela est très nuisible et empêche un grand bien qu'il pourrait faire sans ces défauts. Il faut qu'il se corrige de cela et vous devriez tâcher d'y travailler,

Il a encore un défaut dans la manière d'examiner les choses; il ne considère que les principes, y tient fortement et veut absolument tout ramener là; tandis que pour agir d'une manière prudente dans les choses difficiles, il faut non seulement considérer les principes, mais on doit encore avoir l'œil attentif à la chose dans l'état actuel où elle se trouve, aux hommes avec lesquels on est en rapport et aux circonstances qui l'environnent; et dans l'inspection de tout cela il faut viser à ramener toutes choses aux principes et en même temps, il faut modifier, expliquer et mettre les principes à l'état actuel de la chose dans ses rapports avec les hommes et dans ses circonstances. Celui qui ne sait pas plier et céder dans la circonstance, lorsque la prudence l'exige, ne sera jamais capable de conduire une œuvre quelconque et ne pourrait pas même

être considéré comme un parfait prêtre, si même il faisait des miracles.

A Dieu, mon cher M. Gaudaire.

Votre tout dévoué frère et serviteur en Jésus et Marie,

F. LIBERMANN, *acol.*

Quant aux 300 francs, je les ai destinés à acheter un homme à Filouze, afin de le garantir de la conscription; s'il n'en avait pas besoin je vous prierais de me les envoyer à Rome; M. Cottineau pourra vous dire s'il en a besoin; je lui ai remis 600 francs qu'on m'avait donnés pour cela; avec vos 300 cela ferait 900. Je pense que cette somme ne sera pas même suffisante; mais s'il y en avait de trop vous pourrez me l'envoyer. Mon adresse est : chez M. Patriarcha, Vicolo del Pina-colo, 31.

CORRESPONDANCE AVEC M. LOUIS.

Il ne nous reste plus à mentionner, pour achever cette période de Rennes que la lettre d'adieu adressée par le Vénérable au Supérieur des Eudistes; nous y ajouterons la lettre à laquelle il vient d'être fait allusion dans la correspondance avec M. Gaudaire, et qui fut adressée de Lyon à M. Louis.

II

Monsieur Louis,
Supérieur de la Congrégation de Jésus et Marie,
à Rennes.

Vive Jésus et Marie!

(30 novembre 1839).

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 295.

Le lundi dont il est question dans cette lettre tombait le
2 décembre.

III

Monsieur l'Abbé Louis,
Supérieur de la Maison Saint-Martin, à Rennes,
Ille-et-Vilaine.

Vive Jésus et Marie !

Lyon, le 15 décembre 1839.

Monsieur et très cher Père,

Il faut enfin que je vous écrive pour vous tirer d'une incertitude plus longue. J'ai consulté à Lyon comme vous l'avez désiré et comme je l'ai désiré moi-même. J'ai consulté deux prêtres pleins de zèle et très respectables, tous les deux hommes de communauté et ayant beaucoup d'expérience dans la conduite des âmes, surtout l'un d'entre eux, qui est un des hommes les plus influents dans le diocèse, reconnu comme un saint prêtre et comme un homme très éclairé dans les choses spirituelles. Tous les deux sont d'accord que j'ai dû quitter la Congrégation pour suivre la voie de Dieu quoique plus qu'incertaine. J'ai prié cependant beaucoup à Notre-Dame de Fourvières et n'ai fait les consultations qu'au bout de six jours de prières; et alors j'ai fait la première à un prêtre que j'ai connu autrefois et la seconde le lendemain à ce Monsieur dont je vous parle en dernier lieu.

Je suis véritablement affligé, Monsieur le Supérieur, de tout le chagrin que je suis obligé de vous causer ainsi qu'à tous ces chers Messieurs, comme aussi de tout ce tort que je cause à la Congrégation qui, je vous assure, me sera toujours bien chère. Mais, Monsieur le Supérieur, vous voyez bien que je m'expose moi-même aux plus grands maux dans le désir de servir Dieu selon la perfection de son saint amour et selon sa très adorable volonté; j'ai cru moi-même qu'il fallait quitter la Congrégation pour cela; des hommes respectables par leur piété et leur expérience dans les choses spirituelles me disent la même chose; j'ai cru voir la divine volonté, je la suis au dépens de mon repos, de ma santé, de mon bien-être et peut-être de ma vie même. Cela étant, comment aurais-je pu ne pas faire le sacrifice de toutes les peines que me causait cette

séparation? Il me semble que mes intentions et mes désirs sont purs et pour la plus grande gloire de Dieu; voilà pourquoi je vous prie, Monsieur le Supérieur, de vouloir bien me pardonner tous les chagrins que je vous cause et de me permettre de rester toujours uni à votre chère Congrégation d'une union de charité, de prières et de bonnes œuvres. Ne croyez pas que j'ai décrié la Congrégation afin de justifier mon départ; je vous assure bien que cela n'est pas vrai; bien au contraire! Dans les consultations que j'ai faites j'ai évité, autant que possible, de dire tout ce qui aurait pu être à son désavantage. Je vous assure bien que je n'ai parlé que des dispositions de mon intérieur, des rapports que j'avais, vivant dans la Congrégation, et de ceux que j'aurais eus (à peu près), y restant, de la fin que se propose la Congrégation et de l'objet de son occupation actuelle, parce que je ne pouvais me résoudre, pour mon intérêt particulier, à exposer le sort de la Congrégation en parlant d'elle d'une manière défavorable. Au contraire, je l'ai recommandée à plusieurs et je la recommanderai encore, faisant voir combien un grand nombre de jeunes gens pourraient y trouver leur sanctification. Dans toutes les circonstances je tâcherai de faire sentir que je n'en suis pas sorti par mécontentement ni par rancune, mais parce que je sentais que ce n'était pas là que le bon Dieu me voulait. S'il plaît à Dieu de me mettre dans quelque petit coin de son Église, j'aurai plus grande facilité de persuader la vérité; si je reste en France, en quelque endroit où il y a beaucoup de sujets, je pourrais être d'une grande utilité, car il est probable que si je prends quelque occupation ce ne sera que dans un diocèse de ce genre du côté du midi, quoique je n'aie aucune vue en ce moment; que si j'ai occasion de passer dans plusieurs diocèses, je ferai connaître la Congrégation en un grand nombre d'endroits. Ainsi je crois sérieusement que je pourrais être plus utile à la Congrégation étant dehors que si j'y étais resté. J'abandonne le tout entre les mains de Jésus et de Marie, le père et la mère de cette Congrégation qui me sera toujours chère.

Maintenant, Monsieur le Supérieur, je prendrai la liberté de vous adresser quelques conseils pour le bien de la Congrégation. Pardonnez-moi, je vous prie, que j'ose entreprendre une chose semblable; mais j'ai pensé que vous les recevrez avec

bonté et qu'il n'en pourrait jamais arriver du mal, puisque vous en ferez ce que vous jugerez à propos,

Il serait peut-être bon que vous réunissiez aux vacances prochaines tous les membres de la Congrégation, soit ceux qui sont déjà admis, soit ceux qui ne le sont pas encore, soit ceux qui sont ou même ne sont pas encore au noviciat. Ce ne serait pas une assemblée générale en règle, mais une réunion de tous les membres admis ou prétendants, je veux dire ceux qui diront avec assurance qu'ils veulent en être. Cette assemblée sera pour déterminer les difficultés qu'il peut y avoir par rapport à la pratique de certains points des Constitutions et des usages de la Congrégation. Outre les points que vous soumettrez à l'assemblée, chacun pourrait faire ses propositions; je crois que ce serait un grand moyen d'attacher définitivement à la Congrégation tous ceux qui sont dans de continuelles hésitations, et ce serait un moyen de faire connaître à chacun ce à quoi il doit s'attendre en entrant dans la Congrégation, car je crois que cette espèce d'incertitude où l'on est sur toutes choses y fait beaucoup de mal.

La première question : quelle est l'œuvre dont la Congrégation doit définitivement s'occuper pour le moment? Je crois (pardonnez-moi si j'ose m'exprimer ainsi, Dieu sait quelle est mon intention), je crois qu'en attendant elle doit entreprendre l'éducation des enfants soit dans les pensions qu'elle a, soit dans les Petits Séminaires.

Raisons : 1^o ce serait le moyen d'avoir des sujets; 2^o si elle ne prend pas cette détermination, elle sera tout de même obligée de s'en contenter d'ici à très longtemps; 3^o pour cette dernière raison, il lui sera impossible de prendre son esprit primitif, et par conséquent la difficulté, que ce serait agir contre sa fin principale et perdre l'esprit de sa vocation, n'en est plus une, puisque, en tout cas, elle ne pourra pas prendre son esprit primitif d'ici à une quinzaine d'années; et si on prospère, on pourrait toujours en revenir au dessein primitif.

Cela posé, la seconde question : faut-il conserver les deux ans de Noviciat? Je crois qu'il faudrait se contenter d'un an d'ici à quelques années, parce que si l'on se contente de l'œuvre des Petits Séminaires et des pensions, ceux qui profitent avec ferveur et qui sont solides acquièrent assez de vie intérieure pour bien gérer les fonctions de cette œuvre et

donnent lieu d'espérer qu'ils persévèreront; ceux qui ne sont pas ainsi disposés, ou perdront courage et quitteront, ou en deviendront plus mauvais par la contrainte où ils auront été obligés de se tenir ces deux ans; tandis que si on voulait s'occuper des Séminaires et des Missions, il faudrait une grande perfection, et les deux ans de noviciat sont nécessaires.

Troisième question, qui serait de fixer certains points des Constitutions qui souffrent difficulté, comme serait la pauvreté, les conversations de piété pendant les récréations et les autres difficultés de ce genre, choses qui coûtent beaucoup à ceux qui ne sont pas très fervents. Je crois, M. le Supérieur, qu'il faudrait céder. Si la Congrégation pouvait entrer dans sa première ferveur et prendre les choses avec vigueur, avec élan, à la bonne heure! il faudrait tenir à ces choses; elles seraient observées de grand cœur et avec fidélité et elles produiraient un grand effet; mais comme ces choses souffrent de grandes difficultés, elles ne seront jamais bien observées; les supérieurs seront toujours obligés de les modifier; elles ne produisent pas de bons effets, mais de mauvais, je veux dire le découragement sur les faibles, et par là, un effet pénible sur les bons mêmes, car toutes les fois que ces choses ne vont pas avec élan, elles produisent cet effet; d'ailleurs elles ne dureraient pas et bientôt on se relâcherait là-dessus; voilà pourquoi il vaut mieux en remettre l'exécution ou plutôt les abolir, en attendant un nouvel ordre de choses. Il y a une raison de plus pour accorder les honoraires des messes : c'est qu'on sera obligé de faire tant d'exceptions que d'ici à un certain nombre d'années, la règle ne sera que pour le plus petit nombre; or, une règle qui admet plus d'exceptions que de pratique ne peut pas tenir.

Si vous réunissiez ainsi tout le monde, je crois qu'il serait bon d'en prévenir six mois d'avance. afin qu'on s'y prépare; d'ailleurs cela encouragera plusieurs. Je crois que ce moyen sera très efficace pour faire observer le plus important des règles et pour mettre la régularité même à Saint-Martin. Tout le monde sera satisfait des lois auxquelles ils auront souscrit et qu'ils seront censés avoir faites, et ils les observeront de bon cœur; tandis que si les choses traînent encore longtemps vous perdrez encore plusieurs de ceux qui auront pu vous être utiles; les règles ne s'établiront pas de tout ce temps et celles

qui existent seront mal observées et à la fin vous serez obligés de céder tout de même.

J'ai la confiance, Monsieur le Supérieur, que vous ne vous mécontenterez pas contre moi de la liberté ou plutôt de la témérité avec laquelle je vous fais ces observations; vous voyez le grand intérêt que je porte à cette petite Congrégation, à l'établissement de laquelle je n'ai pas été digne de contribuer comme cela avait été mon plus grand désir.

Veillez bien, Monsieur le Supérieur, présenter mes respects et mes amitiés très sincères au bon M. Cottineau, ainsi qu'à tous les autres Messieurs et recevez, s'il vous plaît, avec votre ancienne charité, le respect avec lequel je suis votre tout pauvre et tout dévoué enfant et serviteur,

F. LIBERMANN, *acol.*

LES ÉCRITS SPIRITUELS.

Les divers traités publiés dans les 360 premières pages des *Ecrits Spirituels* appartiennent-ils à la période de Rennes?

Dans la lettre aux Membres de la Congrégation qu'il a écrite en préface aux *Commentaires sur saint Jean*, le T. R. P. Schwindenhammer déclare nettement que ce Commentaire est « sinon le premier, du moins l'un des premiers opuscules spirituels du Vénéré Père, *quant au temps* ». Cette lettre est datée du 2 février 1868, c'est-à-dire d'une époque où tous les écrits importants du Vénérable Père avaient été recueillis et où il était facile par le témoignage des contemporains de déterminer à peu près le temps où ils ont été composés. On ne peut nier que l'affirmation du T. R. Père Schwindenhammer n'ait une très grande valeur en cette matière.

D'autre part, en publiant avant 1860 les *Instructions sur la Vie spirituelle et parfaite suivies d'un petit traité sur l'Oraison de méditation et d'affection* par le R. P. Libermann (cahier lithographié de 156 pages), le même Supérieur général fait suivre le traité de l'*Oraison d'affection* de ces mots : « N. B. En terminant l'impression de ce nouvel opuscule de notre Père, nous avertissons nos chers confrères de se tenir en garde contre les copies manuscrites qui en ont déjà été répandues, vu qu'elles sont plus ou moins inexactes. Pour ce qui est en particulier de l'Oraison d'affection, la Providence ayant permis que l'original même qui se conservait chez les Eudistes à Rennes, nous fût rendu, nous avons pu constater que les copies de ce petit traité renfermaient beaucoup de fautes qui souvent en changeaient entièrement le

sens, ou du moins gâtaient ces nuances délicates de pensée et d'expression propres à notre V. Père. »

De ce que l'original se soit trouvé chez les Eudistes on serait tenté de conclure que l'écrit a été composé à Rennes. Comme nous en possédons une copie, on trouverait un *confirmatur* de cette induction si l'on prouvait que le copiste appartenait au Noviciat de Saint-Gabriel, mais les moyens de comparaison des écritures nous manquent. Remarquons pourtant que cette copie a été faite sous les yeux du Vénérable et à un moment où il avait en mains son manuscrit, puisqu'il complète la copie en y insérant en marge un passage extrait textuellement de l'original. Cette observation, avouons-le, a peut-être peu d'importance pour la solution de la question qui nous occupe.

On ne peut rien tirer non plus de l'étude des manuscrits du Vénérable Père.

Le manuscrit des *Instructions sur l'Oraison* : 11 instructions. Les pages sont divisées en deux parties égales; la partie intérieure contient le texte; l'autre sert de marge et a reçu quelques additions ou corrections; dans le texte à peine quelques ratures de mots, non de phrase entière ou de membre de phrase : c'est donc une *mise au net*. Les pages pourtant ne forment pas cahier; chaque feuille de deux ou quatre pages contient une instruction; la 9^e instruction a six pages.

Le manuscrit de *l'Oraison d'affection*. Petit cahier de 44 pages, d'écriture très soignée, destiné à être communiqué. Les pages sont divisées comme dans le précédent manuscrit. En tête : J. M. J.

Notes se rattachant aux Instructions sur l'Oraison. Cahier de cinq feuilles doubles; même en-tête, même disposition des pages que dans le précédent manuscrit. Nombreuses ratures de passages entiers, nombreuses corrections en marge. La dernière page a un texte de 22 lignes qui prend toute la largeur de la page et est écrit en sens inverse du reste.

Notes se rattachant aux Instructions sur l'Oraison. Deux cahiers l'un de 16 pages, l'autre de 28 dont 15 sont restées blanches, plus 6 feuilles. Les deux cahiers ont le même aspect que les trois précédents manuscrits; ils donnent l'impression d'une rédaction définitive malgré deux pages barrées d'un trait de haut en bas et quelques additions.

C'est ce dernier manuscrit qui a été édité sous le titre : Complément des instructions sur l'Oraison.

Instructions sur la Vie spirituelle. 31 pages (le cahier en contient 38); marges d'un cinquième de la page environ; peu de ratures. A la fin de la troisième instruction un tiers de page a été laissé en blanc à dessein. Nous possédons une seconde rédaction de la première instruction.

De l'Orgueil. Cahier de 40 pages (29 sont écrites) dont la disposition et l'écriture rappellent le manuscrit *De l'Oraison d'affection*. En tête : J. M. J., nombreuses corrections en marge.

De la sainte vertu d'humilité. Un premier cahier de 26 pages qui a les mêmes caractères que le précédent. J. M. J. Les six premières pages sont barrées d'un trait. Un second cahier d'une autre époque avec cinq pages d'écriture contient le début d'un traité sur l'humilité : De l'Humilité. Art. 1^{er} Ce que c'est que l'orgueil et l'humilité. — Parag. 1^{er}. Ce que c'est que l'orgueil (p. 1 à 4). — Parag. 2^e Qu'est-ce que l'humilité (p. 4 et 5). Dans les *Écrits spirituels* on a combiné ce second paragraphe avec le texte du manuscrit précédent. Le paragraphe 1^{er} n'a pas été publié non plus que la partie barrée du premier cahier où sont exposés les caractères de la fausse humilité.

De ces observations on peut conclure que les traités de l'Oraison d'affection, de l'Orgueil, de l'Humilité sont de la même époque et probablement les Instructions sur l'Oraison. Les écrits datés certainement de Rennes, portent en tête *Vive Jésus et Marie* et non J. M. J. Les écrits datés de Saint-Sulpice portent au contraire J. M. J. ainsi que d'autres de La Neuville, comme par exemple un résumé d'instructions pour retraite d'ordination de la Pentecôte 1842, où on lit, mais en toutes lettres : Jésus, Marie, Joseph. Comme on ne peut rapporter les Instructions sur l'Oraison à la période de Saint-Sulpice, il reste qu'on leur assigne comme époque de leur composition, ainsi que les autres écrits qu'on jugera du même temps, les années de la Neuville ou du Gard; mais ce ne sont là que des conjectures, les lettres écrites de Rennes à M. Carron ayant les lettres J. M. J.

Bien que nous ne puissions avec certitude attribuer les traités de l'Orgueil et de l'Humilité à la période de Rennes, nous en donnons ici les passages inédits.

DE L'HUMILITÉ.

Article 1^{er}.

Ce que c'est que l'Orgueil et l'Humilité.

Paragraphe 1^{er}

Ce que c'est que l'Orgueil.

L'orgueil est une disposition dépravée de l'âme par laquelle elle estime, aime et recherche sa propre excellence et tend à la faire estimer et aimer en soi des autres.

On voit par là deux parties distinctes dans l'orgueil : la première, quand cet orgueil est renfermé dans l'âme; la seconde, quand il veut s'étendre aux autres.

La première partie s'appelle égoïsme de l'orgueil parce que on tend en tout vers soi; on est sa fin; on veut attirer toute grandeur et toute excellence pour soi-même; on met toute sa complaisance en soi-même; on est uniquement attaché à soi-même.

Il n'y a pas de mal à estimer, aimer et rechercher même ce qui est excellent : Dieu a mis cette tendance dans notre nature, afin qu'en toutes choses nous tendions vers lui seul qui renferme toutes les excellences en lui seul.

Le crime de l'égoïsme est que ce n'est pas l'estime, l'amour et la recherche de ce qui est excellent, mais de soi-même. On n'estime, on n'aime, on ne se comble pas dans les choses excellentes qui décorent nos âmes; mais on s'estime, on s'aime et se comble en soi, à cause de ces excellences que l'on voit en soi.

Lorsqu'on n'a pas ces excellences, on les recherche, non à cause de leur beauté et excellence, mais pour pouvoir s'estimer et se complaire en soi-même, pour se rehausser par ces excellences.

L'orgueil s'étend à toutes les puissances de l'âme et en cela on voit en même temps et combien sa malice est au-dessus de celles des deux autres concupiscences, et combien ses effets sont plus étendus et plus pernicieux, et combien il est plus difficile à vaincre. L'estime de sa propre excellence, voilà l'opération de l'intelligence, l'amour voilà l'opération de la volonté. La recherche de cette propre excellence est pour cette autre puissance de l'âme que quelques saints Pères ont appelée mémoire; c'est cette faculté de l'âme par laquelle elle tend vers tout objet pour y chercher le souverain bien et qui cherche ensuite pratiquement à se procurer le bien reconnu par l'intelligence et voulu par la volonté.

De là on peut chercher en trois manières la propre excellence : on peut la chercher en général avant qu'on ne sache où on la trouvera, et c'est une tendance générale vers la propre excellence; on peut la chercher là où l'intelligence la croit voir et où la volonté détermine (dans le cas où on n'a pas cette excellence en soi); on peut la chercher dans le bien que l'intelligence aperçoit en soi ou croit apercevoir, et alors on cherche à l'étendre, à la développer et agrandir, à la réduire en pratique.

Ainsi la première opération de l'âme orgueilleuse est de tendre vers sa propre excellence. Elle veut et cherche à être excellente sans savoir encore en quoi et comment. Cette opération peut être volontaire, et alors elle est préméditée et reconnue par l'intelligence qui juge ainsi, voulue par la volonté et par suite de ces deux opérations recherchée positivement. Elle pourrait aussi être involontaire et alors c'est une tendance de l'âme vers son excellence qui lui est comme innée par le péché originel, quoique l'intelligence voie par la lumière de la grâce le mal de cette tendance, et quoique la volonté la désapprouve; dans ce cas c'est la tendance naturelle vers l'égoïsme, détruite par le baptême, qui revit par l'habitude que cette tendance de l'âme en a prise. C'est un état dangereux contre lequel il faut sans cesse combattre, quoique en soi ces recherches ne soient pas coupables généralement, parce qu'elles ne sont pas approuvées par la volonté. Il faut remarquer que dans ces cas la volonté se laisse souvent entraîner. Il faudrait une grâce puissante pour que la volonté persévère sans cesse dans le bien.

La seconde opération est celle de l'intelligence qui peut être vague et, en général, lorsqu'elle ne voit pas d'objet qui fait la matière de son jugement, elle produit seulement l'estime de sa propre excellence en général. Elle peut être aussi spéciale en fixant un objet qu'elle juge produire en soi cette excellence et alors il s'agit d'un objet qu'on ne possède pas ou d'un objet qu'on possède, et cela produit la différence de l'opération de la volonté qui s'ensuit de ce jugement.

La troisième opération est celle de la volonté qui, comme il a été dit précédemment, peut vouloir en général sa propre excellence ou un objet spécifié; si c'est un objet non possédé, alors cela produit un amour d'espérance; si c'est un objet non possédé, ce sera un amour de complaisance en soi.

La seconde partie de la définition de l'orgueil est : il se met en rapport avec le prochain.

Cette passion s'exerce par rapport au prochain en trois manières : 1^o par la superbe, lorsqu'on se met au-dessus des autres; 2^o par l'ambition, lorsqu'on veut les dominer; 3^o par la vanité, lorsqu'on veut captiver leur estime et leur affection.

Dans le premier cas, on veut attirer à soi toute excellence, on veut être plus grand que les autres. En cela il y a moins de

rapport direct avec le prochain que dans les deux cas suivants. La principale attention du superbe est sa grandeur et son élévation magnifique, et sa principale affection est la complaisance dans le faste de sa grandeur. Son rapport avec le prochain consiste en ce qu'il veut être plus grand et plus élevé que lui, et de plus, il tend à l'ambition ou à la vanité et quelquefois à l'un et à l'autre à la fois.

Le second cas a pour fondement et pour âme l'égoïsme et la superbe, et son attention directe s'étend sur le prochain pour dominer sur lui et pour le mettre sous sa dépendance.

La troisième est aussi influencé par la superbe aussi bien que par l'égoïsme (l'égoïsme en est toujours le fondement, mais la superbe n'y est pas toujours bien considérable) et tend à vivre dans l'esprit et dans le cœur des autres.

Ainsi, en résumé, l'égoïsme est le principe et le fondement de tous les mouvements d'orgueil. On tend à établir sa propre excellence, à l'augmenter; on s'y complait, on s'exalte, voilà l'égoïsme; on veut être seul excellent et grand, ou au moins plus excellent et plus grand que les autres, voilà la superbe; on veut que les autres dépendent de nous, de manière que notre excellence soit la source de la leur et comme dominante et créatrice, voilà l'ambition. Si on n'ose prétendre à cela, on veut que les autres conçoivent notre excellence, qu'ils nous admirent; on veut que notre excellence les satisfasse et qu'ils mettent leur complaisance en nous et dans cette excellence qu'ils admirent en nous, voilà la vanité.

La différence qui se trouve dans les mouvements de l'orgueil dans les rapports avec le prochain, tient au genre et à la tournure que prend l'égoïsme; et la variété de ces mouvements de l'égoïsme et la différence des effets qu'il produit dans l'âme proviennent de la combinaison de l'orgueil avec le caractère. L'orgueil exerce diversement l'âme qu'il possède selon la diversité du caractère qu'il y trouve.

Paragraphe 2^e.

Qu'est-ce que l'humilité?

L'humilité consiste dans la connaissance et l'amour de sa propre abjection, etc. Cf. *Écrits spirituels*, p. 323 jusqu'à p. 324. Ce qui fait la grandeur...

Ce qui suit dans les *Ecrits spirituels* est emprunté au second traité de l'humilité.

Voici le texte du manuscrit que nous avons cité plus haut, après la coupure insérée aux *Ecrits Spirituels*.

Cette connaissance de notre propre abjection n'est rien autre chose que la connaissance de ce que nous sommes en nous-mêmes dans toute la réalité : le premier pas de l'humilité est la connaissance de soi-même.

Pour que cette connaissance renferme véritablement la vertu d'humilité il faut qu'elle soit surnaturelle, pratique et humble.

1^o Surnaturelle : dans son principe, qui doit être la grâce divine; dans sa fin, tendant à nous humilier devant Dieu; et dans son objet, ce que nous sommes devant Dieu.

A) Cette connaissance peut exister par la grâce divine en plusieurs manières selon l'état intérieur d'une âme. On peut se convaincre de son abjection par des raisons fondées sur la foi et animées par les lumières de la grâce; elle peut consister dans une impression sensible de notre néant et de notre abjection; elle peut consister dans une vue claire de ce néant et de cette abjection, comme aussi dans une vue de foi insensible qui laisse une conviction pratique, sans imprimer de sentiment.

Dans toutes ces façons l'humilité est surnaturelle dans son principe : c'est la grâce divine que produit la vue et la connaissance de notre propre abjection. Plus la grâce agit dans cette connaissance, plus notre humilité sera pénétrante et sainte; plus au contraire la raison humaine contribue, moins elle est pénétrante et sainte.

B) Dans sa fin : quoique la lumière donnée à notre esprit soit passive, quoique en général l'intention vers la fin ne soit pas dans l'esprit et par conséquent, on ne puisse pas dire la connaissance à une fin (c'est la volonté qui se dirige vers la fin que l'esprit propose), cependant un mouvement surnaturel qui donne une lumière à l'esprit doit tendre vers une fin surnaturelle; l'Esprit-Saint qui en est le principe doit tendre vers une fin divine.

On pourrait bien avoir une connaissance naturelle de son abjection; on peut savoir cela par les lumières de la raison et par l'expérience, mais elle ne sera jamais complète; notre or-

gueil fascine toujours l'esprit pour l'empêcher de voir toute l'étendue de notre pauvreté; il nous fait chercher le moyen de trouver à excuser ou diminuer ces bassesses et à les rehausser par quelque autre endroit.

2^o Connaissance pratique. Une connaissance spéculative n'entre pour rien dans l'humilité; une connaissance pratique, accompagnée des autres conditions, fait une partie de cette vertu. Cette connaissance peut être spéculative en plusieurs manières.

Nous reproduisons ici les premières pages du second traité de l'humilité. Si le Vénérable les a barrées d'un trait ce n'est pas qu'il les condamnât; c'est plutôt parce qu'elles ne forment pas une introduction parfaitement adaptée au reste de l'écrit.

De la sainte vertu d'Humilité.

L'importance de cette vertu; ce qu'on est sans elle; son excellence; exemples de Jésus et Marie.

L'âme vraiment humble a une connaissance véritable de ce qu'elle est en elle-même et devant Dieu, et elle se comporte avec suavité et amour selon cette connaissance, en son intérieur et extérieur, soit par rapport à Dieu, soit en elle-même, soit par rapport aux autres hommes.

1^o Différence entre la vraie et la fausse humilité *ou* de l'humilité illusoire.

Principes de la fausse humilité : orgueil, bassesse d'âme. Comme elle est, dangereuse et combien il faut l'éviter.

Caractères de la fausse humilité. Pour montrer les caractères, il faut en montrer la source. La fausse humilité vient de deux principes : amour-propre, bassesse de caractère.

A) L'amour-propre se divise en deux degrés; le premier a trois caractères : estime de soi-même, désir de l'humilité pour sa propre excellence, elle réside dans l'imagination; deuxième degré : on veut paraître devant les autres comme si on l'avait.

Dans le premier cas elle ne résiderait que dans l'imagination; et cela est très dangereux à cause de l'illusion. On se représente à soi-même comme humble; on se représentera quelquefois des scènes d'humilité et on en jouira comme des autres imaginations orgueilleuses. Cette humilité sera accompagnée d'un certain contentement de soi, d'une certaine complaisance;

elle n'empêchera pas que l'on n'ait tous les retours d'estime sur soi; on jugera facilement les autres et leur conduite; on est rempli de trouble et d'aigreur; on aimera les choses éclatantes et qui nous relèvent, comme les grâces élevées, des vertus sublimes; on éprouvera dans son esprit une certaine exaltation et élévation.

Notre imagination nous présentera souvent et presque continuellement des scènes d'amour-propre. On s'y complairait souvent; on en sera peiné, mais avec trouble et dans la pensée que nous ne sommes pas humbles, et cela par un effet du même amour-propre avec lequel nous désirions l'être.

Cette humilité sera active et pleine de contention et d'agitation. On aimera à faire, à dire, à penser même des choses humbles de soi; mais on se fait illusion sur les véritables misères de son âme; on se trouble et se tourmente des fautes dans lesquelles on tombe; on se trouble fortement si on s'aperçoit qu'on est plein d'orgueil, au lieu de s'en humilier devant Dieu. On en détourne quelquefois la vue et on se fait illusion (Il faut remarquer que ces troubles arrivent aussi aux âmes qui cherchent sincèrement à s'établir dans cette vertu, avant qu'elles aient fait un certain progrès.)

Elle réside encore dans les actions et les paroles. On fait et on dit des choses humbles et d'une manière humble; et on croit qu'on est humble pour cela. On a même une certaine complaisance en cette humilité.

Dans tout l'exercice de cette humilité on pense plus à soi qu'à Dieu, tandis que la véritable pense plus à Dieu qu'à soi. On n'est guère intérieur et on ne s'applique pas véritablement à l'être; mais notre esprit s'amuse et s'occupe de ce qui lui convient. On s'applique à l'humilité d'une manière extérieure et on ne fait rien dans son intérieur pour l'y établir. On ne laisse pas de tenir à ses opinions, à son jugement et à sa volonté; on est même généralement opiniâtre et entêté. On ne laisse pas de prendre soin de son corps : propreté recherchée, délicatesse, soin de la santé, etc., tout cela par l'effet d'une estime secrète de soi. On est décisif et tranchant, quelquefois violent et sans charité dans ses manières, ou on affecte la douceur, la docilité et la charité; on voudrait se donner pour modèle à tout le monde; au moins si d'autres ne se conduisent point selon nos idées, on n'est pas content. Quelquefois, au contraire,

on aime à imiter dans les autres ce qui est conforme aux fausses idées que nous avons de l'humilité; on se formalise facilement et on se choque pour peu de chose, et on trouve toujours des raisons pour autoriser ses mécontentements, tandis qu'une âme humble est toujours contente.

Ceux qui veulent paraître encore humbles devant les hommes ont un double orgueil; le premier, de chercher leur excellence par cette humilité, et de mettre leur complaisance en eux; et le second de paraître bons. Dans ce cas, cette humilité feinte paraît toujours à l'extérieur dans les paroles et actions. Dans les paroles : on dit souvent de soi des choses défavorables; le plus souvent ce sont des choses que l'on ne croit pas ou que l'on espère que les autres ne croiront pas; souvent ce sont des choses vagues ou qui ne donnent pas précisément mauvaise opinion de nous; quelquefois on y ajoute un ton d'exagération qui manifeste que nous disons cela par humilité et que nous augmentons de beaucoup le mal; on s'y prend d'une manière fine pour inculquer aux autres que nous sommes humbles, plutôt que de dire que nous sommes mauvais; on sera tout de même amateur des choses spirituelles qui nous relèvent.

Quoique nos paroles soient bien humbles et que nous racontions de nous des choses mauvaises, nous serons troublés et peinéés beaucoup, si quelqu'un a vu en nous quelque chose de mauvais. Quelquefois même on craint d'être cru et on est troublé après avoir dit ces choses; si un autre avait dit de nous ces choses mauvaises, on en serait fort mécontent et fort peiné; quelquefois on ne dit pas les choses véritablement mauvaises.

Si quelqu'un nous manifeste du mépris, on est dans un grand trouble. On aime à parler de soi et à faire penser à soi.

B) La faiblesse de caractère et bassesse d'âme. La faiblesse de caractère produit la timidité, qui loin d'être humilité n'est fondée que sur cette faiblesse de caractère et la crainte d'être désapprouvé. Cependant il arrive souvent dans ceux qui sont pieux que leur timidité n'est pas entièrement dépourvue de vertu. D'ailleurs les caractères un peu timides sont très propres pour acquérir l'humilité : ils n'ont pas tant d'obstacles, pourvu que cette timidité ne soit pas trop grande.

Ceux qui ont cette humilité qui vient de faiblesse de caractère

ont une certaine pusillanimité qui les suit en tout ce qu'ils doivent faire devant les hommes; ils éprouvent aussi des embarras dans leurs actions et des incertitudes, surtout dans les actions qu'ils font dans leurs rapports avec les hommes. Si on les contredit ils se rétractent de suite et cèdent d'abord, non par humilité mais par pusillanimité; dans leur fond, ils sont opiniâtres mais ils n'osent jamais résister en face; quelquefois ils ne sont pas même opiniâtres dans leur fond, et alors ils sont indifférents et apathiques. Ils y en a qui osent à peine parler de peur de dire des choses inconvenantes.

Une autre espèce, c'est la bassesse d'âme ou humilité naturelle; elle a deux branches : la première c'est une opinion basse de soi-même, accompagnée ou d'un abattement de cœur ou d'esprit, ou d'une certaine indifférence et laisser-aller, de découragement. Cette opinion basse a pour objet la privation des biens naturels soit intrinsèques, soit extrinsèques; elle est fondée sur l'estime qu'on fait de ces biens.

Ce genre d'humilité fausse provient ou d'un fond de caractère d'un naturel bas, et alors il n'y a guère de remède, ou d'un défaut d'éducation, et alors il n'y a pas grand mal; car si l'opinion basse de soi est fondée sur le manque de biens intrinsèques : si cela est faux (car quand c'est défaut d'éducation on se trompe souvent en cela), le courage se relève peu à peu quand la cause commence à disparaître; si c'est vrai, par exemple un homme qui n'aurait pas grand talent, cette fausse humilité s'en va, si cette âme se donne sérieusement à Dieu et qu'elle ne met plus son estime qu'en Dieu seul et en la vie de sainteté. Si cette mauvaise opinion est fondée sur les biens extérieurs, elle disparaît facilement quand on s'aperçoit que ces biens ne sont que vanité et qu'ils n'ajoutent rien à notre véritable grandeur.

Les âmes qui sortent de cet état de bassesse ont beaucoup à risquer de tomber dans l'excès opposé : le mépris orgueilleux des biens extérieurs et de ceux qui les possèdent, la présomption, la suffisance et le mépris des esprits simples, lorsqu'on s'aperçoit qu'on ne manque pas de biens intrinsèques (talents); ceux-ci tombent encore dans l'amour et l'estime orgueilleux d'eux-mêmes et des choses qui font l'objet de ces biens internes.

Les âmes qui sont sous l'influence de cette humilité de

bassesse ont une estime singulière des personnes qui possèdent en abondance les biens qui leur manquent. Ils s'en font des idées chimériques; leur imagination en est pleine et d'une manière fort singulière : on se réjouit quand ces personnes nous accordent quelque regard, quelque parole, etc., on les flatte, on s'humilie devant eux. Voilà ce qui arrive aux pauvres par rapport aux riches et aux nobles, et aux gens de très petits talents par rapport à ceux qui en ont beaucoup.

Si cette basse opinion de soi et cette impuissance est accompagnée d'un orgueil intérieur et de dépit de se voir dans cette privation (ce qui arrive quelquefois plus souvent dans la privation des biens extrinsèques) alors elle produit un effet opposé.

La seconde (branche de la bassesse d'âme) est un goût naturel pour les choses basses et viles; ceci arrive plus souvent pour les manières que pour les choses. Ces personnes se plaisent à avoir des manières communes, grossières et basses, et ne goûtent que ceux qui ont des manières basses; elles sont entièrement indifférentes sur l'estime des hommes, mais par un principe de bassesse d'âme, pourvu qu'elles puissent se livrer à leurs penchants bas et dégradés, cela leur suffit.

Ce défaut vient ou d'une habitude d'enfance, ou d'une originalité d'esprit, ou d'un défaut d'éducation.

Pour la suite cf. *Ecrits Spirituels*, p. 324 : Ce qui fait la grandeur de cette vertu...

L'ŒUVRE DES NOIRS

Le principal document qui traite des origines de la Société du Saint-Cœur de Marie est de la plume du P. Tisserant; il a été composé sous les yeux du Vénérable Père, revu et annoté par lui; long écrit, rédigé en hâte, qui laisserait quelque soupçon de négligence et d'erreur s'il n'avait été ainsi approuvé. Nous le donnerons intégralement, mais par coupures, et en insérant dans le texte quelques additions faites par le Vénérable Père.

1842, 13 octobre.

OPUS TUUM NOS O MARIA, VIVIFICA ILLUD!

Au Très-Saint et Immaculé Cœur de Marie refuge des pécheurs et mère de toutes les âmes délaissées, et, par Marie, à la plus grande gloire de notre Père Céleste, en Jésus-Christ Notre-Seigneur, et en union à son divin Esprit!...

Quelques notes sur l'établissement de la pauvre petite Congrégation des missionnaires du Saint-Cœur de Marie.

L'intention de celui qui écrit ces lignes n'est pas de donner une histoire des commencements de la petite société dont il a, malgré sa très grande indignité, le bonheur de faire partie; mais de fournir à ceux qui viendront après lui quelques matériaux utiles pour montrer que l'œuvre des missionnaires du Saint-Cœur de Marie est vraiment l'œuvre de Marie.

Car, comme le disait encore il n'y a que quelques jours un des plus grands serviteurs de Dieu de notre époque, M. Pinault, tel est le caractère distinctif et particulier de notre institut. Chez les Jésuites on voit pour fondateur un Ignace, pour premier missionnaire un Xavier; saint François jette les fondements de son ordre en opérant mille œuvres merveilleuses et

suivi d'une foule de disciples hommes à miracles. Ici rien de semblable. Pour une œuvre qui doit épouvanter, plus peut-être que toutes celles existantes, par son étendue et ses difficultés, point d'hommes à prodiges ou à grands talents; parmi nous, seulement des gens de bonne volonté, réunis ils ne savent trop comment, voyant la bénédiction divine suivre toutes leurs démarches ou, plutôt, n'en formant et ne pouvant en former aucune et se sentant comme entraînés par une force invisible qui les dirige et aplanit sous leurs pas les difficultés qui semblaient les plus insurmontables... c'est la main de Marie! *digitus Mariæ est hic !*

La suite de ce récit montrera assez clairement la vérité de mon dire. Puissiez-vous, ô Cœur de la meilleure des mères, répandre votre bénédiction sur les paroles de votre pauvre fils, afin que tous les membres de la communauté des prêtres du Saint-Cœur de Marie, présents ou à venir, s'écrient avec moi dans l'effusion de leur reconnaissance envers celle à qui ils doivent tout après Dieu : *opus tuum nos, o Maria, vivifica illud !...*

ORIGINE DE L'ŒUVRE.

Les Fondateurs.

Comment Marie a-t-elle inspiré le désir de l'œuvre de nos missions? Le voici en deux mots. Je crois inutile dans ce petit journal, que j'écris en toute hâte (l'obéissance ne me laissant pour le faire que six jours, au bout desquels je dois commencer cette précieuse retraite d'où je ne sortirai que pour aller porter la bonne nouvelle du salut à cette terre si désolée d'Haïti), je crois inutile d'entrer dans des détails relativement aux premiers sur lesquels Marie daigna jeter les yeux pour accomplir l'œuvre de sa miséricorde en faveur de la postérité maudite de Cham. Tout le monde sait, parmi nous, quels ils furent; mais ce que je ne crois pas indigne de remarque, ce sont les circonstances providentielles où chacun d'eux se trouvait lorsque Marie daigna les appeler à l'apostolat que son Cœur leur réservait.

M. Le Vavasseur natif de Bourbon, qu'habitait sa famille, avait été, selon la coutume des familles aisées de nos colonies, envoyé en France, pour y faire son éducation. Après avoir

terminé ses études (1) à Paris et s'être présenté à l'École Polytechnique, carrière à laquelle le destinaient ses parents et où il était sur le point d'être admis (2) si le goût secret qu'il ressentait pour le joug du Seigneur ne l'eût porté à abandonner dès lors le monde pour entrer dans l'état ecclésiastique. M. Le Vavasseur, devenu clerc tonsuré (3), partit pour son pays dans l'espérance d'y rétablir sa santé. La violente ardeur avec laquelle il s'était livré aux sciences exactes, pour lesquelles il avait une sorte de passion, l'avait fortement affaibli. Ce voyage, sans avoir d'autre résultat pour son corps que d'aggraver son mal, devint pour son âme une occasion précieuse ménagée par la Providence pour faire connaître à ce pieux ouvrier le genre de travail que le Seigneur lui destinait un jour dans sa vigne. L'état de dégradation et surtout de délaissement des pauvres Noirs esclaves de Bourbon, l'enflamma du désir de procurer quelques secours spirituels aux nègres de son pays; il venait de voir de près l'abandon de ces pauvres infortunés, et son cœur, pénétré dès lors qu'il était du prix infini de l'âme du dernier de nos frères aux yeux de Dieu, avait été ému par ce triste spectacle. Revenu en France, dans le cours de l'été 1836, M. Le Vavasseur n'avait pas perdu le souvenir de l'impression de charité et de compassion que la grâce avait déposée dans son cœur; mais comment pouvait-il par lui-même devenir utile à ces âmes?... il l'ignorait. Il pensait que peut-être un ou plusieurs bons prêtres de France, au récit de la misère spirituelle de ces pauvres gens, serait ému comme lui, et consentirait à aller évangéliser ce peuple si enfoncé dans l'ignorance et le bourbier de ses vices. Mais qu'il fût destiné lui-même à cette œuvre, qu'il dût en être le premier missionnaire, il était bien loin de s'en douter alors; la seule pensée l'en eût fait sourire comme d'une chose absurde. A son retour à Paris, notre pieux confrère se hâte d'aller trouver

(1) Au Collège Stanislas, à Paris, par où avait aussi passé notre bien-aimé Père.

(2) Il avait passé un premier examen brillant où il aurait été reçu pour l'admission à l'école, ayant été le second pour les mathématiques, et répondit très convenablement sur toutes les autres matières, s'il n'eût été trouvé un peu faible pour la version latine.

(3) Il reçut la tonsure au collège Stanislas quelques jours avant son départ pour Bourbon. (Ceci est inexact, il partit sans être tonsuré [P. Le Vavasseur]).

l'ancien guide de sa conscience pour lui faire part de ses inquiétudes. Car, si d'un côté il se sent enflammé du désir d'être utile à ses frères et de les arracher de l'abîme de perdition, comment, avec une santé si délabrée, peut-il espérer de parvenir au sacerdoce? Il n'ose donc pas se présenter au séminaire Saint-Sulpice où le portaient vivement les anciens désirs de son cœur, car on lui avait dit que cette maison était la maison de Marie. Eclairé de l'esprit de Dieu, le sage directeur de M. Le Vavasseur entrevoit les desseins du bon Maître sur cette âme qui semble si impropre au service des autels, et surtout à un ministère aussi actif que celui de courir après la brebis égarée; car s'il s'agit seulement de la récitation du petit Office de la Sainte Vierge, dont il est l'enfant si dévoué, le cœur est obligé de céder à la faiblesse du corps; il est trop fatigué, il éprouve des maux de tête affreux; comment préparera-t-il ses classes de philosophie ou de théologie? Dieu et Marie y pourvoient, a répondu le P. Jésuite; et, sur la parole de celui que notre cher confrère regarde comme l'organe de la volonté de Dieu sur lui, il sollicite son entrée à Saint-Sulpice, l'obtient et entre à Issy, le 19 août 1836, comme élève de philosophie.

Ce n'est pas le lieu de parler des vertus que pratiqua M. Le Vavasseur dans ce nouveau séjour; tous ses condisciples de séminaire en ont été embaumés et en conserveront longtemps le précieux souvenir. Ce que je me contente d'indiquer en passant, c'est cette profonde humilité où le tenait l'incapacité de son esprit qui ne pouvait s'appliquer à rien. On ne savait comment réussir à lui faire achever son cours de philosophie et il était fort douteux qu'il pût continuer. Il avait prévu tout cela dès son entrée au séminaire, et chérissait cette impuissance que Dieu lui imposait, parce qu'elle le forçait à ne plus se confier qu'en la Providence, à remettre entre ses mains tout son avenir, et à lui sacrifier le désir qui le consumait si vivement de se dévouer pour le service de ses frères. Je l'ai entendu plus d'une fois dire, à moi ou à d'autres dans ces commencements, qu'il bénissait de toute l'effusion de son âme Notre-Seigneur de l'avoir mis dans un état qui, chaque jour, l'exposait à quitter le séminaire comme incapable. « Si Dieu ne fait un miracle en ma faveur, ajoutait-il, je puis m'attendre, au premier moment, à être contraint d'en venir là, et alors le grand but de mes désirs serait d'être reçu par charité comme Frère

coadjuteur chez les Jésuites ou dans toute autre communauté, ou si on ne veut pas encore de moi en cette qualité, d'entrer comme portier ou comme domestique dans un séminaire ». Cet état d'incapacité absolue de M. Le Vasseur persista deux ans environ depuis son entrée au séminaire; et cependant, malgré son infirmité, il ne put perdre de vue le salut de ses pauvres esclaves et leur grand malheur. Tel était pourtant l'homme que Marie avait choisi le premier de tous pour venir au secours de ces âmes délaissées, et n'est-ce pas déjà le lieu de s'écrier : « *Infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia... ut non gloriatur omnis caro* ».

Au même temps que M. Le Vasseur se sentait si fortement entraîné vers les esclaves de Bourbon, (car dans le principe ses vues ne se portaient que sur les nègres de son pays natal) Marie qui, comme Dieu, aime à choisir tout ce qu'il y a de plus petit et de plus méprisable pour l'exécution de ses desseins de miséricorde sur les hommes, s'était plu à déposer un attrait semblable dans le cœur d'un de ses condisciples. Lui aussi devait sembler bien impropre à une si grande œuvre.

Entré en 1835 au séminaire d'Issy, après avoir été d'une faiblesse extrême dans ses études de philosophie, et refusé pour la tonsure (1) à ce sujet, quoiqu'on lui trouvât de la bonne volonté pour la piété, les supérieurs se décidèrent enfin par motif de conscience à donner avis à Mgr l'Archevêque de Paris, auquel appartenait ce séminariste, de son incapacité pour les choses sérieuses. D'après un arrêté du Conseil de l'Archevêché, on lui retira donc la bourse qui servait à payer sa pension, et les directeurs, dans l'intérêt qu'ils voulaient bien porter à son âme, ainsi que dans celui de l'Eglise que compromet si souvent l'ignorance des prêtres, l'engagèrent fortement à ne plus poursuivre l'état ecclésiastique, même dans les séminaires de France où on aurait le plus besoin de sujets, dans lesquels on lui offrait une place et une bourse. Dieu fit la grâce à cette âme de supporter ce coup qui mortifiait chez lui bien des affections. Marie lui fit bénir la main de Dieu qui avait frappé par miséricorde. Ne voulant pas se

(1) Les Sulpiciens ont l'habitude de faire recevoir la tonsure aux séminaristes dont la vocation paraît décidée, et qui ont le degré de science requise, dès la première année de philosophie.

perdre dans le monde, craignant d'aller contre les ordres de Dieu en entrant contre le conseil de ses supérieurs dans un autre séminaire, il se décida d'aller chez les Trappistes.

Dieu, après l'avoir gardé quelques mois dans cette solitude, lui ôta la santé dont il avait joui jusqu'alors; et il lui fallut encore sortir de cette douce retraite. Revenu du désert, Marie seule était l'objet de son espérance; et lui aussi peut dire que son espoir en elle n'a pas été confondu. Des circonstances si providentielles, qu'elles tiennent du miracle par leur à propos, lui ouvrirent de nouveau les portes du Séminaire Saint-Sulpice. On l'y reçut à grand peine pour dix jours au bout desquels il devait avoir trouvé entrée dans un autre séminaire. C'était un asile de charité qui lui était offert et rien de plus. Dans sa détresse il se tourne vers Marie, et sans aucune démarche, sans sollicitation, les cœurs des supérieurs et par suite des membres du Conseil de l'Archevêché sont subitement changés. Ce séminariste était de retour depuis deux mois au séminaire d'Issy, lorsque M. Le Vavasseur y entra. Depuis plusieurs années la pensée de l'état si pitoyable des Noirs de l'île Saint-Domingue lui était fréquente; car, né d'une mère créole de l'île, il avait souvent entendu parler des vices de ce peuple, fruits de son ignorance et des pernicieux exemples des mauvais prêtres qui s'y trouvent en si grand nombre et sont la cause de la perte d'une multitude d'âmes. Des personnes influentes dans l'île l'avaient pressé de venir s'y établir lorsqu'il serait devenu prêtre pour y ranimer la foi et la confiance des gens du pays; mais il s'était contenté de gémir devant Dieu de tant d'excès et de prier Marie de jeter un regard de compassion sur ce peuple — perverti par ceux qui devaient être ses guides dans la foi, — dans la crainte qu'en voulant porter secours aux âmes de ses frères son zèle ne fut présomption et qu'il ne se perdit comme tant d'autres ecclésiastiques ses devanciers. Une communauté de prêtres eut été l'objet de toutes ses espérances pour ce pays; mais c'était là un beau rêve qu'il croyait ne devoir se réaliser jamais. Que les pensées des hommes sont éloignées de celles de Dieu!... Ce pauvre séminariste, si dénué de tout ce que demande une telle entreprise, devait cependant, dans les desseins de la miséricorde du Cœur de Marie sur l'infortuné peuple haïtien, être appelé à voir cette œuvre de ses désirs, et avoir le bonheur de faire partie de cette communauté.

Ignobilia mundi elegit Deus, ut confundat fortia; et ea que non sunt, ut ea que sunt, destruat.

Le troisième que Marie se choisit dans l'ordre des temps pour l'œuvre dont nous avons sous les yeux la réalisation était destiné à en devenir le père et le guide.

Il ne s'attendait guère, assurément, à être appelé pour diriger cette grande entreprise. Dieu, pour préparer cette âme à l'exécution des desseins qu'il avait formés sur elle, pour le retour à la vertu et l'avancement dans la perfection d'un grand nombre, le tint longtemps caché, dans le sein de sa Providence, aux regards de ceux qui vivaient autour de lui. Entré à Saint-Sulpice en 1827, une année après que le Seigneur l'eut éclairé et, de Juif ardent et de bonne foi qu'il était, lui eût ouvert les portes de la Sainte Eglise en revêtant son âme de cette belle robe d'innocence, que bienheureux sont ceux qui ne l'ont pas ternie! M. Libermann formé par Marie, qui s'appliquait à faire revivre dans cette âme la vie de Jésus, dont son cœur est la copie la plus fidèle, passa onze ans dans cette douce retraite, ignoré à lui-même et à la plupart de ceux qui l'entouraient (1). Peu remarquable dans son cours de théologie, il l'était, il est vrai, beaucoup pour la piété; mais le genre même de cette piété qui le portait à suivre la voie commune, en tant qu'elle ne s'écarte pas des principes de la foi, et à se cacher beaucoup, était précisément ce qui contribuait à le laisser dans cette obscurité profonde qui faisait ses plus chères délices, comme elle doit faire celles de toute âme qui ne désire vivre que pour Dieu. Il est vrai que Dieu, qui n'agit d'ordinaire par une âme pour le bien des autres qu'autant qu'elle chérit cet état d'anéantissement qui la met à sa place véritable, le néant puisque ce n'est qu'à mesure que nous nous efforçons de disparaître en nous même que Dieu paraît en nous et par nos œuvres), Dieu ne permit pas que M. Libermann passât inconnu aux yeux de tous. Les supérieurs ne furent pas sans remarquer et remercier Dieu des grâces qu'il avait déposées dans son cœur; quelques condisciples de notre Père se sentirent dès les premières années qu'il passa à Saint-Sulpice portés à s'aider de ses conseils pour la vie spirituelle. Recevant des lumières de Dieu pour la conduite des âmes, il ne devait pas, par une

(1) Nous avons cité le passage qui suit, p. 158.

fausse humilité, les laisser éteintes lorsque sa volonté était qu'elles fussent manifestées et qu'elles servissent à d'autres. D'ailleurs les lumières ne rendent pas l'homme saint, mais bien les bonnes œuvres auxquelles elles portent, si on est bien fidèle à la grâce. Durant les quatre années de théologie qu'il fit au séminaire de Paris, Dieu lui envoya une épreuve bien sensible : il ne put, durant tout cet intervalle, recevoir d'autre ordre que celui d'acolyte à cause d'une maladie qui lui survint peu après son entrée à Saint-Sulpice. Il tombait d'épilepsie, et le moment des approches des ordinations était celui où d'ordinaire il faisait une rechute, non qu'il redoutât le saint ministère, dont il se croyait toutefois si indigne, mais par une disposition particulière du Seigneur pour le tenir continuellement dans l'attente de sa Providence, dont plus tard la conduite à son égard devait lui apparaître si admirable et si miséricordieuse. *Attingit ad finem suaviter, sed fortiter*. Ainsi se passèrent les quatre premières années de M. Libermann à Saint-Sulpice.

Vers la fin de la dernière année qu'il devait passer comme élève, son infirmité persévérant toujours, un arrêté du Conseil de Mgr de Paris dont il était diocésain lui ôta la bourse, et il lui fut signifié par un membre du Conseil, M. Carbon, qui s'acquittait à regret de sa triste mission, que, n'ayant plus d'espoir de pouvoir jamais parvenir à la prêtrise, on l'engageait, dans l'intérêt de son avenir, à quitter le séminaire et à profiter du reste de sa jeunesse pour prendre un état. Ce Monsieur, qui l'aimait en père et qui, à l'heure qu'il est, est un des protecteurs les plus zélés de la petite œuvre du Cœur-de-Marie, lui offrit même de lui fournir les moyens qui pourraient l'aider à rentrer dans le monde. M. Libermann reçut des mains de la Providence cette nouvelle avec paix et reconnaissance, et remerciant ce charitable supérieur de ses bontés et du grand intérêt qu'il lui avait toujours porté, il se contenta de lui demander d'un air résigné de vouloir bien le prévenir du jour où il lui faudrait quitter le séminaire en ajoutant d'un ton calme : « Mais pour le monde je ne puis y rentrer ! Dieu, je l'espère, voudra bien pourvoir à mon sort ». Ces dernières paroles touchèrent si vivement le cœur de ce bon supérieur que, tout ému de compassion, il se hâta d'assurer M. Libermann que, puisque son attrait de ne jamais rentrer dans le monde était si ferme et si résolu, il allait user de tout son pou-

voir pour faire en sorte que le séminaire Saint-Sulpice le prit à sa charge jusqu'à sa mort. M. Libermann fut donc à partir de cette époque aux frais de la compagnie de Saint-Sulpice, qui voulut bien lui fournir les petites ressources dont il avait besoin, jusqu'au moment, pour lors si caché, où Marie devait venir le prendre du milieu de son obscurité pour l'établir père de cette petite famille dont son Cœur lui réservait la conduite. Que Marie, qui aime tant la société de Saint-Sulpice et y est si fidèlement servie, veuille bien devenir elle-même sa récompense pour le bien que cette compagnie nous a fait à tous en la personne de notre futur père, alors sans asile!... Les Messieurs de Saint-Sulpice envoyèrent, vers la fin de 1831, M. Libermann à Issy où il fut environ quinze ou dix-huit mois à n'avoir guère d'autre occupation que celle de son intérieur et de brosser les arbres : c'est ce qu'il m'avoua il y a très peu de temps. Les années suivantes furent moins infructueuses il est vrai. Emu chaque jour, très souvent jusqu'à répandre des torrents de larmes, à la vue de l'état de dissipation où le choléra et les crises politiques de cette époque avaient jetés le plus grand nombre de séminaristes d'Issy et de Paris, il lui fut impossible de contenir plus longtemps le feu que Dieu allumait dans son cœur pour se rendre utile au prochain. Il demanda avec instances et une sorte d'importunité, et obtint des supérieurs de Paris et d'Issy qu'il lui fut permis d'employer tous les efforts que le zèle de Dieu pourrait lui fournir pour ramener le véritable esprit de Notre-Seigneur dans ces âmes destinées à devenir le canal de cet esprit à l'égard des peuples (1). Et ce fut dans cet exercice caché, obscur, qui lui suscita bien des peines, où il trouva des difficultés de tout genre et pour contradicteurs des hommes même remplis d'amour et de générosité pour Dieu, qui pensaient sérieusement servir sa cause en s'opposant aux moyens que M. Libermann avait si fortement à cœur d'établir pour faire revivre le véritable esprit du sacerdoce dans ce séminaire si cher à Marie et si précieux pour l'Eglise, petit aspotolat qui, s'il eut ses épines, eût aussi ses roses et ses consolations; car Dieu daigna y donner bénédic-

(1) Il s'agit ici de l'établissement des bandes de piété au séminaire Saint-Sulpice qui furent le moyen le plus efficace dont se servit M. Libermann pour ramener la ferveur dans le séminaire, qui était sensiblement diminuée depuis plusieurs années.

tion pour le bien de plusieurs, du nombre desquels Marie me réservait dans sa miséricorde inexprimable le bonheur de faire partie, ce fut dans cet exercice, que s'écoulèrent les cinq dernières années du séjour de M. Libermann à Saint-Sulpice, où il exerçait le modeste emploi de sous-économiste du séminaire d'Issy. Vers l'été de 1837 il quitta Saint-Sulpice et se rendit à Rennes auprès de M. Louis, supérieur des Eudistes, dans l'espérance de faire dans cette congrégation quelque bien pour le salut des âmes : M. Louis l'avait fortement prié de l'y suivre, et l'y plaça, deux mois après son entrée, dans la charge de maître des novices. Il trouva cette société, malgré le zèle de celui qui la dirigeait, dans un état de désordre fort grand; et voyait, le cœur tout navré de tristesse, échouer tous ses efforts contre les moyens qu'il prenait ou indiquait pour remédier au mal. Il était dans cette communauté, luttant, depuis seize mois environ contre toutes sortes de difficultés, accablé de peines et d'afflictions, et toujours sous le poids de sa cruelle infirmité qui semblait à jamais devoir lui fermer les portes du sanctuaire, lorsque M. Le Vavas seur qui l'avait souvent entretenu du malheur et du délaissement de ses pauvres Noirs de Bourbon lui écrivit, en février ou mars 1839, pour le consulter sur le projet d'aviser aux moyens de venir au secours spirituel des esclaves de cette colonie et des îles environnantes.

Après avoir indiqué quelques traits de la vie de M. Libermann pour montrer en peu de mots de quelle manière et par quelles voies secrètes Marie le préparait à devenir le guide de notre petite société, — réflexions que j'ai cru pouvoir être utiles pour procurer l'édification de quelques-uns de mes frères du noviciat, et surtout de ceux qui viendront après nous, — je reprends la tâche que l'obéissance m'impose avant mon départ d'Europe, en priant mon bon supérieur de me pardonner s'il croit trouver dans mes paroles à son égard quelques louanges qui fassent ombrage à son humilité. *Nemo bonus nisi Dominus*, je le sais; et c'est pourquoi ces louanges ne s'adressent dans mon intention qu'à Dieu seul.

Nous pensons intéresser nos confrères en leur donnant quelques renseignements complémentaires sur les origines et les premières années des PP. Frédéric Le Vavas seur et Eugène Tisserant. Comme le Vénérable Père, ils furent prévenus de grâces

nombreuses non seulement, comme lui, à un âge quelque peu avancé, mais dès leur enfance. Dieu les préparait ainsi à collaborer à l'œuvre du juif converti et même à diriger celui-ci vers l'apostolat des Noirs.

Le P. Le Vavas seur écrivit en 1853 une notice sur sa propre vie à la demande de Dom Pitra : nous la reproduisons ici; nous y ajouterons quelques détails empruntés à d'autres documents.

Par son père il descendait de la famille Le Vavas seur de Rouen, fort ancienne dans cette ville. Cette famille venait de Jacques Le Vavas seur, de Bouquetot, calviniste de naissance; il avait échappé à l'âge de six ou sept ans au massacre de la Saint-Barthélémy; les personnes pieuses qui l'avaient sauvé le firent élever à Rouen dans la religion catholique. Rentré ensuite par leurs soins en possession de tous ses biens, il devint la souche d'une famille très nombreuse, qui donna des hommes distingués à l'administration de la ville de Rouen, au barreau et à l'armée surtout.

Louis-François Le Vavas seur, arrière grand-père de Frédéric, était né en la commune du Bois-Guillaume, sur un bien de famille de ce nom, près Rouen, de Pierre-Jacques, anobli et décoré du titre d'écuyer, ainsi que ses descendants mâles, par Louis XVI en 1776, par suite des services importants rendus à la ville de Rouen dans l'administration des hôpitaux et dans les charges d'échevin, de juge-consul et syndic de la Chambre de commerce. Louis-François avait pour frère Frédéric Le Vavas seur, dont les trois fils, Benjamin, Léon et Charles-Amable sont morts, le premier et le troisième maréchaux de camp et le second général de division.

NOTE SUR M. LEVAVASSEUR

pour rectifier la page 2 du cahier de M. Tisserant, fait à Notre-Dame du Gard pour servir au P. Dom Pitra à l'époque où il faisait la vie du Vénéré P. Libermann.

M. Le Vavas seur, Pierre-Louis-Frédéric, né à Bourbon le 25 février 1811, avait pour grand-père paternel Louis-François Le Vavas seur, de Rouen et pour grand-père maternel Charles-Félicien Sigoyer de Bernardy, d'Apt-en-Provence. Il est l'aîné de sa famille.

Sa première éducation avait été peu chrétienne; en 1811, les Colonies se trouvaient sans prêtres et la piété était perdue dans presque toutes les familles. Quoique sa mère ne pratiquât pas la religion, elle prit le plus grand soin de l'éducation de son fils et veilla sur lui avec toute la vigilance et la tendresse qui peut donner la plus solide piété. Mais, quoi qu'elle put faire,

à peine avait-il l'âge de raison que la corruption dans laquelle vivaient les nombreux esclaves que possédait son père, pénétra en son cœur. Ses parents avaient pour lui une extrême tendresse et ne pouvaient se résoudre à l'éloigner d'eux. Cependant les essais qu'ils firent de plusieurs instituteurs n'ayant pas réussi, ils se décidèrent à le mettre au collège de Saint-Denis, ville principale de Bourbon. Il fit paraître une grande facilité pour l'étude dans ses premières classes; il avait alors dix ans; mais bientôt les enfants corrompus avec lesquels il se trouvait, les occasions dangereuses si fréquentes dans les villes des Colonies, ses passions vives, son tempérament bouillant tournèrent vers le mal toute l'ardeur et l'énergie de son âme; il ne lui en resta plus pour le travail et tomba dans un tel dégoût pour l'étude, dans une telle paresse que son professeur, regardant comme inutile de s'occuper de lui, l'avait complètement abandonné. Il demeura près de trois ans en cet état.

M. Warnet, prêtre de la Congrégation du Saint-Esprit, venait d'arriver à Saint-Denis et avait été chargé du Collège; il y forma tout de suite un catéchisme et désigna ceux qui devaient se préparer à faire leur première Communion. Le Vavasseur fut de leur nombre. Sans trop vouloir devenir meilleur, il avait un grand désir de la faire. Il ne s'était jamais confessé. Le jour de sa première confession étant arrivé, il s'y porta avec un tel cœur que, une circonstance imprévue lui ayant fait craindre qu'il serait remis à une autre fois, il en pleura de chagrin. La première ou la deuxième fois que M. Warnet l'entendit, il fut si impressionné qu'il se trouva mal, de telle sorte que ce bon Père fut obligé de le faire asseoir et de se mettre lui-même à genoux pour le confesser.

Cependant sa conduite laissait toujours à désirer, tellement que M. Warnet ne savait trop s'il devait l'appeler ou non à la première Communion; malgré ses doutes, M. Warnet le porta néanmoins sur la liste de ceux qui devaient la faire; leurs noms furent proclamés; Le Vavasseur en entendant le sien fut touché d'un tel sentiment de reconnaissance envers Dieu que, se tournant vers le crucifix du grand autel de l'église de Saint-Denis où se faisait le catéchisme, il lui promit d'être à l'avenir tout à lui et de faire une sainte première Communion.

Il fut fidèle à ce mouvement de grâce et sentit, dès lors, naître en son âme de grands sentiments de piété; il devint le modèle

de ses condisciples et se mit à travailler tant qu'il put pour réparer ses études; mais, quels que fussent ses efforts, il se trouvait trop faible pour suivre sa classe; il devait être alors en cinquième et à peine en savait-il assez pour être en sixième; il lui était impossible de s'acquitter de ses devoirs d'une manière convenable.

Pour sortir de cet embarras il demanda à son père de quitter l'étude du latin et de passer dans une classe de français formée des mauvais élèves du collège. Son père s'y refusa. Sa dévotion envers la Sainte Vierge commençait alors; il s'adressa à elle pour obtenir le changement qu'il regardait comme indispensable, parce que, se trouvant trop faible pour s'acquitter des devoirs de sa classe, il y était comme un scandale continu. Ses prières furent exaucées et son père se rendit à ses désirs. A la fin de l'année pendant laquelle se fit le changement de classe il obtint plusieurs prix.

La première Communion approchant, il s'y prépara avec la plus grande ferveur qu'il put, tournant vers Dieu pour ainsi dire toute la vivacité de son âme, à tel point que, dès lors, il commença à se tourmenter de scrupules pour les moindres fautes qu'il faisait.

La retraite pour la première Communion arrivée, il prit à la lettre tout ce qui était commandé par M. Warnet et garda le silence avec une telle rigueur qu'il n'osait pas dire un mot, même à sa mère qui en était heureusement édifiée. Il avait beaucoup demandé la contrition pour le jour de son absolution et il eut la consolation de l'avoir avec abondance de larmes.

Le jour de la première Communion, M. Warnet fit partir en procession tous les enfants qu'il y avait admis de chez les Frères des Ecoles Chrétiennes de Saint-Denis qui demeuraient loin de l'église et traversa ainsi en procession toute la ville, c'était la première cérémonie de ce genre dans le pays; les jeunes gens étaient en aubes, et, joints aux jeunes filles, formaient une réunion de près de 150 ou 200 enfants. Le soir de ce jour eut lieu la rénovation des vœux du baptême. Malgré la recommandation faite aux enfants de parler haut en prononçant leurs promesses, il était difficile de les entendre; quand le tour de Le Vavasseur arriva, le désir et la résolution d'être fidèle à Dieu lui donnèrent une voix qui remplit l'église. Tout le monde le remarqua, surtout ceux qui savaient jusqu'à quel

point il avait été mauvais. Il entendait tellement tenir à ce qu'il avait promis à son divin Maître la première fois qu'il eut le bonheur de le posséder près de son cœur, que le lendemain ou le surlendemain matin de ce jour il fallut que M. Warnet l'entendit en confession.

Un jour, un de ses cousins qui avait fait la première Communion avec lui, lui disait : « Vous ne persévérerez pas, vous avez fait des promesses que vous ne tiendrez pas, vous avez trop aimé les bals et le mal pour continuer à vivre comme vous le faites ». Le Vavasseur répondit dans un grand sentiment de défiance de lui-même, dont il se souvient toujours et qu'il a toujours regardé comme une grâce à la correspondance de laquelle Dieu a attaché beaucoup d'autres, il répondit donc, malgré l'orgueil extrême qui faisait alors et qui fait toujours le fond de tout son caractère : « J'ai bien peur de moi; je sais bien que je ne suis pas capable de persévérer, mais je compte sur Dieu ».

Il couchait à cette époque dans une chambre commune avec plusieurs de ses cousins qui demeuraient avec lui chez sa grand'mère et qui, tous, allaient au collège avec lui. Le matin, pour faire ses prières plus à son aise, il s'en allait dans un bois qui se trouvait dans le voisinage pour s'acquitter de ce devoir.

Au Collège la détermination et la franchise avec laquelle il servait Dieu, lui avaient gagné l'estime de tous ses camarades et plus ils l'avaient connu mauvais, plus ils croyaient sincères les nouveaux sentiments qui l'animaient. Son caractère aimant et facile gagnait beaucoup leur affection.

A cette époque, arriva de France, pour professeur au collège, un jeune homme M. Héry, allié à deux descendantes de Duguay-Trouin qui habitaient Bourbon. M. Héry était fort pieux. Remarquant l'ardeur et l'application avec lesquelles Le Vavasseur étudiait, il crut pouvoir le mettre bientôt en état de réparer le temps qu'il avait perdu et de rattraper ceux de ses condisciples avec lesquels il avait commencé le latin et qu'il avait abandonnés depuis près d'un an. Il en fit la proposition à son élève, car M. Héry avait été chargé de la classe de français où se trouvait Le Vavasseur. Celui-ci, n'écoutant que son cœur et voulant tout faire pour réparer son temps de paresse, se remit à l'étude du latin avec M. Héry; il termina cette année de français, eut plusieurs prix et entre autres le

prix d'excellence *ex æquo* avec un de ses condisciples qui, depuis plusieurs années, obtenait toujours cet honneur à cause de sa grande sagesse; car sous cette dénomination on voulait récompenser les vertus et la bonne conduite : c'était en 1826. Après les vacances de cette année, Le Vavasseur avait tellement profité des leçons particulières de M. Héry qu'il put rentrer dans la classe de latin qu'il avait quittée; cette classe était en quatrième. Autant avant sa première Communion il avait été paresseux, autant après avoir eu le bonheur de la faire il avait d'ardeur ou plutôt de passion pour le travail. Le travail lui avait toujours beaucoup coûté, surtout à cause de son peu de mémoire; cependant il fit tant que, au bout des premiers mois, il se trouvait à la tête de sa classe, obtint à la fin de l'année plusieurs premiers prix et eut à lui seul le prix d'excellence.

Il était extrêmement aimé et estimé par ses condisciples et ses maîtres. Il portait dans la piété la même ardeur et le même courage que dans l'étude. Son esprit difficile et rigoureux l'entraînait même dans des excès qui, dès lors, commencèrent à le faire souffrir. Il devint plus scrupuleux et se laissa aller à de grands efforts intérieurs pour aimer Dieu sensiblement. Il regardait comme bien mal que son cœur si sensible, si aimant pour les créatures, ne sentit pas encore plus pour Dieu ce qu'il sentait pour elles. Ainsi, quand il devait recevoir l'absolution, il voulait des larmes et s'enfermait des heures entières afin de faire toutes les lectures et les considérations qu'il pouvait pour toucher son cœur.

Il s'était dès lors fait un règlement, prenant pour modèles ceux qu'il avait trouvés dans la vie de plusieurs écoliers chrétiens comme de Soucy, etc.; à cette époque M. Warnet lui donna à lire le *Combat spirituel* et la *Vie de saint Louis de Gonzague*; bien entendu qu'après avoir lu ce si beau modèle de perfection il ne voulut plus être autre chose que jésuite, pensée qui lui revint bien souvent et qui finit même par le mettre en un bien grand danger.

Il se trouvait alors à Saint-Denis avec son frère, qui était au collège avec lui, et sa sœur qui était en pension. Il fit un grand bien surtout à sa sœur; il l'aimait tendrement et elle l'aimait de même, de sorte qu'il avait un grand empire sur son cœur; il employait tous les moyens qu'il pouvait pour la porter

à la piété, avis, conseils par écrit, réglemens, livres, etc... Son frère n'était pas si docile et ne se soumettait guère à ses conseils; cependant, quoique d'un caractère différent et, surtout, très orgueilleux tous les deux, ils s'aimaient sans trop s'entendre; les concessions que sa piété forçait Le Vavasseur de faire calmaient toujours son frère.

Dès cette époque Le Vavasseur était frappé de l'importance pour lui de bien connaître l'état auquel Dieu l'appelait. La pensée d'être jésuite s'était affaiblie en lui parce qu'il commença dès lors à avoir de la répugnance pour l'état ecclésiastique, à cause sans doute des dispositions que faisait paraître son père. Il commençait à demander à Dieu avec ferveur la grâce de connaître ce qu'il voulait faire de lui; mais il avait comme une volonté arrêtée, tout en faisant cette prière chaque jour, de n'être pas prêtre. Il commença aussi dès lors à faire une sorte d'oraison.

Son père était alarmé de sa piété et commença à essayer de le jeter dans les plaisirs du monde qu'il avait aimé passionnément avant sa première Communion; il voulut le faire aller à plusieurs bals; mais Le Vavasseur trouva toujours moyen de les éviter; sa mère le secondait, quoiqu'elle ne pratiquât pas encore la religion; la piété de son fils lui paraissait une garantie contre les dangers extrêmes que présente dans les colonies, pour les jeunes gens, la corruption de ces pays. Le Vavasseur profita aussi, pour éviter les plaisirs du monde à cette époque, de la position de son frère et de sa sœur qui se préparaient tous les deux à leur première Communion. Comme M. Warnet défendait expressément ces plaisirs et que les enfants qu'on y conduisait étaient exclus des catéchismes, le frère et la sœur de Le Vavasseur ne pouvant y aller, il obtenait facilement de rester avec eux, de sorte qu'il fut assez heureux pour éviter même les bals qui se donnaient dans sa famille.

Son père combattait toujours sa piété, le poussait même à l'irrégion, le contrariait pour le maigre, pour la messe. Mais les difficultés sur le caractère résolu de Le Vavasseur n'avaient point d'autre effet que de fortifier sa volonté pour la piété, et ce qu'il ne pouvait obtenir ouvertement pour l'accomplissement de ses devoirs de religion, il trouvait moyen de l'obtenir par ruse, imaginant pour les jours maigres des parties de rivière ou des absences, et pour la messe des promenades. Il

faisait ses exercices de piété en secret dans les bois et les rivières; il aimait beaucoup la solitude à cette époque, et sous le prétexte de la pêche ou des promenades dans les rivières et les champs, il pouvait tout à son aise faire ce qu'il voulait en exercices de piété. Ses promenades solitaires lui étaient très utiles; c'étaient de véritables oraisons où Dieu lui parlait par tout ce qu'il voyait; son cœur sensible était très impressionnable à la vue des beautés naturelles qui étaient en grand nombre dans la localité où se trouvait située la campagne de son père; il lisait beaucoup alors l'*Imitation de Jésus-Christ* et le *Combat spirituel*.

Pendant les vacances qui terminèrent cette année scolaire, il se prescrivit un règlement auquel il était le plus fidèle qu'il pouvait. Dès lors, il avait donné à sa sœur des avis par écrit vraiment étonnants pour son âge et son expérience; il commença aussi alors à instruire le petit Noir qui était à son service, et quand un vieux Noir mourait, c'était lui qu'on cherchait pour le baptiser.

Rentré au Collège après les vacances, il continua à travailler avec plus d'ardeur encore; ses camarades l'estimaient et l'aimaient de plus en plus; les jours de congé il les passait à travailler ou à faire des promenades solitaires; dès lors, il commença à visiter chaque jeudi le Saint-Sacrement et reçut dans ces visites les plus grandes grâces. Il faisait paraître hautement sa piété et tout le monde le regardait comme une sorte d'exemple unique dans Saint-Denis. Quelques-uns de ses condisciples qui avaient fait la première Communion avec lui persévérèrent quelque temps, mais finirent les uns après les autres par tomber dans la corruption générale. Au Collège Le Vasseur avait ses prières réglées; il ne manquait jamais de se retirer pendant la récréation dans quelque lieu écarté pour faire une prière à la Très Sainte Vierge ou à saint Joseph; il priait beaucoup saint Louis de Gonzague aussi. Il avait le cœur très aimant et se plaisait à entretenir en son cœur des projets de mariage, et ces projets tombaient toujours sur les jeunes personnes les plus pieuses qu'il pouvait connaître; il ne voulait se marier que pour aimer Dieu davantage. Ces idées étaient comme un aliment pour son âme aimante; et comme il n'avait point de rapports avec les personnes qu'il aimait ainsi en imagination, sa pureté n'était pas trop exposée. Cependant,

dans les ouvertures naïves qu'il faisait à M. Warnet de ses projets pour l'avenir, ce saint prêtre faisait ce qu'il pouvait pour lui faire voir le danger de ces sortes de pensées. Il avait la plus tendre amitié et la plus grande confiance dans ce bon Père, et souvent, les jeudis et les dimanches soir, il l'accompagnait dans les promenades que sa santé l'obligeait à faire après son repas du soir. Le Vavasseur était sergent à son collège; ce collège avait une sorte d'organisation militaire et la fonction de sergent était un des principaux grades.

A la fin de cette année Le Vavasseur eut quatre ou cinq premiers prix dans sa classe et le prix d'excellence encore. Comme il aimait beaucoup ses camarades et qu'il en était aimé aussi, son père, comme récompense de ses succès dans ses études, lui permit de donner un repas à tous les élèves du Collège qui avaient eu des prix; mais cette fête tourna bientôt en chagrin profond pour Le Vavasseur; malgré tout le soin qu'il prenait pour qu'il ne se fit aucun excès, il y en eut quelques-uns, et son frère entre autres, qui était fort jeune, ayant bu un peu trop par enfantillage, il en fut affligé jusqu'aux larmes. Sa tendresse pour ses parents était si vive que dans les vacances qui eurent lieu après ce repas, son père lui ayant fait quelques reproches parce qu'il s'était exposé, contre sa volonté, à passer une rivière débordée pendant un coup de vent, pour aller souhaiter la bonne année à sa grand'mère maternelle qui se trouvait chez une de ses tantes, il en versa beaucoup de larmes, et le chagrin qu'il avait d'avoir déplu à Dieu et à son père était tel que ce dernier ne savait comment faire pour le consoler.

Son grand-père maternel, qui aimait beaucoup la lecture, le faisait lire bien souvent. Ces lectures l'embarrassaient souvent beaucoup parce que, quelquefois, le bon vieillard voulait avoir une idée des ouvrages qui paraissaient alors comme *Waller Scott* et autres de ce genre; et quand Le Vavasseur arrivait dans ces ouvrages à des passages où il était tant soit peu question d'amour, de galanterie, etc., qu'il croyait mauvais, souvent poussé par sa conscience il cherchait des raisons de cesser, et son embarras était tel que son grand-père le devinait et y avait quelquefois égard.

C'est alors que son père commença à songer à l'envoyer en France; mais la crainte que la piété de son fils ne le conduisit

à se faire prêtre le retenait. Une bonne occasion se présentant et Le Vavasseur, redoutant pour lui les dispositions qu'il voyait toujours en son père de combattre sa piété, demanda à partir. Son frère et sa sœur venaient de faire leur première Communion, et l'éloignement où ils étaient obligés de se tenir du monde, par suite des réglemens que M. Warnet avait établis dans ses catéchismes, avait singulièrement servi à Le Vavasseur à s'en tenir éloigné aussi. Il avait fini sa troisième et allait commencer sa seconde quand son voyage pour France fut décidé.

Il partit vers le mois de mai 1829. La séparation de sa mère lui coûta beaucoup; néanmoins l'espérance d'être plus libre de suivre ses goûts pour la piété et d'assurer sa persévérance le consolait grandement. La pureté d'intention avec laquelle il agissait et la pensée qu'il accomplissait la volonté de Dieu lui étaient une joie. Dès lors, le désir d'accomplir cette sainte volonté était sa grâce, la pureté d'intention était son attrait. M. Warnet, bien entendu, avait été consulté pour ce voyage et l'approuvait fort.

Il s'embarqua avec plusieurs jeunes créoles et d'autres voyageurs, entre autres un monsieur et une dame mariés civilement seulement, tous gens corrompus et sans religion. Il se trouva donc fort exposé pendant les trois mois de traversée qu'il passa avec eux.

Mais son bon caractère, l'expérience qu'il avait déjà acquise par suite de l'état de contrainte où il s'était trouvé vis-à-vis de son père depuis sa première Communion, son cœur aimant et l'aide de Dieu qu'il priait beaucoup, toujours dans le secret de son cœur, lui gagnèrent l'estime et l'affection du capitaine et de tous les passagers. Il était respecté; sa piété, qu'il ne cachait pas et qui ne pouvait rien approuver de ce qui lui paraissait mal, était considérée comme sincère et même louée par ses compagnons de voyage. Il commençait à savoir la défendre et on aimait l'indépendance de son caractère, qui sans rien approuver de mal essayait de ne blesser personne et d'être toujours aimable.

Il parlait avec une passion forte et ardente pour l'étude; son grand projet était de devenir un grand savant universel. Dès lors son goût pour les mathématiques et les sciences exactes le tournait vers ces études. En route, le capitaine, auquel il

avait été recommandé et qui l'affectionnait beaucoup, le seconda dans ses désirs d'études en cette science qu'il avait déjà commencée; il lui donna des leçons de géométrie, de sorte que Le Vavasseur faisait son point avec les officiers, et le capitaine fut étonné de la constance et de l'ardeur avec lesquels il travaillait à ces calculs.

Il débarqua à Nantes et descendit chez les MM. François frères, négociants de cette ville, auxquels il avait été recommandé et qui devaient fournir à ses dépenses. C'était un vendredi qu'il arriva, à l'heure du dîner; on servit du gras et on en offrit à Le Vavasseur. A bord il avait eu la générosité de faire maigre, par ruse il est vrai, et sans que personne ne s'en fut aperçu; une partie du voyage il faisait maigre même le mercredi par la crainte que les Quatre-Temps, qu'il ne savait pas déterminer, n'arrivassent. Dieu récompensa cette générosité en lui donnant la grâce de déclarer chez M. François qu'il faisait maigre. Il trouva en M^{me} François, qui était pieuse, une approbation qui l'encouragea. Elle l'invita à le conduire le surlendemain à la messe militaire qui se disait alors à une heure à la cathédrale de Nantes. Ce jour-là, dès le matin, vers six heures, Le Vavasseur alla entendre la messe; il fut singulièrement touché de la piété des fidèles qui assistaient en grand nombre à cette messe; c'était pour lui un spectacle tout nouveau qui le portait singulièrement à Dieu et le rendait bien heureux. Une autre chose qui avait beaucoup agi sur son âme, c'était la vue des clochers qu'il avait aperçus çà et là dans les campagnes, soit quand son navire aborda la terre, soit quand il remonta la Loire jusqu'à Nantes. La pensée de Notre-Seigneur, se multipliant ainsi dans chaque village et résidant comme un père au milieu de ses enfants, le remplissait d'amour pour le bon Maître; à Bourbon les églises étaient rares.

Il se trouva à Nantes à une soirée où l'on dansa; la manière trop rigoureuse dont il entendait les principes de M. Warnet sur ces sortes de plaisirs lui fit presque se reprocher son assistance involontaire à cette espèce de bal.

Mais le lendemain il eut une faiblesse qui lui coûta des remords bien plus vifs. M. François, qui avait peut-être été prévenu par le père Le Vavasseur du désir qu'il avait de voir son fils abandonner la piété, fit tant qu'il vint à bout de con-

duire Le Vavasseur au spectacle, plaisir tout nouveau pour lui, mais dont il ne jouit guère, car il n'osait pas regarder la scène, et tout en paraissant y jeter les yeux, il regardait ailleurs, dès qu'il paraissait quelque actrice indéemment mise. Cette faiblesse lui fit un grand chagrin, et il se demandait ce qu'il aurait gagné à fuir Bourbon si en France il allait être plus faible qu'il n'avait été dans son pays. Nantes lui devint insupportable et il partit de suite pour Paris où son père voulait qu'il résidât, bien persuadé qu'il en reviendrait comme les autres jeunes gens. Il était en la compagnie d'un de ses cousins, de ce cousin qui lui avait dit qu'il ne persévérerait pas; ce cousin, qui avait été très pieux, était impie et Le Vavasseur avait hâte de trouver un moyen de se séparer de lui et des autres créoles de Bourbon dans la compagnie desquels il allait se trouver sans cesse.

A peine arrivé à Paris il alla donc voir, à Versailles, un professeur. M. Millet, professeur à l'école de Saint-Cyr et chef d'une école préparatoire aux Ecoles Polytechnique, de Saint-Cyr et de la Marine. En ce moment, la grande passion de Le Vavasseur était l'étude; il voulait devenir un grand savant en toute chose, et c'était par les mathématiques qu'il voulait commencer; il avait jeté les yeux sur l'Ecole Polytechnique comme une sorte de porte d'introduction dans les champs de la science, et il voulait entrer à cette école.

Dans la visite qu'il fit à M. Millet, pour lequel il avait une lettre de recommandation et dont la sœur était veuve d'un de ses cousins de Bourbon, il apprit qu'il pouvait trouver dans la maison tous les moyens qu'il souhaitait pour se préparer à l'Ecole Polytechnique et surtout un professeur des plus renommés, M. Vanson, beau-frère de M. Millet et enseignant les mathématiques spéciales au Collège de Versailles. Le Vavasseur voyant, en se fixant à Versailles, un moyen facile de se débarrasser de ses amis de Paris, prit une petite chambre sous les toits dans la maison de M. Millet, obtint sa table et commença ses études dès le lendemain. Ses amis de Paris le traitèrent d'original et le laissèrent à ses mathématiques.

Le Vavasseur travaillait avec une ardeur et une passion pour l'étude difficile à dire; il ne prenait presque jamais de récréation, ne paraissait dans le salon de M. Millet que pour prendre ses repas et se retirait de suite après dans sa chambre;

cette famille Millet l'aimait beaucoup à cause que, par piété, il se contentait de tout et ne se plaignait de rien.

Il avait été recommandé à Paris par M. Warnet à un abbé Guérin (1), ex-spiritain, et à M. Berthelmy, vénérable et savant vieillard, très pieux, qui avait élevé MM. les princes de Luxembourg.

M. Guérin, sachant que Le Vavas seur allait se fixer à Versailles, demanda à la Sœur Rosalie, supérieure des Filles de la Charité de la rue de l'Épée-de-Bois, de le recommander à quelque prêtre de cette ville. Elle le recommanda à M. Blanquart de Bailleul, alors vicaire général de Mgr de Borderies, évêque de Versailles, qui succéda à ce dernier sur le siège de Versailles, le 10 septembre 1832 et qui, le 3 mars 1844, fut transféré sur le siège de Rouen.

M. Blanquart accueillit avec une grande charité M. Le Vavas seur et lui donna pour confesseur M. l'abbé de Warvéchin, jeune prêtre très pieux, créole de la Guadeloupe, alors vicaire à l'église de Saint-Louis. Le Vavas seur ne s'occupait que de ses études, auxquelles il s'abandonnait sans mesure, et de piété. L'abbé de Warvéchin respectait singulièrement en lui la conduite de la grâce, tellement que ce bon prêtre le laissait faire complètement comme il voulait en ce qui regardait son âme.

Il se confessait tous les quinze jours ou tous les mois et communiait aux grandes fêtes, cinq ou six fois par an; il s'imposait des préparations accablantes à la sainte communion et à l'absolution surtout; quand il devait recevoir l'absolution, il se rendait à l'église vers une heure ou deux et s'y préparait jusqu'à cinq et six heures dans des efforts de tête et de cœur à épuiser. Son confesseur ne soupçonnait pas cela jusqu'à ce qu'un jour, l'ayant vu par un temps très froid près de son confessionnal vers deux heures de l'après-midi et l'y retrouvant à cinq heures du soir, il découvrit ces excès de préparation qu'il diminua un peu.

La lecture de la *Bible de Sacy*, avec commentaire, que faisait Le Vavas seur à cette époque, lui faisait un singulier bien.

(1) M. Guérin mourut à Paris le 15 novembre 1838. Comme M. Boudot, décédé deux ans plus tôt, il était considéré comme tenant encore par quelques liens à la Congrégation : directeurs et élèves du Séminaire assistèrent à ses obsèques.

Outre le froid qu'il supportait avec courage, il s'était imposé une autre mortification, c'était celle de manger un peu de chandelle tous les jours; il avait un très grand dégoût pour le suit; et, à son déjeuner, auquel il avait toujours un très grand appétit, il se retranchait chaque jour un morceau de pain.

Les dimanches et à d'autres jours qu'il s'accordait comme récréation, il aimait beaucoup à faire des promenades solitaires comme il en faisait à Bourbon.

Il ne voyait à Versailles qu'une bonne vieille dame avec son mari, fort pieux tous les deux, dont M. Berthelmy lui avait procuré la connaissance. Très rarement il allait voir un de ses cousins de Bourbon fixé à Versailles. Un jour, dans cette maison, on lui fit faire gras un vendredi; ce vendredi était le 1^{er} janvier, et on lui assura qu'en France, le vendredi étant le 1^{er} de l'an, on pouvait faire gras. Il doutait de la vérité de cette assertion, mais néanmoins il mangea gras.

Il eut encore une autre faiblesse dans ce temps, ce fut d'avoir eu honte de paraître porter un crucifix devant un jeune protestant.

Il demandait toujours à Dieu de connaître sa volonté, mais repoussant toujours de son esprit et de son cœur toute pensée de se faire prêtre.

Ses projets de mariage l'occupaient toujours, et quoique ayant conservé une affection assez forte pour une des amies de sa sœur à Bourbon, voyant plus de piété dans les jeunes personnes en France, c'était sur celles qu'il avait occasion d'apercevoir à l'église qu'il formait des châteaux en Espagne d'établissement futur.

Un jour qu'il était à sa table faisant des mathématiques, il se trouva fatigué et se mit à penser laissant son esprit librement divaguer. Tout d'un coup, après avoir pensé quelque temps à tout ce qui se présentait à son esprit, il lui vint une pensée qui le frappa et pénétra son cœur, celle-ci : « Mais que vas-tu faire de tes mathématiques; comment pourras-tu avec ces études reconnaître toutes les bontés que Dieu a eues pour toi? Ne vaudrait-il pas mieux prendre un état où tu pourrais faire plus de bien et rendre plus de gloire à Dieu? »

Cette pensée le bouleversa. Alors il voulut se tranquiliser et se mit à chercher toute sorte de raisons pour se persuader qu'il pourrait faire servir ses études de mathématiques et la

science qu'il voulait acquérir à la religion. Il voulait se faire accroire que comme savant et religieux il pourrait rendre de grands services. Mais le trouble était dans son âme. Involontairement l'état ecclésiastique se présentait à son esprit quand il se demandait ce qu'il fallait qu'il fût, s'il voulait être utile à la gloire de Dieu; mais il repoussait cette pensée et ne voulait pas s'y arrêter.

Se trouvant dans le trouble, il alla voir M. Blanquart de Bailleul qu'il visitait de temps en temps; à peine avait-il commencé à raconter ses peines à M. Blanquart que celui-ci lui dit en simplicité : « Mais votre place est au séminaire! » Cette parole fut un coup de foudre pour Le Vavasseur.

L'extrême tendresse qu'il avait pour ses parents et l'opposition qu'il savait devoir rencontrer en son père pour cet état lui en donnaient le plus grand éloignement, une sorte de frayeur accablante. Son père, la veille de son départ pour France, lui donnant ses derniers avis, lui avait dit : « Fais-toi tout ce que tu voudras, galérien si tu veux, mais ne te fais pas prêtre! Si tu te fais prêtre, je ne te regarde plus comme mon fils. » Et à cette époque Le Vavasseur répondait qu'il ne se ferait jamais prêtre, regardant sans doute cet état comme trop difficile.

La déclaration de M. Blanquart lui rappelait tout cela, et les démons en profitant l'accablaient de peines excessives. Il restait dans la chambre de M. Blanquart comme s'il n'avait pas le courage de sortir avec une décision qu'il n'était pas capable de porter. Cependant M. Blanquart ne pouvait pas dire le contraire de ce qu'il croyait; il chercha cependant à adoucir comme il put la peine qu'il avait excitée et l'engagea à prier le bon Dieu sans se tourmenter, ou lui dit quelque autre chose de ce genre.

Mais la miséricorde du bon Dieu avait porté son coup. Le Vavasseur était tout absorbé dans les pensées où l'avait jeté M. Blanquart, et il ne lui était pas possible d'y accéder. Il n'osait pas dire non; mais il lui était impossible de dire oui. Alors il chercha à tout concilier en se faisant médecin. Il considérait cet état comme un état de dévouement pour toutes les misères; il considérait surtout le bien spirituel qu'il pourrait faire aux malades au moment de leur mort, et il essayait de répondre par là à cette question que le bon Dieu lui avait faite

au cœur : Comment reconnaitras-tu, avec tes mathématiques, toutes les grâces que tu as reçues de moi?

Il alla voir son vieil ami M. Berthelmy, lui conta tous ses chagrins et les troubles de son âme. M. Berthelmy, qui était extrêmement pieux et clairvoyant dans les choses de la grâce, comprit qu'il fallait abandonner cette âme à ses pensées et à ses combats avec Dieu et approuva son projet pour la médecine. Le Vavasseur alla de même voir M. Blanquart et lui dit tout ce qu'il avait dit à M. Berthelmy. M. Blanquart et M. Berthelmy se connaissaient; M. Blanquart parut approuver aussi le projet pour la médecine; et Le Vavasseur, profitant des observations que son père lui avait faites sur la carrière de science où il voulait entrer en prétendant à l'Ecole Polytechnique, lui écrivit qu'il se rendait à ses observations et qu'il quittait l'Ecole Polytechnique pour la médecine. Il faisait valoir l'utilité, pour cette nouvelle carrière, des études qu'il avait déjà faites et il ajoutait qu'afin de lui faire voir que ce n'était ni l'inconstance ni la crainte de ne pas réussir qui le faisait agir, il allait continuer ses études et passer son examen pour l'Ecole Polytechnique.

A peine cette lettre qu'il écrivait à son père fut partie que Le Vavasseur fut bien plus tourmenté encore par la grâce. La piété et l'esprit de foi qu'il avait lui représentaient sans cesse le bien qu'il pourrait faire, étant prêtre, comme bien supérieur à celui qu'il ferait étant médecin, et il concluait : « Donc tu ne veux pas, tu ne recherches pas ce qui plaît le plus à Dieu et sa plus grande gloire! » et cette pensée ne laissait aucune paix à son âme. N'y pouvant plus tenir, ne voulant pas s'arrêter à la pensée d'être prêtre et y étant poussé malgré lui par cet amour de foi qui lui faisait sentir qu'il devait faire pour Dieu le plus qu'il pouvait, il alla retrouver une troisième fois M. Blanquart avec une sorte de disposition à se soumettre à la volonté de Dieu. M. Blanquart fut prudent et se contenta de l'encourager sans le presser de prendre un parti. Il eut aussi recours de nouveau à son ami, M. Berthelmy qui, voyant bien que la volonté de Dieu était claire, crut que le plus sage était d'en finir. Il représenta donc à son jeune ami qu'il ne gagnerait rien à marchander avec Dieu, qu'il devait craindre de lui résister, et que ce qu'il avait à faire était de recourir à quelque moyen sûr de connaître la volonté de Dieu et que, cette volonté

connue, il fallait la suivre ou mourir. C'était la disposition où était Le Vavasseur, mais il avait peur.

Il ne s'agissait plus que de prendre le moyen le plus sûr de connaître la volonté de Dieu. Voici celui que lui conseilla M. Berthelmy. Il lui représenta que se trouvant dans le diocèse de Versailles l'organe naturel de la volonté de Dieu pour lui était l'évêque du diocèse, Mgr Borderies; qu'il fallait, par conséquent, prier M. Blanquart de le présenter à l'évêque auquel il exposerait son intérieur, puis il le prierait de prononcer; que l'évêque ayant prononcé, il fallait regarder sa décision comme la volonté de Dieu clairement manifestée. Le Vavasseur suivit le conseil. L'évêque de Versailles prononça de la manière la plus définitive et Le Vavasseur le quitta comme une vraie victime qui venait de recevoir sa condamnation à mort. Il acceptait la volonté de Dieu et lui répétait qu'il mourrait plutôt que de ne pas s'y soumettre; mais, en son cœur, c'était comme une tempête de douleurs.

Le principe de ses souffrances était la peine qu'il prévoyait devoir causer à son père et à sa mère qu'il aimait si tendrement; il souffrait tellement qu'il désirait beaucoup mourir et aimait à se promener dans ce désir près des cimetières. Cependant il priait beaucoup, surtout devant le Très Saint-Sacrement. La vue de la sainte Hostie lui donna cependant, au moins une fois, des désirs sensibles d'être prêtre. Il était comme en sacrifice continu, ayant sans cesse présente la peine qu'il ferait à ses parents et l'acceptant pour Dieu.

Quand il recevait une lettre de Bourbon, c'était un redoublement terrible de souffrances. Il s'abandonna alors à M. Blanquart, voulant faire en aveugle ce qu'il lui prescrirait. Ce saint prêtre, voyant combien avait à souffrir Le Vavasseur et craignant que son père vint le chercher en France lui-même s'il apprenait trop tôt ce dessein de se faire prêtre, arrêta qu'il continuerait ses études de mathématiques, qu'il passerait son examen pour l'École Polytechnique, qu'ensuite il irait faire son droit à Paris, pendant quoi il examinerait de nouveau sa vocation. Le Vavasseur se soumit en toute obéissance à tout cela. Dès lors, se regardant comme tout à Dieu, il commença à se donner à lui davantage. Depuis longtemps il faisait oraison et dès lors il commença à aller à la messe tous les jours et à communier souvent dans la semaine.

Cependant ses études excessives et surtout ses peines de cœur et la contention qu'il mettait dans sa piété, dans ses oraisons, lui fatiguèrent la tête à un tel point qu'un beau jour il ne lui fut plus possible de lire. Cette fatigue allait toujours s'augmentant, et il ne pouvait qu'à grand'peine revoir ses matières pour son examen de l'Ecole Polytechnique qui approchait. Il tenait beaucoup à le passer et désirait vivement être reçu non pas pour y entrer, mais pour faire voir que le parti qu'il prenait ne venait pas de l'inconstance ou de l'incapacité. Le jour de cet examen arriva. Malheureusement, cette année, il ne se trouva à Versailles que peu de candidats pour l'Ecole; les examinateurs ne voulurent donner à cette ville qu'un jour; il fallut donc faire tout ce qui était requis pour l'examen en un seul jour, ce qui exigeait un travail des plus appliquants, depuis six heures du matin jusqu'à six heures du soir. Le Vavasseur prévint qu'il ne serait pas capable d'une telle séance à cause de sa faiblesse de tête. Cependant il essaya; son examen de mathématiques qu'il passa un des premiers dura deux heures et fut meilleur que lui et son professeur ne l'espéraient. Outre cet examen, les candidats pour l'Ecole devaient faire en quatre heures une académie ombrée en partie, puis un problème de trigonométrie, puis un discours français. Après son académie, qu'il fit avec succès, sa tête commençait à être au bout de ses forces; il ne lui fut pas possible d'achever ses calculs de trigonométrie, et, quant au discours, il se contenta d'écrire quelques pensées, puis n'en pouvant plus il se sauva, laissant ce qu'il avait fait sur la table des examinateurs.

Il eut pour son examen et son académie de très bons numéros, mais ses calculs et son discours furent rejetés et il ne fut pas reçu. Il avait écrit à son père que de nouvelles réflexions l'avaient fait renoncer à la médecine et qu'il allait faire son droit à Paris. Son père en fut bien aise.

Son examen passé, il se rendit à Paris. M. Blanquart l'adressa à Sœur Rosalie qui le lui avait recommandé quand il se rendit à Versailles. La Sœur Rosalie le reçut avec une affection toute maternelle dont Le Vavasseur gardera toujours une reconnaissance bien tendre; elle lui procura un logement dans une pension bourgeoise voisine de la Communauté. A cette époque elle logeait chez elle le P. Genesseau, procureur des Jésuites, alors persécuté (1832) et réfugié chez elle où il se tenait caché.

Le Vavasseur devint le servent de messe du P. Genesseau, et le saint vieillard lui inspirant une grande confiance, il demanda à M. Blanquart de quitter le confesseur qu'il lui avait indiqué et qui, à cause de sa jeunesse, ne lui inspirait pas assez de confiance, pour prendre le P. Genesseau vers lequel il se sentait fortement porté. Ce qu'il y avait de singulier c'est que c'était le même P. Genesseau qui avait dirigé et décidé la vocation du jeune de Guigné, cousin de Le Vavasseur, qui avait embrassé l'état ecclésiastique et qui venait de partir du Séminaire Saint-Sulpice pour Bourbon. Le P. Genesseau tint Le Vavasseur dans la ligne de conduite que lui avait tracée M. Blanquart; mais, ne voulant pas prendre sur lui seul la responsabilité de sa conduite à cause de la position difficile où il se trouvait vis-à-vis de sa famille, il l'envoya consulter M. Mollevault alors supérieur de *la Solitude* des Sulpiciens. M. Mollevault confirma tout ce qui avait été arrêté.

Le P. Genesseau secondait tous les bons désirs de Le Vavasseur, et, dès lors, il eut le bonheur de communier plusieurs fois la semaine. Rodriguez faisait ses délices. Il avait un règlement qu'il observait rigoureusement. Quoique fort fatigué toujours de la tête, le P. Genesseau lui fit prendre des leçons particulières de littérature avec un bon et pieux professeur; quant à son droit il n'en faisait que juste ce qu'il fallait pour passer ses examens. M. Récamier lui avait prescrit un régime pour réparer sa tête épuisée, et presque tout son temps, car il en donnait peu à l'étude, n'étant pas capable de travailler, était consacré à voir les pauvres de la Sœur Rosalie.

Le Vavasseur ne saura jamais avoir assez de reconnaissance pour toutes les bontés maternelles que cette digne Sœur a eues pour lui; elle lui a été une vraie mère, non seulement à cause des soins qu'elle avait de lui, mais surtout à cause du bien qu'elle a fait à son âme. Elle savait lui communiquer beaucoup des grâces abondantes qui étaient en elle, et Le Vavasseur a toujours regardé le séjour qu'il fit près de cette Sœur comme un des plus grands bienfaits que Dieu lui a faits.

Deux ans environ se passèrent ainsi. Les peines de cœur que Le Vavasseur éprouvait à la pensée de sa famille duraient toujours et à chaque lettre qu'il recevait elles se renouvelaient fortement; personne de ses amis ne se doutait de ses projets et son père était tranquille.

En 1834 le P. Genesseau crut que Le Vavasseur ferait bien d'aller prendre une chambre au collège Stanislas afin d'y suivre la classe de seconde et de rhétorique. Sa tête était toujours dans le même état de fatigue; il ne pouvait pas lire une page de suite. L'abbé Augé, supérieur du collège Stanislas le reçut sur la recommandation du P. Genesseau et lui donna une chambre sans l'astreindre au règlement de la maison; il suivit la classe de seconde, puis, une partie de l'année, celle de rhétorique et, pendant ce temps, il prenait des leçons particulières avec M. Sauzier, professeur de seconde dans le collège. Sa tête était tellement faible qu'il ne lui était pas possible de rester sans prendre l'air deux ou trois fois pendant la classe; il ne donnait pas de devoirs comme les autres.

Il n'était pas considéré comme élève dans la maison; cependant il se confondait avec les élèves et faisait tout ce qu'il pouvait pour les porter à Dieu. M. Augé et M. Buquet, alors préfet de discipline, l'aimaient beaucoup. Les élèves l'estimaient et l'aimaient de même.

Il reçut de grandes grâces dans cette maison. Sa dévotion à la Très Sainte Vierge s'était beaucoup augmentée à Versailles; il y communiait toujours à la chapelle de la Sainte Vierge dans l'église de Saint-Louis; c'est aux pieds de cette Vierge qu'il a soutenu les plus grands combats que son cœur lui a livrés contre sa vocation. Au collège Stanislas la Très Sainte Vierge était toute sa consolation; sa dévotion pour elle croissait toujours. Il avait aussi une grande dévotion au Saint-Sacrement. Le *Catéchisme de la Vie intérieure* de M. Olier qui lui tomba alors entre les mains lui avait fait beaucoup de bien; il se nourrit longtemps de la lecture de ce livre. Quelque temps avant de venir au collège Stanislas, il avait lu la vie de la vénérable Mère Marguerite Alacoque, et cette lecture et un miracle qui venait de s'opérer à son tombeau, lui donnèrent une grande dévotion pour cette sainte âme. Il fit une neuvaine au Sacré-Cœur de Jésus en l'honneur de la vénérable Mère pour obtenir le rétablissement de sa tête par son intercession, si telle était la volonté de Dieu. Cette neuvaine, la *Vie* de la vénérable Mère Marguerite et la *Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*, par le P. Galiffet, qu'il lut alors lui firent le plus grand bien et lui inspirèrent une grande dévotion au Cœur de Jésus.

Il avait déjà passé deux examens de Droit et il n'était plus

guère possible de tromper davantage son père. Ses peines de cœur étaient toujours très vives; son âme était déterminée à tout souffrir plutôt que de manquer à la volonté de Dieu; mais cette détermination lui coûtait cher.

Son père avait été ruiné par les événements de 1830 et des coups de vent successifs qui avaient désolé Bourbon; il venait d'être exproprié; son frère n'était pas en état de prendre la direction des affaires considérables et embrouillées de son père; ce pauvre père n'avait d'espérance qu'en son fils, qu'il espérait voir bientôt revenir avocat, près de lui; sa mère comptait beaucoup sur lui : on lui écrivait tout cela; il sentait le besoin très grand que sa famille avait de lui, et il fallait, au lieu de leur écrire qu'il venait à leur secours, qu'il leur écrivit qu'il les abandonnait à leur malheur et qu'il se faisait prêtre. Il n'y a qu'un cœur qui aime, comme celui de Le Vavas seur aimait, qui puisse comprendre ce qu'il eut à souffrir dans ce temps-là.

Cependant il était décidé à accabler ses pauvres parents du coup que Dieu voulait qu'il leur donnât, et il allait leur écrire : c'était l'avis du P. Genesseau et de M. Mollevault.

Il allait obéir malgré l'état de sa santé, telle qu'il était fort à craindre qu'il put jamais pouvoir assez étudier pour être prêtre : tout cela ne l'arrêtait pas, il voulait obéir en aveugle.

Mais Dieu lui envoya un soulagement. Comme il allait écrire à ses parents qu'il se faisait prêtre, il reçut deux lettres qui lui annonçaient que sa sœur se mariait à l'un de ses amis d'enfance, beaucoup plus capable que lui de mener les biens de son père; ce fut pour son cœur un soulagement bien grand. Il fit une lettre où il tâcha de mettre tout son cœur et y conjurait son père et sa mère de lui accorder leur consentement pour se faire prêtre. Afin de les toucher, il leur raconta en simplicité toutes les peines qu'il avait souffertes depuis quatre ans à cause d'eux et finissait par les supplier de le donner à Dieu de bon cœur, puisque Dieu leur donnait un fils qui pouvait très bien le remplacer, leur déclarant en même temps que sa résolution était absolument inébranlable et que mille morts ne le feraient pas changer. Cette lettre, arrivée à Bourbon presque au moment du mariage de la sœur de Le Vavas seur, toucha tous les cœurs, et sa sœur qui l'aimait tant, le secondant auprès de son père et de sa mère, obtint leur consentement.

Il serait bien difficile de dire le bonheur qu'éprouva Le

Vavasseur en recevant leur réponse; sa mère lui disait qu'elle le donnait de bon cœur à Dieu; mais que, cependant, elle faisait une réserve, c'était celle de le voir encore une fois; que cela fait il serait à Dieu et elle ne prétendrait plus avoir aucun droit sur lui.

Deux incidents auxquels Le Vavasseur n'a jamais osé attacher grande importance avaient préparé sa mère à consentir de bon cœur à sa vocation. Un jour qu'elle se trouvait avec sa fille dans son salon, une des fenêtres de l'appartement ouverte, un oiseau qu'on appelle à Bourbon l'oiseau de la Vierge, à cause de la douceur de ses mœurs, y entra et alla se poser sur le portrait de Le Vavasseur qu'il avait envoyé à sa mère depuis peu, et après quelques instants il partit. Cette bonne mère fut toute frappée de ce petit événement, et en voyant cet oiseau se poser sur le tableau, elle s'écria : « Ma fille, il est arrivé quelque chose à mon enfant! » Sa fille la tranquillisa, mais elle en resta frappée.

A quelque temps de là elle eut un songe. Pendant son sommeil elle se croyait être dans la sucrerie à regarder ses esclaves travailler au sucre; tout à coup la porte de l'usine s'ouvre et elle voit une dame vénérable venir à elle et lui présenter un paquet de lettres de son fils avec un gros cachet noir. En voyant ce cachet, elle jette un cri et dit : « Mon enfant est mort! » La dame lui répond : « Non, il n'est pas mort, mais il n'est plus pour vous! » et elle se réveilla là-dessus.

Dieu dans sa bonté a-t-il voulu exaucer par ces deux petits événements les prières que Le Vavasseur faisait si ardemment pour qu'il disposât les cœurs de ses parents à le donner à lui? Si on n'ose pas dire oui, il faut toujours convenir qu'ils présentent quelque chose de tout particulier.

Le Vavasseur était toujours dans les mêmes fatigues de tête; ses études se réduisaient à rien; il y avait quatre ans qu'il était dans cet état; tous les remèdes employés pour fortifier sa tête ne produisaient rien. M. Mollevault, contre plusieurs autres personnes graves, fut d'avis avec le P. Genesseau qu'il accordât à sa mère ce qu'elle désirait et qu'il partit pour Bourbon, mais après avoir pris l'habit ecclésiastique et reçu la tonsure. On écrivit à Rome pour avoir un dimissoire.

Ce dimissoire n'arrivant pas et une bonne occasion se présentant, les Messieurs du Collège Stanislas demandèrent à

Mgr l'archevêque de Paris, Mgr de Quélen, la permission pour Le Vavasseur de porter la soutane. Il prit donc la soutane et partit par Nantes pour Bourbon.

Changé ainsi tout d'un coup en abbé, il faisait ce qu'il pouvait pour paraître ecclésiastique et porter convenablement le titre de *M. le curé* que tout le monde lui donnait.

Après une traversée bien heureuse où Dieu le protégea beaucoup et où il tâcha de lui être bien fidèle en ne relâchant rien de ses exercices de piété, il arriva un soir à Bourbon et mit pied à terre quand il faisait déjà nuit; sa famille ne l'attendait pas de sitôt. Sa mère fut bien heureuse de le revoir; son père pleura en le voyant en soutane; sa sœur en fut bien joyeuse et tout le monde de sa famille en fut très content.

Il demeura à Bourbon quatre mois, maria son frère et fit la connaissance de la Mère Marie-Madeleine de la Croix, fondatrice des Filles de Marie. C'était la tante de sa belle-sœur. Un soir qu'il se trouvait dans le salon de cette famille, on vint à parler de l'oraison; il en dit quelques mots; ces mots firent une telle impression sur M^{lle} Aimée Pignolet et sur sa sœur M^{lle} Marianne qu'elles commencèrent à faire oraison tous les jours, et c'est là la source des grâces qui en ont fait, d'une la fondatrice des Filles de Marie, et de l'autre la Sœur Marie Thérèse de Jésus de cette même Congrégation.

Il fut de retour en France après une heureuse traversée vers juin 1836 et reprit un logement au Collège Stanislas. M. Mollevault voulut qu'il se disposât à entrer à Issy après les vacances qui allaient commencer; mais, craignant avec raison que MM. les directeurs de ce Séminaire, à cause de la faiblesse des études de Le Vavasseur et surtout de l'incapacité où il était de travailler depuis cinq ans et qui augmentait plutôt que de diminuer, n'osassent pas l'appeler à la tonsure ou ne voulussent pas le garder au Séminaire, il tint à ce qu'il reçût la tonsure avant d'y entrer, et on obtint de Mgr de Quélen de la lui donner, l'octave de l'Assomption 1836, dans la chapelle des Saints-Anges, au Sacré-Cœur, rue de Varenne, à Paris.

En octobre 1836, Le Vavasseur entra à Issy, où il trouva pour ami, ange et moniteur, notre bien-aimé Père fondateur; il était alors dans sa vingt-sixième année. Au Collège Stanislas, Le Vavasseur, animé par les lectures de *Vies* de pieux écoliers, de *Vies de Saints* qu'il faisait, et par suite aussi d'un zèle pour

le salut des âmes qui avait commencé et qui avait été excité par la Sœur Rosalie dans le service des pauvres, auquel il était livré depuis son arrivée à Paris, se faisait une obligation de parler de Dieu le plus qu'il pouvait dans les récréations. Dans le règlement de vie détaillé qu'il avait alors, c'était une de ses grandes résolutions; c'est dans ces dispositions qu'il arriva dans la maison d'Issy. Là il trouva tout ce qu'il pouvait souhaiter pour être porté à Dieu et avancer dans son amour. Aussi est-ce le temps qu'il a passé en cette maison qui est celui où il a le plus aimé le bon Dieu. Et c'est surtout à notre bien-aimé Père qu'il le doit.

Il y avait déjà quatre ou cinq ans que M. Libermann était sous-économè à Issy; il commençait, par suite de la confiance que Dieu inspirait pour lui, à porter à Dieu tout le Séminaire par l'union plus intime des plus fervents de la maison. Les réunions, connues alors sous le nom de *bandes*, commençaient. Le Vavasseur, par suite de la grâce qu'il ressentait en lui, entra vivement dans les pensées de notre cher Père et fut un de ses hommes, non pas d'absolue confiance, mais de confiance assez pour qu'il l'employât beaucoup en ces œuvres de zèle. Il en retira le plus grand profit pour lui-même; et sur nombre d'autres ces réunions firent le plus grand bien. On peut dire que notre Congrégation en est sortie. Et malgré les abus qui résultaient de l'inexpérience des séminaristes qui faisaient partie de ces bandes, il est impossible de ne pas convenir qu'elles ont produit un bien extraordinaire et une ferveur bien ardente à cette époque, et à Paris et à Issy surtout. Il était bien difficile de trouver une maison plus pieuse que l'était alors ce Séminaire.

Cependant la tête de Le Vavasseur était toujours tellement fatiguée qu'il ne pouvait à peine préparer ses classes de philosophie. Heureusement qu'il savait beaucoup plus de mathématiques et de physique qu'on en enseignait, de sorte qu'il n'avait à s'occuper pendant toute la journée que de sa classe de philosophie; elle se faisait le matin; le soir avait lieu la classe de mathématiques et de physique. Néanmoins il répondait toujours suffisamment pour qu'on consentit à le garder. M. Mollevault prophétisait toujours qu'il serait un jour le plus fort missionnaire de sa mission; M. Pinault pensait comme M. Mollevault. Comme il payait sa pension et qu'on lui voyait

beaucoup de zèle pour la sanctification et la ferveur du Séminaire, on le garda. Dès la première année on l'avait logé à la chapelle de Notre-Dame de Lorette, et il fut bientôt nommé sacristain de cette chapelle, ce qu'il a toujours regardé comme une des plus grandes grâces que la Très Sainte Vierge lui ait faites. Le coutumier actuel du sacristain de cette chapelle a été fait par le cher Père et par lui. La préface est du cher Père.

Dès cette époque, Le Vavasseur parlait sans cesse de ses pauvres Noirs de Bourbon; il s'était comme consacré à eux dès Versailles, lorsqu'il fut obligé de consentir à se faire prêtre. Dès lors ou peu après, la grâce qui l'avait porté à embrasser l'état ecclésiastique et qui consistait dans une disposition du cœur qui le poussait de faire pour Dieu le plus qu'il pourrait, le pressa une fois décidé à être prêtre de chercher le genre de ministère où il pourrait être le plus utile. Connaissant l'état misérable et abandonné des Noirs de Bourbon au milieu desquels il avait été élevé, il n'avait pas à chercher longtemps quel ministère il choisirait; il lui était évident que c'était à ces pauvres âmes qu'il devait se consacrer.

Le voyage qu'il venait de faire en son île n'avait servi qu'à beaucoup augmenter ses bonnes dispositions pour ces pauvres malheureux, de sorte qu'il en était tout plein et en parlait sans cesse.

Cependant l'avenir pour lui était bien incertain; sa tête n'était pas mieux; à peine pouvait-il dire une dizaine de chaquet entier; la prière vocale le fatiguait douloureusement.

Les vacances de 1838 arrivèrent. M. Libermann était parti depuis quelque temps pour diriger le noviciat des Eudistes; le bien qu'il faisait au Séminaire, la grâce extraordinaire que Dieu répandait par ses directions et par les bandes, alors régulièrement organisées à Issy et à Paris, l'avaient fait juger l'un des hommes les plus propres à aider cette Congrégation à renaître. M. Le Vavasseur alla passer les vacances à Rennes (voir notice de M. Tisserant, page 6).

Alors Le Vavasseur commençait à ne plus croire qu'il pût jamais être prêtre, et il rêvait à des positions diverses où il pourrait faire le plus de bien comme catéchiste à la Guadeloupe ou à la Martinique par exemple; à cause de sa famille il ne voyait pas une telle position possible à Bourbon ou au

moins il ne voyait pas qu'elle serait aussi utile que dans les autres colonies.

Les vacances terminées, il se rendit au Séminaire de Saint-Sulpice. Les cours commencèrent; il se trouva si fatigué, dans une telle impossibilité de préparer ses classes, ne pouvant lire une demi-page de suite, qu'il fit des instances pour sortir du Séminaire ou au moins, si on ne voulait pas qu'il sortît pour ne suivre qu'un cours à la fois, demandant à faire d'abord le dogme, puis la morale. On lui dit qu'il fallait qu'il restât et qu'il suivit les cours comme il pût. Cette décision reçue, il s'abandonna en aveugle à la volonté de Dieu, réduisant à cette adorable volonté toutes les pensées et dispositions intérieures que lui faisait naître sa position.

Le carême étant arrivé, Le Vavasseur n'avait rien changé au régime qui lui était prescrit par les médecins comme nécessaire pour guérir ses faiblesses de tête; au bout de la première ou deuxième semaine il alla trouver M. Gallais, son directeur, et lui demanda à laisser de côté les prescriptions des médecins et à se mettre, au jeûne près, au régime du Séminaire. M. Gallais, considérant que depuis six ans l'état où se trouvait Le Vavasseur étant toujours le même, quoi qu'on pût faire, et son estomac surtout étant très bon, lui accorda ce qu'il demandait. Vers la mi-carême, Le Vavasseur ressentit un mieux subit; à la fin du carême il lisait plus facilement, et bientôt, sa tête se fortifia tellement qu'il put travailler avec la plus grande application. Malheureusement, au lieu de le laisser profiter du peu de temps qui lui était donné pour ses études de théologie, on le chargea de catéchismes qui lui prirent bien des moments jusqu'à la fin de son Séminaire et ne purent que faire souffrir ses études.

Sur le P. Tisserant et sa famille nos renseignements ne sont pas aussi abondants que sur le P. Le Vavasseur.

A M. Christian Tisserant, frère du missionnaire du Saint-Cœur de Marie, nous devons quelques notes extraites des œuvres d'Alexandre Dumas sur M. et M^{me} Tisserant leur père et mère. Alexandre Dumas, par son père le général Dumas, était originaire de Saint-Domingue comme M^{me} Tisserant : cette communauté de patrie les réunit à Paris.

Ces notes ont été obtenues de M. Christian Tisserant par le R. P. Barillec en mars 1881; d'un autre frère du P. Tisserant, Gontran, nos archives possèdent la reproduction d'un daguer-

réotype pris quelques jours avant le départ du Préfet apostolique de la Guinée en 1845; la lettre d'envoi de cette pièce est du 13 avril 1864.

Un cousin de notre confrère, M. Daguesseau Lespinasse, a laissé sur son parent une notice intéressante, dont le P. Audrin prit copie à Port-au-Prince, en avril 1875.

Enfin, nous ajouterons quelques données sur la carrière militaire du général Bauvais, grand-père du P. Tisserant, que le Cardinal Pitra qualifie de Gouverneur d'une partie de Saint-Domingue bien qu'il n'eut d'autre fonction que celle de commandant en chef de l'arrondissement de Jacmel; et nous citerons à propos de M^{me} Tisserant le jugement d'un historien haïtien, Beaubrun Ardouin, le même qui, par ses exigences inqualifiables, força le P. Tisserant, en 1845, à quitter la mission dont il était Préfet apostolique.

Louis-Jacques Bauvais, né à la Croix-des-Bouquets, avait été enrôlé dans les Chasseurs Volontaires de Saint-Domingue, qui, en 1779, sous la conduite du comte d'Estaing, prirent une part remarquable au siège de Savannah; il n'avait pas encore vingt ans. Quand en 1791 les Gens de Couleur de la Partie de l'Ouest de Saint-Domingue coururent aux armes pour revendiquer leurs droits, ils élurent Bauvais pour chef. Bauvais réussit à dominer sa troupe, à lui imposer de la discipline et par elle non seulement il fut victorieux des soldats de la Colonie, mais réussit à imposer aux Blancs de Port-au-Prince un traité qui reconnaissait les droits de la classe de couleur tels qu'ils avaient été admis par l'Assemblée Constituante. Ce succès dura peu.

Bientôt la proclamation de la liberté des Noirs (septembre 1793) fit des chefs de couleur les meilleurs agents de la métropole; les commissaires de la Convention s'assurèrent leur concours et, par suite, Bauvais fut nommé par eux commandant de Jacmel en 1794, L'année suivante, la Convention le nomma général de brigade (5 thermidor an III) en même temps que Toussaint Louverture, chef des Noirs, et André Rigaud, chef des Gens de couleur du Sud.

Bauvais se confina dans ses fonctions à Jacmel et maintint la paix et l'ordre dans sa région, jusqu'à ce que la guerre éclatât en 1799 entre Toussaint et Rigaud. Il lui eut fallu prendre parti pour l'un ou l'autre des deux adversaires; or, il déplorait cette lutte qui, à son avis, ruinait l'œuvre à laquelle il avait voué sa vie, l'établissement de l'égalité entre les anciens affranchis et les Blancs. Se jugeant incapable d'intervenir dans cette lutte, il quitta furtivement Jacmel en septembre 1799.

Il partit le 13 pour Saint-Thomas (1); mais pris par un navire anglais et dépouillé de tout ce qu'il avait, il fut amené

(1) Ile danoise des Petites-Antilles, neutre par conséquent, car la France était en guerre contre les Anglais.

à la Jamaïque d'où il passa à Curaçao. Sa femme et ses filles (sauf Coralie (1)) vinrent l'y rejoindre après avoir quitté Jacmel huit ou dix jours après lui et avoir séjourné à Saint-Thomas. Ils partirent de Curaçao pour la France.

Le 29 octobre 1800, le navire faisant eau, on mit l'unique chaloupe à la mer; le sort désigna ceux qui s'y embarqueraient. Le sort favorable à Bauvais fut contraire à sa femme; mais leurs enfants en bas âge étant privilégiés, il força sa femme à prendre sa place dans la chaloupe avec ses enfants et lui-même périt sur le navire.

Les naufragés furent secourus et arrivèrent à Bristol, d'où M^{me} Bauvais et ses filles passèrent en France. Cette dame accablée de peines survécut peu à son mari. Un gentilhomme, M. de Thuzy, prit ses demoiselles sous sa tutelle et les fit élever avec soin.

Au moment où nous écrivons cette histoire (1853), une des deux filles de Bauvais vient de mourir à Paris, c'était M^{me} Vve Tisserant, d'une piété exemplaire, d'une charité inépuisable, estimée de tous les ecclésiastiques et d'une foule de familles respectables de cette capitale. L'autre fille de Bauvais, non moins vertueuse, est morte aussi à Paris peu de temps avant sa sœur. » (B. Ardouin, *Études sur l'Histoire d'Haïti.*)

Au sujet de la mort du général Bauvais, M. D. Lespinasse ajoute ce souvenir de famille :

On le vit, enveloppé dans son manteau, accroché au grand mât et faisant flotter un mouchoir en signe d'adieu, jusqu'à ce que le navire disparût. Son petit-fils, comme on le verra plus tard, eut le même sort.

Puis il donne quelques détails sur l'enfance et la jeunesse du P. Tisserant :

Eugène Tisserant fut élevé au Collège Charlemagne. L'éducation qu'il reçut de sa mère, une véritable sainte, détermina sa vocation. Après avoir terminé ses études, il passa quelques mois dans la pharmacie de son père, puis demanda à entrer au Séminaire de Saint-Sulpice pour se faire prêtre. Patriote

(1) Coralie fut la mère de M. D. Lespinasse.

Supplément au Bulletin Mensuel, n° 458, Octobre 1928.

dans l'âme, l'abbé Tisserant, pendant son séjour au Séminaire, ne se préoccupait que d'Haïti. Il voulait être l'apôtre de son pays qu'il aimait tant. Dès qu'il fut ordonné prêtre, il demanda à Mgr de Quélen, archevêque de Paris, la permission de passer en Haïti : « Pensez-vous donc, Monsieur, que vous prenons tant de peine pour former de bons prêtres, afin de les envoyer se perdre en Haïti! Tant que je vivrai, je ne vous accorderai jamais cette permission. »

Voici le passage d'Alexandre Dumas père :

Quelques mots sur l'Orphelinat des Saints-Anges.

Laissez-moi vous parler un peu de l'institution des pauvres orphelins de l'Œuvre des Saints-Anges.

Quand vous passerez dans la rue Saint-Denis et que vous ne craindrez pas trop d'être écrasé par les voitures ou coudoyé par les passants, arrêtez-vous en face du n° 248, en face d'un magasin de mercier-passementier. Autrefois et jusqu'en 1849, ce même magasin était occupé par une pharmacie; cette pharmacie était tenue par un excellent homme nommé Tisserant. C'est là le point de départ, l'humble nid de l'Asile.

Un jour, une vieille femme, tenant une petite fille à la main, entre dans la pharmacie sous prétexte d'acheter je ne sais quelle drogue; elle paya sortit et oublia l'enfant dans le magasin. L'enfant avait deux ans. M^{me} Tisserant, bonne et sainte femme au cœur charitable, fut quelques jours à croire que l'on viendrait réclamer la pauvre petite fille. Un mois s'écoula dans cette attente. Elle comprit alors que l'enfant était venue chez elle de la part du bon Dieu. Elle pouvait l'envoyer aux *Enfants trouvés* elle ne le fit pas. Seulement, comme elle avait déjà à elle sept marmots de bon appétit, elle s'associa une autre dame pour élever cette gentille baby, que l'on baptisa à tout hasard et sans condition du nom de Marie-Ange. Vous voyez qu'elle gagnait deux beaux noms à avoir perdu le sien.

La charité des deux dames fit bruit dans le quartier, et des parents bien avisés trouvèrent qu'il était commode pour leur conscience et leur paresse de suivre l'exemple de la vieille femme et de déposer leurs enfants dans cette pieuse succursale. Une autre petite fille arriva de la même manière, puis une autre, puis une autre encore, si bien que, les frais augmen-

tant, M^{me} Tisserant et son amie furent obligées pour mettre les ressources au niveau des dépenses, de s'adjoindre d'autres amies.

Aujourd'hui l'Orphelinat compte quatre-vingt-dix petites filles : c'est le seul orphelinat de Paris qui ne repousse pas les enfants naturels.

L'ainée de toute cette petite famille, celle qui a montré le chemin et frayé la route à ses compagnes, Marie-Ange, âgée aujourd'hui de 18 ans, vient de partir pour la Hongrie, en qualité de gouvernante des enfants d'un riche seigneur.

M. Tisserant mourut, nous l'avons dit, en 1849; c'était un ami de M. Récamier, qui estimait fort deux choses en lui, son grand cœur et sa science. Peut-être la science l'eût-elle enrichi, si son grand cœur n'eût été là. Mais le moyen de devenir riche quand on donne ses drogues pour rien aux pauvres, et que l'on élève avec les siens les enfants que l'on oublie dans votre boutique? Tisserant mourut donc pauvre, laissant l'œuvre fondée par lui plus riche que lui.

L'*œuvre des Saints-Anges*, dont M^{me} la baronne Paul Dubois est présidente, dirigée par les Sœurs de Marie-Joseph, est située passage Dulac, 7, rue de Vaugirard, 43.

(Extrait du *Monte-Christo*, journal par Alex. Dumas.)

Nous n'avons pas pu contrôler les dires d'Alexandre Dumas; à l'Orphelinat des Saints-Anges, actuellement tenu par les Sœurs de la Sagesse, 8, rue de Vouillé, à la Maison-Mère des Sœurs de Marie-Joseph du Dorat, chez les descendants de M^{me} Paul Dubois, on ne nous a rien appris sur les origines de l'Œuvre, dont la fondation officielle remonte à 1844. Il nous suffit d'ailleurs, pour admettre le récit de A. Dumas, du témoignage de Christian Tisserant.

Premières ouvertures (1).

Il s'agit maintenant de faire voir par quelles voies Marie daigna donner développement à l'œuvre des prêtres-missionnaires de son saint Cœur. C'est ce qui va faire la matière de toutes les pages qui vont suivre.

Dans la digression où j'ai cru utile d'entrer pour mettre plus à même mes chers frères d'admirer avec moi la marche si providentielle de Dieu, pour accomplir dans le temps qu'il

(1) Suite du mémoire du P. Tisserant.

avait fixé de toute éternité les desseins de sa miséricorde sur la postérité si déchue de Cham, j'ai laissé notre pieux confrère Le Vavasseur avec le désir dont son âme était si embrasée, mais sans savoir comment ni quand il plairait à Dieu d'y donner réalisation. Son incapacité pour se livrer à toute étude avait persévéré jusqu'à son entrée en théologie à Paris, où il vint après avoir fait deux années de philosophie au séminaire d'Issy. Ce fut alors qu'il plut à Notre-Seigneur de lui rendre sa facilité d'autrefois. Marie allait écouter les soupirs de son cœur et prendre compassion des pauvres nègres. Refuge des pécheurs, Mère de toutes les âmes délaissées, que vous êtes bonne! Oh! puisse toute langue vous remercier, vous louer et vous bénir dans toutes les générations!!!...

Les vacances qui précédèrent immédiatement l'entrée de M. Le Vavasseur au séminaire de Paris comme élève de théologie, notre confrère était venu les passer à Rennes auprès de M. Libermann, en qui il avait une très grande confiance, pour prendre de lui des conseils pour la vie spirituelle. Son attrait de voler près de ces esclaves d'outre-mer qui lui étaient si chers le possédait trop pour qu'il pût contenir dans le silence avec un autre lui-même ce qui se passait en son cœur. Aussi n'avait-il pas manqué de faire part à ce dernier de l'état pitoyable où ces âmes se trouvaient réduites. Chaque jour, presque à chaque instant, la bouche, qui parlait chez lui de l'abondance du cœur, revenait sur cet article favori; ce qui avait beaucoup ému M. Libermann et tout le noviciat des Eudistes sur le malheur de ces pauvres abandonnés. Toutefois M. Le Vavasseur ne pensait point pour lors à une communauté de prêtres qui se destinassent par état au service de ces infortunés. Son but unique était de trouver quelques prêtres isolés, gens à renoncement et à sacrifice, qui voulussent s'occuper des esclaves et rien de plus. M. Libermann n'entrevoiant pas lui-même le dessein ultérieur du bon Dieu, se contenta de l'engager fortement, s'il réussissait à rencontrer quelques ecclésiastiques qui prissent cœur à la chose, de faire en sorte de les décider à venir passer quelques mois de solitude et de retraite dans une communauté. Connaissant plus que personne le cœur si généreux de M. Louis (c'était le Supérieur des Eudistes), il offrit par avance en son nom sa maison de Rennes pour M. Le Vavasseur et les compagnons qu'il aurait pu s'adjoindre,

moyennant une modique pension qu'eussent donnée nos missionnaires. Les choses, comme on le voit, étaient alors bien vagues et incertaines. L'on se sépara, en concluant de part et d'autre, qu'après avoir consulté Dieu et Marie par la prière, on demandait les avis de M. Pinault, sulpicien d'une haute sainteté, et auquel Dieu avait donné de grandes lumières. M. Le Vavasseur revint donc pour commencer sa première année de théologie à Paris et par un attrait particulier, dont il ne sut probablement s'expliquer alors le motif, abandonna à Marie le soin de manifester elle-même qu'elles étaient ses volontés sur l'œuvre vers laquelle soupirait si ardemment le cœur de notre ami, et les voies qu'on aurait à prendre pour en assurer le succès.

Durant ces mêmes vacances que M. Le Vavasseur passait à Rennes, près de M. Libermann, j'avais eu le bonheur de connaître l'Archiconfrérie du Saint et Immaculé Cœur de Marie pour la conversion des pécheurs, que je ne sus pas apprécier alors; j'en demande pardon à ma bonne mère... Il me fallut un ordre exprès et positif du vénérable curé que Marie avait placé à la tête de cette œuvre si féconde en merveilles de grâces et de conversions et un ordre de la part de celle dont le nom me sera toujours si cher, puisque j'espère lui devoir un jour mon salut, pour que je consentisse à joindre mon nom à celui des 4.000 confrères et consœurs (1) qui se trouvaient sur le registre. Le saint curé, par une inspiration particulière de Marie, qu'il ne put s'expliquer lors de cette première visite (je ne le connaissais nullement et ne l'avais jamais vu), me tira à part pour me faire confidence, à moi pauvre séminariste, inconnu et tout surpris de voir un prêtre si vénérable s'abaisser jusqu'à me regarder comme un intime ami, des miracles et prodiges que la Sainte Vierge, pour le salut de tant d'âmes égarées, daignait opérer par la dévotion à son Cœur saint et immaculé. Il me raconta, ce bon vieillard, avec cette effusion de cœur qui le caractérise, la voie toute merveilleuse dont Marie s'était servie pour lui inspirer de commencer cette œuvre, cette voix intérieure si forte et pénétrante, qui en le pressant de mettre sa paroisse sous la protection du Cœur de

(1). Sur ces quatre mille associés réunis en moins d'un an, étaient inscrits déjà mille huit cents hommes.

celle qui est le refuge des pécheurs, lui reprochait en même temps son irrésolution, son espèce d'incrédulité à la parole de Marie, le retour à Dieu si touchant de ce capitaine de l'ancienne Garde, qui venait d'avoir lieu il y avait deux ou trois jours, et dix exemples aussi frappants... Mais, dureté inconcevable de mon pauvre cœur à la voix de Marie! ému presque jusqu'aux larmes, une piété malentendue voulait paralyser l'effet de la grâce, ou plutôt la ruse du démon qui aurait voulu me ravir ma grande planche de salut; car sans les prières que l'Archiconfrérie voulut bien adresser en ma faveur à la Mère des miséricordes, ou je n'eusse pas persévéré dans les désirs que Dieu allait mettre dans mon âme, ou je n'eusse jamais pensé à m'adjoindre à la société qui a daigné m'admettre dans son sein. Je fais cette petite digression au sujet d'une œuvre si chère à tout prêtre-missionnaire du Saint Cœur de Marie pour montrer la coïncidence ménagée par Marie entre mon entrée dans l'Archiconfrérie et les désirs que je commençai à sentir d'une vie que je consacrais spécialement à m'occuper des restes si nombreux et si méprisés de la pauvre postérité de Cham, maudite par Dieu.

J'ai dit que depuis plusieurs années la pensée de l'état spirituel des habitants d'Haiti venait m'attrister : c'était un resserrement de cœur, une peine bien vive, il est vrai, de voir des prêtres perdant par milliers les âmes que Dieu leur avait données à garder contre la rage de Satan, et devenus eux-mêmes pires que des démons, mais non un désir d'aller me dévouer corps et âme pour le salut de ces âmes si dignes de pitié.

Ce dernier attrait, je ne le reçus de la bonté du Cœur de notre Mère qu'après mon admission dans l'Archiconfrérie. Selon la marche commune de la Providence dans la conduite de nos âmes, je le portais quelque temps en moi-même sans le savoir; le germe en avait été jeté par une miséricorde toute gratuite. Lorsque la veille du jour de la Présentation de la Très Sainte Vierge au Temple, fête patronale des séminaires de Saint-Sulpice, M. Le Vavasseur, qui ne pouvait se douter en rien de ce qui se passait en mon âme, et n'était connu que de Dieu, se sentit porté de me faire cette demande, si insolite dans la bouche de ce cher confrère, sans que je lui en eusse donné sujet : « Mon cher, avez-vous quelque chose en vue pour

l'avenir? j'ai toujours songé depuis le premier jour où je vous vis à Issy que Dieu vous voulait pour une certaine œuvre », et que, par un mouvement que je n'ai jamais su m'expliquer, l'arrêtant, je répondis moi-même, assurément pour la première fois de ma vie, ces mots que ne prononcent guère d'ordinaire les esprits dévorés d'une curiosité impétueuse, qui ne peut patienter un moment (et voilà ce que j'étais alors) : « Par le passé j'ai tout gâté pour avoir voulu prévenir les moments de Dieu, je ne veux rien savoir pour le moment de ce que vous me proposez. » A ce moment, dis-je, je ne savais encore quelle était l'œuvre qu'avait en vue M. Le Vavasseur pour moi, ni que Marie m'appelât à servir les pauvres Nègres; seulement mon cœur se trouvait alors flottant entre des sentiments dont il lui était impossible de se rendre compte. Un goût prononcé pour les missions m'était venu je ne sais comment, et je ne pouvais en distraire mon esprit; c'était une pensée qui me poursuivait sans cesse. Ne pouvant soutenir un seul instant l'idée d'aller seul, je parcourais l'une après l'autre toutes les sociétés existantes, et je n'en trouvais aucune qui répondit au sentiment intérieur que je ressentais et que je ne pouvais me définir à moi-même. Et puis il me semblait toujours que Dieu dans sa miséricorde me réservait à une vie plus méprisée, plus ignorée, que je ne savais pas et que je cherchais. C'était au milieu de cet état d'incertitude la plus complète que je me trouvais placé par la divine Providence lorsque M. Le Vavasseur me parla, sans que je comprisse pour lors sa pensée.

Plusieurs jours ou plusieurs semaines s'étaient écoulées lorsque je reconnus que mon bon confrère avait peut-être eu l'intention de m'intéresser en faveur des Noirs de Bourbon; mais cette pensée me faisait peu d'impression au sujet des esclaves de cette colonie, et, lorsqu'elle me revenait à l'esprit, ranimait de suite celle du délaissement des Noirs d'Haïti; et toutefois, bien que mes affections se fussent portées de préférence sur Saint-Domingue à cause de la misère plus grande de ce peuple infortuné, et de la part que j'avais toujours prise à son malheur, à dire vrai je n'étais touché ni de l'une, ni de l'autre, parce que l'idée d'aller seul à Saint-Domingue ou à Bourbon me faisait frissonner dans la crainte de me perdre sans sauver les autres.

Cet entraînement secret vers l'une de ces îles, et d'un autre côté cette frayeur insurmontable d'entrer isolé dans ce ministère devenait de jour en jour plus fort; et pour ramener tout dans ce qui regarde ma vocation, comme dans ce qui concerne notre petite société, à l'intervention de Marie à laquelle après Dieu je suis redevable de tout le bien qu'il a plu au Seigneur de me départir malgré mes infidélités de chaque jour, j'ajouterai, parce que j'en ai la conviction intime, que c'étaient là les premiers effets de la grâce de mon admission dans l'Archiconfrérie.

Quoiqu'associé depuis cinq mois à ce nombre déjà si étonnant d'âmes de l'un ou de l'autre sexe, qui s'étaient d'une extrémité du monde à l'autre empressées de venir solliciter pour elles-mêmes ou pour d'autres des grâces de repentir, de persévérance ou de pardon, du Cœur de Marie ouvert si libéralement à tous pour répandre les largesses de sa bonté compatissante dans tous les cœurs, il faut cependant en faire encore le triste aveu, puisque cela me fournit l'occasion de faire admirer cette conduite si providentielle de notre bon Maître pour faire exécuter dans le temps les desseins de sa miséricorde : hélas! je me dégoûtai bientôt de ce nouveau lien qui m'unissait si étroitement au Cœur de notre commune Mère. A force de voir cette admirable dévotion regardée avec une sorte d'indifférence par les âmes auxquelles je la proposais (Dieu permettait même que des personnes d'une haute sainteté à qui j'en avais fait part ne comprissent pas pour lors cette œuvre, dont un peu plus tard elles sont toutes devenues les plus zélés propagateurs), je finis moi-même, sans me rendre compte du pourquoi, par en abandonner à peu près la pratique. Un jour, on était alors au commencement de février, Dieu daigna me réveiller tout à coup de cette torpeur, dans ma négligence à faire connaître le culte du Cœur de Marie, et à imprimer cette dévotion dans ma propre âme, je reconnus une ingratitude monstrueuse. J'avais dans tout le cours de ma vie tant reçu de cette tendre Mère, devais-je répondre à ses bontés d'une manière si étrange? Et sur-le-champ je me sentis tout dévoré du désir de réparer ma faute en consacrant toute ma vie à répandre la connaissance et l'amour du Cœur de Marie, Vierge immaculée et Refuge des pécheurs, par tous les moyens que Marie voudrait bien elle-même me fournir. C'était ainsi

que cette mère se vengeait de mon infidélité à son service; oh! que Marie est bonne!

A partir de cette époque, je commençai donc à faire un peu de ce que j'eusse dû toujours pratiquer. Après avoir supplié Marie de m'aider à faire connaître les richesses inexprimables de ce Cœur qui est la voie unique pour aller à Jésus, je me livrai à l'impulsion que je recevais de sa bonté, et Notre-Seigneur voulait bien y donner bénédiction.

M. Le Vavasseur fut un des premiers qui à Saint-Sulpice s'empessa de toute l'ardeur de son âme envers celle qu'il aimait tant, de prendre ces nouvelles livrées de Marie; et comme à une grâce accueillie par nous avec fidélité, Marie ne répond, à l'exemple de son adorable Fils Jésus-Christ, que par des faveurs plus grandes, voici de quelle manière notre Mère du ciel exauça les désirs secrets de nos cœurs au sujet des vœux que nous formions pour nos pauvres Noirs. A peine fut-il devenu membre de l'Archiconfrérie, et eut-il recommandé aux prières de cette puissante association l'état spirituel des âmes qui lui étaient si chères, au moment où même, sans nous être donné le mot, je sollicitais le saint Curé de Notre-Dames-des-Victoires, qui ne se rappelait aucunement de moi, ni de m'avoir ouvert si confidentiellement son cœur cinq mois auparavant, de vouloir bien intéresser d'une manière toute spéciale la commisération des associés en faveur des Noirs de Saint-Domingue (1), notre cher confrère se sentit entraîné à s'ouvrir pour la première fois au directeur de sa conscience, homme versé dans les voies spirituelles (2), et à M. Pinault sur le projet, qu'il ne pouvait retenir plus longtemps en lui-même, d'aviser au moyen de venir au secours des pauvres Noirs délaissés de Bourbon, Maurice et Madagascar. M. Pinault, prêtre si dévoué à Marie, fut l'organe que cette dernière choisit pour faire connaître par quelles voies le Seigneur répandrait ses bénédictions les plus abondantes sur le dessein d'évangéliser ces brebis sans pasteur. M. Le Vavasseur n'avait

(1) Ces deux recommandations furent faites avec l'empressement de tout le zèle de M. Desgenettes, et avec tous les détails qui pouvaient servir à apitoyer le pieux auditoire; et le bon vieillard m'écrivit même quelques jours après pour me charger de remercier de sa part le séminariste qui lui avait fourni l'occasion de plaider la cause de ces infortunés.

(2) M. Gallais, professeur de dogme à Saint-Sulpice.

pas eu l'idée de former une communauté; M. Libermann, destiné par la Sainte Vierge à donner commencement à cette œuvre, n'avait pas songé non plus à une institution qui eût pour but spécial de s'occuper de ces âmes abandonnées. Marie avait elle-même amené ces circonstances afin que son bras seul et non celui de l'homme parût dans ce qui devait donner lieu à l'établissement de cette pauvre petite société qui allait s'élever sous la protection de son saint et immaculé Cœur, notre conseiller et notre égide.

Le vénérable ecclésiastique dont je viens de parler proposa donc qu'on formât une communauté de prêtres pour porter aux Noirs les secours et les consolations de notre sainte religion. « C'est là, dit-il à M. Le Vavasseur, ce que Dieu a en vue d'exécuter pour ouvrir les portes du salut à ces pauvres gens auxquels vous vous intéressez si vivement, et l'unique moyen d'opérer un bien stable chez ce peuple ignorant. » M. Le Vavasseur reçut l'avis de M. Pinault avec le même respect et la même reconnaissance que si la Sainte Vierge eût parlé elle-même et lui faisant entrevoir que cette réponse était l'effet des prières qui avaient été adressées si vivement et par tant de cœurs réunis à la mère des âmes les plus délaissées; et il quitta ce saint homme plein de joie et de confiance envers le secours de Marie. Un secret pressentiment lui dictait au cœur qu'elle seule commencerait l'œuvre et lui donnerait son achèvement. Quelques jours après il écrivit à M. Libermann pour lui annoncer ce projet et lui demander ses conseils relativement à l'œuvre proposée. Cette lettre ne pouvant manquer d'intéresser tous les membres de notre petite société, j'ai cru entrer dans leurs désirs en la reproduisant ici. On y verra les sentiments qui animaient notre pieux confrère sur la grandeur de l'œuvre qu'il proposait à M. Libermann, sur les hommes à sacrifice qu'elle réclamait; ce qui, en nous donnant matière à réflexion sur nous-mêmes, devra nous porter à demander avec instances au Cœur de Marie cet esprit de sainteté qui nous est si nécessaire pour que nous puissions nous élever à la hauteur de notre belle vocation. On y lira aussi sans doute avec plaisir les moyens que M. Le Vavasseur proposait dès lors pour faciliter à chacun des membres de la future compagnie l'acquisition des vertus qu'il doit pratiquer. Cette lettre fut écrite vers la fin de février ou les premiers jours de mars de l'année 1839.

Vive Jésus et Marie !

TRÈS CHER FRÈRE,

« Que l'esprit de Notre-Seigneur soit en vous !

« M. Pinault m'engage beaucoup à vous écrire au sujet d'une œuvre importante, et qu'il croit être dans les desseins de Notre-Seigneur. Vous m'avez souvent entendu parler de l'état déplorable de la religion à Bourbon et dans les îles environnantes et du délaissement absolu où se trouvent les Noirs, les affranchis et les pauvres de ces pays. Les Noirs, qui forment plus de la moitié de la population, sont surtout dans un état d'ignorance, de misère et de corruption dont on ne peut guère se faire d'idée ici; il n'y a rien de plus bas, vil et méprisable dans la pensée du monde, et tant qu'il n'y aura pas des prêtres assez participants de l'Esprit de Notre-Seigneur pour descendre jusqu'à eux, se confondre et se faire une même chose avec eux, jamais personne ne songera à sauver leurs âmes; et comme leur liberté qu'on attend ne changera pas leur misère morale, mais au contraire l'augmentera, il s'ensuivra qu'ils ne sortiront peut-être jamais de l'état où ils sont. Entreprendre l'instruction et le soin de cette partie du corps de Notre-Seigneur (car le plus grand nombre entre eux est baptisé), c'est comme se jeter dans une mer sans fond de mépris, d'ignominies, de contradictions et de difficultés que l'enfer suscitera et que Dieu permettra dans sa bonté de la part des Blancs (malgré leur désir de faire instruire leurs Noirs), des Noirs et des autres prêtres. Vous voyez donc quels hommes il faut pour une telle œuvre; il les faut pleins de ce véritable esprit de Notre-Seigneur qui animait le P. Claver. Il faut des âmes qui ne puissent vivre que de croix de tout genre, extérieures et intérieures, qui puissent se tenir plus bas que les pauvres Noirs dans la pauvreté, le dénuement extérieur, l'opprobre et le mépris, afin de pouvoir de là leur prêcher Notre-Seigneur crucifié et leur faire comprendre tout ce qu'il y a de richesses et de gloire dans la bassesse et la misère où ils sont devant les hommes; de même que ce divin Maître s'est abaissé au-dessous de tout pour avoir en quelque sorte le droit de prêcher l'humiliation, de même pour prêcher à ces malheureux il faut être au-dessous d'eux en pauvreté exté-

rieure et en mépris. Vous voyez aussi que c'est l'œuvre la plus sanctifiante que l'on se puisse imaginer, et même elle est telle qu'on ne peut y entrer et y persévérer seulement un jour que par des vœux et desirs sans limites de sainteté et de perfection; mais où trouver et où former de tels hommes? Il semble que Notre-Seigneur prépare ici au Séminaire quelques âmes pour une telle œuvre. Il a mis par une autre voie que moi, et sans que je n'en susse rien, M. de la Brunière à peu près dans les mêmes desirs et les mêmes pensées. M. Senez, M. Tisserant, peut-être M. Pradines, peut-être deux ou trois aussi à Issy, l'embrasseraient certainement de toute leur âme. M. Gallais, à qui j'en ai parlé, l'approuve beaucoup, mais il n'a pas cru que je dusse encore m'en ouvrir à d'autres qu'à M. de la Brunière. M. Pinault est fâché de cela et voudrait que j'en parlasse. Supposé certaines les vocations dont je vous parle, il me semble et à M. Pinault que nous n'aurions rien de mieux à faire que de nous joindre à vous autres dans le sens que vous m'avez dit pendant les vacances; nous irions prendre naissance à Saint-Gabriel, où serait notre noviciat, nous adopterions les Constitutions du P. Eudes avec les modifications que notre œuvre demandera, et nous partirions de France comme une branche de votre communauté, qu'elle nourrira sans cesse par les sujets que Notre-Seigneur enverrait à votre noviciat. Toute notre communauté qu'on pourrait appeler les prêtres ou Missionnaires de la Sainte-Croix, ou de tout autre nom qu'on croira être de la volonté de Dieu, serait soumise à un supérieur, lequel offrira à l'autorité ecclésiastique du lieu où nous irons, de l'appliquer à aider MM. les Curés dans ce qu'ils ne peuvent faire à l'égard des Noirs et des pauvres Libres. Le Préfet apostolique ou l'Évêque ou les curés désigneront le travail, mais l'application des sujets dépendrait absolument du supérieur, qui ne serait obligé par rien de rester dans tel pays plutôt que dans tel autre.

« Tout en s'occupant des Noirs de Maurice et de Bourbon, les Missionnaires seraient à la disposition de la Très Sainte Providence pour les desseins de miséricorde qu'elle peut avoir sur Madagascar et supposé que Notre-Seigneur y ouvre quelques voies; la conversion de ce pays pourrait devenir par la suite œuvre principale.

« Dans l'exercice du saint ministère à Bourbon, nous serions

tellement les serviteurs de MM. les Curés et si soumis à eux que nous ne pourrions pas même recevoir sans leur permission un honoraire de messe; nous ne leur demanderions que le travail et la peine.

« Pour dépendre en quelque chose du Gouverneur ou de l'Administration coloniale, on ne recevra d'eux que ce que coûtera la très pauvre nourriture que sera chargée et de préparer et de fournir chaque jour à la Communauté une personne qu'elle aura choisie dans le voisinage du lieu où elle se sera fixée. On pourra recevoir aussi une somme modique pour l'habillement des Missionnaires.

« Pour ce qui est de leur logement, ils demanderaient une petite maison qui pourrait leur servir de chapelle; et autour, on bâtirait de pauvres cases comme celles qu'habitent les Noirs, le tout pauvrement environné par quelques haies ou autrement.

« Les Missionnaires pourraient facilement obtenir pour chacun d'eux un mulet avec quelque pauvre équipage, et ils ne posséderaient ni recevraient pour eux rien autre chose.

« Tout ce qu'ils pourraient avoir d'argent par aumône ou quelque autre voie serait consacré à adoucir les misères des Noirs et des pauvres.

« Ils ne pourront pas ordinairement vivre en communauté, parce qu'il faudra qu'ils se dispersent, mais ils pourront se réunir tous les quinze jours, le pays n'étant pas trop grand, ou tous les mois au moins pour passer un jour entier dans une grande retraite et se renouveler les uns les autres dans la ferveur.

« Voyez devant le bon Dieu ce qu'il peut y avoir de lui dans tout ceci, car mille morts plutôt que de rien désirer ou penser quelque chose hors de cette divine volonté. Vous voyez bien toutes les difficultés d'une telle œuvre, mais les difficultés sont ce par quoi on mérite récompense. Toute la question est de savoir si Dieu le veut.

« Si vous voyez bon de communiquer cette lettre à M. le Supérieur, faites-le, mais priez-le de n'en pas parler, car M. Gallais veut tenir encore cela dans le secret.

« J'ajoute trois choses à ce que je vous ai dit de cette œuvre :

« La première, c'est qu'elle serait acceptée avec un empressement extrême et à Bourbon et à Maurice.

« La deuxième, c'est qu'elle est indispensable pour relever par la sainteté et la mortification extérieure de ceux qui l'entreprendront la foi qui a été éteinte ou qui est languissante dans ces pays à cause des scandales ou de la conduite tout humaine du plus grand nombre des prêtres.

« La troisième, c'est que cette œuvre ne demande pas de forte santé, on y sera bon si on est pauvre en tout, excepté en désirs de sainteté. »

M. Libermann, en apprenant la nouvelle du projet qu'avait formé M. Le Vavasseau, ne put contenir sa joie; ce qu'il avait entendu raconter durant les vacances dernières sur l'état délaissé où languissaient les âmes de nos pauvres Noirs lui était resté profondément gravé dans l'esprit; aussi, bénissant par avance Marie d'avoir réservé l'exécution d'une telle œuvre pour nos temps d'indifférence et d'égoïsme, se hâta-t-il d'encourager notre ami par la lettre suivante :

Vive Jésus et Marie...

Rennes, le 8 mars 1839.

MON TRÈS CHER FRÈRE,

« *Viriliter age et confortetur cor tuum.* J'espère que Notre-Seigneur réalisera le projet qu'il vous a inspiré pour sa très grande gloire, poursuivez-le avec confiance et amour envers Notre-Seigneur; il a de bons desseins sur le salut de ces pauvres âmes abandonnées jusqu'à ce moment. Je vous conseille donc d'entreprendre cette grande œuvre et de vous y employer sérieusement; ne comptez pas sur vous ni sur vos industries en cela, ne cherchez à persuader personne, mais laissez agir le Maître de la maison, c'est à lui à choisir les ouvriers qu'il y veut envoyer. Votre grande occupation doit être maintenant de vous humilier beaucoup devant lui de ce que vous êtes un grand obstacle aux desseins de miséricorde sur ces pauvres âmes qui lui sont si chères. Entrez cependant dans de grands sentiments de confiance et d'amour envers lui et agissez fortement; ne vous découragez pas des difficultés qui vous seront mises dans le chemin, des reproches, des faux jugements qu'on fera sur vous et votre conduite en tout ce que vous ferez; on

vous traitera de pauvre tête, d'imprudent, d'orgueilleux, et l'on dira cent mille belles choses semblables sur vous, et cela non seulement dans votre pays, mais même à Paris; même des hommes respectables, vous désapprouveront, vous blâmeront, et traiteront ce dessein d'idée de jeune homme, de folie, et le regarderont comme impossible, car voilà où en sont les hommes les plus sages et les mieux intentionnés; quand ils voient des difficultés insurmontables selon l'homme, ils regardent la chose comme impossible; mais, très cher, ne vous laissez pas décourager ni arrêter même un instant. Si même les hommes les plus pieux et les plus sages s'y opposent, persévérez dans votre projet devant Dieu, car ceux qui ne sentent pas le mouvement intérieur du bon Dieu vers une bonne œuvre semblable la regardent comme impossible à cause des difficultés. Voilà pourquoi vous avez besoin de vous tenir toujours en Notre-Seigneur dans un grand esprit d'humiliation et d'amour, le laissant faire plutôt que de faire vous-même; suivez les mouvements qu'il vous donne et les désirs qu'il vous inspire en toute douceur et suavité, paix, amour et dans la plus profonde humilité de votre cœur. Dans toutes les difficultés que vous éprouverez, tenez vous surtout dans la patience, la douceur, l'humilité et la paix devant Dieu, et à l'égard de ceux qui vous causeront ces difficultés et ces peines.

« J'ai proposé la chose à M. le Supérieur des Eudistes; il en a eu une très grande joie; il m'a dit qu'il vous recevrait avec le plus grand plaisir et qu'il s'estimerait heureux si la pauvre Congrégation de Jésus et de Marie pouvait entreprendre une œuvre si grande et si agréable à Dieu; l'avantage pour vous serait très grand, et même pour le bien de la chose, il semble presque indispensable que ce soit une congrégation qui entreprenne une œuvre semblable. Si vous étiez isolés dans le monde, il n'y aurait pas d'ensemble, l'esprit propre s'en mêlerait bientôt et la chose ne serait pas stable. Il y a en outre une foule d'autres raisons; d'ailleurs il est absolument nécessaire que vous vous prépariez pendant quelques années dans la retraite à un si grand ministère.

« Je suis donc fort de l'avis de M. Pinault pour une vie de congrégation; si le bon Dieu vous tourne vers la nôtre, ce serait une grande consolation pour moi et un grand bien pour cette pauvre Congrégation si inutile en France; elle pourrait au

moins procurer la gloire de Dieu ailleurs. Du reste, nos constitutions seront bonnes et vous n'aurez rien à changer pour votre dessein, elles se prêtent parfaitement à ce projet; notre esprit n'est rien autre chose que l'esprit apostolique; et tout dans nos constitutions tend à former un missionnaire fondé uniquement sur l'esprit de Notre-Seigneur et nullement sur aucune autre chose. Je vous conseille de ne pas encore vous occuper des détails de la règle à suivre. Il suffit que vous ayez à présent une vue générale de la chose; plus tard, si vous venez avec nous, nous réglerons le particulier, selon qu'il nous sera donné d'en haut, si le bon Dieu vous mène ailleurs, vous le réglerez ailleurs, mais il y aurait du danger à vous en occuper maintenant; le temps n'est pas encore venu pour cela; visez en ce moment à vous préparer à un si grand ministère, dans la paix, la douceur et l'humilité intérieures de votre âme et par une vie d'amour et de sainteté, tâchant de vous rendre de plus en plus agréable à Notre-Seigneur et de plus en plus capable d'être un instrument fidèle entre ses mains. Je ne sais pas pourquoi M. Gallais pense qu'il ne faut pas en parler, voilà pourquoi je ne puis rien vous dire là-dessus. Je vois bien qu'il ne faut pas se presser dans les œuvres de Dieu et laisser faire Dieu plutôt que d'agir nous-même. Cependant, s'il n'y avait pas de raison qui s'y oppose, il n'y aurait pas de mal à en parler, et même en certaine circonstance il le faudrait faire. Mais, comme je vous dis, M. Gallais aura sans doute des raisons, qui me sont inconnues. Si vous mettiez M. Pinault en rapport avec M. Gallais sur cette matière, ils concluraient ensemble ce qu'il y aurait à faire, si je n'avais pas peur de gâter les choses, j'aurais écrit quelques mots là-dessus au très cher M. de la Brunière, mais il faut laisser faire le bon Dieu, je vais cependant dire deux mots là-dessus à M. Pinault et à M. Gallais (1).

« Ne pensez pas encore même au Patron ou à la dédicace de votre œuvre. Laissez-la encore tout simplement entre les mains de Jésus et Marie. Je pencherais aussi pour la Croix, qui doit être votre partage. — Adieu, très cher; que Jésus soit votre

(1) La lettre finit ici par la formule ordinaire : « A Dieu, très cher. Que Jésus soit votre refuge, notre espérance et votre amour ! Tout à vous dans le très saint amour de Jésus et Marie. » Le reste est un *post-scriptum*.

refuge, votre espérance et votre amour. — Tout à vous dans le T. Saint Amour de Jésus et de Marie. »

F. LIBERMANN, *acolyte*.

Il n'est pas besoin de faire des réflexions sur cette lettre; elles naissent d'elles-mêmes dans l'esprit du lecteur. Elle est remplie d'excellents conseils que chacun d'entre nous fera bien de méditer à loisir devant Dieu, pour s'en faire à lui-même l'application. Notre bon Père disait vrai : quand on entreprend une œuvre qui n'a de point d'appui que sur Dieu, il faut s'attendre que la sagesse humaine réprouvée par Dieu lui-même nous traitera de fous et d'insensés : *Si me persecuti sunt et vos persequentur; sic enim persecuti sunt prophetas, qui fuerunt ante nos.*

Et pour ce qui regarde le bien de notre âme et assurera les succès de l'entreprise, si Dieu la veut, il faut sous le poids des contradictions et de l'adversité que nous soyons fidèles à baiser la main miséricordieuse de notre divin Sauveur en attendant dans une humilité patiente, confiante et paisible, les moments de la Providence qui veille sur nous et se sert de tout, même de la malice des hommes, pour arriver à ses fins.

Cette seconde lettre fut écrite de Rennes le 8 mars. Elle ranima puissamment le courage de M. Le Vavasseur, qui redoubla ses prières et fit redoubler celles qu'adressait à Marie l'Archiconfrérie en faveur de l'œuvre projetée.

Les allusions faites dans les lignes qui précèdent à l'Archiconfrérie du Saint-Cœur de Marie, Refuge des pécheurs et à M. Desgenettes, curé de Notre-Dame-des-Victoires, demandent que nous insérions ici quelques pages du récit que nous a laissé M. Desgenettes lui-même de la fondation de l'Archiconfrérie, dans le Manuel de cette Association (édition de 1850). Ces pages nous serviront à mieux comprendre la dévotion du P. Tisserant au Saint-Cœur de Marie. Le Père écrivait, en effet, son mémoire après une année passée à Notre-Dame-des-Victoires comme sous-directeur de l'Archiconfrérie en compagnie constante du bon curé : c'est là, comme le lui disait le Vénéral Père, qu'il fit son noviciat.

A la gloire, à l'honneur
du Très Saint et Immaculé Cœur de Marie.
L'Archiconfrérie a pris naissance le 3 décembre 1836. Beau-

coup de personnes, qui ne jugent que d'après les apparences, nous en appellent le fondateur. Nous ne pouvons pas laisser passer ce préjugé sans le combattre et le détruire. Nous ne sommes point le fondateur; à Dieu seul l'honneur et la gloire! nous n'avions aucune des dispositions d'esprit et de cœur qui pouvaient nous y préparer. Loin de là! nous devons confesser, en en demandant pardon à Dieu et à Marie, que nous, enfant de Marie, habitué, dès notre plus jeune enfance, à l'aimer, à la vénérer comme la plus tendre des mères, nous ne comprenions rien à la dévotion à son saint Cœur, que nous évitions même d'y penser. Nous ajouterons encore qu'un saint religieux, le P. Maccarthy, ayant un jour prêché dans notre église des Missions Étrangères un sermon sur le saint Cœur de Marie, nous ne recueillîmes de son sermon aucun sentiment, donnant notre suffrage ordinaire à l'éloquence du prédicateur, mais fâché, tant était grand l'orgueil de notre prévention, qu'il eût traité un tel sujet que nous pensions n'être pas plus utile aux autres qu'à nous. Telle a été notre disposition constante jusqu'au 3 décembre 1836, fête de saint François Xavier. Ce jour-là, à neuf heures du matin, je commençais la sainte messe au pied de l'autel de la Sainte-Vierge, que nous avons depuis consacré à son très saint et immaculé Cœur et qui est aujourd'hui l'autel de l'Archiconfrérie; j'en étais au premier verset du psaume *Judica me*, quand une pensée vint saisir mon esprit. C'était la pensée de l'inutilité de mon ministère dans cette paroisse; elle ne m'était pas étrangère; je n'avais que trop d'occasions de le concevoir et de me la rappeler. Mais dans cette circonstance elle me frappa plus vivement qu'à l'ordinaire. Comme ce n'était ni le lieu ni le temps de m'en occuper, je fis tous les efforts possibles pour l'éloigner de mon esprit. Je ne pus y parvenir, il me semblait entendre continuellement une voix qui venait de mon intérieur et qui me répétait : *Tu ne fais rien, ton ministère est nul; vois, depuis plus de quatre ans que tu es ici, qu'as-tu gagné? Tout est perdu, ce peuple n'a plus de foi. Tu devrais par prudence te retirer.* Et malgré tous mes efforts pour repousser cette malheureuse pensée, elle s'opiniâtra tellement qu'elle absorba toutes les facultés de mon esprit, au point que je lisais, je récitais les prières sans plus comprendre ce que je disais : la violence que je m'étais faite m'avait fatigué, et j'éprouvais une transpiration des plus abondantes. Je fus dans

cet état jusqu'au commencement du canon de la messe. Après avoir récité le *Sanctus*, je m'arrêtai un instant, je cherchai à rappeler mes idées; effrayé de l'état de mon esprit, je me dis : *Mon Dieu ! dans quel état suis-je ? comment vais-je offrir le divin Sacrifice ? je n'ai pas assez de liberté d'esprit pour consacrer. O mon Dieu, délivrez-moi de cette malheureuse distraction !* A peine eus-je achevé ces paroles que j'entendis très distinctement ces mots prononcés d'une manière solennelle : *Consacre ta paroisse au très saint et immaculé Cœur de Marie.* A peine eus-je entendu ces paroles qui ne frappèrent point mes oreilles, mais retentirent seulement au dedans de moi, que je recouvrai immédiatement le calme et la liberté de l'esprit. La fatale impression qui m'avait si violemment agité s'effaça aussitôt; il ne m'en resta aucune trace. Je continuai la célébration des saints mystères sans aucun souvenir de ma précédente distraction. Après mon action de grâces j'examinai la manière dont j'avais offert le saint Sacrifice; alors seulement je me rappelai que j'avais eu une distraction, mais ce n'était qu'un souvenir confus, et je fus obligé de rechercher pendant quelques instants quel en avait été l'objet. Je me rassurai en me disant : *Je n'ai pas péché, je n'étais pas libre.* Je me demandai comment cette distraction avait cessé, et le souvenir de ces paroles que j'avais entendues se présenta à mon esprit. Cette pensée me frappa d'une sorte de terreur. Je cherchais à nier la possibilité de ce fait, mais ma mémoire confondait les raisonnements que je m'objectais. Je bataillai avec moi-même pendant dix minutes. Je me disais à moi-même : *Quelle fatale pensée ! Si je m'y arrêtais, je m'exposerais à un grand malheur; elle affecterait mon moral, je pourrais devenir visionnaire.* Fatigué de ce nouveau combat, je pris mon parti et je me dis : *Je ne puis m'arrêter à cette pensée, elle aurait de trop fâcheuses conséquences; d'ailleurs, c'est une illusion : j'ai eu une longue distraction pendant la messe, voilà tout. L'essentiel pour moi est de n'y avoir pas péché. Je ne veux plus y penser.* Et j'appuie mes mains sur le prie-Dieu sur lequel j'étais à genoux. Au moment même, et je n'étais pas encore relevé (j'étais seul dans la sacristie), j'entends prononcer bien distinctement ces paroles : *Consacre ta paroisse au très saint et immaculé Cœur de Marie.* Je retombe à genoux et ma première, impression fut un moment de stupéfaction. C'étaient les mêmes paroles, le même son, la même manière de les entendre. Il y a

quelques instants, j'essayais de ne pas croire, je voulais au moins douter : je ne le pouvais plus, j'avais entendu, je ne pouvais me le cacher à moi-même. Un sentiment de tristesse s'empara de moi; les inquiétudes qui venaient de tourmenter mon esprit se présentèrent de nouveau. J'essayai vainement de chasser toutes ces idées, je me disais : *C'est encore une illusion, fruit de l'ébranlement donné à ton cerveau par la première impression que tu as ressentie. Tu n'as pas entendu, tu n'as pas pu entendre.* Et le sens intime me disait : *Tu ne peux douter, tu as entendu deux fois.* Je pris le parti de ne point m'occuper de ce qui venait de m'arriver, et tâcher de l'oublier. Mais ces paroles, *Consacre la paroisse au très saint et immaculé Cœur de Marie*, se présentaient sans cesse à mon esprit. Pour me délivrer de l'impression qui me fatiguait, je cède de guerre lasse et je me dis : *C'est toujours un acte de dévotion à la Sainte Vierge qui peut avoir un bon effet; essayons.* Mon consentement n'était pas libre, il était exigé par la fatigue de mon esprit. Je rentrai dans mon appartement; pour me délivrer de cette pensée, je me mis à composer les statuts de notre association. A peine eus-je mis la main à la plume que le sujet s'éclaircit à mes yeux, et les statuts ne tardèrent pas à être rédigés. Voilà la vérité, et nous ne l'avons pas dite dans les premières éditions de ce Manuel, nous l'avons même cachée au vénérable directeur de notre conscience, nous en avons fait jusqu'à ce jour un secret même aux amis les plus intimes, nous n'osions pas le dévoiler, et aujourd'hui que la divine miséricorde a signalé si authentiquement son œuvre par l'établissement, la prodigieuse propagation de l'Archiconfrérie et surtout par les fruits admirables qu'elle produit, ma conscience m'oblige à révéler ce fait. *Il est glorieux*, disait l'archange Raphaël à Tobie, *il est glorieux de révéler les œuvres de Dieu*, afin que tous reconnaissent qu'à lui seul appartiennent la louange, l'honneur et la gloire.

Ainsi la sagesse de Dieu a agi en cette circonstance, comme elle agit quand, dans ses grandes œuvres, elle veut employer le concours des causes secondes : elle choisit ce qu'il y a de plus faible, de plus méprisable, afin, dit le saint Apôtre, que personne ne se glorifie et que tous reconnaissent, par l'insuffisance, l'incapacité de l'instrument mis en action, la puissance infinie, la souveraine sagesse du suprême Ouvrier. Ainsi nous ne sommes point fondateur, mais seulement instrument et servi-

teur. Plaise à la divine bonté que nous ne soyons pas infidèle!

Nos statuts dressés, nous fûmes, le 10 décembre, les soumettre au jugement et à l'approbation de notre archevêque. Mgr de Quélen les approuva, nous permit de commencer nos prières et exercices dès le lendemain dimanche, 11 décembre. Le 16 du même mois, par son ordonnance, il érigea canoniquement l'Association. Nous ne devons pas cacher ici que c'était avec une grande défiance du succès que nous faisons cette entreprise. Pour expliquer ce sentiment de notre part, nous sommes forcés de tracer le tableau moral de notre paroisse.

La paroisse de Notre-Dame-des-Victoires, située au centre de Paris, centre elle-même du commerce et des affaires, entourée de théâtres et de lieux de plaisirs, devenue le point central d'où partaient et où aboutissaient les mouvements politiques qui ont agité Paris pendant tant d'années, la paroisse de Notre-Dame-des-Victoires avait vu s'éteindre dans son sein presque tout sentiment, presque toute idée religieuse; son église était déserte, même aux jours des plus grandes solennités; les sacrements, les pratiques religieuses étaient abandonnés, rien ne semblait devoir mettre un terme à ce déplorable état qui avait déjà dix années d'existence, quand tout à coup la miséricorde divine éclate et la grâce du Seigneur vient féconder un désert frappé de la plus affreuse stérilité.

Le troisième dimanche de l'Avent, 11 décembre 1836, nous annonçâmes au prône de notre grand'messe que le soir à sept heures nous célébrerions un office de dévotion pour implorer de la miséricorde divine, par la protection du Cœur de Marie, la grâce de la conversion des pécheurs. Nous exhortâmes les assistants à y venir. Il y avait si peu de monde présent, et, dans ce petit nombre, tant qui ne pourraient pas y venir, que nous n'attendions pas un grand résultat de cette convocation. Nous n'avions pas même la ressource d'espérer que la nouvelle s'en répandrait au dehors; car dans cette paroisse, où l'on ne parle que d'argent et de plaisirs, jamais on ne s'entretenait dans les familles de ce qui se passait ou se disait à l'église. Nous descendîmes de chaire inquiet et affligé. La divine bonté daigna relever notre courage abattu. Nous fûmes suivi en rentrant dans la sacristie par deux négociants, pères de famille, nos paroissiens, que nous n'avions pas l'habitude de voir à l'église. Tous deux nous proposèrent d'entendre leur confession, tous

deux ont persévéré et sont aujourd'hui des chrétiens édifiants. Voilà nos premières conquêtes, et c'est par elles que la miséricorde divine préludait aux grâces innombrables et prodigieuses qu'elle nous destinait.

Pendant tout le jour nous flottions entre la crainte, l'inquiétude et quelques lueurs d'espérance; nous calculions ce que nous pourrions avoir de fidèles à l'office; nous n'osions pas pousser nos conjectures au delà des nombres cinquante ou soixante, et voilà qu'à sept heures du soir nous trouvons dans l'église une réunion de quatre à cinq cents personnes. Jamais, excepté aux offices de Noël et de Pâques, nous n'en avons vu autant. Et dans cette assistance un nombre considérable d'hommes. Qui les avait amenés? La plupart ne savaient pas de quoi il s'agissait. Peut-être la surprise de voir l'église ouverte à une heure aussi tardive!

Les vêpres de la Sainte Vierge furent entendues avec tranquillité, mais avec indifférence. On ne savait pas pourquoi on était là. Elles furent suivies d'une instruction explicative des motifs et du but de la réunion, qui fut écoutée avec attention et recueillement. L'impression qu'elle avait faite se manifesta bientôt; car cette foule de fidèles qui n'avait point semblé prendre part à l'office des vêpres chanta avec sentiment et effusion de cœur les prières du salut. Il y eut surtout un redoublement d'ardeur pendant les litanies au chant de l'invocation *Refugium peccatorum*, qui fut spontanément chantée trois fois, au *Parce Domine*. Nous étions à genoux devant le Très Saint Sacrement. A ces cris de repentir et d'amour, notre cœur tressaillit de joie; nous levâmes nos yeux baignés de larmes vers l'image de Marie et nous osâmes dire : « O ma bonne mère! vous les entendez ces cris de l'amour et de la confiance; vous les sauverez ces pauvres pécheurs qui vous appellent leur refuge. O Marie! adoptez cette pieuse association; donnez-m'en pour signe la conversion de M. Joly; j'irai demain chez lui en votre nom. »

M. Joly, ancien ministre de Louis XVI, se convertit en effet et l'Archiconfrérie ne cessa de prospérer.

Grâce au Manuel de l'Archiconfrérie il nous est possible de fixer la date à laquelle le P. Tisserant fut inscrit dans la pieuse Association; ce fut, nous l'avons vu plus haut, deux ou trois jours après le retour à Dieu d'un capitaine de l'ancienne Garde,

dont la conversion fit si profonde impression sur M. Desgenettes; or le baptême *sous condition* de cet officier eut lieu le 17 septembre 1837, après quinze jours d'instruction religieuse.

Bourbon et Saint-Domingue (1).

Quelques jours s'étaient à peine écoulés depuis la réception de la réponse de M. Libermann que M. Le Vavas seur et moi nous nous sentimes mutuellement portés à l'insu l'un de l'autre de nous faire confiance de ce qui se passait en nos cœurs. Nous revenions d'Issy, où les élèves du séminaire de Paris ont l'habitude de venir faire une petite promenade une fois chaque semaine. M. Le Vavas seur m'ayant trouvé écrivant dans la loge du portier une lettre à M. le Curé de Notre-Dame-des-Victoires, m'avait bien recommandé de nouveau de ne pas omettre de recommander très spécialement ses Noirs, et j'en avais fait autant pour Saint-Domingue. Tout à coup ce bon confrère au moment du retour pour Paris me dit qu'il aurait quelque chose à me communiquer; et sans lui laisser le temps d'ajouter autre chose je lui réponds que je présume bien qu'il va me parler de ses Noirs de Bourbon, de même que moi j'allais lui parler de ceux de Saint-Domingue, mais que probablement je ne pourrai me décider ni pour Bourbon ni pour Saint-Domingue, parce que je désire avant tout n'aller dans l'un ou dans l'autre de ces pays qu'en communauté. « C'est précisément cette communauté que je viens vous proposer », reprit M. Le Vavas seur. D'après ce que j'ai dit plus haut que tel était mon souhait le plus ardent je me trouvai de suite au comble de ma joie; et dès ce moment, oubliant Saint-Domingue pour voler de préférence à Bourbon, où je serais en communauté, serviteur des Esclaves, sous le joug de l'obéissance, je ne pensai plus qu'à rendre grâces à Marie d'avoir ainsi comblé les vœux qu'elle avait mis dans mon cœur.

Puis j'écrivis à M. Libermann, qui, ayant cru que Dieu m'appelait à l'œuvre que M. Le Vavas seur m'avait proposée, me répondit la lettre suivante, que je reproduis encore ici à cause des excellents conseils dont elle est pleine.

(1) Suite de mémoire du P. Tisserant.

J. et M.

*Rennes, la fête de l'Incarnation et de l'Annonciation
de la Très Sainte Vierge, 1839.*

MON TRÈS CHER FRÈRE,

Réjouissez-vous de toute votre âme de la bonté divine à votre égard; qui êtes-vous, mon très cher, pour qu'elle daigne jeter les yeux sur vous, pour vous employer à une si grande œuvre que celle que sa divine miséricorde veut entreprendre pour les âmes qui se perdent depuis un temps si considérable? humiliez-vous sans cesse devant lui, et craignez de mettre obstacle à ses desseins de bonté et de douceur par vos infidélités. Je crois, mon très cher, que vous devez accepter la mission que la divine bonté veut vous donner, et cela avec toute la joie et tout l'amour de votre âme. Je n'ai pas besoin d'entrer dans des détails et des explications sur cela. Ceux que vous avez consultés et qui connaissent la chose mieux que moi vous ont donné sans doute des explications sur tout. Il me suffit de vous dire que je crois aussi bien que ces Messieurs que la volonté divine est que vous entrepreniez cette œuvre de concert avec les autres que le bon Dieu suscite pour cela. Je ne sais pas encore tous ceux qui en sont, mais je désire sincèrement et ardemment qu'il plaise à Dieu de vous joindre un grand nombre, et surtout de gens fervents et remplis du divin amour. Dites s'il vous plaît à M. Le Vavasseur qu'il n'y engage pas des gens lâches et faibles, il faut des hommes dévoués à la gloire de Dieu, des hommes décidés à quitter tout pour lui, des hommes qui se soient déjà vaincus sur les principaux de leurs défauts ou au moins qui soient en train de se vaincre, et pour lesquels on peut espérer beaucoup, en outre il faut des gens capables de souffrir les plus grandes peines et les plus grandes humiliations. Je sais que vous n'en trouverez pas beaucoup qui soient déjà capables de souffrir patiemment les peines et les humiliations; mais au moins faut-il qu'ils aient le désir ardent et sincère de souffrir toute sorte de peines, d'afflictions et d'humiliations pour l'amour de Dieu et que même ils tâchent dès ce moment de travailler sérieusement à les supporter, à s'humilier et à se vaincre dans ces circonstances; en outre, il faut que

tous ceux qui veulent s'embarquer dans cette sainte œuvre aient un esprit docile et souple, qu'ils soient disposés à se soumettre à qui que ce soit qui leur sera donné pour supérieur, et à obéir exactement soit au supérieur qui leur sera donné, soit aux règles qui leur seront prescrites, parce que, de quelque manière que la chose s'exécute il faut nécessairement que vous viviez en communauté et qu'il y ait un ordre solide établi parmi vous, et alors, s'il y avait un esprit dur et original chez vous, il serait capable d'arrêter tout le fruit que vous pourriez faire. Il vaut mieux être un petit nombre et bien d'accord et bien fervents, que d'être nombreux avec du mélange.

Quant à Saint-Domingue, je vous conseille de ne pas en parler pour le moment. Le bon Dieu a tourné les esprits vers Bourbon, c'est là qu'il a donné ouverture, il ne faut pas facilement détourner la vue du premier objet. Si la volonté de Dieu est favorable à Saint-Domingue, il saura bien tourner les choses pour ce pays. Parler de cela d'ailleurs, ce serait partager et refroidir les dispositions des esprits que le bon Dieu a tournés vers les Noirs de Bourbon; du reste, ces derniers sont plus misérables et plus abandonnés que ceux de Saint-Domingue; plus tard, s'il plaît à Dieu d'envoyer un plus grand nombre d'ouvriers, on pourra penser à Saint-Domingue, mais il n'y faut pas penser pour le moment. J'en ai parlé à M. le Supérieur qui est aussi d'avis de n'y pas penser pour le moment.

Pour l'Archiconfrérie, vous m'avez causé une grande joie ainsi qu'à M. le Supérieur, qui a lu le Manuel avec le plus grand plaisir; il va recueillir les noms dans la Congrégation pour vous les envoyer; j'ai prêté le Manuel à un prêtre répandu dans le monde; on veut l'avoir partout, envoyez-m'en, ils seront bientôt distribués.

Soyez tout à Jésus et à Marie et préparez-vous avec ferveur à la grande grâce que Dieu vous prépare dans cette sainte mission. Tout à vous dans le saint amour de Jésus et de Marie.

Dans la lettre que l'on vient de lire et qui, il est inutile de le dire, me causa une consolation, qu'il me serait difficile d'exprimer, puisqu'elle m'assurait que mon attrait pour aller servir les pauvres Nègres venait de Dieu, une chose me frappa beaucoup dès que je la parcourus. C'étaient ces mots : « Quant à Saint-Domingue, je vous conseille de ne pas en parler pour le

moment. Le bon Dieu a tourné les esprits vers l'île Bourbon, c'est là qu'il a donné ouverture; il ne faut pas facilement détourner la vue du premier objet. Si la volonté de Dieu est favorable à Saint-Domingue, il saura bien tourner les choses pour ce pays. Parler de cela ce serait partager et refroidir la disposition des esprits pour les pauvres Nègres de Bourbon, et pourrait être très nuisible à la chose... Plus tard, s'il plaît à Dieu d'envoyer un plus grand nombre d'ouvriers, on pourra entreprendre Saint-Domingue, mais il n'y faut pas penser pour le moment. » La raison de ma surprise en lisant ces lignes était qu'il me semblait bien qu'elles n'étaient pas motivées par le contenu de la lettre dont elles étaient la réponse. Car je me trouvais si content lorsque je l'écrivis, du bonheur que j'allais avoir d'entrer en communauté, que je ne témoignais aucun désir que la mission de Saint-Domingue fût préférée, à celle de Bourbon, quoique réellement le désir secret de mon âme avant ma première ouverture avec M. Le Vasseur eût été de préférer Haïti à Bourbon; ce qui devait me venir tout naturellement, puisque ce n'était qu'à l'occasion du délaissement des Noirs de Saint-Domingue que Notre-Seigneur m'avait donné l'attrait de me consacrer à eux, si je pouvais réussir à trouver une société qui voulût s'occuper de ces infortunés. Cependant, comme je l'ai dit plus haut, du moment où M. Le Vasseur m'avait nommé le mot de communauté pour Bourbon, de suite, abandonnant entièrement mes premières vues, j'étais devenu serviteur en désirs des Noirs de cette île sans qu'il me restât aucune arrière-pensée pour Saint-Domingue. En lisant ma lettre du 18 mars à M. Libermann, on reconnaîtra facilement que lorsque j'écrivais, j'étais sous la seule impression du désir d'aller à Bourbon; et que, si j'y parle à la fin d'Haïti, ce n'est que pour lui faire connaître en passant et comme d'une chose accessoire à mon but actuellement principal, qu'avant de m'être ouvert à M. Le Vasseur j'avais songé aux Noirs de Saint-Domingue, mais que maintenant je ne souhaitais plus ardemment qu'une seule chose, la grâce de faire partie de la petite société destinée aux Noirs du pays de mon cher confrère. Je fais simplement part à mes frères qui me liront de la surprise que me causa la lecture des lignes que je viens de citer, parce que je pense que bientôt ils apercevront comme moi dans ces paroles une attention particulière de la

Providence notre mère pour la conduite de notre œuvre : c'est ce qui va ressortir de ce que je vais dire.

Vers la fin de la lettre que j'adressai à M. Libermann en date du 18 mars 1839, je lui faisais part que, pour éviter les poursuites du secrétaire du Président d'Haïti, pour lors à Paris, qui, dans l'intérêt de la religion si déshonorée par le plus grand nombre des Ecclésiastiques de ce pays, voulait, comme deux ans avant cette époque, m'attirer à le suivre à Saint-Domingue, je m'étais bien gardé et me garderais bien de lui rendre une visite, comme la civilité semblerait le demander. Or dans les premiers jours d'avril, il arriva que ce Monsieur qui était venu en France comme ambassadeur de son Gouvernement, et ne devait faire qu'y passer tomba dangereusement malade. Ma mère, l'amie intime de la femme de ce secrétaire, fit dans cette extrémité ce qu'aurait fait pour lui l'épouse de ce Monsieur, et lui donna tous les soins d'une mère. Lorsque ce Monsieur fut réduit à cet état de langueur qui menaçait de l'emporter, j'allai trouver mon directeur pour savoir de lui si Notre-Seigneur ne demandait pas de moi en cette circonstance que, ne fût-ce que pour décider le malade à recevoir les derniers sacrements, je lui rendisse une visite.

J'éprouvais du reste une très forte répugnance à faire cette visite dans la crainte que ce Monsieur ne me pressât comme avant d'avoir pitié des Haïtiens et de venir dans cette île, puisque j'appartenais désormais de cœur à une communauté destinée à Bourbon et qu'à Haïti je savais fort bien qu'on ne voulait pas entendre parler de prêtres réunis en société religieuse. M. Gallais ayant exigé que j'allasse consoler le pauvre moribond, je m'y rendis. Ce Monsieur, malgré son état de grave maladie, avait l'usage de toutes ses facultés et s'entretint avec moi trois heures durant, et toujours sur le besoin qu'on avait de bons prêtres à Saint-Domingue. Et comme selon mes prévisions il me pressait fort d'y venir lorsque je serais prêtre, je crus opportun de lui dire que, si d'un côté je portais le plus vif intérêt au malheureux sort de ses compatriotes, d'autre part, si le Seigneur permettait que je pusse y aller un jour, mon intention positive, motivée par des raisons qu'il n'était pas en mon pouvoir de révéler, serait de ne m'y rendre qu'avec plusieurs prêtres, hommes remplis de l'Esprit de Dieu, qui réunis à moi, s'occuperaient spécialement des habitants les plus

délaissés de l'île et accessoirement seulement des autres. Mais n'oubliant pas qu'avant tout j'appartenais à la petite communauté de Bourbon, j'ajoutai, à plusieurs reprises et en insistant, que, quoique j'eusse l'espérance qu'un jour Dieu me fournirait les moyens de mettre à exécution les désirs de mon cœur relativement à Saint-Domingue, cependant je n'osais rien promettre d'une manière certaine, parce que je m'étais engagé par avance pour une autre colonie où je me proposais, de concert avec d'autres qui se trouvaient dans les mêmes vues que moi, de m'occuper des Noirs les plus abandonnés. Ce Monsieur, assuré qu'il était des intentions du Président d'Haïti et de son Gouvernement, m'avait fait les propositions les plus avantageuses au sujet de mon projet de venir dans son île, en compagnie de plusieurs bons prêtres, pour nous dévouer spécialement aux pauvres du pays. Je le remerciai beaucoup de sa bienveillance, mais je n'osai, faute de connaître la volonté de Dieu sur tout ceci, prendre aucun arrangement avec lui. Je me contentai, après lui avoir rendu une seconde visite, de m'efforcer de le décider, en vue du bien spirituel de ses compatriotes, à se montrer favorable à l'entrée des Jésuites, que je lui proposai plus propres que tous autres à ramener à Haïti les esprits vers la religion. Avant son départ je lui remis pour ce motif un long mémoire, que je savais qu'il ne manquerait pas de montrer au président Boyer à son retour, dans lequel je m'étendais beaucoup à montrer les avantages qu'il y aurait pour la République à recevoir ces bons Pères. En signalant les trois principales causes qui, après la mauvaise conduite du commun des prêtres du pays, concouraient selon moi à avoir jeté le pays dans l'état de malaise social et religieux où il se trouvait, — c'est-à-dire : 1^o que les parents tant soit peu riches envoyaient, faute de collèges bien organisés, leurs enfants faire leur éducation en France, où ils perdaient leur innocence, et revenaient avec des idées d'indépendance, qui la plupart du temps les rendaient à leur tour inutiles ou dangereux au pays; 2^o que la classe aisée du pays était réduite à une ignorance presque complète de nos dogmes; 3^o que les pauvres surtout, qui forment les deux tiers peut-être de l'île, croupissaient, faute d'être cultivés pour la religion, dans les vices les plus énormes et les plus grossiers et devenaient de jour en jour l'objet des craintes les plus fondées pour la nation,

— pour arrêter ces désordres, qui tendaient si puissamment à plonger l'île dans une boue de maux, je proposais les enfants de Saint-Ignace (1), que je vengeais de mon mieux des attaques que l'impiété avait dirigées contre eux. J'insistais beaucoup de les demander pour la classe la plus pauvre comme étant celle dont il importait surtout de s'occuper, vu son état de dégradation. J'entrais dans quelques détails pour montrer quel serait le genre de ministère que l'on aurait à exercer près de ces pauvres délaissés, et le grand bien qui en résulterait nécessairement pour la société et la prospérité de la République. Mais sans rien promettre je me contentais d'ajouter vaguement que, si j'étais plus tard libre de venir avec des compagnons, ce serait cette sorte de ministère que je viendrais exercer, partageant avec les Jésuites le soin de ces bonnes gens.

Tel fut l'incident qui arriva quelques jours après que j'eusse eu connaissance du projet de M. Le Vasseur et que je m'y fusse associé de tout cœur. Je ne manquai pas de le communiquer à ce dernier ainsi qu'à M. de la Brunière : c'était le nom d'un sous-diacre de Saint-Sulpice fort pieux qui avait reçu de Notre-Seigneur de grands talents et qui s'était joint à M. Le Vasseur quelques jours seulement avant que j'eusse connaissance de l'œuvre projetée, à la tête de laquelle il devait se trouver selon nos petits desseins d'alors; mes deux confrères prirent feu à la chose, et avec une telle ardeur, qu'après avoir demandé l'avis de M. Pinault, envisageant à Saint-Domingue un plus vaste théâtre pour leur zèle, leurs cœurs, qui ne regardaient que la plus grande gloire de Dieu à procurer (2), firent

(1) Un des supérieurs de l'Ordre des Jésuites m'avait fait dire, au nom du Supérieur général de la Compagnie dont il interprétait les intentions, que je pouvais sans crainte promettre au Gouvernement haïtien la formation de suite de deux collèges dirigés par leurs Pères, et des ouvriers en nombre suffisant pour satisfaire aux plus pressants besoins du pays relativement au ministère que devaient exercer plusieurs des membres de la Compagnie auprès des riches et des pauvres.

(2) Au motif de la plus grande gloire de Dieu à procurer s'en joignait, chez M. Le Vasseur, un autre qui fait bien l'éloge de son désintéressement et qu'il m'avoua ingénument alors. Il prévoyait qu'à Bourbon la considération dont jouissait sa famille et l'estime que tout le monde lui portait à lui-même seraient pour son humilité une occasion de souffrances par les honneurs que cela lui attirerait; et voyant un nouveau champ s'ouvrir à son zèle, il eut préféré Saint-Domingue, pensant n'y trouver que croix et y être profondément ignoré.

le sacrifice de Bourbon. Apprenant que nos pauvres Haïtiens étaient bien plus dépourvus de secours religieux que les esclaves de Bourbon, ils voulaient que l'on sollicitât la faveur d'aller voler au plus tôt au secours de ces infortunés. M. Le Vavas seur pressa même beaucoup M. Pinault à ce sujet; nous connaissions dès lors un Ecclésiastique, prêtre depuis peu de temps (1), mais d'un zèle et d'une expérience déjà consommés. Ces deux Messieurs proposèrent à M. Pinault que, puisque le Gouvernement haïtien était si bien disposé en ma faveur et prêt à recevoir les prêtres dont je lui répondrais moi-même, un moyen efficace de tirer ce pays de la sorte de schisme où il se trouvait et d'y ramener la religion, qui était tombée en si grand oubli et était si déshonorée par la conduite des mauvais prêtres, serait que nous nous offrissions au Président, et que nous lui proposassions de nous demander au Saint-Père pour son île, et de faire en sorte d'obtenir l'Ecclésiastique en question pour évêque (2). M. Pinault adopta avec ardeur le projet. Moi seul, qui avais tant d'intérêt pourtant à ce qu'il réussit, je m'y opposai, convaincu que j'étais que le bon Dieu ne le voulait pas encore, et ce serait anticiper sur les moments de sa Providence. Et ce fut alors qu'ayant l'énigme des paroles de la lettre de M. Libermann citée plus haut et qui m'étaient restées profondément gravées dans l'esprit, Dieu le permettant ainsi, je les rappelai à ces Messieurs. On laissa donc Saint-Domingue pour Bourbon, abandonnant à la Providence à agir seule en cette grande affaire.

A diverses reprises nous recueillerons l'expression attristée des sentiments du P. Tisserant sur l'influence en Haïti d'un clergé souvent indigne et sur les désordres qui en résultaient dans le peuple.

Sous l'ancien régime, la Mission de Saint-Domingue était divisée en deux Préfectures, l'une confiée aux Capucins, l'autre aux Dominicains; à la Révolution les uns et les autres furent, pour la plupart, dispersés et quand les Noirs eurent proclamé leur indépendance à l'égard de la France le 1^{er} janvier 1804, les derniers des religieux quittèrent le pays à l'exception de l'un ou l'autre des Capucins qui devinrent infidèles à leur devoir en cons-

(1) Il semble qu'il s'agit ici de M. de Brandt. (A. C.)

(2) Comme on l'aura déjà présumé sans doute, il ne s'agissait pas de partir cette année même, mais lorsque nous serions prêtres, c'est-à-dire dans l'espace de dix-huit mois ou deux ans.

tituant une sorte d'église schismatique. Vers 1820, des prêtres espagnols de l'Amérique du Sud, plus tard, des prêtres corses ou sardes et enfin des prêtres renvoyés des Colonies françaises ou exclus des diocèses de France, s'établirent dans les cures d'Haïti, nommés par le Président de la République et sans aucun lien avec le Saint-Siège; il est même à croire qu'un certain nombre de ces curés n'étaient pas prêtres.

Pour montrer ce que fut ce clergé, nous citerons ici une page du Secrétaire général du Gouvernement, le second personnage de l'Etat haïtien, Balthasar Ingenac; cette page est extraite d'un écrit daté du 1^{er} janvier 1841 : *Etrennes à mes concitoyens*.

Les ecclésiastiques sont sans doute ceux qui par leur état sont appelés spécialement à travailler sans relâche, soit à l'autel, soit en particulier, non seulement à prêcher les doctrines de l'éducation morale et religieuse, mais encore à en offrir à chaque instant les exemples qui peuvent le mieux en faire comprendre l'importance. Or, est-ce bien ce dont ils s'occupent toujours? Se montrent-ils, tous ceux qui sont admis à officier dans la République, uniquement occupés à pénétrer l'esprit et le cœur de leurs ouailles de ces sentiments sublimes qui vivifient la conscience et excitent à la pratique des vertus chrétiennes? On pourrait reprocher à bien des curés des paroisses d'être loin de mettre dans l'accomplissement de leurs devoirs sacrés toute l'unction et l'exactitude que l'on est fondé à attendre de ceux qui parlent au nom de la divinité. Que de grands malheurs ne doivent pas résulter de l'exemple donné par les prêtres qui, sans respect pour ceux qu'on a confiés à leur direction pastorale, se livrent à des scandales de tous les genres, qui trahissent et le Gouvernement paternel qui les protège et le Tout-Puissant dont ils sont les ministres; les prêtres sont des hommes, et ils peuvent faillir lorsque la vertu ne s'est pas tout à fait emparée de leurs âmes et lorsque, n'étant pas contenus par une stricte surveillance dans les principes de la saine moralité et se trouvant au milieu d'un peuple bon et généreux, ils ne songent qu'aux avantages matériels de leurs positions, sans se préoccuper de l'essentiel de leurs devoirs.

Lorsqu'il arrive que des prêtres se montrent ainsi infidèles aux obligations qui leur sont imposées et qu'ils ne se livrent qu'à l'immoralité ou à des pratiques superstitieuses pour mieux en imposer aux crédules qui s'approchent des autels,

qui doit les rappeler à leurs pieuses obligations? Ce sont les Fonctionnaires, les Magistrats et enfin les bons Citoyens, chefs des familles, intéressés au développement de l'Éducation morale, lesquels ne doivent pas hésiter à se prononcer contre l'inconduite, les abus ou les erreurs des Prêtres, puisqu'ils ne forment point corps dans la République et qu'ils n'ont pas de supérieur religieux.

Sans avoir la pensée de se mettre en dehors de toute indulgence, mais aussi pour ne pas compromettre l'intérêt national, on fera remarquer que les Prêtres qui arrivent de l'étranger, souvent sans aucune autre recommandation que leur caractère sacerdotal, se trouvant chargés d'administrer le spirituel au milieu d'un peuple idolâtre de la religion et, souvent aussi, crédule jusqu'à l'excès, peuvent aisément se laisser fasciner par le prestige de leur état, et, soit par égoïsme ou autrement, ne travailler que pour accroître leur influence et arriver à une fortune rapide; mais s'ils étaient persuadés que l'œil scrutateur du Fonctionnaire, du Magistrat et enfin du Citoyen distingué est toujours fixé sur leur conduite spirituelle, il n'y a pas de doute qu'ils s'efforceraient de se tenir dans les limites de leurs devoirs, et qu'ils ne s'abandonneraient pas, comme souvent beaucoup d'entre eux le font, à des négligences, à des anticipations et à des excès d'un exemple d'autant plus funeste que beaucoup de ceux qui l'ont sous les yeux n'ont pas assez de lumières pour savoir jusqu'à quel point une telle conduite outrage la religion. La portion du peuple qu'une crédulité excessive jette dans la superstition ne serait pas si complètement victime des spéculations de cette fausse dévotion, si les Fonctionnaires, les Magistrats et les bons Citoyens s'attachaient à éclairer cette malheureuse portion de nos concitoyens, en lui faisant comprendre que les Ministres de l'Église, en parlant au nom du Dieu tout-puissant, ne sont que des hommes qui ont fait le serment de servir fidèlement le Créateur, de prêcher ses véritables lois et sa véritable doctrine, mais que ces Ministres de Dieu n'ont eux-mêmes rien de divin et qu'ils cessent d'être les vrais interprètes du Tout-Puissant dès qu'ils manquent d'exiger que ceux dont ils dirigent la foi soient toujours pleins de probité, de justice et de sincérité, observent l'amour du prochain, le dévouement à la Patrie, le respect aux lois, aient de la confiance dans les Autorités et

les Magistrats et se livrent enfin avec zèle et constance au travail et à l'industrie. Les Prêtres qui sont dans la République se borneraient alors strictement à leurs devoirs, et les progrès de l'éducation morale et religieuse ne tarderaient pas à se manifester; mais si les Fonctionnaires, les Magistrats et les citoyens éclairés se montrent indifférents à cette première partie de leurs devoirs, s'ils laissent les Ecclésiastiques entreprendre tout ce qu'ils veulent et que certains d'entre eux soient connus du public comme spéculateurs, commerçants, usuriers, se mêlent de toutes les affaires opposées à leur état, soient relâchés dans leur vie privée, dans leurs liaisons sociales, s'insinuent dans des intrigues privées, peut-on espérer que ceux qui voient un tel exemple en retirent des leçons de vertu et de morale? Non, sans doute. En voilà assez pour rappeler aux Fonctionnaires, aux Magistrats et aux Citoyens éclairés toutes les obligations qui leur sont imposées pour faire régner dans la Patrie l'éducation morale et religieuse au profit de l'universalité de nos concitoyens, en se conformant d'ailleurs à ce que veut la loi pour la tolérance des cultes qui ne sont pas contraires aux bonnes mœurs.

Ce texte, de ton impératif, montre le clergé d'Haïti comme un rouage administratif, préposé à l'éducation morale du peuple sans chef autorisé pour le préserver de l'ingérence civile et le reprendre dans ses excès de conduite; on lui refusait même le droit de recourir à un supérieur ecclésiastique pour le livrer au bon plaisir du Gouvernement et à l'humiliant contrôle des Fonctionnaires, Magistrats et Citoyens éclairés. Si les prêtres étaient tombés si bas, c'était par le fait du Pouvoir lui-même qui s'en plaignait!

La Cour de Rome avait essayé de porter remède à cet état de choses. En 1821, elle avait envoyé en Haïti un Vicaire apostolique, presque aussitôt chassé qu'arrivé; en 1824 elle avait donné juridiction sur la République à l'archevêque de Santo-Domingo qui s'était retiré à Cuba en 1830 et y était mort en 1833. L'année d'après, Grégoire XVI nommait un Déléгат apostolique près du Président de la République : c'était Mgr England, évêque de Charleston. Après avoir discuté deux projets de concordat, inacceptables par le Saint-Siège, le Déléгат s'était retiré en 1837, emportant la conviction que le Gouvernement haïtien ne se prêterait à aucun accommodement pour réformer le clergé et établir la hiérarchie régulière.

Le peuple très attaché aux pratiques extérieures de la piété catholique, vivait sans instruction religieuse; la classe aisée

affichait la plus grande indifférence sinon le mépris pour la religion. M. D. Lespinasse s'en explique ainsi, dans une note :

Lorsque la lutte commença à Saint-Domingue pour l'émanicipation, les Blancs comme les Hommes de couleur professaient des idées voltairiennes. La plupart d'entre eux avaient puisé ces idées dans les collèges de la Métropole où ils avaient fait leurs études; de plus, les colons blancs, qui formaient l'aristocratie, avaient donné aux affranchis l'exemple de leur impiété; ils se conduisaient fort mal et n'affichaient pas un grand respect pour le Clergé; et suivant le proverbe :

A l'exemple des Grands l'univers se conforme,

les Mulâtres et les Noirs libres étaient voltairiens; ils affectaient de mépriser le Clergé, dédaignaient le mariage en se *plaçant* (1) comme les Blancs, leurs pères et continuaient cette vie de désordre antipathique à tout sentiment religieux. C'est avec de telles idées que nos pères, après avoir chassé les Blancs, ont proclamé notre indépendance et ont commencé leur carrière comme peuple libre. Nos premiers chefs ont été sous l'empire de ces idées, et voilà pourquoi il ne se sont jamais empressés d'organiser la religion catholique comme elle aurait dû l'être.

Le représentant du Président d'Haïti avec qui le P. Tisserant fut en relations dans les premiers mois de 1839 est M. Pierre Faubert, le futur négociateur du Concordat entre Haïti et le Saint-Siège. Il n'était pas accrédité près du Gouvernement français, mais près des porteurs de l'emprunt haïtien de 1826, à qui il était chargé de proposer des arrangements pour le paiement d'arriérés qui leur étaient dus.

L'année précédente le P. Tisserant avait été en rapports à Paris avec un autre envoyé du Président Boyer, B. Ardouin, dont nous avons déjà parlé, qui avait négocié un traité entre la France et Haïti (février 1838). D'après les notes de M. D. Lespinasse, le P. Tisserant avait fait part à B. Ardouin de son projet de se rendre en Haïti. « Il ne fut pas encouragé par ce dernier qui l'en détourna même. »

(1) Le *plaçage* est l'union en marge des lois de l'Église et de l'État.

A Rennes (1).

Pendant les trois mois qui s'écoulèrent encore jusqu'aux prochaines vacances, il ne se passa rien de nouveau, relativement à la petite œuvre; sinon que M. Libermann nous écrivait aux uns ou aux autres pour nous encourager à la poursuite de notre vocation de serviteurs de Jésus et de Marie en la personne des pauvres Noirs.

Vers la fin de cette année, c'est-à-dire au mois de juin et de juillet 1839, M. Libermann était si accablé de peines et d'afflictions qu'il avait formé le dessein de quitter la société des Eudistes, sans penser cependant en aucune façon à s'associer à la communauté dont il goûtait si fort le projet, par la seule raison que Notre-Seigneur ne lui en donna pas alors la pensée. Il se remit toutefois un peu de cette peine accablante et résolut de persévérer dans la Communauté de Jésus et de Marie (2) jusqu'à ce que la divine volonté lui fût manifestée.

Pendant les vacances, il fit un voyage à Paris : de concert avec lui, on s'occupa beaucoup de l'œuvre des Nègres, et on s'affermir de plus en plus dans le dessein de venir à leur secours. Quelques-uns même se décidèrent à se joindre aux trois déjà nommés (3). D'autres se fortifièrent dans le désir qu'ils en avaient déjà conçu auparavant, sans se décider. Avant ce temps, il n'y avait guère que M. Le Vasseur et moi qui fussions bien prononcés. Je ne pensais plus à Saint-Domingue que dans un lointain dont j'abandonnais la disposition au bon Dieu et à Marie, quoique les prières de l'Archiconfrérie pour cet infortuné pays se continuassent avec une grande ardeur de charité de la part des associés à Notre-Dames-des-Victoires, où il était, de même que Bourbon, recommandé à toutes les réunions. Je n'avais pas même songé à informer M. Libermann durant son séjour à Rennes des propositions qui nous avaient été faites au sujet de cette île, lorsqu'un jour, ayant touché un mot de ce qui s'était passé trois mois auparavant avec le secrétaire du président Boyer, notre bon Père

(1) Suite du mémoire du P. Tisserant.

(2) C'est le nom que portent les Eudistes par leur Institut.

(3) Le Vasseur, de la Brunière, Tisserant. Ceux qui se décidèrent ou inclinèrent vers l'Œuvre furent MM. Luquet, Bureau, Bonalgues, Papillon, Oudin et quelques autres.

prit lui aussi feu à la chose et aurait voulu que les circonstances nous permissent d'aller d'abord à Haïti.

Mais la Providence ne nous destinait le bonheur de venir consoler ces pauvres gens que lorsque Bourbon aurait été lui-même entrepris, comme nous le montrera la suite de ce petit narré.

Les choses étaient dans cet état lorsque M. Libermann s'en retourna à Rennes vers la fin de septembre 1839, le cœur navré; et résolu toutefois de rester là jusqu'à la mort, ayant sous les yeux le spectacle (1) du désordre auquel Dieu ne lui donnait pas le pouvoir d'obvier, si la Providence ne lui présentait pas l'occasion d'en sortir.

A peine y fut-il huit jours, qu'il fut suivi par un de ceux qui s'étaient destinés pour notre œuvre. C'était le sous-diacre, duquel nous avons déjà dit un mot, jeune homme riche, plein de ferveur et de talents; M. de la Brunière venait de finir sa théologie, et comme M. Le Vavasseur n'était alors que minoré, le premier, comme je l'ai indiqué plus haut, devait être à la tête de l'œuvre. Il était d'ailleurs bien difficile que M. Le Vavasseur fût le Supérieur de tous ceux qui désiraient entrer dans cette association; il n'attirait pas assez leur confiance et n'avait en effet pas assez d'expérience pour cela.

M. de la Brunière, étant arrivé à Rennes, passa deux mois environ dans le noviciat des Eudistes. Il vit bientôt l'état affligeant où se trouvait M. Libermann et les difficultés insurmontables que le démon opposait à ses efforts pour faire régner le bien dans cette Congrégation (2). Ce dernier de son côté commença à entrer dans un ardent désir de se donner tout entier à l'œuvre des Noirs. La première vue qu'il plut au Cœur de Marie en donner à notre cher Père fut le 25 octobre de cette année 1839, jour auquel on célèbre dans la Congrégation de Jésus et de Marie la fête du Sacré-Cœur de Jésus; trois jours après, 28 octobre, il fut confirmé dans son désir par une vue

(1) Le désordre dont il était parlé ici n'était que le défaut d'observation de la règle, l'insubordination et le défaut d'ordre en tout, le défaut d'esprit de communauté. (Note du V. Père.)

(2) Je me rappelle que M. Libermann, quand il m'a parlé des difficultés et des peines qu'il a éprouvées à Rennes, a ajouté qu'il a toujours cru qu'il y avait quelque chose de diabolique dans tout ce qui s'est passé. (Note du P. Schwindenhammer.)

plus claire qui le décida entièrement, comme je le tiens de lui-même.

Ce jour, qu'il regardera toujours comme l'un des plus heureux de sa vie, à cause de la grâce dont Marie daigna le favoriser en lui faisant connaître la place qu'elle lui destinait dans son Église, était celui de la fête des apôtres saint Simon et saint Jude.

J'ai sous les yeux une lettre que M. Libermann adressait ce même jour à M. Le Vavasseur. Je la place sous les yeux de mes frères, parce qu'ils y trouveront un sujet d'édification et de précieux conseils que tous tant que nous sommes nous ne saurions trop, Marie aidant, graver dans nos cœurs. Ces paroles, ayant été dictées pour le bien de nos âmes, ne pourront manquer de porter fruit pour nous. Le but de cette lettre était de dire à M. Le Vavasseur de prier et de faire prier et pour lui-même, afin de reconnaître si l'attrait qu'il éprouvait venait réellement de Dieu, et pour l'œuvre, dans la vue d'attirer les lumières de Notre-Seigneur au sujet du voyage à Rome dont M. Libermann venait d'avoir la première idée.

Vive Jésus et Marie !

28 octobre, Rennes, saint Simon et saint Jude, 1839.

TRÈS CHER FRÈRE,

«Le bon M. de la Brunière est tout nègre, je m'en réjouis de tout mon cœur devant Notre-Seigneur et sa sainte mère. Hier au soir il vint me trouver pour m'engager d'offrir à Dieu la sainte communion à l'intention des pauvres et chers Noirs à cause de la fête des saints apôtres SS. Simon et Jude. Nous l'avons fait, et le bon Dieu m'a donné quelque petite lumière que je ne veux pas encore vous communiquer, aimant mieux laisser mûrir cette vue devant Dieu, afin que, si cela plaît à sa divine bonté et à son très cher Fils, cette petite étincelle s'augmente et devienne une lumière plus claire. Avant de communiquer les choses, il faut qu'elles soient assez claires pour que tout le monde puisse les peser devant Dieu. Priez et faites prier tous nos chers frères; la chose est importante et très grande, nous prions aussi pour cela d'ici à quelque temps.

Encouragez toujours nos très chers amis de ces pauvres Noirs; dites à M. Tisserant de me faire parvenir son mémoire. Je vais dans les moments libres penser un peu aux Constitutions. Encore une fois, priez pour cela aussi; j'aurais mieux aimé attendre à y penser que la chose ait passé par les mains du Saint-Siège. Mais MM. Gallais et Pinault le désirent, et je conçois certaine utilité à les avoir faites avant de se présenter, surtout en considérant le pied sur lequel je désire qu'elles soient. Je crois que mon plan aura des difficultés, je le suivrai cependant, laissant à Notre-Seigneur le soin de lever tout obstacle.

« M. de la Brunière m'encourage et est parfaitement de mon avis. Je voudrais quelque chose de solide, de fervent et d'apostolique : ou tout, ou rien. Mais tout sera beaucoup, et les âmes faibles n'en voudront pas donner ni faire tant. Cela ne doit que nous réjouir, il ne faut pas d'âmes faibles dans cette Congrégation tout apostolique; il ne faut que des âmes ferventes et généreuses qui se donnent tout entières et qui sont prêtes à tout entreprendre et à tout souffrir pour la très grande gloire de notre très adorable maître. Je crois que tous ceux qui semblent devoir se donner à Dieu dans cette sainte œuvre sont disposés à tout et ne feront qu'entrer dans une plus grande joie spirituelle en voyant des règles qui exigent une plus grande perfection, et qui les entretiendront dans une plus parfaite sainteté et un plus parfait dévouement à leur Dieu. Encouragez-les et dites-leur de se disposer devant Dieu pour se tenir prêts à tout, à la mort, mais à la mort de la croix; ce n'est qu'à ce prix qu'on entre en participation de l'esprit et de la gloire apostolique de Jésus-Christ, le souverain Seigneur et le grand modèle de ses apôtres. Dites s'il vous plaît au P. Pinault que je lui en veux presque. Il ne me dit jamais rien sur cette grande et belle œuvre et me laisse faire tout seul. D'ici à une quinzaine, je pense, je lui écrirai ce que le bon Dieu voudra bien faire connaître à M. de la Brunière et à moi. Nous avons déjà eu du désappointement et des espérances trompées; qu'on ne se décourage pas, mais qu'on attende que Notre-Seigneur et sa très sainte Mère développent leur œuvre. Dites à tous ceux qui veulent l'embrasser qu'ils ne doivent pas entrer dans une trop grande sensibilité de joie quand ils verront de la prospérité (comme cela est arrivé quand M. de Brandt semblait se déclarer) et de ne pas s'attrister quand ils verront de l'adversité ou

des espérances manquées, mais qu'ils se tiennent sans cesse dans l'humilité, la bassesse et la pauvreté devant celui qui est chef et souverain de tous ceux qu'il destine à l'apostolat et qu'ils mettent ainsi, en se tenant dans l'humiliation devant Lui, toutes leurs espérances en ses bontés et en son amour. M. de la Brunière et moi nous offrîmes la sainte Communion le jour de la Toussaint pour nos chers Noirs. Unissez-vous d'intention; priez M. Pinault et M. Gallais d'en faire autant si vous le trouvez bon. Tout à vous dans le très saint amour de Jésus et de Marie. »

M. Libermann, malgré l'attrait puissant qu'il ressentit le jour de saint Simon et saint Jude de se dévouer tout entier à l'œuvre des Noirs, ne voyait toutefois guère d'assurance dans les garanties que présentaient ceux qui désiraient en faire partie. Il voyait, il est vrai, plusieurs jeunes gens réunis en une même pensée, celle de voler lorsque le temps en serait venu au secours des Nègres; mais il ne comptait pas beaucoup sur leur constance ni sur celle de ce jeune sous-diacre, dont il prévoyait la défection vers la fin des deux mois que M. de la Brunière passa à Rennes. Il espérait peu de ma constance et avec raison car sans Marie j'eusse probablement réalisé ses craintes; il n'osait même compter sur M. Le Vavas seur.

En effet, à juger humainement une œuvre hérissée de difficultés en tous genres telle qu'était l'entreprise que nous avions résolue, était chose impossible : les plus habiles eussent tremblé d'en faire les essais, elle demanderait tant de vertus et des cœurs vraiment apostoliques; et nous autres jeunes gens sans expérience, pouvant à peine nous soutenir au Séminaire, loin des dangers, et y trouvant mille occasions journalières de chutes, nous offrir, pour entreprendre cette œuvre, n'était-il pas à craindre que, bien que nos intentions fussent pures, notre zèle ne fût que présomption? Car ces craintes au sujet de ceux qui se présentaient pour premiers champions d'une entreprise aussi étendue n'étaient pas sans fondement de notre part, et M. Libermann, habitué depuis longtemps à lire dans le secret de nos cœurs était plus que personne à même d'en sentir la force. Cependant, mettant sa confiance unique et entière en celle qui est la force des faibles et la mère des misérables, *Maria mater pauperum*, il osa espérer contre son espérance en la miséricorde du Cœur de Marie à l'égard de chacun d'entre

nous, et se résolut après avoir consulté M. Pinault à se joindre à nous, tout en continuant, comme il en remplissait avant le charitable office, d'être notre conducteur et notre conseiller.

Du moment où M. Libermann eut été ainsi décidé à quitter la société des Eudistes pour s'unir à nous, il ne tarda pas à effectuer son dessein. Il partit de Rennes le troisième jour après la fête de saint André, par conséquent à la fête de saint François Xavier, attaché comme le saint apôtre à la croix du Sauveur; car il n'avait jamais éprouvé des douleurs si excessives, se trouvant tout à la fois dans l'obscurité intérieure la plus complète, accablé par un serrement de cœur inexprimable et un grand abattement d'esprit. Cette tentation provenait en partie des maux de tous genres qui semblaient devoir tomber infailliblement sur lui. Les idées principales qui le réduisaient à cette terrible agonie étaient, comme je l'ai dit il n'y a qu'un moment, cette incertitude relativement à l'œuvre des Nègres confiés en si pauvres mains; le mépris qu'il aurait à essayer de tous ses anciens amis et connaissances, qu'il prévoyait devoir le condamner hautement (ce qui arriva en effet), l'abandon dans lequel il tomberait de la part de plusieurs d'entre ceux qui des premiers s'étaient offerts pour l'œuvre; enfin il se trouvait sans fortune aucune, avec sa maladie terrible, dont il n'était pas guéri, quoiqu'il allât mieux. En dernier lieu, une chose qui achevait de lui percer le cœur, c'était la peine qu'il allait par son départ causer à M. Louis, supérieur des Eudistes, et à tous les confrères de cette compagnie.

Se trouvant dans cette peine extrême sans aucune lumière intérieure de Dieu, il sentit cependant qu'il fallait partir, que Dieu le voulait : mais cette vue était si obscure, ce sentiment si faible, tout en lui si sec, qu'il était dans des embarras inexprimables, comme s'il n'eût rien senti. Dieu permettait cette rude épreuve pour la sanctification et l'avancement de notre cher Père. Quand on a passé soi-même par le creuset des plus terribles tentations, on est miséricordieux pour les autres et on a une grâce particulière pour les consoler et les conduire. Telle était l'épreuve que Notre-Seigneur envoya à M. Libermann pour le préparer plus immédiatement aux desseins pour lesquels il voulait l'employer. C'était une conduite particulière de la Providence du Cœur de Marie, et une grâce pour laquelle il

a rendu à sa libératrice de grandes actions de grâces, lorsque, le calme étant revenu dans son âme, il lui fut donné de découvrir quelque chose du motif que Dieu avait en permettant que son âme fût si étrangement ballottée.

Deux jours avant ce départ si pénible, M. Libermann avait écrit une lettre à M. Louis, son Supérieur, par laquelle il lui déclarait sa résolution inébranlable. Il y dépeint aussi la peine extrême qui l'accablait de tout son poids, le suppliant de ne pas faire effort pour l'arrêter, puisque cela ne servirait qu'à achever de rompre un roseau à demi brisé, sans rien changer au parti que Dieu lui ordonnait de prendre. Il lui dit en même temps qu'il allait partir au plus tôt dans la crainte de tomber malade par l'excès de sa tribulation.

M. Louis avait répondu à cette lettre (1) par une autre consacrée à représenter à M. Libermann que son dessein était une illusion du démon et un effet de l'amour-propre. Ce supérieur essaya encore de l'arrêter dans un entretien où il réunit toutes les raisons que son grand désir de posséder plus longtemps M. Libermann put lui suggérer; mais quoique devant lui tout lui parut si sombre dans l'avenir et pour l'œuvre qu'il allait embrasser, rien ne put le retenir. La lettre et les instances de M. le Supérieur des Eudistes avaient achevé de fendre son pauvre cœur; dans la crainte de succomber à sa tristesse et de se mettre dans l'impossibilité de voyager, il partit presque sans différer. Sa lettre à M. Louis avait été écrite le jour de la Saint-André, et il quitta Rennes le jour où la sainte Église célèbre la fête du généreux apôtre des Indes, saint François Xavier.

Nous insérons ici un incident que le P. Tisserant a raconté après l'arrivée à Rome du V. Père.

Mais avant d'énumérer le plus brièvement qu'il me sera possible ce qui est digne de remarque pendant ce séjour que fit notre cher Père dans la ville où reposent les corps des saints Apôtres, je reviens un moment sur une circonstance du passé.

(1) On comprendra facilement pourquoi M. Libermann, sous le poids de peines aussi fortes que celles par lesquelles Dieu l'éprouvait alors, avait préféré, quoique se trouvant dans la même maison que M. Louis, s'expliquer par une lettre où il lui annonçait son départ prochain, plutôt que d'aller le voir à ce sujet.

M. Libermann, ai-je dit plus haut, en apprenant l'état déplorable de la religion à Saint-Domingue et la bonne disposition où se trouvait ce peuple égaré par ceux qui devaient devenir ses guides dans la foi, avait été si ému qu'il avait manifesté le désir que l'on pût commencer par porter l'Évangile dans cette île. Comme on le verra plus bas, il n'avait pas perdu le souvenir de l'impression qu'il avait ressentie au sujet de ces infortunés et proposa à la Propagande ce projet comme étant le premier et le principal que nous nous proposons d'accomplir dans ces commencements.

M. Libermann s'était entouré de tous les renseignements que nous avons pu lui fournir sur ce pays si digne de pitié; tous les esprits s'étaient tournés vers cette île, tous appelaient de leurs vœux le moment où il leur serait donné d'y voler au secours spirituel de ces âmes si chères au bon Maître, précisément parce qu'elles sont les plus délaissées du troupeau de la sainte Église. J'appris, sur ces entrefaites, je ne sais comment, que M. Libermann, de concert avec MM. Pinault et Gallais, avait le désir d'envoyer à Rome, au nom des membres actuels de la communauté qui devait s'établir lorsque les moments de Marie seraient arrivés, pour proposer au Saint-Siège le dessein de la petite œuvre, et, au cas où le Vicaire et représentant de Jésus-Christ sur la terre voudrait bien nous encourager à persévérer dans notre résolution, pour recevoir de sa part les conseils qui nous seraient si nécessaires pour commencer l'entreprise. J'écrivis alors à M. Libermann, d'après l'avis des deux hommes de Dieu déjà cités, pour lui proposer, s'il croyait que ce fût la volonté du Seigneur en cette affaire, que j'adressasse au Président d'Haïti par l'entremise de son secrétaire, qui nous portait intérêt, un petit mémoire dont le but serait de faire part au chef de cette république que, ayant à offrir au pays plusieurs prêtres tels qu'il en désirait pour le bien de la religion dans l'île, je le priais de bien vouloir faire appuyer à Rome auprès du Saint-Père le projet qu'ils avaient conçu de se réunir pour venir se consacrer au salut des habitants d'Haïti.

A ne raisonner ici que d'après la prudence des hommes, cette proposition eût été acceptée avec plaisir par le Président, et eût pu être accueillie favorablement à Rome où depuis dix années surtout le Saint-Siège était si désireux de voir s'effec-

tuer un rapprochement entre ce pays et le Saint-Père (1). Voici la réponse que fit M. Libermann à cette proposition. Je la reproduis ici dans le même but qui m'a engagé à placer déjà sous les yeux de mes frères quelques autres lettres relatives à notre petite œuvre, parce qu'elle servira à leur montrer combien dans les entreprises divines il faut que nous prenions garde à ne pas tout gâter, en voulant aller plus vite que Dieu lui-même. Cette lettre est datée du 27 novembre 1839, et fut par conséquent écrite au milieu des plus fortes peines de M. Libermann. Une âme dans l'attente elle-même du secours de la Providence a grâce lorsqu'elle recommande aux autres de ne placer leur confiance qu'en Dieu, parce que lui seul n'abandonne jamais celui qui espère en sa miséricorde : *Misericordias Domini fideles.*

Vive Jésus et Marie !

TRÈS CHER FRÈRE.

« J'ai lu vos deux feuilles. Le mémoire (2) m'a paru trop pompeux et sentait un peu la rhétorique. Cependant, comme je ne connais pas le personnage auquel il est adressé, je ne puis pas en juger; il peut être conforme aux idées et à la manière de voir de ce brave homme. Le modèle de celui que vous voulez envoyer maintenant est mieux. C'est plus conforme à la manière d'agir qu'un homme intérieur doit avoir. Je crois qu'on aurait pu l'envoyer, quoiqu'il y eût quelques modifications à y faire, mais peu considérables.

Je désire cependant, mon très cher, que vous attendiez, et que vous ne fassiez aucune démarche pour le moment. Je voudrais examiner cela quelque temps devant le bon Dieu. Il me semble que toutes ces démarches sont de grande conséquence, et qu'en se pressant trop on court le danger de gâter quelque

(1) On avait déjà fait bien des démarches de la part de Rome pour rétablir la religion dans ce pays, et deux ou trois ans avant l'époque dont il est question pour le moment, le Saint Père avait envoyé un légat à Haïti, Mgr England, évêque de Charleston, aux États-Unis, comme plénipotentiaire du Saint-Siège pour aviser aux moyens de conclure un concordat avec cette république, lequel, au grand déplaisir du Saint-Père, avait échoué complètement.

(2) Le mémoire envoyé au secrétaire du Président au mois de mai.

chose, tandis qu'en consultant Dieu pendant un certain temps, on ne saurait qu'y gagner. Je conçois bien que les démarches peuvent avoir leur utilité et avancer les choses, mais dans une œuvre aussi grande et aussi sainte que celle-ci, tout doit reposer sur Dieu. Si la divine bonté ne mène pas l'affaire, qu'est-ce que les hommes pourraient faire? Plus les hommes font de besogne, moins le bien est considérable. Voilà pourquoi je pense qu'il ne faudrait pas trop se presser de faire des démarches pour se rendre les hommes favorables. En temps et lieu cela viendra, et d'une manière très accessoire, et sans y attacher grande importance; je veux dire sans que votre esprit s'y repose et y compte pour la moindre des choses. Autrement vous établiriez une chose très médiocre pour votre bien, et vous mêleriez du son et quelquefois du sable dans la fine farine dont Dieu veut vous nourrir. Tâchez donc, vous et tous (1) vos très chers frères, de vous tenir purs et prêts devant Dieu. Soyez dans une grande paix et une grande confiance dans sa bonté divine, qui surpassera toute notre attente si nous sommes des hommes dévoués et sacrifiés dans l'esprit de son amour et de sa très grande sainteté, si nous ne voyons que lui, que nous ne nous reposons que sur lui et si nous nous abandonnons entièrement à lui. Ne vous occupez de rien, ni vous ni vos frères bien-aimés qui veulent se consacrer à cette sainte œuvre. Toute votre occupation et tous vos désirs doivent être maintenant de vous nourrir en la présence de la divine miséricorde dans son esprit de sainteté, d'amour, d'anéantissement, d'humiliation de cœur et de sacrifice de vous-même pour sa très grande gloire et son très saint amour, afin de vous consacrer à sa très grande mission que sa divine bonté vous réserve. S'il plaît à Dieu de me donner quelque pensée sur cela, je vous le ferai savoir. En attendant, tenez-vous en repos.

Pour le mémoire sur le pays, pressez-en l'exécution. Quand vous l'aurez, donnez-le à lire à M. Gallais et à M. Pinault, je désire que ces Messieurs le lisent avant. Ainsi mercredi prochain portez-le à lire à M. Pinault; s'il ne le pouvait pas alors, envoyez-le moi par une occasion sûre, afin qu'il ne se perde pas,

(1) On dit *vos* très chers frères et non pas *nos*, parce que personne des confrères, même ne devaient savoir encore la résolution de M. Liemann; le secret était nécessaire (Note du V. Père).

mais non par la poste, ce serait une dépense inutile, puisque la chose ne presse pas, ne pouvant pas encore m'occuper des Constitutions, car il me faudrait un peu plus de temps pour cela. Adieu, très cher, soyez toujours tout à Jésus et à Marie, en l'amour desquels je suis votre tout pauvre frère.

F. LIBERMANN, *apolyte*.

Rennes, le 27 novembre 1839.

Cette lettre écrite sous l'impression de la croix que Notre-Seigneur avait plantée dans le cœur de notre Père en ressentait comme on le voit l'onction divine; et Marie, pour montrer clairement qu'elle seule devait être la directrice de l'œuvre qui allait s'établir et que les hommes ne seraient pour rien dans son accomplissement, permettait que les conseils qui devaient nous montrer la voie à suivre pour correspondre à la grâce de notre sainte vocation; que des encouragements si pressants à persévérer dans les désirs que Dieu avait mis dans nos cœurs (parce que sa bonté infinie surpasserait relativement à la petite œuvre toute notre attente), nous vissent par le canal d'une âme tentée si fortement elle-même, au moment où elle nous écrivait ces paroles consolantes, de découragement, et de désespérer presque de l'œuvre en voyant des ouvriers si faibles et si imparfaits appelés à l'entreprendre. Mais le cœur de Marie était là veillant sur cette pauvre petite société qui allait naître, s'établissant par avance sa protectrice et son soutien, et prenant, par des voies à Dieu et à elle seule connues, les cœurs de ceux qui, dans les desseins de la miséricorde éternelle du Seigneur sur les enfants de Cham délaissés, étaient appelés à l'honneur d'en faire partie...

Revenons actuellement à ce qui se passa de remarquable durant le séjour de M. Libermann à Rome, par rapport à notre œuvre.

Le mercredi dont il est parlé dans cette lettre tombait le 4 décembre.

Sur ce mémoire *sur le pays* nous ne savons rien de plus. Il est probable qu'il s'agissait d'un rapport sur l'état religieux d'Haïti qui eût éclairé le V. Père dans la rédaction des Constitutions en lui faisant connaître les dangers particuliers à cette République; Nous ne savons pas ce qu'est devenu ce mémoire.

LETTRE A M. LOUIS.

II

Vive Jésus et Marie !

Rennes, le 30 novembre 1839.

MON TRÈS CHER PÈRE EN NOTRE-SEIGNEUR,

Cf. *Lettres Spirit.*, II, p. 295.

Rappelons que le jour même où M. Libermann quittait Rennes pour travailler à l'Œuvre des Noirs, le Pape Grégoire XVI condamnait solennellement l'esclavage et la traite des Noirs, dans sa lettre *In supremo Apostolatus*, dont nous citons plus loin un passage.

Voyage à Rome (1).

Il se rendit à Lyon par Paris, où, à l'exception de M. Pinault, auprès duquel il oublia un instant la plaie si vive de son âme, le Seigneur lui avait réservé une nouvelle croix (2). Il ne fit que passer dans cette capitale et arriva à Lyon la veille ou l'avant-veille du jour (3) où cette cité si dévouée aux privilèges et prérogatives de Marie célèbre la fête de sa Conception, que par une faveur particulière du Saint-Siège elle honore publiquement depuis sept siècles comme Immaculée. Ce jour-là même était celui de l'érection canonique de l'Archiconfrérie du Très Saint et Immaculé Cœur de Marie pour la conversion des pécheurs à Notre-Dame de Fourvières. Marie inspira à notre bon Père de tourner ses pas vers ce lieu de grâces et de bénédictions où, dans cette journée plus que dans toute autre, cette tendre mère se montrait prodigue de ses faveurs. M. Libermann sentit l'efficace de sa prière unie aux supplications de tant de milliers de cœurs priant avec lui et pour lui : car il fut guéri de sa peine dans ce sanctuaire de Marie. Fortifié par la consolatrice des affligés qui versa le baume sur la plaie, il ne craignit plus tant les maux de la terre.

Pendant son séjour à Lyon, il alla consulter un supérieur

(1) Suite du mémoire du P. Tisserant.

(2) Il y fut contredit dans son dessein d'aller à Rome par une personne de haute vertu, en laquelle il avait confiance, et traité d'imprudent.

(3) C'est le Vénérable Père lui-même qui précise cette date dans le texte du P. Tinerant.

d'une maison religieuse, il en fut mal regu, et ce bon supérieur se mit à rire aux éclats dès qu'il eut entendu parler du projet de M. Libermann et n'y répondit rien, mais il quitta aussitôt le parloir. Il lui est arrivé plusieurs autres petites circonstances qui contribuèrent à le tenir sur la croix, quoique la Très Sainte Vierge lui eût rendu le calme et communiqué par la divine volonté la force de continuer et de porter avec une volonté ferme tous les mépris des hommes (1).

Après trois semaines de séjour à Lyon, où il attendait son confrère, le sous-diacre avec lequel il devait se rendre à Rome, afin d'y faire les premières démarches pour la sainte œuvre qui les occupait, il partit pour Marseille, où l'avait précédé son compagnon. Il l'y trouva, mais assez mal disposé à son égard. Ce jeune ecclésiastique fut scandalisé de voir que M. Libermann, pour lequel il avait été depuis si longtemps pénétré d'une si haute vénération à cause de sa piété, qu'il le croyait presque inaccessible à la tentation, eût été si abattu par ses peines; et ce qui le faisait penser ainsi, c'était son défaut d'expérience dans ces sortes de matières... Il n'aurait pas cru que chose pareille eût pu arriver à un homme qu'il regardait comme un saint. Cette disposition imparfaite de ce jeune homme faisait voir dès lors manifestement sa future défection. Ce qui était le plus fâcheux en cela, c'était que ce Monsieur devait payer tous les frais du passage et fournir à l'entretien de M. Libermann à Rome. Ils passèrent ensemble la Méditerranée, arrivèrent dans cette métropole du monde chrétien et y demeurèrent ensemble environ deux mois. Au bout de ce temps M. Libermann se sépara de son compagnon de voyage, et ce dernier, abandonnant entièrement le dessein de travailler au salut des Nègres, après avoir lui-même passé par de rudes épreuves et une nuit bien obscure, qui ne cessèrent que devant un des autels de Marie (2), s'en retourna à Paris, entra aux Missions Étrangères et partit pour la Chine (3). C'est ainsi que se vérifiaient les prévisions de M. Libermann : le plus grand

(1) Cet alinéa est une note ajoutée par le Vénérable Père.

(2) A Sainte-Marie-Majeure.

(3) M. de la Brunière semble avoir été amené pour quelque temps seulement dans notre œuvre par une conduite toute providentielle de Marie : 1° pour aider à la fondation de l'œuvre dont, dans le principe, il devait être supérieur; 2° ce fut lui dont Marie se servit pour décider M. Libermann à quitter Rennes et à aller à Rome; 3° ce fut lui qui devait

nombre de ceux qui s'offrirent d'abord avec tant d'ardeur pour la petite œuvre n'étaient pas destinés à en faire partie (1). La séparation de M. de la Brunière entraîna trois autres de nos confrères aussi remarquables par leur talent que par leur piété et le zèle qui les dévorait à l'imiter (2). Adorons en cela le dessein secret de Marie. Ces jeunes gens si remplis de bonne volonté pour la poursuite du bien, si dévoués au salut du prochain, eussent été peut-être dans l'intention de notre mère des instruments trop beaux et trop brillants pour l'œuvre que son cœur voulait établir. Elle voulait par les canaux les plus communs faire découler ses bénédictions sur nos pauvres Nègres et faire ressortir l'action puissante de sa miséricorde par le choix des ouvriers les plus impuissants!...

LES LETTRES DE LYON.

A son frère

XXIV

Monsieur

M. Libermann, médecin,
rue de l'Ail, 15,
Strasbourg, Bas-Rhin.

Vive Jésus et Marie !

Lyon, le 12 décembre 1839.

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 299.

Ajouter au P.-S. :

Comme Caroline se destine à l'état religieux, elle aura besoin de quelques conseils; voilà pourquoi je vais lui écrire une petite lettre à part.

Nous n'avons pas cette lettre à Caroline.

* * *

pourvoir au voyage et à l'entretien dans cette ville de M. Libermann durant les premiers mois de son arrivée à Rome.

(1) Il me l'avait dit plusieurs fois durant ces vacances qu'il vint passer à Issy, sans spécifier personne, ni sans que ses soupçons tombassent sur quelqu'un en particulier.

(2) MM. Bonalques, Luquet, Papillon.

A M. Louis.

III

Cette lettre a été déjà reproduite p. 573.

* *

A un Séminariste Eudiste (Saint-Sulpice).

Le 15 décembre 1839.

Cf. *Lettres spirituelles*, II, p. 304.

* *

A M. Féret.

III

A Monsieur

M. Féret, prêtre,

Directeur au Séminaire de Nantes.

Vive Jésus et Marie !

Lyon, le 15 décembre 1839.

MONSIEUR ET TRÈS CHER PÈRE,

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 307.

Pp. 316 et 317 :

Cette parole que vous avez dite à M. Le Vavasseur par rapport à M. de la Brunière...

P. 318, avant le dernier alinéa :

Je vous ai dit toutes ces choses, parce que ce Monsieur aura besoin que vous lui aidiez dans son œuvre et que vous lui procuriez le moyen d'avoir quelques sujets. Il vous en parlera. Et comme il m'a parlé très fort contre le rétrécissement de ceux qui veulent résister aux vocations de Dieu, à cause de leurs idées particulières (ce n'est pas qu'on lui ait refusé quelque part des sujets; il n'en a jamais demandé à personne; mais c'est en général qu'il m'en a parlé, parce qu'il avait vu cela

par le passé), j'ai désiré vous dire ma pensée sur cela, afin qu'il ne vienne pas d'obstacle de ce côté-là. Il appelle cela rétrécissement, parce que ceux qui pensent ainsi veulent rétrécir les vues de Dieu et sa miséricorde.

Je me mets à vos pieds...

..

A M. Carbon.
Monsieur,
M. Carbon, prêtre,
Directeur du Séminaire Saint-Sulpice,
Paris.

Vive Jésus et Marie !

MONSIEUR ET TRÈS CHER PÈRE,

Comme vous avez toujours eu tant de bonté pour moi, je crois qu'il est de mon devoir de vous faire part de mon changement et de quelques-unes des raisons qui m'y ont obligé.

Tout le temps que j'ai passé dans la Congrégation de Jésus et de Marie à Rennes a été pour moi un temps d'afflictions et de tourments. Ce n'est pas là ce qui m'a fait quitter cette pauvre Congrégation; mais une des choses qui ont le plus influé en cela était que je me voyais là absolument nul et incapable de rien faire pour la gloire de Dieu. Je me voyais là renfermé dans un noviciat environné de trois ou quatre personnes auxquelles je n'étais d'aucune ou de presque aucune utilité spirituelle. J'aurais bien de la peine à vous expliquer comme cela était ainsi, mais je ne puis vous assurer que la chose était comme cela. Je parlais, j'instruisais, je tâchais d'inspirer la ferveur et mes paroles étaient mortes, sans aucune bénédiction de Dieu et sans aucun effet d'avancement spirituel; ce qui m'avait jeté la première année dans une espèce de stupeur et de consternation, parce que je venais du Séminaire de Paris, où le bon Dieu avait béni tout ce que je faisais. Dans la seconde année, mes peines furent encore plus grandes. Je me suis tout de même relevé un peu de cet abattement de la première année. J'ai repris courage et je me tenais disposé à être ainsi accablé sous la main de Dieu, toute ma vie s'il le fallait. Les peines que me

causait la conduite du noviciat étaient si grandes, que je n'aurais jamais cru pouvoir en supporter de semblables. Mais je puis vous dire avec vérité que la plus grande de toutes fut celle de me voir inutile dans l'Église de Dieu. Cette vue était véritable, et non effet de l'imagination. Et cette vue était accompagnée de désirs si grands de faire quelque chose pour la gloire de Dieu, que cela était pour moi une croix la plus pénible. J'étais toute cette année dans une grande langueur intérieure sans aucune espérance d'en jamais sortir et sans aucune consolation, mais au contraire tout tendait à m'affliger, et M. Louis lui-même m'a été un grand sujet de peine. Voilà où en étaient les choses toute l'année passée. Je voyais m'en aller un à un le peu de jours que j'ai à passer dans ce monde, et cela infructueux et inutiles à la gloire de Notre-Seigneur, pour laquelle j'aurais voulu me consumer sans cesse. Cette vue était pour moi comme une plaie continuelle dans le cœur et je ne voyais aucune espérance d'en sortir, car, Monsieur, on n'a qu'à connaître l'état des choses pour être d'accord avec moi là-dessus. Pour lutter contre cette pensée, je me disais quelquefois qu'il fallait mettre sa confiance en Notre-Seigneur et en la sainte Vierge, en qui la Congrégation est consacrée; ils la protégeront et amèneront les choses de manière que tout changera; mais je me disais après que c'était une fausse espérance; qu'en attendant que je reste là dans l'inaction, ma vie se passerait, mon corps s'userait et je ne serais plus bon à rien. Cependant au milieu de tout cela mon âme se répandait devant Notre-Seigneur avec une grande affliction. Je m'attendais que sa miséricorde vint à mon secours, quoique je ne le méritasse point.

Voilà l'état où j'étais quand je suis venu ces vacances à Paris, dans l'espérance d'y trouver quelque consolation et quelque bon conseil. J'y ai trouvé des consolations, mais pas de conseil. Je m'en retournai donc à Rennes un peu consolé dans la pensée qu'au moins le bon Dieu est servi et glorifié par d'autres, mais profondément affligé de ne pouvoir rien faire moi-même, et résolu de rentrer dans mon tombeau sans plus jamais en sortir si telle était la sainte volonté de Dieu. Je commençais à croire que Notre-Seigneur voulait m'y tenir pour me préparer à la mort et je me disposais à ne plus lutter contre l'opposition que j'éprouvais à mes bons désirs, de laisser aller toutes les affaires un peu plus à l'abandon entre les mains de

Dieu, de me contenter de me préparer sérieusement à la mort. Mais je ne pus résister au désir ardent qui me poursuivait sans cesse de faire quelque chose pour la gloire de Notre-Seigneur et de sa Sainte Mère, à la peine violente de me voir réduit à une si grande misère et inutilité complète et à la crainte de perdre le peu de jours qui me reste à vivre sans rien faire. J'ai donc pris sérieusement la résolution de consulter, et comme d'après la règle, M. Louïs lisait mes lettres, je me suis servi de M. de la Brunière pour faire et recevoir les consultations. La décision fut qu'il fallait partir, et j'ai quitté. J'ai encore consulté ici, et on fut du même avis. Quand j'étais au moment de partir je fus si touché de la peine que je causais à M. Louïs et aux autres Messieurs lorsqu'ils apprendront cela et du mal que mon départ faisait à cette pauvre petite Congrégation, que j'en ai pleuré à chaudes larmes devant M. Louïs et que je fus dans un état très pénible. Je suis parti tout de même.

Voilà où en sont les choses, me voilà parti de Rennes et entre les mains de la Providence. Je ne pourrais vous en dire davantage pour le moment. Quand il aura plu à Notre-Seigneur de m'employer à quelque chose, je prendrai la liberté de vous en écrire.

Veillez bien, je vous prie, consoler M. Louïs, quand la circonstance se présentera, et être favorable à cette pauvre Congrégation, à laquelle je porte véritablement un grand intérêt, quoique je n'y aie pu rester.

Veillez bien recevoir, avec la charité paternelle que vous avez toujours eue pour moi, le respect avec lequel je suis votre très humble et très dévoué enfant et serviteur.

F. LIBERMANN, *acol.*

Je ne loge pas au Séminaire, mais je vais voir les Messieurs que j'y connais, et surtout M. Larochette, auprès duquel je trouve de grandes consolations.

Lyon, 15 décembre 1839.

A M. Mangot

IX

Monsieur,
Monsieur Mangot, prêtre,
Maison Saint-Sauveur, Redon, Ille-et-Vilaine.

Vive Jésus et Marie !

Lyon, le 19 décembre 1839.

MON TRÈS CHER MONSIEUR MANGOT,

Cf. Lettres Spirituelles, II, p. 321.

P.-S. — Je ne vous donnerai pas mon adresse, parce que je ne la sais pas. Quand je la saurai, je la donnerai, j'espère, à M. Pinault, directeur au Séminaire d'Issy; mais cela ne sera pas de suite. Si plus tard vous désirez m'écrire, vous n'avez qu'à adresser vos lettres à M. Pinault. Si c'est possible, je vous répondrai avec le plus grand plaisir, comme vous le pensez bien. Je ne vous oublierai pas devant Dieu. Je ne vous parle pas de moi, parce que je n'ai pas grand'chose à vous dire.

..

A M. Paul Carron.

XXXV

Monsieur.
M. l'Abbé Paul Carron,
à l'Évêché, Nantes.

Vive Jésus et Marie !

Lyon, 19 décembre 1839.

TRÈS CHER FRÈRE,

Je vous prie de vous contenter encore cette fois-ci d'un petit mot que je vous écris seulement. M. de la Brunière a dû vous écrire de Rennes pour vous annoncer mon départ.

M. Louïs désirait qu'on dit partout que je m'en allais seulement pour un temps et qu'on fit croire que je serais bientôt de retour. Voilà pourquoi je priai M. de la Brunière de vous annoncer les choses sur ce ton. Il n'en avait pas grande envie; il aurait voulu vous dire tout bonnement la chose, et je ne sais pas s'il l'a fait ou non. Mais n'importe! je viens en ce moment vous dire en ce petit mot ce que j'aurais dû vous dire dès lors.

J'ai quitté Rennes et la Congrégation pour tout de bon. Si je pouvais vous parler de vive voix, je vous aurais expliqué au long toutes mes raisons; mais comme le bon Dieu n'a pas voulu que je vous visse avant mon départ, il faut nous contenter d'attendre quelque temps avant de nous expliquer ensemble.

Je vous prierai de ne pas être désagréable à cette pauvre Congrégation, de ne pas en avoir mauvaise opinion, parce que je l'ai quittée. Je crois certainement qu'un grand nombre de jeunes gens bien disposés s'y plairont et y pourront servir Dieu comme il faut. Si vous voyez donc des jeunes gens qui auront du goût pour l'éducation, vous pouvez hardiment les engager à y entrer, et je crois que ce serait un grand service à rendre à l'Église. Le besoin actuel de la France est certainement d'avoir des gens qui veuillent entreprendre l'œuvre des Petits Séminaires; je crois certainement que M. Louïs se déterminera à cela. Si donc plusieurs s'y rendent, cette Congrégation s'établira peu à peu, et ceux qui y vivront suivront une règle douce et facile et auront beaucoup plus de moyens de se sauver que dans le monde. Cette Congrégation ne sera peut-être pas de la première ferveur, comme il aurait été à désirer, mais elle sera bonne tout de même; les règles s'établiront peu à peu et le bon Dieu pourra faire un grand bien par son moyen.

Maintenant il faut vous dire un petit mot de moi. Je ne vous en dirai pas bien long; je me réserve cela pour une autre fois. Je vous prie de garder le plus grand secret sur tout ce que je vais vous dire. Je sais bien que je ne vous dirai rien dont vous ne vous doutiez, surtout d'après les ouvertures que je vous avais faites à Rennes.

Je n'ai pu tenir à Rennes à me voir si misérable et si inutile. J'ai consulté le P. Pinault surtout et, depuis, encore d'autres personnes, et j'ai quitté pour entrer dans l'Œuvre des Nègres...

Cf. *Lettres Spirituelles*, II, p. 319.

P. 320 :

P.-S. — Je ne vous écrirai pas de Rome avant d'avoir une lettre de vous, de peur que ma lettre ne s'égaré, si vous changez de demeure. Demandez mon adresse à M. Pinault, qui l'aura dans un mois à six semaines. Mon voyage de Rome doit être aussi secret que le reste du projet.

Si vous croyez que la recommandation de M. Beruanger pourrait être utile, écrivez, s'il vous plait, à ce bon Monsieur; envoyez la lettre à M. Pinault, afin qu'il la lise, parce que je ne sais où en sont les choses; peut-être cette démarche produirait-elle du mal à Paris. Il faut de grandes précautions dans tout cela : vous savez la belle réputation qu'on me fait à Paris. Je recommande toute cette affaire à vos prières.

* *

A MM. Coyer, Lemoine et d'Aunay
(au Séminaire Saint-Sulpice).

Vive Jésus et Marie!

MES TRÈS CHERS COYER, LEMOINE ET D'AUNAY,

J'ai reçu vos dernières lettres quand j'étais sur le point de mon départ de Rennes; je n'ai pu les lire qu'en route. J'aurais bien voulu répondre aux choses que vous m'y marquez et à chacun en particulier; mais vous pensez bien qu'étant en route, cela me serait difficile; d'ailleurs il faut vous entretenir d'autre chose.

On vous a dit sans doute que je n'étais plus à Rennes, et cela vous a fait de la peine! et à moi aussi, car j'aurais eu le désir de vous être utile en quelque chose. J'aurais été content de vous voir au noviciat et de travailler à votre avancement spirituel : vous savez combien je l'ai à cœur! Mais Notre-Seigneur n'a pas voulu qu'il en fût ainsi; et que faire à cela sinon, de nous humilier devant lui et de nous soumettre à toutes ses divines volontés!

Nous ne sommes que des aveugles, et ce que nous croyons bon est bien souvent contraire à notre sanctification. Vous auriez pu croire trouver un avantage spirituel, si vous m'aviez

trouvé au noviciat; et qui sait si au contraire vous n'en eussiez pas trouvé du désavantage? Si je vous le dis, vous ne le croirez pas; et cela est pourtant très vrai. Je vous assure que vous y trouverez beaucoup plus d'avantage que si j'y eusse été encore lorsque vous y viendrez.

Ne vous affligez donc pas et ne raisonnez pas comme font ordinairement les hommes. Mettez tout entre les mains de Notre-Seigneur et de la très sainte Vierge et priez-les de prendre soin de vos âmes et de toute la Congrégation dont vous devez un jour faire partie. Préparez-vous à en faire des membres utiles à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Apprenez la science qui est nécessaire, mais souvenez-vous toujours que la science est la moindre chose en ce qui regarde le salut des âmes, qu'un seul prêtre saint et rempli de l'esprit sacerdotal fera plus de bien que vingt savants qui n'ont qu'une piété médiocre, surtout vous qui devez vivre dans une Congrégation dont l'esprit de piété doit être le point fondamental : toutes vos Règles et vos Constitutions ne tendent qu'à cela. Mais aussi quel bien ne feriez-vous pas si vous avez fait des progrès dans le renoncement à vous-même, à votre propre volonté, à votre propre esprit, à vos goûts, à vos désirs, à vos affections terrestres et en général à toutes les jouissances qui ne sont pas en Dieu seul; si vous avez fait des progrès dans l'oraison, dans l'amour de Dieu seul, si tout est sacrifié à Dieu une bonne fois et qu'il n'y a plus dans vos cœurs que ce divin amour!

Prenez donc courage, sanctifiez vos âmes afin de résister aux premières difficultés que vous rencontrerez dans la voie sainte de l'amour parfait. Travaillez d'une manière toute particulière contre votre amour-propre qui est un des plus grands obstacles dans la vie de communauté. Vous avez du temps devant vous; il est bien précieux; il vous est donné pour vous préparer. Si vous laissez passer ce temps sans en profiter sous prétexte que le noviciat vous suffira bien pour acquérir les vertus et la perfection, puisqu'il est fait pour cela; si vous faites ce lâche raisonnement, vous pouvez compter que votre noviciat sera au moins nul, s'il ne vous est nuisible. Il faut un temps considérable pour acquérir les vertus et la perfection chrétienne et sacerdotale. Si pendant votre Séminaire vous faites un certain progrès ou au moins vous travaillez à votre sanctification, le temps de votre noviciat sera précieux pour

vous perfectionner, vous consolider et pour vous rendre capables de travailler de suite avec fruit à la gloire de Dieu.

Consultez M. Pinault; ayez une entière confiance en lui et soyez dociles à tout ce qu'il vous dira. Ne vous contentez pas des jouissances spirituelles que vous éprouverez dans le service de Dieu, mais travaillez à vous renoncer solidement. Faites compagnie avec les plus fervents. Lorsque vous aurez quelque peine ou que vous êtes tentés, allez parler aussitôt à M. Pinault ou, à son défaut, à votre confesseur.

Adieu, très chers frères; priez quelquefois pour moi la sainte Vierge à Lorette; je ne vous oublierai pas non plus. Soyez bien unis ensemble d'une charité sincère et toute en Dieu et comptez que je vous serai toujours uni en cette même charité de Notre-Seigneur et de sa très sainte Mère, en laquelle je suis tout vôtre.

F. LIBERMANN, *acol.*

Lyon, le 22 décembre 1839.

Bien des choses de ma part au bon M. Lecaillet. Dites à MM. Colin, Gayde (1), Bonalgue, Dumas et Richard que je ne les oublie pas devant le bon Dieu.

..

A un Séminariste Eudiste (Saint-Sulpice).

Vive Jésus et Marie!

Lyon, 23 décembre 1839.

MON TRÈS CHER CONFRÈRE,

Il faut bien que je vous écrive ce petit mot pour m'expliquer sur la nouvelle que vous avez sans doute apprise. Le bon Dieu a voulu que je quittasse la Congrégation; il y a environ trois semaines que je ne suis plus à Rennes. Il me serait bien difficile de vous expliquer toutes les raisons qui m'y ont déterminé : c'est une affaire particulière et secrète que je ne puis dire, et je vous prie de m'excuser sur ce point. Mais je suis obligé de vous dire que toutes les raisons regardent mon intérieur uniquement

(1) Nom inconnu : il s'agit peut-être de M. Guédant.

et je puis vous assurer en toute vérité (au moins la chose me paraît évidemment comme cela) que les raisons que j'ai eues me sont entièrement particulières et ne doivent influencer sur aucun autre, parce qu'elles n'ont de rapport qu'à moi. Si vous alliez vous décourager pour cela et y chercher des raisons qui n'existent pas, vous vous feriez grand tort, mon très cher.

Voilà pourquoi je vous prie de ne pas laisser aller votre esprit à des conjectures; allez en toute simplicité devant Dieu. Il est certain que si le bon Dieu vous appelait à cette Congrégation, ce serait un grand bonheur pour vous; vous éviteriez ainsi une foule d'obstacles qui vous seraient ailleurs presque insurmontables et que vous rencontreriez infailliblement dans le monde. Vous y menez une vie paisible dans laquelle votre salut et votre sanctification vous seront très faciles. Vous avez les dispositions nécessaires pour les œuvres dont elle s'occupe, et vous serez même capable d'y faire un très grand bien, beaucoup plus grand que vous ne pourriez faire dans le monde. Je sens bien que vous en pourriez faire aussi quelque peu dans le monde, car quel est le prêtre, pourvu qu'il ait quelque bonne volonté, qui ne fera pas du bien dans quelque position qu'il se trouvera? Mais ce qu'il faut considérer en cette circonstance, ce sont : 1^o les grands dangers que vous rencontrerez sûrement dans le monde et que vous éviterez dans la Congrégation; 2^o l'avancement dans la piété et les vertus sacerdotales que vous pourrez facilement avoir dans la Congrégation, et 3^o la facilité de pratiquer la perfection, et enfin le grand bien que vous y pourrez faire.

Vous savez que toute la France soupire maintenant après les Petits Séminaires, et personne nulle part n'a formé le projet de cette œuvre. La Congrégation de Jésus et de Marie semble donc se relever pour cela et va bientôt probablement se donner entièrement et uniquement ou tout au moins spécialement à cette œuvre, et quel bonheur si vous y pouviez contribuer à mettre cette affaire sur pied! Si Notre-Seigneur ne m'a pas jugé digne de coopérer à cette œuvre, ce n'est pas une raison pour vous décourager. Tout ce que j'y aurais pu faire, c'eût été d'être chargé, comme je l'ai été jusqu'à ce jour, du noviciat, et je vous assure que tout autre, au moins je veux dire que la Congrégation en a plusieurs autres qui feront cela aussi bien que moi : M. Leray qui en est probablement chargé en ce moment,

M. Divet qui en sera, je pense, chargé plus tard, feront parfaitement bien cette fonction.

Le grand bien du noviciat consiste dans la retraite où le bon Dieu nous instruit et nous perfectionne. Ainsi, mon très cher, il ne faudra pas vous peiner de ne plus trouver ce pauvre homme quand vous y viendrez l'an prochain. Vous y auriez trouvé un ami de plus, mais cette privation n'est pas une raison de croire tout perdu; vous y trouverez le grand et fidèle ami qui ne nous abandonne jamais. Si vous m'y aviez trouvé, peut-être y auriez-vous perdu. Et voulez-vous que je vous dise la vérité? Il est très certain et absolument certain que vous y auriez perdu. Ainsi mettez votre confiance en Dieu; persévérez dans vos bonnes résolutions, soutenez votre courage, et vous verrez que la très sainte Vierge prendra soin de tout. Cette Congrégation s'élèvera et travaillera avec grand fruit à la gloire de Dieu. Quand plus tard j'apprendrai que vous y êtes, que vous y travaillez avec ferveur et d'une manière utile et sanctifiante pour les âmes, que ma joie sera grande et que j'en bénirai le bon Dieu! Car, mon très cher, je m'intéresserai toujours, non seulement à votre sanctification, mais encore bien plus à l'établissement et à la prospérité de cette petite Congrégation de Jésus et de Marie; elle est bien petite maintenant; mais j'espère bien de la miséricorde divine que plus tard elle sera grande dans l'Église par les grands biens qu'elle y fera pour la sanctification des âmes. Je vous dis en vérité que mon cœur l'aimera toujours, cette chère Congrégation, quoique le bon Dieu ne m'y veuille pas; je prierai toujours pour sa prospérité et pour que le bon Dieu s'en serve pour le salut d'un grand nombre dans son Église.

Adieu, très cher; souvenez-vous de moi devant Notre-Seigneur et notre très sainte Mère; ayez bon courage et restez fidèle à leur très saint amour en lequel je suis tout à vous.

F. LIBERMANN, *acolythe*.

* * *

QUELQUES INCIDENTS.

De la déposition de Mgr Charles-Alphonse Ozanam au Procès Apostolique (Session IX^e, 21 février 1879) :

Ad 33^{um}. — J'ai entendu dire seulement que, arrivé à Lyon, l'hospitalité lui a été refusée dans plusieurs maisons; alors il l'a reçue de ma famille. Il a subi ces humiliations avec son égalité d'âme habituelle.

C'est aussi dans la famille d'Ozanam que séjourna Lacordaire quand, en février 1839 il passa par Lyon pour se rendre à Rome et entreprendre le rétablissement de l'Ordre des Frères Prêcheurs en France. Le Vénérable Père rencontra à Lyon non seulement l'abbé Ozanam, dont il semble parler dans sa lettre à M. Férét, citée plus haut, mais aussi Frédéric Ozanam qui ouvrit le 16 décembre 1839 son cours commercial à la Faculté de Droit de Lyon. L'abbé Ozanam, après trois mois passés à Lyon, partit lui-même pour Rome le 17 janvier 1840.

Dans ce voyage il se présenta à M^{me} Rémond. *Voir plus haut* p. 444.

Nous citons en son entier la lettre qu'écrivait, à ce sujet, cette dame en 1852, au T. R. P. Schwindenhammer :

Monsieur, je vous envoie tout ce qui me reste des lettres qui m'avaient été écrites de Rennes par ce digne et vénéré M. Libermann. Elles ne sont pas complètes; il y manque plusieurs conseils et développements de sa méthode d'oraison, que je n'avais pas extraits, non plus que d'autres choses que je savais de mémoire; ce que j'en avais écrit, c'était pour le lire plus facilement. Qu'elles m'ont fait de bien pour toute ma vie, ces premières lettres, que j'ai tant relues en berçant mes enfants! Tout ce qu'elles contenaient pénétrait si facilement dans mon âme et m'ouvrait une voie nouvelle dont je n'avais pas même l'idée auparavant, bien que j'en aie souvent senti le besoin. Plus tard il y eut plusieurs intervalles assez longs dans sa direction; puis je ne lui écrivais quelquefois que rarement; mais chacune de ses lettres était si substantielle qu'elle renfermait une direction tout entière. Je n'en ai rien extrait et je n'ai que celle (la correspondance) que vous avez reçue.

Je vous disais que je ne l'avais jamais vu; je l'ai vu une fois, mais sans le connaître. Après sa dernière lettre de Rennes, je croyais, et on m'avait dit, qu'il était malade et qu'il était retourné dans sa famille, quand un jour, c'était je crois en janvier 1839 (1), on me dit qu'un jeune ecclésiastique me deman-

(1) Méprise évidente pour janvier 1840 ou décembre 1839.

lait. Comme il y avait dans ce moment-là un jeune homme qui avait quitté le Séminaire, je crus que c'était lui. Je ne le fis pas entrer, je fus à la porte lui parler; je vis un jeune homme en soutane propre, la tête découverte et baissée, balbutiant quelques mots inintelligibles; il me parut si humble, si recueilli, si doux, si malheureux, que je me sentis tout émue; je lui dis en le faisant entrer : « Que demandez-vous de moi, mon frère? » Il me répondit d'une voix si faible et si basse que, n'entendant pas, je crus que c'était l'aumône. Je courus chercher quelque chose qu'il prit avec un geste de reconnaissance, mais toujours les yeux baissés.

Je restai là quelques minutes à le regarder avec étonnement; il me semblait que ce pauvre Monsieur devait m'être proche parent, tant je me sentais émue de son malheur; lui, il paraissait réfléchir. Après un instant, il leva les yeux et avec un air de grand intérêt il me regarda; et, comme un éclair de joie passa sur sa physionomie, il parut hésiter à parler. Puis l'émotion qui me dominait de plus en plus parut le gagner aussi un peu; il baissa de nouveau la tête et soupira. Il se retira ensuite lentement et se retourna encore vers moi; il paraissait faible et malade.

Je n'eus pas même l'idée que ce pouvait être lui; mais j'en eus la certitude quelques jours après, et aussi celle, qui me fut bien pénible, qu'il avait l'intention de se faire connaître, car il avait dit quelque chose à la servante qui me le désignait clairement et qu'elle ne me dit que quelques jours après. Il crut que je ne voulais pas le recevoir, ou bien il changea d'avis en me voyant, je ne sais pourquoi. Je ne lui en ai jamais écrit, lui non plus.

Dieu voulait sans doute que j'aie cette peine-là, et lui aussi; je la sens vivement encore aujourd'hui... Où est donc cette entière préférence de la sainte volonté de Dieu sur la mienne qu'il me recommandait tant!

J'ai su par hasard qu'un prêtre de ma connaissance était en correspondance secrète et en grande relation avec M. Libermann; et j'ai songé, Monsieur, que, si vous faisiez insérer dans le journal *L'Univers* que vous priez les personnes qui étaient en relations de correspondance ou autres avec M. Libermann de vouloir bien vous adresser tous les renseignements qui pourraient vous servir à sa vie, vous pourriez en avoir de bien pré-

cieux; et je le sais; mais j'y ai réfléchi et je ne vois que ce moyen là de vous les faire avoir. Ce Monsieur voit l'*Univers*...

A Marseille, M. Libermann vit M. Perrée, l'un de ses anciens disciples de Saint-Sulpice, *v. plus haut, p.* p. 301.

LETTRE A M. LUQUET,

Monsieur
Monsieur l'abbé Luquet,
au Séminaire de Saint-Sulpice,
Paris.

Marseille, jour de la Circoncision. 1840.

TRÈS CHER FRÈRE.

Vivent Jésus et Marie par leur saint amour en tout et partout!

M. Le Vavas seur vous aura sans doute informé de ce qu'il a plu au bon maître nous accorder de grâces pour la chère œuvre. M. Libermann est des nôtres; mais nous pouvons bien dire que tout cela est de Dieu, car nous n'y songions même pas.

Nous nous trouvons aujourd'hui tous les deux à Marseille. devant partir ce soir à 5 heures pour Civita-Vecchia et Rome. Presque toute cette matinée a été passée aux pieds de la très sainte Vierge dans la chapelle de Notre-Dame-de-la-Garde, de laquelle nous attendons toute force, tout bon désir, toute sanctification. J'ai de particulières actions de grâces à lui rendre pour la manière dont elle m'a tiré de ma famille et dont elle a fait tomber tous les obstacles qui semblaient devoir retarder la chose.

Où allons-nous maintenant et qu'allons-nous faire? Dieu le sait, qui nous a conduits jusqu'ici, et nous n'en savons rien. Nous savons seulement qu'il est de sa très sainte volonté que nous allions à Rome, aux pieds des saints Apôtres, où il donnera peut-être plus de lumières. Nous savons maintenant que nous devons être en plein sacrifice, tout immolés au bon plaisir de Celui pour la gloire duquel nous devons faire tous nos pas, mais lui seul sait ce qu'il a décidé pour sa gloire et si ces désirs que nous croyons venir de lui doivent avoir succès ou non. De quelque manière que ce soit, espérons qu'il sera grandement

glorifié quand ce ne serait que par l'humiliation et le mépris qui nous en reviendra abondamment.

Nous ne voyons toujours que Saint-Domingue. M. Libermann s'occupera à Rome de faire les règlements et constitutions sous lesquels nous vivrons dans ce saint ministère. Nous irons comme simples particuliers, sans être approuvés comme congrégation, mais seulement avec permission et mission du Saint-Père. Je dis que nous ferons cela, et peut-être arrivera-t-il toute autre chose que nous ne prévoyons pas maintenant.

Nous allons à Rome et nous vous y attendrons : cela soit dit entre nous seuls; je vous prie même de n'en pas parler à M. Gallais, qui y est opposé.

M. Libermann pense avec raison qu'il est presque nécessaire que vous veniez à Rome, M. Le Vasseur et vous, pour que nous soyons tous les quatre prenant un seul et même esprit d'abnégation et de mort entière pour le ministère qui nous attend. Les Apôtres ont été longtemps réunis avant de prêcher Notre-Seigneur dans les pays divers du monde; que dire de pauvres misérables qui doivent rougir du seul nom d'apôtres, étant si éloignés de leur esprit, de leur dévouement et renoncement. Quand nous aurions tout le temps de la vie pour faire notre noviciat, nous serions encore de bien pauvres gens.

Dites à M. Pinault que M. Libermann a reçu la lettre de M. Salier, qui ne désapprouve pas les démarches, mais lui conseille d'aller consulter à Trente (Tyrol) une personne favorisée depuis longtemps de lumières et de grâces extraordinaires. (Demandez à M. Pinault s'il faut aller la consulter, c'est à 150 lieues de Rome (1).

Dites aussi à M. Le Vasseur que je lui écrirai plus tard. J'ai parlé à M. Libermann de toutes les difficultés concernant le vicaire apostolique de Bourbon; il ne voit rien à faire qu'à attendre, espérant que Dieu y pourvoira, et que dans le cas contraire il faudrait toujours se soumettre doucement à ce que le vicaire apostolique commanderait, que peut-être le voyage de Rome serait un moyen sûr et... de tirer M. Le Vasseur d'embarras; au reste, M. Libermann désire que l'on parle de

(1) Ce mot est de la main du Vénérable Père.

tout cela à M. Pinault, qui est comme vous le savez, notre grand directeur.

Je laisse une petite place pour le cher M. Libermann, qui veut écrire quelques mots.

Sur tout cela grand silence, excepté pour M. Pinault, sans lequel on ne fait rien. M. Libermann désire que vous veilliez sur M. Tisserant et que vous le priiez de ne rien faire de précipité qui pourrait être nuisible : c'est à Rome que tout doit se faire et se décider.

Tout à vous dans les saints Cœurs de Jésus et Marie.

DE LA BRUNIÈRE.

Il faut bien vous dire un petit mot, mon très cher frère. M. de la Brunière vous a dit à peu près le principal. Ce cher frère vous parle de tout comme si c'était encore dans l'incertain et le vague. Ce n'était pas mon idée. Il voulait dire que tout est entre les mains de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère, et que pour nous il faut nous abandonner à l'aveugle entre leurs bras.

Il serait peut-être bon que M. Le Vasseur tâchât d'obtenir du Préfet apostolique de son pays la permission d'aller passer quelque temps à la Propagande de Rome sans dire précisément le sujet principal. Qu'il s'arrange là-dessus avec M. Pinault. Examinez avec M. Le Vasseur à savoir s'il faut garder le secret sur ma vocation nouvelle à nos autres confrères comme M. Tisserant, Bureau et Oudin, etc. Ils se douteront de quelque chose et pourraient faire des imprudences si on ne leur fait des recommandations de garder le secret, tandis qu'en leur disant la chose, on le leur recommandera, et cette nouvelle pourrait les encourager. Parlez de cela à M. Pinault et ne faites rien sans lui.

A Dieu, tout à vous tous en Jésus et Marie et en leur saint amour.

F. LIBERMANN, *acol.*

*
*
*

Au temps même où M. Libermann quittait Rennes pour entreprendre l'Œuvre des Noirs, le Pape Grégoire XVI, en date du 3 décembre 1839, publiait sa Bulle *In supremo Apostolatus*,

condamnait la traite des Noirs et, autant que le permettaient les circonstances, l'esclavage lui-même. Cet acte pontifical était à la fois un encouragement pour les deux pèlerins de Rome et une justification de leur dessein. Le Souverain Pontife disait :

Suivant les traces de nos prédécesseurs, en vertu de l'autorité apostolique, nous avertissons et admonestons avec force, dans le Seigneur, tous les chrétiens, de quelque condition qu'ils puissent être, et leur enjoignons que nul n'ose à l'avenir vexer injustement les Indiens, les Nègres ou autres hommes, quels qu'ils soient, les dépouiller de leurs biens ou les réduire en servitude, ou prêter aide et faveur à ceux qui se livrent à de tels excès, ou exercer ce trafic inhumain, par lequel les Noirs, comme s'ils n'étaient pas des hommes, mais de véritables et vils animaux, réduits comme eux en servitude, sans aucune distinction, contre les droits de la justice et de l'humanité, sont achetés, vendus et dévoués à souffrir les plus durs travaux, et à l'occasion duquel des dissentiments sont excités, des guerres presque incessantes sont fomentées chez les peuples par l'appât du gain proposé aux premiers ravisseurs de Nègres.

C'est pourquoi, en vertu de l'autorité apostolique, nous réprouvons toutes les choses susdites, comme absolument indignes du nom chrétien, et par la même autorité nous prohibons absolument et nous interdisons à tous, ecclésiastiques ou laïques, d'oser soutenir comme permis ce commerce des Noirs, sous quelque prétexte ou couleur que ce soit, ou de prêcher ou enseigner en public ou en particulier, de manière ou d'autre, quelque chose de contraire à ces Lettres Apostoliques.

(D'après A. Cochin : *L'Abolition de l'Esclavage*, t. II, p. 528).

Pour sa part, le Gouvernement français s'occupait des esclaves de ses Colonies à l'exemple du Gouvernement anglais qui, depuis 1833, avait effectué l'émancipation de la classe servile. La loi du 25 juin 1839 avait alloué une subvention pour l'instruction religieuse et élémentaire des esclaves et une ordonnance du roi Louis-Philippe, du 5 janvier 1840, statuait :

Art. 1^{er}. — Les ministres du culte dans les colonies françaises sont tenus :

1^o De prêter leur ministère aux maîtres pour l'accomplissement de l'obligation qui est imposée à ceux-ci de faire instruire

leurs esclaves dans la religion chrétienne et de les maintenir dans la pratique des devoirs religieux;

2° De faire, au moins une fois par mois, à cet effet, une visite sur les habitations dépendantes de la paroisse;

3° De pourvoir, par des exercices religieux et par l'enseignement d'un catéchisme spécial, au moins une fois par semaine, à l'instruction des enfants esclaves.

Art. 2. — Le gouverneur de la colonie réglera, par un arrêté qui sera inséré dans la feuille officielle, les jours et heures où l'instruction religieuse aura lieu sur les habitations, et les jours et heures où le maître devra faire conduire à l'église, pour l'enseignement du catéchisme, les enfants esclaves âgés de moins de quatorze ans.

Art. 3. — Les esclaves des deux sexes, à partir de l'âge de quatre ans, seront admis dans toutes les écoles gratuites qui seront établies dans les villes, bourgs et communes.

Art. 4. — Les instituteurs chargés des dites écoles demeurent d'ailleurs autorisés à se transporter, à la demande des maîtres, sur les habitations voisines pour l'enseignement des esclaves.

Par ce qui précède on a vu que l'Œuvre des Noirs conçue par MM. Libermann, Le Vavas seur et Tisserant ne tient en rien au courant d'opinion que révèlent les actes du Gouvernement français; c'est par un motif tout surnaturel que les promoteurs de l'Œuvre des Noirs entreprirent leur société.

TABLE DES LETTRES CITÉES

Nous indiquons la page où chaque lettre paraît dans ces Notes et Documents, et celle où elle est éditée dans les Lettres Spirituelles.

1826	6 janvier,	au D ^r Libermann.	Metz	52	
1828	7 avril,	au même.	Paris	148	
—	27 juillet,	au même.	—	148	
—	24 octobre,	à M. Viot	Issy	132	
1829	8 avril,	au D ^r Libermann.	—	150	I, 5
—	septembre,	au même.	—	152	I, 13
—	18 septembre,	à M. Viot	—	134	
—	16 octobre,	au même.	Paris	136	I, 1
1830	8 juillet,	au D ^r Libermann.	—	152	I, 8
—	16 octobre,	à M. Viot	—	136	I, 16
—	23 —	à M. de Farcy	—	142	
1831	26 janvier,	à M. Viot	Paris	137	I, 19
—	25 juillet,	à M. de Farcy	—	146	
—	30 octobre,	au même.	—	147	I, 22
—	7 novembre,	au D ^r Libermann.	—	153	
1832	21 mai,	au même.	Issy	162	I, 29
—	27 juillet,	à M. Viot	—	138	I, 39
1833	17 mars,	au même.	—	139	I, 42
—	10 septembre,	au D ^r Libermann.	—	162	I, 48
1834	24 juillet,	à M. Leray.	—	199	I, 51
—	24 août,	au D ^r Libermann.	—	163	I, 56
—	10 septembre,	à M. Liévin	—	218	I, 59
—	23 —	à M. Leray.	—	199	I, 64
1835	3 janvier,	au D ^r Libermann.	Paris	163	I, 70
—	27 —	à M. Leray.	Issy	200	I, 73
—	28 juin,	au même.	—	200	I, 78
—	20 juillet,	à X.	—	206	I, 87
—	9 août,	au même.	—	206	I, 96
—	24 —	à M. Delasorne.	Abbeville	226	
v	30 —	à M. Beluet	Amiens	319	I, 107
—	9 septembre,	à M. Delasorne.	Issy	227	
—	11 —	à M. Liévin.	—	219	I, 111
—	12 —	à M. Telles.	—	231	
—	13 —	au D ^r Libermann.	—	164	I, 117
—	19 —	à M. Delasorne	—	230	I, 123
—	22 —	à M. Leray.	—	201	I, 131
—	27 —	à X.	—	208	
1835	—	à M. Beluet	—	320	I, 139
—	8 octobre,	au même.	—	321	I, 143
1836	20 février,	au D ^r Libermann.	—	166	I, 157
—	—	à M. Mangot.	—	271	I, 245

*

1836	10 avril,	au même.	30	Issy	272	I, 160
	27 mai,	au même.	31	—	273	I, 167
	18 juin,	à X.	32	—	210	L
	8 juillet,	à M. Mangot.	33	—	274	I, 149
	27 août,	à M. Beluet.	34	Illkirek	24, 322	I, 175
	28 —	à M. Telles.	35	—	25, 233	I, 178
	4 septembre,	à M. Fréret.	36	—	323	I, 181
	7 —	à M. Leray.	37	—	203	I, 186
	20 —	au même.	38	—	204	
	21 —	à M. Carron.	39	Issy	324	I, 192
	23 —	au D ^r Libermann.	40	—	166	I, 196
	28 —	à M. Carron.	41	—	325	I, 202
	2 octobre,	à M. Mangot.	42	—	274	I, 207
	22 —	à M. Liévin.	43	—	222	I, 212
	23 novembre,	au même.	44	—	222	I, 216
	25 —	au D ^r Libermann.	45	—	168	I, 219
	25 décembre,	à M. Mangot.	46	—	275	I, 233
	—	à M. de Conny.	47	—	401	
	27 —	à M ^{me} Libermann.	48	—	170	I, 240
1837	22 janvier,	à M. Liévin.	49	—	223	I, 254
	5 mars,	à M. Mangot.	50	—	275	I, 257
	26 —	à M. Carron.	51	—	326	
	27 mai,	à M. Louis.	52	Issy	328	I, 259
	29 —	au D ^r Libermann.	53	—	171	I, 262
	9 juin,	à Pauline L.	54	—	171	I, 267
	juillet,	à M. Carron.	55	—	327	I, 271
	8 août,	à M. Carron.	56	Rennes	482	I, 273
	12 —	au même.	57	—	483	I, 277
	21 —	au même.	58	—	484	I, 280
	5 septembre,	à M. de Goy.	59	—	432	I, 283
	7 —	à M. Felles.	60	—	372	I, 290
	11 —	à M. Cahier.	61	—	384	I, 298
	11 —	à M. Gamon.	62	—	394	I, 293
	20 —	à M. Carron.	63	—	484	I, 301
	30 —	à M. Tisserant.	64	—	474	I, 306
	3 octobre,	à X.	65	—	455	I, 313
	10 —	à M. Grillard.	66	Rennes	395	I, 319
	10 —	à M. R. V.	67	—	411	
	17 —	à M. Carron.	68	—	482	I, 325
	22 —	à M. Gamon.	69	—	395	I, 329
	26 —	à M. Carron.	70	—	489	I, 333
	31 —	à M. Aubriot.	71	—	461	I, 336
	12 novembre,	à M. Gamon.	72	—	395	I, 343
	12 —	à divers.	73	—	455	I, 339
	14 —	à M. Cahier.	74	—	386	I, 344
	1 ^{er} décembre,	à M. Leray.	75	—	427	I, 353
X	1 ^{er} —	à M. Carron.	76	—	490	I, 349
	2 —	à M. Leray.	77	Rennes	428	I, 361
	9 —	à X.	78	—	447	I, 366
	12 —	à M. Leray.	79	—	428	I, 369
	31 —	au D ^r Libermann.	80	Rennes	365	I, 371
	—	à Caroline L.	81	—	371	I, 382
	octobre,	à X.	82	—	447	I, 379
	—	à X.	83	—	447	I, 379
	—	à X.	84	—	452	II, 410

375

1837		à X.		452	II, 365 ✓
—		à X.	177	452	II, 399 ✓
—		à X.	195	452	II, 380 ✓
—		à X.	194	453	II, 375 ✓
—		à X.	190	453	II, 351 ✓
—		à X.	200	453	II, 403 ✓
—		à X.	201	453	II, 407 ✓
—		à X.	185	453	II, 325 ✓
—		à X.	186	453	II, 333 ✓
—		à un Eudiste, étudiant	198	453	II, 394 ✓
—		au même.	177	453	II, 391 ✓
—		à X.	78 (I...)	453	I, 375 ✓
—		à X.	235	453	II, 414 ✓
—		à X.	191	454	II, 356 ✓
—		à X.		456	II, 151 ✓
1838	4 janvier,	à M. Telles.		373	✓
—	4 —	à M. R. V.		415	✓
—	4 —	à M. Carron	80	491	I, 391 ✓
—	9 —	au même.	81	493	I, 394 ✓
—	10 —	à M. Aubriot.		462	I, 400 ✓
—	10 —	à M. Delasorne.		399	I, 396 ✓
—	14 —	à M. Tisserant		475	I, 386 ✓
—	23 —	à M. Grillard.	82	397	I, 404 ✓
—	25 —	à M. Telles.		376	II, 12 ✓
—	3 février,	à M. Carron		494	I, 409 ✓
—	5 —	à X.	84	448	I, 413 ✓
—	8 —	à M. de Conny.		403	I, 416 ✓
—	22 —	à M. Leray.		429	I, 422 ✓
—	24 —	à M. Telles.	80	376	I, 427 ✓
—	28 —	à M. Carron	90	495	I, 431 ✓
—	7 mars,	à M. Cahier	92	387	I, 438 ✓
—	10 —	à M. Delasorne.	91	399	I, 435 ✓
—	16 —	à M. Carron		496	✓
—	28 —	à X.	93	465	I, 442 ✓
—	29 —	à M. Carron		500	✓
—	31 —	au même.		503	I, 448 ✓
—	2 avril,	à M. Aubriot.	95	462	I, 459 ✓
—	4 —	à M. Cahier		387	✓
—	4 —	à M. de Conny.	96	404	I, 466 ✓
—	4 —	à M. Carron		504	✓
—	15 —	à X.		456	I, 471 ✓
—	18 —	au Dr Libermann	97	367	I, 474 ✓
—	20 —	à M. Aubriot.		463	I, 479 ✓
—	23 —	à M. Kervoal.		472	I, 484 ✓
—	29 —	à M. Carron	100	506	I, 491 ✓
—	7 mai,	à M. de Goy.		433	✓
—	20 —	à M. Hacquin		410	I, 508 ✓
—	25 —	à M. Cahier	100	389	I, 514 ✓
—	29 —	à M. de Conny.	100	405	I, 519 ✓
—	31 —	à X.	102	456	I, 525 ✓
—	3 juin,	à X.		448	I, 529 ✓
—	3 —	à M. Le Vavasseur	100	474	I, 495 ✓
—	10 —	à M. Cahier	102	389	I, 535 ✓
—	17 —	à MM. Carron et de la Brunière.	103	507	I, 500 ✓

1838	19 juin	au même.	Rennes	507	II,	5
—	20 —	à M. Leray.	—	429	II,	8
—	3 juillet,	à M. Carron	—	509	II,	46
—	9 —	à M. Cahier	—	390	II,	10
—	9 —	à M. Billot.	—	468		
—	14 —	à M. Leray.	—	429	II,	21
—	27 —	à M. Carron	—	509	II,	31
—	30 —	à X.	—	448	II,	41
—	1 ^{er} août,	à M. Telles.	—	381	II,	50
—	3 —	à M. Cahier	—	391	II,	56
—	15 —	à M. Billot.	—	471	II,	61
—	20 —	à M. Carron	—	510	II,	65
—	22 —	à M. Grillard.	—	397	II,	69
—	23 —	à M. de Conny.	—	405	II,	75
—	23 —	à M. de Goy.	—	435	II,	82
—	29 —	à M. Cahier	—	391	II,	86
—	31 —	à M. Carron	—	511	II,	91
—		à M ^{me} Rémond.	—	445		
—		à la même.	—	445	II,	161
—		à la même.	—	446	II,	162
—		à la même.	—	446	II,	165
—		à la même.	—	446	II,	168
—		à la même.	—	446	II,	171
—	5 octobre,	à M. Cahier	—	391	II,	95
—	16 —	à M. Carron	—	511	II,	98
—	27 —	à M. Levillain	—	425	II,	101
—	28 —	à M. Jolivel	—	418		
—	29 —	à M. de Goy	—	437	II,	105
—	31 —	à M. Tis-erant	—	476	II,	108
—	13 novembre,	à M. Aubriot.	—	465	II,	136
—	26 —	à M. Luquet	—	427	II,	116
—	28 —	à M. Aubriot.	—	464	II,	36
—	29 —	à M. Cahier	—	392	II,	122
—	4 décembre,	à M. Faillon	—	372	II,	127
—	4 —	à M. de Goy	—	438	II,	130
—	14 —	à M. Carron	—	511	II,	142
—		à Pauline L.	—	369	II,	349
—		à Marie L.	—	369		
—		à X.	—	449	II,	147
—		à X.	—	455	II,	157
—		à X.	—	456	II,	155
—		à M. Melbet	—	459	II,	343
—		à M. Poupert.	—	459	II,	385
—		à X.	—	456		
1839	4 janvier,	à M. Carron	—	512	II,	173
—	5 —	à M. Jolivel	—	426	II,	179
—	9 —	à X.	—	449	II,	183
—	26 —	à M. de Goy.	—	439	II,	186
—	15 février,	à M. Carron	—	512	II,	196
—	16 —	à M. Richaud.	—	456	II,	196
—	16 —	à M. Grillard.	—	397	II,	204
—	17 —	à M. Cahier	—	393	II,	211
—	17 —	à M. Levillain	—	425	II,	207
—	5 mars,	à M. Telles.	—	382	II,	214
—	8 —	à M. Le Vavasseur	—	638	IV,	1

1839	11 mars	à M. Jolivel	Rennes	420	IV, 6
—	25 —	à M. Tisserant	—	648	
—	29 —	à M. Richaud	—	456	II, 218
—	30 —	à M. Carron	—	512	II, 223
—	avril,	à M. Tisserant	—	476	
—	4 —	à M. de Conny	—	405	II, 228
—	5 —	à M. de Goy	—	+ 440	II, 233
—	20 —	au même	—	+ 441	II, 241
—	15 —	à M. Perrée	—	473	II, 236
—	28 —	à M. Cahier	—	393	II, 243
—	6 mai,	à X.	—	449	II, 249
—	8 —	à M. Carof	—	460	II, 255
—	13 —	à M. de Conny	—	406	
—	14 —	à M. Jolivel	—	422	
—	25 —	à M. Telles	—	+ 382	II, 260
—	—	à M. Carron	—	513	
—	1 ^{er} juin,	à M. de Goy	—	442	II, 263
—	15 —	à M. Carron	—	515	II, 265
—	29 —	au même	—	516	II, 268
—	10 août	à M. de Brandt	—	480	
—	11 —	au D ^r Libermann	—	370	II, 275
—	16 —	à M. Carof	—	460	II, 279
—	27 septembre,	à M. de Conny	—	408	
—	27 —	à M. de Goy	—	443	
—	7 octobre,	à M. de Farcy	—	361	
—	10 —	à MM. Daniel	—	473	II, 281
—	15 —	à M. Telles	—	382	
—	16 —	à M. Jolivel	—	424	
—	17 —	à M. Cahier	—	394	II, 285
—	18 —	à M. Carof	—	461	II, 289
—	23 —	à M. Feret	—	536	II, 292
—	—	à M. Mangot	—	533	
—	28 —	à M. Le Vavas seur	—	661	
—	8 novembre,	à M. de Bogenet	—	539	
—	—	à un Eudiste	—	450	
—	13 —	à M. Féret	—	548	
—	—	à X.	—	449	II, 337
—	—	à X.	—	450	II, 371
—	27 —	à M. Tisserant	—	648	IV, 10
—	30 —	à M. Louis	—	572, 670	II, 295
—	—	à M ^e Rémond	—	446	
—	12 décembre,	au D ^r Libermann	Lyon.	672	II, 299
—	15 —	à M. Louis	—	573	
—	15 —	à un séminariste	—	673	II, 304
—	15 —	à M. Féret	—	673	II, 307
—	15 —	à M. Carbon	—	674	
—	19 —	à M. Mangot	—	677	II, 321
—	19 —	à M. Carron	—	677	II, 319
—	22 —	à MM. Coyer etc	—	679	
—	23 —	à un Eudiste	—	681	
1840	1 ^{er} janvier,	à M. Luquet	Marseille	688	
—	5 juillet,	à M. Gaudaire	Rome	566	
1841	19 septembre,	à M. Gamon	—	71	
1842	6 juillet,	au D ^r Libermann	—	78	
1845	8 mai,	—	—	71	

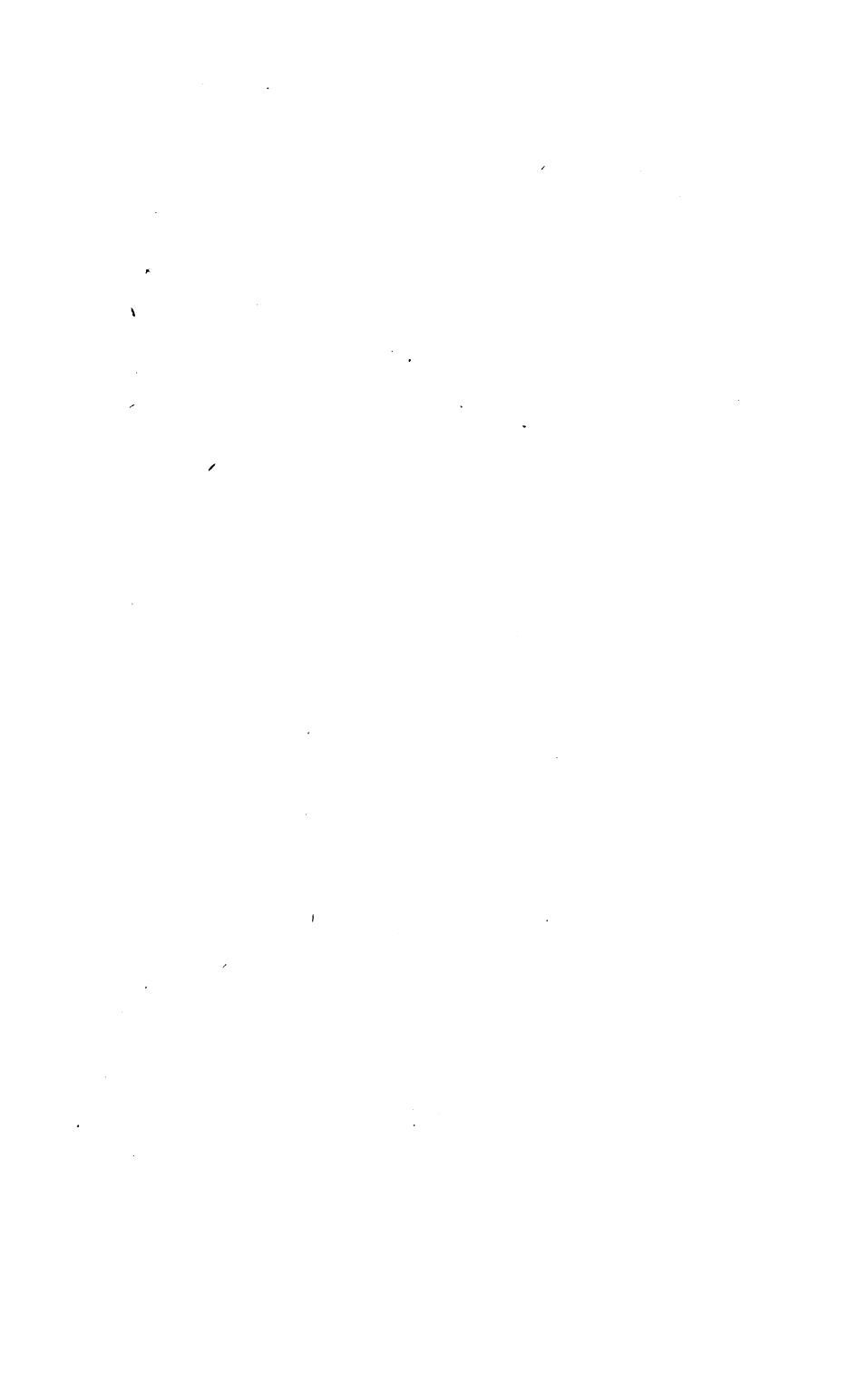


TABLE ALPHABÉTIQUE

DES CORRESPONDANTS DE M. LIBERMANN

AUBRIOT	461-65
BELUET	319-22
BILLOT	468-72
BOGENET (de)	539 ss.
CAHIER	384-94
CARBON	674-6
CAROF	460 s.
CARRON	324-8, 482-97, 509-16, 677
CONNY (de)	401-9
COYER	679-81
DANIEL	473
DELASORNE	226-31
EUDISTES (Étudiants à Saint-Sulpice)	450 s., 673, 681-3
FAILLON	372
FARCY (de)	142-7, 361-4
FÉRET	536 ss., 548 ss.
FRÉRET	323 s.
GAMON	71, 394 s.
GAUDAIRE	566 ss.
GOY (de)	432-44
GRILLARD	395-8
HACQUIN	410-1
JOLIVEL	418-25
KERVOAL	472-3
LERAY	199-205, 427-31
LE VAVASSEUR	455, 474, 638 s., 661 s
LEVILLAIN	425-7
LIBERMANN (Dr)	52-5, 78 s., 150-5, 162-71, 365-71
— (Pauline)	171, 369
— (Caroline)	371
— (Marie)	369
LIÉVIN (F.)	218-24
LOUIS	328, 572 s., 670
LUQUET	427, 688 s.
MANGOT	270-80, 533 s., 677
MELBÉE	459
PERRÉE	473
POUPART	459

RÉMOND (M ^{me})	445-7
RICHAUD	456-9
TELES	231-3, 372-84
TISSERANT	474-6, 648 s., 667 s.
VIOT	132-9
R. V.	411-7
X.	206-10
XX.	447-456

TABLE DES TÉMOIGNAGES CITÉS

<i>Ami de la Religion</i>	26, 31, 34, 72, 106, 157, 161
<i>Annales de l'École ap. de Poitiers, 1887</i>	29
Ardouin (<i>Études sur l'Histoire d'Haïti</i>)	625
Aubry	74
Bagnol	197
Balme	283
Bechillon (de)	280
Beluel	316
Boré Eug., Lazar., sup. gén.	106
Bosch (P.)	9, 10, 14.
Bossuel	111
Brandt (de)	213, 478
<i>Bulletin mensuel</i>	4, 8
<i>Bulletin religieux d'Haïti</i>	342
Carteilla	336
Cochin (Augustin) (<i>Abolition de l'Esclavage</i>)	680
Conny (de)	399
Corbet (Mgr)	15, 18
Courbeyre	286
Coyer	157, 198, 349
Daveluy (Mgr)	287
Delasorne	224
Delgove	285
Desgenettes (<i>Manuel de l'Archiconfrérie</i>)	641
Drach	76
Ducournau	288
Dumas père (Al.) (<i>Monte-Cristo.</i>)	626
Dupanleup (Mgr)	91
Dupont des Loges (Mgr)	109
Eupont (Eugène)	180
Farcy (de)	140
Fournier	127
Françoise (Sœur)	360
Fréret	322
Froment de Champlagarde	73
Gamon	59, 188
Gardereau	125, 172
Gaudaire	356
Gauffreteau	91, 124
Georges (Mgr)	108
Gouyet	13
Goy (de)	292
Grégoire XVI (<i>In supremo Apostolatus</i>)	680
Grillard	83, 183

Icard	176
Inginac (<i>Étrennes à mes concitoyens</i>).	655
Jarrier	122
Jolivel	417
Kervizic	358
Leblanc	81, 118
Le Doré	341
Lepinasse	625, 653
Lestrohan	359
<i>Lettre de quelques Israélites</i>	41
Le Vavasseur (F.)	74, 214, 330, 599
Liebermann (Dr)	11, 35, 37, 41, 50
— (Rabbin)	12
— (Mère Marie-Thérèse)	20 ss., 151
— (P. E.-N.)	28
Liévin (A.)	217
Luquet (Mgr)	178
Maignan	355
Mangot	533
Marie du Saint-Sacrement (Mère)	358
Maupoint (Mgr)	111
Michel	92
Morel-Lydrél	27
Nicolas	183
<i>Ordonnance du 5 janvier 1840</i>	680
Ozanam	683
Perrée	361
Pinas	337
Pinault	155, 177
Poirier (Mgr)	344
Raymond	282
Rémond (Mme)	300, 444, 684
Rivières (de)	117
Salier	82, 113
Senz	314
Taïabardon	348
Tisserant (<i>Mémoire</i>)	
— Préface	589
— Les Fondateurs	590, 598
— Premières ouvertures	627-641
— Bourbon et Saint-Domingue	647-654
— A Rennes	659-669
— Voyage à Rome	670-672
Titescher	57
Truel	281
Vernhet	89
Viot	128
Waller	5

Bulletin de naissance	4
Acte de naissance	5
Déclaration (23 octobre 1908)	6
Acte de baptême	72

TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS PROPRES

Acker, de la Société du Saint-Cœur de Marie.	8
Aibran (Abbé).	135
Anges (Œuvre des SS.).	626
Archiconfrérie du Saint-Cœur de Marie	629 ss., 641 ss., 649, 659
Ardouin (Beaubrun), historien haïtien	624, 653
Ascelin (Abbé de la Trappe), v. Hercelin.	
Aubriot, séminariste, puis prêtre	209, 465, 492, 505
Aubry (Abbé), du clergé des Colonies	74, 106
Audrin, S. Sp.	624
Augé, directeur de Stanislas	72-76, 85, 93, 102, 4, 617
Auger, collaborateur de M. Bernard.	72, 150
Aulnay (d'), aspirant eudiste à S.-S.	383, 679
Aussont.	489
Balme, aumônier du Pt. N.-D. de Courbevoie.	283
Barbier (P.).	319
Barillec, S. Sp.	22, 289, 623
Baron, vic. gén. de Vannes.	544, 549
Bas, du clergé des Colonies.	56
Baur, S. Sp.	8
Bausset (Mgr), év. de Vannes, puis arch. d'Aix.	539
Bauvais, général de Saint-Domingue.	624
Beauregard (Dom Antoine), abbé de la Melleraye.	446
Beautain, prof. à Strasbourg	40
Béchillon (de), vic. gén. de Poitiers.	280
Belney, curé de N.-D. à La Rochelle	187
Beluet, archip. de Jonzac.	24, 316 ss.
Berger (Mlle), femme de Félix L.	26
Bernard (abbé)	72
Bernardy (Ch. Félicien Sigoyer de)	599, 606
Bernier, secrét. de l'évêque de Luçon.	187
Berrest, asp. eudiste à S.-S.	378
Berteux, élève à S.-S.	404
Berthelmy, à Versailles.	610 s., 613
Bertin, eudiste à Port-d'Espagne	340
Bertout, sup. gén. S. Sp.	72
Beruanger (Abbé)	679
Bessieux (Mgr), S. Sp., évêque de Callipoli.	182, 347
Billot, él. à S.-S., puis jésuite	465 ss.
Blanchard, sup. gén. des Eudistes.	198, 337 ss.
Blanquart de Bailleul (Mgr), vic. gén., év. de Versailles.	610-615
Bogenet (de), vic. gén.	536, 539
Bonalgue, él. à S.-S.	335, 659, 672, 681
Bonneault (de), él. à S.-S.	504, 506
Bonneville, él. à S.-S.	134 s.

Borderies (Mgr), év. de Versailles	610, 614
Bosch, S. Sp.	9, 10, 11
Bossuet, curé de Saint-Louis-en-Pile	111
Bouchaud (de) ou Bougeaud, él. à S.-S., puis jésuite	319 s., 321, 387
Bouchet aîné, du Saint-Cœur de Marie	289
Boudot, S. Sp., vic. gén. de Paris	610
Boulangier, S. Sp.	27, 281
Boulangier, él. à S.-S.	206, 231 s., 129
Bourgouin, él. à S.-S.	455
Bourvier	490
Boyer, président d'Haili	651, 653, 666
Brandt (de), vic. gén. d'Amiens, 172, 187, 200 ss., 208 ss., 213, 219, 223, 229 s., 233, 263, 274, 296, 323, 342, 350, 352, 386, 389 s., 394, 429, 431, 476 ss., 485, 490, 492, 496 ss., 500 ss., 505 ss., 511, 654, 662.	
Brissac, officier	41
Brossais Saint-Marc (Mgr), év. de Rennes	281, 524, 536
Bruc (de) (Mgr), év. de Vannes	538, 541
Brunière (de la), él. à S.-S., 69 s., 189 s., 196, 203 s., 263, 280, 324, 335, 386, 409, 413, 450, 461, 475, 488 s., 493, 495, 499, 507, 510, 636, 640, 653, 659 s., 662 s., 671, 673, 676 ss., 686 s.	
Brué (Mgr), év. de Vincennes	341
Buquet, préfet de disc. à Stanislas	617
Bureau, él. à S.-S.	659, 688
Burnier Fontanel, prof. en Sorbonne	31 s.
Buteux	499
Cacheleux, aumônier de Religieuses, 187, 203, 209, 228, 232, 383	
Cahen (Esther), épouse d'Isaac Libermann	19
Cahier, S.-S.	70, 196, 199, 210, 373, 384
Cambes (de), S.-S.	137
Carbon, S.-S.	158, 193 s., 202, 208, 214, 219, 230 s., 289, 335 s., 373, 439, 479, 493, 596,
Carof, él. à S.-S.	70, 190, 460
Carrière, S.-S.	138, 383
Carron (Charles), él. à S.-S.	440
Carron (Paul), él. à S.-S.	187, 203, 324 ss., 386, 407 ss., 413, 424, 428, 463, 475 ss., 482 ss., 536
Cartal, S.-S.	138
Carteilla, él. à S.-S.	336
Catholin (Cathelin), S.-S., prof. au Sém. d'Orléans, 188, 489, 506, 508	
Chassé, asp. eudiste	342
Chavagnes (PP. de)	343 s.
Chellier, eud.	425
Clément, représentant de commerce	289
Cochin (Augustin)	689
Collin, S. Sp.	477, 681
Conny (de), él. à S.-S.	387, 399 ss.
Combes, S.-S.	138
Corbet (Mgr), S. Sp.	15
Cottineau, eud.	572
Courbeyre, curé de Vernet-la-Varenne	286
Courson (de), S.-S., sup. gén.	335
Couturier, S.-S.	113
Cousseau (Mgr), év. d'Angoulême	281
Coyer, eudiste	157, 198, 342, 349, 383, 522, 679
Croy (prince de), év. de Metz	97

<i>Curé de Saberné</i>	10, 14, 66, 170
Daniel ff., israélites convertis	474 473
Dardé, él. à S.-S.	326
Daveluy (Mgr)	203, 214, 228, 232 s., 273, 287, 479, 487
Dechanceloup, él. de S.-S., doyen d'Eu	226
Delanoë, eud.	341
Delaplace, S. Sp.	12, 58, 83, 86, 89, 102, 126 s., 155, 182, 196, 284, 289, 360
Delasorne, él. à S.-S.	172, 211, 224, 231, 399
Delgove, él. à S.-S.	225, 227, 230, 285
Delucheux, él. à S.-S.	98
Désgenettes, curé de N.-D. des Victoires	122, 476, 629, 633, 641
Dessenon, asp. eud.	342
Deutz	33, 65, 87, 103
Divet, eud.	348 s., 683
Dorveau, S.-S.	200
Douai, él. à S.-S.	289, 419, 442, 455, 471, 474
Dubois (Baronne Paul)	627
Ducournau, él. à S.-S.	288, 336
Dumas (Alexandre)	623, 626
Dumas, él. à S.-S.	681
Dupanloup (Mgr), év. d'Orléans	90, 91
Dupeloux, él. à S.-S.	448, 455, 484, 491, 494 s., 497 ss., 501, 505 ss., 527 s.
Dupont des Loges (Mgr), év. de Metz	109
Dupont (Eugène), él. à S.-S., vic. à Saint-Sever	110, 180, 263, 289, 483
Dupont, asp. eudiste	146, 199, 328
Dupraz, S. Sp.	182
Dupuch (Mgr), év. d'Alger	545
Duquesnay (Mgr), arch. de Cambrai	214, 229, 479
Drach (David), bibl. de la Propagande	11 s., 24, 26, 31 ss., 56, 63, 65 s., 75, 100-108
Drach (Abbé), curé de Sceaux	34, 171
Dreyfus	95
England (Mgr), év. de Charleston, légat en Haïti	657, 667
Eschbach, S. Sp.	91
Espinay (de l'), él. à S.-S.	426
Estève, él. à S.-S., miss. au Maduré	146 s., 191
Eudistes	337 s.
Faillon, S.-S.	116, 138, 155 s., 311, 339, 372 ss., 376 s., 386, 389, 428 s.
Faillonnet (Mme de), sup. des Dames de la Doct. chrét. à Nancy	165
Farcy (de), él. à S.-S., retiré à Rennes	140, 361
Faubert (Pierre), secrét. du Prés. d'Haïti	651, 653, 666
Féret, S.-S., au Sém. de Nantes	535, 549, 684
Filles de Marie à Bourbon	620
Filouze, domest. des Eudistes, à Rennes	572
Folleville (de), él. à S.-S.	200
Fournier, aumônier du Pens. des Oiseaux	127
François, S. Sp.	60
François ff., négociants à Nantes	608
Françoise (Sœur), fille de la Charité	360
Fréret, él. à S.-S., curé de Couteville	322
Freslon (de), préfet de la Mayenne	343
Froment, du collège Stanislas	73, 76, 102, 105
Froment de Champlagarde, él. à Stanislas	73, 105

Gallais, S.-S.	110, 179, 187, 217, 304, 326, 335, 373, 397, 429, 460, 479, 483 ss., 489 s., 492 ss., 566, 623, 633, 637, 640, 651, 662, 668, 687.
Galland, él. à S.-S.	146
Gamon.	58, 86 s., 95, 98, 105, 172, 188-197, 211, 223, 393 ss.
Gardereau (Dom), él. à S.-S., bénédictin	125, 139, 172, 281
Garnier, S.-S., sup. gén	67, 108, 126, 138, 157, 161
Garnier (Mgr), év. de Vannes.	538, 542
Garrigues, S.-S.	137
Gaudaire, eudiste, sup. gén.	188, 350, 356, 381, 532, 566
Gaudole, S. J.	539 s., 542
Gauffreteau, curé de St-Martial de Montmorillon	91, 104, 124
Gauthier, él. à S.-S.	488
Gayde, él. à S.-S.	681
Genesseau, S. J.	615 ss.
Georges (Mgr), év. de Périgueux	67, 108, 281
Gibert, él. à S.-S.	488
Gignoux (Mgr), év. de Beauvais.	478
Ginouilhac (Mgr), év. de Grenoble.	478
Girmont (Le Bègue de), chan. de Nancy.	88
Glory (Mgr de), vic ap. d'Haïti.	657
Goret, él. à S.-S.	225, 227, 231
Goschler, israélite converti	40, 95, 106
Gosselin, S.-S.	195, 378
Gottofrey, él. à S.-S.	202, 209
Goudonin, curé de Saint-Pierre du Chemin.	187
Goujon, él. à S.-S. sup. du Sém. de Quimper	472
Gouyet, novice S. Sp., du clergé de Paris.	10, 13, 58, 111
Goy (de), él. à S.-S., curé de Blismes.	292-300, 431 ss., 444
Grandrémy, victime du choléra.	161
Grégoire XVI.	341, 657, 666 s., 670, 668
Grillard, S.-S.	58, 82, 86, 102, 107, 172, 183, 204, 248, 263, 395 ss.
Guédant, él. à S.-S.	177
Guérin, S. Sp.	610
Guérard, eudiste.	339
Guéraud, él. à S.-S.	390
Guillaume (Dom Fulgence), abbé de Bellefontaine	539, 542
Haillandière (Mgr de la), év. de Vincennes.	341
Hainfray, él. à S.-S.	203
Hallé (M. et Mme), alliés du Dr Libermann.	150 s., 168, 170, 369 s.
Haller (Lea), mère du V. L.	7, 10, 13, 37, 72
Henry, él. à S.-S.	138
Hercelin (Dom), abbé de la Trappe.	537, 539, 541, 549
Hermine (Mlle)	55
Hertzel (Léon).	5
Héry, prof. à Saint-Denis (Bourbon).	602 s.
Heuzé (Comtesse), marraine du V. L.	72, 105
Hofner, président de la Conf. d'Augsbourg.	38
Hohenlohe (prince de), thaumaturge.	123
Holzschneider, él. à S.-S. (?)	148
Horay, eud.	328, 342, 383, 395, 407
Houssard, S.-S.	373, 381
Hubert, S. Sp.	75, 127, 196
Hugon, S.-S.	138
Humbrecht, S. Sp.	28
Icard, S.-S. sup. gén	172, 176, 373, 433, 435, 437 s., 440, 443, 489

Inginac, secrét. gén. d'Haiti	655
Jandel, O. P., ministre gén.	478
Jarrier, él. à S.-S., curé d'Aulnat.	122
Jauffret (Mgr), év. de Metz	41, 96
Jésuites.	653
Jolivel, eudiste	188, 342, 417 ss., 451 (?), 461
Joly, ancien ministre de Louis XVI.	646
Jones (Salomon).	5
Kervisie, eudiste.	342, 358
Kervoal, él. à S.-S., prof. au Sém. de Quimper.	472
Labouré (S ^r Catherine).	122
Lachèze, él. à S.-S.	120, 140, 157
Lacordaire	74, 684
Lagniet, provincial des Maristes.	289
Lamennais (F.)	341
Lamennais (Jean-Marie)	343
Lameslée, él. à S.-S.	419 s., 474
Langlois, él. à S.-S.	404
Lannurien, S. Sp.	190
Latouche (de), maire de Saverne en 1867	4
Laval (Paul), eud., puis miss. du Saint-Cœur de Marie.	192, 200, 203 s., 210, 350, 358, 373, 386, 425, 484, 524, 533, 549.
Lebelley, S. Sp.	183
Lebeuf, él. à S.-S.	199 s., 203, 209, 219, 225 ss., 231, 2
Leblanc, él. à S.-S., S. J.	81, 94, 101, 118
Lecaillet, asp. eud., él. à S.-S.	378, 383, 681
Le Doré, eud., sup. gén.	341, 358
Le Gal, sup. du Sém. de Vannes.	639 ss.
Legay, S. Sp., sup. gén.	74
Leherpeur (Mgr), év. de la Martinique.	60
Le Hir, S.-S.	214, 479
Lelasseur, él. à S.-S., S. J.	200
Leloup, S. Sp.	183
Lemaire, eud., él. à S.-S.	383
Lemoine, eud., él. à S.-S.	679
Le Portz (Dom), abbé de Bellefontaine	539
Leray, eudiste.	172, 198-205, 207, 209 s., 219, 223, 350, 366, 373, 381, 425, 475, 489, 491, 496, 499, 503, 518, 571, 682
Léré, él. à S.-S.	178
Lespinasse, cousin du P. Tisserant	624 s., 653
Lesquen (Mgr de), év. de Rennes.	341, 343
Lestrohan, S. J.	359, 519
Letaille, éditeur.	190, 223
Le Vasseur (ancêtres du P.)	599
Le Vasseur, père du P. F. Le Vasseur	599 ss.
Le Vasseur (Frédéric).	27, 59, 69, 74, 172, 194 s., 210, 214, 263, 289, 330, 382, 391, 419, 455, 474, 480, 590 ss., 594, 598 s., 628 ss., 633, 635, 638, 647 s., 653, 659 s., 673, 686 s., 690
Levillain, eud., él. à S.-S.	204, 408, 425, 428, 488
Lewel, israélite converti, prêtre.	40, 95, 106
Lezé, él. à S.-S.	336
Liautard, fond. du collège Stanislas.	73
Libermann.	
— Lazare (père du V. P.).	4 ss., 9, 13, 19, 37, 61, 72, 84, 86, 130

— Samson, fils aîné de Lazare, docteur en médecine.	6, 9 ss., 16, 20, 22, 26, 37 ss., 51, 62, 93, 95, 98, Cf. <i>Correspondants</i> .
Son épouse : 38, 51, 55, 102, 148 s., 162, 369.	
— David (Marie-Joseph et Christophe).	6, 10 ss., 23 ss., 55, 86, 148, 153 s., 163, 166 s., 171, 367, 513
Mme Christophe.	26
— Hénoch.	6, 12, 167
— Faliek (Félix).	6, 9, 11 s., 24, 26 s., 56, 63, 82, 100, 102, 148, 150, 152, 155, 165 s., 171, 367
Mme Félix	26
Leurs enfants.	21, 26
— Nathanaël (Samuel, Alphonse)	11 s., 24 ss., 63, 100, 150, 152, 154 s., 173
— Ester (Mme Libmann).	6, 9, 12 s., 15, 17, 24, 100, 154, 162, 166
— Isaac.	10, 13, 16, 19 s., 58, 166
— Sara (Mme Wolff).	9, 12 s., 16, 20, 25, 167
— Pauline (fille du Dr). 96, 149, 152, 155, 162, 165, 171, 368 s., 371	
— Caroline.	15, 20, 24, 95, 166, 170 s., 367, 371, 672
— Marie.	24, 98, 150 ss., 162, 170 s., 369 s.
— François-Xavier, S. Sp.	10, 13, 22, 27, 40, 152, 368, 370, 513, 515
— Henri.	23, 368
— Léon.	20, 23, 368
Libmann (Lazare).	10, 12 s., 17 s., 162
Libmann (frère du précédent).	15, 100
Liebermann, vic. gén. de Strasbourg.	40, 70, 93, 96, 149, 366
Liévin (A.).	217
Liévin (François), él. à S.-S.	172, 190, 200, 203, 211, 217-224, 281, 488 ss., 493
Limonin, él. à S.-S.	201
Lœwenbruck, S. Sp.	73
Lombard, médecin de S.-S.	199
Lossedat, S. Sp.	59, 190, 192 s., 197
Louis, eud., sup. gén.	198, 204, 327, 338 ss., 348, 359 s., 366, 424, 433 ss., 442 s., 450, 476, 479, 519, 524 s., 529, 533, 566.
Louverture (Toussaint!).	624
Lucas, eud., maître des novices.	351
Luquet (Mgr), él. à S.-S., miss. aux Indes.	178, 248, 263, 335 s., 477, 659, 672, 686 ss.
Mac Carthy, S. J.	527
Mac Donnal (Mgr), vic. ap. de la Trinidad	343
Mahé, janséniste.	537, 548
Maigna (Charles), él. à S.-S.	69, 185 s., 190, 203 s., 290 s., 387, 398, 418 s., 421, 478, 488 s., 495, 499
Maignan, eudiste.	341, 351, 355, 358, 378, 381, 522
Malel, él. à S.-S., curé de Mont-de-Marsan.	172
Malér (baron), parrain, du V. P.	72, 105
Mangot, asp. eud., curé de Cérisy-Buleux	211, 264, 270-280, 342, 350, 357, 360, 383, 425, 477, 516-535
Marie-Joseph du Dorat (Sœurs de)	627
Marie du Saint-Sacrement (Sœur).	358
Marie-Madeleine de la Croix (Mère)	620
Martin, S. J.	24
Martin, de Noirlieu, prêtre.	26
Maupoint (Mgr), év. de Saint-Denis.	111

Mayer, avocat à Strasbourg	96
Melbet, él. à S.-S.	459
Mellet, él. à S.-S.	291
Merklin, de Saverne	8
Merle, S.-S.	138
Merlian (Mme), bienfaitrice du V. P.	77
Michel, él. de S.-S., curé de Saint-Just-Malmont	92
Michelle, prof. de philos. au collège Stanislas	107, 121
Millault, él. à S.-S., curé de Saint-Roch.	137 s., 172, 174, 201, 506
Millet, él. à S.-S.	419
Millet, prof. à Saint-Cyr	609
Mioland (Mgr), év. d'Amiens, arch. de Toulouse.	225, 478, 480, 529
Mollevault, S.-S.	137, 165 s., 168, 197, 205, 214, 217, 233, 282, 304, 317, 328, 335, 339, 360, 374, 377, 385 ss., 390, 437, 479, 493, 518, 520, 616, 618 ss., 621
Monnay (Mgr), anc. év. de Trèves	342
Monet, maire de Saverne en 1802.	5
Monnier, eudiste	425
Morel, médecin	26
Morel-Lydrel, S. Sp.	27
Muhe, du clergé de Strasbourg	168
Nicolas, S.-S.	172, 183
Olier (esprit de M.)	68, 114, 302, 384, 387
Oudin, él. à S.-S.	659, 688
Ozanam, él. à S.-S., miss. dioc.	136, 138, 683
Pancemont (Mgr de), év. de Vannes	539
Papillon, él. à S.-S.	659, 672
Perrée, él. à S.-S., du clergé de Marseille	93, 101, 301 ss., 473, 686
Pie (Mgr), év. de Poitiers	479
Pierre	233
Pignolet (Mlles), de Bourbon	620
Pinas, eudiste	337
Pinault, S.-S.	70, 126, 155, 157, 163, 172, 177 s., 180, 182, 184 s., 187 s., 195, 203, 214, 216 s., 233, 248, 304, 330, 334 s., 350, 354, 374, 376 ss., 385 s., 388, 390, 397, 419 s., 432, 434 s., 438 ss., 443, 456 ss., 459 s., 466 s., 468, 471, 474, 479 s., 484, 487, 499, 502 s., 506, 508, 516, 621, 628, 633 ss., 635 ss., 639 s., 653 s., 662 s., 666, 668, 677, 679, 681, 687 s.
Pinonnault (Mgr).	194
Pitra (Dom), O. S. B.	11, 19, 58, 76, 108, 125, 155, 177 ss., 188, 190, 218, 281, 290, 599
Planque	424
Poirier (Mgr Charles), eud., év. de Roseau	342 ss.
Poirier (André)	343
Poirson	150
Poupart, S.-S.	197, 387, 459
Pradines, él. à S.-S.	229, 326, 636
Prédicateur apostolique (Le)	450
Quélen (Mgr de), arch. de Paris.	26, 31, 33, 74, 76, 105, 122, 159, 161, 593, 620, 626, 645
Rastibonne (Théodore de)	40, 95, 97, 106
Raisbonne (Alphonse-Marie)	40, 78
Rauzan, fond. des Miss. de France	73
Raymond, vic. gén. de la Nouv.-Orléans	282
Recamier (D ^r).	11, 24, 171, 616, 627
Hécourt	219

Rellier, sémi.	424
Rémond (Mme)	292, 300 s., 436, 440, 444, 684
Renaud, S.-Sp.	358
Renault, S. S.	135
<i>Revue ecclésiastique</i> , feuille janséniste	545
Richard, él. à S.-S.	681
Richaud, él. à S.-S.	459
Rigaud (André), général de Saint-Domingue	624
Rivières (de), él. à S.-S., chanoine d'Albi	117
Roess (Mgr), coadj. de Strasbourg	480
Rohan (duc de), arch. de Besançon	106
Romain-Desfossés, ministre	176
Rony, S.-S.	135
Rosalie (Sœur), fille de la Charité	610, 615, 624
Roussef, él. à S.-S. 200 s., 203, 205, 209, 219, 226, 228, 231 s., 272, 274	
Ruben, S.-S.	196, 296
Saget, él. à S.-S.	201, 426, 440
Sagot, asp. eud.	342
Salier (Dom), él. à S.-S., chartreux	82, 87, 89, 101, 113, 687
Salinis (Mgr de), év. d'Amiens	478
Sauzier, prof. de seconde à Stanislas	617
Schwindenhammer, S. Sp., Sup. gén.	37, 70, 82, 394, 477, 684
Senez, él. à S.-S., miss. en Amérique	288, 314 ss., 636
Sieuray, él. à S.-S.	138
Smith (Mgr), arch. de Port-d'Espagne	343
Spaccapietra (Mgr), arch. de Port-d'Espagne	343
Staplande (de)	203, 342, 404, 425, 499
Stolberg (baron de), auteur de l' <i>Histoire de la Religion</i>	40
Sylvie, janséniste	542
Talabardon, eudiste	341, 348, 358
Talbot (Mgr), camérier de S.-S.	343
Telles de la Polerie, S.-S.	172, 196, 200, 206, 211, 230 ss., 372
Tharin (Mgr), év. de Strasbourg	39 s., 93, 96
Thévaux, S. Sp.	59, 197
Thuzy (de)	625
Titescher, prof. du V. P.	11, 54, 57 s., 88, 94, 98, 102
Tisserant (Eugène), ¹ du St-Cœur de Marie . 158, 196, 263, 429, 474, 480, 593 ss., 629 ss., 636, 646 ss., 659, 662, 668, 688, 690. Son mémoire, v. plus haut 702.	
Tisserant (Christian)	623
Tisserant (M. et Mme)	623, 625 ss., 651
Trébauch, asp. eud.	342
Trébault, eud., à S.-S.	424, 426
Trônes, asp. eud.	342
Truel, él. à S.-S., vic. gén. de Rodez	281
Valée, él. à S.-S.	326
Valera (Don), arch. de Santo-Domingo	657
Vanson, prof. au lycée de Versailles	609
Vernhet, él. à S.-S., curé de Vensac	89 s., 104
Vernier, sémi	488
Vesque (Mgr), év. de Roseau	343
Viaux (du), él. à S.-S.	378
Villefort (de), S. J.	194
Villequier (de), él. au Sémi. fr. de Rome	177
Viot, él. à S.-S.	128 ss

V (R.), él. à S.-S.	411 ss
Walter, S. Sp.	5 ss.
Warnet, S. Sp., sup. gén.	600, 603 ss.
Warvéchin (de), du clergé de Versailles	610
Weill, israélite converti.	19 97

TABLE CHRONOLOGIQUE

DES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS DE LA VIE DU V. LIBERMANN

—

Les références données dans cette table se rapportent aux Notes et Documents et aux Lettres Spirituelles (T. I et II); celles qui sont extraites de ces dernières sont citées entre ().

1802	Naissance	4-8
—	Éducation.	35, 50
1822	(?) Séjour à Metz	52, 54, 75, 84, 86, 94, 98
—	Ses études.	57, 61
—	Premières leçons de latin	11, 61
—	Première lecture de l'Évangile.	63
—	Son intransigeance judaïque.	51
—	Son dégoût du talmudisme	81
1825	Conversion de son frère, explications.	51, 62
—	Lecture de l'Émile	63, 84, 99
—	A Saverne, entrevue avec son père	63
—	Son voyage à Paris	56, 63 s., 82, 85, 90
—	Mauvais ami.	66, 93
—	Rencontre d'écoliers incrédules.	90
—	Son admission à Stanislas.	65 s., 74, 85 s.
—	Lecture de Lhomond.	65, 85, 89, 103
—	Baptême.	66, 72, 90, 92, 119
—	Première Communion.	66, 105
—	Confirmation.	105
1827	Séjour à Stanislas	106
—	Première Tonsure.	106
—	A la Sorbonne.	74
—	Communion fréquente.	86
—	Sa maladie, crise de février ou mars 1827	106, 148
—	Son admission à Saint-Sulpice.	67
—	Son Ange, M. Georges	109
—	Sa maladie	114, 118 s., 121, 123, 130, 132, 135
1828	Juillet, sa maladie	148
—	Ordres mineurs.	156, 191
—	Accident à la fin de 1828 (I, 7).	150
—	N'avance pas au sous-diaconat	(I, 9)
—	Refus d'une neuvaine pour sa guérison.	124
1829	Avril, parrain de sa nièce Marie.	(I, 5)
—	Mariage de son frère Félix	(I, 13)

1830	Juillet, naissance de son neveu François-Xavier.	(I, 8)
—	— sa santé depuis la fin de 1828.	(I, 9), 150
—	— les journées de juillet, ses larmes.	114
—	— Octobre, la rentrée au Séminaire.	(I, 16)
—	— Décembre, tranquillité après les troubles.	(I, 21)
—	— M. Drach lui dédie son mémoire sur l'inscription de la Croix.	34
—	— Son bonheur au Séminaire.	(I, 17)
—	— Ferveur devant le Saint-Sacrement.	109 s.
—	— Zèle excessif.	125
—	— Aumônier des pauvres.	127
—	— Austérités.	128
—	— Son attachement à la foi.	130
—	— Il pleure sur ses parents juifs.	92
1831	Vision de la Fête du Sacerdoce.	155
—	— Prend les bains de mer.	163
—	— Sa situation à la rentrée de 1831.	(I, 28)
—	— Son passage à Issy (décembre).	161
—	— Don des larmes.	173
—	— Association du Sacré-Cœur.	211
1832	Le choléra à Paris.	(I, 30 ss.)
—	— Mai, a eu une petite fluxion de poitrine.	(I, 29)
—	— A eu ensuite 8 ou 10 jours de fièvre.	(I, 29)
1833	Septembre, sa santé est bonne.	(I, 50)
1834	Accident au début de 1834 (ou à la fin de 1833).	164
—	— N'a pas fait de pèlerinage en 1834 parce que gueux.	(I, 70)
—	— Début des conversations pieuses organisées à Issy.	(I, 52, 69)
1835	Léger accident au début de 1835, après 13 ou 14 mois.	328
—	— Juin, « nous nous voyons tous les jours de promenade pendant une heure; ces MM ne me laissent pas tant babiller que l'an dernier.	(I, 79)
—	— Août, voyage en Normandie et en Picardie.	319 (I, 110)
—	— 29 août, visite à N.-D. du Gard; septembre, dispositions pour la rentrée d'octobre.	I, 131 ss.
1836	Mars, santé, n'a rien eu depuis l'an dernier.	166
—	— Voyage en Alsace.	322 (I, 178, 180, 197)
—	— Septembre, projet d'aller à Rennes chez les Eudistes.	205
—	— Septembre, communique les résolutions prises pour la rentrée d'octobre.	(I, 195)
1837	28 mai, baptême de David.	23
—	— Juillet ou août, départ pour Rennes.	327
—	— Le Crucifix du Vénérable.	289
—	— Esprit intérieur.	181
—	— Association des Saints Apôtres.	325, 335
—	— Les entretiens de piété.	263
—	— Bandes de piété.	304 s., 324, 330 ss., 400, 478
—	— Elles sont approuvées.	326
—	— Sa maladie.	308, 313, 400
—	— Son calme après ses crises.	350
—	— Sur les ponts de la Seine.	350
—	— Ses fonctions de commissionnaire.	308
—	— Sécheresses, peines intérieures.	308
—	— Sa connaissance des Saintes Écritures.	306 ss., 323
—	— Sa charité.	308 s., 310
—	— Sa foi, soin des chapelles, cérémonies.	309

1837	Influence de son regard.	313, 7
—	Effet de ses lettres.	318
—	Écrits d'Issy.	328
—	<i>Coutumier de N.-D. de Lorette.</i>	622
—	<i>Notes pour Issy</i>	234
—	<i>Pour les Issyens de bonne volonté.</i>	248
—	<i>Règles pour la réception des nouveaux.</i>	257
—	Rapports avec M. Pinault, cf. <i>Pinault</i>	330
—	Incident Maigna	290
—	Août, voyage à Ménégac chez M. Gaudaire. (I, 277),	327
—	Fin août, lit les Constitutions du P. Eudes. (I, 282)	
—	20 sept., commencement de la retraite à Saint-Gabriel. (I, 293)	
—	Est nommé maître des novices en place du P. Lucas.	351
1838	M. Dupeloux à Rennes (janvier). (I, 411)	
—	7 février, grave attaque d'épilepsie.	355, 8
—	Maladie du V. à Rennes	347, 9; 366, 375
—	Lit S. Jean de la Croix (fin mars). (I, 450)	
—	Ses angoisses.	390, 505, 659, 674 ss. 678 ss.
—	Conversations sur l'Écriture Sainte.	345
—	Discernement des esprits	346
—	Août. M. Le Vasseur à Rennes.	391, 622, 628
—	Octobre, 2 ^e année de } Les novices.	425
	} La Chapelle de Saint-Gabriel.	426
1839	Aux vacances, séjour à Issy.	443, 659 s., 675
—	<i>Règlement de la maison de Probation.</i>	549
—	<i>Coutumier ou Journal du noviciat.</i>	549 ss.
—	<i>Note pour le bon ordre du noviciat.</i>	549, 560
—	<i>Règle des Professeurs (Redon)</i>	549
—	— <i>des Maîtres d'Étude</i>	549
—	— <i>des Externes.</i>	549
—	<i>Plan de retraites d'ordination.</i>	549
—	<i>Instructions sur la vie spirituelle et parfaite.</i>	577
—	<i>Instructions sur l'Oraison</i>	578
—	<i>de l'Oraison d'affection.</i>	578
—	<i>Notes se rattachant aux instructions sur l'Oraison.</i>	578
—	<i>Instructions sur la vie spirituelle.</i>	578
—	<i>De l'Orqueil</i>	578
—	<i>De la sainte vertu d'Humilité.</i>	579
—	M. de la Brunière à Rennes.	660
—	Premières vues de sa vocation à l'Œuvre des Noirs.	660
—	Départ de Rennes	664
—	A Lyon, 7 déc. 1839	670
—	A Marseille.	671, 686

TABLE DES MATIÈRES

	pages.
Naissance du Vénérable Libermann	4
Maison natale du V. Père	8
Le Rabbïn de Saverne et sa famille	9
Le Rabbïn de Nancy et les deux Sœurs du Vénérable	15
Les frères du Vén. convertis au catholicisme	23
Conversion du chevalier Drach	31
Éducation du Vénérable Père	35
Conversion du Vénérable Père	37
Appendice	78
Compléments : Souvenirs de Saint-Sulpice	81
Au Collège Stanislas	106
A Saint-Sulpice	108
A Issy	158
A Rennes	337
L'Œuvre des Noirs	589

R

